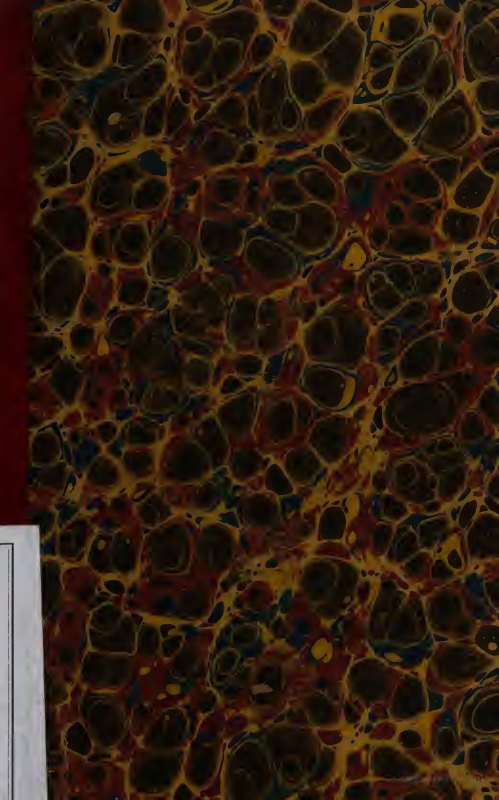




• BIBLIOTECA •
• LVCCHESI • PALLI •



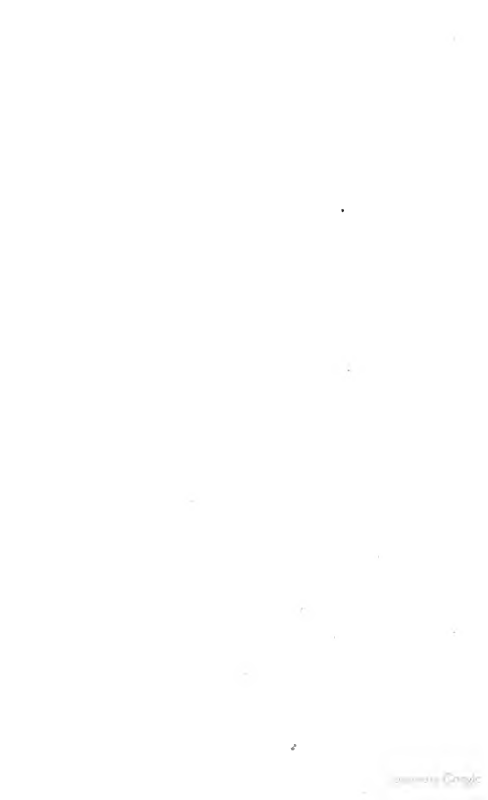
Grande Sala O. S.

26-VI-10



~~Q. 5. I~~

III 26 VI 10



LES
VIES DES SAINTS
ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PARIS.—TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29, PRÈS S^t-SULPICE.

23492

LES
VIES DES SAINTS

ET

FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PAR LE R. P. RIBADÉNEIRA

TRADUCTION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

DES FÊTES NOUVELLES

DES VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

PAR

M. L'ABBÉ É. DARAS.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER.

DEUXIÈME ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une table des matières à l'usage des Prédicateurs et des Catéchistes.

—
JUN.
—



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, 23.

—
1857

53 N 45

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

PREMIER JOUR DE JUIN.

Saint Révérien et ses compagnons, martyrs.

Saint Juvence, martyr ; saint Pamphile, martyr ; saint Thespèse, martyr ; saint Ischy-
rion et ses compagnons, martyrs ; saint Firmus, martyr ; les saints martyrs Félin
et Gratien ; saint Procule, martyr ; saint Second, martyr ; saint Crescentien,
martyr ; saint Fortunat ; saint Caprais, abbé de Lérins ; saint Siméon, moine ; saint
Inigo, abbé.

LA VIE DE SAINT RÉVÉRIEN ET DE SES COMPAGNONS, MARTYRS.

AN 273.

Saint Félix I^{er}, pape. — Domitius-Aurélien, empereur.

L'empereur Aurélien, qui étoit prompt dans sa colère, vint à Rome l'an 273, pour prendre vengeance des séditeux, qu'il fit mourir : se comportant en cela avec plus de cruauté que la chose ne méritoit, laquelle se pouvoit bien apaiser par la douceur. Il y eut des plus nobles entre les sénateurs qui furent exécutés pour des causes légères, sur le rapport de quelques méchants témoins.

Par les actes de saint Symphorien (qui fut un des plus illustres seigneurs de la ville d'Autun), on reconnoît que c'étoit surtout aux chrétiens qu'Aurélien en vouloit ; on les accusoit de sédition : car sous ce prétexte le saint fut pris et condamné par le consulaire Héraclius, à cause qu'il n'avoit pas voulu adorer la statue de la déesse Cybèle, mère des dieux, qu'on promenoit sur un chariot, suivi d'une grande multitude de peuple. Au dire d'Eusèbe, Aurélien ne commença pas si tôt à persécuter les chrétiens ouvertement, parce que Dieu lui retint le bras, qui lui devint engourdi à l'instant où il alloit signer les lettres contre eux : le Tout-Puissant voulant par cet exemple instruire tous les princes, qu'ils n'ont aucun pouvoir sur son Église, qu'autant qu'il leur en veut donner, quand il lui plaît de l'éprouver ou de la châtier.

La grande force de la persécution ne fut qu'en la dernière année de l'empire d'Aurélien, sous le consulat de Probus et de Paulin, où il y eut un nombre excessif de martyrs ; c'est pourquoi saint Léon, pape, compte cette persécution pour la huitième, et saint Augustin pour la neuvième. Aurélien toutefois n'attendit pas si longtemps à l'exercer, mandant aux gouverneurs qui avoient l'administration des provinces des Gaules, un rescrit de cette teneur : *Nous avons trouvé que ceux qui de notre temps se disent chrétiens, contreviennent aux lois. Quand donc vous les aurez appréhendés, s'ils refussent de sacrifier aux dieux, faites-les exécuter par divers tourments, afin que la justice s'exerce par la longueur de leurs peines, et qu'en coupant la racine aux crimes, la vengeance ait sa fin limitée.*

Suivant ce rescrit, sentence fut rendue contre saint Symphorien (qui avoit été arrêté prisonnier à Autun), par laquelle il fut condamné, comme sacrilège, pour réparation de l'injure faite aux dieux et aux lois, d'avoir la tête tranchée : ce qui fut promptement exécuté, après qu'il eut été battu de verges hors de la ville d'Autun, le 22 d'août l'an 273.

Après le martyre de saint Symphorien, le même Héraclius, consulaire et juge de la ville d'Autun, fit une exacte recherche des chrétiens. Il en vouloit particulièrement à leur chef, afin qu'étant mis à mort, le reste prit la fuite. Il en donna charge à plusieurs

ministres de sa cruauté, qui y employèrent une si diligente perquisition, qu'enfin ils trouvèrent saint Révérien, évêque de cette ville, qu'ils prirent avec Paul, prêtre, et dix autres chrétiens; ils les menèrent devant le juge, pour subir la sentence de mort, au cas qu'ils refusassent d'obéir au mandement de l'empereur Aurélien.

Le saint évêque fut grandement maltraité par les officiers de justice, qui lui faisoient mille outrages. Enfin comparoissant devant le juge Héraclius, et ne voulant pas sacrifier aux idoles, ni obéir aux iniques commandements de l'empereur, qui lui proposoient de quitter la religion chrétienne, et de renoncer à Jésus-Christ, Héraclius le condamna à la mort. Révérien reçut fort volontiers cette sentence, comme un homme qui ne désiroit rien tant que de répandre son sang pour la foi de Notre-Seigneur, et de mourir pour son saint Nom; les bourreaux le saisirent aussitôt, et le menant lui et ses compagnons hors de la ville d'Autun, ils leur firent endurer un très-cruel martyre, le premier jour de juin, où la sainte Église solennise leur glorieux triomphe. Le Martyrologe romain en fait mention le même jour, comme aussi celui d'Usuard, l'évêque Esquilin, le cardinal Baronius et d'autres modernes. Le cardinal Baronius estime que le martyre de saint Révérien a précédé celui de saint Symphorien : en sorte que celui-ci auroit été l'an 273, et celui de saint Révérien l'an 272.

Le pays de Nivernois a toujours été fort dévot à cet insigne prélat et très-illustre martyr : il y a un prieuré claustral de l'Ordre de Saint-Benoît, à six lieues de Nevers, qui porte le nom de saint Révérien, à cause que sa mémoire étoit fort célèbre en ces quartiers-là. Les Dames de Nevers, religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît, ont dans leur abbaye le chef de saint Révérien, presque tout entier en un reliquaire d'argent, et dans une caisse de bois de cette église est conservée une partie de son corps : au même monastère se montre encore aujourd'hui une pierre sur laquelle on tient, par tradition, que ce saint évêque fut décapité. Notre-Seigneur a voulu honorer ses reliques sacrées de plusieurs insignes miracles, à l'endroit de ceux qui ont imploré ses prières.

A Rome, saint Juvence, martyr.

A Césarée en Palestine, saint Pamphile, prêtre et martyr, homme d'une sainteté et d'une doctrine admirables, qui, pendant la persécution de Galère-Maximien, et sous le président Urbain, fut, pour la foi de Jésus-Christ, tourmenté et jeté en prison; ensuite, sous Firmilien, ayant été de nouveau livré aux tortures, il consumma son martyre avec d'autres. Le diacre Valens, Paul et neuf autres, dont on fait mémoire en d'autres jours, souffrirent aussi alors.

En Cappadoce, saint Thespèse, martyr, qui, sous l'empereur Alexandre et le préfet Simplicie, après d'autres tourments, fut décapité.

En Égypte, les saints martyrs Ischyriou, chef de troupe, et cinq autres militaires, qu'on fit mourir par divers genres de mort, pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empereur Dioclétien.

En outre, saint Firmus, martyr, qui, pendant la persécution de Maximien, fut cruellement tourmenté, lapidé, et enfin décapité.

A Pérouse, les saints martyrs Félin et Gratinien, militaires, qui, après avoir souffert diverses tortures sous Dèce, acquirent la palme du martyre par une glorieuse mort.

A Bologne, saint Proculé, martyr, qui souffrit sous l'empereur Maximien.

A Amélia, saint Second, martyr, qui, jeté dans le Tibre sous Dioclétien, y accomplit son martyre.

A Città di Castello en Ombrie, saint Crescentien, soldat romain, qui reçut la couronne du martyre sous le même empereur.

En Ombrie, saint Fortunat, prêtre, illustre par ses vertus et ses miracles.

Au monastère de Lérins, saint Caprais, abbé. Ce saint abbé, après avoir passé sa jeunesse dans l'étude des lettres et de la philosophie, avoit renoncé au monde et à toutes ses vanités, pour s'adonner entièrement à la vraie philosophie, qui est la discipline évangélique. Il choisit donc la vie solitaire, vécut en ermite, et ses vertus furent si éclatantes, qu'elles attirèrent sous sa discipline saint Honorat, depuis archevêque d'Arles, et saint Venance, qui étoient frères. Ces grands personnages, s'étant donc joints par un lien de semblables affections, voyagèrent longtemps en Italie, et ayant pris la mer, ils vinrent aborder en l'île de Lérins, non loin de Marseille, appelée depuis de Saint-Honorat. Surius dit que saint Venance, frère de saint Honorat, mourut au port d'Achaïe. Dans cette île donc, ils se bâtirent un monastère, qui est devenu depuis si illustre. Saint Eucher, au livre qu'il a écrit de la vie solitaire, met saint Caprais au premier rang des saints personnages. « Cette île, dit-il en parlant de Lérins, est maintenant honorée par la présence du vénérable Caprais, qui, égalant les anciens ermites du désert, a fait voir en notre France et comme renaître ces bons Pères égyptiens. » Saint Hilaire, évêque d'Arles, en l'oraison funèbre de saint Honorat, dit que saint Caprais menoit à Lérins une vie angélique, et qu'il l'alla visiter, lorsqu'il étoit vieux et proche de sa mort, pour se recommander à ses prières.

A Trèves, saint Siméon, moine, qui fut mis au nombre des saints par le pape Benoît IV.

A Burgos en Espagne, au monastère d'Ogne, saint Inigo, abbé, qui brilla par sa sainteté et par la gloire de ses miracles.



DEUXIÈME JOUR DE JUIN.

Les saints martyrs Pierre et Marcellin. — Saint Erasme, évêque et martyr. —
Saint Pothin, évêque, saint Sanctus,
saint Aitale, sainte Blandine et les autres martyrs de Lyon. —
Saint Jean d'Urtica. — La bienheureuse Baptiste Varani.

Saint Eugène, pape; saint Nicolas le Pèlerin, confesseur; les quarante-neuf martyrs
de Sandomir.

LA VIE DES SAINTS MARTYRS PIERRE ET MARCELLIN.

AN 302.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Entre les glorieux martyrs qui ont donné leur vie pour Jésus-Christ du temps des empereurs Dioclétien et Maximien, furent Pierre et Marcellin, dont la sainte Église célèbre la fête le 2 de juin.

Saint Pierre étoit exorciste, et Notre-Seigneur faisoit par lui beaucoup de miracles, délivrant plusieurs démoniaques du pouvoir de Satan; c'est pourquoi il étoit fort connu et haï des ministres d'iniquité. Le vicaire Sérène le fit prendre et l'envoya à Artémie, qui avoit une fille nommée Pauline, qu'il aimoit uniquement, mais qui étoit possédée et tourmentée du malin esprit. Saint Pierre, étant en prison, vit Artémie fort triste, à cause du mal de sa fille, et lui dit : *Si vous saviez, ô Artémie, qui est Jésus-Christ, et si vous l'adoriez comme un Dieu, votre âme recevrait alors de grands biens, et votre fille seroit aussitôt délivrée.*

Artémie répondit : *Je vois bien par ce que tu me dis, que tu rêves*

et que tu es fou. Ce Jésus-Christ que tu estimes Dieu, ne te sauroit délivrer de la prison où tu es, ni de mes mains, et tu me dis qu'en croyant en lui il délivrera ma fille du démon qui la tourmente, et qu'il la guérira ?

Pierre répliqua à cela : *Notre Dieu ne délivre pas tous ses serviteurs des peines et des fatigues qu'ils endurent, afin de les éprouver davantage par le tourment : ce n'est pas qu'il ne le puisse faire, et qu'il ne le fasse quand il le juge à propos. Et si vous voulez en faire l'essai, accordons-nous, et me promettez de croire en Jésus-Christ, s'il me délivre cette nuit de la prison où je suis maintenant.*

Artémie, se moquant de ce qu'il lui disoit, le promit : et afin qu'il n'y eût point de tromperie, il redoubla les fers au saint, et le mit au plus profond de la prison, ferma les portes plus soigneusement, renforça les gardes, et dit à Candide, sa femme, pourquoi il faisoit cela, en se raillant de ce que Pierre lui avoit dit : mais Candide, qui étoit plus avisée, dit à son mari qu'il ne se souciât pas de ce que Pierre avoit dit, mais qu'il veillât toute la nuit pour voir ce qui en seroit, parce que l'on en sauroit bientôt la vérité. Comme ils étoient sur ce discours à l'entrée de la nuit, saint Pierre se présenta à eux et à Pauline leur fille, qui étoit avec son père. Il étoit vêtu d'une belle robe blanche, portant une croix en sa main. Cette croix ayant été aperçue par le diable, il s'enfuit de là, en disant : *La vertu de Jésus-Christ, ô Pierre, qui est en toi, m'a enchaîné et chassé, et je laisse Pauline libre et saine.*

Ses parents demeurèrent tout surpris de voir Pierre devant eux sans chaînes, et leur fille guérie. Ils se jetèrent incontinent aux pieds du saint, confessant que Jésus-Christ étoit vrai Dieu, et demandant le baptême : tous ceux de sa maison firent de même, et trente autres personnes, au bruit de ce miracle, accoururent chez Artémie, qui déchaina les criminels pour les amener à saint Pierre, lesquels ayant appris le grand miracle que Notre-Seigneur avoit opéré en lui, se convertirent et furent tous baptisés par saint Marcellin, prêtre, que saint Pierre appela pour cet effet.

Il fut plus d'un mois en la maison d'Artémie, catéchisant et enseignant à ces nouveaux chrétiens les admirables mystères de

notre sainte Religion, et les confirmant en la foi, d'autant que le juge Sérène étoit pour lors malade. Sitôt qu'il fut guéri, il envoya dire à Artémie qu'il lui amenât les chrétiens qui étoient dans les prisons. Artémie, leur baisant humblement les mains, leur dit que ceux qui désiroient le martyre se préparassent courageusement au combat, et quant à ceux qui s'en voudroient aller, que toutes les portes étoient ouvertes.

Le lendemain au matin il alla trouver le juge, et lui raconta ce qui se passoit; et que Pierre et Marcellin n'avoient jamais voulu sortir de la prison, quoiqu'il les en eût priés, et laissé les portes ouvertes. Sérène s'en fâcha étrangement, fit prendre Artémie et le fit fouetter avec des plombs, puis le renvoya en prison. Il fit amener devant lui Pierre et Marcellin. Du commencement il tâcha de les gagner par la douceur; mais voyant que c'étoit en vain, et que Marcellin lui répondoit constamment, il commanda aux soldats de sa garde de lui donner des coups de poing sur le visage; ils lui en donnèrent tant qu'ils s'en lassèrent. Le méchant juge ordonna qu'on le séparât d'avec Pierre, et qu'on le remenât en prison, qu'on l'étendit sur le carreau semé de verre cassé, et qu'il demeurât sans clarté, ni de quoi boire ni manger : puis se retournant vers Pierre d'un visage enflammé, il lui dit : *Ne pense pas que je te veuille encore une fois tourmenter sur les tréteaux, et te faire brûler les côtés avec des torches allumées : demain je te ferai attacher à un poteau, et dévorer des bêtes farouches.*

Le saint exorciste lui répondit : *Je ne sais pourquoi on vous nomme Sérène, étant si rempli de nuées et de ténèbres, vous qui commandez qu'on batte et emprisonne Marcellin, qui est ami de Dieu, au lieu de le supplier d'intercéder pour vous, afin que Notre-Seigneur vous délivre des peines éternelles qui vous sont préparées.*

Sérène s'irrita davantage des discours de Pierre, et le fit enchaîner et conduire dans la prison, où il fut mis en un cachot. Notre-Seigneur n'oublia pas ses deux serviteurs, car il envoya un ange qui apparut à Marcellin, lequel étoit en oraison étendu sur le verre cassé; il lui fit prendre ses habits, et lui ordonna de le suivre au lieu où Pierre étoit enfermé; il le délivra aussi, et les mena

dans la maison où étoient ceux qui avoient été baptisés depuis peu, qui prioient unanimement Dieu. L'ange leur dit qu'ils demeurassent là sept jours avec ces nouveaux chrétiens pour les encourager et les confirmer en la foi, puis après qu'ils s'allassent présenter au juge Sérène.

Celui-ci envoya le lendemain à la prison pour en tirer Pierre et Marcellin, mais on ne les trouva plus. Sérène en pensa perdre l'esprit et lâcha toute sa fureur contre Artémie et Candide sa femme, ainsi que leur fille Pauline, qu'il commanda d'enterrer tout vifs. Le lendemain, comme on les menoit pour exécuter cette cruelle sentence, saint Pierre et saint Marcellin vinrent au devant d'eux pour les animer, et leur représenter la récompense que Dieu leur donneroit s'ils combattoient vaillamment. Les méchants ministres de Sérène, les ayant reconnus, se saisirent d'eux : puis ils tranchèrent la tête à Artémie, et jetèrent Candide et Pauline en une fosse qu'ils comblèrent de grosses pierres qui servirent à faire leur tombeau.

Le juge commanda que l'on emmenât Pierre et Marcellin en un bois écarté de la ville, que l'on nommoit la forêt Noire, et qui depuis s'appelle la forêt Blanche : le Pape saint Damase ajoute que les saints nettoyèrent avec les mains le champ, qui étoit couvert d'épines, pour y faire leur sacrifice à Dieu. Les deux glorieux martyrs s'embrassèrent et s'entredonnèrent le baiser de paix avec une grande dévotion et tendresse, et s'étant agenouillés et mis en oraison, ils furent décapités. Deux saintes dames, Lucine et Firmie, enlevèrent leurs corps, et les enterrèrent près du sépulcre de saint Tiburce, martyr, par le commandement du même Tiburce.

Saint Damase sut toute cette histoire (ayant été ordonné lecteur) par le même bourreau qui les décapita, lequel étoit nommé Dorothee ; depuis, étant devenu évêque, il fit des vers à la louange de ces saints, où il décrit leur martyre. Le même bourreau dit publiquement qu'il avoit vu les âmes de ces bienheureux martyrs vêtues de blanc être conduites au ciel par les anges : ce qui lui donna du remords, et lui fit faire pénitence de son péché après qu'il eut été baptisé, en sorte qu'il acheva saintement sa vie.

L'Église place le martyre de ces saints le 2 juin de l'an 302. L'empereur Constance édifia une église de leur nom en la rue Lavincane, et la dota de grands revenus et possessions. Il y a encore à Rome une autre église dédiée aux mêmes saints. On apporta de leurs reliques en France du temps de Grégoire IV, et la ville de Crémone gagna une victoire signalée, l'an 1213, contre les Milanois, par l'intercessions de saint Pierre et de saint Marcellin, auxquels tout le peuple demanda secours : à l'instant on vit sortir de dessus leur autel deux colombes blanches, et lors du combat les soldats de Crémone virent devant eux deux jeunes hommes montés sur des chevaux blancs qui renversoient les bataillons de leurs ennemis, et leur donnoient la chasse, ainsi qu'il est rapporté par Charles Sigonius, livre 16^e du *Royaume d'Italie*, l'an 1213.

Les Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon font mention de ces saints ; ainsi que les actes de leur martyre rapportés par Laurent Surius et le cardinal Baronius.

LA VIE DE SAINT ÉRASME,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Aux saints martyrs Pierre et Marcellin, dont nous venons de raconter le triomphe, l'Église associe saint Érasme, évêque et martyr, qui combattit vaillamment sous les mêmes empereurs Dioclétien et Maximien, et ne put être vaincu par les plus atroces tortures.

Il fut d'abord battu de verges, par l'ordre de Dioclétien, puis frappé de fouets garnis de plomb, avec une cruauté qui fait horreur ; mais comme ces tourments n'avoient pas même ébranlé sa foi, on prépara une grande chaudière, toute remplie de résine, de poix, de soufre et de cire bouillante, dans laquelle on le jeta, sans

que, par la permission de Dieu, il en reçût aucun mal. Frappés d'étonnement à la vue de ce miracle, les païens qui étoient accourus pour jouir du spectacle de ses souffrances, détestant leurs faux dieux, se convertirent à Jésus-Christ.

Mais le tyran, plein de rage, ordonna qu'on enfermât le martyr dans un cachot, et qu'on l'y laissât mourir de faim, menaçant de mort quiconque seroit assez hardi pour lui porter à manger.

Au milieu de la nuit, une lumière admirable éclaira la prison, que remplit bientôt un parfum céleste, et un ange adressa ces paroles au saint martyr : « Lève-toi vite, Érasme, et suis-moi, car tu dois convertir encore beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. » Érasme se lève et suit son guide, qui le conduit à Lucrinum, ville d'Apulie, où, par ses miracles, par ses éclatantes vertus, par sa parole inspirée de Dieu, il arracha aux ténèbres du paganisme un très-grand nombre d'habitants de ces contrées.

La gloire de ces conquêtes se répandit au loin : l'empereur Maxilien le sut et il accourut, non pour s'assurer de ces prodiges, mais pour s'en venger. Il fait venir Érasme à son tribunal et lui dit : « Quelle religion professes-tu ? »

Le saint martyr, levant les yeux au ciel, lui demandoit la force et la grâce de répondre avec fermeté aux questions du tyran. Maxilien s'en aperçut et lui fit donner des soufflets. « Prends garde à toi, ajouta-t-il, et sacrifie aux dieux. »

Bientôt on fit rougir au feu une cuirasse de fer, et quand elle fut bien ardente, on en revêtit le martyr nu comme d'un vêtement. Mais Notre-Seigneur, qui avait préservé les trois jeunes gens dans la fournaise, préserva encore son serviteur des atteintes du feu. Il sortit de cette fournaise de fer, sans que son corps portât la moindre trace des flammes qui le devoient dévorer.

Le tyran, dont la colère alloit jusqu'à la rage, fit remplir une chaudière de plomb, de poix, de résine et d'huile. On les fit fondre et bouillir ensemble, et on y jeta le saint martyr. Mais tout obéit à la main de Dieu ; la chaudière fuma, bouillit, écuma ; elle rouloit le martyr dans ses flots bouillonnants, sans pouvoir attaquer sa vie. Le tyran vaincu ordonna en frémissant qu'on le retirât de la

chaudière, et le fit enfermer dans un cachot obscur, en attendant qu'il eût inventé quelque supplice bien cruel pour s'en délivrer. Mais cette nuit-là même, un ange apparut encore à saint Érasme; il le délivra de ses liens, le conduisit sur le rivage de la mer, où une barque les attendoit; ils y montent ensemble, et l'ange le débarque à Formies, ville de la Campanie, située près de Gaëte. Là encore, par ses miracles, ses vertus, ses prédications, il gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ.

Dieu enfin voulut récompenser son courage et ses travaux. Un jour que le saint martyr étoit tout absorbé dans sa prière, il entendit une voix du ciel qui lui dit : « Érasme, bon et fidèle serviteur, puisque tu as combattu le bon combat, viens recevoir la couronne de gloire que je t'ai préparée. » Il leva les yeux et aperçut en effet une couronne très-précieuse que les anges lui apportèrent : alors il dit en inclinant la tête : « Seigneur, recevez mon esprit. » En prononçant ces paroles, son âme s'échappa de son corps sous la forme d'une colombe d'une éclatante blancheur : elle fut entourée aussitôt d'une troupe céleste, et présentée à son Créateur, qui l'avoit fortifiée au milieu de ses tourments, arrachée à tant et de si redoutables périls.

Ce saint évêque mourut, au rapport de Baronius, l'an de Notre-Seigneur 304 ; son corps, dit saint Grégoire, fut d'abord inhumé dans l'église cathédrale de Formies, et ensuite transporté à Gaëte, où il est encore honoré aujourd'hui par un grand concours de peuple qui se rend à son tombeau. On l'appelle ordinairement saint Erme ou saint Elme.

SAINT POTHIN, ÉVÊQUE,
SAINT SANCTUS, SAINT ATTALE, SAINTE BLANDINE

ET LES AUTRES MARTYRS DE LYON.

L'histoire du martyre de ces généreux confesseurs de Jésus-Christ a été racontée par les chrétiens de Vienne et de Lyon, témoins de leur constance, dans une lettre qu'ils écrivirent à leurs frères d'Asie. Cette lettre admirable avoit pour titre : *Les serviteurs de Jésus-Christ qui sont à Vienne et à Lyon, dans la Gaule, à nos frères d'Asie et de Phrygie, qui ont la même foi et la même espérance : paix, grâce et gloire de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

« C'est en vain que nous voudrions dépeindre notre situation présente, et donner une juste idée de la rage des païens et des tourments qu'ils font souffrir aux saints. L'ennemi déploie toute sa force contre nous, et laisse voir d'avance à quoi l'on doit s'attendre de sa part, lorsqu'à la fin du monde il lui sera permis d'attaquer l'Église. Il réunit tous ses efforts, et anime encore ses agents contre les serviteurs de Dieu. On ne se contente pas de nous chasser de nos maisons, des bains et des places publiques, on nous défend encore de paroître en quelque lieu que ce soit.

Mais la grâce, supérieure à toutes les puissances de l'enfer, a retiré les foibles du danger de la tentation, et n'a exposé au combat que ceux qui, par leur patience, étoient en état de paroître inébranlables comme autant de colonnes de la foi, d'aller même au devant des souffrances et de défier l'ennemi avec toute sa force et toute sa malice. Ces généreux athlètes, étant entrés dans la lice, ont enduré mille sortes d'infamies et les tourments les plus affreux ; ils ont re-

gardé toutes les tortures avec un œil indifférent; ils les ont même affrontées avec une intrépidité qui annonçoit des âmes vraiment persuadées que toutes les misères de cette vie n'avoient aucune proportion avec la gloire qui leur étoit préparée dans le monde à venir.

D'abord, le peuple fondit sur eux avec une aveugle impétuosité : ils se virent en un instant frappés, trainés par les rues, accablés de pierres, pillés, emprisonnés ; ils éprouvèrent tous les excès de fureur dont est capable une populace mutinée à laquelle on permet de tomber sur ses ennemis, et ils firent éclater, en cette occasion, une patience admirable. Ce premier transport passé, on procéda plus régulièrement. Le tribun et les magistrats de la ville ordonnèrent que les chrétiens comparussent dans la place publique. Ayant été interrogés devant le peuple, ils confessèrent glorieusement leur foi. Après cette confession, on les emprisonna jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Lorsque celui-ci fut venu, on les lui présenta. Les cruautés qui furent exercées contre eux allèrent si loin, que Vettius Epagathus, un des frères, animé d'une sainte indignation, demanda à parler sur ce sujet.

C'étoit un homme plein de l'amour de Dieu et du prochain, et d'une vertu si exacte, que, malgré sa jeunesse, on pouvoit dire de lui, comme de Zacharie, qu'il marchoit sans reproche dans tous les commandements du Seigneur. Son cœur brûloit de zèle pour la gloire de Dieu ; il étoit actif et infatigable dès qu'il étoit question de servir et d'assister les malheureux. Il osa se charger de la défense de ses frères, et promettre de montrer que les chrétiens n'étoient coupables d'aucune pratique impie ; mais le peuple, qui connoissoit son mérite, se récria tumultueusement contre la proposition qu'il avoit faite, et le gouverneur, aussi déterminé qu'intéressé à n'y avoir point d'égard, l'interrompit tout à coup en lui demandant s'il étoit chrétien. Sur la déclaration qu'il fit de sa foi, on le rangea parmi les martyrs avec le titre distinctif d'*Avocat des chrétiens*, qu'il méritoit d'ailleurs avec tant de justice.

Enfin arriva le temps où se fit le discernement de ceux qui étoient dignes de souffrir d'avec ceux qui n'étoient pas bien préparés pour

le combat. Les uns fournirent la carrière avec autant de joie que de gloire, tandis que les autres, effrayés à la vue de ce qu'on leur préparoit, quittèrent honteusement le champ de bataille. Il y en eut dix qui apostasièrent. Leur crime nous affligea au-dessus de toute expression. Nous vîmes d'ailleurs refroidir, par cette malheureuse circonstance, le zèle de plusieurs qui, n'étant point encore arrêtés, avoient jusque-là profité de leur liberté pour servir les martyrs, sans envisager les dangers auxquels leur charité les exposoit. Nous étions tous dans la plus grande consternation, non pas que nous redoutassions les tourments, mais parce que nous appréhendions de voir encore diminuer notre troupe. Heureusement la perte que nous venions de faire fut abondamment réparée par les nouvelles recrues de généreux martyrs que l'on arrêtoit chaque jour. Nos deux églises se virent bientôt privées de ce qu'elles avoient de plus illustre, de ces grands hommes qui avoient toujours été regardés comme les principaux appuis de la Religion parmi nous.

Les ordres qu'avoit donnés le gouverneur pour que personne d'entre nous ne pût s'échapper, étant rigoureusement exécutés, il arriva que plusieurs idolâtres qui étoient au service des chrétiens, furent arrêtés avec leurs maîtres. Ces esclaves, craignant de souffrir les mêmes tortures que les saints, dirent, à l'instigation des démons et des soldats, que nous mangions de la chair humaine comme Thyeste, et que nous contractions des mariages incestueux comme Œdipe. Ils nous accusèrent encore de plusieurs autres crimes que notre Religion nous défend même de nommer, et dont nous croyons à peine que les hommes puissent être capables. Au bruit de ces calomnies, le peuple fut étrangement animé contre nous; ceux qui jusque-là avoient conservé pour nous quelques restes d'humanité écumèrent de rage et nous accablèrent de malédictions. Il seroit impossible d'exprimer l'horreur des supplices que l'on mit en usage pour tirer quelques blasphèmes de la bouche des martyrs.

Ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, furent le diacre Sanctus, natif de Vienne; Maturus, qui, quoique néophyte, parut plein

de force et d'ardeur pour le combat; Attale, de Pergame, qui avoit toujours été l'appui et l'ornement de notre Église, et une esclave nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus vile aux yeux du monde, sont souvent très-estimables devant Dieu par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent. Elle étoit d'une complexion si foible, que nous tremblions tous pour elle; sa maîtresse surtout, qui étoit du nombre des martyrs, appréhendoit qu'elle n'eût ni la force ni la hardiesse de confesser sa foi : mais cette femme admirable se trouva, par le secours de la grâce, en état de braver les différens bourreaux qui la tourmentèrent depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Enfin ceux-ci s'avouèrent vaincus; ils protestèrent que toutes les ressources de leur art barbare étoient épuisées, et ils marquèrent le plus grand étonnement de ce qu'elle vivoit encore après tout ce qu'ils lui avoient fait souffrir. « Nous n'y comprenons rien, disoient-ils; il ne falloit qu'une des tortures que nous avons employées, pour lui ôter la vie, selon le cours ordinaire de la nature. » Pour la sainte, semblable à un athlète généreux, elle puisoit de nouvelles forces dans la confession de sa foi. « Je suis chrétienne, s'écrioit-elle souvent; il ne se commet point de crimes parmi nous. » Ces paroles émousoient la pointe de ses douleurs, et lui communiquoient une sorte d'insensibilité.

Le diacre Sanctus endura aussi des tourments inouïs avec une patience plus qu'humaine. Les païens se flattoient qu'à force de tortures, il lui arracheroient quelques paroles peu convenables; mais il soutint tous leurs assauts avec tant de fermeté, qu'il ne voulut pas même leur dire son nom, sa patrie, son état. A chaque question qu'on lui faisoit, il répondoit toujours : « Je suis chrétien. » Jamais on ne put tirer de lui d'autre réponse. Cependant le gouverneur et les bourreaux ne se contenoient plus de rage. Après tous les raffinements de cruauté qu'ils purent imaginer, ils lui appliquèrent des plaques d'airain enflammées aux parties du corps les plus sensibles; mais le martyr, soutenu d'une grâce puissante, persista toujours dans la profession de sa foi. Son corps étoit tellement meurtri et couvert de blessures, qu'il n'avoit plus la figure d'un

corps humain. Jésus-Christ, qui souffroit en lui, avoit fait de sa personne un instrument illustre pour triompher de l'ennemi, et montrer par son exemple que l'on ne craint rien lorsqu'on a l'amour du Père, et que tout ce que l'on souffre pour la gloire du Sauveur ne mérite point le nom de peine. Quelques jours après, le martyr fut exposé à une nouvelle épreuve. Les païens, voyant que l'inflammation s'étoit mise à son corps, et qu'il ne pouvoit pas seulement souffrir qu'on y touchât, s'imaginèrent qu'ils viendroient facilement à bout de le vaincre s'ils rouvroient ses plaies, ou qu'au moins il expireroit entre leurs mains, ce qui jetteroit l'épouvante parmi les autres chrétiens. Leur espérance fut encore trompée. En effet, au grand étonnement des spectateurs, le corps du saint reprit tout à coup ses forces, et recouvra l'usage de tous ses membres. Ce fut ainsi que, par un miracle de la grâce de Jésus-Christ, les tourments destinés à redoubler ses souffrances lui procurèrent une parfaite guérison.

Le démon se croyoit assuré de Biblis, l'une des dix qui avoient eu le malheur de renier la foi. Il voulut augmenter son crime et son châtiment, en la portant à calomnier les chrétiens. Il se flattoit qu'étant d'un caractère foible et timide, elle ne pourroit résister à la question à laquelle on l'appliqueroit; mais les tourments produisirent un effet tout contraire à celui qu'on en attendoit. Biblis se réveilla comme d'un profond sommeil, et la douleur d'un supplice passager ayant tourné ses pensées sur les supplices éternels de l'enfer, elle s'écria : « Peut-on accuser de manger des enfants, ceux qui par un motif de religion s'abstiennent même du sang des animaux? » Depuis ce moment elle se déclara hautement chrétienne, et fut rangée parmi les martyrs.

C'étoit ainsi que la grâce de Jésus-Christ et la patience des saints déconcertoient la cruelle adresse de leurs ennemis : mais le démon leur suggéroit sans cesse de nouveaux artifices. On jeta les martyrs dans un cachot infect et ténébreux, où ils eurent les pieds enfermés dans des ceps de bois, et étendus jusqu'au cinquième trou. Ils essayèrent encore toutes les indignités que l'on souffre dans de pareils lieux. Il en coûta la vie à un grand nombre. Les

autres, après avoir été tourmentés au point qu'il paroissoit impossible, avec tous les soins imaginables, de prolonger leurs jours, étoient dans un dénûment absolu de tout secours humain; cela n'empêchoit pas que, dans cet état, ils n'eussent encore assez de force d'esprit et de corps pour consoler et encourager leurs frères. Il y en avoit qui, quoique nouvellement arrêtés, mouroient sur-le-champ, et sans avoir subi aucune torture, parce qu'ils ne pouvoient soutenir l'infection du cachot.

Du nombre de ceux qui souffrirent alors, fut le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'étoit un vieillard plus que nonagénaire, si foible et si infirme, qu'il pouvoit à peine respirer; mais un ardent désir de mourir pour le nom de Jésus-Christ ranima ses forces et sa vigueur. La vie ne sembloit lui être conservée que pour qu'il eût la gloire de la sacrifier. On le traîna devant le juge pour y subir l'interrogatoire. Il étoit conduit par les magistrats et les soldats de la ville; suivoit une multitude de peuple qui pousoit de grands cris contre lui, et qui l'accabloit d'injures avec autant d'acharnement que si c'eût été Jésus-Christ en personne. Le gouverneur lui ayant demandé quel étoit le Dieu des chrétiens, il lui répondit, pour prévenir les blasphèmes qu'il prévoyoit, qu'il le sauroit lorsqu'il en seroit digne. Là-dessus il fut violemment tiré de tous côtés, et traité avec beaucoup d'inhumanité. Ceux qui étoient auprès de lui lui déchargeoient de rudes coups sans respect pour son âge; ceux qui se trouvoient éloignés lui jetoient tout ce qui se présentoit sous leur main, s'imaginant que ce seroit un crime énorme que d'avoir pour lui le moindre égard, dans une circonstance où l'honneur de leurs dieux leur paroissoit si fortement intéressé. Pothin, qui n'avoit plus qu'un souffle de vie, fut mené en prison, où il expira deux jours après.

Ceux qui avoient renié la foi au moment qu'on les avoit arrêtés, furent aussi conduits en prison, et y partagèrent les souffrances des martyrs; ainsi leur apostasie ne leur servit alors de rien; mais il y avoit une grande différence entre les uns et les autres. Les confesseurs étoient simplement emprisonnés comme chrétiens, et leur religion faisoit tout leur crime; les apostats, au contraire, étoient

détenus comme des malfaiteurs et des homicides, et ils avoient infiniment plus à souffrir que les premiers. Les uns étoient consolés dans leur peine par l'avantage de verser leur sang pour Jésus-Christ, par la magnificence des promesses divines, par les charmes du saint amour et par l'esprit du Père céleste qui les animoit; les autres souffroient sans consolation, et trouvoient encore un surcroît de douleur dans les remords de leur conscience. A leur air seul on les distinguoit aisément. Quand les martyrs paroissoient, on les reconnoissoit à un certain mélange de sérénité et de majesté qui éclatoit sur leurs visages; leurs chaînes mêmes sembloient leur donner une nouvelle grâce, et les ornoient plutôt qu'elles ne les faisoient passer pour des malfaiteurs; il s'exhaloit de leurs corps une agréable odeur, qui donnoit lieu de croire qu'ils avoient sur eux des parfums. Pour les renégats, ils étoient tristes et abattus; leur extérieur même avoit quelque chose de désagréable. Les païens les épargnoient encore moins que les autres. *Vous n'êtes que des lâches*, leur disoient-ils; *en renonçant au titre de chrétien, qui vous avoit fait mettre au nombre des malfaiteurs, vous vous êtes avoués coupables des crimes qu'on vous imputoit. Votre conduite sert de preuve contre vous.* La vue de ce traitement ne fut pas inutile à plusieurs; elle les affermit dans leur foi, et les rendit vainqueurs de tous les assauts qui auroient pu ébranler leur constance.

Après cela, on imagina de nouveaux supplices pour tourmenter les chrétiens, ce qui les mit en état d'offrir au Père éternel comme une couronne de fleurs de différentes nuances; mais il étoit temps que ces généreux athlètes, qui avoient remporté des victoires si signalées dans un grand nombre de combats, reçussent enfin la palme que méritoit leur courage.

On marqua le jour où le cruel spectacle de leur mort devoit servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé, on amena Maturus, Sanctus, Blandine et Attale pour les exposer aux bêtes. Les deux premiers étant entrés dans l'amphithéâtre, on recommença sur eux toutes les cruautés qu'ils avoient déjà souffertes. Il sembloit qu'on n'eût point encore essayé leurs forces; mais ils se

montrèrent comme des athlètes qui, ayant déjà plusieurs fois terrassé l'ennemi, entreprennent un dernier combat qui doit être le chef-d'œuvre de leur courage et de leur adresse. Après une horrible flagellation, ils furent livrés à la fureur des bêtes, qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre. Ils endurèrent encore d'autres genres de supplices au gré du peuple, qui demandoit qu'on les tourmentât tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. A la fin, les païens proposèrent d'une voix unanime de les mettre sur la chaise de fer toute rouge de feu. L'odeur insupportable qu'exhalait leur chair brûlée, loin de modérer la rage du peuple, ne faisoit que l'exciter de plus en plus. On ne put tirer de la bouche de Sanctus autre chose que sa première confession. Ayant encore lutté longtemps avec Maturus, ils furent égorgés l'un et l'autre. Ainsi finit le divertissement de ce jour.

Blandine fut attachée à un poteau, pour être dévorée par les bêtes. Comme elle avoit les bras étendus dans l'ardeur de sa prière, cette attitude, en rappelant aux fidèles l'image du Sauveur crucifié, leur inspira un nouveau courage, et leur étoit un gage assuré que quiconque souffre pour Jésus-Christ aura part à la gloire du Dieu vivant. La sainte resta ainsi quelque temps exposée aux bêtes, sans qu'aucune voulût jamais la toucher, après quoi on la délia. Elle fut ramenée en prison et réservée pour un autre combat : c'étoit là qu'elle devoit remporter une victoire complète sur l'ennemi qu'elle avoit déjà vaincu plusieurs fois, et animer les frères à marcher sur ses traces. Ainsi une esclave pauvre et foible, en se revêtant de Jésus-Christ, déconcerta toute la malice de l'enfer, et, par une constance inébranlable, mérita de s'élever à une gloire immortelle.

Attale fut amené ensuite, et comme c'étoit un homme de marque, le peuple demanda à grands cris de le voir souffrir. Il jouissoit parmi nous d'une grande considération pour la sainteté de sa vie et pour son zèle à défendre la foi. Il entra d'un air magnanime dans le champ de bataille. Il fut promené autour de l'amphithéâtre, avec cette inscription que l'on portoit devant lui : *C'est ici Attale le Chrétien*. L'assemblée étoit prête à lui faire sen-

tir tout le poids de sa rage; mais le gouverneur, apprenant qu'il étoit citoyen romain, le renvoya en prison. Il écrivit en même temps à l'empereur pour lui demander ses ordres, tant à l'égard d'Attale que des autres prisonniers.

Pendant ce délai, les fidèles donnèrent des marques éclatantes de charité et d'humilité. Malgré tout ce qu'ils avoient souffert pour la foi, ils ne vouloient pas qu'on les appelât martyrs, et ils reprenoient sévèrement ceux d'entre nous qui, par écrit ou en parlant, leur donnoient ce titre. « Il n'appartient, disoient-ils, qu'à Jésus-Christ, le fidèle, le véritable martyr, *le premier né des morts*, notre guide à la vie éternelle. On pourroit tout au plus l'étendre à ceux qui sont affranchis des liens du corps. Ceux-ci, ajoutoient-ils, peuvent être appelés martyrs, parce que Jésus-Christ a scellé leurs souffrances par une mort glorieuse : mais, pour nous, nous méritons à peine le nom de confesseurs. » Ils supplioient ensuite les frères, avec larmes, d'offrir sans cesse des prières à Dieu pour leur obtenir la grâce de la persévérance; mais quoiqu'ils ne permissent point qu'on les regardât comme des martyrs, on voyoit par toutes leurs actions qu'ils en avoient l'esprit. On ne pouvoit surtout se lasser d'admirer leur patience, leur douceur, cette intrépidité avec laquelle ils parloient aux païens, ce courage qui annonçoit hautement qu'ils étoient supérieurs à tout sentiment de crainte, et qu'ils étoient prêts à souffrir tous les genres de tortures. En même temps, ils s'humilioient sous la main toute-puissante de Dieu, qui depuis les a élevés à un tel degré de gloire; ils n'accusoient personne, et excusoient tout le monde; enfin, semblables aux premiers martyrs de l'Eglise, ils prioient pour leurs persécuteurs.

Une tendre charité les faisoit surtout travailler à la conversion de ces âmes infortunées dont le démon se croyoit déjà le maître. Loin d'insulter à la foiblesse de ceux qui étoient tombés, ou de prendre de là occasion de s'estimer davantage, ils suppléaient de leur abondance aux besoins spirituels de leurs frères, et s'empressoient de faire rejaillir sur eux cette richesse de grâce dont Dieu les avoit favorisés. Ils avoient pour eux une tendresse de mère, et sollicitoient leur retour par les larmes qu'ils répandoient sans

cesse devant le Père céleste. Après avoir obtenu la vie de la grâce, qu'ils avoient demandée pour eux-mêmes, ils vouloient la partager avec les autres. Leurs efforts eurent tant de succès, leur conversation et leur conduite tant de pouvoir, que l'Eglise eut la consolation de retrouver plusieurs de ses enfants qu'elle avoit perdus, et de les voir prêts à confesser généreusement le Nom sacré qu'ils venoient de renier, et dans la disposition d'aller se présenter eux-mêmes devant le juge.

Il y avoit parmi les martyrs un nommé Alcibiade. Depuis longtemps il pratiquoit de grandes austérités, ne vivant que de pain et d'eau. Il paroissoit résolu de continuer le même genre de vie dans la prison ; mais Attale, après son premier combat dans l'amphithéâtre, apprit par révélation qu'Alcibiade étoit aux autres une occasion de scandale, et que quelques-uns le soupçonnoient de favoriser la nouvelle secte des montanistes, qui affectoient des pénitences extraordinaires. On n'eut pas plus tôt averti Alcibiade, qu'il rentra dans la voie ordinaire. Il mangea de tout ce qu'on lui présentait, en rendant grâces à Dieu, qui visitoit ses serviteurs et qui leur donnoit son esprit pour leur servir de guide.

Cependant les ordres de l'empereur arrivèrent. Ils portoient que l'on exécutât ceux qui persisteroient dans leur confession, et que l'on élargit ceux qui auroient abjuré le christianisme. Le gouverneur prit occasion d'une fête publique qui avoit attiré beaucoup de monde dans la ville, pour donner au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit comparoître devant son tribunal, et les examina de nouveau. Voyant qu'ils étoient inébranlables, il condamna ceux qui étoient citoyens romains à perdre la tête, et tous les autres à être exposés aux bêtes.

Ce fut alors que la grâce de Jésus-Christ éclata dans la confession inattendue de ceux qui auparavant avoient renié leur foi. Ces hommes foibles furent examinés à part, afin d'être remis en liberté, mais ayant déclaré qu'ils étoient chrétiens, on les condamna à souffrir avec les autres. Quelques-uns, il est vrai, persistèrent dans leur apostasie ; mais il n'y eut que ceux qui n'avoient jamais eu la moindre étincelle de la vraie foi, ni le moindre soin de conserver

la robe nuptiale; que ceux qui, dénués de toute crainte de Dieu, avoient toujours déshonoré par leurs mœurs la religion qu'ils professoient, et qu'on pouvoit à juste titre appeler enfants de perdition.

Alexandre, phrygien de naissance et médecin de profession, étoit présent lorsque les apostats furent amenés une seconde fois devant le gouverneur. C'étoit un homme rempli d'un esprit apostolique. Il vivoit depuis plusieurs années dans les Gaules, où il s'étoit acquis une vénération universelle par son amour pour Dieu, et par la liberté avec laquelle il publioit l'Évangile. Se trouvant donc auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisoit signe à ses frères, et de la tête et des yeux, afin de les animer à confesser Jésus-Christ. Son agitation, qui étoit continuelle et plus grande que celle d'une femme en travail, fut bientôt remarquée. Les païens, outrés de voir confesser la foi à ceux qui précédemment l'avoient reniée, s'en prirent à Alexandre, et s'écrièrent qu'il étoit l'auteur de ce changement; sur quoi le juge, se tournant de son côté, lui demanda qui il étoit et ce qu'il faisoit. Alexandre répondit sans détour qu'il étoit chrétien. Sa réponse irrita tellement le gouverneur, que, sans autre information, il le condamna à être dévoré par les bêtes.

En exécution de cette sentence, Alexandre fut conduit le lendemain dans l'arène avec Attale, que le gouverneur, pour faire plaisir au peuple, livroit une seconde fois à ce supplice. Après les divers tourments que l'on souffre d'ordinaire dans l'amphithéâtre, ils achevèrent tous deux leur sacrifice par le glaive. Alexandre ne fit entendre ni soupir ni plainte, tant son âme étoit intimement unie à Dieu! Tandis qu'Attale fut sur la chaise de fer, et que sa chair brûlée exhaloit une odeur insupportable, il se tourna vers les spectateurs, et leur dit en latin : *Voilà ce qui s'appelle véritablement dévorer les hommes, et ainsi vous êtes coupables de cette action inhumaine; mais pour nous, nous ne sommes souillés ni de ce crime, ni d'aucune autre abomination.* Et comme on lui demandoit quel étoit le nom de son Dieu, il répondit que *Dieu n'a point un nom comme les mortels.*

Enfin, au dernier jour des combats contre les gladiateurs, on amena dans l'amphithéâtre Blandine et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus. Ils avoient l'un et l'autre assisté à l'exécution des martyrs tous les jours précédents. On voulut les obliger à jurer par les idoles. Le refus qu'ils firent d'obéir, joint au mépris qu'ils marquèrent pour les prétendues divinités des païens, inspirèrent au peuple les plus violents transports de rage. Il voulut que, sans égard pour la jeunesse de l'un et le sexe de l'autre, on épuisât sur eux tous les genres de tortures. C'étoit inutilement qu'on les pressoit de temps en temps de jurer par les idoles. Ponticus, encouragé par sa compagne, parcourut avec joie tous les degrés du martyre, et termina sa vie par une mort glorieuse. Blandine fut la dernière qui souffrit. Comme une mère pleine de tendresse pour ses enfants, elle avoit exhorté ses frères à souffrir avec patience, et les avoit envoyés devant elle au Roi du ciel : passant ensuite par les mêmes épreuves, elle voyoit arriver avec joie le moment qui la réuniroit à eux dans la gloire. Elle fut fouettée, déchirée par les bêtes, et assise dans la chaise brûlante ; après quoi on l'enveloppa dans un fillet pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air, et la meurtrit pendant longtemps. Mais son étroite union avec Dieu, jointe à une vive espérance du bonheur de l'autre vie, la rendoit comme insensible à tous les tourments dont son corps étoit accablé. Elle finit aussi par être égorgée. Les païens eux-mêmes furent saisis d'étonnement à la vue de sa patience et de son courage. Ils avouoient qu'il ne s'étoit jamais rencontré parmi eux de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourments.

Le peuple, non content de la mort des martyrs, étendit la persécution jusque sur leurs cadavres. On jeta aux chiens les corps de ceux qui étoient morts en prison, et on les fit garder nuit et jour pour nous empêcher de les enlever. Les membres à demi brûlés des uns, les têtes et les troncs des autres, avec ce qui avoit pu échapper aux bêtes et au feu, furent ramassés soigneusement, et confiés aussi à la garde des soldats, qui firent sentinelle autour durant plusieurs jours. Il y en avoit qui, à la vue de ces reliques,

écumoiient de rage et grinçoiient les dents; ils paroissoient au désespoir de ce qu'il ne leur étoit plus possible d'exécuter sur les martyrs de nouvelles cruautés. D'autres insultoient à la mémoire de ces soldats de Jésus-Christ, et se rioient de leur constance. Ils relevoient la puissance de leurs idoles, qui venoient, selon eux, de punir leurs ennemis. Les plus modérés des païens, et ceux à qui tant de tortures barbares avoient inspiré quelque pitié, ne pouvoient plus contenir leur indignation. *Où est leur Dieu, s'écrioient-ils? De quoi leur a servi cette religion qu'ils ont préférée à la vie?* Tels étoient les sentiments et le langage des païens. Pour nous nous étions sensiblement affligés de ne pouvoir ensevelir nos frères. Les soldats étoient toujours en sentinelle, on ne pouvoit les gagner, ni par prières, ni par argent. Ils se montroient aussi zélés pour empêcher la sépulture des martyrs, que s'il eût été question pour eux d'un avantage important. Les corps de nos frères demeurèrent ainsi exposés pendant six jours, au bout desquels ils furent brûlés. On en jeta les cendres dans le Rhône, afin qu'il n'en restât pas le moindre vestige sur la terre. Il sembloit que les païens se croyoient plus puissants que Dieu, et qu'il étoit en leur pouvoir de s'opposer à la résurrection, dont l'espérance, disoient-ils, avoit porté ces malheureux à introduire une religion aussi étrange que nouvelle, à braver les tourments les plus rigoureux, et à voler avec joie au dernier supplice. « Voyons, continuoient-ils, si présentement ils reviendront à la vie, et si leur Dieu pourra les sauver et les délivrer de nos mains. »

Quel récit! comme il peint bien le courage de ces premiers temps, et que nous sommes loin d'avoir conservé cette foi et cette inébranlable constance de nos pères? On sait les noms de quarante-huit de ces saints confesseurs de Jésus-Christ; mais ils étoient infiniment plus nombreux, car saint Eucher, qui gouvernoit l'Eglise de Lyon au cinquième siècle, les appelle un peuple de martyrs. Malgré les précautions des païens, on recouvra miraculeusement une partie de leurs cendres. Ces précieuses reliques reposoient sous l'autel de l'Eglise qui portoit autrefois le nom des apôtres de Lyon.

Les martyrs de Lyon reçurent la couronne immortelle sous le pontificat de saint Eleuthère, la dix-septième année du règne de l'empereur Marc-Aurèle, en l'an 177 de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LA VIE DE SAINT JEAN D'URTICA,

CONFESSEUR.

AN 1163.

Alexandre II, pape. — Emmanuel Commène, empereur.
— Louis VI, roi.

Saint Jean de l'Ortie, ou d'Urtica, étoit natif d'un petit village que l'on nomme Quitaine d'Ortogne, à deux lieues de Burgos; son père étoit un-gentilhomme que l'on appeloit Valasque, et sa mère dame Euphémie. Ils demeurèrent vingt ans sans avoir d'enfants, au bout desquels, par leurs prières, ils obtinrent de Dieu celui-ci, qui fut saint et enfant d'oraison.

Dès son enfance, il fit paroître son bel esprit, et se rendit savant aux lettres humaines. Sitôt qu'il fut en âge, il prit l'Ordre de prêtrise, menant une vie digne d'un si haut ministère, et s'adonnant entièrement au service de Notre-Seigneur. Il y avoit en Espagne plusieurs séditions, à cause du décès d'Alphonse VI, celui qui conquit Tolède. Ce serviteur de Dieu, qui étoit amateur de la paix, distribua la plus grande partie de ses biens aux pauvres, et s'en réserva bien peu pour se conduire au voyage de la Terre-Sainte, où il séjourna quelque temps, au grand contentement de son âme. Pensant que les affaires du pays se fussent accommodées, il s'em-

barqua pour y retourner : cependant la tempête le surprit tellement, que tous les matelots et les passagers désespéroient de leur vie. Alors saint Jean se mit en prières, suppliant instamment Notre-Seigneur de les délivrer de ce péril, par l'intercession de saint Nicolas, évêque de Myre ; il lui promit de bâtir un ermitage en son nom, et l'orage et son oraison finirent en même temps.

Au retour il trouva plus de périls dans sa patrie que sur la mer ; ce qui le fit résoudre à mener une vie solitaire et à s'éloigner de tout ce qui le pouvoit séparer de Dieu. Il jeta les yeux sur un désert austère qui est dans les montagnes d'Oca, surnommé Ortie, à cause des orties dont il est couvert, lequel aboutit au grand chemin par où passent les pèlerins de Saint-Jacques en Galice, et où les voleurs faisoient leur retraite. Le serviteur de Dieu choisit courageusement ce lieu, et obtint congé du roi Alphonse VII d'y bâtir un ermitage au nom de saint Nicolas, qu'il prit pour son patron. Mais les brigands l'attaquèrent plusieurs fois, et abattoient la nuit tout ce que le serviteur de Dieu avoit bâti le jour. Saint Jean ne perdit pas courage pour cela, quoiqu'ils ne le menaçassent pas seulement d'abattre son bâtiment, mais aussi de l'enterrer sous les ruines. Il se fortifioit parmi ces outrages, et ayant mis toute son espérance en Dieu, il continuoit son ouvrage. Lorsqu'il étoit dans le besoin d'argent, il alloit par les villages circonvoisins, où il demandoit de l'assistance. Il faisoit part aux voleurs de ce qu'on lui donnoit, les adoucissant par sa franchise et par ses bonnes œuvres.

Enfin, il vint à bout de son entreprise, et acheva l'église qui porte à présent son nom, avec un hôpital où il y a seize lits, qui sont remplis toutes les nuits de pauvres pèlerins. Il fonda aussi une chapelle hors l'église, en l'honneur de saint Nicolas, son patron, dont il fut grandement favorisé par des apparitions et des remerciements de ses services, lui donnant une espérance assurée qu'ils seroient bientôt compagnons en la gloire.

Saint Jean de l'Ortie étant admiré par sa vie exemplaire, qui répandoit une suave odeur de ses miracles, gagna le cœur de plusieurs, lesquels eurent envie de l'imiter et de suivre sa doctrine. Il

pensa que Dieu en seroit mieux servi, et résolut de vivre avec eux en forme de religion, comme des Chanoines-Réguliers, qui fissent profession de la règle de saint Augustin : néanmoins, cela n'empêchoit pas qu'il ne s'occupât au dehors en de saintes œuvres, lorsque les occasions s'en présentoient, employant les aumônes qu'on lui faisoit à secourir les pauvres. Premièrement, il rebâtit un pont que la rivière d'Ebre avoit emporté à la sortie de Longrogne. Il en fit un neuf en la ville de Nazare, et un troisième qui a plus de cinq cents pas de long vers Saint-Dominique de la chaussée. Il dessécha un autre mauvais chemin plein de fange qui faisoit bien de la peine aux pèlerins de Saint-Jacques, et le fit si bien paver, y travaillant de ses propres mains, que la chaussée est encore aujourd'hui entière et commode.

Son abstinence et l'austérité de vie à laquelle il s'adonna dès son enfance, et qu'il continua le reste de sa vie, étoient grandes, mais il l'augmenta encore lorsqu'il entra en cette solitude. Il ne mangeoit qu'une fois le jour, et bien peu ; jeûnoit tous les ans trois carêmes si sobrement, qu'il sembloit vivre par miracle. Entre ses vertus éclatoit principalement sa charité, que Notre-Seigneur rendit illustre par plusieurs merveilles. Il lui arriva une fois plusieurs pèlerins ensemble, lorsqu'il s'y attendoit le moins, même qu'il n'avoit pas un seul morceau de pain au logis ; mais Notre-Seigneur l'assista en sorte que le coffre qui étoit vide se trouva plein de pain.

En conduisant une charrette, la roue passa sur un pauvre qui dormoit dans le chemin, et qui mourut sur-le-champ ; mais par les prières du saint il ressuscita aussitôt. Des larrons dérobèrent ses vaches la nuit, et les détournèrent le plus loin qu'ils purent ; toutefois, pensant être au matin bien éloignés, ils se trouvèrent à la porte du saint, si las et si confus, qu'on leur trouva le larcin entre les mains. Ils reconnurent leur faute et en demandèrent pardon, promettant de s'amender à l'avenir.

Un pêcheur avaricieux alloit jeter dans un lac certain appât empoisonné, qui enivroit les poissons, en sorte qu'on les prenoit tous à la main. Le saint le pria de ne pas jeter cette pâte dans l'eau, parce qu'il la corrompoit, et qu'il n'en buvoit pas d'autre.

Ce pêcheur ne laissa pas de le faire, mais quand il fut près de prendre le poisson il devint aveugle : de sorte qu'il ne se pouvoit conduire. Alors il demanda pardon et secours au saint, connoissant que c'étoit en punition de sa faute, et ainsi il recouvra la vue. Notre-Seigneur fit d'autres merveilles durant la vie du saint, entre lesquelles on remarque qu'en cousant du cuir il se creva l'œil droit de la pointe de son alène ; l'évêque de Nazare le vint visiter en cette affliction, et saint Jean, priant Notre-Seigneur, fut aussitôt guéri de cette blessure.

Le roi Alphonse VII lui faisoit de grandes aumônes pour continuer les ouvrages qu'il entreprenoit : entre autres choses il lui donna un beau crucifix qu'il porta à son cou jusqu'à son décès, qui arriva l'an 1163, le 2 de juin. Il s'étoit fait porter auparavant en sa maison d'Ortie, où il demeura avant que de mourir, et laissa recteur des chanoines Martin-Étienne, son neveu, qu'il avoit toujours reconnu homme vertueux et prudent. Notre-Seigneur l'a honoré de plusieurs miracles, et entre autres d'avoir obtenu des enfants de bénédiction à ceux qui avoient passé la plupart de leur âge en mariage sans lignée ; de même que ses parents, ayant demeuré vingt ans stériles, l'avoient enfin obtenu par leurs prières.

Une femme, par l'intercession du saint, accoucha d'une fille lorsqu'elle étoit quasi hors d'espérance d'en avoir. Cet enfant déjà grand suivit sa mère, qui alloit laver des herbes sur la chaussée du moulin, et tomba fortuitement dans l'eau, qui l'emporta sous la roue. Sa mère, voyant cela, s'écria : *Saint Jean de l'Ortie te soit en aide*. Elle passa par le canal sous la roue qui tournoit, et se trouva de l'autre côté sur l'eau, saine et entière.

On célèbre tous les ans sa fête avec une grande assemblée de peuple, qui s'y rend de tous les environs ; ils y apportent plusieurs suaires, de personnes qui étant prêtes à ensevelir ont recouvré la santé par l'intercession du saint. Il y a eu des Chanoines-Réguliers en son église jusqu'en l'an 1431, lesquels se gouvernoient par les prieurs qu'ils élevoient de leur corps.

Depuis, Paul de Sainte-Marie, évêque de Burgos, qui s'étoit converti du judaïsme à la religion chrétienne, homme très-docte,

donna ce couvent aux Pères de Saint-Jérôme, sous certaines conditions, par l'avis et le consentement de trois Chanoines-Réguliers qui y restoient l'an 1434. Le 8 de janvier, les Hiéronymites en prirent possession, et firent Alphonse de Bouillé prieur; depuis, ce couvent est demeuré de leur Ordre par la confirmation qu'en fit dès lors le pape Eugène IV.

En l'an 1474, le 2 de mars, on transféra le corps de la chapelle de Saint-Nicolas dans un sépulchre magnifique qui est au milieu du couvent; plusieurs prélats et gens qualifiés s'étant assemblés pour commencer la procession, la chapelle se remplit soudain de certaines mouches blanches que l'on n'avoit jamais vues, qui voloient doucement dans le temple, et répandoient une odeur céleste : ce qui consola toute l'assistance. Le corps de saint Jean demeura immobile sans qu'on le pût remuer, Notre-Seigneur donnant par là à connoître qu'il devoit demeurer en cette chapelle de Saint-Nicolas, où il fut laissé. Depuis peu, on a transféré le corps de ce saint confesseur, non de la chapelle, mais dans un autre plus magnifique tombeau qui est au même lieu. La chair étoit toute consumée, les os entiers et le cœur tout frais, sans aucune corruption. Il y a maintenant un bel hôpital où l'on reçoit et l'on traite les pèlerins qui vont à Saint-Jacques; il est entretenu par ces Pères de Saint-Jérôme.

Les anciens bréviaires d'Espagne font mention de saint Jean de l'Ortie : Joseph de Sigüenza, Hiéronymite, a écrit sa vie en la seconde partie de l'histoire de son Ordre, livre troisième, chapitre 10.

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE BAPTISTE VARANI,

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE.

Les princes Varani, ancêtres de notre bienheureuse, étoient depuis longtemps seigneurs de la ville de Camérino, dans l'État ro-

main, lorsqu'en 1433, par suite de cruelles dissensions, ils furent chassés de leur principauté et passèrent dix années en exil. De cette famille autrefois si nombreuse et si florissante, deux frères seulement avoient échappé aux massacres et aux assassinats, Rodolphe et Jules-César. Rodolphe, rappelé par ses concitoyens, entra dans le château de ses pères; Jules-César devint généralissime des troupes du saint-siège sous Nicolas V et Sixte IV; c'étoit un grand homme de guerre, et qui acquit beaucoup de gloire au service de la république de Venise et du fameux roi de Hongrie Matthieu Corvin.

Le prince Rodolphe étant mort sans enfants, Jules-César hérita de la souveraineté de Camérino; il sut rendre cette ville florissante, rebâtit ses églises, releva ses murailles, fortifia ses châteaux, et la pourvut d'un réservoir d'eau, dont elle manquoit. Il avoit épousé Jeanne Malatesta, fille de Sigismond, seigneur de Rimini : de cette union naquit, le 9 avril de l'an 1458, la bienheureuse Baptiste Varani.

Elle reçut au baptême le nom de Camille, et ne prit celui de Baptiste qu'à son entrée en religion. Nous ne savons presque rien de son enfance; à l'âge de dix ans elle fut si touchée d'un sermon qu'elle entendit sur la Passion de Notre-Seigneur, qu'elle ne pouvoit se défendre d'y penser souvent. Voici comment elle raconte elle-même au prédicateur, devenu le directeur de son âme, ces premières impressions de la grâce : « C'étoit un vendredi que vous deviez faire ce sermon; je voulus, de mon propre mouvement, aller l'entendre, et je l'entendis en effet, non-seulement avec attention, ce qui étoit déjà une grâce de l'Esprit-Saint, mais dans une sorte d'abstraction de mes sens, à la manière d'un homme qui écoute pour la première fois des choses aussi merveilleuses qu'intéressantes. Je me souviens très-bien que les événements dont vous parliez me sembloient s'accomplir alors, simplicité qui vous prouvera combien j'étois jeune encore. Vous nous représentiez Jésus-Christ devant Hérode, pouvant obtenir grâce, pour peu qu'il eût daigné lui parler. J'éprouvai dans ce moment une si vive compassion pour lui, que je me mis à dire à Dieu : Seigneur, faites que mon Jésus

parle; qu'il réponde à Hérode, afin qu'il ne soit pas conduit à la mort. Lorsque je vous entendis déclarer qu'il ne vouloit pas sortir de son silence, j'en fus profondément affligée, et je disois dans mon cœur : Pourquoi donc se tait-il ? Il me paroît qu'il consent volontairement à mourir. Il en étoit ainsi, mon bon Jésus, il en étoit ainsi; mais je le disois sans le comprendre. Je vous raconte tout cela, mon Père, pour vous faire voir combien j'étois encore enfant, lorsque ce doux Seigneur daigna prendre possession de mon cœur et y établir sa demeure.

« En finissant ce discours, vous nous exhortâtes à pleurer sur Jésus, et à conserver le souvenir de ses douleurs. *Faites, du moins, chaque vendredi, nous disiez-vous, une courte méditation sur ses souffrances et donnez une larme à son amour. C'est peu vous demander, et pourtant je vous assure que cela seul plaira plus à Dieu, et sera plus utile pour vous que toute autre œuvre, si bonne qu'elle puisse être.* C'étoit l'Esprit-Saint, mon Père, qui vous inspiroit ces paroles; car malgré mon jeune âge, mon cœur en fut tout pénétré, et elles s'y imprimèrent d'une manière ineffaçable. Plus tard elles me revenoient sans cesse à la mémoire; je les méditois avec un goût tout particulier. Un jour, entre autres, j'en fus si vivement touchée, que je m'obligeai par vœu de donner à mon Jésus, tous les vendredis, cette larme que vous aviez demandée, et ce fut là le commencement de ma vie spirituelle (1). »

Tous les vendredis donc, elle s'efforçoit de répandre quelque larme sur les souffrances de Notre-Seigneur; d'abord elle y eut de la peine; mais ayant trouvé un livre de méditation sur la Passion, elle s'excitoit, en le lisant, plus facilement à pleurer; enfin elle en vint à méditer elle-même, non pas seulement le vendredi, mais tous les jours, sur les douleurs de son bon Maître, et ses larmes couloient avec tant d'abondance, qu'elle ne pouvoit les retenir devant ceux de sa maison. Elle jeûnoit au pain et à l'eau trois fois par semaine, flagelloit cruellement chacun des membres de son corps, et se levoit la nuit pour dire le chapelet. Bientôt l'amour

(1) *Vie spirituelle de la bienheureuse Baptiste Varani*, p. 14 et suiv.

des souffrances croissant dans son cœur, elle se réduisit le vendredi à ne prendre que trois ou quatre bouchées de pain et un peu d'eau. La nuit elle dormoit sur la dure, et le jour elle méditoit presque sans cesse.

« Dans cette vie d'oraison, dit la bienheureuse, je commençai à entendre, par intervalles, une voix qui m'étoit inconnue, une voix qui sembloit venir de loin, mais pas de si loin pourtant que ses paroles ne fussent très-intelligibles; elle me disoit que si je voulois éviter les peines de l'enfer, dont j'avois tant de peur, je devois renoncer au siècle, et me faire religieuse. Mon esprit, en même temps, étoit éclairé d'une lumière céleste, qui me faisoit voir clairement que, si je ne quittois le monde, ma perte étoit assurée. Or, ces paroles m'étoient fort amères, et cette lumière insupportable, parce que je n'avois pas encore secoué les chaînes de ma mauvaise nature, et qu'accoutumée aux plaisirs du siècle, j'avois peine à y renoncer. »

Cette inspiration lui vint pendant le carême de l'an 1477 : elle avoit alors dix-neuf ans. Elle étoit belle, destinée aux hommages du monde, aux honneurs, à la puissance; il lui sembloit dur de quitter le palais de son père, de renoncer à l'amour des siens, pour mener une vie austère, pauvre et méprisée dans le cloître. Elle résistoit donc à la grâce, et ne pouvoit se résoudre à ce grand sacrifice. Quelquefois Notre-Seigneur lui disoit : « Je suis Celui que tu désires; et cependant plus je t'appelle, et plus tu fais la sourde oreille; plus je te presse, et plus tu résistes à mon amour. Eh bien ! ma fille, va dans le monde, où ta folie t'entraîne; va mendier ses misérables affections : je t'avertis seulement que tu n'y trouveras point l'assouvissement de tes désirs. »

Enfin elle céda, mais après une année entière d'une résistance désespérée. Elle promit à Dieu de lui obéir, et se donna tout à lui. « Aussitôt, dit-elle, les faveurs du Ciel m'inondèrent, et mon âme pécheresse se vit absorbée dans l'abîme des divines miséricordes. Ce Dieu trois fois bon vint au-devant de sa fille prodigue, il la reçut dans ses bras et la serra amoureusement contre son sein; il lui faisoit les plus douces caresses, et de sa bouche divine

lui donna plus d'une fois le baiser de paix. O mon cœur, plus dur que la pierre, comment ne te romps-tu pas d'amour ? que fais-tu ? pourquoi tardes-tu à te montrer reconnoissant. Cependant la souveraine bonté continuoit à traiter mon âme adultère, comme une mère qui ne peut se rassasier de caresser son enfant, ce qui me couvroit de confusion. Oh ! combien de fois je priai ce bon Père de cesser ses caresses, dont j'étois si indigne. Combien de fois je laissai là mon oraison pour m'échapper de ses bras divins !

La bienheureuse avoit déclaré à son père, le prince Varani, la résolution où elle étoit d'entrer en religion. Le prince, qui aimoit passionnément sa fille, et qui la vouloit marier richement pour augmenter la splendeur de sa maison, ne put consentir à la voir s'enfermer dans un cloître. Pendant plus de deux ans, il combattit son dessein par des promesses, des flatteries, des caresses de tous genres ; il essaya des menaces, il la sépara du monde, espérant abattre plus facilement son courage dans la solitude ; mais Notre-Seigneur la soutenoit par sa grâce, et la consolait par ses faveurs. Ces consolations devinrent si grandes, qu'elle pria Notre-Seigneur de l'associer à ses souffrances, pour la rendre moins indigne des témoignages d'amour qu'il lui donnoit.

Peu de temps après, en effet, elle tomba malade d'une maladie qui dégénéra en une infirmité dont elle souffrit pendant treize ans. « Je l'ai toujours supportée, disoit-elle à son confesseur, avec une joie que vous ne sauriez croire. Je ne m'en glorifie pas, car la patience est un bienfait de Dieu. Après les sept premiers mois, pendant lesquels j'étois à chaque instant prête à rendre l'âme, je pus enfin quitter mon lit. Alors le Père Grégoire, qui, s'il en faut croire la voix publique, règne maintenant dans les cieux, m'apprit à méditer la vie de mon Sauveur, en récitant la couronne de sa sainte Mère, ce qui suffisoit pour m'occuper pendant trois heures chaque jour. Cette dévotion me procuroit d'ineffables douceurs et des consolations inépuisables. Un jour, tandis que je contemplois le glorieux événement de la transfiguration, je reçus des promesses si flatteuses, que je ne puis encore entendre nommer ce mystère sans que mon cœur en tressaille de joie. Rien de plus

vrai que cette parole du prophète : *Goûtez et voyez*. Je le sais par ma propre expérience, car aussitôt que j'eus goûté mon Dieu, je vis que lui seul méritoit d'être aimé. J'éprouvai dès lors un désir brûlant de voir la beauté de son visage, et toutes mes oraisons ne furent plus qu'une perpétuelle langueur d'amour. Toutes les créatures sembloient m'inviter à contempler cet amant céleste. La vue d'un brin d'herbe, d'une fleur, suffisoit pour me rappeler sa beauté souveraine, et enflammer mon cœur. Chaque fois que mes yeux se portoient vers le ciel, le psaume *Cæli enarrant* me revenoit à la mémoire, et alors je m'écriois : « O mon doux Jésus ! si vos ouvrages sont si beaux, quelle doit donc être la splendeur de votre face ? Montrez-vous à moi, je vous en supplie, mon bon Maître, montrez-vous à moi, montrez-vous à moi. Quel plaisir pouvez-vous prendre à me laisser languir si longtemps ? Vous seul êtes ma vie et mon espérance ; vous seul êtes tout mon amour. Pourquoi donc vous cacher ? pourquoi me dérober la vue de votre aimable visage ? » Dans ce temps, je ne le fuyois plus comme j'avois fait auparavant. Je le poursuivois au contraire en lui disant : « *Je cours à l'odeur de vos parfums ; si supérieurs à tous les aromates. Montrez-vous à moi, et je suis contente. Favorisez-moi d'un baiser de votre bouche, et vous mettrez le comble à ma félicité.* »

Notre-Seigneur exauça les désirs de sa servante ; il daigna se montrer à elle, et lui faire voir Celui qui est l'admiration et la joie des anges. Il fit plus : il changea le cœur de son père. Le prince lui dit un jour : « Je cède au Seigneur, dont je redoute la vengeance. La crainte seule d'attirer sur moi ses fléaux, me force à vous rendre la liberté. Sans elle, jamais vous n'eussiez obtenu mon consentement pour vous faire religieuse. »

On étoit au mois de novembre de l'année 1481. La bienheureuse partit pour Urbino, et prit l'habit de Sainte-Claire dans le couvent de cette ville, où s'étoient déjà retirées plusieurs personnes de sa famille. Son noviciat dura près de deux années, parce que son père, qui n'avoit renoncé qu'avec peine à ses desseins d'avenir sur sa fille, suscitoit toujours de nouveaux obstacles. Il ne consentit à sa profession que sur la promesse qu'elle viendrait habiter un

couvent, qu'il lui fit bâtir dans sa ville de Camérino. Elle put enfin prononcer ses vœux, dans le cours de l'année 1483, et revint ensuite à Camérino, le 4 janvier de l'an 1484.

Pendant ces deux années de douloureuses épreuves, Notre-Seigneur, pour récompenser la patience avec laquelle elle les supportoit, et pour apaiser son amour des souffrances, daigna lui faire connoître les amertumes qu'il avoit endurées dans sa Passion. Elle vit donc cette mer de douleurs, dont les flots avoient submergé le cœur de Notre-Seigneur au jardin des Olives; elle goûta un peu de cet océan d'amertume; elle aperçut de loin ces tempêtes affreuses qui avoient fait entrer Notre-Seigneur en agonie, et dont les angoisses avoient tiré de son corps une sueur de sang. Plus tard elle écrivit elle-même à son confesseur ce que son bon Maître lui avoit raconté de ses peines. Le récit en est si admirable, il fait si bien connoître l'amour infini que nous porte ce cher Sauveur, que nous ne pouvons nous défendre de le transcrire ici, quelque long qu'il soit (1).

« Sachez, ma fille, lui disoit Notre-Seigneur, que mes peines furent immenses, et il vous sera facile de le comprendre, si vous faites attention que je suis le chef d'un corps dont tous les chrétiens sont les membres; membres qui sont innombrables, comme vous voyez, et dont la plupart me furent, me sont et me seront arrachés par le péché mortel.

« Cette peine fut pour mon cœur une des plus cruelles et des plus sensibles. Figurez-vous, en effet, quel est le supplice d'un criminel à qui l'on arrache les membres par violence, et vous saurez quel fut mon martyre, à la pensée profondément sentie de tant d'âmes qui me sont arrachées pour toujours, et de tant d'autres qui se séparent de moi pour un temps, et me causent autant de déchirements qu'elles commettent de fautes mortelles. Or, il faut que vous sachiez que la douleur causée par l'abscission d'un membre spirituel, l'emporte d'autant sur celle d'un membre corporel, que

(1) Nous en empruntons la traduction à la *Vie spirituelle* de la bienheureuse, par un ecclésiastique à qui les âmes pieuses doivent tant d'excellents ouvrages ascétiques.

L'Âme est supérieure à la matière. Vous ne sauriez comprendre, ni vous, ni personne, combien est grande cette supériorité; moi seul je sais apprécier la noblesse de l'Âme et la bassesse du corps, parce que c'est moi qui ai fait l'une et l'autre. Vous ne sauriez donc comprendre, ni vous, ni personne, l'amertume et l'atrocité de la peine dont je parle; peine pourtant si souvent renouvelée que le nombre en est incalculable. Pour ne parler ici que des damnés, autant d'âmes perdues, autant de membres arrachés à mon corps, avec les douleurs qu'il vous est facile d'imaginer. Je dois dire cependant que ces séparations ne me furent pas toutes également cruelles. Comme les péchés mortels ne sont pas tous égaux entre eux, comme il y a diverses manières de les commettre, les séparations qu'ils opèrent m'ont causé des déchirements plus ou moins douloureux. Et, pour le dire en passant, de là viennent les diversités que l'on remarque en enfer, dans la qualité et la quantité des tourments qu'on y endure. Et parce que leur volonté demeurera éternellement perverse, leurs supplices aussi seront éternels. Oh! combien cette triste pensée que ces membres innombrables m'étoient arrachés sans retour, m'étoit insupportable? Aussi ce fatal *jamais* est ce qui tourmente et tourmentera éternellement le plus ces âmes réprouvées : tous leurs autres maux ne sont rien en comparaison de cette pensée désespérante.

« Dans l'accablement de douleur que me causoit ce fatal *jamais*, j'aurois volontiers consenti à souffrir de nouveau toutes ces cruelles séparations avec leurs déchirements divers, non pas une seule fois, mais une infinité de fois, pour recouvrer une seule de ces âmes, et la voir réunie à l'intégrité de mes membres vitaux; je veux dire à mes élus qui conserveront éternellement la vie qu'ils tiennent de moi. C'est moi, en effet, qui suis la vie vitale, c'est-à-dire la vie de tous les êtres qui jouissent de ce grand bienfait. Vous pouvez juger par tout ce que je viens de dire, par les dispositions de mon cœur que je viens de vous manifester, combien les âmes humaines me sont chères. Notez bien cette confiance, et n'en perdez pas le souvenir. Il faut aussi que vous sachiez que ce douloureux *jamais* afflige tellement les âmes perdues par un effet

de ma justice, qu'il n'en est pas une seule qui ne voulût souffrir mille enfers à la fois pour reconvrer l'espérance de m'être réunie dans un temps quelconque ; mais, hélas ! leur triste séparation est sans retour ; et, je le répète, c'est là le plus affreux de leurs supplices. Voilà, ma fille, quelle fut ma première peine intérieure, qui ne cessa, depuis ma conception jusqu'à ma mort, de déchirer mon cœur. »

Ici la bienheureuse demanda humblement à son bon Maître, s'il étoit vrai qu'il eût ressenti les douleurs qu'éprouvent ces âmes malheureuses par l'action du feu et des autres tourments auxquels elles sont condamnées. Nous prions de considérer attentivement la réponse de Notre-Seigneur : elle nous fera comprendre la bonté de Dieu, au milieu même des rigueurs de sa justice.

« Ma fille, lui répondit-il, je n'ai pas senti la diversité des supplices des damnés de la manière que vous l'entendez ; cela même ne pouvoit pas être, puisqu'il s'agit de membres morts et séparés de moi, qui suis leur chef. Je vous expliquerai ma pensée par la comparaison suivante : Si un de vos membres étoit dévoré par quelque douleur atroce, vous la sentiriez vivement, jusqu'à ce que le chirurgien l'eût retranché de votre corps ; mais ce retranchement une fois fait, on pourroit le couper ou le déchirer, le soumettre à l'action du feu ou à celle de la glace, sans que votre âme éprouvât le sentiment de ces tourments divers ; parce que le sentiment suppose l'union qui n'existeroit plus entre cette partie de votre corps et l'âme qui l'anime ; cependant vous ne seriez pas insensible à ces divers traitements faits à un membre qui fut le vôtre, et plus on le tourmenteroit, plus, sans doute, votre cœur y seroit sensible.

« Faites-moi maintenant l'application de cette figure, et vous comprendrez ce qui s'est passé dans mon cœur, au regard des réprouvés. Lorsque le péché mortel les arracha de mon corps, la douleur fut terrible, et parce qu'ils conservèrent tant qu'ils vécutent le pouvoir de se réunir à moi, je ressentais tous leurs maux et partageois toutes leurs peines, mais depuis que leur mort eut rendu cette réunion impossible, je fus délivré de ce sentiment dou-

loueux. J'éprouvois pourtant une autre peine ineffable et incompréhensible, en considérant qu'ils avoient été mes vrais et propres membres, et que cependant ils étoient tombés sous la puissance des esprits infernaux, qui les rendoient extrêmement malheureux.

« Une autre douleur, continua-t-il, qui transperça mon cœur, me fut causée par mes élus eux-mêmes ; car il faut que vous sachiez que tous ceux d'entre eux qui ont péché ou pécheront mortellement, m'ont fait le même mal, par leur séparation, que ceux qui sont tombés au fond des abîmes, puisque ce sont autant de membres que ce cruel péché arrachoit de mon corps. Plus étoit grand l'amour que je leur portois, et qui devoit s'étendre jusqu'aux siècles des siècles, ainsi que celui qui devoit les unir éternellement à moi, et plus j'étois affligé de les voir me quitter pour s'attacher aux objets les plus vils et les plus méprisables. Aussi puis-je dire que la douleur que je ressentis dans tous ces membres, me causa les plus cruels déchirements. Je souffrois, en effet, bien davantage en eux que dans les réprouvés ; parce que, outre le déchirement que me causoit leur séparation de mon corps, lorsqu'ils se rendoient coupables de fautes mortelles, je sentois habituellement et partageois tous leurs maux ; je sentois tous les tourments des martyrs, toutes les mortifications des pénitents, toutes les tribulations de ceux qui étoient tentés, toutes les souffrances de ceux qui étoient malades. Je partageois leurs persécutions, leurs infamies, leurs travaux, leurs dangers, leurs fatigues ; en un mot, toutes les afflictions, petites et grandes, dont ils étoient accablés.

« Voulez-vous, maintenant, ma fille, avoir une idée de ces peines, supposez que vous eussiez mille yeux, mille pieds, mille mains, et ainsi de vos autres membres, et que tous fussent torturés à la fois par des moyens aussi atroces que variés, n'est-ce pas que ce supplice vous paroitroit intolérable ? Eh bien ! ma fille, mes membres ne se comptent pas par milliers et par millions ; ils sont innombrables : il est de même impossible de compter les peines des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les autres élus : cela va presque à l'infini. Concluez donc que, comme personne n'est

capable d'énumérer tant de souffrances, personne aussi ne peut comprendre la peine qu'elles causèrent à mon divin cœur.

« Mais elle ne se borna pas encore à sentir toutes ces afflictions de leur vie, elle sentit également la diversité et la multiplicité des tourments qui leur restent à subir dans le purgatoire, selon la quantité et le nombre de leurs péchés : car ces âmes ne sont pas des membres morts et séparés de mon corps, comme celles des damnés ; ce sont mes membres vivants, spirituellement unis à moi, et dont j'endure par conséquent toutes les souffrances.

« Voilà, ma fille, ma réponse à votre question. Vous m'avez demandé quel sentiment j'avois de toutes ces peines. Je vous ai répondu que je ne sentois pas les souffrances des réprouvés, mais bien celles de mes élus. Du reste, il n'y a nulle différence entre les peines de l'enfer et celles du purgatoire, si ce n'est que les premières dureront toujours, tandis que les dernières ne dureront qu'un temps ; et que les habitants de l'enfer sont réduits au désespoir, pendant que les âmes du purgatoire demeurent résignées et contentes, souffrent en paix, et rendent grâces à la justice de Dieu.

« Écoutez, ma fille, continua Notre-Seigneur, je n'ai pas dit encore tout ce que vous désirez savoir. Il me reste à vous raconter d'autres peines qui me furent aussi bien amères. Quel glaive aigu transperçoit mon cœur, toutes les fois que je pensois à la douleur que mes souffrances et ma mort devoient causer à ma pure et innocente Mère ! Car personne ne compatit aussi douloureusement qu'elle au supplice de son Fils. C'est donc à bon droit que nous l'avons exaltée dans les cieux, et couronnée Reine des anges et des hommes. Plus une créature est affligée et humiliée dans ce monde pour l'amour de moi, plus elle est exaltée, glorifiée et récompensée dans le royaume céleste : telle est la règle de la justice de Dieu. Or, comme personne sur cette terre n'a souffert autant pour moi que cette Mère chérie, personne aussi ne l'égalera dans sa gloire ; et parce qu'elle fut un autre moi-même dans le cours de mes opprobres et de mes douleurs, elle est dans le ciel un autre moi-même par la puissance et par la gloire. Il ne lui manque que

la divinité, dont aucune créature ne sauroit être participante; elle elle ne convient qu'à Nous : Père, Fils et Saint-Esprit. Du reste, sachez que je n'ai souffert aucune douleur, pendant ma vie mortelle, que ma très-bonne Mère n'ait partagée. Seulement, je souffrois dans un degré plus haut et plus parfait, parce que j'étois Homme-Dieu, et que ma Mère n'étoit qu'une pure et simple créature. Oh! que j'eusse voulu prendre sur moi ses peines et l'en décharger! C'eût été pour moi un rafraîchissement, une consolation inexprimable; mais parce que je ne devois trouver aucun soulagement dans mon cruel martyre, cette faveur ne me fut pas accordée, quoique je la demandasse plusieurs fois, et avec abondance de larmes.

Mon cœur eut encore à souffrir de l'affliction de ma disciple bien-aimée, Marie-Magdeleine. Après le cœur de ma divine Mère, celui de Magdeleine fut le plus compatissant à ma Passion. C'est pour cela qu'après ma Résurrection elle reçut ma visite avant tous les autres, ce qui ne seroit pas arrivé, si elle eût été surpassée par quelque personne en compassion. Mais parce qu'elle fut la plus affligée de mon trépas après ma Mère, elle fut aussi la première après elle que je m'empressai d'aller consoler. Quand elle m'avoit vu rendre le dernier soupir, elle avoit cru tout perdre au ciel et sur la terre, parce qu'en moi étoit toute son espérance, tout son amour, toute sa paix, toute sa consolation. Pouvois-je ne pas la porter cordialement dans mon âme, cette fille dont le cœur étoit tout à moi? Aussi éprouvois-je, à mon tour, toute la tendresse dont un saint et spirituel amour est capable.

Si vous désirez, ma fille, mieux comprendre encore ce que je viens de dire, observez la différence qu'il y avoit alors entre mes disciples et cette pécheresse. Après ma mort, ceux-là retournèrent à leurs filets; celle-ci ne voulut point s'éloigner de mon sépulcre. Elle me cherchoit sans cesse, et n'espérant plus me posséder vivant, elle vouloit au moins m'avoir mort, sentant bien que sans son cher Maître vif ou mort, il ne pouvoit plus y avoir de consolation pour elle sur la terre. Cela est si vrai, qu'elle laissoit la compagnie de ma très-douce Mère, c'est-à-dire de ce qu'il y avoit

au monde de plus aimable, de plus désirable et de plus délectable après moi, pour aller à la recherche de mon saint corps. Je lui envoyai des anges pour la consoler par leurs doux entretiens; mais elle étoit si occupée de moi, qu'elle ne vouloit ni les voir ni les entendre. Sa douleur étoit si excessive, qu'elle seroit morte, si ma puissance suprême ne lui eût miraculeusement conservé la vie. Jugez combien je devois l'aimer, et combien sa souffrance devoit affliger mon cœur. Ma compassion pour elle fut extrême; cependant je ne pus me résoudre à terminer sa peine, en la laissant mourir; parce que je voulois faire d'elle, comme je le fis en effet, l'apôtre de mes apôtres; puisque ce fut elle qui leur annonça ma Résurrection, qu'ils annoncèrent ensuite à leur tour par tout le monde. Je voulois en faire le miroir, l'exemple et la forme de toute vie contemplative et bienheureuse, par sa retraite de trente-trois ans dans le désert, où elle vécut inconnue au monde, où elle goûta et sentit ce qu'il y a de plus délicieux dans l'amour divin, tel qu'il peut être possédé dans cette vie mortelle.

Une autre douleur qui déchiroit mon âme, étoit la pensée fixe et continue de ce qui devoit arriver à mes apôtres. Je les voyois ébranlés, je les voyois tomber, eux qui étoient les colonnes du ciel et les fondements de mon Église militante. Je les voyois dispersés, comme des brebis qui n'ont plus de pasteur; je pensois à tout ce qu'ils auroient à souffrir par amour pour moi; je contemplois d'avance leurs tourments et leurs martyres. Or, il faut que vous sachiez, ma fille, que jamais père n'a eu pour ses enfants, ni frère pour ses frères, ni maître pour ses disciples, un amour aussi tendre et aussi cordial que celui que je portois à ces disciples, à ces frères, à ces enfants chéris.

Une autre douleur qui ne me fut pas moins sensible, ce fut la trahison de Judas, qui après avoir été mon disciple devint mon meurtrier. Oh! ma fille, un glaive aigu et empoisonné, que l'on eût enfoncé et retourné continuellement dans mon cœur, ne m'auroit pas fait souffrir plus que cette prévision déchirante. Fut-il jamais ingratitude plus noire que la sienne envers moi? Après lui avoir pardonné tous ses péchés, je le choisis pour un de mes apô-

tres. Il mangeoit avec moi, logeoit sous le même toit et étoit admis à ma familiarité. Je lui confiai le pouvoir des miracles, et en fis le dispensateur des dons qui m'étoient offerts. Lorsque je vis le dessein de me trahir se former dans son cœur, je redoublai les preuves de ma tendresse, pour le détourner de cette pensée criminelle; mais j'eus beau faire, rien ne put toucher son mauvais cœur. Au contraire, plus je lui témoignois d'attachement, et plus il s'affermissoit dans sa résolution perfide. Enfin dans la Cène, lorsque son tour fut arrivé, je m'humiliai devant lui comme je l'avois fait devant les autres, mais mon cœur n'y tint plus. Je pleurai amèrement et arrosai les pieds de ce malheureux de mes larmes. Ce qui me faisoit pleurer, c'est ce que je disois intérieurement : O Judas! que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez d'une manière si perfide? O infortuné disciple! voilà donc la dernière preuve que je vous donnerai de mon amour! O fils de perdition, ne suis-je pas votre Père et votre Maître? Pourquoi donc voulez-vous les abandonner? O Judas, si vous désirez trente deniers, que n'alliez-vous les demander à ma Mère, qui est aussi la vôtre; son cœur est si parfait, qu'elle se vendroit elle-même, pour vous épargner un crime et me sauver la vie. Judas, disciple ingrat et insensible, je vous lave aujourd'hui les pieds et les baise avec tant d'amour, et vous allez me baiser dans quelques heures pour me livrer à mes ennemis. O mon cher et bien-aimé fils, quel retour pour un père qui pleure votre perte avec plus de douleur que sa Passion et sa mort, parce que c'est pour vous sauver qu'il est venu en ce monde! »

Pendant que mon cœur parloit ainsi, mes larmes arrosoient ses pieds; mais il n'y prenoit pas garde, parce que j'étois à genoux devant lui, la tête inclinée, et que mes longs cheveux, retombant sur mon visage, l'empêchoient de s'apercevoir que j'étois tout éploré. Mais Jean, mon disciple bien-aimé, à qui j'avois confié tous les mystères de ma Passion, pendant cette douloureuse Cène, observoit ma douleur, voyoit couler mes larmes sur les pieds du traître, et comprenoit très-bien qu'elles provenoient de mon tendre amour pour ce malheureux. Lorsqu'un père, en effet,

voyant que son fils se meurt, s'empresse à le servir, c'est avec une effusion d'amour extraordinaire, et il ne peut guère s'empêcher de dire dans son cœur : Adieu, mon fils, voici le dernier service qu'il me sera donné de vous rendre. C'est ainsi que j'en agissois avec cet infortuné, que je savois à la veille de mourir éternellement. Ce témoignage d'amour que je lui donnois devoit être le dernier, puisque son désespoir alloit bientôt le ravir pour toujours à ma tendresse. Voilà pourquoi je caressois en quelque sorte ses pieds, et les baisois avec une tendre compassion. »

Quel amour ! et que l'on reconnoît bien à ces traits le cœur d'un père ! Qui nous a jamais aimés ainsi ? et cependant nous dédaignons, nous repoussons sa tendresse, pour courir après nos passions. Ah ! misérables que nous sommes, nous trahissons tous les jours ce cœur si parfait ; nous vendons notre Maître pour trente deniers, pour quelques jours d'une joie pleine de remords, pour moins peut-être, pour une heure d'ivresse suivie de regrets qui seront éternels. Revenons, pécheurs, à ce Père dont le cœur nous est encore ouvert, dont les bras sont tendus vers nous ; ne le laissons pas pleurer en vain à nos pieds ; c'est à nous de nous jeter aux siens, et de les arroser de nos larmes pour effacer nos trahisons et nos crimes.

Notre-Seigneur continua ainsi la touchante histoire de ses douleurs :

« Or, Jean, qui épioit, avec un regard d'aigle, toutes mes actions et tous mes gestes, étoit plus mort que vif, en me voyant traiter avec tant de bonté mon plus grand ennemi. Lorsque j'approchai de lui le dernier, car son humilité lui avoit fait prendre la dernière place, voyant que je m'inclinois pour laver ses pieds, il ne put plus se contenir. A peine eus-je fléchi les genoux qu'il me prit entre ses bras, où il me tint assez longtemps enlacé, pleurant, sanglotant et me disant dans son cœur, sans proférer aucune parole extérieure : « O mon Père, ô mon cher Maître, ô mon Frère bien-aimé, ô mon Seigneur et mon Dieu ! comment avez-vous eu le courage de laver et de baiser, de votre bouche sacrée, les pieds maudits de cet infâme traditeur ? O mon Jésus ! quel parfait

exemple de charité vous nous laissez en héritage ! Mais comment le suivrons-nous lorsque nous ne vous aurons plus, vous qui êtes tout notre bien ? Ah ! cette humilité me tue. Et votre divine Mère, que va-t-elle devenir, lorsque je lui raconterai ce que vous venez de faire ; je crains bien qu'elle ne puisse l'entendre sans mourir. O mon cher Maître, je n'en puis plus ; faites-moi grâce du service que votre humilité veut me rendre. Assurément mon cœur va se fendre, si je vous vois laver mes pieds infects, et appliquer votre bouche sacrée sur ces objets si méprisables. O mon Dieu, chaque nouvelle preuve de votre amour ne sert qu'à augmenter mon inconsolable douleur. »

« Après ces paroles et plusieurs autres semblables, empreintes d'une sensibilité capable d'amollir un cœur de pierre, il se déchaussa cependant par obéissance, et me présenta en rougissant ses pieds à laver. Je vous ai dit tout cela, ma fille, pour que vous sachiez combien mon cœur eut à souffrir dans cette circonstance, de la part d'un disciple qui sembloit prendre à tâche de me montrer d'autant plus de haine que je lui témoignois plus d'amour. Jugez, en voyant la douleur de Jean, quelle dut être la mienne à l'aspect d'une si noire ingratitude, d'une si monstrueuse insensibilité.

« La haine obstinée du peuple juif fut aussi pour mon cœur un supplice intolérable, et vous le comprendrez facilement, si vous prenez garde à l'ingratitude qu'elle supposoit. J'avois fait des Juifs un peuple saint, un peuple sacerdotal. Je les avois choisis parmi tous les peuples de l'univers, pour la portion de mon héritage. Ce fut moi qui les délivrai de la servitude d'Égypte et des mains de Pharaon. S'ils traversèrent la mer Rouge à pied sec, ils en furent redevables à ma puissance. Avec quelle tendresse je pris soin d'eux pendant leur voyage à travers le désert, les nourrissant d'un pain miraculeux, éclairant leur marche pendant la nuit par une colonne de feu, et les protégeant contre les ardeurs du soleil à la faveur d'un nuage. Je leur donnai l'ancienne loi sur le mont Sinai, et lorsque le temps fut arrivé, je vins leur annoncer la loi évangélique de ma propre bouche. Je voulus naître de leur race. Je demeurai

trente-trois ans au milieu d'eux pour leur donner l'exemple de toutes les vertus. De quels bienfaits ne les comblai-je pas pendant les trois dernières années de ma vie, rendant la vue à leurs aveugles, l'ouïe à leurs sourds, la parole à leurs muets, la vie à leurs morts, et la santé à leurs malades ? Après cela, j'avois bien droit sans doute d'espérer quelque retour de leur part. Quelle fut donc ma douleur, lorsque je les entendis crier avec une rage incroyable : « Nous ne voulons point de cet homme, crucifiez-le et donnez-nous Barabas. » Personne ne sait, ma fille, sinon celui qui en a fait l'expérience, combien il est douloureux de recevoir toutes sortes de maux de ceux-là même à qui on a fait toutes sortes de bien. Mais y a-t-il quelque chose de plus révoltant que d'entendre tout un peuple crier contre un juste et un innocent : « Qu'il meure, qu'il meure ! » et en faveur d'un homme digne du dernier supplice : « Qu'il soit délivré, qu'il soit délivré ! » Voilà de ces choses qui, déconcertent, qui révoltent et brisent le cœur (1). »

La bienheureuse ne put écouter ce récit, sans donner plusieurs fois à Notre-Seigneur des témoignages de la part qu'elle prenoit à ses souffrances. Ce qui touchoit à la Passion de son divin Époux ébranloit si vivement son âme, que chantant un jour avec une de ses compagnes le cantique de leur Séraphique Père saint François : *Anima benedetta dell' alto Creatore*, lorsqu'elles furent arrivées à cette strophe : *Risguarda quelle mani*, regarde ces mains, ces pieds, ce côté, la douleur la fit tomber en extase. Il lui sembla qu'elle étoit au pied de la croix, au moment où la très-sainte Vierge reçut le corps de son Fils dans ses bras. « J'entendois, dit-elle, d'une manière distincte, les tristes lamentations de cette Mère désolée ; j'entendois les sanglots de Marie-Magdeleine, et ce cri que lui arrachoit son amour : « O mon divin Maître ! » La voix plaintive du disciple bien-aimé venoit aussi frapper mes oreilles, et je l'entendois qui disoit du ton le plus déchirant : « O mon Père, ô mon bon Maître ! » A ces tristes accents venoient enfin se mêler ceux des saintes femmes qui assistèrent à cette scène déchirante. Je demeurai en

(1) *Vie de la bienheureuse Baptiste Varani*, p. 126 et suiv.

cet état depuis l'heure de complies jusqu'à la seconde heure de nuit. Lorsque je fus revenue à moi-même, j'éprouvai un tel épuisement et j'étois si défigurée que, pendant plus de quinze jours, j'avois l'air d'un corps mort que l'on venoit de retirer du sépulchre.

La vie de la bienheureuse n'étoit en quelque sorte qu'une méditation continuelle de la Passion; pendant plusieurs années elle ne put voir aucun instrument qui lui rappelât les souffrances de son Maître, sans éprouver les plus cruels déchirements de cœur. Outre ces plaies intérieures qui saignèrent toujours, Notre-Seigneur la frappa dans sa famille d'une manière terrible et inattendue. En 1503, César Borgia s'étant emparé de Camérino, le duc Varani, père de la bienheureuse, fut traîné en prison et massacré avec ses trois fils aînés. Le plus jeune échappa seul, et fut rétabli plus tard dans sa principauté. Mais quel coup ce dut être pour le cœur de la servante de Dieu!

Un jour qu'elle supplioit Notre-Seigneur de la tirer de ce monde, il lui apparut d'un air plein de compassion; il essuya de sa main divine les larmes qui couloient de ses yeux, et lui dit avec la bonté d'un père : « Ne pleure donc pas ainsi. »

« Il s'en fallut de beaucoup, dit la bienheureuse, que cette douce parole étanchât mes pleurs. Ils coulèrent avec plus d'abondance, et ma prière devint plus ardente pour obtenir la fin de ma captivité.

— Hélas ! me répondit-il, je ne le puis encore.

— Mais, Seigneur, lui dis-je, n'êtes-vous pas tout-puissant ?

— Vois, » reprit-il; et il me montra ses mains qui étoient chargées de liens, ce que je ne pouvois comprendre; mais il ajouta : « Ces liens sont les prières que m'adressent tes sœurs et tes frères les Franciscains pour obtenir que je prolonge ta vie. Sois donc patiente. »

Les dernières années de la bienheureuse ne nous sont pas connues : on sait seulement qu'elle fut choisie par le pape Jules II pour fonder un monastère de son Ordre à Fermo; qu'elle revint au bout d'un an à Camérino, où ses compagnes l'élirent abbesse, et qu'elle protégea l'établissement de la réforme des Capucins. On croit qu'elle mourut le 31 mai de l'an 1527, dans la soixante-neu-

vième année de son âge. Elle fut ensevelie dans le chœur ; et trente ans après, son corps ayant été exhumé, il fut trouvé frais et vermeil, sans aucun signe de corruption.

La bienheureuse Baptiste Varani est honorée le 2 juin dans l'Ordre de Saint-François.

A Rome, saint Eugène, pape et confesseur.

A Trani, dans la Pouille, saint Nicolas le Pèlerin, dont les miracles furent constatés dans un concile de Rome tenu sous Urbain II. — C'étoit un Grec de l'Attique, ignorant des choses humaines, mais versé dans la science des saints. Dès l'âge de huit ans, sa mère l'envoya garder les moutons. Jour et nuit il invoquoit le Seigneur en chantant le *Kyrie eleison*, si bien qu'on le crut insensé et qu'on l'enferma dans un monastère. Il endura cette épreuve avec une patience admirable, répétant toujours sa prière, dans laquelle il trouvoit sa force et sa joie. Quand il fut redevenu libre, il se fit une petite cabane de bois sur une montagne, où il mena la vie solitaire pendant quelque temps. Il vint ensuite à Lépante, et de là en Italie. Il n'étoit vêtu que d'une méchante tunique, marchoit les pieds nus, portant une petite croix de bois, afin d'avoir toujours sous les yeux la Passion de Notre-Seigneur. Il jeûnoit jusqu'au soir, où il prenoit seulement un peu de pain et d'eau. Sa vie étoit une prière continuelle. Partout où il passoit, il exhortoit les peuples à la pénitence, et engageoit les enfants à implorer la miséricorde du Seigneur en chantant avec lui le *Kyrie eleison*. Il vint enfin à Trani, dans la Pouille. L'archevêque l'ayant interrogé sur sa vie, il lui répondit ces belles paroles : « Notre-Seigneur nous a ordonné de prendre sa croix, si nous voulions le suivre ; il a dit à ses disciples que s'ils ne devenoient comme de petits enfants, ils n'entreroient point dans le royaume des cieux. C'est pour cela que je porte la croix sur moi et dans mon cœur, et que je me suis fait enfant, sans craindre les moqueries des hommes. » L'archevêque

voulut le retenir chez lui. Il passa donc trois jours dans cette ville, répétant dans les rues sa prière accoutumée. Il mourut le quatrième jour, qui étoit le 2 juin de l'an 1094, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau, Notre-Seigneur voulant nous montrer combien il aime les cœurs simples et mortifiés.

Il y avoit à Sandomir, au treizième siècle, un couvent de Dominicains gouverné par Frère Sadoc, qui avoit été envoyé dans ces contrées au second Chapitre général de Bologne, du vivant du bienheureux patriarche saint Dominique. Un jour qu'on lisoit le Martyrologe, le Frère qui faisoit cette lecture ajouta ces paroles : *A Sandomir, le supplice de quarante-neuf martyrs*. Les religieux, étonnés, comprirent que le Seigneur vouloit les avertir de leur mort prochaine, car ils étoient précisément quarante-neuf Frères dans ce couvent, et nulle autre que la main divine n'avoit pu faire cette addition prophétique au livre des martyrs. Ils se préparèrent donc au dernier combat par la réception des sacrements, et passèrent la nuit en prières. Le lendemain les Tartares firent irruption sur la ville de Sandomir, qu'ils emportèrent d'assaut. Ils trouvèrent les religieux qui chantoient le *Salve Regina*, et les massacrèrent tous en moins d'une heure. Le culte de ces bienheureux martyrs a été autorisé par Alexandre IV pour la ville de Sandomir, et par Pie VII pour l'Ordre entier des Dominicains, qui célèbrent aujourd'hui leur fête.



TROISIÈME JOUR DE JUIN.

Sainte Clotilde, reine de France. — Le bienheureux Jean Grandé,
dit le Pêcheur, de l'Ordre de Saint-Jean de Dieu.

Les saints martyrs Pergentin et Laurentin; saint Lucilien et quatre enfants, martyrs;
sainte Paule, vierge et martyre; saint Isaac de Cordoue, moine; saint Cécilius,
prêtre; saint Lifard, prêtre; saint Davin; sainte Olive, vierge; le bienheureux
André de Spello, Franciscain.

LA VIE DE SAINTE CLOTILDE,

REINE DE FRANCE.

AN 553.

Vigile, pape. — Justinien, empereur.
— Childebert, roi.

C'est une vérité que la France doit tout le lustre et la splendeur qu'elle s'est acquis depuis le roi Clovis, à sainte Clotilde. Cette reine étoit bourguignonne, et issue des rois de Bourgogne. C'étoit une nation gothique, aussi Clothe est-il un mot gothique. Gudenchus, roi de Bourgogne, ayant été tué en guerre pour la religion catholique, car ils étoient chrétiens, laissa quatre fils, à savoir : Gondebaud, Gondégisil, Chilpéric (père de notre sainte) et Gothmar, qui divisèrent la Bourgogne en quatre parties. Mais Gondebaud, porté d'envie et d'ambition, s'étant ligué avec Gondégisil, son second frère, tua Chilpéric et fit brûler Gothmar; puis il fit précipiter la femme de Chilpéric (mère de notre sainte) avec ses enfants mâles dans le Rhône, chacun une pierre au col, ne laissant que deux filles

des enfants de Chilpérie, la beauté desquelles trouva miséricorde auprès de leur oncle. L'aînée s'appeloit Sédeline (d'autres l'appellent Chrona) et se fit religieuse; la seconde est sainte Clotilde, qui fut gardée soigneusement en la cour de Gondebaud.

C'étoit un miracle continuel de voir sa grande patience dans sa captivité, et comme elle croissoit en vertu et en perfection aussi bien qu'en âge : elle étoit un modèle pour toutes les dames de la cour, et un flambeau de chasteté et de dévotion. Ses exercices ordinaires étoient l'oraison et la méditation, la fréquentation des églises et l'aumône qu'elle donnoit aux pauvres. Elle gagna même le cœur de son oncle, qui lui donna en garde ses cabinets et ses trésors, tant il se fioit en elle; il lui laissoit même le gouvernement du royaume en son absence. Son parler étoit gracieux et éloquent, son visage agréable, son corps doué d'une grande beauté, ses mœurs éloignées de toute légèreté, ses œuvres pleines d'une sage conduite, son esprit clair et prudent. Bref, elle se faisoit admirer partout, même jusqu'en France.

Le roi Clovis, voyant l'estime qu'en faisoient les ambassadeurs qu'il avoit envoyés en Bourgogne, en devint amoureux. De sorte qu'il dépêcha un ambassadeur, nommé Aurélien, vers elle, chargé de riches bijoux, pour lui faire savoir le désir qu'il avoit de l'épouser. Aurélien s'achemina donc en Bourgogne. Mais, étant proche de là, il jugea qu'il n'étoit pas à propos d'entrer dans la ville avec son train d'ambassadeur, d'autant que Gondebaud ne l'eût peut-être pas eu agréable, outre qu'il étoit envoyé directement vers elle. Il fit donc retirer ses gens en une forêt qui étoit proche de la ville, et s'avisa, sur la difficulté qu'il avoit de l'aborder sans être remarqué, de se déguiser avec un habit simple; il épia l'occasion qu'elle iroit à la messe, afin d'approcher plus librement d'elle; car elle ne dédaignoit point les pauvres et leur faisoit de grandes charités.

Comme elle distribuoit ses aumônes, voici que celui-ci se présentant reçut une pareille faveur que les autres; mais en la recevant il sut si bien prendre son temps, que, découvrant la main blanche de cette princesse, il la lui baisa avec un respect et une grâce qui ne ressembloient point son guenx. Cette action mit en peine sainte Clo-

tilde et fit paroître la rougeur sur son visage : si bien qu'étant retirée en sa chambre, elle l'envoya quérir et lui dit : *Qui vous obligeoit, mon ami, de me baiser la main en recevant l'aumône ?*

Madame, lui répondit-il, le roi de France, mon seigneur et mon maître, excité par l'excellence de votre noblesse et par les hauts mérites de vos rares perfections, m'a envoyé vous témoigner l'affection qu'il vous porte et le désir qu'il a de vous avoir pour sa fidèle épouse ; pour preuve de ceci, je vous présente ces bijoux qu'il vous envoie en faveur de mariage.

Cette grande princesse lui repartit aussitôt avec une prudence admirable : *Il n'est pas permis à une dame chrétienne de contracter mariage avec un païen : toutefois, si c'est le bon plaisir et la volonté de Dieu de se servir de moi pour conduire le roi à la connoissance de sa divine Majesté, je ne refuserai jamais une si sainte occasion : sa volonté soit faite.*

Ce qu'entendant Aurélien, bien joyeux de cette réponse, il lui dit que Clovis auroit agréables toutes les conditions qu'il lui plairoit.

Retenez-donc, lui répliqua-t-elle, cette parole, et tenez le tout tellement secret que mon oncle ne s'aperçoive pas de ceci. Et, prenant les bijoux, elle les mit dans le cabinet de son oncle pour y être en plus grande sûreté.

Aurélien cependant revint en France et rendit compte au roi de son voyage. Clovis, ayant assemblé son conseil, lui fit entendre sa volonté, la noblesse, les vertus et les perfections de cette grande princesse, et le droit qu'elle apporteroit à la couronne françoise sur la Bourgogne. Enfin Aurélien, par l'avis du conseil, fut renvoyé avec appareil en demander le consentement à Gondebaud : et s'il le refusoit, lui déclarer la guerre. Il fut reçu fort honorablement par le roi de Bourgogne ; mais sa légation l'étonna fort pour plusieurs raisons d'État : néanmoins il l'accorda, avec l'avis de son conseil. Ce fut pour lors que sainte Clotilde montra combien l'amour de Dieu et l'honneur étoient gravés en son âme : car, oubliant tout respect et intérêt particulier, elle ne demanda autre chose pour son douaire, sinon que le roi se feroit chrétien et qu'il recon-

noïtroit pour Dieu le créateur du ciel et de la terre. Elle fut alors saluée reine de France par toute la noblesse de Bourgogne, avec de grandes réjouissances publiques, lesquelles étant finies, on l'amena en France, et elle fut reçue à Soissons par le roi, qui l'y attendoit avec sa noblesse.

C'est une merveille comment le trône ne lui altéra aucunement l'humble connoissance d'elle-même (car ordinairement les honneurs changent les mœurs). Plus elle paroissoit à l'extérieur éclatante en pierreries, en richesses et en ornements somptueux, plus elle s'humilioit devant Dieu, et se rendoit débonnaire et affable à tout le monde, jusqu'aux plus petits. Elle macéroït sa chair par des œuvres de pénitence, s'affligeant secrètement, employant une bonne partie de son temps en pleurs, en oraisons et en autres exercices de piété, pour gagner son mari à Jésus-Christ.

Son mérite eut tant de pouvoir sur ce grand et belliqueux Clovis, qu'il lui permit d'adorer le Dieu des chrétiens en toute confiance, et lui donnant même la liberté d'avoir ses oratoires, ses autels, ses chapelles, avec des prêtres et des chapelains pour y célébrer le service divin, suivant la coutume de l'Église chrétienne et catholique. Ses prières étoient de si grande efficace, et sa conversation si attrayante, qu'elle gagna beaucoup d'âmes à Jésus-Christ avant que Clovis eût été fait chrétien.

Il y a une chose bien remarquable, c'est que sainte Clotilde dit au roi Clovis, qu'avant qu'il eût aucune familiarité avec elle, il se ressouvint de lui assurer son douaire, qui consistoit seulement en l'accroissement de l'honneur du grand Dieu tout-puissant : qu'elle ne lui demandoit autre chose, sinon qu'il se fit chrétien et permit que la religion chrétienne s'établît par tout son royaume; qu'en récompense, Dieu le rendroit victorieux de tous ses ennemis et le plus puissant prince de l'univers : ce qu'il trouva après véritable. En effet, jamais les François n'ont acquis une si grande réputation par leurs exploits de guerre, qu'ils ont fait tandis qu'ils ont retenu cette naïve et primitive religion. Dieu est un grand maître, qui récompense magnifiquement ceux qui lui rendent service.

Quelque temps après, sainte Clotilde accoucha d'un fils, ce qui

fut une grande joie pour le roi et toute la France ; mais elle ne dura guère. Le roi, qui aimoit chèrement sainte Clotilde, et qui à sa persuasion faisoit beaucoup, permit que son fils fût baptisé selon les cérémonies des chrétiens, et fut nommé Ingomer. La joie de cet accouchement fut courte ; car Dieu, qui, par son secret et sage conseil, gouverne le monde d'une manière opposée à la prudence humaine, appela à lui ce petit enfant peu après son baptême.

Le roi, ignorant la conduite et la providence de Dieu, à la nouvelle du décès de l'enfant, fut un peu ému contre la reine, et lui dit en colère : *Nos dieux sont irrités et ont fait mourir notre enfant pour ce qu'il a été consacré et baptisé au nom de votre Dieu.*

La reine lui répondit fort gracieusement : *Je rends grâces à Dieu tout-puissant, qui a daigné recevoir le fruit de mon sein en son royaume éternel.* Elle ajouta que, quand il plairoit à Dieu, il lui en restituerait beaucoup d'autres. Elle ne fut pas trompée en son espérance ; car quelque temps après, elle mit au monde un autre fils, qui fut aussi baptisé comme l'autre et nommé Clodomir.

Mais il arriva qu'il tomba semblablement après son baptême en une grande et périlleuse maladie ; si bien qu'on n'espéroit plus rien de sa santé. De quoi le roi se mit en colère plus que jamais, reprochant à la reine sa religion, et qu'elle seroit cause que ses dieux feroient mourir tous ses enfants. Pauvre reine, que ferez-vous ? Voici, ce me semble, une furieuse attaque. Elle buvoit ce calice avec patience, et se confioit toujours que Dieu auroit pitié d'elle : c'est pourquoi elle se retira en son oratoire, et obtint de la miséricorde divine la santé de son fils. Le roi, pour cette considération, la hérita plus qu'auparavant, voyant le pouvoir qu'elle avoit envers Dieu.

Sainte Clotilde eut encore une fille, qui fut appelée de son nom Clotilde, laquelle ayant épousé Amalric, roi des Goths d'Espagne, endura beaucoup avec lui pour l'honneur de Dieu et pour la défense de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Depuis la conversion du roi, sainte Clotilde eut encore deux fils, l'un nommé Clotaire, l'autre Childebert, et une seconde fille.

Cependant sainte Clotilde ne cessoit de prêcher Jésus-Christ au

roi Clovis ; elle se servoit de toutes sortes d'artifices pour lui persuader de se faire chrétien , lui représentant que le Dieu des chrétiens étoit le Dieu des armées , et que les plus grands guerriers ne pourroient rien faire sans son aide : que s'il se faisoit chrétien , ses affaires réussiroient encore mieux qu'elles ne faisoient , et que Dieu le garantiroit de tous ses ennemis. Ces paroles furent jetées comme une semence en l'âme de Clovis pour apporter du fruit en son temps , ainsi qu'il arriva.

Un jour , les Sicambres ayant guerre contre ceux de Juillers et de Gueldres , et se jugeant trop foibles pour leur résister , ils demandèrent secours à Clovis , comme étant alliés de la France. Il les alla joindre avec une puissante armée de François , qui se trouvèrent au rendez-vous où les ennemis se devoient rencontrer , et se heurtèrent furieusement. Clovis , voyant la victoire en balance , invoqua son dieu Jupiter à son aide , mais en vain : car il s'aperçut que la furie des Allemands s'accroissoit au grand dommage des siens. Le roi même des Sicambres fut tué , et il vit les siens méditer une fuite honteuse. Enfin , ne sachant plus à qui s'adresser , il se ressouvint des saints avertissements de Clotilde , sa femme ; rentrant alors en lui-même , il leva les yeux et les mains au ciel , et commença avec soupirs à crier à haute voix : *O Dieu , que ma femme prêche et adore ! O Jésus-Christ , vrai Fils du Dieu vivant , qui donnez secours aux affligés et donnez victoire à ceux qui espèrent en vous , je requiers votre aide en toute humilité. Que si vous me délivrez de ce présent danger et me donnez victoire contre mes ennemis , si vous me faites sentir votre assistance comme vous faites à ceux qui vous adorent , je croirai en votre nom , me ferai baptiser et établirai votre religion par tout mon royaume.*

Il n'eut pas plutôt fini son oraison , qu'une terreur panique saisit le cœur des Allemands ; et , se sentant renforcé d'un secours d'en haut , il marcha d'un grand courage vers les siens , en disant : *Montjoie Saint-Denis : quittez la crainte , mes enfans , la victoire est à nous : retournez , fuyards , les ennemis sont terrassés.* Il enflamma tellement les François par ces paroles , qu'ils retournèrent contre leurs ennemis tête baissée , et firent un si grand carnage d'Alle-

mands, qu'ils firent reculer ceux qui les poursuivoient, si bien que le champ demeura aux François. Cette victoire si insigne et si miraculeuse fut obtenue l'an quinzisième du règne de Clovis, et de Notre-Seigneur 499.

Le roi donc ayant assujetti les Allemands à son obéissance, et toutes choses étant rendues paisibles, il retourna en France plein d'allégresse, remerciant le Dieu des chrétiens de son secours. La reine, sachant le retour du roi, alla au-devant de lui jusqu'à la ville de Reims en Champagne, et le reçut avec beaucoup de contentement. Le roi, après plusieurs autres discours, lui déclara devant toute la cour, qu'il désiroit recevoir de tout son cœur le baptême et se faire chrétien. La reine, le voyant à la veille de l'accomplissement de ses desirs, en avertit promptement saint Remy, évêque de Reims, grand personnage, auquel elle se confioit en tout, et lui déclara la résolution que le roi avoit prise de se faire chrétien, le suppliant de s'avancer pour aller trouver Sa Majesté, parce qu'elle craignoit que le retardement de cette affaire ne lui apportât enfin quelque mépris de Celui qui l'avoit rendu victorieux. Le saint évêque, poussé du même désir, alla promptement trouver Clovis, l'instruisit des principes de la foi, et lui fit reconnoître la vérité de la religion catholique. Le roi répondit que c'étoit tout son désir de recevoir le baptême. Ce qui fut fait par le saint évêque.

Depuis que le roi Clovis se fut fait chrétien, la bonne reine ne cessoit de le prêcher et de l'exhorter à la vertu et à la perfection chrétienne. Elle le conduisoit souvent aux prisons pour aider les prisonniers, les consoler et les délivrer; et souvent aussi à la prière que leur en faisoit sainte Geneviève, qui vivoit en ce temps-là.

Il arriva une chose bien mémorable à sainte Clotilde depuis le baptême de Clovis. Elle avoit accoutumé de fréquenter un lieu de dévotion en un bois près d'une fontaine, en la châtellenie de Poissy, proche de Paris, où étoit un saint ermite, bon serviteur de Dieu, qui vivoit en grande pénitence. Celui-ci étant un jour en oraison, un ange descendit du ciel portant un écusson en champ d'azur, avec trois fleurs de lys d'or, et lui dit que c'étoient les armoiries que Dieu envoyoit à sainte Clotilde pour être offertes à son

mari et à tous les rois de France qui le suivroient. La reine, bien joyeuse de cette apparition, le présenta à son mari, qui quitta les premières armes des François, qui étoient trois couronnes de gueules en champ d'argent. Le lieu de l'ermitage fut érigé en un monastère de saints religieux, et s'appelle encore aujourd'hui Joy-en-Val, à cause de la joie que reçurent le roi et la reine en cette vallée.

Depuis cette faveur du Ciel, sainte Clotilde se sentit obligée à poursuivre de tout son pouvoir la vengeance de l'honneur de la très-sainte Trinité (dont ces armes représentent fort bien le mystère) contre les ariens, qui s'avançoient fort par tout le pays de Guyenne sous Alaric, roi des Visigoths : elle exhortoit souvent le roi à exterminer cette hérésie des confins de son royaume ; car ils se répandoient depuis Orléans jusqu'aux monts Pyrénées, et avoient infecté de leur venin quasi toutes les contrées d'entre la Loire et le Rhône.

Le roi, voyant en effet le dégât que faisoit cette peste d'hérésie et le mauvais traitement que faisoient ces ariens aux catholiques qui étoient parmi eux, en dédain de la religion catholique et de Sa Majesté, résolut d'abaisser cette insolence effrénée par une guerre sainte, à la persuasion de la sainte reine, qui l'exhorta de prendre saint Pierre et saint Paul pour ses patrons et ses protecteurs. Pendant que l'armée marchoit, sainte Clotilde étendoit les mains au ciel, comme un autre Moïse, et faisoit prier Dieu publiquement par toutes les églises de Paris. Les deux armées enfin se rencontrèrent proche de Carcassonne ; les Visigoths furent mis en déroute, et le roi Clovis, rencontrant en la mêlée Alaric, le jeta mort sur la place.

La vertueuse reine Clotilde étonnoit et éblouissoit tous les hérétiques de l'éclat de sa sainteté : mais ce qui la rendoit fort recommandable, étoit sa débonnairété. C'étoit véritablement un miroir de patience et la douceur même, pardonnant à tous ceux qui l'offensoient. Sitôt qu'elle eut entendu que Clovis se portoit à la guerre contre Gondebaud en faveur de Gondégisil, elle le supplia de quitter ce dessein, jusqu'à se mettre à genoux devant lui :

Votre Majesté, lui dit-elle, tient en sa puissance la moitié de la Bourgogne, ce qui est un témoignage, ce me semble, assez grand de votre bonheur et de votre vertu. Pourquoi voulez-vous maintenant courir au reste aux dépens de votre sang et de celui des vôtres? Je sais que vous avez conspiré avec Gondégisil la mort de Gondebaut, pour après l'établir tout rouge du sang de son frère dans le trône royal. Considérez, je vous supplie, que ce seroit une action très-inique, et qui ne pourroit s'excuser par aucun prétexte, ni de piété, ni de sainteté. Désirez-vous remplir tout le pays d'horreur? Que si vous êtes porté d'une si grande affection envers Gondégisil, il seroit beaucoup plus convenable à la grandeur de Votre Majesté de lui mettre entre les mains votre part de la Bourgogne, que de vous surcharger du crime d'un tel parricide, car Dieu et les hommes, qui chargeront-ils, à votre avis, de l'énormité de ce crime, ayant été commis et par les vôtres et par vous-même? Vous avez promis que lorsque vous seriez victorieux de la Bourgogne, vous en feriez Gondégisil participant. Qu'espère-t-il autre chose que ce que vous avez fait? La fortune ne peut être violentée. N'augmentez point mon affliction, qui n'est déjà que trop grande; faites un peu respirer sous le faix de ses malheurs la maison qui m'a mise au monde pour Votre Majesté. Pour le moins ne l'affligez point davantage par vos armes, qui devroient la soutenir. Quelle indignité plus grande est-ce, je vous prie, ou qu'un mien oncle s'efforce de faire mourir l'autre par vos armes, ou que vous les mettiez en dissension, et les armiez l'un contre l'autre? Que si nous avions quelque sujet de souhaiter la ruine des nôtres, nous devrions aussi en même temps désirer que ce fût par des armes étrangères, et jamais par les nôtres. Prenez bien garde, Sire, que par ces entreprises vous ne disposiez nos enfants à se mutiner les uns contre les autres à votre imitation. C'est une loi de la nature, que les enfants suivent ordinairement l'exemple de leurs parents. Assurez-vous qu'ils prendront votre jugement pour règle de leur vie. Déjà vous avez pardonné plusieurs fois aux Allemands, vos ennemis jurés, pourquoi poursuivez-vous ainsi maintenant la ruine entière des Bourguignons vos alliés? Et quoi! vous qui vous êtes acquis le titre de père et de roi par

votre indulgence, vous armez maintenant le frère contre le frère !

Paul-Émile décrit amplement la harangue qu'elle fit au roi pour le détourner de son voyage. Ce qui montre combien elle avoit l'esprit éloigné de la vengeance.

Le roi étant tombé en une grande maladie, elle eut recours aux prières des gens de bien. Pour cela elle envoya quérir saint Séverin, abbé d'Agaune sur le Rhône, afin d'assister le roi de ses prières envers Dieu. Saint Séverin étant arrivé au grand contentement de la reine, il se mit en prières ; et ayant mis la chasuble dont il disoit la messe, et qu'il avoit apportée, sur le roi, il recouvra aussitôt une entière santé : mais quelque temps après, saint Séverin étant mort, le roi Clovis le suivit, et mourut en la ville de Paris. Ce fut où sainte Clotilde fit paroître plus qu'en aucune autre chose l'affection qu'elle portoit à son mari, par le deuil et par la tristesse qu'elle témoigna de sa mort. Elle fit faire solennellement ses funérailles, et il fut porté en l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, aujourd'hui appelée Sainte-Geneviève, où se voit encore à présent son sépulcre élevé dans le chœur des religieux, devant le grand autel.

Étant donc demeurée veuve, elle résolut de passer le reste de ses jours en toute sainteté, éloignée des tumultes et des vanités de la cour. C'est pourquoi ayant partagé entre ses enfants le royaume de leur père, elle se retira à Tours, pour vivre et mourir près du corps de saint Martin. Clodomir fut roi d'Orléans, Childébert le fut de Paris, Clotaire de Soissons, et Théodoric de Lorraine. Elle étoit comme une étoile lumineuse en son mariage ; mais elle devint comme un soleil en sa viduité. Elle demeura le reste de sa vie à Tours, allant fort rarement à Paris, s'appliquant à ce qui concernoit la propreté et l'honnêteté des autels.

On n'entendoit rien de lascif chez elle ; elle avoit dit adieu aux danses, aux bals, aux chansons et aux amorces de la volupté. Elle étoit libérale aux pauvres et débonnaire à chacun ; elle consolait les affligés, visitoit les malades, délivroit les prisonniers, fréquentoit les églises et les lieux où reposoient les reliques des saints, et s'adonnoit à toutes les œuvres de dévotion. Son train étoit fort mo-

deste, et composé de gens de son humeur, vieux et dévots : bref, toutes les conditions requises à l'état d'une vraie veuve se trouvoient en elle.

Elle faisoit démolir tous les temples des idoles qu'elle trouvoit encore, et elle établissoit des églises à l'honneur de Dieu. Elle confirmoit les cœurs des nouveaux convertis, procuroit de tout son pouvoir la réduction des infidèles à la vraie religion, communiquoit fort volontiers avec des hommes doctes qui étoient bons serviteurs de Dieu, et les employoit à l'exécution de ses saints desirs.

Si l'on considère les afflictions que cette vertueuse reine a endurées après la mort du roi son mari, sa grande patience et sa constance, on la trouvera comme l'or en la fournaise. Le premier breuvage qu'elle but au calice d'angoisse fut la mort de Sigismond son neveu, de sa femme et de ses enfants, qui furent précipités dans un puits, à Orléans, par Clodomir. Le deuxième, celle de Clodomir son fils, qui eut la tête tranchée et mise au bout d'une lance par dérision. Celui-ci avoit trois enfants mâles, savoir : Thibaut, Gonthair et Cloud, que cette bonne reine nourrissoit. Mais que devint-elle, quand un messenger lui apporta un glaive dégainé et des ciseaux de la part de Childebert et de Clotaire ses enfants, qui lui mandoient qu'il falloit ou que leurs trois neveux se fissent moines, ou qu'ils perdissent la vie? O reine débonnaire, quelle angoisse eûtes-vous au cœur, voyant vos enfants perdre le respect qu'ils vous devoient, et vous ravir ou faire cruellement périr vos petits-fils? Ce qui fut fait; car Clotaire tua Thibaut et Gonthair de sa propre main. Le troisième, nommé Cloud, ayant été sauvé par ses amis, se fit religieux volontairement, et vécut si saintement, qu'il a mérité d'être mis au catalogue des saints. Son sépulcre se voit encore aujourd'hui en la ville qui porte son nom, Saint-Cloud, proche de Paris.

Le quatrième malheur fut quand on lui apprit la nouvelle qu'on avoit apporté d'Espagne à Childebert un mouchoir ensanglanté du sang de Clotilde sa fille, mariée à Amalric, roi des Goths, ce qui étoit un échantillon des tourments que souffroit sa

pauvre fille pour la défense de la religion, jusqu'à être lapidée à coups de pierres lorsqu'elle alloit à la messe.

Le cinquième, quand elle eut nouvelle d'une guerre civile qui s'allumoit entre ses enfants, et que Childeberr, roi de Paris, s'étoit ligué avec Théodebert, fils de Théodoric, roi de Lorraine, pour exterminer Clotaire, roi de Soissons. Voyant qu'il n'y avoit aucune espérance d'adoucir ces cœurs tellement irrités, elle eut recours à ses armes ordinaires, à la prière et à l'oraison. Elle s'en alla au sépulcre de saint Martin, et là elle fit prière à Dieu qu'il lui plût, par les mérites du saint, de détourner la furie de ses enfants.

Chose admirable ! à la même heure que sainte Clotilde prioit Dieu, il envoya une si grande tempête dans l'armée de Childeberr et de Théodebert, que des pierres et de la grêle mêlée de brandons de feu, avec des foudres, tombèrent du ciel en grande abondance et ruinèrent toutes les tentes et pavillons de l'armée des assiégeants. Les deux princes furent si cruellement affligés de cette grêle de pierres, que leurs corps sembloient avoir été fouettés de verges ; plusieurs de leurs capitaines et de leurs cavaliers y perdirent la vie : les chevaux couroient parmi les plaines, fuyant devant leurs maîtres, sans qu'on les pût jamais retenir. Alors ces deux princes, prosternés contre terre, reconnurent leur faute avec pénitence et demandèrent pardon à Dieu de leur méchanceté, d'avoir voulu répandre le sang de leur parent. Cependant Clotaire ne ressentit rien de cet orage, Dieu combattant pour lui par les prières de sa mère, en suite de quoi la paix fut conclue entre eux.

Voilà ce que valaient les prières de sainte Clotilde pendant qu'elle étoit encore pèlerine en ce monde ; voilà les grandes afflictions qu'elle eut, et il falloit bien certes qu'elle fût douée d'une patience invincible, pour ne point succomber sous le faix de tant d'amertumes.

Ayant quitté les palais royaux, elle se mit à faire bâtir des palais à Dieu, comme des églises, des monastères, des oratoires, des chapelles et d'autres lieux de dévotion. Elle fit augmenter de beaux édifices l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul (maintenant Sainte-Geneviève), qu'elle avoit commencé à faire bâtir du vivant de Clo-

vis, qui y fut enterré avec Clotilde sa fille et ses deux petits-fils. Elle fit de belles fondations à l'église de Saint-Martin de Tours, où elle passoit souvent les nuits en prières, en veilles, en jeûnes et en macérations corporelles. Elle fit édifier une autre église dans le faubourg de Tours, et elle jeta les premiers fondements de l'abbaye de Chelles, proche de Paris.

Elle avoit une grande dévotion aux vieilles églises, spécialement quand elle entendoit dire qu'elles avoient été bâties du temps que saint Denis étoit en France; car elle portoit une singulière dévotion à ce grand saint. Elle faisoit réparer ce qui tomboit en ruine, et quelquefois les relevoit tout de neuf. Entre ces églises, il s'en trouve une au nom des douze apôtres, appelée depuis l'église Saint-Pierre, où saint Ouen fut enterré dans Rouen, qu'elle fit réédifier de fond en comble. Cette église est dans l'enclos du monastère de Saint-Onen, et l'on tient qu'elle avoit été bâtie premièrement par saint Denis. Comme elle faisoit quelquefois sa demeure au château d'Andelys, elle fut curieuse de faire achever cette belle et célèbre église des chanoines d'Andelys.

Une chose surprenante arriva en ce lieu-là, lorsque la sainte reine faisoit travailler à la structure de l'église, car il y eut durant ce temps-là une grande cherté de vin (les vignes alors n'étoient point encore plantées aux côtes d'Andelys). Les ouvriers ayant nécessité de vin, avoient de la peine à achever l'ouvrage, et murmuroient contre la bonne reine. Hélas! l'incommodité de ces pauvres artisans l'affligeoit grandement; elle fit prière à Dieu de donner du vin en cette stérilité pour encourager ses ouvriers. Elle n'eut pas sitôt fait sa prière, qu'une belle fontaine sortit de terre avec impétuosité, qui de son eau réjouissoit les yeux de ceux qui la regardoient. Cependant comme elle faisoit derechef oraison, elle s'endormit et elle vit en vision un ange, qui lui dit qu'assurément Dieu avoit accepté ses prières, et lui avoit fait naître cette fontaine, pour en envoyer à ses ouvriers quand ils lui demanderoient du vin, l'eau de laquelle auroit le goût et la propriété du vin. Le lendemain, les maçons continuant à murmurer pour la grande soif qu'ils enduroient, la reine leur envoya un grand vase de

cette eau, sur la confiance qu'elle avoit aux paroles de l'ange, afin qu'ils en bussent; laquelle (chose admirable!) comme ils en buvoient, se convertissoit en vin. A la vérité cela les étonna fort, et ils reconnurent dès lors combien étoient grands les mérites de sainte Clotilde envers Dieu. Ils se prosternèrent devant elle, lui demandèrent pardon et l'assurèrent que jamais ils n'avoient bu de meilleur vin.

Mais ce qui étoit encore fort remarquable, c'est que cette faveur divine étoit seulement pour ceux qui travailloient à l'église de Notre-Dame d'Andelys. Ce prodige dura jusqu'à ce que l'église fut achevée; alors elle perdit le goût de vin, et revint en son naturel, ainsi que les autres eaux. En mémoire de ce miracle, les chanoines de Notre-Dame d'Andelys, avec les ecclésiastiques des autres paroisses et tout le corps de justice, suivis d'une grande multitude de peuple, font une procession générale tous les ans, portant l'image de sainte Clotilde, et vont à cette fontaine en chantant les louanges de Dieu.

Plusieurs pauvres fiévreux et malades, qui par dévotion ont bu de cette eau, ou s'en sont lavés, ont recouvré une entière santé. Une femme de Gournay, percluse de tous ses membres, en l'an 1596, ayant été lavée de l'eau de la fontaine, fut parfaitement guérie. De même un jeune homme, l'an 1608.

L'an 1612, le 2 juin, un enfant étoit demeuré perclus de tous ses membres, de sorte qu'il ne se pouvoit soutenir; sa mère, l'ayant apporté à cette fontaine et fait sa prière à Dieu en invoquant sainte Clotilde, le lava de cette eau, et l'enfant fut entièrement guéri. C'est une chose avérée de plusieurs habitants du lieu, hommes dignes de foi, qui certifient avoir vu l'enfant et avoir ouï le témoignage de la mère sur cela.

Plusieurs vivent encore dans Andelys, qui ne pouvoient aller qu'en se traînant sur la terre; lesquels maintenant marchent droit et à leur aise, après avoir imploré l'aide de sainte Clotilde. Témoin un tailleur d'habits de ladite ville d'Andelys, qui demeura malade d'une paralysie répandue universellement sur tous ses membres, l'an 1598. Ce pauvre affligé, ne sachant que faire pour recouvrer

la santé, fit vœu de visiter l'église de Sainte-Clotilde au grand Andelys. Sitôt qu'il fut dans l'église, il commença à marcher librement à la vue et au grand étonnement de tout le monde, ce qu'il n'avoit pu faire depuis six mois, et il obtint une entière guérison.

Cette sainte veuve fit encore bâtir une autre église aux faubourgs de Laon, en l'honneur de Dieu et de saint Pierre. Elle avoit de plus une particulière dévotion à une église de saint Pierre à Reims, qu'elle dota de grands revenus et de riches ornements. Elle passoit ainsi sa vie, se rendant pauvre pour enrichir les maisons de Dieu et soulager les pauvres. Elle ne portoit des habits que de laine, et elle n'en porta point d'autres depuis la mort de son mari. Son manger étoit du pain et des légumes, et son boire n'étoit que de l'eau; ses entretiens, la communication des gens doctes et vertueux; ses pensées, une continuelle méditation de la loi de Dieu, jour et nuit; ses plaisirs, être aux églises et participer aux saints Sacrements. Ainsi la bonne reine passa son veuvage l'espace de trente-neuf ans.

C'est un privilège propre aux âmes les plus familières à Dieu de savoir le jour de leur trépas. Aussi en fut-elle assurée par un ange, lorsqu'étant à Tours en prières, il lui apporta nouvelles de la part de Dieu, que trente jours après elle mourroit. Elle manda ses deux enfants, Childebart, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, et leur fit de belles remontrances, leur recommandant la paix entre eux, et d'avoir soin de servir Dieu en la foi catholique : outre cela elle leur donna sa bénédiction, leur prophétisant beaucoup de choses qui leur sont arrivées depuis son trépas. Souvent elle avoit en la bouche, en attendant le jour de son départ, cette oraison : *Ad te Domine levavi animam meam : veni, et eripe me Domine, ad te confugi* : Seigneur, j'ai élevé mon âme à vous : venez, Seigneur, et retirez-moi, j'ai eu recours à vous.

Enfin, après s'être munie des Sacrements de l'Eglise, elle dit adieu à ses enfants et à tous ses domestiques, et rendit ainsi l'âme à son Créateur, le troisième jour de juin, l'an de Notre-Seigneur 553, du temps de saint Injuriosus, évêque de ce lieu, un peu devant

minuit. A l'instant de sa mort son corps devint si lumineux, que ceux qui étoient aux environs croyoient qu'il fût grand jour, et que le soleil fût levé, quoiqu'il ne fût que minuit. Sa chair devint aussi belle et florissante que si elle étoit en sa jeunesse, avec une odeur très-suave, qui dura jusqu'au jour suivant. Sa mort fut grandement regrettée de tous les François, et non sans raison, puisqu'ils avoient perdu la mère commune de la patrie, leur reine, et celle qui les avoit engendrés en Jésus-Christ, à laquelle nous devons tout le bien qui est depuis arrivé en France.

Dieu faisoit assez paroître que sa volonté étoit qu'elle fût canonisée en l'Eglise militante, pour la gloire de ce royaume de France, et pour laisser une lumière de sa vertu et de sa sainte vie à la postérité. Le bruit des merveilles arrivées à son corps fut bientôt porté par tout le royaume : son visage même paroissoit plutôt d'un ange que d'une femme défunte. Vous eussiez vu tout le monde aborder à Tours des lieux voisins, y traînant leurs malades et leurs impotents, qui recevoient tous guérison. Ce qui fut cause que son enterrement fut fort accompagné, les chemins étant bordés de peuple depuis Tours jusqu'à Paris.

Les deux rois ses enfants, avec tous leurs chevaliers, les barons, les gentilshommes et les officiers de leurs couronnes accompagnèrent le convoi. Saint Injuriosus avec son clergé conduisit le corps jusqu'à Paris avec chants, hymnes, cantiques et actions de grâces. Il fut enterré dans le chœur de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul (aujourd'hui Sainte-Geneviève), à côté du roi Clovis. On remarquera que les prières ne furent point faites comme aux autres enterrements pour la délivrance de son âme des peines du purgatoire, vu que Dieu avoit fait suffisamment voir au monde que son âme étoit sainte et bienheureuse ; mais ce n'étoient que des chants, que des actions de grâces, mêlées pourtant des regrets de tous les François.

La fête et la commémoration de sainte Clotilde, reine de France, femme du grand Clovis, se fait le 3 de juin ; l'Eglise l'a reconnue pour sainte, canonisée depuis mille cinquante-neuf ans. Et qu'elle ait été canonisée et reconnue pour telle de toute l'Eglise chrétienne

et universelle, cela est aisé à reconnoître. Premièrement, par son enterrement et sa sépulture, qui ne fut pas comme le commun des autres, vu qu'aux autres on pleure, à celle-ci on chanta, non des chants lugubres, mais de réjouissance.

Secondement, parce qu'il y a une chapelle, une image, une fête et un office en l'église de Sainte-Geneviève à Paris, une des plus renommées églises de la chrétienté, visitée des évêques, des prélats, des docteurs, même autrefois des papes de Rome.

Troisièmement, parce qu'elle se trouve dans le Martyrologe romain, le troisième jour de juin, où elle fut inscrite du temps de saint Pélégus I^{er}, qui vint au pontificat peu de temps après sa mort.

Quatrièmement, parce que son corps et ses reliques ont été levées du tombeau et mises dans une chässe, gardée fort religieusement dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, et son chef transporté en la ville de Soissons; outre cela, plusieurs autres églises de ce royaume sont dépositaires de plusieurs parties de ses reliques. A présent, Andelys a pour relique et pour trésor une des côtes de cette sainte. Toutes ces preuves et ces raisons montrent assez évidemment qu'elle est reconnue pour sainte et canonisée.

LA VIE DU BIENHEUREUX JEAN GRANDÉ,

DIT LE PÉCHEUR,

DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE DIEU.

Sous le pontificat de Paul III et le règne de Charles-Quint, dans une petite ville de l'Andalousie nommée Carmona, à six lieues de Séville, naquit, le 6 mars 1546, le bienheureux Jean Grandé, de Christophe Grandé et d'Isabelle Romano. Comme on revenoit de

l'église où il avoit été baptisé, sa marraine, par une sorte d'inspiration divine, le porta à l'hôpital, Dieu voulant ainsi marquer qu'il destinoit cet enfant au service des pauvres malades.

Ses parents étoient d'assez riches bourgeois de la ville, et ce qui vaut mieux, de bons et fervents chrétiens. Sa mère surtout étoit une femme pieuse, qui jeûnoit, même pendant sa grossesse, le mercredi, le vendredi et le samedi. L'enfant retint cette coutume de sa mère; ces jours-là il ne vouloit prendre le sein qu'une seule fois, vers l'heure de midi. Quand il eut un peu grandi, il fut confié aux soins d'un prêtre fort instruit, qui étoit sacristain de leur paroisse de Saint-Pierre; il servoit les messes, assistoit aux offices, et savoit si bien se rendre aimable, par son angélique piété; que le recteur projetoit déjà de lui confier une chapellenie lorsqu'il seroit entré dans les Ordres. Le soir, il restoit ordinairement seul dans l'église : alors il allumoit les cierges de l'autel de la très-sainte Vierge et y passoit de longues heures en prières. Le sacristain le surprit une fois et lui reprocha une dévotion qui devenoit trop coûteuse à l'église.

— Mais remarquez, je vous en prie, répondit l'enfant, que les cierges de Notre-Dame brûlent sans se consumer.

Le sacristain voulut s'assurer du fait, et, à son grand étonnement, il constata que le poids des cierges n'avoit pas diminué. La très-sainte Vierge montrait par ce prodige combien lui plaisoit la dévotion de cet aimable enfant.

Quand il étoit seul, il se donnoit la discipline dans un coin de la maison, ou dans quelque ermitage écarté de la ville; il se frappoit quelquefois avec un trousseau de clefs, et si cruellement, que son petit corps étoit couvert de plaies; il supplioit alors Notre-Seigneur de le guérir, afin de n'être point obligé de recourir au médecin et de découvrir son secret : ses plaies disparaissoient aussitôt. Il communioit tous les dimanches et aux jours de fêtes avec une admirable ferveur : il récitait ensuite le Rosaire, et alloit servir les malades dans les hôpitaux; il leur donnoit tous les soins que ses forces permettoient; il les encourageoit par de pieuses et gracieuses paroles, si bien que quand il entroit à l'hôpital, tous l'appeloient

auprès de leur lit. Il jeûnoit souvent et épargnoit tant qu'il pouvoit pour les pauvres. Enfin, il avoit une grande dévotion à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, et s'étoit mis sous la protection spéciale de l'illustre vierge sainte Agnès et de saint Jean l'Évangéliste.

Telle est la vie qu'il mena jusqu'à l'âge de quinze ans. A cette époque son père étoit mort, et sa mère s'étoit remariée à un nommé Fontanilla. Ses parents l'envoyèrent alors à Séville, pour y apprendre le commerce, chez un riche marchand de toiles de leurs amis, qui demouroit dans la rue d'Escovas. Il y resta quatre ans, attirant par ses vertus les bénédictions du Ciel sur la maison de son maître, dont les affaires n'avoient jamais mieux prospéré.

Le dimanche il alloit, suivant sa coutume, visiter les hôpitaux de la ville et soigner les malades. Il affectionnoit surtout celui de Sainte-Croix, qui avoit été fondé par un saint ermite nommé Frère Pierre-le-Pêcheur. Il dut y voir quelquefois ce saint homme, et c'est dans sa conversation sans doute, dans ses admirables exemples de charité et de pénitence, qu'il puisa les premiers germes de sa vocation.

Comme il entroit dans sa vingtième année, ses parents le rappelèrent à Carmona, où ils lui avoient monté une boutique de marchand de toiles. Il se rendit à leurs désirs, mais en gémissant, car une voix divine commençoit à se faire entendre au fond de son cœur. Il redoutoit les périls du commerce, où il est si facile de se laisser aller à mentir, et il disoit quelquefois à son commis : *Regarde s'il n'est pas malheureux d'être obligé d'exagérer la valeur ou la qualité des marchandises pour pouvoir les vendre.* Dès lors, cette âme délicate résolut de quitter une carrière si dangereuse pour la conscience : il redoubloit ses jeûnes, passoit les nuits en prières afin de connoître la volonté de Dieu et de savoir à quel genre de vie il l'appeloit.

Il se recommandoit surtout à la très-sainte Vierge, et cette bonne Mère ne l'abandonna pas. Une nuit que, vaincu par la fatigue, il s'étoit laissé aller à un léger sommeil, elle lui apparut, tenant à la main une robe d'un drap grossier, et elle lui dit : *Jean, revêts-toi*

de cette robe, pour entrer au service de mon Fils : c'est ainsi que tu me plairas. Il se réveilla aussitôt, plein de joie de cette vision, qu'il alla conter le matin à son confesseur. Celui-ci l'encouragea à suivre la volonté de Dieu, mais le démon cherchoit à lui inspirer des craintes sur les suites d'une résolution si extraordinaire. Enfin, après quelques délais, la très-sainte Vierge vainquit tous les obstacles, et en 1568, à l'âge de vingt-deux ans, le bienheureux quitta sa famille, son commerce, ses amis, pour se consacrer à Dieu, dans la vie érémitique.

Il se retira d'abord à Marcéna, petite ville distante de quelques lieues de celle de Carmona. Il y acheta un habit semblable à celui que lui avoit montré la très-sainte Vierge, et se dirigea vers le soir à l'ermitage de Sainte-Eulalie, voisin de la ville. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il pensa à se revêtir de l'habit dont il s'étoit pourvu; mais le démon, qui pressentoit les conquêtes que feroit sur lui le bienheureux, lui livra un nouvel assaut pour le détourner d'une vie si austère. L'amour l'emporta encore une fois : *Point de fausse honte, s'écria-t-il en se dépouillant des vêtements du siècle; point de foiblesse : il faut tout mépriser pour servir Dieu.* En ce moment, la très-sainte Vierge, comme pour le récompenser de sa victoire, se montra visiblement à ses yeux et lui dit : *Ne crains rien, Jean; mon divin Fils et moi nous sommes là; nous ne t'abandonnerons jamais dans tes tribulations.* Elle lui fit voir ensuite plusieurs choses qui devoient s'accomplir dans le cours de sa vie.

Afin de s'affermir dans l'humilité, le bienheureux résolut de marcher les jambes et les pieds nus, et de ne porter jamais de chapeau; il prit aussi le nom de *Pecador*, pécheur, en souvenir de son saint ami de Séville, Frère Pierre le Pêcheur. Mais Dieu ne l'appeloit pas seulement à une vie de pénitence; il l'avoit destiné au service des pauvres malades. Un jour que le bienheureux avoit rencontré deux malheureux infirmes sur la grande route, il se sentit inspiré de les conduire à Marcéna, où il quèta pour les assister.

Il goûta tant de joie dans cette œuvre de miséricorde, il éprouvoit un si vif bonheur à les servir, à leur donner tous les soins nécessaires, qu'il demandoit à Dieu dans ses prières si ce n'étoit pas

sa volonté qu'il se destinât au soulagement des pauvres et des malades.

Notre-Seigneur exauça les vœux de son serviteur. Une voix divine retentit dans son cœur, qui lui répétoit continuellement : *Je ne t'ai créé que pour le soulagement des pauvres.* Le bienheureux se rappela alors qu'étant à Carmona, dans une partie de campagne avec ses parents et ses amis, il avoit déjà entendu une voix qui lui disoit : *Jean, va à Xérès, c'est là que tu dois servir le Seigneur, car je ne t'ai pas créé pour ces pays-ci.* Une nuit qu'il étoit en oraison, Notre-Seigneur lui montra dans une vision un chemin qui conduisoit à Xérès. Le bienheureux n'hésita plus, et à l'aube du jour il se mit en marche vers cette ville.

Xérès étoit alors une des plus florissantes cités de l'Andalousie ; elle comptoit trente mille habitants. Ses tours mauresques, ses jardins arrosés par les eaux du Guadalquivir, ses monuments, ses églises magnifiques en faisoient un délicieux séjour ; mais le bienheureux ne songeoit qu'à servir Dieu dans la personne de ses pauvres et ne s'inquiétoit guère de ces beautés mondaines. Dès son arrivée, il se rendit au couvent de Saint-François, où il se confessa et reçut la sainte Communion. Il consulta son confesseur sur ce qu'il devoit faire pour obéir à la volonté de Dieu. Le Père lui conseilla de se consacrer aux prisonniers, qui n'avoient personne, pour les soulager de quelque aumône et leur dire quelques paroles de consolation.

Le bienheureux partit aussitôt pour les prisons. Pendant trois ans, il queta pour les malheureux qui les remplissoient, leur partageant les aumônes qu'il recevoit, et ne se réservant que le strict nécessaire. Quand ils étoient malades, il les soignoit avec une patience admirable, en sorte que les administrateurs, touchés de sa vertu, lui donnèrent un logement dans les bâtiments de la prison. Mais les prisonniers ne profitoient guère de ses bons enseignements ; ils recevoient ses soins avec une ingratitude révoltante, l'accabloient d'injures et quelquefois de coups. Aussi Notre-Seigneur résolut-il de leur enlever son fidèle serviteur. Une nuit, pendant qu'il prioit, il lui apparut tout languissant et couvert de plaies. Il l'en-

gagée à souffrir à son exemple et l'invita à se rendre à l'hôpital, en lui disant : *Jean, aie soin de mes pauvres infirmes, et je serai guéri en eux.* Le matin, le bienheureux quitta les prisons et se rendit à l'hôpital de Notre-Dame des Remèdes.

On étoit en l'année 1574, qui étoit la vingt-cinquième du bienheureux. Le démon, furieux des progrès qu'il faisoit dans la vertu et des nouveaux mérites qu'il alloit acquérir au service des malades, essaya d'abattre son courage par de terribles épreuves. Mais Notre-Seigneur soutenoit son serviteur, et il lui dit une fois dans une extase : *Jean, ne l'attriste pas à cause des tentations, et de la méchanceté des hommes. Considère tout ce que j'ai fait pour toi, et tu verras que ce n'est pas merveille qu'un ami souffre pour son ami à qui il doit tant. Sois certain que je t'aime, et méprise le reste.*

Le bienheureux souffroit en effet d'une atroce calomnie que le démon répandoit partout contre lui. La ville de Xérès avoit été tout récemment trompée par un malheureux qui avoit emprunté des habits d'ermite pour recueillir plus d'aumônes; mais il avoit enfin été découvert et pendu pour ses crimes. Quand on vit notre bienheureux sous un habit presque semblable, beaucoup de personnes, à la suggestion du démon, se moquèrent de lui et l'accusèrent d'hypocrisie, de friponnerie, et lui prédirent un sort semblable à celui de son prédécesseur. L'homme de Dieu enduroit ces injures avec une douceur qui ne se démentoit jamais. Le démon, voyant qu'il ne gagnoit rien de ce côté, suscita alors contre lui les administrateurs de l'hôpital. On lui reprocha de s'ingérer dans le gouvernement de la maison, de vouloir se mêler de tout, et finalement, au bout de deux années, on le mit à la porte, au grand préjudice des pauvres malades, qui perdirent en lui leur consolateur et leur père.

Le bienheureux sortit de l'hôpital sans proférer aucune plainte; il continua à quêter pour ses chers infirmes, et il trouvoit moyen de leur faire passer ses aumônes par les serviteurs qu'il connoissoit. Il étoit bien triste de ne pouvoir suivre sa vocation; mais il se résignoit en pensant que c'étoit la volonté de Dieu. Pour comble de malheur, il vint à Xérès un nouveau gouverneur,

qui le prit en si grande haine, que l'apercevant un jour sur une place, il dit à ceux qui l'entouroient :

—Voyez-vous cet imposteur? Je voudrais le faire rouer de coups.

Une des personnes de la suite vint trouver le bienheureux et lui dit :

—Retirez-vous, mon Frère Jean, le gouverneur est irrité et veut vous faire donner des coups de bâton.

—Il auroit mille fois raison, répondit l'homme de Dieu, car personne ne le mérite plus que moi. Je vous remercie de votre avis ; mais je ne puis le suivre, car je suis sous la garde de Dieu, et je croirois l'offenser en ayant peur des hommes.

Cette nuit-là même le gouverneur fut attaqué d'une maladie si extraordinaire, que les médecins désespérèrent aussitôt de le sauver. Quand le confesseur du bienheureux le sut, il lui ordonna de l'aller trouver. Le bienheureux y répugnoit, mais il obéit à un ordre formel. Il arrive à la maison du gouverneur, qui s'écrie en l'apprenant :

— Que vient-il faire ici ?

Les personnes qui l'entouroient et qui regardoient sa maladie comme un châtiment de Dieu, lui dirent :

— Laissez-le entrer ; c'est un saint, nous le tenons pour tel.

Et, sans attendre sa réponse, ils le firent entrer.

— Comment allez-vous, dit respectueusement le bienheureux au gouverneur ?

— Très-mal, répondit celui-ci ; recommandez-moi à Dieu.

— Courage, reprit le bienheureux, qui vouloit rendre le bien pour le mal ; ayez confiance en Dieu et ne craignez pas votre maladie.

En même temps il étendit sa main sur sa tête, leva les yeux au ciel, et récita pour lui le *Salve Regina*. Il lui dit ensuite en prenant congé de lui :

— Frère gouverneur, ayez confiance en Dieu, qui vous rendra la santé. Nous nous reverrons tel jour, à la procession de Saint-François, où vous assisterez en parfaite santé.

Ce jour étoit très-proche et le mal si violent, que les assistants

n'espéroient guère, quelque bonne opinion qu'ils eussent de la vertu du bienheureux. Cependant, à peine fut-il sorti que le malade alla mieux; peu après il dit qu'il se sentoît bien. On appela les médecins, qui le trouvèrent sans fièvre, à leur grande surprise. Enfin les forces revinrent si promptement, que le jour de la fête de saint François, le gouverneur, parfaitement guéri, suivoit la procession, comme le bienheureux le lui avoit prédit. Ils s'y rencontrèrent, et le gouverneur, qui ne l'avoit plus revu depuis sa visite, voulut lui témoigner sa reconnaissance en présence de toute la ville. Le bienheureux, tout rempli d'humilité, étoit couvert de confusion; mais les habitants, instruits de cette guérison miraculeuse, commencèrent à l'avoir en grande estime et à l'assister dans ses charitables desseins pour le service des pauvres.

Deux nobles habitants de Xérès lui donnèrent une maison pour en faire un hôpital; le bienheureux la pourvut de tout ce qui étoit nécessaire aux malades, de sorte qu'en 1574 il s'y établit de nouveau au chevet de ses chers infirmes. Quelques compagnons se réunirent à lui, et le bienheureux sentit alors le besoin de s'agréger avec eux à un Ordre dont la règle pût diriger leur conduite. Il partit pour Grenade, où les religieux de Saint-Jean de Dieu, qui connoissoient son mérite, le reçurent avec joie. En peu de temps, il fut admis à faire la profession des quatre vœux, c'est-à-dire de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et du service des malades. Quand il revint à Xérès, il sembla que c'étoit un homme tout nouveau. L'hôpital prit un aspect de régularité, d'ordre, de perfection qu'il n'avoit point encore eu. Dès le matin, deux ou trois heures avant le lever du soleil, suivant la saison, le bienheureux faisoit oraison avec ses religieux. Ils descendoient ensuite à l'infirmierie pour visiter les malades, faire les lits, nettoyer les salles. Le bienheureux étoit partout, disant à chacun un mot de consolation et d'encouragement. Puis, on ouvroit les portes et on recevoit les pauvres, auxquels il lavoit les pieds et distribuoit lui-même d'abondantes aumônes.

Ces devoirs étant remplis, il alloit visiter les prisonniers et leur porter quelques secours. Il les aimoit toujours, encore qu'ils l'eus-

sent si maltraité. En passant sur les places de la ville, il réunissoit les petits enfants, pour lesquels il mettoit en réserve des friandises de leur âge et du pain. Il les attiroit ainsi autour de lui, et leur enseignoit les premiers éléments de la Religion. Il s'informoit encore s'il n'y avoit pas dans la ville de malades qu'il pût visiter et soulager. Quand quelques pauvres jeunes filles étoient en péril, il quêtoit pour les doter ou les pouvoir placer dans un couvent. Son zèle étoit infatigable, et embrassoit toutes les bonnes œuvres. Il ne s'effrayoit de rien, parce qu'il avoit en Dieu une pleine et entière confiance. *Jean, lui avoit dit un jour Notre-Seigneur, ne te décourage jamais ; rien ne te manquera pour les pauvres, je les prends à ma charge.*

Ce bon Maître le lui prouva bien en l'année 1579, où les pluies furent si abondantes que la récolte périt entièrement. Il y eut une affreuse disette, et les pauvres affluèrent par troupes innombrables à l'hôpital de Notre-Dame de la Chandeleur, qui étoit celui du bienheureux. Les religieux s'effrayoient quelquefois en voyant cette immense multitude, mais le bienheureux les encourageoit. Il faisoit ranger en trois bandes les hommes, les femmes, les enfants, et passant au milieu d'eux avec des corbeilles pleines d'un pain très-blanc, il donnoit à chacun ce qui étoit nécessaire pour la nourriture du jour. Quel que fût le nombre des pauvres, le pain suffisoit, Dieu le multipliant sous les mains de son serviteur, autant qu'il en étoit besoin.

Dans l'octave de Noël, il avoit coutume de faire des distributions extraordinaires, en l'honneur de l'enfant Jésus. Cette année-là, tout lui manquoit, hors Notre-Seigneur, qui ne l'oublia pas. Il plaça l'image du divin Enfant avec le peu de pain et de viande qu'il avoit pu trouver, et Notre-Seigneur nourrit encore une fois ses chers pauvres, comme il avoit nourri les multitudes qui le suivoient au désert.

On peut penser avec quelle rage le démon voyoit ces merveilles de la charité. Il prit un jour la figure d'un mendiant, couché auprès d'une porte, et lorsque le bienheureux vint à passer, il lui reprocha, avec des injures grossières, d'être un hypocrite qui

mangeoit le bien des pauvres et ne leur donnoit que les restes, ajoutant que Dieu puniroit enfin la ville où l'on souffroit un pareil imposteur. Le bienheureux l'écontoit avec patience; quand il eut fini, il se pencha à son oreille pour lui dire quelques paroles. Aussitôt le mendiant poussa un cri épouvantable et disparut.

Une autre fois, le démon prend la figure d'un ouvrier, il entre à l'hôpital, injurie un des religieux sous prétexte qu'il lui a volé une clef. En sortant il en rencontre un autre qu'il prend à l'écart, et auquel il conte que le bienheureux venoit de l'accuser d'une action déshonorante et de le traiter de voleur. Il excite si bien ce pauvre homme, qu'il le résout à venger son injure par le sang, et lui donne un poignard pour assassiner le bienheureux. Celui-ci savoit déjà tout par une révélation divine. Il accourt au-devant du religieux, qu'il trouve triste et le regard égaré.

— Eh bien, Frère, lui dit-il, qu'avez-vous?

Celui-ci ne répondoit rien. Le bienheureux tira alors le poignard de dessous sa robe où il l'avoit caché.

— Et pourquoi avez-vous acheté cela? ajouta-t-il; savez-vous qui vient de vous parler? C'est le démon.

Alors il lui répéta tout le discours que le prétendu ouvrier lui avoit tenu, et, l'ayant mené dans le quartier de la ville où celui-ci avoit dit demeurer, il lui montra que personne ne l'y connoissoit. Le Frère se jeta à ses pieds en pleurant; mais le bienheureux le releva aussitôt, l'embrassa avec bonté, l'avertissant seulement d'être moins crédule à l'avenir.

Le démon, ne pouvant se défaire de lui, cherchoit au moins toutes les occasions de l'injurier. Plusieurs fois Dieu voulut soustraire son serviteur aux insultes de quelques jeunes gens égarés par les suggestions du malin esprit, en l'élevant au-dessus du sol, à leur grand effroi. Au reste, la population de Xérès étoit loin de partager ces sentiments malveillants. Les plus grands seigneurs se faisoient un honneur de le prier d'être le parrain de leurs enfants, estimant plus la protection de l'homme de Dieu que celle des rois. Il fut aussi appelé en ce temps-là par deux villes voisines pour y fonder des hôpitaux de son Ordre.

3 JUIL.

En 1592, l'archevêque de Séville résolut de lui confier le soin de tous les hôpitaux de Xérès, afin de mettre un terme aux désordres d'une administration négligente et peu fidèle. Notre-Seigneur en avoit prévenu son serviteur en lui disant : *Jean, tu vas faire un voyage où tu auras bien des occasions de mériter : arme-toi de patience.* L'archevêque le manda à Séville ; il le reçut avec bonté, écouta ses raisons patiemment ; mais il brisa tous ses refus par un ordre formel. « Ce n'est point vous qui l'avez voulu, lui dit-il ; c'est moi qui l'exige, et vous devez m'obéir. Voilà l'ordonnance de réu-
nion : allez, Dieu vous aidera. »

Comme le bienheureux l'avoit prévu, la tempête fut terrible, quand on sut les ordres de l'archevêque. On l'accusa d'avoir sollicité cet agrandissement de son Ordre par ses intrigues, d'avoir séduit l'archevêque, d'être la seule cause de la ruine de tant de familles qui vivoient de l'administration de ces hôpitaux. Il ne pouvoit sortir dans la ville sans être insulté ; on craignit même pour ses jours, et il dut s'enfermer quelque temps avec ses religieux. Il se plaignit à Notre-Seigneur, qui lui répondit : *Ne crains rien, Jean ; je te justifierai.* Il le justifia en effet d'une manière terrible. L'un de ses calomniateurs mourut tout d'un coup. Un autre, qui venoit de dire : « Mais qu'est-ce que ce Jean Pécheur ? c'est un vrai démon, sans foi ni loi », tomba malade, et le bienheureux l'alla visiter. Il entre, salue son ennemi avec un affectueux respect, et lui dit :

— Permettez, cher monsieur, que nous récitons pour vous les litanies de la très-sainte Vierge et le *Salve Regina* ; vous verrez que vous en éprouverez aussitôt un grand soulagement.

— Bah ! répondit dédaigneusement le malade, je n'ai que faire de vos prières : ma femme en récite bien assez.

Le bienheureux voulut insister doucement, mais cet homme furieux le mit à la porte.

— Le malheureux ! dit en sortant l'homme de Dieu, il sera demain dans l'éternité.

Il mourut en effet le lendemain, ce qui ne laissa pas d'effrayer un peu les ennemis du bienheureux ; mais leur haine triompha de

l'effroi qu'ils avoient eu, et ils reprirent leurs calomnies. Ceux mêmes qui avoient reçu le plus de bienfaits du Père mèloient leurs voix ingrates à celles de ses détracteurs. Ce coup fut le plus rude, et il ne put se défendre de s'en plaindre amoureusement à Notre-Seigneur.

— *Mon fils*, lui répondit-il, *j'ai été attaché à la croix par mes propres amis, par ceux mêmes que je venois racheter de mon sang, et tu t'étonnes de souffrir pour moi de si petites persécutions!*

Le bienheureux confus baissa la tête, et s'offrit généreusement à Dieu pour endurer tout ce qu'il lui plairoit.

Depuis la réunion des hôpitaux de Xérès, il avoit le soin des fous qu'on étoit obligé d'enfermer. Un jour qu'il prioit dans une église de la ville, il entend une voix qui lui disoit : *Retourne chez toi; fais le signe de la croix sur un tel en invoquant le Nom de Jésus, et il sera guéri*. Le bienheureux part aussitôt; il entre à l'hôpital, où un fou furieux s'agitait sur son lit au milieu des religieux épouvantés; il reconnoît celui qui lui avoit été montré, et ayant fait sur lui le signe de la croix, le fou recouvra la raison.

Une fois qu'il se reposoit dans un coin de l'hôpital, passe auprès de lui un religieux qui venoit de porter sa nourriture à un autre fou également furieux.

— Que faites-vous ici, Frère Jean? lui dit le religieux; vous feriez bien mieux d'aller consoler le malheureux que je viens de voir.

— O Frère, répondit-il humblement, je vous remercie; c'est Dieu qui vous a inspiré de me faire ce reproche, que j'ai si bien mérité.

Il se lève, tout las qu'il étoit, et s'en va voir le fou : il fut ému de l'état déplorable où il le trouva, et, lui faisant le signe de la croix sur le front, il lui dit : *Au nom de Jésus et par les prières de sa très-sainte Mère, sois guéri*. Au même instant, cet homme recouvra la paix avec le libre usage de ses facultés.

Ces miracles se répandoient par la ville, malgré le soin du bienheureux de recommander le secret; cependant les esprits se calmoient avec peine, tant les intérêts de plusieurs avoient été frois-

sés. Deux dames vinrent un jour visiter l'hôpital, et disposées d'avance à trouver mal tout ce qu'elles verroient, elles lui firent de vifs reproches de ce qu'il laissoit un pauvre infirme sur un misérable grabat. Le bienheureux écouloit ces reproches avec sa patience ordinaire, cherchant en lui-même comment il pourroit placer mieux le malade, mais il n'y avoit plus de lits. Alors, la charité l'inspirant, il dit à cet homme : *Au nom de Jésus et de sa très-sainte Mère, lève-toi.* Cet homme se leva parfaitement guéri, et les dames s'en retournèrent un peu honteuses d'avoir accusé de dureté de cœur le serviteur de Dieu.

Un de ses malades l'avoit chargé en mourant de faire dire quelques messes avec l'argent de ses bestiaux ; le bienheureux alla dans son village, voisin de Xérès, mais on refusa de délivrer le legs sans une attestation du notaire. Malheureusement le notaire du lieu étoit sur son lit de mort, entouré de sa famille éplorée ; il ne parloit plus et pouvoit à peine remuer. Le bienheureux entre cependant, pressé de remplir les intentions du défunt et de s'en retourner à ses chers malades ; il s'approche du lit et dit au notaire :

— Légalisez-moi ce papier, je vous prie.

A cette demande, un cri unanime s'élève contre lui :

— Ne voyez-vous pas, lui dit-on, qu'il va mourir ; priez plutôt pour la recommandation de son âme.

— Taisez-vous, reprit le bienheureux ; je sais ce que je fais. Il faut que je sois ce soir à Xérès, et j'ai besoin de ce papier.

Le notaire ouvre les yeux ; il se met sur son séant, prend le papier, le lit, l'enregistre, le signe et le remet au Père, qui disparut aussitôt. Puis il sort du lit, à la grande stupéfaction de sa famille : il étoit guéri.

En 1590, le roi Philippe II envoya contre l'Angleterre la plus belle flotte qui fût jamais sortie des ports d'Espagne ; toute la nation faisoit des vœux pour la réussite de cette expédition ; on célébroit des neuvaines solennelles dans les principales villes, et le bienheureux assistoit assidûment à celle qui eut lieu à Xérès. Un jour il tombe en extase pendant le sermon, et revient à lui en je-

tant un cri d'effroi. Il se retire en silence, ne voulant faire connoître à personne ce qu'il avoit vu, hors à son confesseur, à qui il révéla que la flotte venoit d'être détruite par la tempête et par les Anglois. On apprit bientôt que le combat avoit été en effet donné ce jour-là même.

Quelques temps après, les Anglois firent une descente à Cadix et ravagèrent la ville. Une dame dont le mari servoit dans la garnison de Cadix, s'en vint tout éplorée trouver le bienheureux.

— Ah ! cher Père, lui dit-elle, mon mari, votre ami, le bienfaiteur de vos pauvres, a été fait prisonnier, lui aussi, et qui sait ?...

— Rassurez-vous, ayez pleine confiance en Dieu, répondit le Père ; il vous rendra votre époux sain et sauf, encore qu'il soit assez mal en ce moment sur la galère où il est embarqué, sa tête est entourée d'un mouchoir.

Le 18 décembre suivant, le bienheureux envoya prévenir la dame que son mari venoit d'être délivré. Il ne revint pourtant que trois mois après, mais il avoit bien été mis en liberté le 18 décembre, et il confirma les détails que le Père avoit donnés sur sa prison.

Un des amis du bienheureux, nommé don Juan Baéza, désiroit épouser dona Maria Ayala. « Ne me parlez plus de ce mariage, disoit la mère de la jeune fille ; voilà plus an que l'on m'en rompt la tête : il ne se fera pas.

— Patience, reprit le serviteur de Dieu ; l'octave de la Fête-Dieu où nous sommes ne se passera pas sans qu'il ait lieu. »

Don Juan étoit alors éloigné de Xérès ; il revint plus tôt qu'il ne pensoit, et tout s'étant accordé, le mariage se fit comme le bienheureux l'avoit prédit.

Ce jeune homme recherchoit une place de receveur à Séville ; il avoit prié le Père de recommander à Dieu cette affaire, qui paroissoit difficile, car il y avoit un autre prétendant plus en crédit que lui à la cour. Le Père rencontre un jour dona Maria et lui dit :

— Notre don Juan est receveur.

— Comment le savez-vous ? répondit la jeune femme ; cela se dé-

cidera à Séville et non à Xérès, et mon mari n'a encore aucune nouvelle.

— Voilà le fait, ma sœur, reprit le bienheureux. Je recommandois votre affaire à Notre-Seigneur, lorsqu'il se présente à ma vue comme un convoi funèbre. *Ah ! Seigneur, m'écriai-je, quel coup vous me portez ! Comment est-il possible ? Je vous recommande un de mes bons amis, et vous me le faites mourir.* Alors j'aperçus votre cher mari, bien vivant, et qui me montrait sa nomination de receveur.

La famille apprit, en effet, que le prétendant étant mort, la place avoit été donnée à don Juan.

Une religieuse raconte dans les procès de la canonisation qu'étaient toute petite, en la compagnie de sa mère qui causoit dans la rue avec le serviteur de Dieu, un homme vint à passer à qui le bienheureux dit : « Frère, prenez une autre rue, on vous attend dans celle-ci pour vous tuer. »

— Bah ! répondit cet homme, je n'ai de querelle avec personne.

— Vous avez tort de ne pas me croire, reprit le bienheureux.

Il lui fit encore beaucoup d'instances, sans pouvoir le déterminer ; alors il lui dit :

— Tu t'obstines à ne pas m'écouter ; eh bien ! avant la nuit tu seras mort.

Il fut tué en effet ; et la religieuse ajoutoit que repassant le soir dans cette rue avec sa mère, elles avoient vu le cadavre sanglant.

En 1599, Xérès fut de nouveau menacé de la disette : une sécheresse épouvantable dévorait les moissons. On fit une procession générale, pendant laquelle le bienheureux, emporté par son amour pour le peuple de cette ville, s'adressa publiquement à l'image de la très-sainte Vierge, la priant d'avoir pitié d'eux en des termes si touchants, que des larmes et des sanglots s'échappoient de tous les yeux et de tous les cœurs. Il tomba ensuite en extase et y resta deux jours, pendant lesquels une pluie abondante raviva les récoltes. Quand il revint à lui, on le lui raconta avec joie.

— Je sais, je sais, dit-il ; Dieu m'a fait voir beaucoup d'eau et beaucoup de grain, mais lui seul sait qui le mangera.

La peste éclata bientôt en Espagne, et le bienheureux connut tout d'abord qu'il en mourroit. Il parla à ses compagnons de sa mort prochaine et les avertit qu'ils l'abandonneraient.

— Quand tous vous fuïoient, dit Frère Pierre l'Égyptien, un de ses plus vénérables et plus chers disciples, je ne vous quitterois pas.

— Ressouvenez-vous, Frère, reprit-il, que c'est vous qui vous sauverez le premier.

Il recueillit quelques aumônes pour se faire dire des messes, et donna cet argent à une pieuse et généreuse dame.

— Ne m'oubliez pas, lui dit-il, et quand je serai mort, faites-moi dire une messe avec l'argent de don Juan de Baéza.

— Mais comment savez-vous ? répondit la dame, que vos Frères vous oublieront à ce point ?

— Cela est ainsi, reprit le Père. Je mourrai tel jour, et Dieu m'en a prévenu afin que je mette ordre à ma conscience. Ce jour-là, pensez à ma pauvre âme.

Don Diégo d'Avila s'étoit réfugié dans l'hôpital du bienheureux pour échapper à ses ennemis, qui le poursuivoient sous prétexte d'un meurtre dont il étoit accusé. Un jour le Père lui dit avec tendresse :

— Frère Diégo, vous feriez bien de quitter cette maison avant que la peste n'y entre.

— Vous laissez-vous déjà de me garder ? répondit en souriant don Diégo.

— Non, mon frère, non, bien certainement ; mais je vous parle dans votre intérêt, car la peste viendra bientôt nous frapper.

Don Diégo le crut et le remercia en lui faisant ses adieux.

— Embrassez-moi, Frère, dit le bienheureux avec émotion, car quand vous reviendrez ici vous ne m'y trouverez plus.

Une nuit, un religieux de Saint-Dominique vit une troupe nombreuse et brillante d'esprits célestes qui se dirigeoient vers l'hôpital du Père ; cette nuit-là même ses Frères entendirent une harmonie toute divine dans sa cellule. Quand on lui en parla il dit : « Ce sera peut-être l'image de l'Enfant Jésus qui est dans ma chambre, que les anges auront voulu honorer. » Mais ses Frères le pressèrent si fort,

qu'il ne put leur refuser de leur raconter cette vision : « Chers fils, leur dit-il, je vous la dirai donc pour votre consolation, car vous en avez grand besoin. Sachez que la nuit où vous entendîtes cette musique céleste et sentîtes ces parfums du paradis, ma chère Mère sainte Agnès, ma bonne protectrice, avec un grand nombre de ses compagnes vint me trouver en chantant de suaves cantiques. Elle me dit que trois couronnes étoient pour moi préparées au ciel, que trois trônes étoient disposés, dont le mien seroit occupé prochainement et les deux autres aussitôt après. » Il termina son discours en ajoutant que la peste séviroit bientôt dans Xérès, et qu'il en mourroit dans un moment de trouble et de confusion.

La peste atteignit Xérès, en effet, au commencement de l'an 1600. Le bienheureux se multiplia pour soigner les pestiférés dans ses hôpitaux et dans le reste de la ville. Trois cents personnes succomboient tous les jours ; la frayeur augmentoit encore les ravages du fléau. Le Père et ses compagnons le combattirent avec une intrépidité que rien ne pouvoit abattre. Il alla aussi encourager les religieux des deux hôpitaux qu'il avoit fondés dans les villes voisines. Quand il fut de retour, il réunit ses amis à sa pauvre table, et sur la fin du repas il leur dit cette parabole :

Il y avoit un homme qui avoit passé quarante ans au service du Seigneur : beaucoup le haïssoient, mais beaucoup l'aimoient aussi. Dans un jour de calamité, Dieu envoya à cet homme une maladie dont il mourut en peu de temps. Les siens abandonnèrent son cadavre jusqu'au milieu de la nuit, disant entre eux : Il a eu beaucoup d'amis ; voyons s'ils viendront l'ensevelir. On appela quatre portefaix ; ils jetèrent un croc sur le corps, le tirèrent hors de la chambre avec des cordes, jusqu'au milieu de la cour, où ils firent une fosse et l'enterrèrent.

Ses amis l'écoutoient en silence, ne comprenant pas de qui il vouloit parler.

— Eh bien, reprit-il, cet homme n'auroit-il pas été vraiment malheureux, s'il eût travaillé pendant ses quarante années pour le service du monde ? Quelle récompense de ses fatigues ! Ah ! tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul.

Le 26 mai, la peste sembla redoubler de fureur; le bienheureux étoit au lit de ses chers malades, lorsqu'il se sentit frappé. Il reçut le coup mortel, comme un brave soldat, au champ d'honneur. On le transporta dans sa cellule, où il recommandoit encore, tout mourant qu'il étoit, les malades qu'il n'avoit pu soigner. « Ne vous effrayez pas, disoit-il à ses religieux, de ce redoublement momentané du fléau; après ma mort la peste cessera tout à coup. » Beaucoup de personnes vinrent le voir, et on remarqua qu'aucune d'elles ne fut atteinte de la peste. Le 3 juin, il reçut les derniers Sacrements avec une ferveur angélique. Ce jour-là il y eut un si grand nombre de victimes, que les plus courageux cédoient à l'effroi. Les religieux eux-mêmes ne purent s'en défendre, et ils abandonnèrent leur Père mourant, comme il l'avoit prédit. Il rendit à Dieu son âme, seul parmi les hommes, mais sans doute au milieu des anges, de ses saints Patrons, en présence de cette divine Mère qu'il avoit tant aimée. Il expira vers midi, le 3 juin de l'an 1600, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Quand on entra dans sa cellule, on le trouva à genoux, au pied d'un grand crucifix qu'il tenoit étroitement embrassé. A la vue du cadavre, ses compagnons s'enfuirent, et Frère Pierre l'Égyptien tout le premier, comme le bienheureux l'avoit prédit. La nouvelle de sa mort consterna la ville; il sembloit que son dernier rempart s'écroulât; mais nul ne vint pour l'ensevelir; l'effroi glaçoit tous les cœurs. Au milieu de la nuit, quatre portefaix s'approchèrent de la cellule, ils jetèrent un croc sur le corps, et le tirèrent avec des cordes du haut en bas des escaliers, jusque dans une fosse creusée dans la cour de l'hôpital, où ils l'enterrèrent.

Cependant la peste cessa, car cette précieuse victime avoit apaisé le courroux du Ciel. La reconnaissance reprit ses droits dans le cœur des habitants de Xérès; ils transportèrent le corps de leur bienfaiteur dans l'église de l'hôpital, où de nombreux miracles attestèrent la gloire et la puissance de ce grand serviteur de Dieu et des pauvres. Il fut béatifié de nos jours, par notre bien-aimé Père le Pape Pie IX, le 13 novembre 1853.

A Arezzo en Toscane, les saints martyrs Pergentin et Laurentin, frères, qui, encore enfants, après avoir souffert de cruels supplices et opéré de grands miracles pendant la persécution de Dèce, sous le président Tiburce, furent frappés par le glaive.

A Constantinople, les saints martyrs Lucillien et quatre enfants, Claude, Hypace, Paul et Denis, avec lesquels Lucillien, de prêtre des idoles devenu chrétien, fut, après divers tourments, jeté dans une fournaise ; mais la flamme ayant été éteinte par la pluie, ils en sortirent tous sains et saufs. Enfin, ayant été crucifié et les enfants frappés par le glaive, sous le président Silvain, ils consommèrent leur martyre.

Au même lieu, sainte Paule, vierge et martyre, qui, pendant qu'elle ramassoit le sang des susdits martyrs, ayant été prise, battue de verges et jetée dans le feu, dont elle fut délivrée, fut enfin décapitée dans le même lieu où saint Lucillien avoit été crucifié.

A Cordoue en Espagne, saint Isaac, moine, qui fut mis à mort par le glaive pour la foi de Jésus-Christ.

A Carthage, saint Cécilius, prêtre, qui attira saint Cyprien à la foi de Jésus-Christ.

Au diocèse d'Orléans, saint Lifard, prêtre et confesseur. — Il étoit issu de riches et nobles parents ; il fut élevé à l'état de judicature, où il se comporta avec une très-grande équité. Il étoit accompli en toutes sortes de vertus. On croit qu'il avoit été païen en sa jeunesse, ainsi que son frère saint Léonard, qui fut converti par saint Remy. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quarante ans, il résolut de quitter le monde pour se donner entièrement à Dieu. Il fut élevé à l'état ecclésiastique, et se retira sur une montagne voisine de la Loire, dans un ermitage, où il vécut avec une grande austérité, ne se nourrissant que de pain d'orge et d'eau, étant vêtu de haire et de sac. La sainteté de sa vie fut assez reconnue par les miracles que Dieu opéroit par lui. Il fit mourir par ses prières un

horrible serpent qui incommodoit fort ce pays-là. L'évêque d'Orléans, l'étant venu voir, l'ordonna prêtre et lui permit de bâtir un monastère à la place de son ermitage. Alors plusieurs, attirés par l'odeur de ses vertus, se mirent sous sa discipline. Il avoit le don de connoître les plus secrètes pensées d'autrui, ainsi qu'il fit paroître à l'occasion d'un mendiant qui, ayant caché son habit, étoit allé nu lui demander l'aumône : le saint le renvoya chercher son habit, et lui dit le lieu où il l'avoit mis. Il rendit son âme à Dieu le troisième jour de juin, l'an 550.

A Lucques en Toscane, saint Davin, confesseur.

A Anagni, sainte Olive, vierge.

Le bienheureux André Caccioli sortoit d'une illustre famille de l'Ombrie. Il étoit né à Spello et exerçoit le ministère ecclésiastique dans le diocèse de Spolète. La mort de sa mère et de sa sœur le détacha du monde; il entra dans l'Ordre de Saint-François et se trouvoit présent à la mort du séraphique Patriarche. Il convertit un grand nombre de pécheurs par ses discours et ses miracles. Il étoit si régulier observateur de la Règle, que Notre-Seigneur lui ayant apparu, il le quitta pour aller à l'office, où la cloche l'appeloit. Il mourut en 1294, et son culte a été approuvé par Benoît XIV.



QUATRIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Quirin, évêque et martyr. — Saint François Caracciolo, fondateur de l'Ordre des Clercs-Réguliers-Mineurs.

Les saints martyrs Arèce et Dacien; saint Claté, évêque et martyr; saint Rutilé et ses compagnons, martyrs; sainte Saturnine, vierge et martyre; saint Quirin, martyr; saint Métrophane, évêque; saint Optat, évêque de Milève; saint Alexandre, évêque de Vérone.

LA VIE DE SAINT QUIRIN,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

AN 308.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Saint Quirin étoit un saint évêque; il vivoit sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, qui excitèrent une très-cruelle persécution contre les chrétiens : ce fut la dixième. Il étoit évêque de Siscie, ville de Scлавonie en la province Illyrique.

Il arriva donc, comme on faisoit ainsi la guerre aux chrétiens, qu'on ruinoit les églises de fond en comble, qu'on brûloit les Écritures saintes en pleine place, que le président Maximin, qui depuis fut créé César et succéda même à Maximien en l'empire, vint en la ville de Siscie pour faire exécuter les édits des empereurs, et particulièrement pour y trouver et faire saisir saint Quirin, car c'étoit aux prélats et aux pasteurs que l'on en vouloit sur tous les autres. Ce saint évêque, entendant parler de son dessein, voulut pratiquer l'avis que Notre-Seigneur donnoit à ses disciples, que si on les per-

sécutoit en une ville, ils s'enfuissent en une antre; mais il ne sut si bien faire qu'il ne fût découvert, appréhendé, et mené devant ce tyran.

Ce qui rendoit encore plus obstinés tous ces tyrans en leur persécution, étoit que plusieurs évêques, principalement en Afrique, tournèrent lâchement le dos à Dieu pour obéir à l'édit impie, livrèrent perfidement les livres sacrés, et conspirèrent ensemble contre les bons qu'ils avoient opprimés par calomnies, déchirant ainsi l'Eglise par un schisme cruel. Cela les rendoit encore plus fiers, s'imaginant venir plus facilement à bout des autres. Mais en cela ils furent bien trompés en notre saint Quirin, parce que sur la première question qu'on lui fit touchant sa religion, il confessa hardiment qu'il étoit chrétien, reconnoissant et adorant Jésus-Christ pour le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et qui par sa mort avoit racheté le monde du démon : que pour lui, le plus grand bonheur et la plus grande faveur qui pouvoient lui arriver seroient de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de son saint Nom. Là-dessus, par le commandement du tyran, il fut cruellement battu à coups de bâton et ensuite mené en prison, enchaîné comme le plus scélérat des hommes.

Mais la nuit suivante, Dieu, qui ne laisse jamais ses fidèles serviteurs sans consolation, au milieu même de leurs plus grandes oppressions, ne manqua pas aussi de consoler le saint prélat en sa prison, le remplissant d'une grande lumière céleste. Cette lumière ayant été aperçue par le geôlier, qui s'appeloit Marcel, il reconnut aussitôt que cela ne pouvoit être un effet que du vrai Dieu, qu'il crut pour lors être celui que saint Quirin adoroit. Ainsi il lui ouvrit la prison, et lui donna la liberté de sortir s'il le désiroit; puis s'étant jeté à genoux devant lui, il se convertit à la foi de Jésus-Christ et reçut le baptême par les mains du saint évêque.

Trois jours après, Maximin commanda que l'on menât saint Quirin garrotté au président Amant, en une ville de la Pannonie, où il étoit, et après l'avoir fait rudement traiter à coups de bâton, il l'envoya prisonnier. Il lui arriva encore une faveur particulière que Notre-Seigneur lui fit : c'est que quelques honnêtes femmes chré-

tiennes l'étant allé visiter et le consoler, et lui ayant porté quelque chose pour boire et manger, sitôt qu'il eut fait la bénédiction sur les viandes, ses chaînes lui tombèrent des pieds et des mains, afin que plus commodément et sans peine il pût prendre sa réfection.

Enfin il fut présenté le lendemain pour la dernière fois à ce président, qui, tâchant de le gagner par de belles paroles, lui apporta toutes les raisons possibles pour lui persuader de sacrifier aux idoles. Mais tout cela fut en vain, et sa rhétorique n'eut pas assez de force pour émouvoir cette âme généreuse. Amant, voyant que la douceur ne lui avoit de rien servi, changea de propos, et voulut essayer de l'intimider par les menaces de toutes sortes de supplices, croyant peut-être que la rigueur feroit ce que la douceur n'avoit pu faire. Mais saint Quirin, méprisant ses discours également remplis de promesses et de menaces, demeura ferme en sa foi, comme un rocher qui est au milieu de la mer.

Là-dessus ce tyran, ne pouvant plus supporter cette sainte constance, écumant de colère comme un enragé, commanda que promptement il fût jeté au milieu du fleuve, avec une meule de moulin attachée à une de ses mains, afin qu'en mourant par ce moyen il fût privé de la sépulture des chrétiens, et que la mémoire en fût perdue, en le faisant servir de pâture aux poissons. Ainsi donc du haut d'un pont il fut précipité en l'eau.

Chose admirable ! que ce qui devoit lui servir pour avancer sa mort, servit au contraire pour conserver et prolonger sa vie ! Car cette meule de moulin, par un secret de l'adorable providence divine, nageant sur l'eau, conservoit la vie à celui à qui on la vouloit faire perdre ; et le saint évêque, contre l'ordre de la nature, trouva plus d'assurance en l'eau que sur la terre. Ce spectacle donnoit bien de l'étonnement aux païens qui étoient là présents ; mais il donnoit aux chrétiens une grande consolation, qui les confirmoit merveilleusement en la foi, et leur faisoit admirer la toute-puissance divine.

Saint Quirin de son côté, flottant ainsi sur l'eau, louoit et glorifioit la majesté de Dieu, qui le conservoit de la sorte à la grande confusion de ses ennemis, et s'adressant aux chrétiens qui accou-

roient de tous côtés sur le rivage de l'eau, et qui eussent très-volontiers sauvé leur saint prélat s'ils eussent osé, il leur fit une dernière exhortation, par laquelle il les consola et les confirma en la foi de Jésus-Christ. Mais craignant qu'une si grande longueur de martyre ne donnât de la terreur à quelques-uns d'eux, qui étoient encore foibles, il fit prière à Dieu de lui donner la couronne de victoire, comme il arriva bientôt après, son corps s'en allant doucement au fond de l'eau, pendant que son âme s'envola au ciel, le quatrième jour de juin, l'an de Notre-Seigneur 308.

Les chrétiens, consolés d'une part de la constance et du grand courage que saint Quirin avoit eus jusqu'à la mort, et d'autre part fâchés de la perte d'un si bon prélat, ne savoient comment se résoudre. Ils alloient sur le rivage cherchant son saint corps, et quelques jours après l'ayant trouvé à bord, où l'eau l'avoit jeté, ils l'ensevelirent en une chapelle qui étoit là auprès, hors de la ville. Mais depuis, comme les barbares ravageoient ce pays-là, les chrétiens furent contraints de s'enfuir et de se retirer à Rome, où ils portèrent aussi en même temps le corps de saint Quirin, et le mirent en la voie Appienne, en l'église nommée aux Catacombes, où reposoit aussi le corps de saint Sébastien, avec les reliques de plusieurs autres saints martyrs. Toutefois il se trouve que quelques temps après ce saint fut transporté à Milan par l'évêque du lieu, nommé Angilbert. Mais Molan assure que quatre cents ans après son martyre, sous le règne de Pepin, les reliques de saint Quirin furent transportées en Bavière au monastère de Tégorin.

Tous les Martyrologes font une honorable mention de saint Quirin; comme aussi le cardinal Baronius. Son martyre a été décrit par le poëte chrétien Prudence en une belle hymne qu'il en a faite, comme aussi par Mombrice et Pierre des Natales. De plus Fortunat et Molan font mention de lui.

LA VIE DE SAINT FRANÇOIS CARACCILO,

FONDATEUR DES CLERCS-RÉGULIERS-MINEURS.

Le seizième siècle fut fécond en Ordres religieux jusqu'à ses derniers jours : après avoir donné à l'Eglise, dans sa jeunesse, les Théatins, les Capucins, les Barnabites, les Jésuites, les Oratoriens, les Ursulines, et plus tard les Frères de Saint-Jean de Dieu, de Saint-Camille de Lellis, de Saint-Pierre d'Alcantara, les Carmélites de Sainte-Thérèse, il enfanta encore dans sa vieillesse, et tout à fait sur son déclin, les Clercs-Réguliers-Mineurs de Saint-François Caracciolo. Dieu vouloit ainsi réparer les pertes de son Eglise, et se former de nouvelles légions d'intrépides soldats pour combattre les ennemis de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La maison Caracciolo étoit une des plus illustres du royaume de Naples; elle se divisoit en plusieurs branches, auxquelles appartenoient les principautés de Villa-Santa-Maria, de Marsicovetere, de Santo-Bono, les duchés de Martina et de Celenza. Les parents de saint François, don Ferrante Caracciolo et dona Isabella Barattucci, étoient seigneurs des deux terres voisines de Villa-Santa-Maria et de Montelopiano, dans l'Abbruzze citérieure. Ils eurent trois garçons : le premier, don Fulvio, d'où sortent les princes actuels de Villa-Santa-Maria; le second, don Antonio, qui fut un Théatin fort estimé dans son Ordre, et le troisième, don Ascanio Caracciolo, dont nous allons raconter la vie.

Il naquit à Villa-Santa-Maria, le 13 octobre de l'an 1563. Dès son enfance, il se fit remarquer par un vif amour de la très-sainte Vierge. Aussitôt qu'il put le faire, il récita chaque jour le petit office et le Rosaire; il jeûnoit tous les samedis en son honneur. Ce

fut la source des bénédictions dont le Seigneur se plut à le combler. On distinguoit aussi en lui une tendre compassion pour les pauvres, auxquels il donnoit tout ce qu'il pouvoit, se retranchant de sa nourriture pour augmenter ses aumônes; un vif désir de conserver la pureté de l'âme et du corps, fuyant les conversations légères, reprenant souvent et chassant ses domestiques lorsque leurs mœurs étoient corrompues. Afin d'échapper aux dangers de l'oisiveté, il passoit la meilleure part de son temps à la chasse, brisant son corps par la fatigue. Il ignoroit encore ce à quoi Dieu l'appeloit, lorsqu'une maladie terrible lui vint révéler ses desseins de miséricorde.

A l'âge de vingt-deux ans, il fut attaqué de la lèpre. La maladie fit sur lui des ravages affreux. Quand il vit son corps en ce déplorable état, il comprit la vanité du monde, de la jeunesse, de la beauté, qu'un peu de venin détruit si vite; il résolut dès lors de s'attacher aux choses qui ne passent pas, et promit à Dieu de lui appartenir tout entier, de lui consacrer le reste de sa vie, s'il daignoit lui rendre la santé. Comme c'étoit tout ce que désiroit Notre-Seigneur, la maladie disparut presque aussitôt, et d'une manière si merveilleuse qu'on ne put y méconnoître la main divine.

Fidèle à sa promesse, le saint vendit ce qu'il avoit en propre, en distribua le prix aux pauvres, et partit pour Naples, avec la permission de ses parents. Il y étudia la théologie pendant deux ans, après lesquels il fut ordonné prêtre. Il s'associa alors à la Confrérie des Pénitents-Blancs, qui avoit pour but de secourir les pauvres et d'assister les criminels condamnés au gibet. Un jour qu'il prioit dans l'oratoire de la Confrérie, le domestique de don Fabrizio Caracciolo, de la branche des princes de Marsicovetere, lui remit un billet qui portoit cette inscription : A don Ascanio Caracciolo, de la Compagnie des Pénitents-Blancs. C'étoit donc bien à lui que la lettre étoit adressée. Il la prend et voit en la lisant qu'on l'invitoit à se rendre chez don Fabrizio pour se concerter avec un noble Génois, nommé Adorno, sur la fondation d'un nouvel Ordre religieux. Don Ascanio reçoit cette invitation comme un avis du Ciel et se rend promptement chez don Fabrizio. Il y trouve l'abbé

Adorno, se jette à leurs pieds et s'offre à eux sans réserve, de cœur et d'âme, pour l'accomplissement de leurs desseins.

Don Fabrizio et Adorno furent stupéfaits : ils pensaient envoyer la lettre à un Caracciolo de la branche des Marsicovetere, et ils n'avoient pas réfléchi que tous deux portoient le même prénom. Ils accueillirent cependant don Ascanio comme un compagnon que la Providence leur adressoit, et lui expliquèrent la méprise à laquelle ils devoient le bonheur de le connoître. Tous trois alors remercièrent le Seigneur de les avoir ainsi réunis. Ils se retirèrent ensemble aux Camaldules, près de Naples, et là, dans la solitude, dans la méditation, dans les austérités de la pénitence, ils préparèrent les règles de l'Institut dont Adorno avoit depuis longtemps l'idée, mais dont le saint, quoique dernier venu, devoit être le véritable fondateur.

Le but d'Adorno étoit de fonder une nouvelle Compagnie de Clercs-Réguliers qui pussent mener à la fois la vie contemplative et la vie active, afin de concilier ce qu'ils devoient à leur avancement dans la perfection et au bien du prochain. C'est sur ce principe qu'ils établirent les constitutions de leur Ordre. Aux trois vœux ordinaires, ils en ajoutèrent un quatrième, celui de ne rechercher aucune dignité étrangère à leur Congrégation. Pour que la pénitence fût en quelque sorte permanente, un des Frères devoit être chaque jour, à tour de rôle, chargé de jeûner au pain et à l'eau ; un autre de la discipline, un troisième de porter le cilice. Chaque religieux faisoit aussi une heure d'oraison devant le très-saint Sacrement, afin que l'adoration y fût perpétuelle. C'est le cœur brûlant de don Ascanio qui avoit demandé pour son Dieu ces témoignages d'amour.

Quand la règle eut été arrêtée, les trois saints amis revinrent à Naples, où d'autres compagnons s'offrirent bientôt à eux. Arrivés au nombre de douze, ils pensèrent qu'il étoit convenable d'obtenir l'approbation apostolique avant d'aller plus loin. Adorno et don Ascanio furent chargés de porter les constitutions à Rome pour les faire approuver. Ils partirent à pied, en vrais pauvres de Jésus-Christ, mendiant sur le chemin, recevant l'hospitalité des amis de Dieu.

A Rome, on étoit prévenu de leur arrivée prochaine, et les parents, les alliés, les amis de leurs deux familles, qui sont des plus considérables à Naples et à Gènes, se proposoient de leur faire un accueil digne de leur naissance. Mais les serviteurs de Dieu avoient prévu ce dessein; quand ils furent au pied des remparts de Rome, au lieu d'entrer par la porte de Saint-Jean de Latran, ils prirent à droite, passèrent devant la basilique de Saint-Laurent et vinrent demander l'hospitalité au couvent des Capucins. Ceux-ci les reçurent avec tous les pauvres qui se présentent chaque soir à la porte de leur monastère. Don Ascanio eut pour compagnon de table et de lit un lépreux qu'il servit avec un grand amour, nettoyant et baisant ses plaies.

Le lendemain les deux pèlerins commencèrent la visite des sanctuaires et des églises, afin de mettre leur Ordre sous la protection des apôtres, des martyrs, des saints illustres dont l'heureuse Rome possède les précieuses reliques. Vers le milieu du jour, ils alloient avec les autres pauvres manger un peu de soupe et de pain à la porte de quelque monastère; le soir ils se retiroient dans un hôpital. C'est au milieu de ces compagnons de leur pauvreté, que leurs parents les trouvèrent enfin; ils voulurent les emmener dans leurs palais, mais ils ne purent rien gagner sur ces cœurs généreux. Le seul service qu'ils parvinrent à leur faire accepter, fut de les introduire auprès du Souverain-Pontife.

Sixte-Quint dirigeoit alors la barque de saint Pierre avec cette main ferme et hardie, avec cette grandeur d'âme qui ont rendu sa mémoire si chère à l'Église et son nom immortel. Il les accueillit gracieusement, et pénétrant tout d'un coup l'esprit supérieur qui les dirigeoit, il nomma une commission de trois cardinaux pour examiner leur projet. Il voulut les voir souvent, se plaisant à les entretenir longuement, surtout notre saint François, dont il ne pouvoit assez admirer la sagesse dans un âge si jeune, car il avoit à peine vingt-cinq ans.

Cependant les trois cardinaux avoient repoussé tout d'une voix le dessein d'approuver un nouvel Ordre de Clercs-Réguliers. Saint François eut recours à la prière, ce levier si puissant dans les

affaires humaines. L'oraison fit ce que n'auroient pu obtenir les sollicitations les plus pressantes. Après deux mois, les cardinaux se sentirent inspirés de reprendre l'examen des constitutions; cette fois ils les approuvèrent. Le cardinal Montalte, neveu de Sixte-Quint, manifesta hautement la protection qu'il accordoit au nouvel Institut. Le 1^{er} juillet de cette même année 1588, le Pape faisoit expédier la bulle d'érection de l'Ordre sous le titre de *Prêtres ou Clercs-Réguliers-Mineurs*. Il avoit ajouté ce dernier nom, en témoignage d'attachement pour les Frères-Mineurs de Saint-François d'Assise, dont il avoit fait partie, et comme preuve de l'intérêt qu'il portoit à une Congrégation qu'il appeloit sa fille, étant née sous son pontificat. Le quatrième vœu n'avoit pas été mentionné dans la Bulle, mais il l'autorisa de vive voix, et il exhorta les deux fondateurs à introduire leur Ordre en Espagne, si fidèle alors à l'Eglise, si célèbre par les saints qu'elle produisoit, s'offrant de les recommander au grand roi catholique Philippe II.

Au mois d'août suivant, les deux serviteurs de Dieu revinrent à Naples comme ils en étoient partis, en pauvres mendiants. Ils eurent beaucoup de peine à trouver une église pour s'y établir, et furent contraints de faire leur profession dans l'oratoire des Pénitents-Blancs, où, du reste, leur Ordre avoit pris naissance. Ils prononcèrent leurs vœux le 9 avril 1589, qui étoit le dimanche de Quasimodo, entre les mains du vicaire général de Naples, l'archevêque étant alors en Pologne par les ordres de Sixte-Quint. C'est à cette occasion que don Ascanio prit le nom de François, afin de se mettre sous la protection du séraphique Patriarche, auquel ce titre de Clerc-Régulier-Mineur le rattachoit déjà. Peu après, on leur céda la maison et l'église paroissiale de la Miséricorde, qui devint le premier siège de leur Ordre.

Leurs compagnons étant bien établis dans ce couvent, saint François et Adorno partirent pour l'Espagne, où ce dernier, qui avoit autrefois habité Madrid, avoit d'importantes affaires à régler. Ils vouloient en même temps obéir à la recommandation de Sixte-Quint. Ils firent ce voyage, comme celui de Rome, à pied, vivant d'aumônes, marchant à la garde de Dieu. A Madrid, ils reçurent

l'hospitalité d'un bon aubergiste qui les regardoit comme des saints, ce qui les força de se retirer dans un couvent de Carmes déchaussés pour échapper aux témoignages de vénération du peuple. Mais, à la cour, ils ne purent obtenir l'autorisation d'établir leur Ordre en Espagne. Le temps n'étoit pas encore venu. Dieu les consola de cet échec par deux rencontres extraordinaires qu'ils firent à Valence, lorsqu'ils s'en revenoient en Italie.

La première fut d'un religieux qu'on appeloit le Prieur anglois, parce qu'il étoit en effet un catholique d'Angleterre réfugié en Espagne pour fuir les persécutions de la reine Élisabeth. Ils le trouvèrent aux portes de Valence. Il sembloit les attendre, instruit sans doute de leur arrivée par une révélation divine. Aussitôt qu'il les eut abordés, il les entretint de leur Ordre, des fatigues qu'ils avoient souffertes pour son établissement, de celles qui les attendoient encore. Avant de les quitter, il prit saint François à l'écart, et lui dit que sa Congrégation fleuriroit bientôt en Espagne, et qu'il en seroit le premier général.

Après son départ ils entrèrent dans la ville, et allèrent demander l'aumône au couvent des Dominicains. Il y avoit un grand nombre de pauvres à la porte, et le portier, qui étoit un saint religieux, leur donnoit à tous à manger. Quand ce fut le tour de nos voyageurs, il leur remit à chacun un chapelet, de ceux qu'il faisoit lui-même, et leur fit signe de l'attendre. La distribution finie, il les emmène dans sa cellule, leur sert à manger, et leur demande pour récompense la faveur de baiser leurs pieds, ce qu'il fit malgré leur résistance. Les deux pèlerins, tout confus de cet honneur, voulurent savoir pourquoi le religieux les mortifioit ainsi :

— Vous êtes, leur répondit-il, les fondateurs d'un Ordre nouveau, qui se répandra bientôt pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et qui fleurira particulièrement dans ce royaume.

— Et quand ces choses arriveront-elles ? demanda saint François.

— Il se passera encore plus de trois ans, reprit le serviteur de Dieu.

— Il en faudra plus de quatre, dit saint François, sans comp-

ter la patience et la confiance en Dieu, dont nous aurons besoin.

En quoi, ils montrèrent tous deux l'esprit prophétique dont ils étoient animés, car l'établissement de l'Ordre en Espagne se fit à l'époque qu'ils avoient marquée.

Dix-sept ans auparavant, en 1573, Adorno, passant par Valence, avoit entendu la même prédiction de la bouche de saint Louis Bertrand, dans ce même couvent de Saint-Dominique. Le saint s'étoit jeté à ses pieds, et comme Adorno s'étonnoit de son action, saint Louis Bertrand lui répondit :

— Cet honneur vous est dû, parce que Dieu vous a destiné pour fonder une religion qui servira utilement l'Eglise de Jésus-Christ.

Saint François et Adorno rencontrèrent à Valence des marchands qu'ils avoient connus à Madrid; ils alloient s'embarquer pour l'Italie, et leur offrirent de faire le voyage avec eux. Ils se rendirent donc tous ensemble au port de Dénia, à une journée de chemin de Valence. Là saint François réunit les matelots et les passagers dans une chapelle de la très-sainte Vierge qui étoit sur le bord de la mer. Il leur fit entendre que de grands périls les attendoient dans cette traversée, et qu'ils eussent à se mettre sous la protection de l'Étoile de la mer, à qui les vents et les flots obéissent.

Trois jours après leur départ, le ciel s'obscurcit, le vent s'éleva et une tempête affreuse menaça de les engloutir dans les flots. Les matelots, après avoir lutté longtemps, perdirent courage; les passagers se préparoient à la mort : saint François et son compagnon conservoient seuls leur sangfroid et une vive confiance en Dieu; ils rassuroient les passagers, encourageoient les matelots, consoloient les marchands. Cependant le navire, vaincu par les vents, s'en alloit au gré de la tempête; on avoit perdu tout espoir, lorsque saint François assura que personne ne périroit, qu'ils seroient tous sauvés. En effet, le navire, après avoir passé au milieu des écueils, s'en vint échouer sur le sable sans avoir reçu aucun grave dommage.

On comprend assez quelle fut la joie des passagers : ils entendoient saint François, aux prières duquel ils se voyoient redevables de leur salut ; en sorte que le saint et son compagnon, pour échapper aux témoignages de reconnaissance qui les humilioient, demandèrent à descendre à terre. Ils s'enfoncèrent dans une vaste et épaisse forêt, avec le désir d'y passer la nuit en prières ; mais la fatigue l'emportant, ils s'endormirent, après s'être nourris de quelques racines. Le lendemain matin, ils voulurent revenir au navire ; mais Dieu permit qu'ils s'égarassent. Ils errèrent pendant quatre jours dans ces bois immenses, ignorant où ils alloient et comment ils en pourroient sortir. Le cinquième jour, ils supplièrent Dieu de venir à leur aide, s'il ne vouloit les laisser mourir, car, accablés par la fatigue, par le manque de nourriture, ils sentoient leurs forces et leur courage défaillir. Presque aussitôt une femme couverte de haillons, les cheveux épars, tenant un enfant dans ses bras et un autre par la main, passa non loin d'eux. Ils l'appelèrent, mais cette espèce de sauvage, jetant un grand cri, s'enfuit au plus vite.

Sa vue leur donna cependant quelque espoir ; ils arrivèrent bientôt à une caverne, où ils trouvèrent des fruits et des morceaux de pain noir. Une chèvre broutoit auprès de la grotte ; elle se laissa traire ; et, trempant dans son lait le pain desséché qu'ils avoient trouvé, ils sentirent leurs forces renaître. Enfin, après avoir encore marché quelque temps, ils sortirent de la forêt et virent la mer à leurs pieds. Quelques pêcheurs raccommodoient leurs filets sur la plage : il les appelèrent. Ces bonnes gens leur apprirent qu'ils étoient dans les États de la république de Gènes. Ils leur demandèrent s'il n'y avoit pas dans les environs quelque navire qui allât à Naples. Ils leur répondirent qu'un vaisseau s'étoit réfugié dans un petit port voisin, à cause de la tempête, et qu'ils le croyoient sur le point de se diriger vers cette ville. Le saint et son compagnon y allèrent aussitôt. Le capitaine les accueillit avec bienveillance, leur offrit de les mener à Naples et voulut les recevoir à sa table pendant toute la traversée. Ainsi ils arrivèrent à Naples en très-peu de temps, grâce à la tempête, à leur égarement dans la

forêt, à la rencontre providentielle de ce navire. En quittant Valence, le saint avoit demandé à Notre-Seigneur de le conduire auprès de ses frères aussi promptement qu'il seroit possible; et Notre-Seigneur, avec sa bonté ordinaire, avoit exaucé ses vœux par des moyens qui sembloient éloigner du but et qui pourtant les en rapprochoient : tant les voies de Dieu sont différentes de celles des hommes ! tant il est bon de s'abandonner aveuglément à sa Providence, qui ne nous trompe jamais !

Pendant l'absence des fondateurs, l'Institut avoit pris un grand accroissement; le couvent de la Miséricorde étoit devenu trop étroit. Saint François obtint, non sans peine, l'église de Sainte-Marie-Majeure et la maison voisine. Il s'y établit avec une joie très-vive de placer ainsi son Ordre sous la protection plus spéciale de la très-sainte Vierge. Cette bonne Mère, au reste, leur avoit déjà donné des preuves de l'intérêt qu'elle prenoit à leurs affaires, et dès le commencement de la fondation elle avoit encouragé Adorno dans ses desseins, en lui disant : *Ne crains rien; je mets sous ma garde l'Ordre que tu prémédites.*

Cette prise de possession de Sainte-Marie-Majeure eut lieu le 9 février 1591; le 29 septembre suivant, Adorno revenant de Rome, où il avoit obtenu de Grégoire XIV la confirmation de son Ordre, rendit à Dieu sa belle âme. Son œuvre étoit accomplie, sa mission achevée, il étoit juste qu'il allât recevoir la couronne qu'il avoit conquise. Le saint fut élu pour le remplacer dans le gouvernement de l'Ordre, et eut le premier le titre de général, comme on le lui avoit prédit à Valence. Il accepta cette charge avec une amère douleur, et contraint en vertu de la sainte obéissance. Peu après Dieu le rappela en Espagne, où le marquis d'Aponte, père d'un des religieux de Sainte-Marie-Majeure, alloit occuper le poste de président du suprême conseil d'Italie. Ce seigneur offrit au saint de l'emmener avec lui, ce qu'il accepta, se souvenant de la recommandation de Sixte-Quint et des promesses qui lui avoient été faites.

Cette fois, en effet, Philippe II accueillit avec bienveillance la demande d'autorisation qui lui fut adressée pour l'établissement

de l'Ordre en Espagne. Il chargea le cardinal Quiroga, archevêque de Tolède, de l'examen de cette affaire, lequel accorda aussitôt la permission de fonder une maison à Madrid. Le saint donna à ce premier couvent le nom du glorieux patriarche saint Joseph. Les cellules étoient petites, l'église étroite et pauvre, mais la grâce de Dieu suffisoit à tout. Le bien que faisoient les nouveaux religieux, et surtout notre saint François, étoit immense : les pécheurs se convertissoient en foule à leur voix ; l'église étoit toujours pleine de gens qui vouloient se réconcilier avec Dieu.

Le démon, furieux de se voir arracher tant de proies, résolut de renverser ce nouvel établissement avant qu'il ne fût affermi ; il suscita contre les religieux un seigneur qui mit dans son parti le conseil royal de Castille ; on représenta au conseil qu'il avoit refusé déjà l'autorisation ; que la permission du cardinal Quiroga étoit un empiètement sur ses droits ; en conséquence, le conseil ordonna de fermer la maison, et aux religieux de sortir d'Espagne dans un délai de dix jours.

Dans cette triste conjoncture, le saint eut encore recours à l'oraison ; un noble chevalier, touché de compassion, obtint de Philippe II une prorogation de quinze jours, puis d'un mois ; mais le conseil tint bon, et déclara que si les religieux ne partoient, il les feroit reconduire à la frontière sur des charrettes, comme des malfaiteurs. Cette fois, personne n'osa plus intercéder auprès du roi, dans la crainte de se mettre à dos le redoutable conseil de Castille. Le saint accourut à l'Escorial, où étoit alors la cour, pour supplier lui-même Philippe II ; mais Notre-Seigneur l'avoit prévenu, et la prorogation l'attendoit. Au retour, comme il étoit accablé de fatigue, un jeune homme lui offrit son cheval et disparut après l'avoir déposé à la porte de son couvent.

Au mois de juin de l'an 1596, le saint revint à Rome, où il fonda l'hospice de Saint-Léonard. Clément VIII, qui régnoit alors, le reçut avec une grande bonté, sur la recommandation du cardinal de Montalte, neveu de Sixte-Quint. Ayant appris les traverses qu'il éprouvoit en Espagne, il écrivit à Philippe II avec tant d'instance, que le roi arrêta enfin les persécutions du conseil royal de Castille.

Après avoir fondé son couvent de Saint-Léonard, et orné l'église avec les dons des fidèles, saint François partit pour Naples en passant par Aquila et Villa-Santa-Maria, qui étoit un fief de sa maison. Ses vassaux accoururent en foule, heureux de revoir le fils de leurs maîtres; mais le saint, leur montrant un crucifix, leur dit avec force : « Voilà celui que vous devez honorer, et non un misérable comme moi, qui suis le dernier des hommes et qui vous ai scandalisé pendant tant d'années. » Alors il leur demanda pardon avec larmes et s'en alla cacher ensuite dans un coin de la maison, où il passa la nuit en prières.

Au mois de mai de l'année suivante, le Chapitre général réélut le saint pour trois années; mais il fit tant d'instances auprès de Clément VIII, que son élection ne fut confirmée que pour une année seulement, au bout de laquelle il devint prévôt du couvent de Sainte-Marie-Majeure, à Naples, et maître des novices. La ville se ressentit bientôt des ardeurs de sa charité; il distribuoit aux pauvres d'abondantes aumônes, dotoit les jeunes filles pauvres, ramenoit les pécheurs par ses prédications et ses prières. En même temps il formoit de saints religieux qui furent le soutien et la gloire de son Ordre.

A Madrid, les persécutions du conseil avoient cessé, mais la haine étoit loin d'être éteinte; on répandit contre les Clercs-Mineurs des calomnies si affreuses que la justice s'en émut; les auteurs de ces bruits infâmes furent découverts et condamnés à une peine ignominieuse. Dans une circonstance si critique, le saint fut renvoyé en Espagne. Dès son arrivée à Madrid, sa première démarche fut de s'aller jeter aux pieds des ministres du roi et d'obtenir par ses larmes le pardon de ses ennemis. Il rendit ensuite une visite au plus implacable d'entre eux; il l'adoucit si bien par ses manières aimables et polies, que ce seigneur, ne pouvant plus résister à ses prévenances et à la grâce qui le pressoit intérieurement, devint son meilleur ami et son plus zélé protecteur.

Philippe II venoit de mourir; son fils, le roi Philippe III, s'étoit retiré à Valladolid; le saint se présenta devant lui, et obtint de sa générosité d'abondantes aumônes pour l'érection d'un couvent et

d'une église dans cette ville. Il établit un autre couvent à Alcala de Henarès, où le grand et vénérable cardinal Ximenès avoit fondé une université déjà célèbre. C'est là que devoient étudier les meilleurs sujets de l'Ordre. Le saint revint ensuite à Madrid exercer la charge de maître des novices au couvent du Saint-Esprit, qui avoit remplacé celui de Saint-Joseph.

Un jour, il vit entrer dans la maison un homme qui se nommoit Eugène Hurtado. « Mon frère, lui dit le saint, n'oubliez pas que Notre-Seigneur vous veut dans notre Ordre, car vous m'avez coûté bien des pénitences et des prières. » Hurtado fut surpris d'entendre parler ainsi un religieux qui ne l'avoit jamais vu ; mais quoiqu'il fût alors occupé d'affaires très-importantes, dont l'avoit chargé la cité d'Alcala, la grâce de Dieu l'amena comme malgré lui dans l'Ordre, où il rendit de très-grands services par sa vertu et ses mérites.

Je ne puis raconter tous les miracles que fit à Madrid le bienheureux saint François ; je rapporterai seulement un trait d'humilité qui le peint tout entier.

Il avoit coutume, en passant devant une image de la très-sainte Vierge, de lui dire un *Ave Maria* : une fois, emporté par son amour, il récita tout haut la prière, de sorte que le supérieur l'entendit. Il sortit de sa cellule et lui dit : « Père, souvenez-vous que nous sommes dans un moment de silence, taisez-vous. » Le saint se tut aussitôt et se mit à genoux pour recevoir la correction de son supérieur ; il y resta une heure et demie, jusqu'à ce qu'enfin le supérieur lui envoya dire de se lever.

Après être resté quelques années en Espagne, où l'Ordre s'étoit accru d'une manière étonnante, il revint en Italie et fonda à Rome le couvent de Saint-Laurent in *Lucina*. Nommé une seconde fois prévôt de la maison de Naples, puis vicaire général de l'Ordre pour l'Italie, il acheva d'affermir l'Institut par l'admirable exemple de ses vertus et l'autorité de ses miracles. Il guérissoit avec le signe de la croix tous les malades qu'on lui amenoit, et chassoit les démons par la force de sa parole.

En 1607, voyant son œuvre à peu près accomplie, il obtint de se

démettre de ses emplois, afin de pouvoir vivre tout en Dieu; il choisit pour sa demeure le dessous d'un escalier de la maison de Naples, où souvent on le trouvoit élevé en extase, les bras étendus en croix. Encore qu'il eût fait vœu de renoncer à toutes les dignités de la terre, le Pape Paul V lui offrit plusieurs évêchés; mais il ne put jamais triompher de la résistance désespérée du saint homme. « Je veux faire mon salut dans mon petit coin, disoit-il à ses compagnons, car il faut mourir, et souvent lorsqu'on y pense le moins. Je n'ai plus que quelques jours de vie, disoit-il encore, nous voici à la fin. »

Dieu lui avoit sans doute révélé sa mort prochaine; car prêchant un jour au peuple sur l'incertitude du moment de la mort, il s'écrioit : « Qui sait si je serai encore vivant dans un an ? qui sait si je ne mourrai pas cette année-même ? » Il mourut en effet.

Il étoit parti au commencement de mai 1608, pour établir un convent de son Ordre à Agnone; passant par Lorette, il voulut visiter la sainte maison qu'avoit habitée la très-sainte Vierge, et où *le Verbe s'est fait chair*. A force d'instances, il obtint des gardiens la faveur d'y rester la nuit en prières. Lorsqu'il imploroit la protection de la Reine du ciel pour son Ordre, Adorno, son ancien compagnon, lui apparut en habit religieux, mais tout resplendissant de lumière. Il l'assura d'un visage riant de la protection de la très-sainte Vierge, et lui dit qu'il jouissoit déjà de la gloire; qu'il l'y suivroit bientôt, et que deux autres religieux mourroient aussitôt après lui.

Le lendemain le saint continua son voyage; en arrivant à Agnone, il dit ces paroles prophétiques : *Hec est requies mea in seculum seculi* : voici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles; mais on ne le comprit pas, car il se portoit à merveille. Il rencontra un jeune homme qui menoit une vie licencieuse, et l'avertit de se convertir au Seigneur, lui disant qu'il étoit temps de sortir de la voie qui le conduisoit à la perdition éternelle. Ce jeune insensé accueillit en riant ses avis, et lui répondit en se moquant de ses menaces.

— Eh bien, reprit le saint avec un regard sévère, puisque tu

te railles de ce dernier appel de la miséricorde de Dieu, avant une heure tu tomberas dans les mains de sa justice.

Il mourut en effet avant que l'heure fût écoulée, et sans avoir voulu faire pénitence, au grand effroi de tous ceux qui furent témoins de cet épouvantable châtement.

Le premier jour de juin, le saint fut atteint d'une légère fièvre; il la supporta d'abord avec courage, mais le mal croissant d'heure en heure, les médecins le forcèrent à se mettre au lit. Il se prépara aussitôt à la mort. On l'entendoit répéter souvent : « Seigneur Jésus, que vous êtes bon ! Seigneur, ne me refusez pas ce sang précieux que vous avez répandu pour moi. O paradis ! ô paradis ! » s'écrioit-il en se soulevant sur son lit, comme pour s'élancer vers le ciel.

Le mardi, qui étoit le 3 juin et l'avant-veille de la Fête-Dieu, il reçut les derniers Sacrements avec une piété vraiment angélique. Il prit ensuite son crucifix d'une main, une image de la très-sainte Vierge de l'autre, et regardant ainsi alternativement son Père et sa Mère, il passa les dernières heures de sa vie en une douce contemplation. Le mercredi, une heure avant le coucher du soleil, on l'entendit s'écrier : « Allons, allons !

— Et où voulez-vous aller, Père François, lui dit-on ?

— Au ciel, au ciel, » répondit-il d'une voix elaire et le visage plein de joie.

Il mourut en prononçant ces paroles, le 4 juin de l'an 1608, âgé de quarante-quatre ans sept mois et vingt-deux jours.

Le corps de saint François Caracciolo fut rapporté à Naples, et les miracles se multipliant à son tombeau, le patriarche des Clercs-Réguliers-Mineurs, béatifié par Clément XIV, fut enfin canonisé par Pie VII, le 24 mai 1807.

A Rome, les saints martyrs Arèce et Dacien.

A Bresce, saint Clatée, évêque et martyr sous l'empereur Néron.

En Pannonie, les saints martyrs Rutilé et ses compagnons.

A Arras, sainte Saturnine, vierge et martyr.

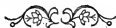
A Tivoli, saint Quirin, martyr.

A Constantinople, saint Métrophane, évêque et grand confesseur.

A Milève, en Numidie, saint Optat, évêque, illustre par sa science et sa sainteté. — C'étoit un savant et saint prélat, qui avoit passé des ténèbres de la gentilité aux lumières de la foi, et dont saint Augustin disoit qu'il avoit apporté à l'Eglise les dépouilles des Égyptiens, c'est-à-dire la connoissance qu'il avoit acquise dans le monde de la science et des lettres humaines. Il y avoit à Carthage en ce temps-là un évêque donatiste, nommé Parménien, qui publia pour la défense du schisme un ouvrage dont les donatistes triomphoient. Saint Optat entreprit de le réfuter, afin d'éclairer les ignorants et de soutenir les foibles dans la foi. Il publia les six premiers livres de son écrit en 370, et le septième environ quinze ans après. Il y faisoit cette belle remarque que l'on peut si justement appliquer aux schismatiques de tous les temps : « La vengeance fut la mère du schisme, l'ambition en fut la nourrice, et la cupidité fut le champion qui se chargea d'en prendre la défense. » Il y disoit encore sur l'unité de l'Eglise : « Vous ne pouvez nier que la chaire épiscopale fut premièrement donnée à Pierre dans la ville de Rome; qu'il y siégea le premier comme chef des apôtres, que cette chaire étoit une; que l'on n'étoit censé conserver l'unité qu'autant qu'on étoit uni avec elle; que chaque apôtre ne prétendoit pas avoir la sienne; qu'on étoit schismatique lorsque, contre cette chaire, on avoit l'audace d'en élever une autre.... Remontez à l'origine de la vôtre, et vous verrez combien vous êtes mal fondés à donner votre secte pour la véritable Eglise.... C'est à Pierre que Jésus-Christ a dit : *Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elles.* De

quel droit donc réclamez-vous ces clefs, vous qui, par une présomption sacrilège, osez combattre contre la chaire de Pierre? » Voilà ce qu'on pensoit dans l'Eglise dès les premiers siècles.

A Vérone, saint Alexandre, évêque.



CINQUIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, archevêque et martyr.

Saint Marcien et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Florence, Cyriaque, Marcellin et Faustin; sainte Zénaïde et ses compagnes, martyres; saint Dorothee, martyr; saint Sanche, martyr; le bienheureux Pacifique de Ceredano, Franciscain.

LA VIE DE SAINT BONIFACE,

APÔTRE DE L'ALLEMAGNE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 754.

Saint Zacharie, pape — Constantin V, empereur.
— Childeéric III, roi.

Entre plusieurs grands et saints personnages que le royaume d'Angleterre a produits, saint Boniface est l'un des principaux, car par sa vie et par sa doctrine il convertit une infinité de peuples idolâtres à la lumière de l'Évangile. Ses parents l'élevèrent soigneusement. Son père eût bien désiré de l'avancer dans le monde : mais plus il s'efforçoit de l'y engager, plus il s'en éloignoit. Ce que son père reconnoissant, il lui accorda de se mettre dans un monastère pour y servir Dieu plus librement, selon son désir. Le saint jeune homme y demeura quelques années, pour apprendre la science et la vertu, mais n'y trouvant pas d'assez bons maîtres, avec la licence de son abbé, il alla en un autre couvent, où il s'en faisoit un meilleur exercice. Il apprit là les sciences convenables à sa profession, et l'excellence de sa doctrine, jointe à l'intégrité de sa vie, le mit en grand crédit.

Il fut fait prêtre à l'âge de trente-huit ans, et après que l'abbé du couvent où il étoit fut décédé, tous les religieux le prièrent d'être leur supérieur, ce qu'il refusa, s'en jugeant indigne par humilité et parce que Dieu l'appeloit ailleurs, et lui donnoit un désir véhément d'annoncer l'Évangile aux Gentils, et de confirmer sa prédication de son propre sang. Il s'en découvrit aux religieux, qui y acquiescèrent, voyant que c'étoit la volonté de Dieu. Il prit donc congé d'eux, et alla trouver l'évêque du lieu, nommé Daniel, pour lui faire entendre l'intention qu'il avoit d'aller à Rome, en dévotion de visiter les corps des saints apôtres saint Pierre et saint Paul : et ayant reçu sa bénédiction avec des lettres testimoniales au pape Grégoire II, il sortit d'Angleterre accompagné de plusieurs serviteurs qui désiroient de le suivre.

Étant venu à Rome, après avoir fait ses dévotions, il baisa les pieds du Pape, et lui dit le sujet de son voyage. Grégoire en fut bien aise, et ayant lu les lettres de l'évêque, il reconnut que c'étoit une affaire de Dieu, et alors il traita plus familièrement avec lui de diverses choses. Enfin il le fit prédicateur apostolique, lui donna un bref favorable pour prêcher l'Évangile aux infidèles par tout le monde, lui enjoignant de suivre toujours l'ordre et la règle de l'Église romaine, et il l'avertit de tout ce qu'il devoit faire dans une si haute entreprise.

Boniface reçut la bénédiction de Sa Sainteté, avec un grand trésor de reliques qu'il avoit demandées, et s'achemina vers l'Allemagne. Passant par la Lombardie, il vit Luitprand, roi des Lombards, qui le reçut très-favorablement : de là il entra en Bavière par les Alpes, et vint jusqu'en Thuringe en Allemagne, où il commença à jeter la semence du ciel, gagnant les cœurs des princes séculiers, et exhortant les prêtres à réformer leurs mœurs : mais ayant su la mort de Radbod, roi des Frisons, cruel ennemi des catholiques, et destructeur des églises, il y passa, en espérance d'y trouver une plus riche moisson, et d'augmenter beaucoup, en souffrant, la gloire de Jésus-Christ. Notre-Seigneur le favorisa en cette sainte entreprise, où il gagna plusieurs âmes sur les païens, et les amena comme des brebis égarées à leur vrai et premier pasteur.

Il étoit si humble, qu'il ne voulut pas exercer lui-même la charge apostolique, que le Pape lui avoit commise : mais il se joignit avec saint Willebrod, évêque d'Utrecht, homme très-saint, qui travailloit à ce même dessein, et le servit trois ans avec toute humilité, obéissance et charité. Le saint évêque se voulant retirer, à cause de sa veillesse, il pria Boniface d'accepter l'évêché, et de prendre le soin de cette Église ; à quoi il ne put le réduire ; au contraire, désirant continuer la prédication de l'Évangile, dont le Pape l'avoit chargé, et éclairer les Gentils, il retourna en Allemagne, laissant en Frise un monastère de religieux qu'il avoit fondé.

Il convertit et baptisa un grand nombre d'infidèles dans la province de Hesse, qui confine à celle des Saxons, faisant fleurir de jour en jour la Religion en ces pays, où le diable se faisoit adorer. On abattoit les temples des faux dieux, on en bâtissoit au vrai Dieu, on fonda des monastères pour ceux qui aspiraient à la perfection. Tant de gens venoient trouver Boniface pour être instruits, qu'il eut besoin d'appeler du secours d'Angleterre, d'où il fit venir des religieux et des femmes dévotes et bien instruites, afin d'avoir soin de celles qui se convertissoient et des monastères qu'on leur bâtissoit.

Comme il désiroit être conduit par le Saint-Siège, de peur de faillir, il envoya à Rome Bina, l'un de ses plus familiers, pour informer Sa Sainteté de l'état de cette nouvelle Église, et la supplier de l'éclairer sur les doutes qu'il lui proposeroit. Le Pape reçut avec beaucoup de contentement l'ambassade de Boniface, et il lui fit une réponse, portant commandement de le venir trouver à Rome : ce qu'il fit comme enfant d'obéissance. Sa Sainteté, voyant par les effets que c'étoit un homme de Dieu, le sacra évêque, et au lieu du nom de Winfrind qu'il portoit, le Pape lui imposa celui de Boniface, recevant son serment d'obéissance au Saint-Siège. Il lui donna des lettres adressées au duc Charles-Martel, qui gouvernoit alors la monarchie des François, et aux autres princes chrétiens d'Allemagne, mettant Boniface sous leur protection. Il écrivit aussi au clergé et au peuple de Thuringe, avec des brefs particuliers aux principaux, même aux peuples infidèles de Saxe : le saint Pontife

se montrant Pasteur universel, Père amoureux, et jaloux de la gloire du souverain Pasteur.

Saint Boniface retourna très-content en Allemagne, après avoir reçu la bénédiction du Saint-Père, et ses brefs apostoliques ; il fut bien accueilli des princes auxquels ces brefs s'adressoient, de sorte qu'il mit incontinent la main à l'œuvre, défrichant cette terre épineuse avec toutes sortes de fatigues et de travaux, en une extrême pauvreté, même des choses nécessaires. Il trouvoit plusieurs grandes difficultés, qu'il s'efforçoit de surmonter par ses prières continuelles et celles de ses amis qui étoient serviteurs de Dieu. Il résolut un jour d'arracher un haut chêne, qu'ils appeloient l'arbre de Jupiter, à cause qu'il étoit dédié aux démons. Encore que les païens accourussent pour l'en empêcher, et le tuer comme ennemi de leurs dieux, néanmoins il persista et le jeta par terre en quatre pièces, du premier coup de coignée qu'il lui donna. Les gentils voyant ce miracle se convertirent, et au lieu même il y bâtit un oratoire sous le nom de l'apôtre saint Pierre, auquel il étoit fort dévot.

Il écrivit à l'abbesse Eddeburge, en Angleterre, pour la prier de faire écrire les épîtres de saint Pierre en lettres d'or, et de les lui envoyer, afin qu'il les portât sur soi, comme un précieux trésor, puisque le successeur de saint Pierre lui avoit commandé de prêcher l'Évangile.

Ce saint ne se contenta pas d'éclairer les infidèles, au nombre de plus de cent mille ; mais aussi il eut soin d'extirper les vices qui naissoient entre les chrétiens, en quoi il eut beaucoup à souffrir, résistant aux persécutions de ceux qui le travailloient par leurs péchés, et à certains hérétiques, qui sous le masque de catholiques semoient la zizanie de leurs erreurs parmi le bon grain de Notre-Seigneur.

Entre les églises qu'il bâtit en Thuringe, il y en eut une du nom de Saint-Michel ; à cause qu'étant en oraison au bord d'une rivière, saint Michel lui apparut tout éclatant de lumière, et l'encouragea de continuer comme il avoit commencé.

Pendant qu'il s'occupoit en ces exercices, éclairant comme un

soleil les nuits obscures de la gentilité, Grégoire II décéda à Rome, le 2 de février l'an 731. Grégoire III lui succéda. Boniface députa incontinent vers lui, tant pour rendre l'obéissance au vicaire de Jésus-Christ, que pour l'avertir du fruit qu'il faisoit en Allemagne, et avoir la résolution de quelques doutes qui lui survenoient en l'établissement de cette nouvelle Église. Le Pape se réjouit d'entendre ces bonnes nouvelles, et lui accorda ce qu'il demandoit, satisfaisant à ses questions et à d'autres choses qu'il ne prétendoit pas : car il le fit archevêque, et lui envoya le pallium, lui prescrivant d'ordonner des évêques partout où il y en auroit besoin.

Ces grâces du Saint-Siège encouragèrent davantage saint Boniface, qui érigea deux églises : l'une en l'honneur de saint Pierre, l'autre de saint Michel Archange; et deux monastères auprès, afin que les religieux louassent continuellement Dieu. De là il passa en la province de Bavière, qu'il éclaira de sa prédication; puis il s'achemina à Rome accompagné de plusieurs François, Anglois et Allemands, qui alloient en dévotion aux tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul : mais Boniface y alloit pour connoître le nouveau Pape, et conférer avec lui de ce qui concernoit les infidèles déjà convertis, ou en voie de se réduire : comme aussi pour extirper les abus et les corruptions qui s'étoient introduites parmi les gens d'Église. Tout succéda au désir de saint Boniface; le Pape lui donna sa bénédiction, avec plusieurs reliques, et écrivit aux princes, aux évêques et aux communautés d'Allemagne.

En s'en retournant il visita le roi de Lombardie, à cause du corps de saint Augustin qui est en la ville de Pavie. Il demeura quelques jours avec le roi; mais le duc de Bavière Utilon l'ayant convié de retourner, il prêcha dans sa province, et y ordonna trois évêques pour bannir ceux qui en usurpoient faussement la qualité. Il fit assembler un concile (parce qu'il n'en avoit point été célébré aucun depuis quatre-vingts ans), afin de remédier aux inconvénients innombrables des provisions qui se faisoient en faveur des séculiers ignorants et débauchés, lesquels étant promus à la prêtrise et à la prélature, vivoient dissolument, au scandale du peuple et au dés-honneur de la dignité sacerdotale. A ce concile, saint Boniface pré-

sida, comme légat du Saint-Siège apostolique, et on y ordonna plusieurs choses utiles au service divin, ainsi qu'au bien de l'Eglise.

Saint Boniface avoit été mis par le Pape Zacharie à la place de l'archevêque de Mayence, qui fut déposé pour avoir tué un homme. Mais Boniface écrivit à Sa Sainteté; il la supplia d'y mettre un autre archevêque, et d'envoyer en Allemagne quelqu'un de plus capable que lui pour être légat du Saint-Siège. Il demanda ceci parce qu'il avoit entendu dire que quelques envieux l'avoient calomnié envers Sa Sainteté. Zacharie, comme un saint et bénin pasteur, lui fit une honnête réponse, l'exhortant à continuer ce qu'il avoit bien commencé, et l'assurant qu'il n'enverroit point d'autre légat, ni d'autre archevêque de Mayence que lui, de son vivant. Depuis il lui commanda de couronner Pepin, roi de France, à la place de Chilpéric, qui fut renfermé dans un monastère : ce que Boniface exécuta de point en point. Il obtint du même Pepin la confirmation des privilèges que son père avoit octroyés au monastère de Fulde, fondé par Boniface, pour le repos de sa vieillesse : ce que Pepin lui accorda volontiers en l'honneur du glorieux apôtre saint Pierre.

Boniface fut ensuite averti que les Frisons qu'il avoit convertis, étoient retombés dans leurs anciennes superstitions et idolâtries; il en fut très-marri, et ayant eu révélation que Dieu le vouloit bientôt retirer de ce monde, il résolut d'aller auparavant en Frise, pour rétablir les dommages que le diable y avoit causés.

Pour cet effet, il laissa à sa place à Mayence, du consentement du Pape Étienne III, successeur de Zacharie, un sien disciple nommé Lulle, homme selon son cœur, plein de prudence et de zèle. Il recommanda au roi Pepin tous ses compagnons et les ouvriers évangéliques qui l'avoient aidé à planter et à cultiver la vigne de Jésus-Christ. Il ordonna que son corps fût enterré dans le monastère de Fulde, auprès de celui d'une sainte religieuse (qu'il avoit fait venir d'Angleterre pour la conduite des vierges sacrées), désirant que leurs corps attendissent en un même lieu le jour de la résurrection, puisque leurs esprits avoient travaillé en même temps à la gloire de Notre-Seigneur. Après avoir ainsi ordonné le tout, il passa en Frise, accompagné de trois prêtres, trois diacres

et quatre religieux, qui méritèrent tous la couronne du martyre, avec leur capitaine saint Boniface, ce qui arriva ainsi.

Sa venue consola fort les bons chrétiens ; il releva plusieurs qui étoient déchus, et éclaira les aveugles par sa prédication. Mais il y eut des obstinés qui s'endurcirent au lieu de s'amollir, et déterminèrent de le tuer, comme ennemi et destructeur de leur fausse religion. En effet, comme le saint étoit avec ses compagnons sur le bord d'une rivière, attendant que ceux qui avoient été baptisés vinssent recevoir le sacrement de Confirmation, ces barbares et ces gentils survinrent à l'improviste, armés, et donnant furieusement jusqu'où étoit le saint, ils le massacrèrent, ainsi que ceux qui étoient avec lui, sans aucune résistance : puis ils pillèrent les livres et les coffres des reliques, pensant y trouver de grands trésors, ce qui fut cause qu'en partageant, ils s'entretuèrent des mêmes armes dont ils avoient assassiné les saints. Ceux qui restèrent en vie ne trouvèrent que des reliques et des livres : entre autres le Nouveau Testament que saint Boniface portoit toujours sur lui, lequel se trouva transpercé d'un coup d'estoc, sans qu'il y eût une seule lettre coupée, ce qui fut tenu pour un prodige.

Quand les chrétiens de Frise surent la mort de leur apôtre et de leur pasteur, ils entrèrent à main armée sur les terres de ces païens, qu'ils ruinèrent, et tuèrent les meurtriers du saint. Depuis le clergé d'Utrecht enleva le corps de saint Boniface du lieu où il fut martyrisé, et l'ensevelit fort honorablement dans son église. Mais l'archevêque Lulle, sachant l'heureux martyre de son maître, et se ressouvenant de ce qu'il lui avoit commandé, fit solennellement transporter ce corps saint de l'église d'Utrecht en celle de Mayence, et de là à Fulde, Notre-Seigneur faisant de grands miracles par son intercession. Le vénérable Bède rapporte qu'il y eut cinquante-trois des compagnons de saint Boniface martyrisés avec lui.

La vie de saint Boniface a été écrite par Guillebaud, son disciple. Rutard, écolier de Raban, a décrit son martyre en vers héroïques. Les Martyrologes de Bède, d'Usuard, d'Adon, et d'autres font mention de lui le 5 de juin. Le cardinal Baronius en parle en ses *Annotations* et au neuvième tome de ses *Annales*.

Saint Boniface fut martyrisé l'an de Notre-Seigneur sept cent cinquante-cinq, selon Trithème en la *Chronique d'Hirsang*; mais selon Bède en l'*Épitome*, Sigebert et Baronius, l'an sept cent cinquante-quatre. Il est rapporté dans le décret et au concile de Tivoli, que saint Boniface, parlant des prêtres et des calices anciens au prix de ceux de son temps, disoit que les prêtres d'or se servoient de calices de bois, et que les prêtres de bois usaient de calices d'or. Sitôt qu'on sut le martyre de saint Boniface, on en fit mémoire, comme d'un saint martyr, spécialement au royaume de France.

En Égypte, fête des saints martyrs Marcién, Nicanor, Apollonius et autres, qui accomplirent leur glorieux martyre durant la persécution de Galère-Maximien.

A Pérouse, les saints martyrs Florence, Cyriaque, Marcellin et Faustin, qui furent décapités durant la persécution de Dèce.

A Césarée en Palestine, martyre des saintes Zénaïde, Cyre, Valérie et Marie, qui parvinrent avec joie au martyre par de nombreux tourments.

A Tyr, saint Dorothee, prêtre, qui souffrit beaucoup sous Dioclétien, et parvint jusqu'aux temps de Julien, sous lequel, étant dans sa cent septième année, il honora sa vénérable vieillesse par le martyre.

A Cordoue en Espagne, saint Sanche, jeune homme qui, quoique élevé à la cour, n'hésita point à souffrir le martyre pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution des Arabes.

Le bienheureux Pacifique de Ceredano appartenait au diocèse de Novare, lorsqu'il entra dans l'Ordre de Saint-François. Il fut particulièrement aimé du Pape Sixte IV, qui sortoit de ce grand

Ordre. Ce Pontife lui fit prêcher la croisade contre les Turcs, qui ravageoient les côtes d'Italie. Il approuva aussi une *Somme* que le bienheureux avoit composée des cas de conscience, et qui fut appelée la *Somme pontificale*. Le bienheureux Pacifique mourut dans l'île de Sardaigne, à la fin du quinzième siècle. Il est honoré aujourd'hui dans l'Ordre des Frères-Mineurs.



SIXIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Claude, archevêque de Besançon. — Saint Norbert, archevêque de Magdebourg, fondateur de l'Ordre de Prémontré.

Le diacre saint Philippe; saint Arthème, sainte Candide, son épouse, et sa fille sainte Pauline; vingt martyrs de Tarso; les saints Amance, Alexandre et leurs compagnons, martyrs; saint Alexandre de Fiesolè, évêque et martyr; saint Eustorge, évêque de Milan; saint Jean, évêque de Vérone.

LA VIE DE SAINT CLAUDE,

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.

AN 896.

Saint Serge I^{er}, pape. — Léon, empereur.
— Childebert, roi.

Le très-digne et très-vénérable prélat saint Claude naquit à Salins, alors ville capitale du comté de Bourgogne. Ses parents étoient Palatins ou princes du pays; dès l'âge de sept ans, après l'avoir soigneusement élevé en la crainte de Notre-Seigneur, ils le donnèrent à des maîtres, qui l'instruisirent autant aux sciences divines que profanes, lui expliquant dès lors la sainte Écriture, où il prenoit un singulier plaisir, comme aussi à lire la vie des glorieux martyrs et des saints anachorètes, tâchant de former la sienne à la leur et d'embellir son âme de leurs vertus héroïques.

Il avoit un esprit vif, un naturel affable, une conversation douce, et ne respiroit qu'à se donner entièrement à Dieu, s'exerçant en toute sorte de bonnes œuvres, et tenant le jour perdu auquel il

croyoit n'en avoir point fait. Il détestoit les danses, haïssoit les comédies, fuyoit les compagnies deshonnêtes, et ne parloit aux femmes que dans la nécessité, s'accostant volontiers des gens pieux avec lesquels il discouroit de la vertu, de l'horreur du péché, et des jugements de Dieu : si bien que dès lors quelques-uns le tenoient pour un saint ou un homme élevé par-dessus l'ordinaire. Il conserva le précieux trésor de sa virginité contre les furieux assauts de son corps et du diable, mortifiant l'un de rudes exercices et chassant l'autre à force de prières. On n'entendit jamais de sa bouche une parole dissolue ou légère; il s'abstenoit même du ris, qu'il jugeoit indécent à la gravité et à la modestie chrétiennes.

A l'âge de vingt ans, il se dégoûta entièrement du monde : tellement qu'après avoir quitté les armes, il se contenta d'une vie pauvre et simple, y trouvant plus de plaisirs qu'aux vanités et aux grandeurs de la terre. Le bruit de cette généreuse résolution se répandit incontinent par toute la province; les uns blâmant son dessein, les autres, mieux avisés, louant l'archevêque de Besançon, qui le fit aussitôt chanoine de son église cathédrale. Il s'y comporta si dignement, qu'on l'estimoit plutôt un moine habitant au désert, qu'un chanoine demeurant en la ville; car il vivoit si retiré, que l'on ne le voyoit qu'à l'église; il prioit et méditoit assidûment, et le reste du temps il l'employoit à lire l'Écriture ou à composer des livres, qui se gardent encore à présent en l'abbaye d'Ivrée. Il ne mangeoit qu'une fois le jour, excepté les fêtes et les dimanches, où il faisoit deux repas : il couchoit sur la dure, y prenant bien peu de repos : il avoit un regard simple, un parler modeste, un marcher composé, une gravité honnête : il étoit doux à autrui et sévère à soi-même.

Douze ans après qu'il fut fait chanoine, l'archevêque tomba malade. Le saint, craignant d'être élu à sa place, se retira de Besançon et s'en alla à Salins, sous prétexte d'aller voir ses parents, que depuis longtemps il n'avoit vus. Les chanoines délibérèrent longtemps de l'élection d'un prélat; et ne pouvant s'accorder, ils eurent recours à l'oraison : alors une voix fut entendue distinctement du ciel, que Dieu vouloit le chanoine Claude. Eux, bien

aises, l'élurent et députèrent vers lui des plus honorables de leur corps pour l'avertir de son élection. Et comme il ne la vouloit point accepter pour toutes les prières et les remontrances qu'on lui fit, ils recoururent au Pape, qui le contraignit de la prendre; si bien qu'il fut sacré archevêque, et par même moyen constitué prince du saint empire, l'an 626.

Il ne diminua pourtant rien de ses premières austérités, car il retint toujours sa manière de vivre. Il n'oublia rien de ce qui appartient à un sage et vigilant pasteur, se mettant à prêcher, à visiter ses églises, à déraciner les mauvaises coutumes de tout son diocèse, et à y répandre les semences de piété. Il composoit les différends de ses diocésains, et terminoit si heureusement leurs procès, que jamais on n'appela de sa sentence. Il assista et souscrivit au concile de Pamiers, célébré du temps de Gélase I^{er}, où beaucoup d'abus qui s'étoient insensiblement glissés en France, furent généralement retranchés.

Enfin, après avoir gouverné son diocèse l'espace de sept ans, il se sentit intérieurement tiré à une parfaite solitude, le monde lui étant une fâcheuse prison, et le désert un séjour agréable; si bien qu'après avoir pourvu et donné ordre à tout, il se retira en l'abbaye d'Ivrée, qu'un ange lui avoit enseignée, où il vécut en telle austérité et sainteté, qu'il sembloit n'avoir jamais été évêque, tant il étoit fervent en oraison, exact en l'abstinence, adonné aux veilles, assidu à lire, profond en humilité, sortant le dernier de l'église et y entrant le premier, servant de modèle à tous ses compagnons, qui ne s'en pouvoient assez étonner. Saint Injurieux, abbé du monastère, s'en voulut démettre sur lui; mais il ne le lui put jamais persuader, aimant mieux obéir que commander. Toutefois, les religieux, après son trépas, ne laissèrent pas de l'élire. Plusieurs chanoines et gentilshommes accoururent de toutes parts pour combattre sous un si brave chef, et s'avancer à la perfection par ses exemples et ses enseignements, où la plupart vécurent et moururent saintement.

Cependant le lieu étant stérile de sa nature, beaucoup de princes et de seigneurs de Bourgogne, excités par l'insigne piété du véné-

nable saint Claude, y léguaient de belles terres. Mais la largesse du roi Clovis les surpassa de beaucoup ; car outre les rentes annuelles qu'il légua, il leur donna cinquante muids de blé de rente et plusieurs autres commodités, que le saint prélat employa à secourir les pauvres, à recevoir les pénitents, à refaire les monastères, à embellir son église, voulant que l'on fit service à Dieu du plus précieux que l'on eût, comme de l'or et de l'argent.

Après avoir gouverné ce monastère avec une prudence et une vigilance merveilleses l'espace de cinquante ans, et y avoir assemblé un grand nombre de parfaits religieux, en l'âge de quatre-vingt-neuf ans, cassé de vieillesse et exténué de pénitences, il tomba en une légère maladie, durant laquelle sa dernière heure lui ayant été révélée, il fit une exhortation à ses religieux touchant l'amour de Dieu et le mépris des vanités. Il se mit ensuite en oraison, qu'il continua quatre jours sans cesser, puis descendant à l'église, il s'y confessa, reçut l'Eucharistie avec une humilité et une dévotion incroyables, tirant les larmes de toute l'assistance. De là il monta en sa chambre, et s'assit sur un banc où d'ordinaire il prioit, et levant les yeux et les mains vers le ciel, son âme s'y envola, laissant le corps en terre. Il fut solennellement inhumé au monastère, et se trouve encore à présent frais et entier, Dieu voulant par cette incorruption merveilleuse faire paroître l'incorruption de ses mœurs et l'immortalité de sa gloire.

Sa vie est rapportée par Surius, et plus amplement par Molan, et aux *Additions* de Pierre de Natalibus. Les Martyrologes de Rome, de Bède et d'Adon en parlent honorablement le sixième jour de juin.

LA VIE DE SAINT NORBERT,

ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG, FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

AN 1134.

Innocent II, pape. — Lothaire II, empereur.
— Louis le Gros, roi.

Saint Norbert naquit au bourg de Santen, anciennement nommé Troye, à deux lieues de la ville de Cologne. Son père s'appeloit Héribert, et sa mère Hedevige, gens riches et bien qualifiés. Sa mère, étant enceinte de lui, entendit une voix qui lui dit : *Bon courage, l'enfant que tu portes sera archevêque.*

Norbert, après avoir étudié quelque temps, devint courtisan, premièrement à la suite de Frédéric, archevêque de Cologne, et depuis à la cour de l'empereur Henri. Il se faisoit aimer de tous à cause de sa noblesse, de ses richesses et de son affabilité; se donnant du bon temps, et recherchant les moyens de vivre à son plaisir. Mais Norbert ne trouvant pas d'abri assuré dans un golfe si plein d'orages, Dieu commença à le réveiller pour lui faire connoître que la paix de l'âme dépend de Dieu seul, en qui il la devoit chercher et trouver. Il se fit prêtre, et quittant les beaux habits de soie qu'il portoit, il s'habilla d'un gros drap noir, renonçant à tous les divertissements auxquels il s'étoit adonné jusqu'alors, pour vaquer à l'oraison et à la pénitence.

Pour cet effet il se retira quarante jours dans un monastère, et ensuite venant en l'église dont il étoit chanoine, il commença à prêcher avec ferveur, par un instinct particulier de Dieu, exhor-

tant chacun à la vertu. Tous les assistants furent surpris en voyant le soudain changement de sa vie, et qu'un courtisan vain, dissolu et léger, fût incontinent devenu prédicateur de l'Évangile. Quelques-uns étoient touchés au vif, mais la plupart prenoient fort mal sa liberté à les exhorter et à les reprendre. De manière qu'ils suscitèrent un clerc de basse condition, qui lui dit des injures et lui jeta de la boue au visage pour le diffamer davantage.

Un jour qu'il alloit dire la messe en des lieux écartés pour être plus recueilli, il lui arriva une chose étrange. Une grosse araignée tomba dans son calice; ce qui le mit en doute s'il recevrait le sang de Notre-Seigneur, au péril éminent de sa vie, ou s'il s'en abstiendrait avec la diminution de ce saint sacrifice (n'étant pas encore instruit de ce que l'Église ordonne en semblable cas); enfin il avala l'araignée. Ayant achevé la messe, il se mit en oraison attendant la mort, mais Notre-Seigneur (pour l'amour duquel il s'étoit jeté en ce danger), permit qu'en éternuant il jetât par le nez l'araignée; ce qui lui donna une entière confiance en la protection singulière que Dieu a pour les siens.

Après qu'il eut prêché trois ans comme chanoine, en habit de simple clerc, souffrant plusieurs persécutions et fâcheries des envieux et des médisants, il résolut d'abandonner tous les revenus qu'il possédoit en l'Église : ce qu'il fit, et vendit même son patrimoine, et d'autres biens, dont il distribua l'argent aux pauvres, et s'en alla nu-pieds, mal vêtu, au cœur de l'hiver, avec deux de ses compagnons, trouver le Pape Gélase, qui avoit succédé à Pascal II, lui baisa les pieds, et lui rendit compte de sa vie passée et de ses intentions. Le Pape s'en réjouit avec lui, et voyant sa prudence par ses discours, et qu'il étoit guidé de l'esprit de Dieu, il le voulut retenir auprès de lui : mais Norbert le supplia de l'en dispenser, parce qu'ayant vécu si dissolument à la cour, qu'il y avoit perdu la fleur de sa jeunesse, il désiroit faire pénitence de ses péchés, de quoi la faveur que le Pape lui offroit le pourroit détourner. Sa Sainteté reçut son excuse, et lui donna permission de prêcher l'Évangile par tout le monde. Elle lui fut depuis confirmée par Calixte II, qui succéda à Gélase.

Avec cette bénédiction et la licence du Pape, Norbert sortit de Rome avec ses deux compagnons, nu-pieds, au plus fort de l'hiver, ayant bien souvent la neige aux genoux et jusqu'à la ceinture. Passant par Orléans, il trouva un troisième compagnon, et à Valenciennes le chapelain de l'évêque de Cambrai, nommé Hugues, qui lui succéda depuis en la conduite de son nouvel Ordre. Saint Norbert alloit avec ses quatre compagnons de ville en ville, de paroisse en paroisse, prêchant avec une telle édification du peuple, que tout le monde les suivoit et alloit au-devant d'eux. Ils traioient, en leurs exhortations et en leurs discours familiers, de la pénitence, de se confesser souvent, ce que doivent faire ceux qui sont en mariage pour se sauver, et les obligations de chaque état.

Il avoit un don de Dieu fort particulier, de mettre la paix parmi ceux qui étoient en querelle, et de rendre les ennemis amis, et il fléchissoit les cœurs les plus indomptables; s'il se trouvoit quelqu'un si furieux et si obstiné que de refuser son conseil, Dieu l'en punissoit incontinent. Il entreprit un jour de réconcilier deux seigneurs qui se faisoient une guerre mortelle : sitôt qu'il eut parlé à l'un, il le rangea à ce qui étoit de la raison ; mais l'autre se rendit si inexorable et si obstiné, qu'il ne le put adoucir. Alors Norbert, se tournant vers son compagnon, lui dit : *Cet homme est hors de soi, il ne nous veut pas croire, mais il en sera bientôt puni, car il tombera entre les mains de ses ennemis, qui le maltraiteront : comme il arriva.*

Une autre fois qu'il persuadoit plusieurs personnes de vivre entre eux en union et en paix, un soldat qui ne voulut pas croire le saint s'en alla fort en colère, et monta à cheval pour s'en retourner ; mais il eut beau piquer son cheval, il ne le put faire avancer d'un seul pas : cela lui fit connoître sa faute, et se prosternant aux pieds du saint, il lui en demanda pardon devant tout le monde. Saint Norbert alla ensuite à Cologne en intention d'en apporter quelques reliques ; là, Notre-Seigneur lui révéla le corps de saint Gérion, dont toute la ville fut fort réjouie.

Dieu multiplioit les compagnons de Norbert et l'inspiroit de fonder un nouvel Ordre. Ayant eu révélation que c'étoit la volonté

divine, il choisit un lieu solitaire, rude et austère, qui s'appeloit Prémontré, en l'évêché de Laon, pour y bâtir son premier monastère. Il commença là sa nouvelle religion, qui retint le nom de Prémontré. Il prit la règle de saint Augustin et l'habit blanc de Chanoine-Régulier, menant une vie de vrai pénitent, et si rigoureuse, qu'elle étoit plus angélique qu'humaine. L'ennemi du genre humain persécutoit terriblement ces bons religieux, tâchant de ralentir et d'amortir leur ferveur par diverses tentations et tromperies; mais ils les surmontoient par jeûnes, veilles et oraisons, encore qu'il s'en trouvât quelquefois d'accablés par leur faiblesse.

Il y avoit un religieux très-dévoit, pénitent et surtout abstinant, parce qu'il jeûnoit toute l'année, excepté les dimanches, sans manger d'aucune chose cuite. Mais il fut tellement tenté le mercredi des Cendres (Norbert étoit pour lors absent), qu'il s'excusa de jeûner le Carême, et ne se voulut pas abstenir de manger du lait et du fromage, disant qu'il ne lui étoit pas possible de vivre autrement, et que Dieu ne vouloit pas qu'il mourût. Norbert retourna au monastère, mais avant que d'y rentrer, il sentit un air infect et une certaine horreur, de sorte qu'il conjectura qu'il étoit arrivé quelque désordre en son couvent par la suggestion de Satan. Étant entré, il sut ce qui se passoit et fit venir devant lui ce religieux, qui étoit si gros et si gras qu'il ne pouvoit tenir en sa peau : il reconnut aussitôt que c'avoit été une pure tentation du démon, sans aucune nécessité; de sorte qu'il lui commanda de jeûner au pain et à l'eau : avec cette pénitence, en peu de jours ce religieux revint à lui-même et suivit la communauté.

Saint Norbert retournant un jour à son couvent avec deux novices, ils ouïrent une voix du ciel, qui disoit : *Voici la Compagnie de Norbert*, et de l'autre côté quelqu'un réponoit : *L'un de ces deux novices n'est pas de sa Compagnie*. Le saint s'étonna de cela; et après y avoir attentivement pris garde, il trouva qu'il y en avoit un moins dévoit que l'autre, indiscret en paroles, inconstant en ses résolutions, tiède en l'oraison, négligent en son devoir : il l'avertit paternellement; mais ce novice s'enfuit du couvent, en dérochant

quelque peu d'argent et des hardes qu'un autre novice avoit apportées.

Celui-là sortit donc, mais il en entra plusieurs autres, l'un desquels fut Geofroy, comte de Westphalie, homme puissant et en la fleur de son âge. Thibaut, comte de Champagne, voulut faire de même, et mit sa personne et ses États entre les mains de saint Norbert : mais il lui conseilla de se marier, parce qu'il avoit plus de moyens en cette qualité de servir Dieu et de faire du bien à son Église.

Notre-Seigneur l'illustra de plusieurs miracles. Il avoit un don particulier de chasser les diables des corps possédés. Entre autres on lui amena une fille qui étoit fort tourmentée depuis un an : et le diable récita par sa bouche le livre des Cantiques de Salomon, qu'il interpréta premièrement en latin et après en allemand. Norbert eut de grands combats contre ce diable, qui étoit rebelle et furieux ; néanmoins, à la fin il le surmonta et le chassa en disant la messe, par la vertu du saint Sacrement de l'Autel.

On amena une autre fois au couvent un garçon qui étoit possédé d'un diable si terrible, que personne ne le pouvoit tenir, jusqu'à ce qu'un jeune religieux, se confiant en la vertu d'obéissance, dit au Prieur : *Si l'on me commande en vertu de la sainte obéissance de l'arrêter, je l'arrêterai moi seul, quelque effort qu'il fasse.* Le Prieur lui commanda de le prendre, et le diable s'enfuit du corps, laissant ce garçon en liberté.

Une autre fois qu'il conjuroit un fâcheux démon devant tout le monde, cet esprit malin commença à découvrir les péchés secrets des assistants ; mais il n'en put révéler aucun de ceux dont ils s'étoient confessés. Le peuple, qui se voyoit ainsi accusé, s'enfuyoit, de manière que saint Norbert étoit quasi-seul : mais il le vainquit par ses prières et par ses oraisons, et le chassa de ce corps. Il délivra semblablement plusieurs autres possédés.

Dieu lui départit aussitôt le don de prophétie et lui révéla l'accroissement de son Ordre. Un de ses religieux portant une cruche d'eau qu'il avoit puisée dans une claire fontaine, il lui demanda ce qu'il vouloit faire de cette eau infecte, et regardant dans la cruche

ce religieux y vit un gros serpent. Le diable lui étant apparu une fois sous la forme d'un ours épouvantable qui se vouloit jeter sur lui, il se troubla un peu d'abord, mais ayant découvert que c'étoit le diable, il prit courage; il lui commanda au nom de Jésus-Christ de s'en aller, et il disparut aussitôt.

Saint Norbert alla à Rome par dévotion et pour supplier le Pape de confirmer par son autorité apostolique la Congrégation qu'il avoit fondée : ce que le Pape octroya en lui faisant plusieurs grâces et faveurs. Lorsqu'il fut prêt à sortir de Rome, l'on entendit une voix qui disoit qu'il seroit évêque de Magdebourg, comme il arriva par permission divine, sans qu'il y pût résister.

Aussitôt qu'il eut pris possession de son évêché, il commença à nourrir son troupeau de la doctrine céleste, et à réformer les mœurs du clergé par ses remontrances et ses corrections, mais principalement par l'exemple de sa sainte vie. Il apprit que les biens et les revenus de son Église avoient été aliénés et diminués, tant par la négligence de ses devanciers, que par la violence de quelques-uns qui les avoient tyranniquement usurpés, mais attendu que c'étoit le bien des pauvres, et que moins l'Église en avoit, moins ils seroient secourus en leurs nécessités, il résolut de recouvrer ce qui s'en étoit égaré, de peur que Dieu ne le punit comme mauvais administrateur et défenseur de son Église. Mais ceux qui étoient puissants et malins conçurent une telle haine contre le saint Prélat, qui faisoit son devoir, qu'ils épièrent l'occasion de se venger de lui.

Le Jeudi-Saint, comme Norbert confessoit, il se présenta un homme habillé en pénitent, qui pria le portier de le laisser entrer pour se confesser à l'évêque. Le portier en avertit l'évêque, qui lui commanda de ne le pas introduire jusqu'à ce qu'il l'en avertit. Après qu'il eut expédié les autres, il le fit entrer et lui dit qu'il s'arrêtât sans approcher plus près de lui, ni sortir de la place où il étoit : puis il commanda qu'on lui ôtât son manteau pour voir ce qu'il portoit, et il fut trouvé saisi d'un poignard, dont il vouloit tuer l'évêque, ainsi qu'il confessa, nommant ceux qui l'avoient induit à cette malheureuse entreprise. Une autre fois, allant la nuit

à Matines, un malheureux désespéré s'efforça de le tuer et l'eût fait si Dieu ne l'en eût empêché; car il frappa l'un de ses clercs, pensant que ce fût l'évêque, à qui il en vouloit.

Saint Norbert, étant devenu évêque, voulut donner un supérieur à l'Ordre de Prémontré, qu'il avoit fondé, pour le gouverner et arroser ce qu'il avoit planté : ce qui fut exécuté par l'avis des principaux de sa religion, et Notre-Seigneur approuva et confirma cette élection par une révélation particulière qu'eut le nouveau Prélat.

Saint Norbert servit aussi grandement l'Eglise durant le schisme qui s'éleva de son temps, lorsque, par le décès du pape Honorius II, on élut à sa place Innocent II, et que Pierre Léon, homme puissant et turbulent, voulut envahir le Saint-Siège sous le nom d'Anaclet, divisant l'Eglise de Dieu par son autorité et son mauvais artifice. Entre les saints qui favorisèrent le parti d'Innocent, Norbert fut des premiers ; il passa en Italie et servit grandement en cette périlleuse occasion par son conseil et par son autorité, jusqu'à ce qu'il vit Innocent établi en son siège à Rome.

Après qu'il fut de retour à son Eglise, Notre-Seigneur le visita d'une longue maladie, qui dura quatre mois et de laquelle il mourut, le sixième jour de juin l'an 1134, après avoir tenu le Siège huit ans. Il fut solennellement enterré en l'église de Sainte-Marie, qui étoit un monastère de son Ordre, selon qu'il l'avoit ordonné de son vivant, encore que le clergé le voulût inhumer dans l'église cathédrale où il avoit présidé. Il apparut depuis son décès à quelques-uns de ses religieux, qui eurent révélation de sa gloire.

La vie de saint Norbert fut écrite par un auteur de son temps, ainsi qu'elle est rapportée au troisième tome de Surius. Il est fait mention de lui dans le Martyrologe romain et aux *Annotations* du cardinal Baronius, le sixième jour de juin. Saint Antonin, en la seconde partie, titre 13, chap. 19, et titre 17, chap. 1; Sigebert, en sa *Chronique*, l'an 1134; Paul Morige, en l'*Histoire de l'origine des religieux*, chap. 57, disent que la religion de Prémontré s'augmenta tellement, qu'elle comptoit trente provinces et mille trois cents monastères d'hommes, et mille quatre cents de religieuses.

Entre les louanges que l'on peut dire de cet Ordre, c'est que le grand Patriarche saint Dominique en a emprunté certaines cérémonies et ordonnances : ce qui montre qu'elle florissoit de son temps et que la vie y étoit fort régulière, ainsi qu'a dit Ferdinand de Castille. Car ne manger jamais de viande, jeûner continuellement la plupart de l'année, n'user point de linge et autres austérités importantes ont été empruntés de cette religion, ainsi qu'a écrit Humbert des Romains, qui étoit du temps de saint Dominique et qui fut général de son Ordre.

A Césarée en Palestine, fête de saint Philippe, qui fut l'un des sept premiers diacres. Célèbre par ses prodiges et ses miracles, il convertit la Samarie à la foi de Jésus-Christ, baptisa l'eunuque de Candace, reine des Éthiopiens, et mourut enfin à Césarée. On inhuma près de lui trois vierges prophétesses, ses filles. Sa quatrième fille mourut à Éphèse, remplie du Saint-Esprit. — Lorsque la première persécution s'éleva contre les apôtres, saint Philippe s'en alla en la ville de Samarie, qu'il convertit par ses prédications et par ses miracles. Il y délivra plusieurs démoniaques, guérit des paralytiques, des perclus, des boiteux, ce qui le faisoit toujours suivre d'une grande multitude de peuple. Il baptisa Simon le Magicien, qui, par ses tours de magie, s'étoit acquis une si grande réputation en cette ville, qu'on lui attribuoit la puissance de Dieu. Averti par un ange, saint Philippe s'en alla sur le chemin de Gaza, où il rencontra l'eunuque de la reine d'Éthiopie, surintendant de ses finances, qui s'en revenoit de Jérusalem en lisant les prophéties d'Isaïe; il lui expliqua ce qui concernoit Notre-Seigneur, le convertit et le baptisa sur-le-champ. Il disparut ensuite emporté par l'Esprit de Dieu, et il s'en alloit de ville en ville, prêchant partout l'Évangile de Jésus-Christ. Il arriva ainsi à Césarée, où Dieu le rendit recommandable par plusieurs miracles. Ce saint diacre avoit quatre filles vierges et prophétesses, par le moyen desquelles plu-

sieurs autres vierges se consacrèrent à Dieu. Du temps de saint Jérôme on voyoit encore leurs cellules, que saint Paul voulut visiter dans son voyage de Palestine. Saint Philippe reçut chez lui l'apôtre saint Paul avec ses disciples ; il ressuscita un mort que ses filles lui présentèrent, et après avoir prêché dans la Thrace, il revint à Césarée, où il finit heureusement ses jours. La sainte Écriture lui donne le nom d'Évangéliste, pour le zèle avec lequel il annonçoit l'Évangile.

A Rome, saint Arthème, avec son épouse Candide et sa fille Pauline. Arthème ayant cru en Jésus-Christ, à la prédication et à la vue des miracles de saint Pierre l'Exorciste, et ayant été baptisé avec toute sa maison par saint Marcellin, prêtre, fut frappé avec des fouets garnis de plomb, et mis à mort par le glaive, par l'ordre du juge Sérène. Son épouse et sa fille, jetées dans une grotte, y furent écrasées avec des pierres et de la terre.

A Tarse en Cilicie, vingt saints martyrs, qui, du temps de Dioclétien et Maximien, sous le juge Simplicie, glorifièrent Dieu dans leurs corps par divers tourments.

A Noyon, dans les Gaules, les saints martyrs Amance, Alexandre et leurs compagnons.

A Fiésolé en Toscane, saint Alexandre, évêque et martyr.

A Milan, décès de saint Eustorge, évêque et confesseur.

A Vérone, saint Jean, évêque.



SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Paul, évêque de Constantinople, martyr.

Saint Lycarion, martyr; saint Pierre et ses compagnons, martyrs; saint Robert d'Angleterre, abbé de Clteaux.

LA VIE DE SAINT PAUL,

ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE, MARTYR

AN 351.

Saint Jules I^{er}, pape. — Constance, empereur.

Saint Alexandre, premier patriarche de Constantinople, avoit attiré par ses prières la vengeance de Dieu sur Arius, qui, feignant d'être catholique et allant à ses nécessités naturelles, rendit les entrailles et l'âme avec les excréments : il avoit valeureusement combattu les ariens l'espace de vingt-trois ans qu'il tint le Siège, lorsqu'il mourut le vingt-huit août de l'an 340. Il n'ordonna pas, il est vrai, d'évêque pour son successeur : mais sur ce qu'on lui demanda quelle personne il désiroit, il recommanda que l'on fit élection de saint Paul, qu'il avoit lui-même ordonné prêtre, remontrant qu'en effet il étoit jeune d'âge, mais que la maturité de ses mœurs suppléoit à ce défaut : de plus, que tout ce qu'ils sauroient désirer dans un Prélat se rencontroit en sa personne, à savoir la doctrine et l'éloquence, jointes avec une probité singulière.

Cette élection excita un grand tumulte dans Constantinople,

parce que le peuple y étoit divisé en deux parties, à savoir les catholiques et les ariens. Il est bien vrai que du vivant de saint Alexandre les catholiques étoient les plus puissants, quelques efforts que fissent les ariens : mais sa mort rendit ceux-ci plus fiers qu'auparavant; ils voulurent trancher d'égal avec les catholiques et eurent enfin l'avantage. Néanmoins les catholiques élurent et consacrèrent saint Paul dans l'église de la Paix, qui étoit proche de la grande église.

Mais l'empereur Constance, qui étoit arien, arrivant sur ces entrefaites à Constantinople, causa un grand trouble dans l'Église; parce que, favorisant ceux de sa secte au préjudice des catholiques, il assembla un conventicule d'évêques ariens, où il fit déposer saint Paul de son siège, et Eusèbe de Nicomédie fut établi en sa place. Cependant saint Paul fut relégué à Pont, et de là en plusieurs autres lieux, selon la passion de ses ennemis, ainsi que nous l'apprend saint Athanase, son contemporain. Cette déposition et cet exil étoient bien capables de causer de l'affliction à tout autre qu'à saint Paul : toutefois, par une résignation entière de toutes ses volontés à celle de Dieu, il goûtoit indifféremment et les prospérités et les adversités de ce monde.

Tout ce qui se passoit contre lui n'étoit pas pour aucune chose de sa part qui fût le moins du monde contre la raison, mais bien par l'instigation de cet Eusèbe, esprit brouillon et ambitieux, et qui ne pouvoit pas se contenir dans la modération, aspirant toujours à quelque plus haut degré de fortune. C'est ainsi même que le déclarèrent les Pères du synode d'Alexandrie tenu par les évêques d'Égypte, et en l'épître synodale qu'ils adressèrent au Pape Jules (devant lequel saint Athanase et les eusébiens devoient comparoître pour dire chacun leurs raisons, afin de terminer leur débat) et à tous les évêques de l'Église catholique. Saint Athanase la rapporte en entier au commencement de sa seconde apologie.

Aussi cet Eusèbe n'en demeura pas là : car sur ce que le Pape Jules envoya des légats à Constantinople pour indiquer le temps d'un synode qu'il faisoit convoquer à Rome, pour justifier et ter-

miner les accusations des ariens contre saint Athanase, il les retint si longtemps, qu'enfin le temps fixé se passa sous le prétexte de la guerre des Perses, qui leur ôtoit la liberté et la sûreté des chemins. (Théodoret dit que ce qui empêcha véritablement les ariens d'aller à Rome, étoit qu'ils avoient eu avis que leur malice et leurs mensonges étoient découverts.) Là-dessus Eusèbe prit sujet de convoquer un synode à Antioche, où l'empereur étoit, et d'y appeler les autres évêques par l'autorité de l'empereur, afin d'y dédier une église que l'empereur Constantin avoit commencé à y faire bâtir. Ils s'y trouvèrent au nombre de quatre-vingt-dix (quelques-uns disent quatre-vingt-dix-sept, les autres quatre-vingt-dix-neuf), entre lesquels il y en avoit trente-six ariens. Là, après avoir fait ce qu'il désiroit contre saint Athanase, malgré les évêques catholiques qui n'y consentirent jamais, il envoya des ambassadeurs au Pape pour le supplier d'être le juge en la cause de saint Athanase. Mais Dieu ne lui fit pas la grâce d'en voir la décision, et peu après son synode il mourut.

Là-dessus le peuple rétablit aussitôt saint Paul en son siège, mais il n'en fut pas encore longtemps paisible possesseur, car les ariens ayant élu en même temps un certain Macédonius, il y eut de grands troubles et des séditions étranges, où plusieurs perdirent la vie de part et d'autre. L'empereur Constance, qui étoit à Antioche, en ayant été averti, commanda au duc Hermogène, qu'il envoyoit en Thrace, de se transporter jusqu'à Constantinople et d'apaiser la sédition en chassant Paul de son Église. Mais il en arriva autrement qu'il ne pensoit : car ayant voulu user de force, le peuple, au lieu de s'apaiser, entra en une telle furie, que, sans considération de sa qualité, ils assiégèrent son logis, y entrèrent, y mirent le feu, et l'ayant lui-même tiré dehors, le massacrèrent. Néanmoins cette fureur populaire fut bientôt apaisée. Aussitôt que l'empereur eut appris ces nouvelles, il s'y transporta promptement, chassa lui-même saint Paul de la ville, l'envoya en exil et châtia le peuple par de gros impôts, sans toutefois autoriser Macédonius, contre lequel il se fâcha grandement, pour avoir été la cause de tout ce trouble, et de la perte de tant de personnes, d'autant plus

que son élection avoit été faite sans son autorité ; après quoi il s'en retourna à Antioche.

Saint Paul n'étoit pas le seul prélat affligé : Asclépas, évêque de Gaza, Marcel d'Ancyre et Lucius d'Adrianopolis, furent également chassés de leurs sièges pour divers sujets. De sorte que s'étant trouvés tous à Rome, ils se présentèrent au Pape Jules, et lui firent entendre leurs plaintes et le tort qu'on leur faisoit. Sa Sainteté, usant du pouvoir qu'elle a sur tous les autres évêques, écrivit aux villes d'Orient, l'an 342, afin que chacun de ces évêques fût remis en son siège : ce qui fut fait.

Mais saint Paul ne fut pas plutôt à Constantinople, que l'empereur Constance écrivit au gouverneur, nommé Philippe, et lui commanda de chasser saint Paul derechef de son siège, et d'y établir Macédonius en sa place. Ce gouverneur, plus avisé qu'Hermogène, et craignant l'émotion du peuple, se servit d'une ruse, qui lui réussit ainsi qu'il désiroit, pour l'exécution de la volonté de l'empereur. Il feignit de vouloir pourvoir à quelques affaires de la ville, et fit venir saint Paul pour ce sujet au bain public, où il étoit. Là-dessus il lui fit entendre le commandement qu'il avoit de l'empereur ; et aussitôt, comme le peuple, qui se doutoit de l'affaire, s'étoit assemblé en ce lieu-là, il le fit passer par une ouverture sur le derrière, et le fit embarquer dans un vaisseau qu'il avoit préparé. On le conduisit à Thessalonique, ville principale de la Macédoine, qui étoit le pays natal du saint prélat, avec défense de partir de là sans jamais retourner au Levant. Ainsi le bon saint Paul fut subtilement chassé de son siège et de la ville, contre l'espérance et la créance de chacun.

Après cela, ce gouverneur s'en alla à l'église avec Macédonius en son carrosse, et l'y établit à main armée ; de sorte qu'il y eut encore un grand trouble pour ce sujet. Socrate dit qu'il y eut bien 1,150 personnes de tuées pour ce coup-là. Voilà la façon de procéder des hérétiques. Ce fut ainsi que Macédonius usurpa le siège de Constantinople sur saint Paul.

Cependant saint Paul trouva moyen de sortir de Thessalonique et de s'enfuir en Italie, en feignant d'aller à Corinthe ; saint Atha-

naïve s'étant aussi trouvé en ce pays, ils firent tous deux leurs plaintes à Constant, empereur d'Orient. Constant s'étant employé pour leur rétablissement envers l'empereur, son frère, mais sans effet, il fit convoquer, avec l'autorité du Pape Jules, un concile à Sardique, l'an 347, en partie pour le même sujet.

Ce concile étoit composé de trois cents évêques de l'Occident, et de septante-six seulement du Levant : ceux-ci se tinrent à part et ne voulurent pas se joindre avec les Occidentaux, si Athanase et Paul n'étoient chassés de l'assemblée, ce qu'ils ne purent obtenir. Car il est vrai que saint Paul et saint Athanase assistoient à ce concile : encore que saint Paul fut averti par le peuple de Constantinople qu'il ne s'y trouvât pas, parce que les ariens lui vouloient jouer un mauvais parti, ainsi que nous l'apprend Théodoret. Les ariens donc furent condamnés par ces doctes prélats, comme n'osant pas poursuivre l'accusation intentée contre ces deux grands personnages, saint Athanase et saint Paul; et puis les décrets du concile furent confirmés; enfin ce mot de *consubstantiel* éclairci et autorisé contre l'erreur des ariens.

Après cela, le concile envoya saint Vincent, évêque de Capoue, et Euphrates, évêque de Cologne, en ambassade vers l'empereur Constance, pour lui faire connoître ce qui s'étoit passé en ce concile. Ce que fit aussi Constant son frère, empereur d'Occident, par une autre ambassade, le suppliant tous de rétablir en leurs sièges saint Athanase, saint Paul et les autres évêques qui en avoient été chassés. Mais l'empereur Constance tirant cette affaire trop en longueur, Constant, son frère, l'envoya derechef prier de les rétablir promptement, et que s'il ne le faisoit, il iroit lui-même le faire : lui déclarant la guerre en ce cas-là. Par ce moyen saint Paul fut honorablement reçu dans Constantinople, et les autres en leur siège, par le commandement de l'empereur; car Constance, intimidé par les menaces de son frère, ne le vouloit pas désobliger jusqu'à ce point d'avoir la guerre contre lui pour cette considération.

Mais comme Constance étoit le prince le plus inconstant du monde, après la mort de Constant, son frère, qui arriva l'an 350,

n'ayant plus rien à craindre, il se laissa gagner facilement par les ariens : tellement qu'il chassa encore une fois saint Paul de son siège et l'envoya en exil à Cueuse, petite ville de Cappadoce. Les ariens, vrais esprits de division et de sang, non contents de le voir retiré et solitaire en ce petit lieu, envoyèrent des gens cruels, ministres de leur passion, qui l'étranglèrent en public le septième jour de juin, l'an de Notre-Seigneur 354, autorisés en cela du gouverneur Philippe, qui leur prêta main-forte pour exécuter leur méchant dessein.

Il est vrai que ce grand saint a souffert de furieuses bourrasques pour le soutien et la défense de la foi orthodoxe contre les ariens ou eusébiens, et qu'il a été comme le jonet de leurs passions. Car il fut premièrement envoyé en exil à Pont, d'où ayant été rappelé, l'empereur l'envoya après chargé de chaînes, dont on l'avoit lié, à Singre en Mésopotamie; depuis il fut encore exilé à Emèse, puis enfiu à Cucuse, petite ville d'Arménie, près des déserts du mont Taurus, où il trouva le couronnement de ses travaux. Saint Athanase a eu la curiosité de compter tous ses exils.

Cependant le cardinal Baronius remarque que ce préfet qui autorisa et procura même sa mort, ne vécut pas longtemps sans ressentir la main vengeresse de la justice divine. Car Dieu permit que, cette même année-là, il fut ignominieusement dépouillé de sa préfecture, et exposé à la risée du peuple : de sorte que, privé de la compagnie des siens, il s'en alloit errant, vagabond, loin de son pays, comme un autre Caïn, toujours pleurant et tremblant, et finit malheureusement ses jours.

Trente ans après, l'empereur Théodose I^{er} ayant appris tout ce qui s'étoit passé à l'endroit de saint Paul pendant sa vie et après sa mort, il fit transférer son corps d'Aucyre, où il reposoit, à Constantinople; il le reçut avec tous les honneurs imaginables, et le posa avec beaucoup de respect dans l'église même que Macédonius, son grand persécuteur, avoit fait bâtir, et que les macédoniens avoient longtemps occupée : laquelle depuis a toujours porté le nom de saint Paul.

Tous les Martyrologes latins font une honorable mention de

saint Paul le Patriarche : comme aussi le Ménologe des Grecs, le 6 septembre. Sa vie a été écrite par Métaphraste, qui l'a recueillie des anciens monuments; par Lipomani et par Surius. Saint Athanasie, son contemporain, Socrate, Sozomène et Théodoret décrivent assez particulièrement toutes ses actions. Plusieurs auteurs parlent encore fort honorablement de lui, selon le rapport du cardinal Baronius; comme aussi ce dernier, tant en ses *Annales ecclésiastiques* qu'en ses *Annotations sur le Martyrologe romain*.

En Egypte, saint Lycarion, martyr, qui, déchiré, fouetté avec des verges de fer embrasées, et tourmenté horriblement de diverses autres manières, accomplit enfin son martyre, frappé par le glaive.

A Cordoue, les saints martyrs Pierre, prêtre; Valabonse, diacre; Sabinien, Vistremont, Havence et Jérémie, moines.

En Angleterre, saint Robert, abbé de l'Ordre de Cîteaux. — Il étoit natif d'Yorck, et fut d'abord curé d'une paroisse de ce diocèse; mais il quitta sa cure pour se retirer chez les Bénédictins de Notre-Dame d'Yorck. Il se joignit ensuite au Prieur du monastère, nommé Richard, pour fonder avec douze autres moines la célèbre abbaye des Fontaines, où la règle étoit observée dans toute sa rigueur primitive. Ils s'affilièrent ensuite à l'Ordre de Cîteaux, auquel leur monastère fut agrégé par saint Bernard. Cinq ans après, un gentilhomme nommé Ranulphe de Merley, baron de Morpeth, touché de leurs vertus, voulut bâtir sur ses terres un couvent, dont saint Robert fut le premier abbé. Ce saint homme y mena une vie angélique, jeûnant tout le Carême au pain et à l'eau, passant les jours et les nuits en prières. Il fit plusieurs prophéties et un grand nombre de miracles. Il étoit lié d'amitié avec saint Bernard et saint Goderic. Il mourut le 7 juin de l'an 1159.

HUITIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Médard, évêque de Noyon.

Saint Maximin, premier évêque d'Aix; sainte Callopie, martyre; saint Godard, évêque de Rouen; saint Héracle, évêque de Sens; saint Clou, évêque de Metz; saint Séverin, évêque; saint Salustien; saint Victorin; saint Guillaume, archevêque d'York; le bienheureux François Patrizzi, Servite.

LA VIE DE SAINT MÉDARD,

ÉVÊQUE DE NOYON.

AN 556.

Pélage 1^{er}, pape. — Justinien, empereur.
— Childébert, roi.

Saint Médard naquit en Picardie, au village de Salency, diocèse de Noyon, de parents riches, et qui étoient seigneurs de ce lieu. Son père s'appeloit Nectard, et sa mère Protagie. Elle reçut de Dieu une très-grande faveur, car elle fut mère de deux saints enfants jumeaux, saint Médard et saint Gildard ou Godard, qui furent évêques en un même jour, l'un de Noyon et l'autre de Rouen, et moururent également le même jour, pour jouir en même temps d'une même gloire. Aussi étoient-ils tous deux de même humeur, enclins naturellement à la vertu, et également favorisés du Ciel en beaucoup de choses.

Saint Médard fut mis de bonne heure à l'étude, où il fit en peu de temps paroître la vivacité de son esprit; car il apprenoit aisément ce que ses maîtres lui enseignoient, et surpassoit de beaucoup

tous ceux de son école. Il chérissait entre ses compagnons un nommé Éleuthère, pour la correspondance mutuelle qu'ils avoient en vertu, en piété et en l'étude des lettres. Le regardant un jour, il lui prédit qu'il quitteroit le monde, et qu'il seroit un grand prélat en l'Église. Ce qui arriva ; car il fut élu évêque de Tournay en Flandre, où il se comporta très-dignement.

Entre les vertus qui lui étoient familières, la charité envers les pauvres tenoit le premier lieu, ne pouvant aucunement les voir souffrir sans les soulager. De sorte que voyant un jour un aveugle trembler de froid, il se dépouilla de sa robe et la lui donna, encore qu'il s'attendit à être bien réprimandé et battu de sa mère. Comme on le soupçonnoit une fois d'avoir vendu un cheval de son père, que néanmoins il avoit libéralement donné à un pauvre marchand, pour celui qu'il avoit perdu sur les chemins, il se mit en prières et n'y fut pas sitôt, que Dieu remit miraculeusement en l'écurie un autre cheval, pour accomplir le nombre.

Cela le fit dès lors admirer de chacun, et le fit considérer comme un saint ; mais cet honneur, aussi bien que le monde, lui étant une insupportable croix, il souhaila de s'en retirer et pria ses parents de condescendre à son désir. Ils s'y accordèrent bientôt (quoiqu'en ces occurrences il n'y ait point d'ordinaire de plus fâcheux ennemis) et le menèrent eux-mêmes à l'évêque de Vermand, pour vivre sous son obéissance, et s'adonner tant à la vertu qu'à l'office de l'Église.

Ce glorieux saint fit éclater en présence de tous les chanoines la vertu de son âme, par son humilité, sa patience, son abstinence et sa ferveur, demeurant le dernier à l'église, encore qu'il y fût entré le premier. L'évêque lui donna la tonsure pour le mettre au rang des clercs, et depuis le promut à l'Ordre de prêtrise. Dieu le voulut honorer de plusieurs miracles, et principalement d'une grande puissance contre les démons, qu'il chassoit facilement par le signe de la croix. Un jour, étant au milieu de la pluie, il vint un aigle qui le couvrit de ses ailes, au grand étonnement de ses parents, qui en rendirent grâces à Dieu, et respectèrent depuis leur fils comme un saint.

Quelques gentilshommes étant sur le point de se battre en duel pour les bornes d'un certain héritage, saint Médard s'y transporta avec eux, et après l'avoir soigneusement considéré, il trouva dans la terre un gros caillou qu'il dit être la vraie borne, et pour assurance, il y imprima dessus la figure de son pied aussi aisément que s'il eût été de cire.

Après la mort de ses parents, il se trouva héritier de grands biens dont il n'usa que sobrement : car il les employoit à la nourriture des pauvres, au secours des malades, et au rachat des prisonniers. Si quelqu'un l'avoit volé, il n'en faisoit aucune poursuite : au contraire, les larrons étant, par permission divine, découverts et près d'être condamnés au fouet, ou à quelque autre peine, il intervenoit envers les juges pour eux, s'efforçoit de les en délivrer, et pour cela Dieu en faisoit quelquefois lui-même justice. Comme il arriva à celui qui déroba ses ruches, contre lequel les mouches menèrent une aussi sanglante guerre qu'elles avoient fait autrefois contre Pharaon et les Égyptiens, et il n'en put être guéri qu'après avoir reçu l'absolution du vénérable saint.

Il en fit autant d'un autre qui déroba son cheval, au col duquel étoit une cloche pendante qui ne cessa de sonner, quelque industrie qu'il y pût apporter, jusqu'à ce qu'il l'eût restitué et demandé l'absolution de son crime.

Le roi Clotaire, après avoir pillé le Vermandois, où il n'avoit pas épargné les églises, s'en retournoit vers l'Austrasie, chargé d'un merveilleux butin ; mais ses chariots devinrent si pesants, que les chevaux ne pouvoient les traîner. Il s'en alla vers saint Médard, qui l'ayant repris fort rudement, lui fit rendre tout ce butin, puis il s'en retourna à l'aise avec son armée.

Ces miracles signalés le faisoient aimer et respecter de tous ceux du pays, tellement que l'évêque de Vermand étant passé de cette vie à l'autre, chacun jeta les yeux sur lui pour le mettre à sa place, bien que ce fût contre sa volonté. Cependant, pour déraciner les mauvaises coutumes, il se mit à prêcher dans la ville et aux champs, s'arrêtant d'ordinaire sur les quatre dernières fins de l'homme. De sorte que joignant à sa parole l'oraison, par l'assistance qu'il faisoit

au service divin, tant de jour que de nuit, la ville en peu de temps devint tout autre qu'elle n'étoit; les vanités, les danses, les débauches, les procès, les discordes y furent entièrement abolies, l'exemple de ses rares vertus les y fortifiant beaucoup. Car, outre la libéralité qu'il exerçoit en tout temps et à toutes sortes de pauvres, il étoit humble parmi les honneurs, zélé contre les vices, véritable en ses paroles, sage en ses conseils et équitable en ses jugements; on les tenoit comme des oracles et on n'en vouloit point appeler.

Comme la ville de Vermand n'étoit pas de défense, ayant été la proie des Huns, des Vandales et d'autres ennemis, il transféra le siège épiscopal à Noyon, où depuis il s'est maintenu.

Il arriva qu'Éleuthère, son compagnon, qui étoit évêque de Tournay, étant mort, les chanoines, après avoir jeûné et prié l'espace de trois jours, le nommèrent d'une commune voix pour être leur évêque : mais il s'y opposa, s'excusant sur son évêché de Noyon et sur son âge. Ne pouvant le gagner, bien que le roi et les seigneurs du pays lui en fissent beaucoup d'instance, on eut recours à saint Remy, archevêque de Reims, qui assembla un concile provincial, où il fut arrêté qu'il gouverneroit l'évêché de Tournay et celui de Noyon.

Alors Dieu l'inspira particulièrement d'obéir au concile; car autrement il n'eût pu ni voulu accepter ces deux charges, directement incompatibles et affectées à une personnelle résidence, si Dieu, qui peut nous exempter de ses lois, ne l'en eût affranchi par un instinct spécial. En effet, il montra aussitôt que son élection étoit divine, parce que ceux de Tournay étant tout à fait barbares, adonnés à l'idolâtrie et à toutes sortes de vices, aussi bien que les dieux qu'ils adoroient, ils furent si bien réduits en peu de temps, qu'ils renversèrent leurs idoles, démolirent leurs temples, bâtirent des églises, et s'enrôlant par le baptême en la milice de l'Eglise, ils changèrent leur vie barbare en une vie modeste et chrétienne.

Cet heureux changement coûta bien cher à saint Médard, puisque l'on ne peut rapporter les travaux qu'il endura; il fut souvent poursuivi à coups de pierres, et mené au gibet pour y être étranglé. Mais Dieu, qui l'avoit pris en sa protection, le garantis-

soit des pierres; et il leur faisoit changer d'avis, quand ils étoient sur le point de le faire cruellement mourir.

Ayant ainsi travaillé l'espace de quinze ans, converti un grand nombre d'infidèles, et arboré l'Évangile dans tout le plat pays de Tournay, il revint à Noyon, où il fut saisi d'une fièvre fort violente durant laquelle le roi Clotaire étant venu pour obtenir l'absolution de sa cruauté contre Crannus, son fils naturel, qu'il avoit fait brûler en Bretagne, avec sa femme et ses enfants, le saint la lui donna avec une pénitence telle que sa faute le méritoit.

On traita en la présence du roi du lieu de sa sépulture : plusieurs inclinoient à Noyon, d'autres à Tournay; mais le roi voulut que ce fût à Soissons. A quoi s'étant humblement accordé, le huitième jour de juin de l'an 556, il rendit heureusement son âme à celui qui l'avoit créée et enrichie de tant de belles vertus. Et à ce même jour mourut à Rouen saint Gildard, son frère.

Ceux de Noyon eussent bien voulu retenir ce saint corps, mais ils n'osèrent insister à cause du roi, qui le porta quelque espace de temps lui-même sur ses épaules, soumettant volontiers sa pourpre royale à un fardeau si honorable, qui le rendoit plus illustre que tous les sceptres et les couronnes du monde. Sur les chemins, le peuple accouroit de toutes parts pour le baiser. Un aveugle et un sourd munis d'une vive foi, s'étant élancés au milieu des porteurs, l'un toucha le cercueil et l'autre le baisa, et tous deux, sur-le-champ, reçurent leur santé avec une joie incroyable, tant du roi que du peuple.

Comme l'on eut passé la rivière d'Aisne, le corps devint si pesant, que l'on ne pouvoit le remuer. Chacun s'étant mis en prières, pour savoir à quoi il tenoit, le roi s'approcha, et donna la moitié de la terre de Croiac à la chapelle où il devoit être enterré : on s'efforça de le lever; mais n'y ayant que la moitié du corps qui obéit, l'autre demeura immobile, ce qui fit connoître au roi qu'il la falloit donner tout entière, afin d'entretenir le service divin. Ce qu'il fit aussitôt, et il en expédia des lettres : alors le corps fut aisément porté, délivrant en chemin un pauvre prisonnier, par la rupture miraculeuse de ses chaînes.

Comme on l'enterroit, deux globes lumineux descendirent du ciel à la vue de chacun, et se joignirent avec un autre de même clarté et grandeur, qui sortit de son tombeau; et pour montrer l'union de son âme avec celles des autres saints en l'éternelle gloire, Dieu fit paroître en cette chapelle de si grands miracles, que les lambris et les balustres donnèrent la santé à beaucoup de malades.

Varimbert, abbé du monastère et évêque de Soissons, brûlant d'une étrange avarice, laissoit les moines en une extrême nécessité et aliénoit plusieurs riches meubles de l'abbaye. Il fut saisi en y entrant d'une descente d'intestins, qui le fit mourir à l'instant, pour un exemple autant effroyable que mémorable en ce siècle corrompu, où l'on usurpe si hardiment les biens de l'Eglise.

En considération de ses insignes miracles, saint Grégoire le Grand, Pape, ordonna que le monastère de saint Médard, situé aux faubourgs de Soissons, seroit le chef de tous les autres de France, et confirma les privilèges et les immunités que son prédécesseur Jean y avoit accordés. Un concile y fut tenu du temps de Louis le Débonnaire, où présida Hincmar, archevêque de Reims, et où furent faites de bonnes ordonnances.

Tous les historiens françois parlent du bienheureux saint Médard : Grégoire de Tours, Sigebert et Fortunat, évêque de Poitiers. Pierre de Natalibus en a pareillement écrit la vie. Les Martyrologues d'Usuard, de Bède, d'Adon et de Rome en font mention le huitième jour de juin

A Aix en France, saint Maximin, premier évêque de cette ville, que la tradition rapporte avoir été disciple du Seigneur.

Le même jour, sainte Calliope, martyre, qui, pour la foi de Jésus-Christ, eut les mamelles coupées et les chairs brûlées, fut roulée sur des têts de pots cassés, enfin décapitée, et reçut la palme du martyre.

A Rouen, saint Godard, frère de saint Médard. Nés le même jour, sacrés évêque le même jour, et arrachés aussi à cette terre le même jour, ils allèrent ensemble dans le ciel.

A Sens, saint Héracle, évêque.

A Metz, saint Clou, évêque. — Il étoit fils de saint Arnoul, qui avoit été maire du palais sous Clotaire II, et ensuite évêque de Metz. Il fut élevé, avec son frère Anségise, dans de grands sentiments de piété, et dans la connoissance des lettres humaines. Après s'être distingué dans les premières charges de la cour sous les Mérovingiens, il quitta le monde pour se donner entièrement à Dieu. Quelque temps après, le successeur de saint Arnoul au siège de Metz étant mort, le peuple et le clergé élurent tout d'une voix saint Clou pour évêque. Il fut forcé d'acquiescer à son élection, et gouverna cette Église pendant quarante ans, avec un zèle admirable. Il mourut en 696, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Dans la Marche d'Ancône, saint Séverin, évêque de Septempeda, qui porte aujourd'hui son nom.

En Sardaigne, saint Salustien, confesseur.

A Camérino, saint Victorin, confesseur.

A Yorek en Angleterre, saint Guillaume, archevêque et confesseur. On rapporte parmi les miracles opérés à son tombeau la résurrection de trois morts.

Le bienheureux François Patrizzi étoit issu d'une noble famille de Sienne. Il voulut se retirer dans un ermitage, après avoir entendu un sermon de saint Ambroise de Sienne, mais comme sa mère étoit veuve et aveugle, on lui représenta que ce seroit manquer à son devoir que de l'abandonner dans une si fâcheuse position. Il la soigna donc jusqu'à sa mort, et entra ensuite dans l'Ordre des Servites. Il rendit de grands services à son pays, divisé par

les factions, en réconciliant les partis, apaisant les mouvements populaires, calmant les haines, rétablissant la paix partout où il prêchoit. Il mourut en 1328, et Benoît XIV approuva en 1743 le culte qu'on lui rendoit.



NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Prime et saint Félicien, frères et martyrs.

Saint Vincent d'Agén, diacre et martyr; sainte Pèlagie, vierge et martyre; saint Maximien, évêque de Syracuse; saint Richard d'Andria; saint Colomb; saint Julien d'Edesse, moine.

LA VIE DE SAINT PRIME ET DE SAINT FÉLICIEŒ,

FRÈRES ET MARTYRS.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Les saints martyrs Prime et Félicien étoient frères, chevaliers de noble extraction, mais encore plus illustres par la foi chrétienne qu'ils ont généreusement défendue. Ils naquirent à Rome, et vécurent longtemps en grande modestie et vertu, sans nuire à personne, et faisant du bien à plusieurs.* Mais les prêtres des idoles les accusèrent devant les empereurs Dioclétien et Maximien, ennemis capitaux de notre religion, et outre qu'ils les accusèrent d'être chrétiens, ils dirent aux empereurs que les dieux étoient si irrités, qu'ils ne donneroient réponse à aucune chose qu'on leur demandât, qu'ils cesseroient leurs oracles, et ne leur feroient plus de bien, jusqu'à ce que Prime et Félicien les eussent reconnus pour dieux et protecteurs de l'empire romain, et leur eussent sacrifié.

Ces deux frères furent pris par le commandement des empereurs et menés en prison, les fers aux pieds et aux mains : mais l'ange

de Notre-Seigneur les y alla visiter la nuit, les consoler, et les délivrer de la captivité. Ils remercièrent Dieu de cette grande faveur, et le supplièrent que par l'intercession du glorieux apôtre saint Pierre, que l'ange avoit autrefois délivré de la prison, il leur donnât son esprit pour combattre vaillamment, et vaincre pour l'amour de lui.

A quelques jours de là, on les présenta devant les empereurs, où après plusieurs propos de part et d'autre, sans que les ministres de Satan pussent rien gagner sur ces cœurs généreux, les empereurs commandèrent qu'on les menât au temple d'Hereule, et qu'ils fussent cruellement tourmentés, s'ils ne vouloient sacrifier à sa statue. Mais les bourreaux les ayant trouvés plus fermes que des rochers, ils les fouettèrent avec des verges, et avertirent les empereurs de l'obstination de Prime et de Félicien, qui étoient prêts à mourir mille fois avant que d'offenser Jésus-Christ. Dioclétien et Maximien s'en irritèrent extrêmement; ils mandèrent qu'on les livrât à un gouverneur de la ville de Nomento, nommé Promotus, avec charge que s'il ne les pouvoit détourner de leur résolution, il procédât contre eux à toute rigueur.

Ils furent donc conduits enchainés en la ville de Nomento, qui est environ à quatre lieues de Rome, et livrés au juge. Ils ne cessoient de chanter des hymnes dans la prison, et de louer Notre-Seigneur, qui les consolait tous les jours par ses anges. Promotus les fit comparoitre devant lui, leur exposa le mandement des empereurs, et les exhorta à obéir, tâchant de les attirer par des paroles de douceur; mais les saints se moquoient de tous ses efforts, et ne faisoient point d'état de ce qu'il pouvoit dire; au contraire, les blasphèmes de ce perfide contre Jésus-Christ, et l'estime qu'il faisoit de ses faux dieux si infâmes, leur étoient autant de puissants motifs pour leur faire détester ces simulaeres vains, et pour demeurer fermes en la connoissance et en la confession du Sauveur de l'univers.

Le gouverneur, voyant qu'il faisoit des efforts inutiles, les fit séparer l'un de l'autre, afin de les attaquer seul à seul, croyant les vaincre plus facilement. Prime fut ramené en prison, et Promotus

commença à dire à Félicien, qui étoit demeuré, qu'il eût égard à sa vieillesse, et qu'il ne cherchât point à finir ses jours dans des douleurs si insupportables. Félicien lui répondit : *Jésus-Christ aura égard à mon âge : il m'a toujours conservé jusqu'à présent en la confession de la foi. J'ai passé quatre-vingts ans ; il y en a trente que Dieu m'a éclairé, et que je me suis résolu de vivre seulement à Jésus-Christ : j'espère qu'il me délivrera de vos mains.*

Là-dessus le juge le fit fouetter outrageusement avec des cordes plombées ; et voyant que cela ne suffisoit pas, il le fit clouer à un poteau, et transpercer ses pieds et ses mains avec de gros clous. Mais le saint martyr, brûlant de l'amour de son Seigneur, d'un visage content en l'état qu'il étoit, jetant les yeux au ciel, chantoit : *J'ai espéré en Dieu, et ne craindrai point ce que fera l'homme.*

Ils le tourmentèrent de nouveau, et par le commandement du tyran ils le laissèrent ainsi trois jours cloué, sans lui donner à boire ni à manger, afin qu'il se rendit par famine. Mais Félicien ne demeura pas sans consolation céleste : au contraire, par le moyen du rafraîchissement que lui donnèrent les anges, il recouvra une si grande vigueur, qu'il employa tout ce temps-là à prier et à louer Notre-Seigneur. Ensuite il fut derechef fouetté et ramené en prison, où personne ne lui parloit.

Le lendemain Promotus fit venir devant lui Prime, et lui parla doucement pour le séduire, disant que Félicien, son frère, s'étoit déjà converti et rendu obéissant aux empereurs, qui à cette occasion l'avoient fort honoré et reçu à leur service ; Prime lui répondit : *Encore que tu sois enfant du diable, père de mensonge, tu as dit la vérité, car Félicien, mon frère, a obéi à l'Empereur du ciel, non pas à celui de la terre : je sais les tourments qu'il a soufferts, l'ange de Dieu me les a révélés. Il est maintenant en la prison, jouissant des divines saveurs, comme s'il étoit en paradis ; et je désire fort que tu ne sépares point en matière de tourments ceux que Dieu a unis de son amour.*

Le juge commanda aux bourreaux qu'ils brisassent de coups de bâton Prime, puis qu'il fût appliqué à la torture, et qu'on lui brû-

lât les côtés avec des flambeaux ardents. Le saint chantoit en ces tourments : *Vous nous avez purifiés, Seigneur, par le feu, comme l'argent sur la cendre. Je vous bénis de ce que vous me réjouissez tellement que je ne sens point les tourments.* Et comme le juge imputoit cette allégresse et cette constance à des enchantements, le saint lui dit : *N'attribue pas, ô Promotus, à l'art magique la miséricorde dont Jésus-Christ use envers ses serviteurs pour la gloire de son nom.*

Le méchant juge fit alors ôter Prime du chevalet, et commanda qu'on lui versât du plomb fondu dans la bouche en la présence de Félicien, afin qu'étant épouvanté par les tourments qu'enduroit son frère, et craignant d'être martyrisé de la même façon, il se rendit à sa volonté. Le saint avala le plomb fondu sans recevoir aucun mal, non plus que si c'eût été un peu d'eau fraîche, ou quelque agréable liqueur : et après l'avoir bu, voyant Félicien si près de lui, il dit au juge : *Tu vois bien que Félicien, mon frère, n'a pas sacrifié aux dieux, comme tu disois, et qu'il est ferme en Jésus-Christ, qui nous délivrera de les tourments, et nous donnera la récompense dont il honore ceux qui endurent pour l'amour de lui.*

Promotus ne savoit plus que faire contre ces saints, vu que les tourments leur étoient autant de plaisirs, et le feu un rafraîchissement; et que plus il les affligeoit, plus il les trouvoit forts et joyeux. Il voulut essayer si les charmes, dont il pensoit qu'usoient les saints, seroient capables de résister aux bêtes. Il fit lâcher contre eux deux lions furieux, qui de leur rugissement firent trembler toute la ville de Nomento et la multitude qui étoit accourue à ce spectacle des lieux circonvoisins; mais en s'approchant des saints martyrs, ils se couchèrent à leurs pieds comme deux agneaux, les flattant, les léchant et reconnoissant la vertu de Dieu en eux. Ils lâchèrent aussi deux ours terribles pour les déchirer, qui, oubliant leur férocité, reconnurent, comme les lions, le Seigneur de toutes les créatures.

Alors les saints dirent à haute voix au président : *Mauvais juge, les bêtes farouches reconnoissent leur Créateur, et tu es si aveugle,*

que tu ne veux pas voir, croire ni avouer pour ton Seigneur, celui qui t'a formé à son image. Le peuple fut fort ému par ce miracle, et plus de cinq cents personnes avec toutes leurs familles se convertirent à la foi de Jésus-Christ.

Enfin Promotus, lassé de les tourmenter, leur fit trancher la tête et commanda qu'on jetât leurs corps aux chiens ; ce qui fut fait : mais ni les chiens, ni les bêtes, ni les oiseaux n'osèrent approcher. Enfin les chrétiens les dérobèrent, et les enterrèrent en une sablonnière proche des arcs de Nomento. Ils demeurèrent trente jours, en oraison à chanter des psaumes et des hymnes à la louange de Notre-Seigneur qui leur avoit donné une victoire signalée et la couronne du martyre, et honorèrent la sépulture des corps saints de toute l'affection de leur cœur, par des cérémonies et des vénérationes qu'ils accompagnoient de plusieurs autres bonnes œuvres, comme de jeûne et de charité.

Quelque temps après, le Pape Théodore transporta leurs corps à Rome, et les mit en l'église de Saint-Étienne, premier martyr, au mont Coelius, qu'on appelle aujourd'hui Saint-Étienne le Rond ; il offrit de beaux présents à cette église (à cause de la dévotion qu'il portoit à ces saints martyrs) ; et on y voit encore à présent leurs deux images fort anciennes, faites en mosaïque, au lieu même où ils furent enterrés. Le jour de leur martyre fut le 9 juin, auquel l'Église solennise leur fête, et l'an de notre salut 303. Il est fait mention des saints Prime et Félicien aux Martyrologés romain, de Bède et d'Usuard, et dans Surius au troisième tome de la *Vie des Saints*.

A Agen en France, martyr de saint Vincent, diacre et martyr. — Il étoit né dans les Gaules, où il prêcha la foi de Jésus-Christ. Les païens, l'ayant arrêté, le conduisirent au gouverneur d'Agen, qui le fit étendre sur des pieux pointus et fichés en terre ; il le fit ensuite déchirer à grands coups de fouet, et enfin décapiter. Saint

Grégoire de Tours raconte que des soldats du roi Gontran, étant à la poursuite de Gondebaud, vinrent à l'église de Saint-Vincent, proche d'Agen, où les paysans avoient apporté tous leurs biens comme en un lieu de sûreté et qui ne devoit pas être violé par des chrétiens ; que néanmoins ces soldats, par une irrévérence barbare, brûlèrent la porte de l'église, enlevèrent tout ce qu'ils y trouvèrent, pillant même tous les ornements. Mais le châtimement suivit de près ce sacrilège attentat ; car les mains de la plupart de ces soldats furent brûlées d'un feu miraculeux et invisible, mais qui jetoit toutefois de la fumée comme le feu matériel ; les autres furent possédés du démon, criant et réclamant sans cesse le saint qu'ils avoient insulté ; quelques-uns mêmes se tuèrent de leurs propres mains. Ce grand saint étoit en telle renommée autrefois parmi les catholiques, que le cardinal Baronius remarque qu'au concile de Châlons, sous le roi Clovis II, les Pères du concile recommandent ce roi à ses prières.

A Antioche, saint Pélagie, vierge et martyre, à qui saint Ambroise et saint Jean Chrysostôme donnent de grandes louanges.

A Syraeuse, saint Maximien, évêque, dont le Pape saint Grégoire fait souvent mention.

A Andria, dans la Pouille, saint Richard, premier évêque de cette ville, illustre par ses miracles.

En Écosse, saint Colomb, prêtre et confesseur. — Il étoit de l'illustre maison de Neil, et naquit en 521, à Cartan, dans le comté de Tyrconnel. Il étudia la sainte Écriture sous le saint évêque Finian, et ayant été fait prêtre en 546, il ouvrit lui-même une école où il forma plusieurs disciples. Il fonda ensuite le monastère de Durrogh et établit un grand nombre d'autres couvents, ce qui lui fit donner le surnom de Colomkille, ou fondateur de cellules, suivant la signification du mot irlandais *killes*. Ayant repris les vices d'un roi d'Irlande, nommé Dermot, il fut obligé de quitter ce pays, et passa en Écosse avec douze de ses disciples, en

565. Il convertit à la foi les Pictes, peuples de ces contrées, qui lui donnèrent une ile qui porte aujourd'hui son nom. Il y fonda un monastère, où les rois d'Écosse eurent longtemps leur sépulture. Saint Colomb menoit une vie très-austère. Il couchoit toujours sur la terre nue, et n'avoit qu'une pierre pour oreiller. Il jeûnoit presque continuellement. Ses prophéties et ses miracles le rendirent si célèbre, que les rois d'Écosse ne faisoient jamais rien d'important sans le consulter. L'un d'eux voulut même recevoir de sa main les ornements royaux. Lorsque le saint se croyoit près de sa fin, et se réjouissoit déjà d'aller jouir de la vue de Dieu, un ange lui apparut pour lui annoncer que Notre-Seigneur, touché des prières des chrétiens d'Écosse et d'Angleterre, prolongeroit sa vie de quatre années; ce qui lui fit verser beaucoup de larmes. Enfin le jour du repos arriva. C'étoit un dimanche, et après avoir prévenu ses disciples, il se rendit à l'église, où il reçut le saint Viatique et s'endormit paisiblement dans le Seigneur, en 597, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

A Edesse en Syrie, saint Julien, moine, dont saint Éphrem, diacre, a écrit les belles actions. — Il aimoit, dit saint Éphrem, le Seigneur Dieu de tout son cœur et de toute son âme, à tel point qu'il excella dans presque toutes les vertus. Ma cellule étoit près de la sienne, car nous étions de la même Congrégation. J'admirois de voir une si parfaite connoissance du christianisme dans un barbare originaire des contrées de l'occident. Je lui disois un jour : « Qui donc efface sur vos livres le nom de Dieu, celui de Notre-Seigneur, de Jésus-Christ, car partout je le vois effacé ? » Le bienheureux me répondit : « La femme pécheresse arrosa de ses larmes les pieds du Sauveur, et les essuya de ses cheveux; et moi, en lisant, lorsque je trouve écrit le nom de mon Dieu, je l'arrose de mes larmes, afin que je reçoive aussi la rémission de mes péchés. » Il persévéra ainsi plus de vingt-cinq ans, et s'endormit dans le Seigneur vers l'an 370.



DIXIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Landry, évêque de Paris. — Sainte Marguerite, reine d'Ecosse.

Saint Gétule et ses compagnons, martyrs; saint Basilide et ses compagnons, martyrs; saint Zacharie, martyr; saint Timothée, évêque et martyr; les saints martyrs Crispule et Reslitut; saint Arèse et ses compagnons, martyrs; saint Maurin, abbé et martyr; saint Astère, évêque; saint Censure, évêque d'Auxerre; le bienheureux Jean Dominici, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, cardinal et archevêque de Raguse.

LA VIE DE SAINT LANDRY,

ÉVÊQUE DE PARIS.

AN 526.

Saint Vitalien, pape. — Constant II, empereur.
— Clotaire II, roi.

Entre les prélats de notre France qui florissoient le plus sur la fin du règne de Clovis II, saint Landry, évêque de Paris, fut un des plus signalés pour ses actions vertueuses. Il étoit François de nation : on ne parle point de sa naissance. Dès son jeune âge, il s'adonna tellement à la vertu, qu'il pouvoit servir à tous d'un rare exemple de perfection. Notre-Seigneur, qui l'avoit choisi pour servir de lumière à plusieurs, l'éleva au siège épiscopal de Paris, par l'élection qu'en fit le clergé, l'an de Notre-Seigneur 630, du temps de Clovis II, roi de France; fils de Dagobert et de Nantilde.

Le mérite de sa très-sainte vie le rendit plus illustre que l'antiquité ou la noblesse de sa race, puisque l'histoire a remarqué l'un

et non pas l'autre. Il se comporta dignement en sa charge, s'employant assidûment en la prédication, et en la pratique des actions héroïques et vertueuses. Il avoit un soin particulier de soulager les pauvres, de retirer les pèlerins, de marier les pauvres filles, d'assister les malades et de s'employer à toutes sortes d'œuvres charitables, avec tant de ferveur et d'affection, que pour ses pieuses et grandes libéralités, il fut appelé prodigue par les mondains.

Ce fut lui qui fit premièrement construire l'hôtel-Dieu de Paris, où de son propre revenu il nourrissoit les pauvres malades, et ne se contentoit pas d'accomplir ce conseil évangélique : *Donne à tout homme qui te demande* : mais il prévenoit même et cherchoit les indigents et les nécessiteux, pour les secourir. Enfin il devenoit lui-même indigent pour faire du bien et subvenir aux indigents ; tant étoit grand le feu de sa charité, suivant en cela de bien près les vestiges du Pasteur des pasteurs. D'où vient qu'il est représenté ordinairement comme un jeune homme tenant entre ses mains une corbeille remplie de pains, pour marque de son aumône continuelle.

Ainsi ce saint personnage montrait le chemin du ciel, prêchoit les œuvres de charité, et étoit une lampe brillante par ses prédications, et ardente par ses charitables actions. C'est ce qui a donné sujet au moine Mareulphe, grave et ancien auteur, qui vivoit de son temps, en ses deux livres qu'il a écrits des Formules par son commandement, et qu'il lui dédia, de l'appeler très-heureux en mérites, et digne de tout honneur et louange apostoliques.

Tant de perfections si relevées lui acquirent une si grande réputation dans tout ce royaume, qu'on le jugea mériter la charge et le gouvernement de tout un peuple. Aussi véritablement le même auteur dit qu'il fut fait chancelier de France, maniant les affaires avec une intégrité et une fidélité admirables, ne visant seulement qu'au bien et au soulagement du public. Saint Ouen, archevêque de Rouen, qui vivoit en même temps que lui, avoit aussi exercé cette charge avant lui.

Il avoit une singulière dévotion à saint Denis, apôtre de la France

et le premier évêque de Paris, et aux saints martyrs Rustie et Elcuthère, ses compagnons, dont les corps reposent en l'église de l'abbaye de Saint-Denis en France. De sorte qu'afin que les religieux de l'abbaye se conservassent mieux et plus facilement à la discipline monastique, en la pureté et en la tranquillité, il exempta l'abbaye de la juridiction de l'évêché de Paris, à la requête même du roi Clovis II, l'an 662, le seizième de son règne, laquelle exemption il fit confirmer, ratifier et soussigner à vingt-quatre évêques assemblés à Clichy : entre lesquels étoit saint Ouen, archevêque de Rouen, et saint Éloi, évêque de Noyon. Elle fut écrite sur une écorce de bois, qui se conserve soigneusement en cette abbaye. Ce privilège a aussi depuis été confirmé par l'autorité du Saint-Siège apostolique. C'est ainsi que le rapporte Doublet, en son *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*.

Saint Landry donc, après avoir gouverné l'Eglise de Paris avec autant de soin, de zèle et d'affection qu'on pouvoit désirer d'un saint prélat, rendit son âme à Dieu, et s'en alla recevoir la récompense de ses travaux au ciel, le 10 juin. Son corps fut inhumé en l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, où, par son invocation et par l'attouchement de son suaire et d'une de ses dents, il s'est fait plusieurs miracles. Plusieurs infirmes atteints de maladies incurables, et abandonnés des médecins, en ont été miraculeusement guéris ; comme un nommé Raoul, natif de Gonesse, devenu lépreux ; un soldat nommé Odon, natif de Villejuif, paralytique ; une femme nommée Aveline, tourmentée d'une fièvre et d'hydropisie ; un autre homme encore de Bagnolet, nommé Étienne ; un prêtre appelé Hervé, demeurant en l'hôpital des lépreux situé près de Montmartre ; et le neveu de l'évêque de Paris, Maurice de Soliac, très-docte prélat et bien versé en la médecine, appelé Jean, tous trois affligés de l'esquinancie.

Ce Jean de Soliac ayant été porté en l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, le suaire de saint Landry avec sa dent lui furent imposés, et il les toucha avec respect. Il s'en retourna ensuite avec une grande confiance d'en recevoir du soulagement. Il ne fut pas plutôt arrivé en la maison épiscopale, que son esquinancie se dissipa. Il

fut guéri en présence de l'évêque Maurice son oncle, qui, sachant bien que c'étoit une chose honorable de manifester les œuvres que Dieu fait par l'entremise de ses saints, publia lui-même ce miracle au peuple en ses prédications, et en déclara tout le succès au Pape Alexandre III, lequel étoit pour lors en cette ville de Paris.

De plus, en mémoire de ce miracle, ce pieux Prélat, avec le clergé de Paris, leva le corps de saint Landry de son tombeau, et le mit en une chässe artistement travaillée, bien qu'elle ne fût que de simple bois, l'an 1171, le trente-quatrième du règne du roi Louis VII.

Mais en l'an 1408, le seizième jour de septembre, cette chässe, qui étoit à demi pourrie, fut ouverte par le Révérend Père en Dieu messire Pierre d'Orgemont, également évêque de Paris, et ses sacrés ossements furent mis dans une autre chässe d'argent doré, excepté deux os, l'un du doigt et l'autre du col, qui furent livrés à MM. Jean Fleury, seerétaire du roi, et Jean le Bugule procureur général en la cour de Parlement, comme trésoriers de la paroisse de Saint-Landry, où ils furent solennellement portés avec cierges et torches ardentes. Cette nouvelle chässe d'argent doré fut élevée en l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, sur un pilier de maçonnerie derrière le grand autel.

Il arriva un jour que le feu ayant pris à une certaine maison, au lieu où est à présent le grand Châtelet de Paris, appelé pour lors la porte Royale, il s'alluma avec une telle violence par la force du vent, qui étoit très-grand, qu'il menaçoit la ville d'un incendie général. Cependant, voyant que quelques remèdes qu'on y pût apporter, il ne laissoit pas de s'accroître, et que déjà plusieurs maisons étoient embrasées et consumées, on eut recours au suaire de saint Landry, qui étoit gardé dans l'église de Saint-Germain : il fut promptement apporté par le doyen de cette église, nommé Hervé. Cette précieuse relique ayant donc été attachée au bout d'une perche, et opposée aux flammes les plus violentes, aussitôt le feu commença à se retirer et à diminuer, et s'éteignit peu à peu, sans faire un plus grand dommage. Chose vraiment miraculeuse, que ce qui n'a point d'activité la fasse perdre au feu

qui est si actif; et que ce qui est propre pour le fomenter et l'entretenir, vienne à l'éteindre.

Comme un des paroissiens de l'église Saint-Germain l'Auxerois violoit la sainteté du lieu, en jouant aux dés avec quelques autres, jurant et y faisant des festins pendant la nuit, saint Landry lui apparut et lui dit : *Ne savez-vous pas que Notre-Seigneur a dit : Ma maison est la maison d'oraison : pourquoi donc avez-vous été si téméraire que de profaner ce saint lieu ?* et il le fouetta si rudement, que les marques lui demeurèrent longtemps imprimées sur la peau. Ce qui nous apprend avec quel respect nous devons être en l'église, puisque Dieu et ses saints punissent si rigoureusement les irrévérences qui s'y commettent.

Un soldat, s'étant blessé le genou d'une épine qu'il s'y étoit enfoncée, en ressentait de très-grandes douleurs ; de sorte que faute de l'avoir soigneusement pansée il s'y étoit fait un dangereux apostème : toutefois, s'étant fait porter sur le tombeau de saint Landry, il en fut guéri par son intercession, en appliquant le suaire du saint sur son mal.

Les Parisiens ont une particulière dévotion à saint Landry, pour les insignes bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu par sa faveur ; en reconnaissance desquels ils lui ont fait bâtir une belle église au milieu de leur ville : elle avoit été depuis érigée en paroisse, mais elle fut démolie en 1828.

Saint Landry fut le vingt-huitième évêque de Paris, le huitième après saint Germain.

Sa fête se célèbre le 10 de juin. Le docteur Molan en fait aussi mention en ce jour dans ses *Additions* sur Usuard. Doublet, religieux de l'abbaye de Saint-Denis, a écrit la vie de saint Landry. Plusieurs autres auteurs, un ancien manuscrit qui est en l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, Marculphe et Aymoin Doublet en divers lieux de son *Histoire*, Dubreuil en ses *Antiquités de Paris*, et M. Robert en son *Gallia christiana*, en parlent fort honorablement.

LA VIE DE SAINTÉ MARGUERITE,

REINE D'ÉCOSSE.

Sainte Marguerite naquit en Hongrie du prince Édouard, fils d'Edmond, roi d'Angleterre, et de la princesse Agathe, sœur de la reine de Hongrie. Après l'assassinat du roi Edmond, le prince Édouard avoit été envoyé au roi de Suède, par Canut, roi de Danemarck, usurpateur de la couronne d'Angleterre. Canut avoit demandé au roi de Suède de le défaire du prince, mais ce roi eut horreur de tremper ses mains dans le sang de cet enfant, et il le fit passer à la cour de Hongrie, où il trouva un accueil honorable et une nouvelle famille.

Sainte Marguerite avoit une sœur nommée Christine et qui se fit religieuse, et un frère qui s'appeloit Edgard. Leur père ayant été rappelé en Angleterre, où il mourut, la couronne devoit tomber sur la tête d'Edgard; mais comme il étoit encore fort jeune, le comte Harold se fit élire à sa place. Il garda peu le trône, ayant été tué la même année à la bataille d'Hastings, qui donna l'Angleterre à Guillaume le Conquérant.

Sainte Marguerite fut donc obligée de quitter le pays de ses pères, où elle étoit rentrée depuis trois ans à peine. Elle s'embarqua avec son frère Edgard sur un vaisseau que la tempête jeta sur les côtes d'Écosse. Il semble que le malheur ne cessât de la persécuter; mais Dieu se servoit de ces revers pour la conduire au trône qu'elle devoit illustrer par ses vertus et par son génie.

Les deux nobles exilés trouvèrent une hospitalité royale à la cour de Malcolm III, roi d'Écosse. Ce roi, qui devoit sa couronne aux secours que la famille de sainte Marguerite lui avoit autrefois

donnés pour reconquérir son royaume usurpé par Macbeth, prit sous sa protection les enfants de ses bienfaiteurs. Il ne craignit point d'entreprendre une guerre terrible, plutôt que de les livrer à Guillaume le Conquérant, qui les lui demandoit. Il battit plusieurs fois ses troupes et sut faire une paix honorable.

Cependant sainte Marguerite faisait l'admiration de la cour d'Écosse par ses vertus encore plus que par sa beauté. Le roi lui demanda sa main, et l'ayant obtenue, il la fit couronner reine d'Écosse, en 1070. Elle avoit alors vingt-quatre ans. Elle montra sur le trône un génie digne des plus grands rois. Elle sut faire reflourir la religion dans ce pays, qu'elle polia en même temps, en y introduisant l'étude des lettres. Elle avoit sur son époux un grand ascendant, dont elle profitoit pour le bonheur de son peuple.

Elle lui apprit à être le père de ses sujets, à faire respecter la justice, à réformer les abus, à étendre l'influence bienfaisante de la religion. Par ses conseils on augmenta le nombre des évêchés, on répara les églises, on construisit de nouveaux monastères. Elle fonda elle-même celui de la Trinité à Dumferlin, près d'Édimbourg.

Dieu bénit son union avec Malcolm, de laquelle naquirent six princes et deux princesses. Leur mère les éleva avec tant de soin, et sut leur inspirer une piété si profonde, que ses enfants, dont plusieurs occupèrent le trône, furent la joie et l'exemple de leur peuple. Quelques-uns même étoient honorés d'un culte public en Écosse. Des deux princesses, l'une épousa Henri I^{er}, roi d'Angleterre, l'autre fut mariée à Eustache, comte de Boulogne.

Sainte Marguerite menoit sur le trône une vie austère et pénitente. Outre le Carême de l'Église, elle en observoit encore un autre de quarante jours avant Noël. A ces deux époques de l'année, elle se levoit à minuit, pour aller à l'église assister aux Matines. Elle revenoit ensuite laver les pieds à six pauvres, à qui elle donnoit une abondante aumône. Elle entendoit plusieurs messes, outre celle qu'on chantoit au chœur, et récitait chaque jour les petits offices de la Trinité, de la Passion et de la très-sainte Vierge, avec celui des morts.

Jamais elle ne se mettoit à table qu'après avoir donné à manger à neuf petits orphelins et à vingt-quatre grands pauvres. Souvent assistée de son époux, elle en faisoit entrer au palais jusqu'à trois cents, à qui ils distribuoient des viandes semblables à celles de leur table. Le roi servoit les hommes et la reine les femmes. Elle visitoit ensuite les hôpitaux, soignoit les malades, alloit aux prisons délivrer les prisonniers pour dettes. Quand elle sortoit, elle étoit toujours entourée de veuves, d'orphelins et de malheureux de toute espèce qu'elle ne renvoyoit jamais sans les avoir consolés et assistés.

Malcolm l'aidoit dans ses bonnes œuvres, car elle avoit fait passer dans son cœur la piété qui animoit le sien. Un historien contemporain disoit qu'il apprenoit d'elle à consumer les nuits dans la prière. La reine, ajoute un autre auteur, l'excitoit aux œuvres de justice et de miséricorde, et à la pratique des vertus ; en quoi elle réussissoit merveilleusement, par un effet de la grâce de Dieu. Le roi se montroit toujours prêt à seconder ses heureuses dispositions. Voyant que Jésus-Christ habitoit dans le cœur de Marguerite, il ne manquoit jamais de suivre ses conseils.

« Elle gardoit, dit encore Thierry, qui étoit son confesseur, la plus rigoureuse sobriété dans ses repas, ne mangeant qu'autant qu'il falloit pour ne pas mourir et fuyant tout ce qui auroit pu flatter la sensualité. Elle paroissoit plutôt goûter que manger ce qu'on lui présentait. Elle possédoit l'esprit de componction dans un degré éminent. Quand elle me parloit des douceurs ineffables de la vie éternelle, ses paroles étoient accompagnées d'une grâce merveilleuse. Sa ferveur étoit si grande dans ces occasions, qu'elle ne pouvoit arrêter les larmes abondantes qui couloient de ses yeux ; elle avoit une telle tendresse de dévotion, qu'en la voyant je me sentois pénétré d'une vive componction. Personne ne gardoit plus exactement qu'elle le silence à l'église. Personne ne montroit un esprit plus attentif à la prière.

« Marguerite, continue Thierry, connu, par une lumière intérieure, le moment de sa mort longtemps avant qu'il arrivât. Ayant leu idé à m; parler en particulier, elle fit une revue générale de

sa vie; des torrents de larmes couloient de ses yeux à chaque parole qu'elle disoit, si bien que je ne pouvois m'empêcher moi-même de pleurer. De temps en temps les soupirs et les sanglots nous suffoquoient au point qu'il nous étoit impossible de proférer aucune parole. Elle finit par me dire : « Adieu, car je quitterai bientôt la terre. Vous ne tarderez pas à me suivre. J'ai deux grâces à vous demander : l'une est que vous vous souveniez de ma pauvre âme dans vos prières et vos sacrifices, tant que Dieu vous laissera la vie; l'autre est que vous assistiez mes enfants et que vous leur appreniez à craindre et à aimer Dieu. Promettez-moi de m'accorder ce que je vous demande en présence du Seigneur, qui est le seul témoin de notre conversation. »

Elle vécut encore six mois, mais à partir de ce jour, elle ne se leva plus que rarement. Malcolm fut obligé de la laisser en cet état, pour repousser les Anglois, qui s'étoient emparés d'une place forte des frontières et avoient passé la garnison au fil de l'épée. Sainte Marguerite, qui savoit sans doute le sort qui l'attendoit, voulut en vain le détourner de commander lui-même cette expédition. Pour la première fois, il ne suivit point ses conseils et s'en trouva mal, car il fut tué par trahison en assiégeant la forteresse que les Anglois avoient surprise. Édouard, son fils, fut tué également dans un assaut qu'il livra à la place.

Sainte Marguerite fut ce jour-là toute pensive et elle dit à ceux qui l'entouroient : « Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Écosse un malheur tel qu'elle n'en a pas éprouvé depuis longtemps. » Le quatrième jour après la mort du roi, elle se fit conduire à son oratoire, où elle reçut le saint Viatique. Elle se recommanda ensuite aux prières de ses chapelains et envoya chercher une croix que toute l'Écosse avoit en grande vénération. Elle s'en signa plusieurs fois, la baisa dévotement, et tenant ses regards attachés sur le crucifix, récita le psaume cinquantième, avec d'autres prières.

En ce moment son second fils arriva de l'armée. La reine demanda aussitôt des nouvelles de Malcolm et d'Édouard. Le prince essaya de lui cacher leur mort; mais elle dit : « Je sais ce qui en est; » puis levant les mains au ciel, elle ajouta : « Dieu tout-puissant, je

vous remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les derniers moments de ma vie; j'espère qu'avec votre miséricorde elle servira à me purifier de mes péchés. Elle dit ensuite : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné la vie au monde, délivrez-moi de tout mal. » En prononçant ces paroles son âme s'envola vers le ciel, le 16 novembre de l'an 1093; elle étoit alors dans sa quarante-septième année. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau la firent canoniser en 1231, par Innocent IV; Innocent XII fixa sa fête au 10 juin.

Son corps avoit été déposé à l'abbaye de la Trinité à Dumferlin : après que l'Écosse fut tombée dans l'hérésie, les catholiques enlevèrent secrètement ses reliques avec celles de son mari; elles furent portées en Espagne et placées par Philippe II dans une chapelle de son palais de l'Escorial. On lisoit sur la châsse qui les contenoit : *Saint Malcolm, roi; sainte Marguerite, reine*. Marie-Stuart avoit recouvré le chef de la sainte; il fut depuis porté à Anvers, d'où il passa aux Jésuites écossois de Douai.

A Rome, sur la voie *Salaria*, martyr de saint Gétule, homme illustre et savant, et de ses compagnons Céréal, Aïmance et Primitif. Ayant été arrêtés par le consulaire Licinius, suivant l'ordre de l'empereur Adrien, ils furent premièrement fouettés, puis mis en prison, enfin jetés dans le feu; mais, n'en ayant reçu aucune atteinte, ils eurent la tête brisée à coups de bâton, et accomplirent leur martyre. Symphrose, femme de saint Gétule, euleva leurs corps et les enterra honorablement dans une sablonnière de sa maison de campagne.

A Rome encore, sur la voie Aurélienne, la fête des saints Basilide, Tripode, Mandale et vingt autres martyrs, sous l'empereur Aurélien, et Platon, préfet de la ville.

A Nicomédie, saint Zacharie, martyr.

A Pruse en Bithynie, saint Timothée, évêque et martyr, sous Julien l'Apostat.

En Espagne, les saints martyrs Crispule et Restitut.

En Afrique, les saints martyrs Arèse, Rogat et quinze autres.

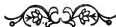
A Cologne, saint Maurin, abbé et martyr.

A Pétra en Arabie, saint Astère, évêque, qui, ayant beaucoup souffert de la part des ariens pour la foi catholique, et l'empereur Constance l'ayant relégué en Afrique, y mourut glorieux confesseur.

A Auxerre, saint Censure, évêque.

Le bienheureux Jean Dominici, cardinal de la sainte Église romaine, archevêque de Raguse, étoit issu d'une pauvre mais vertueuse famille de Florence. Il naquit dans cette ville vers le milieu du quatorzième siècle. Dans sa jeunesse, il aimoit à visiter le couvent des Dominicains de Sainte-Marie-la-Neuve, et tout son bonheur eût été d'y pouvoir être admis; mais les religieux y faisoient des difficultés; il fut enfin reçu cependant, sur la parole d'un des plus anciens Frères, qui prédit que ce jeune homme étoit destiné à opérer un grand bien dans l'Église de Dieu. Il devint en effet un savant théologien et un des plus éloquents prédicateurs de son temps. Il évangélisa d'abord la Toscane, puis Rome, où il ramena un grand nombre de pécheurs et de débauchés. Il fonda plusieurs couvents, rétablit la discipline, écrivit de pieux commentaires de l'Écriture sainte, prêcha la croisade, sur un ordre du Pape Boniface IX, contre le sultan Bajazet. Mais la plus précieuse de toutes ses conquêtes fut saint Antonin, depuis archevêque de Florence, qu'il gagna à la vie monastique et dirigea dans les voies de la sainteté. Il travailla ensuite à l'extinction du malheureux

schisme d'Orient. Le pape Grégoire XII l'ayant nommé à l'archevêché de Raguse, il refusa longtemps cette grande charge, comme il avoit refusé autrefois le titre de docteur. Enfin, il fut créé cardinal le 9 mai 1408, et contraint d'accepter cette dignité. Au concile de Constance, il se démit du cardinalat, à l'édification de tous les évêques, et contribua à l'élection de Martin V, encore que quelques prélats voulussent le porter à la papauté. Il fut ensuite chargé de faire rentrer les hussites dans le sein de l'Eglise; mais la révolte et l'hérésie avoient déjà jeté de trop profondes racines. De Bohême il passa en Hongrie, où Dieu lui fit connoître que l'heure de sa récompense éternelle alloit sonner. Il mourut en effet à Bude, le 10 juin 1419, à l'âge de soixante ans, et voulut être enterré sans aucune pompe, comme un simple religieux. Le 7 avril 1832, le Pape Grégoire XVI approuva le culte qu'on lui rendoit, et l'inscrivit au nombre des bienheureux.



ONZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Barnabé, apôtre.

Saint Félix et saint Fortunat, frères et martyrs ; saint Parise ; translation de saint Grégoire de Nazianze.

LA VIE DE SAINT BARNABÉ,

APÔTRE.

AN 50.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Le glorieux apôtre saint Barnabé, qui est aussi appelé en l'Écriture Joseph le Lévitte, étoit Hébreu de nation, de la tribu de Lévi. Il naquit en l'île de Chypre, où ses père et mère possédoient de grands biens. Ils en avoient aussi à Jérusalem, où ils envoyèrent Joseph leur fils, pour apprendre la vertu et les lettres sous Gamaliel, homme très-docte et bien versé en la loi de Moïse. Il eut pour compagnon saint Étienne, premier martyr, et Saul, depuis surnommé Paul l'Apôtre, vaisseau d'élection de Notre-Seigneur.

Joseph dès son enfance étoit fort modeste et éloigné de toutes les folies de la jeunesse. Il ajoutoit à l'étude de l'Écriture sainte des jeûnes, des oraisons et des aumônes, il fuyoit les compagnies dangereuses, cherchant toujours les personnes de vertu et de dévotion, et il alloit souvent au Temple. Il devint fort docte en la sainte Écriture et savoit par cœur plusieurs livres de l'Ancien Testament, ce qui lui avoit acquis une grande réputation parmi ses compagnons.

Environ ce temps-là, Notre-Seigneur vint à Jérusalem, qui, par sa doctrine et par les miracles si nouveaux et si inouïs qu'il faisoit, causa une grande admiration par toute la ville. Barnabé, les ayant bien considérés, reconnut que Jésus-Christ étoit le Messie promis en la loi; et étant venu vers lui, il se jeta à ses pieds et lui demanda sa bénédiction. Notre-Seigneur le reçut avec beaucoup d'affection, et il fut depuis compté au nombre des soixante-douze disciples qui le suivirent. Il est dit aux Actes des Apôtres, que ceux-ci lui changèrent le nom de Joseph en celui de Barnabé, qui signifie enfant de consolation; parce qu'il étoit véritablement d'un naturel fort doux à tous ceux qui le fréquentoient..

Il entendit un jour prêcher à Notre-Seigneur ces paroles : *Vendez vos héritages et donnez-en l'argent aux pauvres : n'ayez point de richesses qui vous puissent corrompre ni perdre, mais plutôt thésaurisez au ciel, afin que votre trésor soit perpétuel et infailible.* Barnabé, ayant ouï cela, vendit tous ses biens (parce que ses parents étoient déjà décédés) et en distribua les deniers aux pauvres, ne s'étant réservé qu'une riche maison pour s'entretenir; mais après l'Ascension de Jésus-Christ aux cieux, il la vendit aussi et en apporta l'argent aux pieds des apôtres.

Les autres fidèles et les disciples de Notre-Seigneur se défaisoient de leurs biens : en sorte que tout étoit commun, et chacun étoit secouru selon sa nécessité. Ils ne mettoient pas l'argent entre les mains des apôtres, mais à leurs pieds, à cause du grand respect qu'ils leur portoient, et pour donner à entendre que les apôtres faisoient plus en le recevant que les autres, à qui il étoit, en l'offrant. Néanmoins, encore que tous les fidèles qui avoient des biens immeubles en usassent ainsi, il est fait une particulière mention de saint Barnabé, car la terre qu'il vendit étant plus belle, cette renonciation fut plus remarquable et digne d'admiration.

Avec cet esprit de pauvreté évangélique et ce mépris de toutes les choses de la terre, saint Barnabé eut un grand désir de celles du ciel; il étoit pénétré de l'amour de Dieu et avoit un grand zèle pour le bien des âmes, et particulièrement de celle de Saul, avec lequel il avoit étudié et avoit contracté amitié. Il conféroit souvent

avec lui et lui persuadoit de quitter ces voies obliques qu'il prenoit, le priant qu'il ne fût point si obstiné, ni si aveuglé que de ne connoître pas le soleil en plein midi ; qu'il ne persécutât point les innocents, et ne trempât point ses mains dans le sang de ceux qui croyoient en Jésus-Christ. Mais le cœur de Saul étoit tellement endurci, qu'il se rendoit plus opiniâtre après avoir ouï tout ce que lui disoit Barnabé, jusqu'à ce que Notre-Seigneur par sa pitié le changea et le convertit par une lumière intérieure, après l'avoir aveuglé extérieurement.

Ce fut aussi saint Barnabé qui, après la conversion de Saul, l'amena aux apôtres de Notre-Seigneur, qui le fuyoient comme ennemi, et fit tant qu'ils le reçurent en leur compagnie avec beaucoup de joie et de contentement. Saint Barnabé fut envoyé par les mêmes apôtres à Antioche, où il fit un merveilleux fruit par son exemple et par sa doctrine, confirmant ceux qu'il trouva convertis, et en convertissant plusieurs autres à la foi de Jésus-Christ.

Depuis, par l'ordre du Saint-Esprit, il sortit d'Antioche, et alla par les villes et les bourgades circonvoisines, leur communiquant la doctrine du ciel et la lumière du saint Évangile. Il passa par Alexandrie d'Égypte, et s'en retourna de là à Antioche par Jérusalem, où ces nouvelles plantes avoient bien crû, et où le nombre des fidèles s'étoit fort augmenté. Et comme c'étoit un homme apostolique et rempli du Saint-Esprit, il reçut un singulier contentement de voir l'heureux progrès de notre sainte religion. De là, il alla à Tarse chercher Saul, qu'il emmena avec lui à Antioche, où ils demeurèrent tous à prêcher l'espace d'un an avec un si notable profit des fidèles, que laissant le nom de disciples, et perdant la vaine crainte et le respect mondain, ils prirent les premiers le nom de chrétiens, confessant par ce nom qu'ils étoient disciples de Jésus-Christ.

Ils retournèrent ensuite à Jérusalem, où ils résolurent avec saint Pierre et quelques autres apôtres, que ceux-ci prêcheroient les Juifs, et Saul et Barnabé les gentils : de sorte qu'ils s'en allèrent en l'île de Chypre, et prêchèrent à Salamine et à Paphos, éclairant ces nations par leurs miracles et par leur doctrine. Ils donnèrent

jusqu'à la Pamphilie, et de là retournèrent à Antioche, puis à Jérusalem pour la seconde fois, afin de porter aux fidèles les aumônes qu'ils avoient reçues des nouveaux convertis, et de les distribuer entre les chrétiens de Jérusalem, lesquels avoient beaucoup souffert à l'occasion d'une famine qui avoit couru les années précédentes.

Ils y alloient aussi en partie pour résoudre avec les apôtres une question survenue entre les Juifs nouveaux convertis et les gentils, à savoir s'il étoit nécessaire que le gentil qui se convertissoit fût circoncis pour être sauvé, suivant l'opinion de la plupart des Juifs convertis. Le collège des apôtres, étant assemblé là-dessus à Jérusalem, décida, que ni la circoncision ni l'observation de la loi de Moïse n'étoient pas nécessaires, mais que la loi de Jésus-Christ reçue par le saint Baptême, avec les bonnes œuvres, suffisoit pour parvenir au salut. Avec ce décret du concile apostolique, ils consolèrent les fidèles d'Antioche, qui en étoient en peine.

En tous ces voyages les saints apôtres Paul et Barnabé endurèrent beaucoup de persécutions et de fatigues, vivant du travail de leurs mains et à la sueur de leur corps, pour semer la doctrine évangélique et faire naître Jésus-Christ dans le cœur des hommes. Après qu'ils eurent longtemps demeuré et voyagé ensemble avec une si grande concorde, qu'il n'y eut jamais entre eux deux qu'un oui et qu'un non, Notre-Seigneur les voulut séparer, afin que chacun d'eux prêchât avec plus de fruit étant seul.

Saint Barnabé avoit un cousin germain, nommé Jean, surnommé Marc, fils de sa tante, nommée Marie, en la maison de laquelle on dit que Jésus-Christ célébra la Cène avec ses disciples, et où après sa Résurrection il leur apparut; on croit que ce fut chez elle que le Saint-Esprit descendit sur eux, et qu'ils y étoient en oraison lorsque saint Pierre, étant délivré de la prison par un ange, les vint trouver. Ce Marc avoit accompagné quelque espace de temps son cousin Barnabé et saint Paul, les aidant à la prédication évangélique; mais se trouvant en la Pamphilie, il les abandonna par une crainte et une foiblesse humaines, et se retira en sa maison. Il s'en repentit depuis, et voulut revenir en leur compagnie, qu'il avoit si

lâchement quittée, promettant qu'il seroit dorénavant plus constant. Mais saint Paul, qui étoit sévère, ne le voulut point recevoir, jugeant qu'il étoit bon de lui tenir cette rigueur, afin qu'il se reconnût, et que les autres prissent exemple sur lui.

Saint Barnabé étoit plus doux et le prenoit par la voie de la douceur et de la miséricorde, désirant que l'on pardonnât à celui qui les en supplioit avec tant d'affection et de larmes. Ce qui nous doit apprendre que la charité n'est en rien amoindrie entre les saints pour la diversité d'opinions et de jugements, et qu'il ne se faut pas scandaliser si nous voyons cette diversité en des hommes parfaits et amis de Dieu; que Dieu même se sert quelquefois de semblables moyens pour en tirer de grands biens, comme il fit alors de saint Paul et de saint Barnabé : car saint Paul prit pour compagnon Syllas, et s'en alla en Syrie et en Cilicie; Barnabé s'en alla en Chypre avec Mare, et l'on reconnut que la rigueur de saint Paul et la douceur de saint Barnabé servirent grandement à Mare, parce que depuis étant plus robuste et plus parfait, il fut compagnon de saint Paul, qui le nomme son coadjuteur, et lorsqu'il fut à Rome, il l'envoya quérir en l'Orient, comme un ministre très-profitable aux œuvres de Dieu.

Saint Barnabé prêcha en Chypre; il convertit à la foi la plupart des peuples de cette île, spécialement les Salaminiens, où il demeura longtemps. Il vint de là en Italie, et fut à Rome, après que le prince des apôtres, saint Pierre, y eut prêché et établi son siège apostolique. Il donna aussi jusqu'en Lombardie, à ce qu'on peut recueillir des bons auteurs, des témoignages assurés des inscriptions antiques, et de la tradition de père en fils, qui a continué jusqu'à maintenant.

Saint Barnabé fonda l'Eglise de Milan; il y demeura sept ans, et fut le premier archevêque de cette belle ville : il y établit à sa place un des disciples nommé Atalon. Il visita ensuite les villes de Bergame et de Brescia (où sa mémoire dure jusqu'à présent, et où on montre encore l'autel sur lequel le saint apôtre disoit la messe), puis il s'en revint en Chypre, où il parcourut toute l'île, avec de grands travaux et de grandes peines, l'éclairant par sa

doctrine, et lui donnant la vraie connoissance de la félicité qui est en Jésus-Christ. Étant de retour à Salamine, il disputoit tous les jours du sabbat contre les Juifs, leur montrant, par les témoignages de l'Écriture sainte, que Jésus-Christ étoit le Messie promis de Dieu. Chacun respectoit et honoroit fort le saint, à cause de sa grande modestie, et de la gravité qui paroissoit en toutes ses actions.

Quoique l'éclat de ses vertus le rendit très-vénérable, il vint néanmoins des Juifs de Syrie en Chypre, dans l'intention de le persécuter et de le faire mourir. Comme ils étoient l'occasion d'exécuter leur pernicieux dessein, ils furent découverts par le saint, qui, amassant ses plus familiers disciples, et les exhortant à persévérer en la crainte de Dieu, à garder ses commandements, et à se souvenir du jugement universel, les avertit qu'il les devoit bientôt laisser, et que l'heure de sa fin étoit venue. Il se recueillit en oraison, dit la messe, et les communia; puis, prenant avec soi son cousin Marc, il le tira à l'écart, et lui dit qu'il devoit mourir ce jour-là par la main des Juifs, qu'il prit son corps (qu'il trouveroit en certain lieu qu'il lui nomma) et l'enterrât; après cela qu'il s'en allât trouver saint Paul et qu'il demeurât avec lui jusqu'à ce que Dieu en ordonnât autrement.

Il entra alors en la synagogue des Juifs (où il savoit qu'ils méditoient sa mort), leur enseigna et prouva par de vives raisons que Jésus-Christ étoit le Messie que les prophètes avoient annoncé, ce dont ils eurent une telle rage, qu'ils lui mirent la main sur le collet, et après l'avoir cruellement tourmenté, ils le lapidèrent jusqu'à ce qu'il rendit l'âme à Dieu. Notre-Seigneur ne permit pas toutefois que son saint corps fût endommagé du feu, où les Juifs l'avoient jeté pour le réduire en cendre, et en faire perdre la mémoire.

Cependant Marc vint accompagné d'autres chrétiens, qui, pleurant à chaudes larmes la perte d'un si saint et si bon maître, emportèrent son corps et l'ensevelirent en une caverne hors de la ville. Il s'éleva depuis une horrible persécution contre les chrétiens en l'île de Chypre, laquelle avec le temps fit oublier le lieu où le

corps du saint apôtre étoit enterré. Car quoique Notre-Seigneur y fit de grands miracles, et donnât la santé à plusieurs malades, chassât les diables des corps, et que le lieu de sa sépulture fût surnommé, à cause de cela, le lieu de santé; néanmoins ils ignoroient que le corps du saint y fût enterré, et qu'ils reçussent de si grands bienfaits par son intercession, jusqu'à ce que, sous l'empire de Zénon, le même saint apôtre apparut par trois fois à Antème, évêque de Chypre; il lui déclara où étoit son corps, et qu'il le trouveroit sous l'évangile de saint Matthieu, écrit de sa propre main : il lui éclaircit les doutes et les perplexités où il étoit, et lui commanda d'aller à Constantinople, et de défendre son Église contre un faux évêque d'Antioche qui la vouloit assujettir.

Antème alla au lieu spécifié, accompagné de tout le clergé; il y trouva le corps, et l'évangile de saint Matthieu sur la poitrine du saint, comme il lui avoit été révélé. Dieu rendoit la santé aux malades sur lesquels on mettoit cet évangile. Ce qui fut cause qu'on le porta à Constantinople à l'empereur Zénon, qui le demandoit très-instamment, et qui fit bâtir en Chypre une somptueuse église au même lieu où l'on trouva le corps du saint apôtre. Il demeura là plusieurs années, et Dieu par ses oraisons et par ses mérites faisoit de grandes merveilles au profit de tous ceux de l'île.

L'Église célèbre la fête de saint Barnabé le jour de son martyre, qui arriva le 11 de juin, sous l'empire de Néron.

L'apôtre saint Barnabé écrivit (comme dit saint Jérôme) une épître pour l'édification des fidèles, laquelle étoit anciennement fort estimée. Origène et Clément d'Alexandrie la citent, et ils en rapportent quelques traits qui sont recueillis par Sixte Siennois en sa Bibliothèque.

Le moine Alexandre a écrit fort au long la vie de saint Barnabé. Tous les Martyrologes font mention de lui; ainsi qu'Eusèbe, livre deux, chap. 24; saint Jérôme, *des Auteurs ecclésiastiques*; saint Isidore, *des Vies des Pères du Nouveau Testament*, ch. 82, et Bède sur la fin du quatrième chapitre des *Actes des Apôtres*.

A Aquilée, martyr des saints Félix et Fortunat, frères, qui, durant la persécution de Dioclétien et Maximien, furent étendus sur le chevalet, où on leur appliqua sur le côté des torches ardentes, qui s'éteignirent aussitôt par un effet de la puissance de Dieu, puis furent arrosés sur le ventre avec de l'huile bouillante; enfin, comme ils persévéroient dans la confession de Jésus-Christ, ils eurent la tête tranchée. — Ils avoient été accusés d'être chrétiens par un nommé Apamius, qui étoit un des officiers du président; ils furent arrêtés, chargés de chaînes et conduits en la ville d'Aquilée devant le président Euphémus. Là, après qu'ils eurent confessé Jésus-Christ avec une généreuse constance, ce juge les fit premièrement attacher sur le chevalet, puis, poussé d'une rage inspirée par les démons, il les fit tourmenter et brûler avec des torches ardentes de tous côtés; mais ces torches furent éteintes par une vertu divine, tandis qu'ils chantoient et psalmodioient en rendant grâces à Dieu; ce qui fut cause que pour augmenter leur martyre on arrosa leurs corps d'huile bouillante. Enfin, comme le président vit que leur constance étoit inébranlable en la confession de Jésus-Christ, ils furent menés hors des murs d'Aquilée, et décapités sur le bord d'un fleuve qui passe devant la ville. Leurs corps furent ensevelis honorablement durant la nuit par de bons chrétiens du pays. Mais depuis il y eut une discussion entre les habitants d'Aquilée et ceux de Vicence, parce que ces derniers vouloient avoir ces saints corps. Adon rapporte, en son Martyrologe, que l'on concilia ce différend en laissant le corps de saint Fortunat et le chef de saint Félix à ceux d'Aquilée, et en donnant le corps de saint Félix avec la tête de saint Fortunat à ceux de Vicence.

A Bologne, saint Parise, confesseur, moine de l'Ordre des Camaldules.

A Rome, translation de saint Grégoire de Nazianze, dont le saint corps ayant été porté autrefois de Constantinople à Rome, et gardé fort longtemps dans l'église de la Mère de Dieu au Champ-de-Mars, fut de nouveau transporté, avec beaucoup d'appareil et de solen-

nité; par l'ordre du pape Grégoire XIII, dans l'église de Saint-Pierre, dans une chapelle que ce Souverain-Pontife avoit fait préparer magnifiquement. Le lendemain, on le mit sous l'autel, avec l'honneur qu'il méritoit.

DOUZIÈME JOUR DE JUIN.

Les saints martyrs Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire. — Saint Ouaïfre, confesseur. — Saint Jean de Sahagun ou de Saint-Fagondez.

Sainte Antonine, martyre ; saint Olympe, évêque ; saint Léon III, pape ; saint Amphion, évêque ; le bienheureux Guy de Cortone, Franciscain.

LA VIE DES SAINTS MARTYRS BASILIDE, CYRIN, NABOR ET NAZAIRE.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Maximien, empereur.

Les saints martyrs Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire étoient chevaliers romains, de bonne maison et de plus grande piété. Ils avoient suivi la guerre en qualité de gens d'armes, d'où ils se retirèrent pour combattre plus à leur aise sous l'étendard de Jésus-Christ, vivant saintement en paix sans offenser personne, et faisant du bien à plusieurs. Ils furent accusés devant les empereurs Dioclétien et Maximien d'être chrétiens. On décréta prise de corps contre eux : mais en étant avertis, ils mirent si bon ordre à leurs affaires, qu'avant qu'on les pût prendre, ils vendirent tout le plus beau et le meilleur de leurs biens, et en donnèrent l'argent aux pauvres. On les mena chez le préfet Aurèle, qui les fit mettre dans des cachots noirs.

Les saints martyrs, étant dans cette basse fosse, furent consolés par une merveilleuse lumière qui éclaira tous ceux qui y étoient,

ce qui fortifia grandement le cœur des saints martyrs. Le geôlier Marcel, qui vit cette lumière, crut en Jésus-Christ, avec quelques autres de sa famille. On mena les glorieux martyrs devant le juge, qui, les trouvant plus résolus que devant, les fit dépouiller et fouetter avec des bâtons, lesquels avoient des pointes aiguës comme des épines, et qu'ils nommoient scorpions (parce qu'ils n'entamoient pas simplement la peau, mais la déchiroient et en emportoient la pièce). On les ramena ensuite en prison, où ils demeurèrent sept jours enchainés en un lieu puant, sans boire ni manger, et avec tout le mauvais traitement que les cruels ennemis de Jésus-Christ pouvoient faire en telles occasions à ses plus fidèles serviteurs et amis.

Le huitième jour, on les tira de la prison, et ils furent conduits devant l'empereur Maximien, qui leur fit trancher la tête, et fit exposer leurs corps aux bêtes farouches; mais les bêtes portèrent plus de respect aux corps morts des saints, auxquels elles ne voulurent point toucher, que ne leur avoient fait les hommes durant qu'ils étoient en vie. Depuis, les chrétiens les ramassèrent et les apportèrent à Rome, où ils furent honorablement enterrés dans les catacombes.

L'Église célèbre leur fête le même jour, 12 de juin, qu'ils furent martyrisés, l'an de Notre-Seigneur 303, selon Baronius. Depuis, en l'an 765, sous le Pape Paul I^{er} du nom, les corps de saint Nabor et de saint Nazaire, et celui de saint Gorgon, martyrs, furent apportés en France par Chrodegand, évêque de Metz, et mis en trois divers monastères. Dieu fit de grands miracles par eux, comme écrivent Bède en son Martyrologe, et Molau en ses *Annotations* sur celui d'Usuard.

LA VIE DE SAINT ONUPHRE,

CONFESSEUR.

AN 390.

Sirice, pape. — Valentinien II, empereur.

La vie de saint Onuphre, ermite, a été écrite par un moine nommé Paphnuce; elle est rapportée par Métaphraste, et dans Surius au troisième tome des *Vies des Saints*, en cette sorte :

Saint Paphnuce, étant au désert, fut inspiré de Dieu de pénétrer au plus profond de ces solitudes, pour connoître et traiter avec les hommes parfaits qui y habitoient. Après qu'il eut cheminé quelques journées, et surmonté de grandes difficultés, de lassitude, de faim et de soif, et qu'il eut trouvé dans une grotte un saint trépassé, et l'autre éploré et pénitent; enfin, il vit venir de loin un homme nu, couvert de cordes, comme une bête féroce, qui portoit une ceinture tissée de feuilles d'arbres. Paphnuce fut épouvanté, et voyant qu'il venoit droit à lui, il s'enfuit tremblant de peur, et grimpa sur le sommet d'une montagne; mais l'homme nu courut après lui jusqu'au pied de la montagne, puis se laissant choir à terre à l'ombre, il lui cria comme il put : *Descendez, ô saint homme, je suis un homme qui vis en ce désert.*

Paphnuce, entendant cela, le vint trouver, et s'étant jeté à ses pieds, ils s'assirent l'un auprès de l'autre. Paphnuce lui ayant demandé son nom, il répondit qu'on l'appeloit Onuphre, que depuis soixante ans il s'étoit retiré en cette solitude, où il n'avoit rencontré aucun homme que lui. Il ajouta qu'étant jeune religieux dans

un monastère voisin de Thèbes, où il y avoit cent religieux, grands serviteurs de Dieu, bien unis en une même foi et charité, il ouït parler de la vie que menoient le prophète Élie et saint Jean-Baptiste au désert : et que c'étoit une chose plus parfaite de vivre en solitude, éloigné des hommes et attaché à la seule Providence divine, que non pas en communauté, où il y a tant de secours. Cela le fit résoudre de suivre ce qu'on disoit être le plus parfait : prenant donc du pain pour quatre ou cinq jours, il sortit du monastère et entra dans le désert, où il aperçut une lumière qui alloit devant pour le conduire, ce qui le troubla un peu, ne sachant pas ce que ce pouvoit être. Comme il flotloit en cette incertitude, il entendit une voix qui lui dit : *Ne crains rien, c'est ton ange gardien qui t'éclaire en ton entreprise, que Dieu a fort agréable.*

Se voyant avec une si bonne compagnie, il chemina courageusement au travers de cette solitude environ deux ou trois lieues, jusqu'à ce qu'il rencontra une caverne, et désirant savoir si elle étoit habitée de quelque ermite, demanda à l'entrée la bénédiction de celui qui y étoit. Il en sortit alors un vieillard en habit d'ermite, avec une grave et agréable majesté; aussitôt qu'il l'aperçut, il se prosterna à ses pieds pour lui témoigner son respect, mais le saint vieillard le releva, en lui disant : *Vous êtes, Onuphre, mon hôte et mon imitateur : entrez, mon fils, et persévérez en ce que vous avez commencé, Dieu vous aidera.*

Il demeura quelques jours en cette grotte avec le vieillard, qui l'instruisoit en la vie et en l'institut des ermites. Lorsque celui-ci pensa l'avoir suffisamment catéchisé, il lui dit qu'il le vouloit mener en une autre grotte plus éloignée, où il habiteroit lui seul, parce que la volonté de Dieu étoit telle. Ainsi il le mena quatre journées plus avant dans le désert, où trouvant un palmier auprès d'une petite chaumine, il lui dit que c'étoit là le lieu que Dieu lui avoit préparé, qu'ils se verroient une fois l'an, jusqu'à ce qu'il décédât; qu'il enterrât son corps près de la cabane où il demeurait, et que cependant il y demeurât avec lui trente jours.

Paphnuce, bien étonné des discours d'Onuphre, s'enquit si lors-

qu'il commença cette vie, il avoit souffert de grandes traverses et de grandes difficultés; à quoi il répondit qu'elles avoient été si terribles, qu'il avoit souvent pensé mourir de faim, de froid et de chaud; que néanmoins Notre-Seigneur, voyant sa patience, lui avoit depuis envoyé son saint ange, qui lui apportoit sa nourriture tous les jours, avec un peu d'eau, et que le palmier lui fournissoit par an douze grappes de dattes, une pour chaque mois, avec certaines herbes qu'il mangeoit, et qui lui sembloient plus savoureuses que le miel.

Paphnuce étoit si ravi d'aise, qu'il ne se souvenoit plus des travaux qu'il avoit endurés par le chemin en venant trouver ce saint vieillard, qui, se levant de là, le mena avec lui en sa grotte, où étoit le palmier. Ils trouvèrent au milieu de la place du pain et de l'eau, dont ils remercièrent Dieu, et en mangèrent après soleil couché; puis ils passèrent la nuit en oraison, écartés l'un de l'autre. Le lendemain au matin, Paphnuce allant voir Onuphre, le trouva fort changé de couleur, dont il fut surpris. Le saint vieillard, l'ayant remarqué, lui dit : *Ne craignez point, mon frère Paphnuce, car Notre-Seigneur, qui est miséricordieux, vous a ici envoyé pour enterrer mon corps; j'achève aujourd'hui le cours de ma vie et m'en vais au lieu de repos. Si vous allez en Égypte, avertissez les moines de ce que je vous ai dit et des grandes miséricordes que j'ai reçues de Dieu, en la bonté duquel je me confie, et qui ne refusera jamais ses faveurs à ceux qui se recommandent à lui, me prenant pour leur intercesseur, comme je l'en ai supplié.*

Paphnuce lui dit qu'après sa mort il désiroit demeurer là, et finir ses jours en ce lieu; mais le saint vieillard ne le lui conseilla pas, lui disant que ce n'étoit pas la volonté de Dieu, mais seulement qu'il s'informât des vies et des exemples des saints qui habitoient en ces déserts, pour les raconter aux autres moines d'Égypte, à leur édification, et de là qu'il s'en retournât à sa première demeure. Là-dessus Paphnuce se jeta aux pieds du saint vieillard Onuphre pour avoir sa bénédiction, et après qu'Onuphre la lui eut donnée, il fit sa prière à genoux, pleurant et soupirant tant que son corps abattu tomba par terre, laissant aller l'esprit à Dieu. En

même temps, les anges furent ouïs chantant les louanges de Notre-Seigneur.

Paphnuce alors déchira son habit en deux parts; de l'une, il couvrit le corps nu d'Onuphre, qui avoit été fidèle compagnon de sa sainte âme, le mit dans un rocher creusé en forme de citerne, et plusieurs pierres à l'entrée. Comme il désiroit se tenir là pour y vivre comme avoit fait saint Onuphre, il vit la pauvre cabane du saint vieillard tomber par terre, et le palmier aussi dont il s'étoit sustenté; ce qui lui fit connoître que ce n'étoit pas la volonté de Dieu qu'il y fit sa résidence.

La mort de saint Onuphre arriva le douzième jour de juin, comme le rapportent le Martyrologe romain, le Menologe des Grecs, et le livre des *Vies des saints Pères*, chapitre 52. Le cardinal Baronius fait mention de lui aux *Annotations sur le Martyrologe*.

LA VIE DE SAINT JEAN DE SAHAGUN, OU DE SAINT-FAGONDEZ,

Dans la province d'Espagne appelée les Asturies, il y avoit au commencement du quinzisième siècle, en la ville de Sahagun, ou de Saint-Fagondez, deux nobles époux, don Jean Gonzalès de Castrello et dona Sancia Martinez, qui demandoient à Dieu depuis seize années de bénir leur union en la rendant féconde. En l'année 1420, ils allèrent passer quelques jours dans un ermitage situé près de la ville, et dédié à la très-sainte Vierge sous le nom de Notre-Dame del Ponte. Là, par leurs prières, leurs jeûnes, leurs aumônes, ils fléchirent enfin la volonté divine et obtinrent, par l'intercession de la Reine du ciel, ce qu'ils désiroient avec tant

d'ardeur. Saint Jean fut le don précieux que leur accorda Notre-Seigneur.

Il naquit vers l'aurore de la fête de Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1430. Les jeunes filles qui avoient, selon l'usage du pays, passé cette nuit à chanter des cantiques, au milieu des feux de joie, près de la chapelle de Notre-Dame del Ponte, rentrant dans la ville, vinrent à la maison du nouveau-né, lui portant des guirlandes de fleurs. Son père étoit alors à l'armée, combattant les Maures sous l'étendard de Jean II. Quand il revint du camp, il prit son fils dans ses bras, et l'élevant vers le ciel, il l'offrit à Notre-Seigneur et à la très-sainte Vierge, de qui il l'avoit reçu.

Dès son enfance, saint Jean montra les hautes destinées où Dieu l'appeloit. Il prêchoit ses petits compagnons avec un zèle d'apôtre, et quand la discorde se mettoit entre eux, il les forçoit à se réconcilier par ses douces paroles. C'est ainsi qu'il s'essayoît à la mission de paix qu'il devoit exercer dans la ville de Salamanque. Il avoit tant d'empire sur ces enfants, qu'ils l'écoutoient de longues heures, et si les mères inquiètes grondoient au retour, ils répondoient : « Nous revenons du sermon du fils du seigneur Jean Gonzalez de Castrillo. »

Le père de saint Jean avoit un droit de patronage sur un bénéfice de Dornillo; il le conféra à son fils, encore qu'il n'eût pas fini ses études, le faisant remplacer par un ecclésiastique. Le jeune homme eut bientôt des scrupules sur ce bénéfice, dont il ne pouvoit remplir les charges. Il se jeta aux pieds de son père, le conjurant de soulager sa conscience en lui permettant d'y renoncer. Le père hésitoit. Heureusement son frère, qui étoit majordome de l'évêque de Burgos, se trouvoit alors auprès de lui. « Ne vous opposez pas, mon frère, lui dit-il, aux désirs de votre fils; je vois que mon neveu est de ces hommes que l'évêque de Burgos recherche avec soin; laissez-moi l'y conduire; je suis certain qu'il le pourvoira mieux que vous ne sauriez faire. »

Ce saint évêque s'appeloit Alphonse de Carthagène; le Pape Eugène IV l'avoit en si grande estime qu'il dit un jour, après s'être entretenu avec lui : *Ecquis sedebit digne in cathedra Petri coram*

tanto viro? Qui siégera dignement sur la chaire de saint Pierre devant un tel homme? Il reçut le saint avec bonté et le chargea de la distribution de ses aumônes. Ayant apprécié sa vertu et son rare mérite, il l'ordonna prêtre, il voulut assister à sa première messe, à laquelle le saint s'étoit préparé par un jeûne de trente jours. Après la messe, le prélat réunit à sa table le Chapitre de la cathédrale et les principaux du clergé de la ville; il leur présenta le nouveau prêtre comme leur confrère, lui conférant un canonicat qui vaquoit en ce moment et plusieurs autres bénéfices. Au sortir de table, le saint alla trouver les pauvres qu'il secouroit habituellement et qu'il vouloit rendre participants de sa joie. Il les serroit dans ses bras, après s'être prosterné à leurs pieds, et les faisant asseoir à un repas qui leur étoit préparé, il les servit de ses mains.

Riche des dons de l'évêque, saint Jean vivoit avec une extrême pauvreté, se retranchant tout ce qu'il pouvoit pour augmenter la part des membres souffrants de Jésus-Christ. Sa vie étoit partagée entre le soin des malades et la prière. Il dormoit à peine trois heures sur le pavé de sa chambre, n'ayant qu'une pierre pour oreiller. Le bon évêque se réjouissoit d'avoir fait un si bon choix. « J'ai dans ma maison, disoit-il, un homme si saint, que je ne puis jeter les yeux sur lui sans me sentir porté à l'honorer comme tel. Si c'est un grand honneur pour les rois de la terre d'être servis par des princes, que sera-ce de l'être par un digne serviteur de ce Dieu dont le service nous fait rois? »

Cependant, Notre-Seigneur vouloit appeler le saint prêtre à un plus haut degré de vertu. Son oncle mourut, et après lui son père, et bientôt aussi sa mère, laissant ses enfants orphelins. Saint Jean leur abandonna tout ce qui lui revenoit de l'héritage paternel; il employa la fortune de son oncle à doter ses sœurs, puis, libre des soins de la famille, il résolut de se donner tout à Dieu. J'oubliois un trait qui marque bien son humilité. A la mort de son oncle, l'évêque, qui l'aimoit, lui fit des funérailles magnifiques et chargea son neveu de faire son oraison funèbre. Il s'en acquitta avec une éloquence, un génie qui surprirent et ravirent à la fois le prélat et tous ceux qui l'entendirent. On ignoroit qu'il eût un si rare talent

pour la parole, et sans les ordres de l'évêque jamais on ne l'eût soupçonné.

Mais le saint se voyoit appelé à une plus haute vocation que celle des honneurs de la terre : il alla trouver son évêque, et se jetant à ses pieds, après l'avoir remercié avec larmes de toutes les bontés qu'il avoit eues pour lui, il résigna en ses mains tous les bénéfices qu'il lui avoit donnés. Le prélat crut d'abord pouvoir le retenir en lui promettant des dignités plus importantes aussitôt qu'elles vauqueroient. Le saint ne désiroit qu'une petite chapellenie dans une paroisse de la ville, à peine suffisante pour ses besoins. L'évêque la lui accorda, en pleurant de regret de perdre un si bon serviteur.

Burgos vit donc avec étonnement le confident, l'ami de son évêque, le riche chanoine de sa cathédrale, devenir un pauvre prêtre de la paroisse Sainte-Agathe. Dans ce nouvel emploi, le saint jeune homme eut un libre champ pour son zèle : il se levoit dès trois heures du matin, se préparoit au saint Sacrifice par plusieurs heures d'oraison; il disoit ensuite la messe avec une si touchante piété qu'elle tiroit des larmes des assistants. Le reste du jour étoit employé à la confession, à la prédication, au soin des malades et des pauvres. Tout pauvre qu'il étoit lui-même, il trouvoit encore le moyen d'épargner pour faire l'aumône. La charité étoit un feu ardent qui le dévorait.

Un jour qu'il alloit prier, selon sa coutume, au pied d'un crucifix miraculeux de l'église des Augustins, il rencontre un pauvre homme tout estropié, qui marchoit avec peine, appuyé sur deux béquilles. Ému de compassion, le saint le mène devant le crucifix, suppliant Notre-Seigneur de rendre à ce malheureux l'usage de ses membres. Cet homme aussitôt se sent guéri; il jette ses béquilles, et les religieux témoins du miracle entonnent le *Te Deum*. Ils voulurent remercier le saint de ce prodige, mais il les reprit vivement, comme s'ils lui eussent fait une grosse injure. Quant à cet homme, il se consacra au service de Dieu, dans cette même église où il avoit été guéri.

L'histoire de ce crucifix de Burgos est si étonnante, que je ne

puis me défendre de la raconter ici, encore qu'elle ne se rapporte que bien indirectement à la vie du saint.

Il y avoit à Burgos un marchand qui, sur le point d'entreprendre le voyage de la Flandre, promit un don à l'église des Augustins, s'il revenoit sain et sauf. Son voyage réussit heureusement, mais il oublia sa promesse. Il se remit en mer, et cette fois une affreuse tempête assaillit son vaisseau. Il se ressouvint alors de son vœu. Depuis trois jours la tempête sévissoit avec force, lorsqu'une caisse apparut sur les flots. On la recueillit à bord, et on vit qu'elle contenoit une statue de Notre-Seigneur. L'orage s'apaisa peu après. Le marchand, de retour dans sa patrie, porta cette statue aux Augustins, qui la placèrent sur une croix et l'exposèrent à la vénération publique. Beaucoup de grâces furent accordées au pied de ce crucifix, en sorte que le clergé de la cathédrale, jaloux de ce trésor, l'enleva et le plaça dans son église. Ce fut l'origine d'un procès. L'évêque résolut de laisser le jugement à la volonté divine; on banda les yeux d'un cheval qui de lui-même porta le crucifix aux Augustins. Le Chapitre ne se tint pas pour battu; il enleva de nouveau le crucifix. Les Augustins le croyoient perdu sans retour, lorsque la nuit suivante, pendant qu'ils chantoient Matines, les portes de leur église s'ouvrent, les cloches sonnent à toutes volées, et le crucifix, porté par une main invisible, est replacé dans la chapelle d'où il avoit été enlevé. On eroit que cette statue est l'œuvre de saint Nicodème, ce disciple de Notre-Seigneur, dont le corps fut retrouvé avec ceux de saint Étienne et de saint Gamaliel par une révélation de Dieu. J'ignore l'origine de cette croyance, qui pourroit, au reste, avoir sa source dans une révélation divine faite à quelque saint personnage.

La ville de Salamanque étoit à cette époque divisée en deux partis qui la remplissoient de sang et de carnage. Un double assassinat avoit été la cause première de cette guerre civile. Deux frères de la noble maison de Monroy s'étoient liés avec deux autres frères de la famille Manzani. Un jour que les quatre jeunes gens jouoient à la panne, une querelle s'étant élevée entre eux, les deux Monroy furent tués par les Manzani. Ceux-ci quittèrent la ville aussitôt,

et s'allèrent cacher dans un village des frontières du Portugal. La mère des Monroy résolut de tirer de la mort de ses enfants une vengeance éclatante. Elle envoie un de ses parents déguisé, lequel découvre les assassins et parvient à entrer à leur service. Il prévint alors dona Maria de Monroy, qui accourut avec six chevaliers de sa maison. Ils surprennent les frères Manzani dans les ténèbres, les mettent à mort, piquent leurs têtes au bout d'une lance, et rentrent en triomphe à Salamanque, où dona Maria alla clouer de ses mains sur le tombeau de ses fils les têtes sanglantes de leurs meurtriers.

Une action si cruelle et si hardie enflamma tous les esprits; la noblesse et les bourgeois de la ville se partagèrent, les uns pour les Monroy, les autres pour les Manzani. Tous les jours c'étoient des combats où tomboit quelque victime. On se battoit dans les rues et dans les maisons; les palais étoient fortifiés comme des citadelles; la ville n'étoit plus qu'un grand champ de bataille. L'autorité royale, insuffisante à contenir les factieux, regardoit ces désordres d'un œil impuissant; on soupçonnoit même le corrégidor de les entretenir sourdement, au lieu de chercher à les arrêter. Tel étoit l'état de cette malheureuse ville, lorsque Dieu inspira à son serviteur le désir d'y rétablir la paix. C'étoit un dessein en apparence hors des forces d'un seul homme; mais que ne peut la vertu, lorsqu'elle est soutenue de Dieu?

Saint Jean partit donc pour Salamanque. Il parcourut la ville, comme un autre Jonas, en prêchant la pénitence, sur les places, dans les rues, aux lieux mêmes où se réunissoient les factieux, plantant sa chaire au milieu de leurs troupes, les effrayant par le tableau des châtimens éternels qui attendoient leurs crimes, semant l'épouvante dans ces cœurs habitués à ne rien craindre, en sorte qu'ils s'écrioient tout saisis d'effroi : « D'où vient cet homme, ce prédicateur de la vérité, qui veut nous tirer des abîmes où nous allions nous engoutir pour jamais? »

Le zèle et l'éloquence du serviteur de Dieu, la connoissance profonde des saintes Écritures qu'il montrait dans tous ses discours, le firent inscrire au collège de Salamanque comme professeur. Il y

enseigna pendant quatre années; mais la haine que les factieux lui avoient jurée lui ayant fait craindre qu'ils ne se portassent à quelque violence contre le collège, il se retira chez un chanoine de ses amis, continuant la croisade qu'il avoit entreprise, plus encore par ses austérités que par ses prédications. Il gagnoit peu à peu du terrain, arrachant une à une au démon les âmes que possédoit la fureur des guerres civiles.

Il fut attaqué de la pierre, qui le réduisit bientôt à l'extrémité. Ce fut une désolation générale, quand on sut dans la ville la perte dont Salamanque étoit menacée; car encore que les factieux le haïssent, ils rendoient quelquefois justice à son mérite et à sa sainteté. Les plus fameux médecins de l'Université se réunirent pour tâcher de conserver une vie si précieuse : ils furent unanimes à juger l'opération de la taille nécessaire. Le saint s'y résolut volontiers. Il s'y prépara comme à une occasion de mort prochaine et dit à Dieu : « Seigneur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous : donnez-moi la force dont j'ai besoin pour supporter les douleurs qui m'attendent. Que si vous daignez me conserver la vie, je veux vous la consacrer dans quelque Ordre religieux pour le bien de votre service et le salut des âmes. »

Notre-Seigneur exauça la prière de son serviteur; il endura courageusement l'opération si douloureuse de la taille, et se rétablit plus promptement que les médecins n'auroient osé l'espérer. Un jour qu'il commençoit à sortir, il rencontra un mendiant presque nu, qui lui demanda un vêtement. Le saint en avoit deux et il hésita un instant pour savoir lequel il lui donneroit; mais aussitôt il lui jeta le meilleur en se disant avec reproche : « Eh bien! ne seroit-il pas curieux que j'allasse donner à Notre-Seigneur ce que j'ai de moins bon? La nuit suivante Notre-Seigneur lui apparut pendant qu'il prioit, couvert de ce vêtement, et lui dit : *Johannes hac me veste contexit*. C'est Jean qui m'a donné cette robe. Il combla ensuite l'âme de son serviteur d'une telle joie, qu'il lui sembloit être ravi au milieu des anges.

Cette vision l'encouragea dans l'accomplissement du vœu qu'il avoit fait d'entrer en religion. Il choisit l'Ordre des Ermites de

Saint-Augustin, où l'observance de la règle étoit fort sévère, les jeûnes fréquents, le silence presque continu. Ces bons religieux l'accueillirent avec joie, connoissant de longue main les vertus qu'il pratiquoit dans le siècle. Pendant son noviciat, il avoit été chargé du service de la table, et c'est lui qui apportoit le vin pour le diner. La récolte avoit été fort pauvre cette année-là et la quête peu abondante, en sorte que l'on avoit à peine obtenu la moitié du vin qui eût été nécessaire; mais quand le tonneau étoit presque vide, le saint le remplissoit de nouveau en faisant sur lui le signe de la croix. Aussi la petite provision des religieux suffit-elle, à leur grand étonnement, jusqu'à la quête de l'année suivante.

A peine eut-il fait sa profession, que ses supérieurs le nommèrent maître des novices, puis définitiveur de la province, et enfin prieur du couvent de Salamanque; ils voulurent aussi qu'il achevât l'œuvre qui lui étoit si chère de la pacification de la ville. Il recommença donc à prêcher la paix entre ses concitoyens. Un jour que les cloches des deux paroisses de Saint-Benoit et de Saint-Thomas appeloient les factieux aux armes, le saint descendit dans la rue où le combat alloit se livrer. Il fut d'abord renversé par le choc des combattants et foulé aux pieds; mais se relevant aussitôt, il fit si bien par son courage et son éloquence, qu'il parvint à séparer les deux partis. Un des chefs voulut cependant rallier ses gens : alors le saint fit planter sa chaire à la porte même de la maison de cet homme, et dit à la foule : « Il y a deux jours que l'on m'a menacé de mort si je continuois mon œuvre, mais je serois trop heureux de répandre mon sang pour la défense de la vérité. »

Le chef furieux ordonna à ses hommes d'armes de le tuer sur sa chaire même. Le saint, tout joyeux, accourut à eux les bras ouverts pour recevoir la couronne du martyr. Frappés de ce courage intrépide, les assassins hésitèrent; puis, pour s'encourager, ils s'écrioient : « A mort, le Frère hypocrite! il faut qu'il périsse par nos mains; » et brandissant leurs épées, ils s'élançèrent de nouveau sur lui; mais comme ils l'alloient frapper, Dieu arrêta leurs bras parricides. Ils se sentirent tout d'un coup paralysés et incapables

de faire aucun mouvement. Saisis d'effroi, par ce châtimement si soudain, ils implorèrent le secours de leur victime, qui, toujours miséricordieuse, leur obtint le pardon du Ciel. Ils purent alors se monvoir, et se jetèrent à ses pieds avec leur chef, lui promettant de renoncer désormais à ces guerres impies.

Le saint ayant appris que le corrégidor de Lédesma entretenoit sourdement l'animosité des partis, il se rendit dans cette ville et lui représenta avec une liberté toute apostolique le tort qu'il faisoit aux âmes et la punition divine qui l'attendoit. Le corrégidor, qui étoit un homme dur et fier, le fit saisir par ses sbires; il donna l'ordre qu'on le fouettât publiquement et qu'il fût honteusement chassé de Lédesma, ce qui fut exécuté. Le saint, plein de joie d'avoir souffert pour Jésus-Christ, revint à Salamanque en remerciant le Seigneur et lui offrant ces humiliations pour le salut de son peuple.

Dieu exauça ses vœux; il rendit enfin la paix à cette malheureuse cité de Salamanque, inondée de tant de sang chrétien. Les cœurs se rapprochèrent; on signa des traités; l'union se rétablit, grâce aux soins et au zèle du saint. Cependant, dans ces âmes si longtemps embrasées du feu des guerres civiles, la moindre étincelle pouvoit rallumer l'incendie. Un dimanche du mois de novembre, où le peuple avoit coutume de se réunir dans les champs qui sont au delà du pont, le saint prêchoit à la foule, lorsqu'un homme essaya de mettre le trouble et de diviser de nouveau les esprits. Le saint s'en aperçut: « Amis, leur dit-il, écoutez en paix la parole divine, car je vous prévien que le premier qui soulèvera ce peuple et mettra la main à son épée restera mort sur la place. Tenez-vous donc en repos et ne donnez point à vos ennemis la joie de vous voir descendre ce soir dans les enfers. »

Malgré cet avertissement, un des factieux ayant attaqué quelques-uns des auditeurs, fut tué sur-le-champ; ce qui effraya tellement la foule, que la paix fut aussitôt rétablie.

Pour mettre la dernière main à l'œuvre de la pacification, le saint se détermina, le jour de la fête de l'apôtre saint Thomas, à prêcher dans la paroisse de ce nom, qui étoit comme le foyer de

la guerre civile. Pendant le sermon, un gentilhomme irrité s'écria : « Qu'est-ce que cet hypocrite qui veut nous déshonorer en nous forçant d'oublier les injures ? A moi, mes gens ! tuez-moi à coups de bâton ce perfide ennemi de la noblesse. » Ces paroles excitèrent un grand tumulte. Les amis du saint s'élancèrent autour de la chaire pour le défendre, tandis que ses adversaires tiroient l'épée pour le mettre en pièces. Mais les uns et les autres furent bien surpris de ne pouvoir faire un pas et de se trouver immobiles. Reconnoissant la main de Dieu dans ce prodige, ils jurèrent une dernière fois une paix éternelle. Les deux partis s'embrassèrent ; les deux paroisses de Saint-Thomas et de Saint-Benoît devinrent sœurs, et leurs deux bannières marchent encore aujourd'hui l'une près de l'autre, en souvenir de l'union contractée par leurs pères.

En ce temps-là, une maladie contagieuse ravagea la patrie du saint. Ses supérieurs l'envoyèrent à Sahagun pour consoler ses compatriotes. Il les soigna avec un zèle admirable et en guérit beaucoup par ses prières. Son frère, don Martin de Castrillo, perdit une de ses filles nommée Isabelle. On avoit placé le corps dans une chambre basse, en attendant l'heure des funérailles, lorsque le saint arriva. Il alla auprès de la jeune fille et la prit par la main. Aussitôt l'enfant se leva et le suivit, et le saint la rendit à sa mère en lui disant gaiement : « Pourquoi pleurez-vous ? parce qu'une enfant s'évanouit, vous vous imaginez qu'elle est morte ? »

Ceci me rappelle qu'en passant un jour dans les rues de Salamanque, une pauvre femme se jeta à ses pieds en lui disant que son fils étoit tombé dans un puits depuis deux heures, et qu'on ne le voyoit ni ne l'entendoit plus. Touché de ses larmes, le saint lui répondit : « Allons voir, peut-être que l'enfant est encore vivant. » Le peuple étoit rassemblé en foule autour du puits. Le saint appela l'enfant, qui lui répondit aussitôt. Alors prenant sa ceinture et la tendant dans le puits, encore que celui-ci fût très-profond, et que la corde fût loin d'arriver à l'eau, il en tira l'enfant sain et sauf, à la grande joie de la mère et aux cris d'admiration du peuple. Les uns lui prenoient la main pour la baiser, d'autres baisoient sa robe, d'autres en coupoient de petits morceaux qu'ils conservoient

comme de précieuses reliques. Le saint eut grand'peine à leur échapper et à se sauver dans son couvent.

Un jour qu'il étoit ainsi entouré par le peuple, une femme s'approcha avec les autres pour lui baiser la main, mais le saint la releva de terre, où elle s'étoit agenouillée, et retira sa main.

— Père, lui dit cette femme, pourquoi agissez-vous ainsi avec moi?

— Parce que tu es possédée du démon, répondit le saint.

Cette femme, cependant, le suivit jusqu'à son couvent, essayant de le fléchir et d'obtenir la faveur de baiser sa main.

— Non, non, lui dit enfin le serviteur de Dieu; je ne veux pas te donner ma bénédiction parce que tu es sous l'empire du démon. N'as-tu pas résolu de tuer ta fille pour cacher la faute qu'elle a commise? Reviens à toi, pauvre pécheresse! comment veux-tu que Dieu te regarde avec amour lorsque tu cherches à lui ravir deux âmes pour l'éternité?

Cette femme resta stupéfaite de voir ses desseins découverts; elle avoua sa faute, et en ayant reçu l'absolution, obtint la faveur de baiser la main du saint religieux.

— Console-toi, lui dit alors le Père, Dieu rendra l'honneur à ta malheureuse fille, en lui donnant pour époux celui qui l'a séduite. Ils auront trois enfants, deux garçons et une fille, car la miséricorde divine sera avec eux. Reprends donc courage : tu es rentrée dans l'amitié de Dieu; il te protégera.

Et, en effet, cette femme eut la joie de voir s'accomplir les promesses du saint.

Don Garcias d'Alvarez de Tolède, premier due d'Albe, après avoir remporté de grandes victoires sur les Maures, résolut de célébrer une fête d'actions de grâces en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire. Pour lui donner plus d'éclat, il invita le saint à faire le sermon. Celui-ci y alla, en effet, avec Pierre de Monroy, son compagnon, et prêcha sur les devoirs de ceux qui sont élevés en dignité. Comme le due avoit un peu opprimé ses vassaux, il crut que le saint avoit parlé contre lui; aussi quand il vint lui faire ses adieux, il lui dit avec hauteur :

— Vous avez eu, mon Père, la langue bien affilée aujourd'hui, et je ne serois pas étonné que vous en receviez quelque châtement.

— Si l'on m'attaque, reprit le saint en souriant, je me défendrai avec mon bréviaire, et je crois que l'on m'échappera difficilement.

Les courtisans se mirent à rire, mais le duc le prit sur un plus haut ton, et le saint ajouta :

— Je ne monte en chaire, seigneur duc, que pour annoncer la vérité et reprendre les vices. S'il me faut mourir pour remplir ce devoir, eh bien, seigneur, je mourrai.

Le duc frémit de rage et envoya ses serviteurs à la poursuite du Père. Frère Monroy vouloit se défendre, mais le saint l'en empêcha. « Laissons ce soin à Notre-Seigneur, lui dit-il; il combattra pour nous et mieux que nous. »

En effet, comme les assassins s'approchoient, leurs chevaux, épouvantés de quelque vision, se cabrèrent et les jetèrent par terre avec tant de violence qu'ils eurent les côtes brisées. Le saint, les voyant en cet état, en eut pitié. « Que le Dieu tout-puissant vous pardonne, leur dit-il, et vous rende la santé. Craignez désormais sa colère. » Il les prit par la main, et ils se relevèrent guéris de leurs blessures.

En ce moment-là même le duc d'Albe fut saisi de si vives douleurs, qu'il fut forcé de reconnoître la main divine qui le châtoit. Il envoya en grande hâte au couvent de Salamanque, afin qu'on lui amenât le saint. Il se jeta à ses pieds en fondant en larmes et en lui demandant pardon. Le Père attendri le releva, et, après quelques salutaires avis, il lui rendit la santé.

Peu de temps avant sa mort, le saint, prêchant à Salamanque, toucha le cœur d'un jeune gentilhomme qui avoit donné de grands scandales. Ce jeune homme, fidèle à la grâce, renonça au monde et entra au couvent des Augustins. La femme qu'il avoit aimée, furieuse de sa perte, résolut de s'en venger : on croit qu'elle parvint en effet à empoisonner le saint. Il tomba dans une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau. Il en avoit au reste reçu l'avertissement de Dieu. Il disoit un jour à ses auditeurs : « Il y a ici un homme qui ne passera pas cette année, et alors vous direz :

Oh ! que prêchoit bien le Père Sahagun ! Mais je vous dis que je prêcherai mieux dans dix ans.»

Il mourut en effet peu après, le 11 juin de l'an 1479, dans la quarante-neuvième année de son âge. Son visage resplendit aussitôt d'une beauté céleste, et il sembla à plusieurs qu'il en sortoit des rayons de lumière. Il se fit un si grand nombre de miracles à son tombeau et par son intercession, qu'il fut canonisé par Alexandre VIII, le 16 octobre 1690.

Le grand archevêque de Valence, saint Thomas de Villeneuve, raconte dans son second sermon pour la Fête-Dieu, que quand saint Jean de Sahagun disoit la messe, il voyoit Notre-Seigneur présent sur l'autel dans sa très-sainte humanité. Ce bon Maître se plaisoit alors à lui révéler les plus sublimes secrets du ciel. Aussi étoit-il long à célébrer le saint-sacrifice. Son supérieur lui en ayant fait des reproches, le saint lui répondit qu'il y goûtoit une joie si pure, si douce, qu'il ne pouvoit s'en détacher. Il voyoit quelquefois l'union mystérieuse des personnes divines dans la Trinité. C'étoit, disoit-il, comme des nuages qui se dissipoient devant ses yeux, et derrière lesquels il apercevoit une lumière céleste. Il recevoit aussi des avis divins sur ses prédications et la conduite qu'il devoit tenir avec les peuples ; et il ajoutoit qu'on ne sauroit célébrer ou même entendre la sainte Messe avec trop de foi et de dévotion, à cause des grâces nombreuses que Dieu se plaît à y répandre.

A Nicée en Bithynie, sainte Antonine, martyre, qui, pendant la persécution de Dioclétien et Maximien, fut condamnée, par le président Priscillien, à être frappée avec des bâtons, suspendue sur le chevalet, déchirée par les côtés, brûlée dans les flammes, et enfin tuée par le glaive.

En Thrace, saint Olympe, évêque, qui fut chassé de son siège par les ariens, et mourut confesseur.

A Rome, en l'église de Saint-Pierre, saint Léon III, pape, à qui Dieu rendit miraculeusement les yeux et la langue, que des impies lui avoient arrachés.—Ce saint Pape fut élu le jour de Saint-Étienne de l'an 795, et tint le siège apostolique vingt ans sept mois et dix-sept jours. On voit encore à Rome, sur la place de Saint-Jean-de-Latran, une mosaïque qu'il fit faire, et où il est représenté à genoux aux pieds de saint Pierre, qui lui donne l'étole de la main droite, tandis que de l'autre main il remet un étendard à Charlemagne, également à genoux. Au-dessous des trois figures sont ces paroles : « Bienheureux Pierre, donnez la vie au Pape Léon, et la victoire au roi Charles. » Charlemagne étendoit alors l'empire de la chrétienté par ses victoires. Il avoit conquis l'Allemagne et y assuroit l'établissement du christianisme. Lorsqu'il apprit le sacrilège attentat commis sur la personne du saint Pape, mais que Notre-Seigneur avoit heureusement réparé par un miracle, il se hâta d'en témoigner sa douleur au Souverain-Pontife par une solennelle ambassade. Le Pape l'alla visiter en son camp de Paderborn, où il fut reçu par Charlemagne aux acclamations de toute l'armée, qui se prosternoit à ses pieds. L'année suivante, Charles se rendit à Rome, et c'est dans ce voyage que le jour de Noël de l'an 800, pendant qu'il achevoit sa prière devant le tombeau de saint Pierre, le saint Pape Léon lui mit de sa main la couronne impériale sur la tête, tandis que le peuple crioit par trois fois : « A Charles-Auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, longue vie et victoire ! » Ainsi fut rétabli l'empire d'Occident, qui dura mille ans et ne fut détruit qu'au commencement de ce siècle par la cession du dernier empereur d'Allemagne. Saint Léon III vint en l'an 803 visiter en France le grand et saint empereur ; il vécut jusqu'en 816 ; ses reliques reposent avec celles de saint Léon le Grand, saint Léon II et saint Léon IV.

En Cilicie, saint Amphion, évêque, qui fut un généreux confesseur, du temps de Galère-Maximien.

Le bienheureux Guy, ou Guido, étoit un fervent chanoine de Chinsi, qui s'enrôla sous la bannière de saint François, après un sermon du séraphique patriarche. Il mourut le 12 mai 1250, à Cortone, où il étoit né. Le Martyrologe des Frères-Mineurs lui donne cet éloge, qu'ayant passé sa vie dans les jeûnes, la pauvreté, l'humilité, la pénitence, après avoir été utile par ses prédications et ses saints exemples, Dieu le glorifia par de nombreux miracles. Le Pape Grégoire XIII permit d'en faire l'office dans sa ville natale, et cette permission a été étendue depuis à tout l'Ordre des Frères-Mineurs. Sa fête se célèbre aujourd'hui, qui est l'anniversaire de l'invention de son chef sacré, à l'occasion de laquelle Dieu opéra de grands prodiges.



TREIZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Antoine de Padoue, confesseur, de l'Ordre de Saint-François.

Sainte Félicule, vierge et martyr; les saints martyrs Fortunat et Lucien; sainte Aquiline, vierge et martyr; saint Pèrègrin, évêque et martyr; saint Fandilas, martyr; saint Trypbille, évêque.

LA VIE DE SAINT ANTOINE DE PADoue,

CONFESSEUR, DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Les premières années de la vie de saint Antoine de Padoue étant peu connues, nous avons cru devoir les raconter ici avec quelque détail.

En face de la cathédrale de Lisbonne, on montre une petite église ornée de marbres magnifiques : c'est là que naquit saint Antoine de Padoue. Cette petite église formoit avec la maison voisine, où se tenoit dans le dernier siècle le conseil de la ville, le palais de don Martin de Bouillon. Renversée en 1755 dans le grand tremblement de terre de Lisbonne, il s'y passa un fait si étrange que je tiens à le rapporter.

Ce fut le jour de la Toussaint que Lisbonne éprouva cette affreuse secousse, qui la détruisit presque de fond en comble. Le feu se déclara en plusieurs endroits de la ville, et vint ajouter ses ruines à celles du ciel. L'église de Saint-Antoine fut brûlée, comme tant d'autres monuments, mais, chose étonnante! on retrouva intact sous ses décombres l'autel du saint, revêtu cependant d'étoffes de soie et d'or qui offroient au feu un facile aliment, et au pied

de l'autel un jeune homme non-seulement vivant, mais gai et alerte, après cette sépulture de plusieurs jours. Tout Lisbonne s'émut de ce prodige. On en parla au roi, qui voulut voir l'objet de cette sorte de résurrection. « Je tiens ce fait, dit l'abbé Emmanuel de Azévédo, historien et compatriote du saint, d'un seigneur qui assista à la présentation. Le roi demanda au jeune homme comment il avoit pu passer tant de temps sous les ruines, et le jeune homme répondit avec la plus grande simplicité qu'un Frère de Saint-François le venoit visiter tous les jours, lui portoit à manger et le consolait. »

C'est donc dans cette église, autrefois le palais de Bouillon, que naquit, en 1198, saint Antoine de Padoue, de don Martin de Bouillon, que l'on croit issu de la grande famille de Godefroi de Bouillon, et de dona Maria Tavêira, qui descendoit d'un roi des Asturies. Peu d'historiens ont su le jour de sa naissance; mais cet abbé Emmanuel de Azévédo, qui a fait de grandes recherches à ce sujet, croit qu'il naquit le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, et la tradition s'en est perpétuée dans la nombreuse famille des Bouillon de Portugal, et dans tout le pays.

Il fut baptisé le jour de l'Octave, dans l'église cathédrale, et reçut en l'honneur de son oncle, qui en étoit chanoine, le nom de Ferdinand. On a conservé précieusement les fonts où cette âme angélique fut ravie au démon, et jusqu'à la porte par laquelle il entra. Cette porte ne s'ouvre plus que le 13 juin, jour de la fête du saint. Elle est revêtue d'une enveloppe de bois, pour la défendre de l'indiscrète piété des pèlerins.

Dès sa plus tendre jeunesse, saint Antoine, ou plutôt don Ferdinand, fut un ange de piété, de pureté et de charité. Il avoit à peine cinq ans qu'il promit à Dieu de rester vierge en l'honneur de la pureté de sa très-sainte Mère. A dix ans, ses parents le placèrent, sous la conduite de son oncle, parmi les clercs de la cathédrale. C'étoit l'usage des grandes familles de ce temps-là. Saint Thomas d'Aquin fut ainsi élevé au couvent du Mont-Cassin, et jusqu'à ces derniers temps, les premiers seigneurs d'Aragon faisoient instruire leurs enfants parmi les clercs de Notre-Dame *del Pilar*. On y

apprenoit les lettres avec la piété; les vocations y germoient à l'ombre du sanctuaire.

Don Ferdinand resta cinq années dans le clergé de la cathédrale de Lisbonne. C'étoit déjà un saint, et il y fit un miracle qui est demeuré célèbre dans le souvenir du peuple de Lisbonne. Le démon lui apparut un jour sous une forme effrayante; plein de foi, l'intrépide jeune homme traça de son doigt le signe de la croix sur le marbre noir qui sert de gradin au chœur de la cathédrale. La pierre s'amollit au toucher de cette chair si faible, mais si pure: le signe de la croix resta formé sur le marbre. Il est encore aujourd'hui, après plus de six siècles, l'objet de la vénération du peuple; « et moi-même, dit un historien du saint qui vivoit dans le dernier siècle, je l'ai baisé plus d'une fois avec respect. » C'étoit le trophée d'une grande victoire remportée par la foi, et le premier prodige d'une vie qui en devoit être pleine.

Saint Antoine avoit alors quinze ans. C'est l'âge où le lis de la pureté s'épanouit dans les âmes chastes. Dieu, voulant préserver cette fleur si candide des souillures du monde, lui inspira le désir de se donner tout à lui.

Il y avoit hors des portes de Lisbonne un monastère de Chanoines-Réguliers de Saint-Augustin. Cette Congrégation avoit été fondée dans le siècle précédent par un saint nommé Téotonius, qui l'avoit établie à Sainte-Croix de Coïmbre, dont ces chanoines avoient pris le nom. Le monastère de Lisbonne étoit sous le patronage de saint Vincent. Il avoit alors pour prier un homme vénérable, don Gonzalo Mendez, regardé comme un saint, et dont un fervent religieux vit l'âme glorieuse monter à sa mort vers le ciel, pendant qu'il disoit la messe en son couvent de Santarem.

On comprend assez ce que devoit être le monastère de Saint-Vincent sous la direction de ce saint homme. C'est là que don Ferdinand de Bonillon entra pour faire son noviciat. Il dit adieu à son oncle, le chanoine, ce pieux maître qui avoit élevé son enfance; à ses chers compagnons, les clercs de la cathédrale, qui de leur ami ont fait un glorieux patron. Ils lui ont élevé un autel où il est représenté vêtu de la soutane rouge et de la cotte des clercs, et chaque

année, à Lisbonne et dans beaucoup de diocèses du Portugal, ils honorent leur saint ami par une fête particulière.

Saint Antoine passa les deux années du noviciat dans le monastère de Saint-Vincent. Quand il eut fait ses vœux, il voulut dire entièrement adieu au monde, à sa famille, dont la tendresse mondaine révoit pour ses talents les plus hautes dignités de l'Église. A Lisbonne on pouvoit trop facilement l'entretenir d'espérances ambitieuses. Il rompit à tout. Il quitta son père, et sa mère pour s'attacher à Jésus-Christ, devenu son époux. Sur sa demande, il fut envoyé au monastère de Sainte-Croix de Coïmbre, chef-lieu de l'Ordre.

La plus douloureuse séparation fut celle de don Gonzalo Mendez, ce prieur que l'Église a déclaré vénérable, et qui avoit guidé les premiers pas du jeune saint dans une carrière où son élève le devoit surpasser. Les saints n'ont pas de plus chers amis que les autres saints. Plus ils aiment Dieu, plus ils s'aiment, Dieu étant la source et la mesure de leur amour.

Ce fut vers la fin de septembre de l'an 1212, que don Ferdinand arriva à Coïmbre.

Sainte-Croix de Coïmbre étoit un des plus grands et des plus magnifiques monastères de l'Europe. C'étoit le Saint-Denis du Portugal; les rois s'y faisoient enterrer. Le grand prieur de Sainte-Croix s'appeloit dom Jean-César. Il reçut le jeune religieux avec joie, et lui fit étudier la philosophie et la théologie sous deux savants maîtres, dom Jean et dom Raymond, qui avoient pris leurs grades dans l'université de Paris.

Les forces de l'esprit n'étoient point dissipées en ce temps par l'étude de sciences secondaires et souvent inutiles. Deux sortes d'ouvrages firent l'éducation de l'homme le plus éloquent du treizième siècle, la Bible et les Pères. Il apprit dans les Pères la plus haute doctrine où se soit élevée l'intelligence humaine avec l'aide de Dieu, et dans la Bible cette éloquence vive et impétueuse, colorée d'images hardies et magnifiques, qui devoit ravir et entraîner ses contemporains.

Saint Antoine passa huit années dans cette inépuisable étude de

l'Écriture sainte et des ouvrages de nos grands génies chrétiens; il y devint si habile, qu'il retint presque toute la Bible et un grand nombre de passages des Pères dans sa vaste mémoire. Après ces huit années, il n'étudia plus qu'en lisant son bréviaire et au pied de son crucifix. Ces huit années furent la mine où il puisa plus tard pour ses prédications et ses écrits, tant sont grandes les forces de l'esprit humain quand on sait les concentrer habilement sur un seul objet! Les Chanoines-Réguliers de Sainte-Croix avoient conçu, au reste, une telle estime de ses grands talents, qu'ils écrivoient de lui dans leurs archives, deux ans après qu'il les eut quittés, et lorsqu'il étoit le plus ignoré dans l'Ordre de Saint-François, ces belles paroles : *Vir utique famosus, doctus et pius, magna litteratura ornatus, et gloria meritorum stipatus.*

En même temps qu'ils donnoient à son esprit cette nourriture forte et solide qui fait les intelligences élevées, la Bible et les Pères affermissoient son cœur dans l'amour des vertus chrétiennes. Il devenoit plus humble, plus ami des emplois bas et vil^s selon le monde, plus amoureux de Dieu. Dieu, par suite, l'aimoit aussi davantage, et il se plaisoit à lui donner plus souvent de miraculeuses marques de son affection. J'en rapporterai deux traits, bien surpassés depuis par ses innombrables miracles; mais les premiers témoignages d'amour sont aussi les plus chers.

Notre jeune saint avoit été chargé du soin des malades. Un bon religieux se trouvoit alors à l'infirmierie, attaqué d'une maladie dangereuse. Dans sa charité, après avoir prié pour le Père, don Ferdinand étendit sur lui ses vêtements : en un instant le malade fut guéri.

Une nuit de Noël (il étoit encore infirmier), au moment où les cloches du monastère donnoient le signal de l'Élévation, il se mit à genoux, possédé d'un ardent désir de voir son divin Sauveur naissant en quelque sorte sur l'autel comme autrefois dans la crèche : les murs s'ouvrirent, sa vue pénétra jusqu'à l'église : il put adorer le corps et le sang de l'Agneau; puis les murailles semblèrent se rapprocher, et tout disparut de ses yeux.

Quand un maître fait de tels prodiges pour ses serviteurs, cela

vaut bien quelques sacrifices. Déjà don Ferdinand lui avoit donné sa famille, sa fortune, ses légitimes espérances d'un brillant avenir. Que pouvoit-il faire de plus? Il étoit séparé du monde, prêtre, car il venoit de recevoir le sacerdoce, religieux enfin. Mais il appartenoit à un Ordre riche, en possession de la faveur royale, et tout rempli d'une admiration singulière pour son talent et ses vertus. Donc, entrer dans un Ordre pauvre, méprisé, où il seroit lui-même inconnu, oublié, dédaigné, ce seroit se rapprocher davantage de Jésus crucifié. Don Ferdinand trouva cet Ordre, et si dur que devoit être le sacrifice, il n'hésita pas.

Il y avoit en ce temps, dans une toute petite ville d'Italie, un jeune homme, fils d'un obscur marchand, presque sans lettres, sans jugement selon le monde, doué seulement d'un cœur et d'un dévouement admirables. Dieu, qui cherchoit un homme pour sauver son Église, l'aperçut et l'aima. Il lui inspira un dessein de la plus extraordinaire folie, et c'est par cette folie qu'il renouvela encore une fois la face de la terre.

Dieu lui dit donc : « Sors de la maison de ton père, fais-toi pauvre et presque nu, dépouille-toi de tout, et je te donnerai le monde. »

Cet homme, en effet, se dépouilla de sa famille, de ses richesses, de ses vêtements et de lui-même, et le monde le suivit. Les princes, les nobles et les peuples devinrent amoureux de sa pauvreté. En échange de ses parents selon la chair, des frères selon l'esprit lui refirent une famille aussi vaste que l'univers chrétien, parlant toutes les langues. Partout où il passoit, les populations étoient changées, les mœurs réformées; l'Église florissoit, les pécheurs faisoient pénitence.

Un tel homme devoit séduire le cœur de don Ferdinand de Bouillon. Malheureusement il ne le connut pas tout d'abord. Poussé par le désir du martyre, saint François d'Assise étoit bien venu en Espagne, visiter la patrie de son compagnon dans la grande œuvre de la régénération du monde, de la seconde colonne de l'Église, saint Dominique, patriarche comme lui d'une innombrable famille de saints. Il s'étoit même approché du Portugal et

avoit, dit-on, passé ses frontières, espérant se rendre de là en Afrique. Mais Dieu le réservait à d'autres destins et à un plus difficile martyre. Ce voyage, cependant, eut une immense influence sur l'avenir de don Ferdinand. De retour en Italie, après ce merveilleux Chapitre des nattes qui ressembloit aux premières assemblées de l'Église naissante à Jérusalem, saint François d'Assise avoit envoyé en Espagne, avec quelques autres Frères, Bernard de Quintavalle, son fils premier-né. L'un de ces religieux, Frère Zacharie, arriva bientôt à Coïmbre, où la cour résidoit. C'étoit en 1216, quatre ans après l'entrée de notre saint au couvent de Sainte-Croix.

La pieuse reine, dona Uracca, reçut les nouveaux religieux avec une entière bienveillance. Elle les recommanda à sa belle-sœur dona Sancia, qui les établit à Alenquez dans un petit monastère qu'elle leur fit bâtir auprès d'une église dédiée à sainte Catherine, et qu'elle leur donna. Ce petit couvent d'Alenquez fut le premier établissement des Frères-Mineurs en Portugal.

Un an après, trois ou quatre pauvres religieux sortirent de ce pauvre abri, devenu sans doute trop étroit, et vinrent à Coïmbre implorer l'hospitalité de la reine. Il y avoit, à un mille de Coïmbre, une toute petite maison dédiée à saint Antoine, abbé, bâtie au milieu d'un plant d'oliviers, d'où elle avoit pris le nom d'Olivarès : la reine la leur donna. C'étoit tout ce qu'il falloit à la pauvreté des Frères-Mineurs. Un toit et une chapelle leur suffisoient partout. Dans cette humble retraite, ils menèrent pendant plusieurs années une vie angélique, ignorée du monde, connue seulement de Dieu. Ils alloient à Coïmbre cependant, mais rarement, et pour y ramasser en hâte le pain de l'aumône. Tous les samedis ils avoient recours à la charité du riche couvent de Sainte-Croix. Ils étoient aimés des Chanoines-Réguliers, qui menaient eux-mêmes, au milieu de leurs richesses devenues celles des pauvres, une vie austère, pour leur humilité, leur dénuement, et l'austérité plus grande de leur vie.

La première fois que don Ferdinand vit apparaitre, à la porte du monastère, ces deux pauvres mendiants, vêtus d'une méchante

bure, les pieds à peine défendus par des sandales, si semblables dans leur misère à la misère de Jésus-Christ, il se sentit frappé au cœur. Il dit : « Voilà mes maîtres et mes frères. » Il les aima dès ce jour, et rechercha leur amitié avec une tendresse inquiète et une sorte d'envie. L'un de ces deux Frères mourut. Ce jour-là, pendant que don Ferdinand disoit la messe, Dieu lui ouvrit les yeux de l'âme, et lui montra son saint ami traversant le purgatoire avec la rapidité de l'éclair et entrant glorieux dans le ciel. Cette vision lui inspira le désir de demander une place dans une si sainte milice. Un autre prodige l'y décida entièrement.

Ne pouvant se rendre lui-même au Maroc, saint François avoit destiné six de ses Frères à l'honneur de cette périlleuse mission. Ils vinrent d'Italie sous la conduite de Frère Vitale, tout joyeux de marcher à un martyre presque certain. Ils arrivèrent à Alenquez, dans les mois qui précédèrent l'an 1220. Dona Sancia les reçut avec vénération. Ils firent aussi le voyage de Coïmbre et prédirent à la reine, dona Uracca, avec leur mort glorieuse et les honneurs qu'on leur rendroit bientôt, qu'elle iroit au-devant de leurs corps ainsi que le roi don Alphonse, et que ce seroit l'annonce de sa fin prochaine. Ils reçurent pendant ce court voyage l'hospitalité au couvent de Sainte-Croix. Don Ferdinand avoit précisément alors le soin des étrangers. Il connut ainsi ces pauvres religieux, si humbles et si chétifs, qu'il alloit revoir quelques mois après, couronnés du martyre, tout resplendissants des hommages de la terre et de la gloire du ciel.

De Coïmbre, ils revinrent à Alenquez et partirent enfin pour le Maroc, mais non pas tous. Leur chef, Frère Vitale, étoit resté malade en Espagne, où il mourut du regret de n'avoir pu mourir pour Jésus-Christ.

Nous avons raconté, au 16 janvier, comment coula pour la première fois sur la terre d'Afrique ce généreux sang franciscain, qui devoit arroser tant de terres infidèles par lui conquises à Jésus-Christ. Par une admirable prévision de Dieu, don Pedro, infant de Portugal, alors brouillé avec son frère le roi don Alphonse II, s'étoit réfugié auprès du prince mahométan qui régnoit à Maroc..

Il recueillit pieusement les corps des cinq martyrs, les déposa dans deux caisses d'argent, et accompagné de son chapelain, qui étoit chanoine de Sainte-Croix de Coïmbre, il revint avec ce précieux trésor en Europe. Dieu fit voir dans ce voyage et la puissance de ces pauvres Frères naguère si petits, et l'intérêt qu'il prenoit à leur gloire. Les lions d'Afrique se détournèrent du passage de la caravane, les ennemis qui la poursuivoient semblèrent aveuglés, les animaux s'engagèrent d'eux-mêmes dans des routes escarpées où la fuite paroissoit impossible; Dieu illumina les écueils qui devoient briser leurs vaisseaux. Enfin les saintes reliques abordèrent en Galice sur une terre chrétienne, et récompensèrent par des miracles innombrables la vénération dont elles furent l'objet. Elles furent transportées à Coïmbre, et, suivant la prédiction des martyrs, le peuple et toute la cour accoururent au-devant d'elles. Le clergé vouloit les transporter à la cathédrale, mais en passant devant l'église de Sainte-Croix, le cortège malgré lui s'arrêta. La mule qui portoit les châsses entra d'elle-même dans l'église; par un secret instinct de Dieu, arrivée devant une chapelle, elle s'y agenouilla comme pour déposer ce glorieux fardeau. On respecta cette sorte de jugement de Dieu; les corps des saints martyrs furent placés dans cette chapelle. On les y honore encore aujourd'hui.

Ce fut sans doute pour don Ferdinand un étonnant spectacle, de voir revenir avec cette pompe royale, entourés de la vénération de tout un peuple, ces étrangers qu'il avoit reçus peu de mois auparavant, si obscurs, si pauvres; qu'il avoit nourris du pain de la charité, et qui régnoient maintenant avec Dieu dans le ciel. Un seul acte avoit opéré cette transformation : le martyre. Dès lors cette âme jeune, généreuse, pleine de l'amour de Dieu, du désir du ciel, n'eut plus qu'un seul vœu : le martyre. Son cœur, attiré déjà par les admirables vertus des nouveaux religieux, se sentit entraîné vers un Ordre où l'on pouvoit avoir l'insigne honneur de donner son sang pour Jésus-Christ.

Dom Jean-César, prieur de Sainte-Croix, fut ému d'une profonde douleur quand il apprit ce dessein; mais respectant la vocation du

ciel, il consentit à cette séparation. Dans le couvent ce fut un unanime regret. Les chanoines pleurèrent cet aimable jeune homme si savant et si humble. L'un d'eux lui dit dans une sorte de colère inspirée par son affection : « Allez, allez, vous deviendrez un saint ! » Et don Ferdinand lui répondit en souriant : « Si vous l'appreniez un jour, vous en loueriez Dieu. »

Et en effet, dit Azévédo, qui rapporte ce trait, ce chanoine put voir l'accomplissement de sa parole prophétique ; car moins de douze années après, Grégoire IX inscrivait au nombre des saints son jeune compagnon de Sainte-Croix, et il en dut glorifier le Seigneur.

L'affection des Chanoines-Réguliers de Sainte-Croix pour don Ferdinand survécut à leur séparation. Ils voulurent qu'il reçût l'habit des Frères-Mineurs au milieu d'eux, et ils ont conservé précieusement le souvenir du lieu où s'accomplit cette douloureuse cérémonie, aussi bien que de celui où don Ferdinand avoit adoré au delà des murs entr'ouverts la sainte Eucharistie dans la nuit de Noël. Tant qu'il resta au couvent d'Olivarès, ils pourvurent à son entretien, et en souvenir de lui tous les samedis les Frères-Mineurs reçurent d'eux pendant des siècles ce qui eût suffi à la nourriture de leur saint ami. Chaque année, le 13 juin, c'est un chanoine de Sainte-Croix qui va prêcher au couvent d'Olivarès le panégyrique de saint Antoine de Padoue. Après l'office, c'est encore lui qui préside au réfectoire la réunion des Frères. Ce jour-là, les Frères-Mineurs semblent soumis aux chanoines de Sainte-Croix, en reconnaissance de la gloire éclatante que ceux-ci leur ont cédée : touchant souvenir qui a traversé les siècles, et qui rappelle aux enfants l'union, les regrets et la joie de leurs pères.

Don Ferdinand avoit passé dix années parmi les Chanoines-Réguliers ; deux à Saint-Vincent de Lisbonne, où l'on vénère encore la croix dont il se servoit dans sa cellule, et huit à Sainte-Croix de Coïmbre. Il ne resta guère plus de dix ans parmi les Frères-Mineurs. Sa vie leur appartient donc presque également.

De fut dans l'été de 1220 que don Ferdinand entra au couvent d'Olivarès. Il y prit le nom d'Antoine, en honneur du saint abbé à

qui le monastère étoit dédié. Ceux qui aiment à trouver quelque présage dans la signification des noms, ont remarqué que celui d'Antoine vient d'*Altitonans*, qui veut dire *tonnerre éclatant*. Et en effet saint Antoine fut un éclatant tonnerre, par lequel Dieu réveilla bientôt tout son siècle.

Il ignoroit cependant, comme il arrive toujours, la mission que Dieu lui réservait. Qui a jamais deviné ce que cache l'avenir de sa vie ? Il ne pensoit qu'au martyre ; il vouloit aller mourir en Afrique ; il en avoit exigé la promesse solennelle, et n'étoit entré dans l'Ordre des Frères-Mineurs qu'à cette condition. Ses supérieurs lui tinrent parole. Après quelques mois de noviciat, ils l'admirent, à ce que l'on croit, à la profession. Au mois de décembre de cette même année 1220, ils lui donnoient un saint compagnon, Frère Philippe, et les envoioient tous deux sur la terre d'Afrique, où les martyrs du Maroc avoient trouvé le ciel avec la mort.

Je n'ai pu savoir à quelle plage d'Afrique ils abordèrent. Je pense que ce fut à Ccuta, qui appartenoit déjà aux Espagnols. Ce ne put être au Maroc. Le prince de ce pays n'avoit pas encore été forcé, après une sécheresse et une famine de trois ans suivies de la peste, d'implorer solennellement, au milieu de son peuple désolé, affamé, décimé, les martyrs dont lui-même s'étoit fait, de sa main royale, le bourreau. Cette réparation, imposée par le Ciel, ne devoit s'accomplir qu'en 1223, et c'est seulement à cette époque que les musulmans permirent à un évêque des Frères-Mineurs de s'établir au milieu d'eux et d'y bâtir une église.

A quelque point de l'Afrique qu'aborda saint Antoine, il y resta peu de temps. Dieu lui réservait une gloire plus éclatante que celle du facile martyr du sang. Que des pécheurs désirent cette rapide et complète expiation de leurs fautes, et que Dieu leur en donne l'occasion, cela est digne de sa miséricorde ; mais des âmes tout embrasées d'amour comme celles de saint François d'Assise, de saint Antoine de Padoue, ne doivent pas sortir de ce monde par une si douce issue. Il faut qu'elles se consomment dans l'incendie de l'amour divin, et qu'elles ne quittent la terre que déjà brûlées comme les sêraphins, dignes holocaustes semblables à celui de

Jésus-Christ, qui est mort par amour encore plus que par l'effusion de son sang.

Donc, à peine débarqué, saint Antoine fut saisi, par la permission de Dieu, d'une fièvre violente qui le tint quatre mois sur un grabat. Frère Philippe, le voyant en cette extrémité, en écrivit sans doute aux supérieurs d'Espagne, qui lui donnèrent l'ordre de revenir en Europe. Il repartit avec Frère Philippe pour son cher petit couvent d'Olivarès. Mais il ne devoit plus revoir sa patrie, et ses premiers compagnons dans l'Ordre de Saint-François n'ont de lui d'autre souvenir que la cellule où il passa le temps de son noviciat, et dont ils ont fait une chapelle. Dieu se chargea de le conduire dans la terre où il l'appeloit. Comme le vaisseau s'approchoit des côtes d'Espagne, une tempête l'assaillit et le jeta en Sicile.

Saint Antoine et Frère Philippe débarquèrent au port de Messine, un peu avant Pâques de l'an 1221. Ils logèrent à l'hospice, s'y reposèrent quelques jours, et en partirent vers le milieu d'avril. Un nouveau Chapitre général devoit avoir lieu aux fêtes de la Pentecôte dans les plaines d'Assise. Tous deux s'y rendirent dans le désir de voir leur Père, le patriarche saint François, et de recevoir de lui une destination.

Il y a près de deux cents lieues de Messine à Assise : quelle distance pour un jeune homme de vingt-six ans, d'une santé naturellement frêle, affoiblie encore par quatre mois de fièvres cruelles ! De plusieurs royaumes de l'Europe, des diverses provinces d'Italie, arrivoient des Frères-Mineurs, provinciaux, custodes, gardiens, simples religieux, pour la réunion du Chapitre de 1221. Les populations des montagnes voisines s'ébranloient elles-mêmes, et venoient par troupes apporter des vivres aux pauvres Frères, et s'édifier du spectacle de leurs vertus.

La plus grande pourtant leur resta cachée. Ni les religieux, ni les supérieurs, ni saint François lui-même, ne remarquèrent dans la foule des Frères un tout jeune homme d'une angélique beauté, d'une distinction qui annonçoit son origine presque royale, d'un savoir et d'une éloquence qui alloient ravir tout son siècle, d'une sainteté qui égaloit presque celle de saint François. Il est vrai qu'il

cachoit son mérite avec le même soin qu'on a ordinairement de le mettre en lumière. Nul ne le connoissoit, et en le voyant si pâle, si frêle, si affoibli par une longue marche, si exténué par ses austérités, nul ne s'inquiéta d'où il venoit, ni qui il étoit : on eût craint de se charger de cette proie qui sembloit dévouée à une mort prochaine. Il demeura ainsi solitaire, abandonné au milieu de cette foule, sans famille au milieu de ses frères, sans autre appui que la prière, sans autre ami que Dieu. Il put jouir dans le silence et la solitude du bonheur de contempler son cher Père ; mais le bienheureux Patriarche ne connut jamais le visage de celui de ses enfants qui fut le plus aimé de Dieu.

Peu à peu les Frères-Mineurs se séparèrent. Frère Philippe lui-même vint dire adieu à son saint ami : il étoit envoyé au couvent de Città di Castello. Après avoir aspiré tous deux à la couronne du martyre, ils se quittèrent pour aller gagner, chacun par la pénitence, ce qu'ils n'avoient pu obtenir par leur sang. Ils ne se revirent qu'au ciel. Frère Philippe vécut de longues années. Il assista à la mort du saint Patriarche, et lui-même, à quatre-vingt-sept ans, rendit à Dieu une âme tout ornée de vertus, au milieu de ses frères de Colombaio. Son corps fut transporté dans la petite ville de Monte-Alcino, où ses miracles l'ont rendu célèbre.

Frère Philippe étoit dans cette immense assemblée des Frères-Mineurs le seul qui connût saint Antoine. Après son départ, le pauvre Frère se trouva dans un isolement absolu. Il vit partir un à un tous les religieux, sans que personne daignât songer à lui. Il paroissoit si chétif, si simple, si ignorant ! Enfin, de tous les provinciaux il ne resta plus que celui de la Romagne, Frère Gratien. Par hasard, ou plutôt par un soin de la Providence, qui veilloit sur les destinées de son cher fils, ce religieux manquoit d'un prêtre qui pût dire la messe dans un couvent de Frères-lais sur le Monte-Paolo. Il s'approcha de saint Antoine, qui attendoit en silence que Dieu disposât de lui.

— Frère, dit-il, seriez-vous prêtre ?

— Je le suis, répondit simplement le Frère.

— Avez-vous quelque destination ?

— Nou, répondit-il encore avec la brièveté des hommes d'oraison.

— Iriez-vous volontiers à l'ermitage de Monte-Paolo ?

— J'irai partout où Dieu voudra.

Et il partit.

Saint Antoine resta neuf mois dans cette solitude, toujours silencieux, toujours inconnu. Sa première action fut de se jeter aux genoux du gardien, et de lui demander quelque emploi qui pût soulager ses compagnons. On lui donna, et il reçut avec joie, le soin de laver la vaisselle et de balayer la maison.

Il y avoit, à quatre cents pas du couvent, une petite grotte bien obscure, auprès de laquelle couloit une fontaine. Il obtint de s'y retirer, et il y menoit la vie des anciens Pères, jeûnant au pain et à l'eau, passant les nuits en prières, répandant son sang sous les coups d'une discipline armée de pointes de fer. Son corps si délicat devint comme un squelette, et ses jambes si débiles n'en pouvoient plus soutenir le poids. C'est ainsi qu'il se dépouilla du vieil homme, pour se revêtir de l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ. Quand cette transformation fut accomplie, quand il eut jeûné et prié comme Notre-Seigneur au désert, Dieu sut bien le rendre à la vie publique et le forcer à l'apostolat.

Dans le Carême de l'an 1222, il se tint à Forlì un Chapitre provincial où Frère Antoine fut appelé. Quelques auteurs de la vie du saint ont cru qu'il y alla pour recevoir le sacerdoce, et ce sentiment se trouve confirmé par la légende même du Bréviaire romain. Mais des documents authentiques prouvent qu'il étoit déjà prêtre quand il quitta le Portugal.

A ce Chapitre se trouvèrent également réunis quelques Frères-Mineurs et plusieurs Dominicains qui devoient être ordonnés par l'évêque de la ville. L'heure de la conférence arriva, où l'on traitoit de différents sujets de la vie spirituelle. Les enfants de saint Dominique désirèrent y être admis, et le supérieur des Frères-Mineurs les accueillit gracieusement. Il voulut honorer ses hôtes en leur cédant la parole.

— Mes Pères, leur dit-il, parlez-nous de choses de Dieu. C'est le

devoir de votre Ordre de prêcher, et nous vous écouterons avec joie.

Les Pères s'excusèrent de parler sans préparation devant un si vénérable auditoire. Le supérieur alors avisa Frère Antoine. C'est un homme simple, se dit-il, et sans lettres; s'il parle mal, on le lui pardonnera facilement, et d'ailleurs c'est un homme de Dieu, il nous édifiera toujours. Il lui ordonna donc de prêcher.

— Mais je n'ai jamais parlé en public, dit le saint avec une confusion pleine de modestie; et depuis que je suis Mineur, je n'ai lu d'autre livre que mon bréviaire.

— Je le sais bien, reprit le supérieur, mais il faut obéir.

Alors le saint se leva. On croit qu'il prit pour texte de son discours ce passage des saintes Écritures : *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem*. D'abord ses paroles furent simples et telles qu'il convenoit à un pauvre religieux. L'humilité surpassant la science, il voulut sortir obscur et méprisé de cette épreuve redoutable, où Dieu s'étoit réservé la joie de révéler au monde le plus puissant orateur de ce grand siècle. Il s'étudia donc à refouler en lui les traits trop éclatants de son éloquence; mais peu à peu l'enthousiasme de la parole sainte le gagna, il cessa de résister au feu ardent dont l'Esprit divin embrasoit son âme. Sa parole devint rapide, pressée, enflammée. Sa voix, épuisée par les jeûnes, retrouva sa force; son corps, usé par tant d'austérités, se redressa; ses gestes reprirent cette grâce et cette majesté que donnent les habitudes d'une vie princière. Muets d'étonnement, suspendus à ses lèvres, les religieux le regardoient avec une sorte d'effroi, ne reconnoissant plus le pauvre Frère tant dédaigné. D'abord on crut que c'étoit un simple mouvement d'inspiration, et qu'il ne se soutiendrait pas. Mais quand on entendit sortir de cette bouche ignorante les plus admirables passages des Pères, les traits les plus variés de la sainte Écriture, les pensées les plus touchantes et les plus sublimes, chacun comprit instinctivement le prodige d'humilité qui leur avoit caché ce grand homme. La plupart des religieux pleuroient : jamais ils n'avoient ouï de pareil sermon ni de si véhément orateur. Le provincial, ce même Frère Gratien qui l'avoit placé par

charité dans son petit ermitage de Monte-Paolo, le nomma sur-le-champ prédicateur de la Romagne. Quand saint François apprit ce prodige d'humilité et de génie, il voulut étendre à toute l'Italie la mission du Frère Antoine, et il ne l'appeloit plus par respect que son évêque. Aimable simplicité de ce saint, qui lui faisoit révéler son enfant comme son supérieur, parce qu'il le croyoit plus savant et plus vertueux que lui !

Reprenons maintenant l'ancienne vie du saint.

Le glorieux Père saint François lui commanda aussi d'enseigner la théologie aux Frères, et afin qu'il s'en acquittât avec une plus grande résignation et obéissance, il lui envoya la licence qui suit :

A mon très-cher Frère Antoine, Frère François en Jésus-Christ. J'ai trouvé bon que vous lisiez la sainte théologie aux Frères, à condition que l'exercice de l'étude n'amortisse point en vous, ni en eux, l'esprit de la sainte oraison, comme il est porté en la règle.

Avec ce commandement, Dieu posa sur le chandelier ce flambeau ardent pour éclairer la sainte Église, et releva l'humble saint Antoine, qui enseigna la théologie dans les villes de Montpellier en France, de Bologne et de Padoue en Italie ; il fut le premier de cette sainte religion qui la lut, et qui prêcha la parole de Notre-Seigneur en France et en Italie, où, par l'exemple de sa sainte vie et par ses miracles, il convertit beaucoup d'âmes à Dieu. Ses paroles étoient autant d'étincelles qui brûloient les cœurs. Ses réprimandes étoient sévères, ses avertissements bénins, la grâce et la fluidité de sa langue admirables, ses paroles discrètes et accommodées à la nécessité et à la disposition des auditeurs, instruisant les grands et les petits, se réglant en tout avec une prudence évangélique, et aspirant toujours à la plus grande gloire de Dieu. De là naissoient les soupirs et les larmes qui se répandoient dans ses sermons, l'amendement de vie, la réformation des mœurs, la conversion de plusieurs grands pécheurs, entre lesquels se convertirent vingt-deux brigands signalés, qui se confessèrent à lui, et un grand nombre d'hérétiques qui furent réduits par ses sermons, car il les poursuivoit de si près, et avec tant de soin et de persévérance, qu'il fut à bon droit nommé le fléau des hérétiques.

Comme il disputoit une fois avec un nommé Bonvillo, de Rimini, qui étoit un des plus obstinés, et dénioit la vérité du Saint-Sacrement de l'Autel, le saint le combattit si bien qu'il ne savoit plus que répondre. L'hérétique, suivant leur style ordinaire, lui demanda des miracles; saint Antoine en fit un de grande édification.

L'hérétique avoit un mulet qui fut enfermé pendant trois jours sans boire ni manger. Le saint, après avoir dit la messe, prit la sainte Hostie avec un grand respect; il fit venir le mulet affamé et lui dit ainsi : *Au nom de ce Seigneur que je tiens (moi indigne) en mes mains, je te commande que tu viennes présentement t'agenouiller devant ton Créateur, et que tu confondes la malice des hérétiques, donnant à entendre à chacun la vérité de ce très-auguste Sacrement, et montrant que toutes les créatures sont sujettes à leur Créateur.* Tandis que le saint lui disoit cela, l'hérétique cribloit de l'avoine à son mulet, pour le faire manger : mais ayant plus de connoissance que son maître, il s'agenouilla sans faire cas de son avoine, et se prosternant devant le très-saint Sacrement, il l'adora comme son Créateur et son Seigneur. Ce miracle si évident consola fort tous les catholiques, et les hérétiques en enragèrent, excepté celui-ci, qui fut converti à la foi catholique.

Une autre fois, étant encore en la ville de Rimini, où il y avoit alors beaucoup d'hérétiques, le saint désirant prêcher et les réduire à la connoissance de la vérité, ils fermèrent leurs oreilles de peur de l'ouïr, et lui, s'en allant sur le bord de la mer qui est là auprès, avec une grande assurance et confiance en Dieu, il appela les poissons, afin qu'ils l'écoutassent, et leur dit : *Entendez-moi, vous autres, puisque ces hérétiques refusent de m'entendre.* Chose merveilleuse ! à cette parole, une infinité de gros, de moyens et de petits poissons, tous en ordre, sortirent la tête hors de l'eau pour l'écouter attentivement. Le saint les appela frères, et leur fit un sermon des bienfaits qu'ils avoient reçus de Dieu, des grâces qu'ils lui en devoient rendre, et comme ils le devoient servir. Quand il eut achevé son discours, les poissons baissèrent leurs têtes comme pour recevoir la bénédiction, et s'écoulèrent. Tout le peuple qui voyoit

cela demeura étonné, et les hérétiques mêmes furent si honteux et si confus, qu'ils se jetèrent à ses pieds pour le prier de les prêcher et de leur enseigner la vérité, la plupart desquels, sortant des ténèbres de leurs erreurs, furent éclairés de la lumière divine.

Il arriva que certains hérétiques l'ayant convié à dîner avec eux, comme il désiroit les contenter et les attirer par cette occasion au giron de la sainte Église, il s'y en alla. Mais ces hérétiques jetèrent du poison sur ce qu'il devoit manger, pour le faire mourir. Dieu lui révéla leur dessein, et les en ayant repris doucement, ils lui alléguèrent pour excuse qu'ils l'avoient fait seulement pour expérimenter s'il étoit prédicateur apostolique, et si la parole de Dieu seroit accomplie en lui : Que les fidèles ne seroient point endommagés du poison qu'ils auroient avalé. A la fin ils promirent que s'il le mangeoit sans qu'il lui fit mal, ils se convertiroient à la foi qu'il prêchoit. Le saint, faisant le signe de la croix sur les viandes, en mangea sans danger, ni sans aucune incommodité; ce qui fit que plusieurs d'entre eux reconnurent leurs erreurs et embrassèrent la foi catholique.

Notre-Seigneur faisoit de grands miracles lorsque saint Antoine prêchoit; et bien que les plus grands fussent les changements de vie, les conversions des âmes et la réformation de la république, qui s'amendoit en tous ses membres; néanmoins ceux-là étoient accompagnés d'autres prodiges visibles et extérieurs. Car, quoiqu'il ne prêchât qu'en une seule langue, ceux de divers pays qui l'écoutoient, l'entendoient comme s'il eût prêché en la langue de chacun d'eux. Il fut même entendu par une femme éloignée d'une demi-lieue de l'endroit où il prêchoit, laquelle n'ayant pu obtenir congé de son mari d'aller à son sermon, monta au haut de son grenier pour l'écouter. Il arriva aussi que, prêchant au milieu d'un champ à une grande multitude de peuple, le temps se changea, et il commença à tonner, à éclairer et à pleuvoir; l'assistance s'en troubla fort, mais il les pria de demeurer; il leur dit que cet orage se passeroit sans leur faire tort, qu'ils n'en seroient pas même mouillés, ce qui arriva selon ce qu'il leur avoit dit.

Une autre fois, comme il prêchoit de la Croix et de la Passion

de notre Rédempteur en un Chapitre provincial, le séraphique Père saint François, qui étoit loin de là, lui apparut, comme pour approuver tout ce que saint Antoine disoit.

A l'occasion de ses miracles, et de la divine efficace de ses prédications, tant de monde accouroit pour l'ouïr, que toutes les églises étoient déjà trop petites, et l'on sortoit en pleine campagne, où l'on retenoit des places dès minuit, pour l'entendre, comme si c'eût été un apôtre. Les artisans n'ouvroient point leur boutique que le sermon ne fût dit; et lorsqu'il étoit achevé, il falloit que les hommes les plus robustes se missent autour de lui, pour le garantir de la multitude qui lui venoit baiser les mains et toucher son habit, et empêcher qu'il ne fût étouffé dans la presse. Prêchant un carême à Padoue, toute la ville fut tellement convertie à pleurer et à faire pénitence, que plusieurs s'assemblèrent et se disciplinèrent par les rues, demandant miséricorde à Dieu; ce qui se passa de cette ville-là en d'autres, et on tient que de là est venu l'usage des disciplines publiques que l'on fait la semaine sainte.

De plus, le saint donnoit un grand poids à ses paroles, par plusieurs choses fort extraordinaires que Dieu opéroit en lui. Car il apparoissoit souvent en songe à quelques personnes, et leur disoit: *Lève-toi, et te va confesser de tel péché que tu as commis contre Dieu, et fais pénitence*; encore que le péché fût si secret, qu'il n'y avoit que Dieu et celui qui l'avoit fait qui le sussent. Comme il prêchoit une fois aux obsèques d'un riche avaricieux, il dit: *Sachez que, comme l'a dit Jésus-Christ, où est ton trésor, là est ton cœur: ce riche avoit son cœur en ses écus, où il l'a laissé. Allez voir en ses coffres où est son or et son argent, et vous l'y trouverez.* On y alla fouiller, et on trouva le cœur de l'avaricieux parmi ses écus, comme le saint l'avoit dit. Ceci arriva à Florence.

Il n'étoit pas seulement admirable dans ses sermons, mais aussi dans les confessions qu'il entendoit. Il vint entre autres un grand pécheur pour se confesser à lui, lequel avoit tant de ressentiment, tant de douleur de ses péchés, et pleuroit si fort, qu'il ne pouvoit parler. Alors le saint lui dit: *Puisque vous ne pouvez vous confesser, écrivez vos péchés sur une feuille de papier, et les apportez.*

Le pénitent les lui ayant donnés par écrit, ils se trouvèrent tous effacés.

Il en vint un autre qui avoit donné des coups de pied à sa mère, et qui s'accusa de ce grand péché. Le saint, l'en reprenant aigrement, lui dit que l'enfant qui avoit frappé sa mère du pied méritoit qu'on le lui coupât. Ces paroles demeurèrent si avant au cœur du pénitent, qu'incontinent après sa confession, étant de retour au logis, il se coupa le pied, dont le saint étant averti, il fit oraison, rassembla le pied avec la jambe, qui se reprit aussitôt, et l'enfant se trouva guéri.

Comme saint Antoine faisoit une rude guerre au diable par ses paroles et par ses œuvres, il ne faut pas s'étonner si le diable lui rendoit la pareille, et tâchoit, s'il eût pu, de ruiner ses desseins et d'empêcher le fruit de sa prédication. Une nuit il le prit à la gorge pour l'étrangler, et le serra si fort, que le saint pensoit être mort; mais invoquant la très-sainte Vierge, son avocate spéciale, et récitant à toute peine l'hymne *O gloriosa Domina*, le diable s'enfuit et le laissa.

Une autre fois il fit tomber l'échafaud où étoit la chaire d'où saint Antoine prêchoit; néanmoins il ne blessa personne, et ne troubla pas l'assistance, parce que le saint les avoit prévenus et avertis de ne rien craindre. Un jour, pendant que saint Antoine prêchoit, il prit la forme et l'habit d'un voyageur; il s'approcha d'une dame qui écoutoit le sermon, et lui dit qu'un sien fils étoit mort. Le saint l'aperçut de sa chaire, et cria à cette dame qu'elle ne crût pas ces nouvelles, parce que c'étoit un diable qui venoit pour l'inquiéter, et pour empêcher qu'elle ne fit profit au sermon; mais que son fils étoit vivant : et aussitôt le diable disparut.

Encore que saint Antoine et le diable se fissent une guerre cruelle, l'un prêchant, l'autre troublant sa prédication; néanmoins cet ennemi commun étoit toujours obligé de céder à ce saint, qui le terrassoit par la sainteté et l'exemple de sa vie, et par les rares et illustres vertus dont son âme étoit ornée. C'étoit de ces vives sources que couloient ces torrents d'éloquence et de zèle divin qui remplissoient ses sermons. Il employoit tout le temps qu'il pouvoit

à l'oraison et aux entretiens familiers avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui réjouissoit son serviteur de consolations extérieures et de visites divines.

Une fois entre autres, le saint étant une nuit en sa chambre seul, l'hôte qui l'avoit reçu en sa maison, y allant par occasion, vit une grande clarté dans la chambre; il aperçut un très-bel enfant qui étoit sur son livre, et qui avec une grande familiarité se mettoit entre les bras de saint Antoine, lequel l'embrassoit et se réjouissoit avec lui, sans pouvoir ôter les yeux de dessus lui. Le saint sut depuis, par révélation divine, que son hôte avoit vu cette privauté du petit Jésus avec lui, et le pria de n'en parler à personne pendant sa vie.

Il étoit fort doux et plein de compassion, principalement envers ceux qu'il voyoit tourmentés de diverses tentations diaboliques. Dieu lui révéla qu'un de ses novices étoit maltraité de Satan, qui lui vouloit faire quitter l'habit, et qu'il étoit déjà vaincu et résolu de le faire. Le saint, en ayant regret, pria et pleura pour lui; puis, l'appelant, il lui ouvrit la bouche avec les mains et lui souffla dedans ces mots : *Recevez le Saint-Esprit*. Par ce moyen, le novice se trouva délivré de la tentation et persévéra en sa sainte vocation.

Comme il étoit en un monastère de France, un religieux s'adressa à lui, fort ennuyé et quasi-désespéré, à cause d'une fâcheuse tentation de la chair, qu'il ne pouvoit dompter par prières, ni par jeûnes et pénitences, ni par la fréquentation des saints Sacrements, ni par aucun autre remède. Il se confessa à saint Antoine; le bienheureux Père l'appela à part, il lui donna les vêtements qu'il portoit, et lui commanda de s'en accommoder : ce qu'ayant fait, cette horrible tempête s'apaisa aussitôt.

Préchant un jour à la même heure que les Frères chantoient matines au couvent, où il devoit chanter une leçon, quand ce fut à son tour de la dire, il apparut au chœur et la chanta, demeurant néanmoins arrêté et sans mot dire en sa chaire, jusqu'à ce qu'il eut chanté sa leçon.

Il lui arriva encore une autre chose semblable. L'obédience lui ayant ordonné un certain office au chœur, à l'heure même qu'il

étoit allé prêcher sans avoir averti le supérieur de donner cette charge à un autre : comme il prêchoit, il se souvint de cette faute, et s'abaissant en la chaire, il s'enveloppa de son manteau, se tenant coi; au même instant on le vit au chœur, chantant et faisant l'office que le supérieur lui avoit commandé, ce qui est une marque de la ponctualité de ce saint homme en matière d'obédience, et que Notre-Seigneur faisoit ces grandes et particulières merveilles pour la manifester, et donner exemple aux autres religieux de l'imiter.

Ce glorieux Père eut un grand zèle pour l'observation de la Règle; il souffrit beaucoup pour en empêcher le relâchement, et entretenir la manière de vivre que le séraphique Père saint François leur avoit laissée. Car Frère Élie, qui étoit ministre général de l'Ordre, et plus homme du monde et de prudence humaine que vrai enfant et héritier de l'esprit de saint François, commença à relâcher l'Ordre; il voulut y introduire de nouvelles façons et des coutumes contraires à la pauvreté évangélique, à la pureté et à la sainteté dont leur Père et ses premiers compagnons avoient toujours fait profession; et parce qu'ils lui résistoient en cela, il les affligea et les tourmenta de toutes manières. Saint Antoine, comme chef et frère aîné des autres, lui résista; et Frère Élie l'ayant voulu faire prendre, il s'échappa et appela de sa sentence au Pape Grégoire IX, devant lequel il le convainquit et le rendit muet : ce qui fut cause que le Pape déposa Frère Élie de son généralat. Il y établit un autre qui eut le premier esprit de leur fondateur, et tâcha de leur conserver, en cette religion, ce que Dieu y avoit ordonné pour le plus grand bien du monde.

Saint Antoine ne montra pas seulement ce zèle et cette grande force en l'observation et en la pureté de sa religion, mais en plusieurs autres choses qui se présentèrent, entre lesquelles l'une des plus signalées fut ce qui lui arriva contre Ezzelin, tyran de Padoue et d'autres villes de Lombardie. C'étoit l'un des plus épouvantables monstres qui aient jamais été au monde, un vrai lion, et plutôt un tigre qu'un homme. Car, pour ne parler point de ses autres cruautés, il fit massacrer tout d'un coup, avec les supplices

les plus horribles dont il se put aviser, onze mille Padouans qui vivoient à sa solde en la ville de Vérone, sur ce qu'on lui rapporta que la ville de Padoue s'étoit révoltée contre lui.

Saint Antoine alla trouver ce tyran; il le reprit avec des paroles rigoureuses et blâma sa méchanceté exécrable, le menaçant de l'ire de Dieu et du feu éternel qui lui étoit préparé. Les satellites d'Ezzelin n'attendoient autre chose, sinon qu'il leur commandât de tuer le saint (comme c'étoit son ordinaire quand quelqu'un le fâchoit) : mais il prit sa ceinture et se la mit comme une corde autour du col, se prosternant aux pieds de saint Antoine, avec promesse de s'amender, quoiqu'ensuite il n'en fit rien. Ce qui causa ce grand changement en ce tyran, fut qu'il vit sortir du visage de saint Antoine, pendant qu'il lui parloit, une splendeur divine qui le fit trembler et fléchir par force.

Cette grande magnanimité du saint procédoit du mépris de toutes les choses de la terre, et de ce qu'il avoit le cœur attaché au ciel; de sorte qu'il ne craignoit pas la mort, pas plus qu'il ne désiroit la vie, et qu'il n'avoit aucune convoitise des biens que le monde lui pouvoit offrir. En effet, il arriva que ce tyran Ezzelin lui envoya un magnifique présent, avec des paroles d'amitié et de soumission; mais le saint le refusa et se fâcha fort contre ceux qui le lui apportoit, leur commandant de sortir de là à la hâte, de peur que la maison où ils étoient ne tombât sur eux. Ce refus du présent sauva la vie au saint; car le tyran avoit commandé à ses gens que, sitôt qu'il l'auroit accepté, ils le tuassent : et il semble que le saint avoit su par révélation divine ce dessein.

Ce fait ne doit pas paroître si surprenant, puisqu'entre les autres dons de Dieu, il avoit celui de prophétie, ainsi que l'on peut remarquer en deux choses qui lui arrivèrent. L'une, qu'il dit à une dame qui s'étoit recommandée à ses prières, que Dieu lui donneroit un fils qui seroit grand en l'Eglise, Frère-Mineur et martyr, et père spirituel de plusieurs martyrs, qu'il animeroit au martyre par sa prédication : ce qui depuis se trouva parfaitement vrai. L'autre, qu'il y avoit dans une ville de France un notaire, homme perdu et de très-méchante vie, à qui le saint faisoit de grandes ré-

vérences quand il le rencontroit par les rues, jusqu'à mettre le genou en terre devant lui. Le notaire, y prenant garde plus particulièrement un jour, s'en fâcha, pensant qu'il le faisoit pour se moquer de lui, et il dit au saint que si la crainte de Dieu ne le retenoit, il lui passeroit son épée au travers du corps. Saint Antoine lui répondit doncement qu'il ne s'étonnât pas s'il lui faisoit une telle révérence, parce qu'il avoit souhaité et demandé instamment à Dieu qu'il le mit au nombre de ses saints martyrs, et que n'ayant pas mérité une si grande faveur, il désiroit au moins honorer les martyrs : que Dieu lui avoit révélé qu'il en devoit être un, et qu'il l'honoroit et le respectoit à cause de cela.

Le notaire n'en fit que rire, et alla faire des contes de ce que le saint lui avoit dit, parce qu'il avoit alors bien d'autres fantaisies en l'esprit. Néanmoins, quelque temps après, cet homme s'embarqua avec son évêque, qui alloit prêcher les Turcs en la Terre-Sainte; et l'entendant un jour prêcher assez froidement, il eut une telle ferveur, que (comme il arriva à saint Vincent, martyr, à l'endroit de saint Valère évêque), le notaire prit la parole, et dit tant de belles choses de l'excellence de Jésus-Christ et des abominations du faux prophète Mahomet, qu'il fut pris des Turcs, et ayant été tourmenté trois jours, à la fin il fut martyrisé. Comme on le menoit pour lui trancher la tête, il se souvint de la prophétie de saint Antoine, et la raconta aux assistants.

Saint Antoine fit plusieurs miracles durant sa vie et après sa mort; en voici un très-merveilleux, où Dieu témoigna combien les mérites de ce saint étoient grands, et combien le saint honoroit et respectoit son père, au secours duquel il vint deux fois d'Italie à Lisbonne, pour le délivrer du péril où il étoit de perdre l'honneur et la vie.

Il arriva donc que son père avoit eu la charge de quelques affaires du roi de Portugal; comme c'étoit un homme sans malice, il avoit donné de l'argent aux trésoriers du roi, sans tirer aucun acquit, se confiant à eux. Quand ce vint à rendre compte, ils dénièrent ce qu'ils avoient reçu; là-dessus son père se trouva en peine et sans aucun remède humain, mais le divin ne lui manqua

pas ; parce que, ayant été assigné au conseil des finances pour rendre compte, au même temps qu'ils s'assemblèrent pour ouïr le père de saint Antoine et décider cette cause, son fils entra dans la salle où ils étoient, et dit franchement aux trésoriers du roi : *Déchargez-vous promptement de ce que cet homme vous mit entre les mains des deniers du roi, à tel jour, à telle heure, en tel lieu, en tant de sacs, en telles espèces, devant tels et tels ; si vous ne le faites présentement, vous offenserez Dieu, et il vous punira rigoureusement.* Les trésoriers, ayant ouï ces paroles, demeurèrent si étonnés qu'ils en donnèrent aussitôt une entière décharge à ce pauvre père, qui ne savoit où il en étoit. Après cela son fils disparut et ne fut aucunement vu en ces quartiers-là.

Une autre fois, son père fut faussement accusé d'avoir tué un homme, et comme l'on étoit sur le point d'exécuter la sentence de mort qui avoit été rendue contre lui et contre quelqu'un de ses serviteurs, saint Antoine, qui étoit alors à Padoue, sut par révélation divine le danger où étoit son père. Il demanda l'après-dîner congé au gardien d'aller un peu hors la ville, et le soir il fut porté par un ange (comme un autre Habacuc) de Padoue à Lisbonne. Il s'en alla donc le matin au juge le prier, par les entrailles de Jésus-Christ, de ne pas faire mourir ces hommes innocents. Le juge faisoit difficulté de rétracter la sentence : mais le saint ayant ressuscité le mort, il lui demanda en présence de toute la justice, si ces hommes qui étoient condamnés, et que l'on alloit exécuter, étoient coupables de sa mort. Il répondit que non ; mais il ne voulut pas faire ce que les ministres de justice prétendoient savoir de la bouche du ressuscité, qui étoit de déclarer ceux qui l'avoient tué, d'autant qu'il n'étoit pas venu là en intention de condamner le coupable, mais seulement pour délivrer son père qui étoit innocent, et qui par le moyen de ce miracle fut absous. Le ressuscité s'en retourna dans son tombeau, et le saint à Padoue, par la même voie divine qu'il étoit venu.

Après que saint Antoine fut de retour de cette expédition, aussi pieuse que merveilleuse, il s'employa comme auparavant à la prédication et à gagner des âmes à Dieu, et il y fit un fruit incroya-

ble. Le carême étant achevé, le saint se trouvant foible et indisposé, il désira de prendre un peu de repos, pour s'adonner entièrement à Dieu et se préparer à la gloire du ciel, sachant que la fin de son pèlerinage approchoit. Il se retira avec deux de ses compagnons doués d'une grande perfection, en un lieu solitaire, où sa maladie s'augmenta de telle sorte, qu'après avoir reçu les Sacraments, récités les sept psaumes avec ses Frères, et dit à la très-sainte Vierge l'hymne *O gloriosa Domina*; par sa faveur et son intercession, il vit Jésus-Christ, et après lui avoir parlé du cœur avec une extrême joie, il rendit son âme à Dieu.

Le corps du saint demeura comme endormi avec une si vive couleur, qu'on l'eût jugé encore vivant. Il trépassa le treizième jour de juin, l'an 1231, âgé de trente-six ans, desquels il en avoit demeuré quinze en la maison de ses parents, onze en l'Ordre des Chanoines-Réguliers de Saint-Augustin, et dix en celui des Frères-Mineurs. Le jour qu'il mourut, ses Frères désiroient de céler sa mort, afin de le pouvoir enterrer dans leur église, sans en être empêchés par ceux de Padoue; mais les enfants, inspirés de Dieu, allèrent par toute la ville, criant à haute voix : *Le saint est mort, le saint est mort*. Le peuple fut étonné, quand il sut que saint Antoine étoit mort, et peut-être que la coutume de l'appeler simplement le Saint, et non saint Antoine, vint de là : car encore aujourd'hui, à Padoue, on ne l'appelle que le Saint.

Les miracles que Dieu fit après sa mort furent si grands, que ceux qui venoient visiter son saint corps étoient guéris, de quelques maladies qu'ils fussent travaillés, s'ils se confessoient avant que d'approcher de son tombeau, autrement non. Ils furent si communs, qu'un an après, qu'il fut l'an 1232, le Pape Grégoire IX, étant en la ville de Spolette à la Pentecôte, le canonisa et le reçut au nombre des saints.

Il arriva le même jour à Lisbonne (où l'on ne pouvoit savoir que le saint eût été canonisé) une si chose si miraculeuse, qu'il sembloit que le ciel et la terre vouloient célébrer la fête de sa canonisation : car toutes les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes, sans que l'on sût d'où pouvoit procéder cela : chacun se

réjouissoit, et il sembloit que le peuple fût hors de sens, sans savoir la cause de cette joie; mais on remarqua que ce jour étoit celui de la canonisation du saint, qui étoit natif de cette ville.

La renommée de la sainteté, de la gloire et des miracles de saint Antoine, se répandit par tout le monde : chacun avoit recours à lui en toutes ses nécessités, allant en pèlerinage à son sépulcre. La ville de Padoue a témoigné beaucoup de dévotion au saint en faisant bâtir une belle église en son nom, célébrant sa fête tous les ans, avec une procession générale en son honneur, où on porte ses reliques avec grande pompe : cette ville de Padoue tient tellement saint Antoine pour son propre patron, qu'encore qu'il fût natif de Lisbonne, on ne l'appelle communément que saint Antoine de Padoue, parce que le bienheureux saint l'a toujours spécialement favorisée. Une fois qu'elle étoit opprimée du cruel tyran Ezzelin, il sortit de son sépulcre une voix fort claire, qui dit à Barthélemy Conradin, gardien de ce couvent (lequel déplorait un soir devant le saint les misères que la ville enduroit de ce tyran), qu'il tint pour certain que l'octave d'après sa fête elle seroit délivrée du pitoyable état où elle étoit, comme il arriva.

Trente-deux ans après la mort de saint Antoine, on transporta son corps en l'église, où il est à présent. Saint Bonaventure, général de l'Ordre, s'y trouva présent, et la langue de saint Antoine ayant été trouvée aussi fraîche et aussi entière que si elle eût été en vie, il la prit dans ses mains, et pleurant d'une dévotion cordiale, dit ces paroles : *O langue sainte, qui avez toujours loué Dieu, et avez été cause que d'autres l'ont loué, on voit maintenant votre mérite devant Celui qui vous forma pour un si noble office. Et la baisant avec un grand respect, il la mit en la sacristie du couvent.*

La vie, la mort, la translation et les miracles de ce saint sont amplement décrits aux *Chroniques de l'Ordre de Saint-François*.

Le peuple chrétien prie saint Antoine pour les choses égarées, et l'on en voit souvent de merveilleux effets. Il arriva au même saint qu'un novice de son Ordre ayant jeté le froc, il déroba un psautier commenté de sa main, où l'homme de Dieu étudioit pour

faire les leçons de l'Écriture sainte; il se mit incontinent en oraison, priant Notre-Seigneur de lui rendre son livre; et au passage d'une rivière, le diable se présenta au novice avec une épée nue en la main; il lui commanda de retourner vite au couvent, et de rendre le livre à saint Autoine, autrement qu'il le tueroit sur la place. Il lui fit tant de frayeur, que le novice revint en la maison éperdu, et rapporta au saint le livre qu'il lui avoit pris, demandant derechef l'habit de cette sainte religion.

A Rome, sur la vcie d'Ardée, la fête de sainte Félicule, vierge et martyre, qui, ne voulant ni épouser Flaccus, ni sacrifier aux idoles, fut livrée à un juge particulier, lequel la trouvant toujours constante dans la confession de Jésus-Christ, après l'avoir tenue dans une ténébreuse prison et lui avoir fait souffrir la faim, la fit tourmenter sur le chevalet jusqu'à ce qu'elle eut rendu l'esprit; puis l'ayant détachée, on la jeta dans un égout. Saint Nicomède l'enterra sur la même voie.

Après le martyre de sainte Pétronille, Flaccus, qui étoit un riche et puissant seigneur romain, devint amoureux de sainte Félicule. Comme elle refusoit de l'épouser, il lui dit pour l'intimider : « Choisissez de deux choses l'une : ou d'être ma femme, ou de sacrifier aux dieux. » Mais cette vierge répondit courageusement : « Je ne serai point votre femme parce que je suis consacrée à Jésus-Christ, et je ne sacrifierai pas aux idoles parce que je suis chrétienne. » Alors elle fut livrée entre les mains d'un certain juge fort cruel, qui la tint sept jours dans une prison obscure, sans lui rien donner à manger. La trouvant ferme dans sa foi après un si long jeûne, il la fit mener chez les vestales, espérant qu'elles lui persuaderoient de sacrifier avec elles; mais la sainte resta encore sept autres jours sans boire ni manger, plutôt que de prendre aucune viande de leurs mains. Elle fut ensuite tourmentée sur le chevalet; et comme les bourreaux disoient qu'elle n'étoit pas chrétienne, qu'on la relâ-

cherôit et mettroit en liberté, elle s'écria : « Ah ! je ne renoncerais jamais à mon époux Jésus-Christ, qui a été rassasié de fiel et de vinaigre, qui a été couronné d'épines et crucifié pour l'amour de moi. » Alors on la jeta dans un cloaque, où elle rendit son âme à son cher époux, Notre-Seigneur, le treizième jour de juin.

En Afrique, les saints martyrs Fortunat et Lucien.

A Biblis en Palestine, sainte Aquiline, vierge et martyre, qui, sous l'empereur Dioclétien et le juge Volusien, âgée seulement de douze ans, fut, pour la confession de la foi, souffletée, battue de verges et percée avec des alènes rougies au feu ; ayant été frappée d'un coup d'épée, elle consacra sa virginité par le martyre. — Elle avoit été instruite dans la foi par l'évêque de Biblis, et la grâce de Dieu l'inspirant, elle enseignoit à son tour la vérité aux femmes et aux jeunes filles de la ville, encore qu'elle fût à peine sortie de l'enfance. Volusien, l'ayant su par un de ses familiers, la fit amener devant lui. « C'est toi, lui dit-il, qui éloigne tes compagnes des dieux immortels, pour les faire croire en un Christ crucifié. Ignorestu que les empereurs sont courroucés contre ce Christ, et qu'ils ont commandé que ceux qui l'adorent fussent punis de mort. Laisse cette vanité, sacrifie aux dieux et tu vivras ; sinon tu sentiras les plus cruels tourments que je pourrai inventer.

— Je ne crains point les supplices, répondit la vierge ; je les désire bien plutôt, car ils me vaudront la vie éternelle. »

Volusien la fit frapper par ses bourreaux ; on la lia, et elle fut cruellement fouettée par deux hommes robustes. Volusien lui dit ensuite : « Eh bien ! pauvre folle que tu es, où as-tu jamais vu qu'on ait mis son espérance en un homme crucifié, qui n'a pu se garantir ni se préserver lui-même ? Qui est celui que les empereurs aient laissé vivre, de ceux qui l'ont adoré ? Écoute-moi, et laisse cette rêverie.

— Comment, tyran, répondit-elle ; penses-tu que j'ai senti les supplices que tu m'as fait endurer ? Tu t'abuses, et je veux bien que tu saches que ni toi, ni ton père, le diable, ne pourrez in-

venter des supplices que je ne surmonte avec l'aide de Dieu.»

Volusien, la voyant si jeune, lui dit : « Attends au moins quelques jours ; tu changeras d'avis.

— Non, répondit-elle, je suis toute résolue et ne changerai jamais. J'ai vécu chrétienne dès mon enfance, et je veux mourir chrétienne. »

Volusien lui fit alors percer les oreilles avec des brochettes de fer ardentes, de sorte que la fumée de sa chair grillée par le feu lui sortoit par les narines. Les bourreaux continuèrent ce supplice avec tant d'ardeur, qu'elle tomba évanouie, et Volusien, la croyant morte, la fit jeter hors de la ville. Mais la nuit, l'ange de Dieu la visita, la guérit et la conduisit aux portes du prétoire, qu'il lui ouvrit. Elle se présenta donc devant Volusien, qui n'en pouvoit croire ses yeux et ordonna qu'on l'enfermât dans un cachot. Le lendemain il la condamna à être décapitée ; mais quand le bourreau entra dans la prison, Dieu l'avoit déjà rappelée à lui. Il n'en abattit pas moins la tête du cadavre, d'où, au lieu de sang, il sortit du lait, emblème de sa candeur virginale. Les chrétiens inhumèrent le corps de la sainte martyre hors des portes de la ville, le treizième jour de juin.

Dans l'Abruzze citérieure, saint Pérégrin, évêque et martyr, qui fut précipité dans la rivière d'Aterne par les Lombards, pour la foi catholique.

A Cordoue, saint Fandilas, prêtre et moine, qui, durant la persécution des Arabes, ayant été décapité, souffrit le martyre.

En Chypre, saint Tryphille, évêque.



QUATORZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Basile le Grand, archevêque de Césarée en Cappadoce.

Saint Élisée, prophète; saint Marcien, évêque; les saints martyrs Valère et Rufin; saint Anastase, saint Félix et sainte Digne, martyrs; saint Méthode, patriarche de Constantinople; saint Euthère, évêque de Vienne; saint Quintien, évêque de Rodez.

LA VIE DE SAINT BASILE LE GRAND,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE, ÉVÊQUE DE CÉSARÉE EN CAPPADOCE.

AN 378.

Saint Damase, pape. — Gratien, empereur.

Saint Basile naquit en la ville d'Hélénoponto, de la province de Pont : son père avoit nom Basile, et sa mère Emmélie. C'étoient des gens nobles, riches et saints, dont le Martyrologe romain fait mention le 30 de mai. Et l'on peut bien voir quelle étoit la sainteté du père et de la mère en celle de leurs enfants; car ils eurent dix enfants, dont Macrine étoit l'aînée; c'étoit une très-sainte fille, qui ayant été fiancée à douze ans, et ayant perdu son mari avant la consommation du mariage, consacra sa virginité à Dieu, et s'enferma dans un couvent de religieuses, où elle mourut saintement. On ne sait pas les noms des autres, mais seulement de quatre garçons, Basile le Grand, dont nous parlons; Grégoire, évêque de Nysse; Pierre, évêque de Sébaste, et Naucrète, qui fut religieux, personnages qui se sont grandement signalés en l'intégrité et en la perfection de la vie chrétienne.

Le Martyrologe romain fait mention de Maerine le dix-neuvième jour de juillet, et de Grégoire de Nysse le neuvième jour de janvier.

Les ancêtres de saint Basile endurèrent de grands travaux et de grandes persécutions pour la foi de Jésus-Christ, et du temps de Maximien-Galère, très-eruel tyran, ennemi capital de notre très-sainte Religion, ils demeurèrent sept ans cachés dans une montagne avec une extrême disette. Ils y supportoient de grands froids, dormoient au serein sur la terre, ne mangeoient qu'un peu de pain, manquoient de tout ce qui est nécessaire pour le corps, et portoient leurs fatigues avec joie et patience, de peur de se mettre en danger de renier la foi; car ils ne vouloient pas s'aller offrir d'eux-mêmes aux tourments, jusqu'à ce que Notre-Seigneur les livrât entre les mains de ceux qui les cheroient et les persécutoient.

Et ce fut une chose miraculeuse, que ne trouvant rien à manger que fort difficilement, il venoit en leur caverne, par la volonté de Dieu, des troupes de cerfs de compagnie, et autres bêtes, qui se mettoient entre leurs mains, et ils en tuoient autant qu'ils en avoient de besoin pour eux et pour leurs serviteurs. Enfin ils moururent avec beaucoup de constance pour la confession de Jésus-Christ. De sorte que la race de saint Basile est une race de saints, les aïeux saints, les pères saints, les enfants saints, et surtout saint Basile, qui fut nourri par Maerine son aïeule, mère de son père; elle avoit été instruite par saint Grégoire, évêque de Néocésarée (surnommé pour la grandeur et la multitude de ses miracles, le Thaumaturge); le Martyrologe romain fait mention d'elle le 14 de janvier. Saint Basile appelle cette aïeule sa nourrice et sa maîtresse en la foi : se vantant d'avoir tété d'un si bon lait, et conservé la doctrine qu'elle lui avoit enseignée.

L'autre Maerine, petite-fille de celle-ci, qu'ils appellent la Jeune, sœur de saint Basile, ne lui cédoit pas en sainteté, car saint Grégoire de Nysse, leur frère, confesse avoir appris d'elle les plus hauts et plus secrets mystères de notre très-sainte foi, qui ne se peuvent voir, dit-il, qu'avec de bons yeux, ni comprendre qu'avec un cœur purifié.

Saint Basile avoit un grand entendement, un jugement mûr et rassis; il étoit fort composé en ses mœurs, de sorte qu'en son jeune âge il paroissoit vieux en son sens. Il apprit les lettres humaines très-parfaitement, premièrement à Césarée, et depuis à Constantinople, d'où il alla, étant déjà docte et bien instruit, à Athènes, qui étoit la mère de toutes les sciences. Il trouva là saint Grégoire de Nazianze, avec lequel il contracta une cordiale amitié, car ils se ressembloient fort tous deux, tant en mœurs et en vertu, qu'en esprit et en science, à laquelle ils s'adonnèrent plusieurs années avec beaucoup de soin et de diligence, et eurent la réputation d'être consommés en toutes sortes de sciences.

Saint Basile, après avoir quelque temps enseigné à Athènes, par inspiration divine et par le conseil de Macrine, sa sœur, résolut de s'appliquer entièrement à l'étude de la théologie. Laissant donc Grégoire à Athènes, il s'en alla en Égypte pour voir et communiquer avec un grand théologien, nommé Porphire, qui étoit abbé d'un monastère, où il demeura un an entier. Basile étoit d'une forte complexion; mais son assiduité à l'étude, son oraison fervente et continuelle, la grande pénitence qu'il faisoit, ne mangeant que des herbes et ne buvant que de l'eau, lui ruinèrent la santé et le rendirent foible.

Il eut la dévotion de visiter la ville de Jérusalem, et de voir les saints lieux où notre rédemption fut opérée. Après avoir reçu la bénédiction de Porphire, il s'en alla d'Égypte pour accomplir cet heureux voyage; mais comme il avoit eu à Athènes pour son maître Eubule, qui étoit un fameux et excellent philosophe, il le voulut voir en passant, pour sonder s'il le pouvoit retirer de ses vaines prétentions et des trompeuses espérances du monde, dont Eubule se repaissoit. Son dessein réussit comme il désiroit; car il le trouva disputant avec les autres philosophes; et après avoir demeuré trois jours avec lui en sa maison, il lui persuada si bien d'embrasser Jésus-Christ et de le suivre, qu'il vendit dès lors tout son bien, le distribua aux pauvres, et accompagna Basile au voyage de Jérusalem, en intention de se faire tous deux baptiser dans la rivière du Jourdain. Passant par Antioche, ils logèrent chez

un hôte fort honorable, lequel envoyoit son fils étudier sous le sophiste Libanius, qui avoit aussi été le maître de saint Basile. Voyant ce garçon triste et pensif, ils lui demandèrent ce qu'il avoit : l'étudiant leur répondit que son précepteur lui avoit donné des vers d'Homère à interpréter, et qu'il ne pouvoit les entendre. Saint Basile lui en donna l'explication par écrit, et elle étoit si nette, que Libanius s'en étonna : car il ne pensoit pas qu'il y eût un homme au monde qui en pût venir à bout que lui. L'étudiant lui confessa que c'étoit un de leurs hôtes qui les lui avoit interprétés; ce qu'ayant su, il le voulut voir, le mena en sa maison avec Eubule, et s'efforça de leur faire faire bonne chère de toutes sortes de vivres : mais ils se contentèrent de leurs mets ordinaires, qui étoient un peu de pain et d'eau.

En récompense de tant de bons traitements que leur fit Libanius, Basile le voulut persuader de renoncer à cette vaine ostentation de l'éloquence, et à la pernicieuse superstition des idoles, et de se convertir à la connoissance du vrai Dieu. Mais Libanius, fermant les oreilles à la voix de Dieu, dit que son heure n'étoit pas encore venue; et il demeura en son aveuglement. Néanmoins, il pria Basile d'enseigner à ses disciples (qu'il fit rassembler pour cet effet) les chemins de la vraie philosophie et les préceptes de la vertu : ce qu'il fit, les avertissant de garder la chasteté avec la netteté de l'âme et la pureté du corps; que leur marcher fût grave et mesuré, leurs paroles bien arrangées et bien prononcées, leur vivre sobre et frugale; qu'ils se tussent devant leurs anciens, qu'ils écoutassent attentivement parler les sages; qu'ils se rendissent obéissants à leurs supérieurs, doux et charitables envers leurs égaux et envers leurs inférieurs; qu'ils parlassent peu, écoutassent beaucoup, ne fussent point causeurs, ni pointilleux; qu'ils ne s'éclatassent pas de rire, qu'ils ne fussent point effrontés et lascifs, mais retenus, modestes et timides, portant la vue basse en terre et le cœur élevé au ciel; qu'ils méprisassent tous les vains honneurs du monde, n'aspirant à aucun degré de maîtrise, s'ils n'en étoient bien capables; qu'ils fissent à chacun tout le bien qu'ils pourroient, et en attendissent la récompense de Dieu.

Saint Basile leur donna sommairement ces instructions, et après avoir pris congé d'eux et de Libanius, il poursuivit son chemin vers Jérusalem, avec Eubule son compagnon. Là, les deux bienheureux pèlerins visitèrent avec dévotion les saints Lieux, et parlèrent à Maxime, évêque de Jérusalem, qui, connoissant ce qui étoit caché sous ce pauvre habit et cet humble maintien, les alla baptiser au fleuve du Jourdain. Comme il baptisoit saint Basile, il descendit du ciel une boule de feu, du milieu de laquelle sortit une colombe qui alla battre l'eau de ses ailes, et soudain s'envola en haut, laissant toute l'assistance remplie de crainte et d'admiration. Maxime baptisa aussi Eubule, et l'oignit de l'huile sainte, revêtant les nouveaux chrétiens de la robe de Jésus-Christ; puis il leur administra la sainte Communion, au très-grand contentement de ceux qui la recevoient et de toute l'assistance.

Leur pèlerinage étant accompli, ils retournèrent à Antioche, dont l'évêque fit saint Basile diacre. Il commença à prêcher et à répandre les rayons de sa lumière et de sa doctrine, avec une telle ferveur et une telle efficacité, qu'il embrasoit et changeoit le cœur des hommes par ses discours, et encore plus par l'exemple de sa vie. Passant par Césarée, Hermogène, évêque du lieu, le fit prêtre, lequel étant à l'extrémité de sa vie, comme on parloit de lui donner un successeur, les gens de bien jetèrent les yeux sur Basile, dont la vie et la doctrine surpassoient la renommée de tous les autres. Mais quelques personnes manièrent tellement cette affaire, qu'à Hermogène succéda Eusèbe, homme catholique et qui avoit de belles qualités; néanmoins, il étoit un peu vain et envieux, et voyant saint Basile en grande réputation, estimé de chacun, il entra en mauvaise intelligence avec lui, et fut cause qu'il se retira en un désert du Pont, nommé Mataja, au bord de la rivière d'Iris, où il demeura quelques années avec saint Grégoire de Nazianze, menant tous deux une vie si admirable et si parfaite, qu'ils sembloient plutôt des anges que des hommes.

Le même saint Grégoire, en l'épître huitième, dépeint ainsi l'austérité de leur vie : ils n'avoient pour toute demeure qu'une pauvre chaumine, sans portes ni foyer. Leur principale viande étoit un

icéme perpétuel : et si Emmélie, mère de saint Basile, ne les eût secourus et ne leur eût envoyé de quoi manger, ils y fussent morts de faim. Plusieurs moines se vinrent réunir à saint Basile, et il leur donna des règles et des constitutions à observer.

En ce désert, Basile et ses religieux furent persécutés, par les hérétiques, de fausses accusations et d'offreuses calomnies; car après la mort de saint Musone, évêque de Néocésarée, et très-excellent prélat, comme on étoit en peine de trouver quelqu'un qui fût digne de succéder aux grands personnages qui avoient tenu ce siège depuis saint Grégoire le Thaumaturge, plusieurs estimèrent saint Basile le plus capable de tous pour cette dignité. Ce que les hérétiques craignant (car ils y avoient aussi quelque prétention), ils s'efforcèrent de calomnier saint Basile.

Cependant saint Basile éclaira comme un soleil spirituel ces nations du Pont, et convertit beaucoup de personnes aveugles à la connoissance de Jésus-Christ. Mais il arriva que l'hérésie, favorisée de l'empereur Valens, comme un feu dévorant, embrasoit tous les quartiers d'Orient et avoit fait en Césarée une grande brèche à la foi catholique. Ce qui obligea Basile à quitter sa solitude, comme un vaillant champion, pour soutenir la cause de Dieu, qui étoit puissamment attaquée; en quoi il procéda avec tant de charité, de modestie et de prudence, qu'il gagna Eusèbe, évêque de Césarée, lequel lui étoit mal affectonné, et l'obligea par ses bonnes œuvres à l'aimer, en sorte qu'il n'entreprenoit plus rien sans son avis. Cependant il arriva qu'Eusèbe étant décédé il fut élu pour son successeur, ce qu'il accepta par l'avis de saint Grégoire de Nazianze.

Il survint une grande famine en la ville de Césarée, qui est si éloignée de la mer, qu'outre la disette qui étoit en toute la province, elle ne pouvoit être secourue. Les riches avoient les mains closes, les marchands ne vendoient point leurs denrées, les artisans n'avoient pas moyen de gagner du pain : les pauvres étoient pressés de faim, étendus par les rues plus morts que vifs : mais la charité du saint remédia à cette nécessité. Il vendit tous ses biens et ses héritages, donnoit lui-même l'aumône aux pauvres, et nourrissoit jusqu'aux enfants des Juifs. Il commença à prêcher

l'aumône dans les églises, dans les carrefours, dans les places publiques et dans les rues, exhortant chacun à ne pas laisser perdre une si belle occasion d'acheter le ciel avec ses aumônes.

Il leur disoit qu'ils se souvinssent que ce qu'ils donnoient aux pauvres, ils le donnoient à Dieu, et que le riche avare, faute d'avoir donné une miette de pain au Lazare, ne put avoir en enfer une goutte d'eau : que celui qui peut secourir un pauvre qui meurt de faim, le tue lorsqu'il ne le fait pas. Que l'aumône est le rachat de nos péchés : que c'est la clef du paradis, l'arbre de vie, le trésor caché dans le champ, la pierre précieuse dont parle l'Évangile, la semence du champ d'Isaac, qui rendit cent pour un; l'huile de la Sunamite, qui se multiplia dans les vases; la farine de la veuve de Sarepta, qui ne manque jamais; l'échelle de Jacob, qui étant en terre atteint jusqu'au ciel; l'onguent de la Magdeleine, qui fut si agréable à Notre-Seigneur; le guide qui mena les Mages adorer l'Enfant Jésus; la fontaine de Jacob, où Jésus-Christ s'est assis pour convertir la Samaritaine; le refuge des pécheurs, la belle robe de Joseph; que c'est un trésor et des richesses qui ne craignent point la rouille, ni la teigne, ni les larrons; bref, que c'est l'usure que l'on donne à Dieu, où le profit est si haut, que pour un pain qu'on donne aux pauvres, ils nous donnent le ciel. Ces paroles et ces exemples eurent tant d'efficacité, que les pauvres furent secourus et assistés en cette extrême nécessité.

Il témoigna encore davantage sa charité en l'hôpital qu'il fit bâtir pour traiter les pauvres malades : ce fut un ouvrage si signalé et si somptueux, que saint Grégoire de Nazianze écrit, qu'après l'avoir bien considéré, il estimoit qu'on le pouvoit compter entre les autres merveilles du monde. Il ne se contentoit pas du devoir que ses officiers y pouvoient apporter; il y servoit lui-même de ses mains les malades avec une bonté et une humilité singulières. Assez de gens en murmuroient et attribuoient à la vanité ce qui étoit un effet de sa charité : néanmoins, il continua ses exercices de piété si agréables à Dieu et aux hommes.

La force et la confiance qu'il avoit dans les choses purement entreprises pour le service de Dieu, étoient singulières et divines :

cela se peut remarquer en ce qui lui arriva avec Julien l'Apostat, et depuis avec l'empereur Valens, qui étoit arien. Car Julien, qui avoit fréquenté saint Basile en l'université d'Athènes, qui avoit connoissance de son rare savoir et de sa divine éloquence, en faisoit tant d'estime, que, depuis qu'il fut empereur, il lui écrivit exprès, pour le prier de le venir trouver d'ami à ami. Le saint n'en fit point d'état; au contraire, il ne lui répondit que par une protestation de sa foi, lui donnant à entendre qu'il étoit près de mourir pour elle. Cela fut cause que Julien, le trouvant si contraire à ses desseins, et se voyant combattu par sa vie et par sa doctrine, le prit en grande haine, lui et saint Grégoire de Nazianze : en sorte qu'il résolut de les faire mourir à son retour de la guerre de Perse; mais il y fut miraculeusement tué, et on attribue sa mort aux prières et aux larmes de saint Basile, qui supplia affectueusement Notre-Seigneur de retrancher le cours de ce cruel tyran, et qui lui arracha de la main le fléau dont il pensoit détruire l'Eglise catholique.

Le succès qu'il eut avec Valens fut encore plus remarquable, et donna une plus grande preuve de son esprit divin; car Valens avoit chassé les évêques catholiques de leurs églises, et persécuté la foi avec une telle cruauté, qu'il commanda qu'on enfermât quatre-vingt prêtres catholiques dans un navire, où il fit mettre le feu, lorsqu'il fut en pleine mer; il s'en vint donc à Césarée, bouillant d'envie de supplanter saint Basile, qui seul lui faisoit plus de résistance que tous les autres ensemble; néanmoins, comme le saint avoit acquis une très-grande autorité, il le voulut tenter premièrement par des promesses et de belles paroles. Il lui envoyoit quelquefois ceux de son conseil et de sa chambre pour le persuader de se conformer à sa volonté : d'autres fois il donnoit charge à des capitaines et à des soldats d'y aller pour l'épouvanter de leurs menaces, usant de force et de ruse. Cela n'ayant point réussi, un préfet de Valens, nommé Modeste, homme hardi et furieux, le fit venir devant lui.

Basile comparut avec un cœur tranquille, un grave et joyeux maintien, et un visage aussi serein que s'il fût allé aux noces. Le

préfet, sans le saluer ni l'appeler évêque, lui dit : *D'où te vient cette audace de t'opposer ainsi à la Majesté impériale? Penses-tu lui pouvoir résister?*

Basile lui répondit hardiment : *Je ne sais pas pourquoi vous m'appellez audacieux, n'ayant rien fait qui mérite ce nom!*

— *Je me plains*, répliqua Modeste, *de ce que chacun obéissant à l'empereur, tu es le seul qui oses le mépriser.*

— *Mais*, dit le saint, *ne dois-je pas plutôt obéir au souverain Empereur du ciel et de la terre, qui me commande ce que je dois croire, et m'ordonne d'être contraire à ceux qui ne croient pas ce qu'il me commande?*

— *Je veux être obéi*, dit Modeste. *Ne seras-tu pas bien avantage, et ne te sera-ce pas beaucoup d'honneur d'être d'une même opinion, et que nous soyons compagnons d'une même profession?*

— *Oui, certainement, j'estimerois grandement*, dit Basile, *de vous avoir pour compagnon, non point au ministère de l'empereur, ni en qualité d'arien, mais comme les autres chrétiens catholiques, qui sont mes brebis, qui vivent sous ma charge : car le chrétien n'est point estimé pour sa personne ni pour sa noblesse, mais seulement pour la vraie foi et la pure conscience. Je vous tiens pour un des premiers officiers de l'empereur, pour un homme illustre, mais je ne pense pas pour tout cela que vous soyez plus agréable à Dieu que moi.*

Modeste se piqua et entra en colère de cette réponse, menaçant saint Basile de la confiscation de ses biens, d'exil, de tourments et de la mort.

Le saint lui dit avec une calme sévérité : *Modeste, ne pensez pas m'intimider par vos menaces. Si je n'ai aucuns biens, comment les confisquerez-vous? si tout le monde ne m'est qu'un exil, où me bannirez-vous? car je n'ai pas d'autre patrie que le paradis. Je ne crains point vos tourments, parce que mon corps est si exténué, qu'il ne les sauroit supporter, ou du premier coup vous en verriez la fin. Je crains encore moins la mort, d'autant que je sais qu'elle me délivrera de cette prison, et me rendra à mon Créateur.*

Le cruel préfet demeura étonné de la constance de saint Basile,

et lui dit : *Je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait si hardiment parlé que toi.*

— *C'est peut-être, dit saint Basile, parce que vous n'avez parlé à aucun évêque : nous autres évêques nous sommes obligés d'être en tout les plus humbles : mais quand il est question de la foi et du respect dus à Jésus-Christ, il faut que nous soyons hardis et courageux, et que nous ne permettions jamais que la majesté de sa Divinité soit abaissée en aucune manière.*

Enfin, après plusieurs répliques à ce propos, la conclusion fut que Modeste dit à saint Basile qu'il lui donnoit la nuit pour dormir là-dessus et penser à ce qui lui étoit le plus convenable. Alors saint Basile lui répondit avec résolution : *Je ne serai pas demain autre que je suis à présent, ne vous y trompez pas, s'il vous plaît.*

Ainsi saint Basile demeura ferme comme un rocher au milieu de la mer, et Modeste s'en alla tout confus raconter à l'empereur ce qui s'étoit passé; lui disant que c'étoit perdre le temps de vouloir gagner saint Basile. L'empereur, changeant sa haine en admiration et son horreur en respect, commanda qu'on ne l'importunât plus.

Cependant, comme c'étoit le jour des Rois, l'empereur vint à l'église où saint Basile étoit avec tous les catholiques, et où il célébroit cette glorieuse solennité. Ayant remarqué l'ordre et la belle disposition qu'il y avoit en l'église catholique, à chanter des psaumes, aux saintes cérémonies, en l'ornement et en la netteté des autels, en la dévotion, au silence et en la modestie du peuple, l'empereur demeura surpris : car ils étoient autour de saint Basile, comme des anges, l'honorant avec respect, le regardant en grand silence; et le saint étoit au milieu d'eux, la vue baissée et arrêtée, et ne s'émuant non plus quand l'empereur entra que s'il eût été de pierre.

Valens offrit de riches dons à l'église, mais pas un du clergé ne s'avança pour les recevoir de sa main, car ils craignoient que saint Basile ne les eût pas agréables, à cause qu'il étoit hérétique; tant ils portoient de respect à leur prélat, qu'ils tenoient pour un saint, et faisoient peu de cas de l'empereur, pour le voir séparé de la foi catholique! Valens se fionbla en l'église et fut saisi comme d'un

vertige à la tête; de sorte que ses officiers furent contraints de le retenir, de peur qu'il ne tombât de son siège.

Enfin, les hérétiques firent tant qu'ils gagnèrent sur l'empereur, que saint Basile seroit banui. Tout étoit prêt pour exécuter la sentence, mais la nuit étant survenue, le chariot prêt, les hérétiques dansant de joie, et les catholiques étant autour de leur pasteur tristes et affligés, désirant l'accompagner en son exil, Notre-Seigneur y mit la main, pour casser un si injuste décret. Un fils unique de l'empereur, nommé Valentinien Galate, et qui étoit fort jeune, fut frappé cette nuit-là d'une dangereuse maladie, en sorte qu'il fut abandonné des médecins. L'impératrice Dominica dit à l'empereur que c'étoit une punition de Dieu à l'occasion du tort que l'on faisoit à Basile, et qu'elle avoit eu des songes épouvantables sur le même sujet. L'empereur envoya quérir saint Basile, et lui dit : *Si ta foi est vraie, prie Dieu que mon fils ne meure point.*

Le saint lui répondit : *Si vous croyez, ô empereur, ce que je crois, et laissez vivre l'Église en paix, votre fils sera guéri. Commandez qu'il soit baptisé par les catholiques.*

Là-dessus le fils commença à se mieux porter, et Basile se retira chez lui. L'empereur, craignant que l'on attribuât l'amendement de son fils aux prières de Basile, le fit baptiser par la main des évêques ariens, et leur fit faire des prières pour sa santé, mais l'enfant mourut soudainement; il eût vécu sans doute, si Valens eût suivi le bon conseil de saint Basile.

L'empereur demeura fort triste de cet accident, dont les évêques et les courtisans hérétiques se servirent; ils lui dirent que sa religion ne pouvoit fleurir tant que Basile demeureroit à Césarée : de sorte qu'il résolut pour la seconde fois de le chasser de son siège. On dressa l'arrêt en forme, et il fut porté à Valens pour le signer. Mais comme il le prenoit, son cachet se rompit. Il prit la plume pour écrire, et elle ne rendit point d'encre : il en changea de trois, et toutes les trois ne surent former une lettre. Valens ne prit pas pied là-dessus, et ne pensa pas que ce fût la main de Dieu. Persévérant donc en sa méchanceté, le bras commença à lui trem-

bler, comme s'il eût été frappé d'une paralysie. Alors il se rendit, craignant de se perdre, et effaça le décret qu'il tenoit contre Basile, le laissant dans Césarée sans l'inquiéter, quoique ce fût contre son gré; mais il ne pouvoit résister à Dieu, qui défendoit son prélat.

Saint Basile parlant une fois avec Valens, un de ses officiers, nommé Démosthène, qui étoit maître d'hôtel de l'empereur, et qui avoit charge des viandes que l'on servoit à table, y étoit présent; ce courtisan, voulant flatter son maître, se voulut mêler d'en deviser, et reprenant saint Basile de ce qu'il ne se conformoit pas à la volonté de l'empereur, il fit une lourde faute de langage : *Il suffit*, dit saint Basile, *que nous voyons Démosthène ne point savoir parler*; faisant allusion à ce Démosthène qui étoit le prince de l'éloquence grecque (comme Cicéron de la latine). Nonobstant cette remontrance, ce malheureux ne se pouvoit taire : de sorte que le saint fut contraint de le dire : *Vous seriez mieux de faire votre charge, et de voir si le dîner de l'empereur est bien assaisonné, que d'entreprendre de parler des choses de la foi.*

Saint Basile eut une autre dispute, encore qu'elle fût de moindre importance, avec un préfet de l'empereur, nommé Eusèbe, oncle de l'impératrice et gouverneur des provinces de Pont et de Cappadoce, où il montra aussi sa vigueur et sa constance.

Il y avoit une grande dame, veuve, riche, et qui avoit bonne grâce, nommée Vestiane, fille d'un sénateur du conseil privé, que l'on appeloit Araxe. L'assesseur du préfet en devint amoureux, et la recherchoit pour l'épouser. Vestiane, qui avoit un vif désir de garder sa chasteté, n'y vouloit aucunement entendre; de sorte que ce méchant assesseur tâcha d'obtenir par force ce qu'on lui refusoit par amour. Cette dame, se voyant ainsi poursuivie, eut recours à l'oraison, et se retira en l'église, comme en un port assuré, où son honneur ne pourroit faire naufrage; priant saint Basile de la prendre en sa protection. Ce qu'il fit, et il empêcha qu'on ne la fit sortir de l'église, ainsi que ce préfet le vouloit.

Cet hérétique et méchant juge s'en courrouça fort, et prit de là occasion de persécuter saint Basile. Il le fit accuser de quelque

crime, et envoya des sergents en sa maison, comme s'il eût retiré quelque mauvaise compagnie. Il le fit comparoître devant lui, et lui fit déchirer sa robe. Le saint étoit debout et le méchant juge assis, comme Jésus-Christ devant Pilate. Saint Basile dit alors au juge, que s'il lui plaisoit il dépouilleroit aussi sa soutane. Le juge le menaça de le faire tourmenter, de le faire déchirer et de le faire mourir honteusement : de quoi le saint ne fit pas grand état.

Cependant l'on sut par la ville l'insolence et la tyrannie du préfet, et chacun accourut à l'envi, de toute sorte d'âge et de qualité, avec des armes pour assommer Eusèbe, et défendre saint Basile. Mais celui-ci, afin de rendre le bien pour le mal, et donner la vie à celui qui le menaçoit de la mort, apaisa le peuple, et le retint par sa présence d'exécuter son juste courroux contre cet homme inhumain. Ainsi Vestiane entra dans le monastère où sainte Marcrine, sœur de saint Basile, étoit abbesse, afin de passer le reste de ses jours en la vie religieuse. Telle fut l'issue de cette rencontre qu'eut saint Basile, défendant la chasteté d'une femme d'honneur, contre la tyrannie et l'injustice du préfet, qui sous le manteau de justice lui vouloit faire violence.

La grande constance et la magnanimité de saint Basile étoient accompagnées d'une douceur charmante et d'une rare modestie : comme c'étoit un lion en ce qui concernoit l'honneur de Dieu, il étoit plus doux qu'un agneau quand on lui faisoit tort à lui-même, et quand il pouvoit faire du bien à ceux qui le persécutoient, comme il fit au préfet, nommé Modeste, qui l'avoit traité si rigoureusement : car cet homme étant tombé dans une fâcheuse maladie, et ne trouvant aucun remède, il pria saint Basile de le venir voir, et après lui avoir demandé humblement pardon et secours, saint Basile le gagna si bien, qu'il fut dorénavant le héraut de ses vertus et de ses grandeurs.

Il témoigna sa singulière patience en une autre chose qui ne fut pas moins signalée, et qui ordinairement est plus rare, même à l'endroit des saints. Saint Basile visitant les églises d'Arménie, afin de les pourvoir de pasteurs et d'évêques, admit à la communion de la foi un Eustache, évêque de Sébaste, qui ayant été hérétique

fit quelque semblant de se réduire à l'Eglise catholique, donnant sa profession de foi, et abjurant les hérésies, où il retourna depuis. A cause de cette clémence dont saint Basile avoit usé envers lui, plusieurs catholiques furent scandalisés et se séparèrent de lui, comme d'un homme soupçonné, et ses religieux même refusoient sa conversation. Cet ennui affligea merveilleusement le saint, et encore qu'il alléguât des raisons pour satisfaire à ceux qui se scandalisoient de ce qu'il avoit fait; néanmoins il fut trois ans sans prendre la plume pour écrire à Eustache, ou plutôt contre lui, comme contre un trompeur; ce qu'il fit, de peur de dire quelques paroles piquantes, et qui procédassent plutôt du ressentiment de la tromperie qu'il lui avoit faite, que non pas de la raison.

Cette patience extrême naissoit de la grande abnégation que saint Basile avoit de soi-même, du ferme appui qu'il avoit en Dieu, et de ce qu'il tenoit les jugements des hommes pour ce qu'ils valent, jouissant cependant du témoignage d'une bonne conscience.

Il étoit parvenu au sommet de cette perfection par le moyen de la pénitence et de l'oraison, qui étoient plus admirables en lui qu'imitables; car il ne portoit jamais qu'une robe, dormoit toujours contre terre, jeûnoit tous les jours, ne buvoit jamais de vin, traitant son corps comme s'il ne lui eût rien été; en sorte que par l'austérité de sa pénitence il devint si bas, qu'il n'avoit plus que la peau et les os : il passoit les nuits en oraison, où il étoit souvent consolé et visité de Notre-Seigneur : par ce moyen, Dieu lui fit de grandes faveurs, et il opéra plusieurs miracles.

Il désira particulièrement la grâce du Saint-Esprit pour louer Dieu en la messe, avec ses prières et ses entretiens particuliers; et après avoir eu une révélation touchant son intention, il obtint ce qu'il demandoit, et écrivit la messe que l'on appelle de saint Basile. Le premier jour qu'il célébra ce nouvel ordre, une grande clarté descendit sur lui, et demeura jusqu'à ce qu'il eût achevé le sacrifice.

Une autre fois, comme il célébroit, un juif curieux de voir ce qui s'y faisoit, se coula parmi les chrétiens qui y assistoient : et lorsque saint Basile vint à départir l'hostie, il aperçut entre ses

main un très-bel enfant qui se multiplioit sous chaque partie. Ayant été touché par ce qu'il avoit vu, il s'approcha de la communion avec les autres, et reçut l'Hostie consacrée convertie en chair. Ce miracle lui fit connoître la vérité de ce mystère sacré, et le lendemain il vint trouver saint Basile, qui le baptisa avec toute sa famille.

Un seigneur nommé Protère avoit une fille vierge et vertueuse, qui désiroit entrer en religion et consacrer sa virginité à Dieu; mais le diable, commun ennemi de la chasteté et de notre bien, excita un des serviteurs de Protère à la rechercher en mariage. Et parce qu'il n'avoit pas la hardiesse de la demander, à cause que sa condition étoit de beaucoup inférieure, par l'entremise d'un magicien, il promit au diable de le servir s'il lui faisoit obtenir ce qu'il désiroit; il lui donna même une cédule écrite et signée de sa main, renonçant au baptême qu'il avoit reçu, et reniant Jésus-Christ. Dieu permit que le démon eut pouvoir de tenter cette fille, et de lui souffler des flammes amoureuses de son propre instinct, de sorte qu'avec larmes et soupirs elle le demanda à son père pour être son mari, s'il ne la vouloit voir bientôt morte. Enfin elle fut mariée avec lui, et sut depuis que cet homme n'entroit point en l'Eglise et ne faisoit aucune démonstration d'être chrétien. En ayant appris la cause, et le pacte qu'il avoit fait avec le diable, cette femme, pleurant son infortune, vint trouver saint Basile, et lui raconta le fait.

Le saint encouragea cet homme misérable (qui désespéroit déjà de son salut, et croyoit qu'on ne lui pouvoit pardonner) d'avoir confiance en la bonté infinie de Notre-Seigneur. Il l'enferma en une chambre, le fit jeûner, se mit en oraison, et après plusieurs assauts que les diables lui donnèrent, des cris et des hurlements horribles qu'ils faisoient, disant qu'il les étoit venu chercher de son propre mouvement, et qu'il ne pouvoit échapper de leurs mains, parce qu'ils avoient sa cédule pour gage de son hommage, il les vainquit enfin. Les oraisons de saint Basile eurent tant d'efficacité, que ces monstres infernaux furent forcés par commandement de rendre la cédule à cet homme, la jetant en l'air devant tout le

peuple qui étoit en prières. Saint Basile la déchira, et après avoir réconcilié cet homme avec l'Église, le voyant contrit et repentant de son grand péché, il lui fit recevoir la Communion, et l'avertit de ce qu'il devoit faire dans la suite.

Le miracle qui arriva au diacre de Syrie, saint Éphrem, à l'endroit de saint Basile, n'est pas moins considérable. Ce fut un si saint personnage, si éclairé de Dieu, et qui écrivit si hautement des choses divines, que (comme dit saint Jérôme), après l'Écriture sainte, on lisoit ses œuvres dans les églises avec une grande vénération. Éphrem, qui étoit au désert, vit une colonne de feu; il ouït une voix qui lui dit que cette colonne étoit le grand Basile, et lui commanda de le chercher et de profiter de sa doctrine. Il vint à Césarée, entra dans l'église où étoit saint Basile, qui le reconnut par révélation divine, sans qu'il se découvrit. Sa bouche, quand il chantoit l'office divin, sembloit à Éphrem une bouche de feu, et il vit une colombe sur le bras droit de saint Basile qui l'inspiroit et l'avertissoit de ce qu'il devoit prêcher.

L'auteur qui écrivit la vie de saint Basile, rapportée par Surinus sous le nom d'Amphiloque, raconte qu'Éphrem, par les oraisons de saint Basile, entendit et parla la langue grecque, comme il lui avoit demandé. Cet auteur ajoute que saint Basile guérit un lépreux si mangé de lèpre, qu'il avoit déjà perdu l'usage de la langue, et étoit au logis d'un prêtre nommé Anastase, qui le gardoit en une chambre à part, pour le panser secrètement.

Il dit, de plus, que par ses prières il obtint le pardon de Dieu pour une riche dame qui, sous le nom de veuve, avoit mené une vie dissolue et lascive, lâchant la bride à toutes sortes de vices et de méchancetés : étant touchée de la main de Dieu, elle reconnut sa mauvaise vie, la pleura, et écrivit en un papier tous ses péchés dont elle se put souvenir, et le donna à saint Basile cacheté, le priant d'obtenir de Notre-Seigneur qu'il les effaçât de ce papier, en témoignage qu'il les avoit pardonnés. Le saint l'en pria, et ils se trouvèrent tous effacés, excepté un seul qui étoit le plus énorme. Après la mort de saint Basile, on mit le même papier sur son corps comme on le portoit en terre, et ce péché se trouva rayé

comme les autres par les mérites du saint, et par la foi et les larmes avec lesquelles la pauvre femme l'en pria.

Il vint une autre misérable femme vers saint Basile, pour avoir de lui une lettre de recommandation au gouverneur, qui lui devoit une certaine somme d'argent. Le saint lui écrivit en ces termes : *Cette pauvre femme m'est venu prier que je vous la recommande, pensant que vous ferez ce que je vous dirai; s'il en est ainsi, vous le lui témoignerez par les effets.* Le préfet n'en fit rien : mais voulant payer saint Basile de belles paroles, suivant la coutume du monde, il lui répondit qu'il feroit de bon cœur ce qu'il lui recommandoit, et qu'il auroit pitié de cette femme en tout ce qu'il lui seroit possible; mais que cette affaire regardoit le fisc. Le saint, sachant le nœud de l'affaire, lui écrivit derechef : *Si vous avez voulu et n'avez pu, n'en parlons plus; si vous avez pu et n'avez pas voulu, vous tomberez et serez bientôt réduit en tel état, que vous le voudrez et ne le pourrez.* Il en arriva comme saint Basile avoit dit : car peu de temps après, il fut disgracié de l'empereur, mis en prison par son commandement, et ne put avoir recours qu'à saint Basile, pour intercéder pour lui envers l'empereur : ce qu'il fit; le préfet lui en demeura fort obligé, et paya à la femme que saint Basile lui avoit recommandée deux fois autant qu'il lui devoit.

Le même historien raconte un autre miracle fort remarquable, et Jean Zonare, auteur grec, l'écrit en ses *Annales*, pour montrer l'efficacité de l'oraison de saint Basile, et les choses merveilleuses que Dieu opéroit par lui,

L'empereur Valens avoit commandé que l'on ôtât une église aux catholiques en la ville de Nicée, et qu'elle fût donnée aux hérétiques. Les catholiques prièrent saint Basile d'aller à Constantinople, pour faire envers l'empereur que leur église leur fût rendue. Il y alla, lui en parla, l'en importuna, et ne put rien obtenir de l'empereur hérétique. Alors saint Basile lui dit avec une grande foi et liberté : *Seigneur, mettons ce procès entre les mains de Dieu, et qu'il le termine. Commandez que l'église soit fermée, et que ceux de votre secte soient dehors, et se mettent en prières: que si les portes de l'église fermées à clef s'ouvrent d'elles-mêmes, elle leur*

demeurera ; si elles ne s'ouvrent point, nous viendrons après faire notre oraison : que si elles s'ouvrent seules, elle sera à nous ; et si les portes demeurent fermées tant aux uns qu'aux autres, nous sommes contents que l'église leur appartienne.

L'empereur trouva ce parti raisonnable. On ferma donc les portes, et les ariens firent une longue et ennuyeuse oraison, mais les portes demeurèrent fermées. Sur le soir, après que les hérétiques se furent retirés, saint Basile, accompagné des catholiques, vint faire son oraison, et aussitôt toutes les serrures et les verroux se rompirent, et les portes s'ouvrirent tout à fait, à la grande joie et à la consolation des catholiques, et au grand étonnement des hérétiques, dont plusieurs se convertirent par ce miracle, encore que l'empereur demeurât toujours obstiné et endurci : mais Notre-Seigneur le châtia sévèrement bientôt après ; car ayant été vaincu en une bataille par les Goths, il se sauva dans une méchante chaumine, où ils mirent le feu et le brûlèrent comme un hérétique. Ce furent autant d'effets miraculeux de l'oraison de saint Basile.

Saint Basile avoit fait amitié avec un médecin juif qui étoit fort savant et fort expérimenté, dans l'intention de l'attirer à la connoissance de Jésus-Christ : néanmoins ce fut en vain. Enfin, étant à l'article de mort, il l'envoya quérir, pour lui demander quelle opinion il avoit de sa santé. Le juif, lui ayant tâté le pouls, lui répondit qu'il mourroit infailliblement, et que devant que le soleil fût couché, il ne seroit pas en vie.

Alors saint Basile lui dit : *Mais que direz-vous si j'y suis encore demain ?*

— *Cela n'est pas possible, dit le médecin, et si je le vois, je vous promets de me faire chrétien.*

Le saint pria Notre-Seigneur de lui prolonger la vie corporelle, afin que le juif se convertit et obtint la vie spirituelle : ce qui arriva ; saint Basile se leva du lit, alla à l'église, et le baptisa avec ceux de sa famille, puis s'en revint en son lit, où, après avoir exhorté les assistants de servir Dieu de tout leur cœur, il rendit son âme à son Créateur, disant ces mots : *Mon Dieu, je vous recommande mon âme, et la mets entre vos mains.*

Il mourut le premier jour de janvier de l'an 378, ayant été évêque huit ans six mois et seize jours. Et parce que le jour de son décès l'Eglise célèbre la fête de la Circoncision de notre Rédempteur, elle a remis la mémoire de saint Basile au 14 de juin, jour où il fut consacré évêque.

Toute la ville de Césarée demeura infiniment désolée de la perte d'un si saint pasteur; et son enterrement fut assisté d'un grand nombre de chrétiens, de juifs et de gentils qui accoururent en foule pour le voir.

Le médecin, ami de saint Basile, qu'il avoit de juif fait devenir chrétien, le voyant mort, se jeta sur la poitrine du saint, et dit en soupirant : *En vérité, ô serviteur de Dieu, Basile, si vous eussiez voulu, vous ne fussiez non plus mort à cette heure qu'à l'autre, quand je vis que vous ne mourûtes pas.*

Outre le service que ce grand docteur a rendu à Notre-Seigneur par sa vie et par sa doctrine, il a écrit plusieurs livres admirables, dont l'Eglise catholique jouit encore à présent, et en fait grand état. Saint Ambroise les a tant estimés, qu'il n'a quasi fait que traduire de grec en latin le livre que saint Basile a écrit du Saint-Esprit, et les homélies sur l'Examéron, où il explique la création du monde, et ce que Dieu opéra en ces six jours. Saint Ambroise avoit fait amitié avec saint Basile, par le moyen duquel on lui envoya le corps de saint Denis, martyr, évêque de Milan, qui étoit mort en Cappadoce, ayant été banni par l'empereur Constance pour la foi catholique. Saint Grégoire de Nazianze parlant des doctes écrits de saint Basile, dit que personne avant lui n'avoit expliqué l'Ecriture sainte si clairement.

Saint Basile étoit d'une belle stature, foible et sec; la couleur pâle et un peu triste, le nez bien fait, les sourcils voûtés, le regard d'un homme pensif, le visage un peu ridé et long, les joues creuses, la barbe longue et mêlée.

Les louanges que les saints docteurs anciens donnent à saint Basile, suffisent pour faire connoître combien on le doit estimer et tâcher de l'imiter. Saint Grégoire de Nazianze, son compagnon et son ami, a écrit une admirable oraison de sa vie et de ses vertus,

où il l'appelle lien de la paix, trompette de la vérité, œil clairvoyant des chrétiens, homme qui égale sa vie à sa doctrine et sa doctrine à sa vie.

Saint Grégoire de Nysse, son frère, qui le loue aussi en une oraison élégante, dit qu'il étoit prophète et interprète du Saint-Esprit, brave champion de Jésus-Christ, excellent prédicateur de la vérité, défenseur invincible de l'Eglise de Notre-Seigneur. Il le compare en zèle à Elie ; en sa vie, en austérité corporelle et en la liberté de reprendre les princes, à saint Jean-Baptiste.

Saint Ephrem dit qu'il fut agréable à Dieu comme Abel, et comme un Noé préservé des eaux du déluge; appelé ami de Dieu comme Abraham, offert en victime comme Isaac, vainqueur des adversités comme Job, et élu comme Joseph. Il le compare à Moïse, à Aaron, à Josué et aux prophètes de Dieu, aux apôtres et aux évangélistes, nous exhortant à l'imiter entièrement, sans omettre aucune chose de ses œuvres, ni de ses paroles.

Siméon Métaphraste l'appelle flambeau de l'Eglise catholique, soleil brillant de la vérité, qui éclaire toute la terre de ses rayons; haute colonne de Dieu, lumière de la théologie, enfant légitime de la sagesse; trésor d'intelligence, ambassadeur du Père, trompette du Verbe éternel et dispensateur des dons du Saint-Esprit. Voilà les louanges dont les saints éternisent ses vertus.

Sa vie se tire principalement de ce qu'il a écrit de lui-même, des oraisons qui furent faites à sa louange après sa mort par saint Grégoire de Nysse, son frère, et saint Grégoire de Nazianze, son fidèle ami, et de ce que saint Jérôme, Amphiloque, évêque de la ville d'Icône; Hellade, évêque de Césarée, son successeur; Métaphraste, Suidas, le cardinal Baronius, et d'autres auteurs dignes de foi en ont écrit.

A Samarie en Palestine, saint Elisée, prophète, dont le sépulcre fait trembler les démons, au rapport de saint Jérôme. Le prophète Abdias y repose aussi.

A Syracuse, saint Marcien, évêque, qui, ayant reçu de saint Pierre l'ordination épiscopale, fut tué par les Juifs, après avoir prêché l'Evangile.

Au diocèse de Soissons, les saints martyrs Valère et Rufin, qui, durant la persécution de Dioclétien, après avoir souffert plusieurs tourments, furent condamnés par le président Rictiovere à être décapités. — Ils étoient Gaulois. Ayant été accusés d'être chrétiens, en la ville de Reims, devant Rictiovere, lieutenant des empereurs Dioclétien et Maximien, ils furent arrêtés par son commandement, et tourmentés grièvement parce qu'ils ne vouloient pas sacrifier aux faux dieux. Ils méprisèrent ses menaces, les coups des bourreaux, l'horreur de la prison, les fers, les chaînes, et tout ce qu'il put inventer pour les affliger. Rictiovere les fit alors emmener à Soissons, où il alloit, et là ils furent étendus nus sur le chevalet, fouettés et battus de plombées. (C'étoient certaines petites boules de plomb attachées au bout d'une corde ou d'une petite chaîne.) Dans leurs plus grandes douleurs, la consolation des saints martyrs étoit de psalmodier et de chanter les louanges de Notre-Seigneur. Cependant, ils furent ramenés en prison, tandis que leur tyran inventoit de nouveaux supplices pour les leur faire endurer. La nuit suivante, Dieu les consola par un ange qui leur apporta du ciel à chacun une couronne qu'il leur mit sur la tête, les avertissant qu'ils étoient proches de la récompense de leurs travaux, et qu'ils verroient bientôt la fin de leur martyre. Le lendemain, Rictiovere se les fit amener devant lui. Ils parurent avec un visage gai et vermeil, et le corps blanc comme neige. Rictiovere attribuant ceci à la magie, et voyant qu'ils persistoient constamment en la confession de la foi de Jésus-Christ, ils eurent la tête tranchée par son commandement, en un lieu voisin de la ville de Soissons, le quatorzième jour de juin. Le clergé et le peuple de Reims vouloient emporter leurs saints corps en leur ville, mais ils ne le purent à cause d'une pesanteur miraculeuse qui ne permit point de les soulever, et ils furent ensevelis là où ils avoient souffert.

A Cordoue, les saints martyrs Anastase, prêtre; Félix, moine, et Digne, vierge.

A Constantinople, saint Méthode, évêque.

A Vienne, saint Ethère, évêque.

A Rodez, saint Quintien, évêque.

QUINZIÈME JOUR DE JUIN.

Les saints martyrs Guy, Modeste et Crescence. — La bienheureuse Germaine Consin.

Saint Hésyque, martyr; sainte Bénéilde, martyre; saint Dulas, martyr; les saintes martyres Lybie, Léonide et Eutropie; saint Landelin, abbé; saint Abraham, confesseur; saint Bernard de Menthon, confesseur; le bienheureux Grégoire-Louis Barbadigo, cardinal, évêque de Padoue.

LA VIE DES SAINTS GUY, MODESTE ET CRESCENCE,

MARTYRS.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

En la ville de Nazare, qui est au royaume de Sicile, naquit saint Guy. Son père étoit un païen riche et puissant, nommé Hilas, contre la volonté duquel, Guy, étant enfant, fut baptisé, et commença à faire de grands miracles, guérissant plusieurs malades, délivrant des possédés, faisant plusieurs merveilles, car Dieu l'avoit choisi dès ce bas âge pour manifester sa gloire en lui.

Quand il eut atteint l'âge de douze ans, un préfet de Sicile, nommé Valérien, ayant su qu'il étoit chrétien, fit comparoitre devant lui Hilas et Guy, son fils. Après que le préfet et le père eurent un peu parlé ensemble, et employé beaucoup de paroles pour persuader à Guy de renier Jésus-Christ, et de se ranger au service des dieux; voyant qu'ils ne pouvoient détourner ce saint par promesses ni par menaces, le juge le fit cruellement fouetter de

verges, et le fit ensuite appliquer à des tourments plus cruels. Mais les bourreaux voulant mettre les mains sur le saint pour exécuter les commandements de Valérien, les bras leur séchèrent, ainsi que la main du juge; néanmoins Guy, par ses prières, obtint de Dieu leur santé.

Valérien, craignant de tomber en un plus grand danger, rendit Guy à son père, et lui dit qu'il le châtiât comme père, et tâchât de l'attirer à l'adoration des dieux. Le père usa de toutes les plus douces voies qu'il put, pensant en venir à bout par des caresses et de bons traitements. Il fit tapisser richement une chambre, préparer un lit rempli d'odeurs et de parfums; il eut une bonne musique, avec de jeunes filles effrontées pour entretenir son fils, afin qu'étant amolli par ces délices, il se laissât vaincre. Mais le saint enfant, tournant les yeux vers Dieu, le supplia de tout son cœur de le favoriser et de le délivrer de ces femmes comme de serpents venimeux. On vit aussitôt dans la chambre une très-claire lumière descendre du ciel, et l'on entendit les anges chanter les louanges divines.

Son père vint dans cette chambre, mais ne pouvant pas supporter cet éclat, il en devint aveugle, criant et se tourmentant du mal qu'il sentoit aux yeux. Il s'en alla au temple de ses dieux pour être guéri, et leur fit en vain beaucoup de vœux et de belles promesses s'ils lui rendoient la vue; mais les idoles n'avoient garde de lui rendre ce qu'elles-mêmes n'avoient pas. Guy, son fils, la lui rendit par la vertu de Celui qui est la lumière du monde.

Toutefois ce bienfait ne fut pas suffisant pour faire connoître Jésus-Christ à ce père ingrat, et le forcer à se souvenir qu'il étoit père, et que ce nouveau sujet l'obligeoit à aimer davantage celui que l'instinct de la nature lui disoit d'aimer : au contraire, il se résolut d'affliger son fils. Mais Notre-Seigneur le délivra de ses mains; il envoya un ange vers Modeste et Crescence, qui l'avoient nourri et élevé. Cet ange leur commanda de prendre Guy et de s'en aller avec lui sur la mer : qu'ils montassent dans un vaisseau qu'ils trouveroient au port tout prêt à faire voile, et qu'il seroit leur guide. Ce qui fut fait.

L'ange lui-même leur servit de pilote en ce voyage, et les mena au royaume de Naples, en la province de Lucanie, où les ayant laissés au bord d'une rivière, il disparut. Ils demeurèrent trois ans en ce lieu, vivant de ce qu'un ange leur apportoit.

Dieu continua de faire plusieurs miracles par les prières de saint Guy, et inspira les peuples circonvoisins, qui, ayant ouï parler de sa sainteté, le venoient trouver. Il chassoit les diables qui étoient entrés aux corps des hommes; et Dieu permit, pour la plus grande gloire de son saint nom, qu'un enfant de l'empereur Dioclétien se trouvât alors possédé du diable, lequel dit qu'il ne le quitteroit point jusqu'à ce que Guy, serviteur de Jésus-Christ, fût venu. Le saint enfant fut incontinent cherché par le commandement de l'empereur. On le trouva, on l'amena, et sitôt qu'il eut mis ses mains sur cet enfant possédé, le diable s'enfuit, blessant quelques gentils qui se moquoient de saint Guy.

L'empereur, voyant son fils délivré, et que Guy étoit jeune et d'une belle disposition, il l'affectionna grandement et lui fit offre de sa faveur et de tout ce qui en dépendoit, de le tenir même en son palais comme son propre fils, s'il vouloit renoncer à Jésus-Christ et adorer leurs dieux. Guy ne fit que rire de tout cela, si bien que l'empereur changea la douceur en courroux, l'amour en haine, et le fit enfermer en une obscure prison avec Modeste et Crescence, les fers aux pieds et aux mains, sans permettre qu'on leur donnât une seule goutte d'eau. Alors Guy chantoit avec le prophète David : *Venez, ô Dieu, à mon aide et en ma faveur*. Aussitôt ils aperçurent une grande clarté et entendirent une voix qui disoit : *Courage, Guy, mon serviteur, je suis prêt à te secourir*, et ils sentirent une merveilleuse odeur en ce cachot.

Dioclétien fut averti par les concierges de la prison de ce qui s'étoit passé; c'est pourquoi il fit comparoître devant lui les saints martyrs. Comme on les conduisoit, Guy encouragea ses compagnons à combattre vaillamment, parce que l'heure de leur couronne s'approchoit, qu'ils recevraient de la main de Dieu, s'ils persistoient jusqu'à la fin en la confession de la foi. L'empereur, ne pouvant persuader à Guy de condescendre à sa perverse vo-

lonté, fit allumer un fourneau rempli de plomb et de poix-résine bouillante, et y fit jeter les saints, en disant à Guy : *C'est maintenant que nous verrons si ton Dieu te viendra délivrer de mes mains.* Le saint, ayant fait le signe de la croix, entra dans le fourneau ; il chanta des hymnes de louanges à Dieu (comme les trois enfants dans la fournaise de Babylone) et en sortit plus entier qu'auparavant, sans être noirci ni grillé.

On le présenta à un fier lion, afin qu'il le dévorât ; mais il vint lui lécher les pieds comme un doux agneau. Ce qui mit toute l'assistance en admiration, et il y en eut près de mille qui furent convertis, et crurent en Jésus-Christ. Guy disoit à l'empereur : *Ne voyez-vous pas, ô Dioclétien, que les bêtes farouches s'appriivoisent, et qu'oubliant leur férocité naturelle, elles reconnoissent et obéissent à leur Seigneur ; tandis que vous lui désobéissez et le méconnoissez ?*

Toutefois ce misérable empereur étoit si aveuglé et si endurci, que les paroles du saint, ni les miracles qu'il voyoit, ni le bienfait qu'il avoit reçu, ne le purent amollir et lui faire reconnoître que la vertu de Dieu opéroit en ce jeune homme à sa confusion et à la ruine de ses faux dieux ; au contraire, il le fit étendre avec Modeste et Crescence sur un échafaud élevé, où ils furent horriblement torturés. Les bourreaux disloquèrent leurs os, déboîtèrent tous leurs membres, déchirèrent ces saints corps tellement qu'on leur voyoit les entrailles.

Le jour étoit beau et clair, il ne souffloit point de vent ; mais Guy s'étant mis en prières et ayant imploré le secours de Notre-Seigneur, une furieuse tempête s'éleva tout à coup, la terre commença à trembler, le ciel à tonner et à éclairer : les temples des idoles furent renversés, et plusieurs païens accablés sous leurs ruines ; l'empereur même, honteux et frappant son front, s'enfuit, se voyant vaincu par un jeune homme. Alors un ange descendit du ciel, qui détacha les saints du tourment où ils étoient garrottés ; il les mena promptement au fleuve Silaire, d'où ils étoient venus, et les mit sous un arbre.

Saint Guy pria Notre-Seigneur que puisqu'il leur avoit fait la grâce de vaincre les tourments et les assauts du diable et des tyrans,

il leur donnât la gloire qu'ils espéroient de sa miséricorde. Ayant achevé son oraison, il entendit une voix qui lui dit : *Guy, j'ai exaucé ta prière.* Et soudain ils rendirent leurs bienheureuses âmes à Dieu. Les chrétiens embaumèrent et ensevelirent honorablement leurs corps.

Le martyre de ces saints fut le quinzième jour de juin, l'an 303, le vingtième de l'empire de Dioclétien et de Maximien.

Le corps de saint Guy fut depuis transféré de Rome à Paris; saint Venceslas, roi de Bohême, obtint l'un de ses bras, comme un très-grand trésor, et fit bâtir une église à Prague, qui est la métropolitaine et la capitale ville de Bohême, l'an 775; mais de là pour la seconde fois il fut porté en Saxe, l'an 836.

La vie de ces saints est rapportée par Surius en son troisième tome, et il est fait mention d'eux aux Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon.

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE GERMAINE COUSIN,

VIERGE, BERGÈRE DE PIBRAC.

« Durant les vingt dernières années du seizième siècle, l'une des époques les plus tourmentées de notre histoire, dit l'éloquent historien de la bienheureuse; dans le Languedoc, en proie aux guerres de religion; sous les murs de Toulouse, qui voyoit alors les plus tragiques moments de ses annales, vivoit une fille des champs, pauvre et infirme, une petite bergère, dont les habitants même de son village connoissoient à peine la figure et le nom. Elle resta sur la terre environ vingt-deux ans, mourut et parut oubliée. Au bout de quarante ans, un miracle fit revivre sa mémoire, au moment où alloit disparaître la génération qui l'avoit vue : et depuis lors, les années, qui emportent tant de souvenirs, n'ont fait qu'af-

fermir et consacrer le sien. Aujourd'hui, après deux siècles et demi, resplendissant d'une gloire immortelle, il pénètre en des lieux où ne seront jamais nommés tant d'hommes illustres, dont les actions remplissoient le monde. Quelques curieux savent seuls les noms des guerriers, des politiques, des magistrats qui gouvernoient où troubloient le Languedoc et la France, dans le temps que Germaine Cousin gardoit ses moutons. Au milieu de leurs actions, bonnes ou mauvaises, ces grands hommes prenoient un noble souci de passer à la postérité. La postérité ignore qu'ils ont vécu; mais elle prononce avec admiration le nom de Germaine, et c'est cette pauvre enfant infirme qui est la gloire de la patrie. C'est elle qui donne un impérissable éclat au lieu où elle est née. Elle prend rang, dans les fastes nationaux, après saint Saturnin, l'apôtre, après saint Exupère, le grand évêque. Toutes les royautés et toutes les puissances de son temps, les sceptres, les épées, les livres s'abaissent devant sa houlette.

« Germaine, continue M. Louis Veuillot, a aimé et servi Dieu, voilà le mystère de cet éclat posthume, si durable et si beau. Lorsque seule, en un champ écarté, elle filoit sa quenouille auprès de ses brebis, elle ignoroit certainement jusqu'au nom de la gloire humaine. Elle prioit, elle imploroit la grâce de bien remplir les devoirs de son état, elle tenoit son cœur à l'abri du péché : Dieu comptoit ses sacrifices. Il regardoit avec amour cette âme pure, qui se proposoit uniquement de suivre sa loi, et qui l'accomplissoit humblement par des actes d'héroïque vertu. Il lui donna la gloire du ciel, qu'elle lui demandoit; mais par surcroît, couronnant son humilité, il voulut y ajouter la gloire en ce monde, à laquelle elle ne songeoit pas. Il la lui donna pleine, abondante, populaire, tandis qu'un si grand nombre d'hommes, vaillants et éloquents, après avoir poursuivi cette gloire dans les armes, dans les études, dans les assemblées, ou ne l'ont pas conquise ou n'en ont arraché qu'un lambeau bientôt emporté par la mort. Qui donc en a eu assez pour marquer la place de sa tombe (1)? »

(1) *Vie de la bienheureuse Germaine Cousin*, par Louis Veuillot; avertissement.

La bienheureuse Germaine Cousin, dont le nom devoit retentir si fortement au milieu des elateurs d'un siècle impie et des fureurs d'une révolution à peine éteinte, naquit, vers l'an 1579, au village de Pibrac, dans le diocèse de Toulouse. Son père étoit un pauvre laboureur, nommé Laurent Cousin; sa mère s'appeloit Marie Laroche. Dieu, qui la vouloit sanctifier par la souffrance, l'éprouva dès son berceau; elle étoit percluse de la main droite et atteinte de serofules. Sa mère étant morte, son père se remaria à une femme qui prit en haine la pauvre petite orpheline. Elle l'avoit reléguée en un taudis obscur, et ne la vouloit point souffrir en la compagnie de ses enfants. Aussitôt qu'elle put garder les moutons, elle l'envoyoit aux ehamps, d'où elle ne revenoit que le soir pour s'enfermer dans ce trou de cinq pieds de long, comme dans un tombeau.

La bienheureuse enfant grandit ainsi dans la solitude et dans l'abandon, souffrant à la fois des infirmités de son corps, des injustices de sa marâtre, de la foiblesse de son père et des mépris du monde. Mais Notre-Seigneur, qui est l'amant des cœurs délaissés, vint au secours de la pauvre orpheline; il lui servit de père, et pendant qu'elle conduisoit ses troupeaux au bord des forêts, il descendoit dans son âme pour l'éclairer, pour la fortifier, pour la consoler. A l'école de ce Maître, la bienheureuse apprit la science la plus sublime de ce monde, celle de la sainteté.

Voici la vie qu'elle menoit. Le matin, quand sonnoit la messe, elle plantoit sa houlette au milieu de son troupeau : elle laissoit ses brebis à la garde du divin Pasteur, et couroit assister au saint Sacrifice. Dans la journée elle réunissoit les petits pâtres, ses compagnons, pour leur apprendre à connoître ce Dieu qui étoit la seule passion de son âme, à l'aimer comme elle l'aimoit, à le servir de leur mieux. Elle partageoit aux pauvres le pain qu'on lui donnoit, jetant pour faire l'aumône de sa pauvreté. La prière occupoit le reste de ses heures. C'étoit le livre où elle apprenoit les secrets de Dieu, la compagnie qui remplissoit sa solitude, le char qui sans doute l'emporta plus d'une fois au ciel en l'assemblée des saints.

Le soir, elle rentroit au village avec son troupeau : les mauvais traitements et les injures de sa marâtre l'y attendoient. C'étoit l'heure du combat, où elle triomphoit de Satan par la patience, et ajoutoit de nouvelles perles à sa couronne. La nuit venue, elle s'enfermoit dans ce misérable taudis qui lui servoit de chambre. Elle couchoit sur quelques sarments, plus durs que la terre nue. Le dimanche et aux jours de fête, elle s'approchoit de la Table sainte, pour y accroître ses forces et le feu de l'amour divin. C'est par cette vie si simple, si vulgaire, qu'elle se sanctifia et devint si chère à Notre-Seigneur, qu'il la fit entrer en partage de sa puissance sur toute la nature. Quand les eaux d'un torrent voisin de Pibrac, grossies par les orages, l'empêchoient d'arriver à l'église, pleine de foi, la bienheureuse le traversoit en marchant sur les flots : ses montons obéissoient à sa voix, et en son absence ils restoient paisibles autour de sa houlette. Les loups respectoient son troupeau, comme s'il leur eût été sacré. Les habitants de Pibrac, témoins de ces prodiges, commencèrent à deviner la sainteté de cette jeune fille infirme, qu'ils appeloient en riant *la Bégo*. Un miracle la leur révéla tout entière.

« Un jour (c'étoit pendant la plus grande rigueur de l'hiver, et Germaine, toujours attendrie sur les souffrances des pauvres, avoit sans doute manifesté plus encore qu'à l'ordinaire sa tendre compassion), la marâtre apprend ou croit s'apercevoir que la bergère, qui venoit de partir à la suite du troupeau, avoit emporté dans son tablier quelques petits morceaux de pain. Aussitôt elle se saisit d'un bâton et court furieuse après la jeune fille, gesticulant déjà et lui criant des injures avant même d'avoir pu l'atteindre. Deux habitants de Pibrac cheminoient en ce moment vers la métairie de Laurent Cousin. Voyant cette femme hors d'elle-même, ils devinèrent son projet, et la suivirent en doublant le pas, dans le charitable dessein de protéger Germaine contre le mauvais traitement dont elle étoit menacée. Ayant rejoint la marâtre, ils apprirent d'elle le sujet de son emportement, et ils arrivèrent avec elle auprès de la bergère. On ouvre le tablier de Germaine; mais au lieu du pain qu'on y croyoit trouver, il n'en tomba que de belles

et fraîches fleurs, nouées en bouquet. Le sol de Pibrac n'en avoit jamais produit de semblables, et d'où pouvoient-elles venir dans cette rigoureuse saison, sinon du ciel par la main invisible d'un ange de Dieu ? Ainsi Dieu renouvela pour cette pauvre fille le miracle qu'il avoit opéré en faveur de sainte Élisabeth, duchesse de Thuringe, de sainte Zite, l'humble servante de Lucques, et confondit par le même moyen la malice de son ennemie.

« Saisis d'admiration, les témoins du miracle allèrent aussitôt dans Pibrac publier ce qu'ils venoient de voir ; et, bien des gens alors, apprenant à ne plus tourner en ridicule la dévotion de cette infirme que Dieu aimoit, changèrent en éloges le nom injurieux qu'ils lui avoient donné. Depuis cette époque, pour employer les termes de l'enquête faite en 1700, on ne la regarda plus que comme une sainte. Laurent Cousin, concevant des sentiments plus tendres pour cette vertueuse fille qu'il avoit trop méconnue, défendit à sa femme de la tourmenter davantage, et voulut lui donner place dans sa maison avec ses autres enfants. Mais Germaine, accoutumée à la souffrance et amoureuse des privations, le supplia de lui laisser habiter le taudis obscur où l'avoit consignée sa marâtre (1). »

Peu de temps après que Notre-Seigneur eut révélé aux hommes l'amour qu'il portoit à sa servante, il résolut de la convier aux noces éternelles.

Au commencement de l'été de l'an 1601, un matin, Laurent, étonné de ne point voir paroître sa fille, ordinairement si active, entra dans sa pauvre chambre : il la trouva sans mouvement, le sourire sur les lèvres : son âme s'étoit envolée vers Dieu.

Cette nuit-là même deux religieux qui alloient à Pibrac, ayant été surpris par l'obscurité dans la forêt voisine, avoient aperçu une troupe brillante de vierges célestes qui se dirigeoient vers Pibrac. Bientôt les religieux les virent revenir, conduisant au milieu d'elles une vierge couronnée de fleurs nouvelles. Le matin, quand ils entrèrent dans le village, ils apprirent la mort de la

(1) *Vie de la bienheureuse Germaine Cousin*, p. 121 et s.

bienheureuse bergère. Le peuple se rendit en foule aux funérailles de celle qu'on regardoit déjà comme une sainte, et elle fut inhumée dans l'église, en face de la chaire, mais sans aucune inscription qui rappelât sa mémoire.

Quarante années s'écoulèrent, pendant lesquelles Dieu sembloit oublier sa servante. Le souvenir de ses vertus n'étoit pas entièrement perdu, mais il s'affoiblissoit avec le temps, lorsqu'un jour le fossoyeur, en creusant en face de la chaire, pour une inhumation nouvelle, trouva le corps d'une jeune fille entièrement conservé. Il étoit presque à fleur de terre, en sorte que la pioche étoit entrée dans la chair vive. Les linges et le suaire étoient conservés également, ainsi qu'une guirlande d'œillets et d'épis de seigle que tenoit une des mains. Les fleurs étoient un peu fanées, mais les épis paroissoient comme au temps de la moisson, et le grain en étoit excellent.

A l'une des mains qui étoit difforme, et aux cicatrices du cou, les anciens du pays reconnurent le corps de la bienheureuse Germaine. On le leva de terre avec respect, et on le plaça debout près de la chaire. Il y resta jusqu'à l'année suivante, 1645, où madame de Beauregard fut guérie d'un cancer au sein par l'intercession de la pieuse bergère. Elle avoit témoigné quelquefois le dégoût qu'elle éprouvoit à voir ce corps appuyé contre la chaire; quand elle fut atteinte du cancer, et que l'enfant qu'elle nourrissoit tomba malade, son mari, qui étoit un homme de foi, lui reprocha son manque de respect envers la bienheureuse. Madame de Beauregard reconnut sa faute; elle se jeta à genoux et implora le pardon de la bergère. Il ne se fit pas attendre. La nuit suivante, la bienheureuse lui apparut, resplendissante de lumière, pour lui annoncer la guérison de son fils et la sienne. En effet, la plaie se referma, l'enfant reprit le sein qu'il refusoit depuis plusieurs jours, et madame de Beauregard, reconnoissante de la grâce qu'elle avoit obtenue, fit don à l'église d'une caisse de plomb, où l'on enferma le saint corps.

En 1661, un vicaire général de l'archevêque de Toulouse, ayant appris les nombreux miracles qui s'opéroient au tombeau de la

bienheureuse, voulut constater le prodige de sa conservation. On creusa la terre à l'endroit où elle avoit reposé pendant quarante ans. A cet endroit là-même une femme avoit été enterrée : on trouva son corps brisé et entièrement décomposé. Cependant il n'y avoit pas encore vingt ans qu'il y séjournoit. On ne pouvoit donc douter que Dieu n'eût conservé lui-même les restes précieux de sa servante.

Pendant la révolution, quelques impies s'emparèrent du saint corps que les siècles avoient respecté, et le jetèrent dans la chaux vive. Les chairs furent seules consumées : les os furent retrouvés intacts. On les recueillit avec soin quand les temps furent un peu plus calmes. Mais la vengeance du Ciel ne tarda pas à frapper les malheureux profanateurs de la bienheureuse. Leurs corps devinrent hideux et difformes. L'un mourut avec son infirmité ; les deux autres obtinrent leur pardon par l'intercession de leur victime.

Deux fois, en 1813 et en 1849, on implora la puissance de la bienheureuse en faveur de la papauté, et chaque fois la papauté fut délivrée des ennemis qui l'opprimoient. Lorsque Pie VII étoit captif à Fontainebleau, la confrérie de la Sainte-Épine de Toulouse fit vœu d'aller chaque année à Pibrac, si Dieu daignoit rendre la liberté au chef de son Église. Très-peu de temps après, Pie VII passoit près de Toulouse, retournant dans ses États, et bénissoit les nombreux confrères de la Sainte-Épine agenouillés devant lui. La confrérie tint religieusement la promesse qu'elle avoit faite, et tous les ans ses membres se rendent à Pibrac, à la fête de Saint-Pierre, pour y faire célébrer une messe d'actions de grâces. Au mois de juin de l'an 1849, le Souverain-Pontife étant en exil, la confrérie redoubla ses prières pour sa délivrance, et dans la nuit qui suivit la fête de Saint-Pierre, la ville sainte fut enfin prise d'assaut par nos vaillants soldats.

Je ne saurois rapporter tous les miracles qui ont été recueillis pour le procès de la canonisation. J'emprunterai seulement à M. Veuillot le récit de deux d'entre eux.

« Jacqueline, fille de Jean Catala et de Louise Morens, étoit de-

puis l'âge de dix-huit mois dans un état affreux ; il falloit la tenir constamment au lit, ou attachée sur une chaise ; elle ne pouvoit plus faire un pas ; plusieurs de ses membres étoient enflés extraordinairement, tandis que les autres sembloient entièrement desséchés : sa mère désolée, et la voyant privée de tout espoir de guérison, fit vœu d'aller trois fois en pèlerinage à Pibrac, les deux premières fois seule, la troisième avec son enfant. Elle s'acquitta bientôt de la première partie de ce vœu. Des affaires domestiques étant survenues, l'empêchèrent longtemps d'accomplir la dernière, ou sa foi peut-être avoit chancelé. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'elle conduisit l'enfant infirme à Pibrac, en 1828, la petite infirme étant dans sa septième année. Voici sa déposition :

« Je partis à pied, dit-elle, avec une de mes amies. Devant nous marchoit une bête de somme chargée de deux paniers. Dans l'un, j'avois ma petite Jacquette ; dans l'autre, un autre de mes enfants, et, entre les deux, un troisième âgé de dix ans. Le voyage n'eut rien d'extraordinaire. Nous entrâmes dans l'église. C'étoit un dimanche, M. le curé prêchoit. Je pris place sur un banc avec mes enfants, Jacquette entre son frère et moi, et nous la gardions tous deux. Je suivis la messe. Lorsqu'on sonna pour le *Sanctus*, Jacquette poussa un cri, et j'entendis moi-même un craquement qui me sembla venir de ses os. J'étois dans un état difficile à expliquer. Il me vint à l'esprit que ma fille étoit guérie ; cette pensée venoit me distraire sans cesse dans mes prières. Au moment de la communion, je recommandai à mon aîné de surveiller sa sœur : à cause des regards des assistants, il m'avoit répugné d'attacher cette pauvre petite à la chaise, comme je faisais d'ordinaire. J'arrivai à la sainte Table. Quand j'y fus agenouillée, grand Dieu ! voilà que Jacquette se retire des mains de son frère et vient s'agenouiller auprès de moi, toute seule, sans que personne la soutienne, sans que personne la guide ! Mon émotion redoubla, et je ne puis dire ce qui se passa en moi, quand je vis cette innocente, imitant ce qu'elle me voyoit faire, prendre la nappe comme pour communier. De la main, je fis signe à M. le curé qu'elle ne devoit point

communier, et je revins à ma place. Elle me suivit. Elle s'assit; elle resta assise sans avoir besoin d'être soutenue. Ses pieds avoient repris leur position naturelle. Elle étoit toute joyeuse. A la bénédiction du prêtre, voyant tout le monde se mettre à genoux, elle se lève sans être aidée, et prenant la chaise sur laquelle elle étoit assise, elle la tourne avec adresse et s'agenouille dessus.

« Mon vœu étoit accompli. Je repartis de suite, le cœur ravi et plein de reconnaissance pour une guérison si prompte. Ni mes enfants, ni moi, ni la personne qui nous accompagnait, nous ne songeâmes seulement à manger. Nous arrivâmes à Toulouse vers les trois heures après midi. Dès que nous fûmes arrivés devant la maison, Jaquette, apercevant son père, se mit à crier : « Je suis guérie. Prenez-moi dans vos bras, et puis mettez-moi à terre, et vous verrez comme je marche bien, et comment Germaine Cousin m'a rendu la santé. »

« En effet, le père la prit sur ses bras, puis la posa à terre et la vit marcher à l'instant même, en présence des habitants du quartier, qui est très-populeux. Elle marchait libre et agile, sans fatigue, sans la moindre difficulté. Elle étoit bien guérie, et, depuis ce jour, elle n'a plus ressenti aucun mal (1). »

Le second miracle eut lieu également pour une femme de Toulouse, nommée Bertrande Lafon. C'est trop peu de dire que l'intercession de la bienheureuse rendit la vue à son fils, elle lui donna des yeux.

« Cet enfant, continue M. Veuillot, étoit né avec une infirmité pire que la cécité. Lorsqu'on soulevoit ses paupières, toujours abattues, on ne distinguait ni pupille ni cornée, mais seulement une matière informe comme un moreeau de chair. Deux habiles médecins de Toulouse, MM. Massol et Duclos, après avoir essayé pendant trois mois toutes les ressources de leur science, finirent par déclarer à Bertrande qu'il n'y avoit rien à faire, que son enfant étoit né aveugle et resteroit aveugle. Dans son affliction, Bertrande ne désespéra pas de la bonté divine. Elle implora la protection de

(1) Ce miracle est un des quatre qui ont été reçus pour la béatification. *Vie de la bienheureuse*, p. 217 et s.

la bienheureuse, et dès le soir même, en couchant le petit François (c'étoit le nom de son fils), elle posa sur ses yeux un linge qui avoit touché le corps de la bergère bénie. Vers minuit, elle prioit encore auprès de son cher enfant, demandant à Dieu de le guérir, lorsque tout à coup elle crut apercevoir au-dessus du berceau une lumière, une sorte d'aurole. Sa prière en devint plus fervente. Se sentant comme assurée en son cœur d'obtenir ce qu'elle demandoit, elle oublia le sommeil et pria jusqu'au jour. Alors s'approchant du berceau, elle enlève d'une main émue le linge qui couvroit le visage de l'enfant. Bonté céleste! ce petit visage auparavant si morne est animé de deux yeux vifs et brillants qui se fixent sur elle. Son enfant la voit et lui sourit! Folle de joie, elle s'agite, elle pleure, elle crie miracle! et se précipitant à la fenêtre, elle appelle du geste et de la voix tous ses voisins, leur criant de venir voir ce que Dieu venoit de faire pour elle. Les voisins, qui savoient combien elle s'affligeoit du triste état de son enfant, crurent que l'excès de la douleur lui avoit ôté la raison. Ils montèrent avec un sentiment de compassion pour la calmer et l'empêcher de se porter à quelque extravagance dangereuse. Ils virent son bonheur. L'enfant sourioit comme s'il eût conscience de la grâce qu'il avoit reçue, et les regardoit de ses beaux yeux tout pleins de vie; et tous ensemble rendirent grâces à Dieu, qui daigne accorder aux hommes de telles faveurs par les mérites de ses saints (1). »

Sous le pontificat de Grégoire XVI, la cause de la béatification de la bergère de Pibrac fut reprise, à la demande de Monseigneur d'Astros, archevêque de Toulouse. Le Pape, qui l'avoit accueillie d'abord avec froideur, disoit un peu plus tard : « J'ai étudié cette cause, je la connois et je la trouve *admirable*. Quand on songe que cette pauvre fille a passé toute sa vie en butte à la haine et aux continuelles persécutions d'une marâtre, qu'elle a supporté ces mauvais traitements avec une patience qui ne s'est jamais démentie.... »

Grégoire XVI désiroit vivement placer la bienheureuse bergère

(1) *Vie de la bienheureuse*, p. 181 et s.

sur nos autels; mais la mort le frappa avant que les procès ne fussent terminés. Cette gloire étoit réservée à son illustre successeur. Le 7 mai de l'an 1854, Sa Sainteté le Pape Pie IX, heureusement régnant, célébra la fête de la béatification de Germaine Cousin dans la basilique de Saint-Pierre, en présence de l'armée française, heureuse de cet hommage rendu aux vertus et à la puissance d'un enfant de la France. Le Souverain-Pontife en ressentit une joie profonde. Il avoit poursuivi cette affaire à travers les douleurs de l'exil. Il témoigna tout son bonheur d'avoir été choisi de Dieu pour la terminer.

« Ce qui augmente la satisfaction que j'éprouve du triomphe de cette humble bergère, disoit-il, c'est de penser que Dieu n'exalte point ainsi, sans des desseins de miséricorde, une foible et pauvre enfant. Il veut donner à notre siècle les enseignements dont il a le plus besoin. En effet, dans un temps où tout le monde court après la fortune, le plaisir et l'élévation, rien n'est plus nécessaire que de proposer à notre culte et à notre imitation une vie sanctifiée dans la pauvreté, dans la souffrance et dans l'abjection. A un siècle égaré par de vains systèmes de philosophie et de science, il falloit opposer la vraie sagesse et la vraie science, que Germaine Cousin avoit apprises au pied de la croix, et dont les leçons l'avoient conduite à la sublime perfection et au triomphe le plus éclatant. »

On rapporte encore que quand le postulateur de la cause, M^{re} Estrade, vint, selon l'usage, remercier le Souverain-Pontife après la publication du décret de béatification, le Saint-Père, qui venoit de proclamer en même temps le bienheureux Bobola, ce généreux martyr polonois dont nous avons raconté la vie au 16 mai; le Saint-Père, dis-je, exprima le désir et l'espoir que la nation française, qui avoit dévié du chemin de la foi pour y rentrer aujourd'hui, redoubleroit de zèle dans sa marche progressive vers le bien, grâce à l'exemple et à l'intercession de la bienheureuse Germaine. Il émit ensuite le vœu ardent que la nation polonoise, condamnée à une lutte incessante contre l'astuce et la brutalité, imitât la force du bienheureux Bobola. Il prononça ces paroles,

ajoute M. l'abbé Ambroise Jérôme, historien de l'illustre martyr, avec un sentiment si intime que les larmes lui coupèrent la voix, et tous les assistants purent comprendre à quel point le sort de l'Église de Pologne étoit le plus profond souci de son cœur.

L'humble bergère du Languedoc, le martyr sorti des rangs de la noblesse polonoise, placés en même temps sur nos autels : « Quelle rencontre touchante, dit M. Veuillot, et qui, au milieu des circonstances où se trouve aujourd'hui le monde, apparut comme un avis d'en haut ! Dieu voulut que les noms de la France et de la Pologne se trouvassent au même instant réunis sur les lèvres du chef de l'Église pour recevoir la même gloire, la même consolation, les mêmes exemples. A la France, menacée par la décadence des mœurs et de la foi dans son peuple, il indique quelles vertus pourront la sauver ; à la Pologne abattue, il montre comment elle pourra renaître. A l'une et à l'autre, il accorde auprès de lui de nouveaux patrons, qui l'imploreront sans cesse pour le salut de leur patrie, et qui protégeront auprès de lui ses destinées. »

La fête de la bienheureuse a été fixée au 15 juin dans le décret de béatification.

A Dorostore en Mysie, saint Hésyque, soldat, qui, ayant été pris avec saint Jules, reçut la couronne du martyr sous le président Maxime.

A Cordoue en Espagne, sainte Bénilde, martyre.

A Zéphyre en Cilicie, saint Dulas, martyr, qui, sous le président Maxime, et pour le nom de Jésus-Christ, ayant été fouetté avec des verges, mis sur un gril ardent, arrosé d'huile bouillante, et ayant souffert d'autres tourments, remporta victorieux la palme du martyre.

A Palmyre en Syrie, les saintes martyres Lybie et Léonide, sœurs, et Eutropie, jeune fille de douze ans, qui parvinrent à la couronne du martyre par divers tourments.

A Valenciennes, décès de saint Landelin, abbé. — Il étoit François de nation, natif de Cambrai, issu d'une noble famille, sous le règne du roi Dagobert. Saint Aubert fut son parrain et l'éleva dans la piété; mais étant devenu grand, Landelin, débauché par quelques mauvais amis, s'enfuit avec eux, changea de nom pour n'être point reconnu, et s'adonna au libertinage, au grand mécontentement de son parrain. Mais Dieu lui fit la grâce de reconnoître en quel précipice il étoit tombé, et par les prières de saint Aubert, il le convertit, lui envoyant une vision de l'âme d'un de ses compagnons que les démons trainoient en enfer. Il advint donc qu'un jour où ils avoient délibéré de commettre une action détestable, ce compagnon mourut, la mort duquel lui apporta une grande tristesse. Le soir d'après, comme il commençoit à s'endormir, il vit en esprit l'âme de ce débauché portée en enfer, ce qui lui causa un terrible effroi. En cette détresse, l'ange de Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Landelin, regarde maintenant la rétribution de ta vie misérable, tu souffriras les mêmes tourments que ton compagnon, si tu ne te repens. Quitte donc les débauchés que tu fréquentes tous les jours, et reprend chemin vers saint Aubert, lequel fait de continuelles prières pour ta conversion. » Il s'alla donc jeter aux pieds de saint Aubert son parrain, et lui demanda pénitence. L'ayant accomplie dans un monastère en habit séculier, il devint religieux, et avec la permission de saint Aubert, il s'en alla par dévotion à Rome, où il fit deux voyages avant d'être prêtre, et un troisième depuis. Au retour de ce dernier voyage, il prit congé de saint Aubert pour prêcher, selon l'autorité que lui en avoit donnée le pape Martin. Il s'en alla en Hainaut, où il bâtit trois monastères, et un quatrième dans une forêt qu'il défricha. N'ayant point trouvé d'eau en ce lieu-là, il enfonça son bâton en terre, d'où il sortit miraculeusement une belle fontaine, qui, par ses eaux crépantes, c'est-à-dire bruissantes, fit donner au monastère

le nom de Crépy. Il y mourut et fut enseveli par ses religieux le 15 juin, environ l'an 660.

En Auvergne, saint Abraham, confesseur, illustre par sa sainteté et par ses miracles.

Sur le mont Jou en Valais, saint Bernard de Menthon, confesseur. Il étoit d'une noble famille de Savoie; son père l'ayant voulu marier, il s'enfuit à Aoste pour se consacrer au Seigneur. En 966, l'évêque d'Aoste le choisit pour son archidiacre, ce qui donnoit alors la juridiction d'official et de grand vicaire. Pendant quarante-deux ans, saint Bernard évangélisa les diocèses d'Aoste, de Sion, de Genève, de Tarentaise, de Milan et de Novare. Il détruisit une fameuse idole de Jupiter sur une haute montagne du Valais qui porte aujourd'hui son nom, et fit bâtir sur ses ruines un monastère et un hôpital pour secourir les voyageurs exposés à périr dans les neiges. Il mourut à Novare en l'an 1008.

Le bienheureux Grégoire-Louis Barbadigo naquit, en 1626, d'une illustre famille de Venise. Élevé avec soin dans l'étude des lettres et la pratique des affaires, il fut envoyé avec Louis Contarini au célèbre congrès de Munster, où fut signé en 1648 le traité de Westphalie. C'est là qu'il se lia d'amitié avec le nonce du Pape, Fabio Chigi, qui devint en 1653 le Pape Alexandre VII. Deux ans après, le Pape le nomma évêque de Bergame, puis en 1660, cardinal, et évêque de Padoue en 1664. Dans ces différentes dignités, il rappela toutes les vertus du grand et saint cardinal Borromée. Ses grandes aumônes ne l'empêchèrent point d'élever un collège, de fonder un séminaire qu'il pourvut d'une riche bibliothèque et d'une imprimerie. Il mourut le 15 juin 1697, et fut béatifié en 1761 par Clément XIII pour les nombreux miracles qui s'opéroient à son tombeau.



SEIZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus. — Saint Cyr et sainte Julitte, martyrs. — Sainte Lutgarde ou Leugarde, religieuse de l'Ordre de Cîteaux.

Les saints martyrs Fargeau et Fergeon; saint Auré et sainte Justine, martyrs; saint Tychon, évêque; saint Aurélien, évêque d'Arles; saint Similien, évêque de Nantes; saint Beunon, évêque.

LA VIE DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le saint apôtre du Velay, du Vivarois et des Cévennes appartenoit à une noble famille qui portoit le nom de Desplas. Un membre de cette famille s'établit dans le Bas-Languedoc, et y fonda la maison de Régis. Jean Régis habitoit Fonscouverte, dans le diocèse de Narbonne, avec Magdeleine Darcis, son épouse. C'est là que naquit, le 31 janvier de l'an 1597, Jean-François Régis, dont nous allons raconter la vie.

Il fut élevé par les Jésuites au collège de Béziers. Dès les premières années de sa jeunesse, il montra cette piété qui devoit inspirer toute sa vie. Il avoit surtout une tendre dévotion envers la très-sainte Vierge et son ange gardien. Dieu l'en récompensa par un événement assez remarquable, que raconte ainsi le Père Daubenton : « Un jour d'été qu'il s'étoit endormi sous un arbre à la campagne, emporté, pendant le sommeil, par la vivacité de son imagination, il s'éleva et marcha quelque temps, jusqu'à ce qu'étant arrivé sur le bord de la rivière d'Orb, en un endroit où le rivage étoit escarpé et l'eau profonde, il se sentit tout à coup retenu

par une main invisible : s'étant éveillé et voyant la profondeur de l'abîme où il avoit été près de se précipiter, il loua la bonté de Dieu, et rendit grâces à son ange gardien, par le ministère duquel il fut persuadé que le Ciel l'avoit sauvé d'une mort certaine. Régis, qui mettoit tout à profit pour le salut, se crut dès ce moment obligé de consacrer entièrement à Dieu une vie qu'il lui avoit miraculeusement conservée. »

Il commença son apostolat par ses compagnons d'étude, et parvint à former une petite association de jeunes gens pieux, adonnés à la prière, et qui conservèrent toute leur vie le souvenir des saints exemples qu'il leur avoit donnés. Quand il eut achevé ses humanités, il résolut d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Il avoit été très-dangereusement malade, en sorte qu'on désespéroit de le sauver ; Dieu l'ayant guéri contre l'attente des médecins, il ne voulut pas tarder plus longtemps à se mettre entièrement au service de Celui à qui il se reconnoissoit doublement redevable de la vie.

Il entra donc au noviciat, le 8 décembre de l'an 1616. Il s'y montra plein de douceur, d'humilité, d'amour pour les pauvres et pour les malades, de sévérité pour lui-même. Il se traitoit si durement, que les autres novices disoient entre eux : « Régis n'a pas de plus cruel ennemi que son corps ; il le persécute avec acharnement. » Après son noviciat, il fit sa philosophie à Tournon, où on ne l'appelloit que *l'Ange du collège*. Dès cette époque, il aimoit à parcourir les villages avec un Père de la Compagnie, rassemblant les enfants pour leur faire le catéchisme, s'essayant à la vie de missionnaire qu'il alloit mener. Il donna en particulier ses soins au bourg d'Andance, qu'il réforma entièrement, et où il établit la confrérie du Saint-Sacrement, qui se devoit répandre bientôt dans le reste de la France.

Quand il eut achevé son cours de philosophie, on l'envoya professer les belles-lettres à Billon, à Auch et au Puy. Il eut pour ses élèves la tendresse d'une mère, s'employant à former leur âme à la vertu, en même temps qu'il dirigeoit leur esprit dans l'étude des sciences humaines. L'un d'eux étant un jour en péril de mort, le

Père Régis désolé s'approcha de son lit, et faisant sur lui le signe de la croix, il lui dit d'une voix ferme : « Ayez bon courage, mon fils, vous guérirez ; Dieu veut que vous le serviez désormais avec plus de ferveur que vous n'avez fait. » Aussitôt l'enfant se trouva mieux, et en quelques jours il fut guéri.

Ses élèves l'aimoient comme un père ; ils se plaisoient à recueillir les traits de vertu dont ils étoient témoins. Plus tard, ils n'en parloient qu'avec larmes, et un vieux Bénédictin, qui avoit conservé ce recueil de sa jeunesse, disoit à l'âge de quatre-vingts ans que le souvenir de son saint professeur lui servoit encore d'aiguillon à la vertu. « Je ne sais pas, disoit-il, quand le Saint-Siège jugera à propos de mettre au rang des bienheureux cet homme apostolique, qui a mené une vie si sainte ; mais je sais que le Souverain Pontife pourroit, sans courir aucun risque, le proposer à la vénération des fidèles, et qu'il trouveroit pour cela des titres suffisants dans ce court abrégé. » Tant la sainteté de Régis éclatoit dès ces premiers temps de sa vie !

En 1628 il fut envoyé à Toulouse pour y étudier la théologie. Il s'échappoit souvent pour prier dans quelque coin de la maison. On avertit le supérieur, qui avoit pour lui une si grande estime, qu'il défendit de troubler les *douces communications de cet ange avec Dieu*. Ce furent ses propres paroles. Ce jeune homme, ajoutait-il, est un saint, et je suis bien trompé si l'on ne célèbre pas sa fête quelque jour dans l'Eglise. Ce supérieur étoit le Père François Tarbes, qui menoit une vie fort austère, et l'on croit que Dieu lui avoit révélé l'éminente sainteté où devoit parvenir le Père Régis.

En l'an 1630, le saint fut ordonné prêtre. Il dit sa première messe avec une tendresse qui tira des larmes de tous ceux qui y assistèrent. En 1631, son cours de théologie étant achevé, il rentra au noviciat pour faire cette année de seconde probation, si utile au recueillement de l'âme après les longs soins donnés à l'étude. Saint Ignace fut vraiment inspiré de Notre-Seigneur quand il institua cette année de recollection, ou plutôt de bénédiction, dans laquelle le cœur se soude à jamais au cœur de Dieu. L'homme alors

vient d'atteindre la maturité de la jeunesse : mais il faut qu'il recueille ses forces avant de se livrer aux difficiles épreuves du ministère apostolique. Ce retour sur lui-même avant le combat le rend presque sûr de la victoire. C'est à cet âge seulement, lorsque l'expérience commence à naître sans que le cœur soit éteint, que l'on peut espérer de prendre ces résolutions dont, avec la grâce de Dieu, on ne se départira plus. La Compagnie de Jésus doit en partie sa force à cette admirable page de ses constitutions.

Au sortir de son second noviciat, le Père Régis eut le bonheur d'exposer sa vie au service des pestiférés de Toulouse : il le demanda comme une grâce et l'obtint avec peine. Il fut ensuite envoyé à Foncouverte, afin de régler quelques affaires de famille. Il en profita pour évangéliser son pays. Le matin, il faisait le catéchisme ; le soir, il prêchoit ; dans la journée, il mendoit pour les pauvres et pour les malades. Ses frères en rougissoient, ne sachant pas en quoi consiste la vraie noblesse. Un jour que le saint avoit été hué par des soldats, parce qu'il portoit une paillasse destinée à un malade, ils lui reprochèrent amèrement de dégrader sa famille par la bassesse de ses manières. « Souvenez-vous, lui dirent-ils, que vous êtes né gentilhomme et que vous devez garder quelque mesure pour l'honneur de vos parents.

— Je vous suis fort obligé, répondit avec modestie le saint homme, de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde ; mais il ne m'est pas possible de voir ces misérables, sans faire tous mes efforts pour les secourir. Il n'y a pas d'ignominie qui puisse me détourner de ce devoir ; et c'est un double profit de recevoir des affronts en servant les pauvres.

— A la bonne heure, répliquèrent ses frères, pratiquez les œuvres de miséricorde ; mais pratiquez-les selon les lumières du bon sens, et selon les bienséances de votre état. Allez à l'hôpital, puisque Dieu vous l'inspire ; mais ne donnez pas des scènes au public, en portant des paillasses sur vos épaules : de pareils travers vous décrient et nous couvrent de confusion.

— Oui, ajoutèrent quelques amis qui étoient présents, vos frères ont raison de se plaindre ; il ne faut pas déshonorer une maison

illustre par des actions qui avilissent à la fois votre naissance, votre caractère et votre profession.

— Ce n'est pas en s'humiliant, répondit le saint, que les ministres de l'Évangile déshonorent leur caractère. C'est par les abaissements que les apôtres et leurs successeurs ont établi l'Église. Pourvu que Dieu ne soit pas offensé, je me mets peu en peine des jugements et des discours des hommes : les vérités de l'Évangile, et non les maximes du monde, seront toujours la règle de ma conduite. »

Le monde lui-même finit par admirer le dévouement du saint missionnaire. Un grand changement s'opéra dans le pays, par ses exemples encore plus que par ses éloquents discours.

Le provincial, ayant appris le succès de cette mission, envoya le Père Régis à Montpellier. Il y prêcha, ou plutôt il y fit des catéchismes pour les enfants, qui attirèrent toute la ville. Il parloit avec simplicité, mais en même temps avec une foi si vive, un si ardent désir de sauver les âmes, un amour si vrai, si touchant pour Notre-Seigneur, qu'il arrachoit des larmes des yeux de tous ses auditeurs. Un célèbre prédicateur qui passoit alors à Montpellier voulut l'entendre, et dit en sortant du sermon : « C'est bien en vain que nous nous donnons tant de peine à orner nos discours : les catéchismes de ce saint missionnaire sont admirés, et de grandes conversions en sont les fruits ; au lieu qu'après avoir composé nos sermons avec soin, nous avons le déplaisir de voir que rarement on s'empresse de les écouter, et que plus rarement encore on en est touché. »

Au milieu de ces heureux succès, les préférences secrètes du saint étoient pour les pauvres : il aimoit à les voir entourer son confessionnal. « Les gens de qualité, disoit-il, ne manqueront pas de confesseurs ; les pauvres, qui sont la portion la plus abandonnée du troupeau de Jésus-Christ, doivent être mon partage. » Quand il les voyoit s'approcher de lui, il leur disoit avec la tendresse d'un père : « Venez, mes chers enfants, vous êtes mon trésor et les délices de mon cœur. » Il oublioit avec eux jusqu'au soin de prendre ses repas ; et un soir qu'on lui reprochoit de n'avoir rien

mangé depuis la veille, il répondit tout plein de joie : « Je vous assure que, quand je suis occupé auprès de ces pauvres gens, je ne puis penser à autre chose. »

Sur la fin de l'année, les travaux de la campagne étant terminés, il se répandit dans les villages pour y donner des missions. Il convertit un grand nombre d'âmes parmi ces contrées qui avoient été ravagées par l'hérésie. Il alloit de cabane en cabane, portant partout la bonne nouvelle du salut. Ni le froid, ni la neige, ni la difficulté des chemins ne pouvoient ralentir son zèle. Il ne vivoit que d'un peu de pain et d'eau, à quoi il ajoutoit quelquefois du lait et des fruits; il s'abstenoit entièrement de viande, de vin, de poisson et d'œufs. Il travailloit tout le jour et une partie de la nuit, au salut des âmes, et ne prenoit un peu de repos que sur un banc ou sur le plancher.

Il prêcha ensuite dans les montagnes du Vivarois, qu'il évangélisa pendant trois ans, et où il fit refleurir la religion, presque anéantie par le protestantisme. Il fut puissamment aidé dans ces missions par le comte de la Mothe-Brion, qui possédoit de grands biens en ce pays, et dont le cœur n'avoit pu résister aux discours du saint homme. Il lui indiqua un jour une dame hérétique qui habitoit le village d'Usez : son esprit et sa fortune la rendoient fort influente, et elle contribuoit de tout son pouvoir à maintenir ses compatriotes dans l'hérésie. On avoit essayé plusieurs fois de la convertir, mais toujours en vain. Le Père Régis l'alla trouver.

— Madame, lui dit-il en l'abordant, il y a longtemps que Dieu vous appelle; voulez-vous donc être toujours rebelle à la grâce qui vous presse intérieurement? Avez-vous dessein de perdre votre âme, pour laquelle un Dieu a bien voulu répandre son sang sur la croix? Avez-vous jamais compris ce que c'est de se perdre pour une éternité?

Cette dame parut un peu surprise; mais charmée de l'air modeste de l'homme de Dieu, elle lui répondit :

— A Dieu ne plaise, mon Père, que je veuille perdre mon âme! je n'ai plus rien à cœur que de la sauver.

— Il faut donc, reprit le saint, que vous embrassiez la religion catholique, qui a été la religion de vos pères, et qui est la seule fondée par Jésus-Christ, la seule où l'on trouve le salut.

— Vous me demandez ma conversion, dit-elle, et je suis étonnée de n'avoir rien à répliquer. J'ai résisté jusqu'ici à tous ceux qui m'ont parlé; mais je ne sais quelle impression intérieure du Saint-Esprit me force à me rendre présentement. C'est à ce coup que je veux être catholique : instruisez-moi; je m'abandonne à votre direction. Il se passe en moi quelque chose de surnaturel, que je ne comprends pas, et dont je ne puis me rendre raison.

Elle abjura, en effet, entre les mains de l'évêque de Viviers, ce qui engagea beaucoup d'hérétiques à rentrer dans le sein de l'Eglise.

On ne sauroit raconter tout le bien que fit l'homme de Dieu dans ces montagnes. « C'étoit un spectacle touchant, dit le Père Daubenton, de voir, au milieu de l'hiver, des villages entiers abandonner leurs maisons et leurs affaires domestiques, faire trois et quatre lieues au milieu des neiges et des glaces, pour avoir la consolation d'entendre le saint homme et de se-confesser à lui. Il étoit encore plus étonnant de le voir, quoique exténué par le travail et l'austérité de ses jeûnes, instruire ces pauvres gens, et leur administrer les sacrements avec tant de constance, que souvent, après plusieurs heures de la nuit, il falloit le forcer d'aller prendre un peu de nourriture.

« Un jour qu'il sortoit de l'église fort fatigué, après avoir fini les fonctions de la matinée, il trouva une troupe de gens qui arrivoient de fort loin. « Mon Père, lui dit l'un d'eux, pour l'amour de Dieu, ne nous refusez pas le secours de votre charité. Nous avons marché toute la nuit, et nous avons fait depuis hier douze lieues par d'horribles chemins, pour profiter de vos instructions : donnez-nous la consolation que nous sommes venus chercher de si loin et avec tant de fatigues. » Le saint missionnaire fut attendri jusqu'aux larmes. « Venez, mes enfants, » leur dit-il. Soutenu par son zèle, il prêcha de nouveau comme s'il n'eût rien fait ce jour-là; il entendit leurs confessions, et après avoir donné à chacun des

conseils salutaires, il les renvoya comblés de joie, et animés du désir de vivre en véritables chrétiens. »

Au reste, rien ne peut mieux donner l'idée de la vie du saint dans ces travaux apostoliques, que ce qu'en racontoit M. de la Mothe à un de ses amis, qui le déposa dans le procès de canonisation. « Je n'ai jamais vu, disoit le comte, ni un missionnaire plus saint que le Père Régis, ni des missions plus fructueuses que les siennes. Quant à sa personne, je l'ai observé de près pendant huit mois qu'il a instruit mes vassaux : je n'ai jamais pu remarquer en lui aucune trace des passions humaines; tout paroissoit surnaturel dans sa conduite; je ne lui ai connu qu'une seule passion, celle de faire connoître Dieu et de le faire aimer.

« Non content de sanctifier le lieu qui étoit comme le centre de ses missions, il parcouroit tous les villages et toutes les cabanes des environs. Les neiges, les glaces, le froid le plus violent, les vents les plus piquants ne furent jamais capables de l'arrêter : quelque temps qu'il fit, il alloit de chaumière en chaumière, catéchisant, administrant les sacrements, consolant et assistant les pauvres, travaillant sans relâche et ne prenant aucun repos, oubliant le sommeil et la nourriture. Je regardois comme un grand prodige qu'il pût suffire à des fatigues si excessives.

« Il traitoit son corps d'une manière impitoyable, tout affoibli et exténué qu'il étoit d'ailleurs, joignant au sacrifice continuel qu'il faisoit de lui-même dans ses voyages, des macérations étonnantes, seules capables d'abrégier ses jours. Un peu de pain et de lait, ou des légumes cuits à l'eau et sans aucun assaisonnement, faisoient toute sa nourriture. Trois ais ou le plancher étoient son lit; encore ne prenoit-il que deux ou au plus trois heures de sommeil. Il macéroit toutes les nuits sa chair par de sanglantes disciplines. Je sus même, continuoit le comte, par une voie fort secrète, qu'il étoit toujours couvert d'un rude cilice. J'eus beau lui représenter qu'une vie si austère consumoit ses forces, et qu'étant jointe à tant d'occupations laborieuses, il n'étoit pas possible qu'il ne succombât.

« De là venoit que les peuples le regardant comme un saint, et

recevant ses instructions comme des oracles, il fit dans mes terres tout ce qu'il voulut. Les fruits qu'il y produisit surpassent tout ce que j'en puis dire. Non-seulement il convertit plusieurs hérétiques et un grand nombre de pécheurs, je sais qu'il régla la vie de quantité d'ecclésiastiques, dont les mœurs ne répondoient pas à la sainteté de leur profession; qu'il conduisit plusieurs religieux à la perfection de leur état; qu'il se fit, par son zèle, une réformation générale des mœurs. Aussi ai-je toujours regardé la mission qu'il a faite dans mes terres comme un des plus signalés bienfaits que j'aie jamais reçus de la main de Dieu. »

Voici ce que le Père Recteur du collège du Puy écrivoit encore à ce sujet au général de la Compagnie après les travaux du saint dans le Vivarois : « Tout le monde convient que le Père Régis a un talent merveilleux pour les missions. Il est soutenu d'un zèle très-ardent de la gloire de Dieu; et il n'en a jamais donné de marques plus éclatantes, que lorsqu'il a accompagné Monseigneur l'évêque de Viviers dans la visite de son diocèse. Je ne puis exprimer le grand nombre de conversions qui se sont faites, autant par les rares exemples de sa vie, que par la vertu efficace de ses discours; ce qui fait qu'on le regarde déjà comme l'apôtre du Vivarois. C'est un saint missionnaire, qui ne respire que la gloire de Dieu et le salut des âmes. »

Claude Bensac, qui avoit été le compagnon du Père Régis dans ses courses apostoliques, racontoit un voyage qu'ils avoient fait de nuit pour aller donner une mission à Marlhes. Je rapporterai ce récit, qui prouve que rien ne pouvoit arrêter le zèle du serviteur de Dieu. « La nuit, disoit-il, nous surprit, que nous étions encore fort éloignés de notre terme. Je conseillai au Père Régis de gagner un village, où je savois qu'un de nos amis se feroit un plaisir de nous recevoir chez lui.

« — Nous avons fait annoncer la mission pour demain, me répondit-il, quoi qu'il nous en coûte, il faut en faire demain l'ouverture, pour ne pas frustrer l'attente des peuples qui en sont avertis.

« — Mais il y a danger, lui repartis-je, que nous ne nous éga-

rions, et que nous ne soyons obligés de passer la nuit dans ces déserts.

« — Ayez bon courage, mon Frère, me dit-il, nos anges gardiens marchent devant nous; guidés par de tels conducteurs, nous n'avons rien à craindre.

« Cela me rassura quelques moments, continuait Claude Bensac; mais mes craintes revinrent, dès que je m'aperçus que nous nous étions égarés. Nous fûmes deux heures entières à errer dans les bois et dans les montagnes, ne faisant que monter et descendre, au milieu des neiges et des endroits escarpés, sans savoir où nous allions ni où nous étions. Il arrivoit de temps en temps que je tombois dans un fossé, et puis dans un autre. L'obscurité de la nuit, l'abondance de la neige, le hurlement des loups, qui sont là en grand nombre, tout cela étoit horrible.

« Alors je ne pus m'empêcher de reprocher au Père Régis de nous être engagés sans raison dans un si grand danger. Mais lui me reprochoit à son tour ma défiance.

« — Quoi donc, mon Frère, me disoit-il, perdrez-vous votre cœur pour si peu de chose? C'est le Seigneur qui nous sert de guide; que ne devons-nous pas espérer sous sa conduite? Voici une occasion que le Ciel nous offre d'augmenter notre couronne.

« Mais à peine l'écoutois-je, tant j'étois saisi de peur. Je m'imaginai à tout moment que j'allois rouler dans quelque abîme, ou m'enfoncer tout entier dans les neiges, ou être dévoré par les loups qui rôdoient autour de nous. Cependant les exhortations du saint homme, et encore plus son exemple, ne laissoient pas de me soutenir. A la fin nous retrouvâmes notre chemin, et nous arrivâmes à Marlihes un peu après minuit, à demi morts de froid et de lassitude. »

Les pauvres habitants de ces montagnes n'avoient pas moins de désir de l'entendre, qu'il en avoit de leur prêcher la parole de Dieu. « Il sembloit même, disoit le curé de Marlihes, avoir communiqué son intrépidité aux autres. Lorsqu'il alloit prêcher en quelque endroit, malgré le péril tout le monde le suivoit; des paysans l'attendoient sur le chemin et se joignoient aux premiers. Sa douceur et

sa sainteté étoient les charmes qui attiroient tous les peuples à sa suite.

« Je l'ai vu moi-même, ajoute-t-il, dans les temps les plus rigoureux, obligé de s'arrêter au milieu des forêts, pour contenter l'avidité des fidèles qui vouloient l'entendre parler du salut. Je l'ai vu sur le haut d'une montagne, élevé sur un monceau de neige durci par le froid, distribuer au peuple le pain de la parole de Dieu, passer les jours entiers dans cet exercice divin, et s'occuper encore toute la nuit à entendre les confessions. Il auroit mille fois succombé à tant de travaux, si Dieu ne l'eût soutenu par miracle, pour sa gloire et pour le salut des âmes. »

Après avoir sanctifié Marlies et tout le voisinage, l'hiver étant passé, il retourna au Puy sur la fin d'avril de l'an 1636. Tous les Pères furent ravis de le voir, et comme on lui demandoit s'il ne se ressentoit pas de tant de fatigues endurées dans ses missions : « Je ne me suis jamais mieux porté, disoit-il ; je me suis senti plus de force en achevant ma carrière que quand je l'ai commencée. Je suis prêt à reprendre un semblable travail, et à partir dès demain, si les supérieurs l'ordonnent. »

Bien loin de vouloir prendre quelque repos, il demanda avec instance au général de la Compagnie la faveur d'être envoyé aux missions du Canada, espérant y gagner la palme du martyre ; mais Dieu, qui l'avoit destiné à évangéliser la France, ne permit pas que sa demande lui fût accordée.

Il employa alors à la sanctification du Vélai les trois dernières années de sa vie. Pendant l'été il prêchoit au Puy ; l'hiver il parcourait les villages et les montagnes. La ville du Puy changea bientôt d'aspect par l'apostolat du saint homme. Tous les jours il faisoit une instruction aux enfants sur le catéchisme. La foule y étoit si grande, qu'on y retenoit les places deux ou trois heures à l'avance. Voici ce qu'en rapportoit le Père Mangeon, qui devint plus tard confesseur de la duchesse d'Orléans :

« Les catéchismes du Père Régis, dit-il, étoient touchants et éloquentes ; mais d'une éloquence plutôt infuse que naturelle ou acquise. Le Père Jean Filleau, provincial, quoiqu'il dût partir le

lendemain, voulut que je le conduisise à l'église où le Père Régis les faisoit : il étoit environ midi et l'instruction commençoit à midi et demi. Lui ayant dit qu'il n'y auroit plus de place pour lui et pour moi : « N'importe, répondit-il, je veux avoir encore une fois la consolation de voir cette foule infinie de peuple qui me fit hier tant de plaisir. »

« Nous partimes, et je lui trouvai placé non sans beaucoup de peine. Il l'écouta debout pendant une heure. Il versa tant de larmes et fut si touché, qu'il me dit en sortant : « Si ce Père prêchoit à quatre lieues d'ici, j'irois l'entendre à pied. Cet homme est plein de Dieu et de l'amour de Jésus-Christ, il n'a pas son pareil. »

L'église de la Compagnie se trouvant trop petite, le Père Régis fut obligé de faire ses instructions dans celle de Saint-Pierre-le-Monastère, qui appartenoit aux Bénédictins. Ces religieux étoient ravis de son éloquence toute divine, et l'un d'eux écrivoit : « Nous l'avons entendu prêcher dans l'église de notre monastère avec un zèle qui remuoit toute la ville, et qui enflammoit les plus tièdes du feu de l'amour divin. J'ai connu un nombre infini de pécheurs qu'il a retirés du désordre, et de gens de bien qu'il a conduits à une haute perfection. Il ne parloit jamais que de Dieu, et toujours avec une espèce de transport qui nous enlevait. Tout nous édifioit en sa personne : un souverain mépris du monde et de lui-même, une humilité prodigieuse, une soif inaltérable du salut des âmes, un tendre amour pour les pauvres. Charmés de ses discours et encore plus de ses exemples, nous bénissions Dieu dans notre communauté de ce qu'il avoit suscité de nos jours ce fervent apôtre, pour réformer les mœurs des habitants, qui étoient tombés dans un déplorable relâchement. »

Trois fois par semaine, il réunissoit les pauvres de la ville, auxquels il distribuait, après une petite instruction, les secours qu'il avoit obtenus pour eux en argent, en habits ou en pain. Il les connoissoit tous et tenoit un état exact de leur position. Il avoit engagé les dames du Puy à former une sorte de société pour le soulagement des pauvres : les unes quêtoient, les autres apprêtoient les aliments ; d'autres visitoient les malades et leur portoient de la

viande ou les remèdes dont ils avoient besoin. Aucune misère n'échappoit ainsi à leur tendre vigilance.

Le saint avoit en outre un magasin de blé, qu'il avoit créé par les aumônes des personnes riches et pieuses, et où il puisoit abondamment. Cette provision lui fut fort utile en 1637, lorsque la récolte manqua presque entièrement. Il envoyoit à son magasin tous ceux qui s'adressoient à lui, en sorte qu'il épuisa promptement les ressources qu'il y avoit amassées. Un jour qu'il y avoit envoyé une pauvre femme chargée de plusieurs enfants, on vint lui dire que le grenier étoit vide, et qu'il n'y avoit plus ni blé ni argent pour en acheter. « N'importe, dit le saint, retournez au logis et remplissez le sac de cette pauvre femme.

— Mais il n'y a plus un seul grain de blé, lui dit-on encore.

— Allez, vous dis-je, reprit-il, vous trouverez abondamment du blé pour elle et pour plusieurs autres. »

Le magasin, en effet, regorgeoit de blé, la miséricorde divine l'ayant rempli sur la prière de son serviteur. On courut en avertir le Père Régis, qui répondit en souriant : « Ayez une autre fois plus de confiance en la bonté de Dieu, et sachez que ses greniers sont toujours pleins. Allez, et ne parlez à personne de ce qui vient d'arriver. »

« Cependant, dit le Père Daubenton, la cherté augmentant chaque jour, la famine faisoit mourir une infinité de personnes de la campagne, et les pauvres de la ville ne trouvoient de remèdes à leurs maux que dans la charité de Régis. Mais, à force de les secourir, son dépôt s'épuisa une seconde fois. Marguerite Baud, que le saint avoit choisie pour être la charitable économe des pauvres, donna avis à Régis que son grenier étoit vide, afin qu'il eût soin de faire une nouvelle provision.

« — Ne vous inquiétez pas, lui dit-il, j'y penserai.

« Sur cette réponse elle alla balayer son grenier. Le même jour, plusieurs pauvres vinrent la trouver de la part du serviteur de Dieu, pour avoir du blé. Elle, qui s'attendoit à en recevoir et non pas à en donner, alla se plaindre à Régis même, et le sollicita de faire la provision.

« — Rien ne presse, répliqua-t-il, il y a encore dans le grenier du blé pour longtemps.

« — Je l'ai balayé, reprit-elle, je l'ai fermé, et en voici la clef.

« Régis persista à soutenir qu'il y avoit encore du blé dans le grenier; et Marguerite Baud, s'en retournant avec empressement, le trouva effectivement plein comme la première fois.

« Le saint homme, continue le Père Daubenton, ne se lassant point d'assister les pauvres, le Ciel ne se lassa pas non plus d'opérer des prodiges en sa faveur. Un jour qu'il ne restoit plus qu'une demi-mesure de blé dans le grenier, il envoya plusieurs pauvres à Marguerite, lui enjoignant de remplir leurs sacs. Elle courut à Régis pour lui dire que ce qui restoit de blé n'alloit pas à une demi-mesure.

« — Donnez-en à tous, lui répondit le saint, et vous en aurez de reste.

« N'osant répliquer, elle alla prendre les sacs, et les ayant tous remplis, il lui resta plus de blé qu'elle n'en avoit donné. Ce qu'il y eut de plus surprenant dans cette troisième multiplication, est que le blé se multiplioit à mesure que Marguerite le distribuoit, et cela dura autant que la famine. Toute la ville fut témoin de ce miracle, et l'on ne sauroit compter la quantité de gens qui furent nourris de cette façon. »

Après le soulagement des pauvres, le soin des malades étoit l'occupation favorite du Père Régis. Il pansoit leurs plaies, faisoit leur lit, nettoyoit leurs vêtements, balayoit leur chambre. Une mère n'eût pas été plus attentive à leurs moindres désirs. Un jour qu'un pauvre malade vouloit le remercier de ses bontés, l'appelant son libérateur et son père, le saint l'embrassa tout confus et lui dit en le serrant sur son cœur : « Ah ! mon cher frère, c'est à moi plutôt à vous remercier. Je gagne plus que vous dans les petits services que je vous rends. Ce que je fais pour vous n'est rien en comparaison de ce que je voudrois faire, et de ce que je vous dois. La grâce unique que je vous demande, c'est que vous me pardonniez d'avoir commencé si tard à vous secourir. »

Un jour qu'il visitoit une jeune fille malade, dont la charité pour

Les pauvres lui étoit bien connue, il fut attendri en songeant à la perte qu'alloient faire les malheureux qu'elle nourrissoit. Eneore qu'elle fût mourante, il se mit à genoux et pria Notre-Seigneur de lui rendre la santé. Après sa prière, il l'appelle par son nom et lui dit :

— Rémerciez Dieu, qui a la bonté de prolonger vos jours, afin que vous le serviez, et les pauvres, ses enfants, avec plus de ferveur.

Cette jeune fille sortit alors comme d'un profond sommeil :

— Ah ! mon Père, dit-elle, en quel état me trouvez-vous ?

— Bien, répondit le saint, vous voilà guérie : faites un bon usage de la santé qu'il a plu à la bonté divine de vous rendre..

On raconte de lui plusieurs autres guérisons miraculeuses qu'il opéra dans la ville du Puy et dans ses missions ; mais nous ne pouvons les rapporter ici ; il nous faut encore donner quelques détails sur des guérisons plus difficiles, celles des pécheurs scandaleux et des courtisanes dont le pays étoit rempli. Aussitôt qu'il avoit connoissance de quelque désordre dans une maison de la ville, il s'y rendoit, et par de saintes et courageuses paroles, il parvenoit souvent à l'extirper. Combien d'âmes n'arracha-t-il pas ainsi à la séduction du vice ? Il les confioit ensuite à des personnes sûres, qui les ramenoient, par leurs exhortations et leurs exemples, à l'habitude de la vertu.

Un jour il apprend qu'un homme de qualité avoit attiré une jeune orpheline dans une maison, où il cherchoit à la séduire par ses promesses. Le saint s'y rend à l'instant. Sa vue troubla d'abord cet homme ; mais il se remet et lui dit avec hauteur :

— Que venez-vous chercher ici, mon Père ? vous vous mêlez de bien des choses qui vous ne regardent point.

— Je viens, répond Régis, chercher cette innocente brebis, que vous enlevez à Dieu comme un loup ravissant.

— Retirez-vous, reprend ce furieux, autrement votre imprudence pourra vous coûter cher.

— Je ne me retirerai pas que je n'aie sauvé cette orpheline ; quant aux menaces que vous me faites, sachez qu'elles ne sont pas

capables de m'ébranler, et que je me ferai gloire d'être immolé à votre aveugle fureur.

Cet homme, ne se possédant plus, tira son épée et s'avança sur le saint pour l'en percer.

— Ah ! très-volontiers, s'écria le serviteur de Dieu, je répandrai mon sang pour Jésus-Christ. Et découvrant sa poitrine : Frappez, dit-il, je mourrai content, pourvu que Dieu ne soit pas offensé.

Surpris de tant d'intrépidité, le libertin se retira tout confus. La jeune fille fut placée dans une maison pieuse, où elle vécut et mourut saintement.

Le saint homme avoit converti un grand nombre de courtisanes, qu'il avoit distribuées entre quelques dames de la ville; il eut la pensée de les réunir dans un couvent pour qu'elles y fissent pénitence sous une règle austère. C'étoit une grande entreprise, où l'enfer lui suscita bien des obstacles. L'argent manquoit; les supérieurs étoient effrayés: les libertins faisoient des menaces. Furieux de se voir enlever les compagnes de leurs débauches, ils résolurent de mettre à mort un homme qui faisoit à leurs passions une guerre si cruelle. Trois d'entre eux, qui appartenoient aux premières familles du Puy, vont un soir le demander au collège.

— Je sais ce qu'ils me veulent, dit le saint au portier; ouvrez-leur la porte de l'église.

Il y arrive, adore Notre-Seigneur à l'autel en lui offrant sa vie, et marchant droit à eux il leur dit tout d'abord : « Je n'ignore pas que vous en voulez à mes jours; mais je mets ma confiance et mon espérance en Dieu. Ce qui me touche n'est pas la mort, qui est l'objet de mes vœux; mais l'état de damnation où vous êtes, et dont vous êtes si peu touchés. »

Se voyant ainsi découverts, quoiqu'ils n'eussent confié leur dessein à personne, ces jeunes gens furent déconcertés. Quand le saint les vit interdits et immobiles, il leur dit avec bonté : « Je vous conjure de retourner à Dieu. Je sais que vos consciences sont souillées de bien des crimes; mais ne désespérez pas d'une miséricorde toujours prête à vous faire grâce. » Il se jeta à leur cou, les embrassa avec tendresse, et ces jeunes gens furent si touchés de ses

paroles, que l'un d'eux voulut se confesser le soir même et les deux autres le lendemain matin.

Ce ne fut pas la seule tentative que l'on fit contre la vie du saint homme ; plusieurs fois il fut insulté, frappé, attiré dans des pièges où Dieu le sauvait des mains de ses ennemis. Ne pouvant parvenir à le tuer, les libertins formèrent le dessein de ruiner son œuvre. Ils s'assemblent en foule devant le couvent des filles repenties, menaçant de le brûler, si on ne les mettoit en liberté. Il étoit sept heures du soir. On avertit le saint du péril où étoit le couvent. Il court demander au recteur du collège la permission de se porter au secours de ses pénitentes.

— Mais, mon Père, lui dit le recteur, que ferez-vous seul contre tant de jeunes fous transportés de fureur, et qui n'écouteront plus que leur passion ?

— Je me mettrai, répondit-il, sur le seuil de la porte, et à moins qu'ils ne me percent de leur épée, nul d'eux n'entrera dans la maison. Je suis déterminé à périr, plutôt que de laisser périr l'œuvre de Dieu.

— Non, reprit le recteur, je ne puis vous permettre de sortir, je serois responsable des excès où cette fougueuse et insolente jeunesse se porteroit à votre égard.

— Eh ! ne craignez-vous pas, ajouta Régis, de vous rendre responsable de tant d'âmes qui courent risque de se perdre ? consentirez-vous que l'œuvre de Dieu se détruise, par la crainte du péril que peut courir un homme aussi misérable que je suis ? Je m'estimerois heureux si je pouvois perdre la vie pour une si bonne cause.

— Allez donc, mon Père, dit enfin le recteur ; allez, sous les auspices de la Providence, où le Ciel et votre zèle vous appellent.

Il partit sur-le-champ, croyant marcher à une mort certaine ; mais les habitants de la ville avoient déjà dispersé cette troupe furieuse, et sauvé le couvent de la ruine qu'ils lui préparoient.

Dieu lui révéloit souvent les complots que l'on tramait contre lui. « Je sais votre dessein, disoit-il un jour à un de ses ennemis ;

mais Dieu tournera votre cœur de manière que je deviendrai votre ami, malgré la haine que vous avez présentement pour moi.» Quelque temps après, ce jeune homme changea de vie, et se mit sous sa direction.

Il avoit à un degré remarquable le don de prophétie. Une mère lui recommandant un jour l'établissement de son fils, pour lequel elle prenoit de grands soins : « Pourquoi, madame, lui répondit le serviteur de Dieu, vous jeter dans de si vifs empressements pour établir un fils dont la vie doit être de si courte durée? » Au bout de quelques mois, son fils fut en effet emporté d'une mort aussi imprévue que soudaine.

Un gentilhomme de Saint-Didier le vient un jour visiter, et lui dit qu'il alloit se faire recevoir docteur en droit à Valence.

— N'avez-vous nul autre dessein? lui répond le saint homme.

— Je pense à me marier, répartit le jeune gentilhomme; on m'offre un parti considérable, et l'affaire doit se conclure au premier jour.

— En vain vous vous flattez, lui dit alors le saint, des grands avantages que vous attendez du parti qu'on vous présente : dans peu de jours toutes vos espérances s'évanouiront avec vos projets ambitieux; et avant que l'année se passe, vous serez novice de notre Compagnie.

Le mariage se rompit bientôt; le jeune homme, dégoûté du monde, se donna à Dieu dans la Compagnie, comme le Père Régis le lui avoit prédit.

Pendant les trois dernières années de sa vie, le saint partagea tout son temps entre la ville du Puy et les missions du Velay. Aussitôt que les travaux de la campagne étoient finis, il se mettoit en marche pour les villages qu'il devoit évangéliser. Les habitants accouroient partout pour l'entendre, ravis de son éloquence, de sa charité, des miracles qu'il faisoit en guérissant leurs malades. Il ranima la foi chez les catholiques et convertit un très-grand nombre de calvinistes. La peste ayant éclaté à Montfaucon pendant la mission, il se dévoua au service des pestiférés avec un courage tout divin. Ni la fatigue, ni la violence du fléau, ni la mort de ses confrères ne

purent le détourner des soins qu'il rendoit aux pestiférés : il fallut un ordre formel pour l'éloigner de la ville. Il ne la quitta qu'en pleurant. Au moment où il se sépara des habitants qui l'avoient voulu reconduire, il leur dit en les embrassant : « Ayez bon courage, mes chers enfants, vous serez bientôt délivrés de l'effroyable fléau qui désole votre ville. » Il se mit en prières et donna trois fois sa bénédiction à ce malheureux pays : trois jours après, le fléau avoit disparu.

La dernière mission qu'il fit eut lieu à la Louvesc, petit village situé au sommet des montagnes. Il partit du Puy, le 22 décembre de l'an 1640, par un temps et des chemins effroyables. Il prononça en partant plusieurs paroles qui prouvent que Dieu lui avoit révélé l'heure de sa mort prochaine. Dès son arrivée, il se livra au salut des âmes avec une ardeur d'autant plus vive, qu'il sentoit que ce seroient ses derniers mérites. Le mal le dévorait déjà, mais il le cachoit avec soin. La veille et le jour de Noël il ne sortit guère du confessionnal que pour annoncer la parole de Dieu. Le lendemain il prêcha encore trois fois et vouloit se remettre à confesser, lorsqu'il tomba en défaillance.

La maladie fit des progrès rapides, il en souffroit extrêmement, mais avec une grande joie. Le 30 décembre il reçut les derniers Sacraments. Le 31 au soir, Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge lui apparurent tout resplendissants. Il ne put contenir sa joie et dit à son compagnon : « Ah ! mon cher Frère, quel bonheur, et que je meurs content ! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi, pour me conduire au fortuné séjour des saints. »

Il joignit les mains, leva les yeux au ciel et dit d'une voix haute et distincte : « Jésus-Christ, mon Sauveur, je vous recommande mon âme et la remets entre vos mains. » Il mourut en achevant ces paroles, à l'âge de quarante-trois ans.

Aussitôt un grand cri retentit par toutes les montagnes du Vivarais : Le saint est mort ! Une foule immense accourut à ses funérailles ; il fut enterré à la Louvesc, où d'éclatants miracles proclamèrent sa sainteté. Clément XI le béatifia en 1716, et en 1737, il

fut canonisé par Clément XII, sur la demande des rois de France et d'Espagne;

LA VIE DE SAINT CYR ET DE SAINTE JULITTE,

MARTYRS.

Sainte Julitte étoit d'Icône, ville de Lycaonie, de noble race et maison royale, du temps de l'empereur Dioclétien. Elle eut de son mari, avec lequel elle vécut peu de temps, un fils nommé Quirique ou Cyr, comme nous l'appelons, qu'elle fit baptiser et enrôler en la Religion chrétienne. Depuis la mort de son mari, elle vivoit en viduité, chastement et chrétiennement.

Or, le comte Domitien, gouverneur de la Lycaonie, exerçoit alors sa rage contre les fidèles d'Icône. Sainte Julitte, se souvenant de la parole de Notre-Seigneur : *Si l'on vous persécute en une ville, fuyez en une autre*, prit son petit enfant et s'en alla à Séleucie, abandonnant tous ses biens, maisons, héritages, pays, parents et amis, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle ne demeura guère en cette ville, à cause qu'Alexandre, gouverneur de la province, homme félon et cruel, n'épargnoit ni âge ni sexe parmi les chrétiens. C'est pourquoi elle se retira avec son enfant, qui pour lors avoit environ trois ans, et deux filles qui la servoient, à Tarse en Cilicie.

A peine y fut-elle arrivée, qu'on découvrit qu'elle étoit chrétienne; elle fut accusée et menée au tribunal d'Alexandre, qui venoit d'entrer dans cette ville. Elle tenoit son cher enfant dans ses bras; mais les deux filles qui la servoient s'étoient enfuies, de peur du martyre.

Alexandre lui demanda qui elle étoit, et de quel pays elle sortoit.

— Je suis chrétienne, répondit seulement sainte Julitte.

Le gouverneur essaya d'abord de lui persuader par de belles paroles de quitter sa foi et de sacrifier aux dieux ; mais comme la sainte martyre s'écria qu'elle ne sacrifieroit jamais aux démons, et qu'elle étoit prête à mourir avec son enfant pour le nom de Jésus-Christ, Alexandre, grandement indigné, la fit dépouiller et fouetter de nerfs de bœuf.

Cependant le tyran avoit arraché l'enfant à sa mère et le tenoit sur ses genoux ; il essayoit en vain de le caresser pour l'apaiser et le gagner aux faux dieux ; mais le généreux enfant monstroit par sa contenance un merveilleux mécontentement ; il frappoit le tyran, lui égratignoit le visage, arrachoit sa barbe, pleurant et criant, et tendant les bras vers sa mère ; et, lorsqu'au milieu des tourments sainte Julitte s'écrioit : *Je suis chrétienne*, il redisoit aussitôt : *Je suis chrétien*. Ce que voyant le juge, irrité et hors de soi, il prit l'enfant par un pied et le jeta sur les marches de son tribunal, où il eut la tête écrasée. Ainsi ce jeune enfant, suivant ceux qui sous Hérode furent massacrés pour le nom de Notre-Seigneur, mourut baigné dans son sang et reçut la couronne du martyre.

Sainte Julitte, fort joyeuse que son petit enfant fût allé le premier à Dieu, se retourna vers Alexandre et lui dit : « Ne pense pas que je m'épouvante de cette heureuse mort, ni que je puisse être vaincue par tes supplices : jamais je ne renoncerai mon Dieu et Sauveur Jésus-Christ. »

Le juge, tout confus d'être humilié par une femme, la fit pendre à une attache, et avec des peignes et des ongles de fer déchirer tout son corps ; il commanda ensuite qu'on versât sur ses pieds de la poix fondue. Pendant cet horrible supplice, un crieur disoit à sainte Julitte :

— Sacrifie aux dieux, si tu ne veux périr comme ton fils.

— Je ne sacrifierai point aux démons, répondoit la sainte, à des statues sourdes et muettes. J'adore Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, par qui toutes choses ont été créées.

Alors le gouverneur ordonna qu'elle fût décapitée et qu'on jetât son cadavre et celui de son fils avec ceux des malfaiteurs. Quand elle fut au lieu de l'exécution, sainte Julitte dit à Notre-Seigneur :

« Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que mon fils a été placé le premier dans votre royaume; daignez y recevoir aussi votre servante, toute indigne qu'elle en est. Accordez-moi, comme aux vierges sages, l'entrée de la chambre nuptiale, afin que mon âme bénisse Dieu, votre Père, le créateur et le conservateur de toutes choses, avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. *Amen.* »

Le martyr de saint Cyr et de sainte Julitte arriva environ l'an 304. Leurs corps furent ensevelis secrètement par les deux filles qui les servoient, et rendus aux fidèles après la paix de l'Eglise. Saint Amatre, évêque d'Auxerre, rapporta d'Antioche les reliques de saint Cyr, et les partagea entre les villes de Nevers, de Toulouse, de Saint-Amand et plusieurs autres pays de France, où on les honore aujourd'hui.

LA VIE DE SAINTE LUTGARDE OU LEUGARDE,

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE CITEAUX.

AN 1246.

Innocent IV, pape. — Frédéric II, empereur.
— Saint Louis, roi.

Il y avoit au duché de Brabant une sainte vierge nommée Leugarde, dont la vie a été écrite en trois livres, par Thomas Cantepre, Dominicain, qui la hantoit familièrement. Surius la rapporte en son troisième tome.

Cette vierge naquit en une bonne maison de la ville de Tongres. Sa mère la mit à l'âge de douze ans dans un monastère de Sainte-Catherine, de l'Ordre de Saint-Benoît, encore qu'elle n'eût pas

alors résolu d'être religieuse, parce qu'elle prêta l'oreille à un jeune gentilhomme qui la vouloit épouser : mais Notre-Seigneur, qui l'avoit choisie pour lui-même, comme elle parloit un jour avec ce gentilhomme, lui apparut sous la forme qu'il avoit sur la terre; et lui découvrant la plaie de son côté teinte de sang, lui dit : *Ne t'arrête plus à ces caresses d'un fol amour, contemple ici ce que tu dois aimer, et pourquoi : de ma part, je te promets les vrais et solides plaisirs.*

La sainte demeura si confuse de cette vision, et tellement éprise de l'amour de Jésus, qu'elle ne fit plus état d'aucune autre amitié. Elle s'adonna à l'oraison et à la méditation des choses célestes, et embrassa Jésus-Christ crucifié avec autant de ferveur que s'il eût été encore en vie et avec elle. Quelques anclennes religieuses, estimant que ce fût une ferveur de novice, qui se refroidiroit bientôt, elle les erut, et s'en attrista, reconnoissant sa foiblesse : mais la glorieuse Vierge lui apparut et lui dit avec un visage riant qu'elle ne craignit point, qu'elle la prenoit en sa protection, et qu'elle la feroit croître de vertu en vertu.

Sainte Catherine lui apparut aussi et la fortifia, lui promettant le don de persévérance; et ayant ensuite apparu à une autre femme, elle l'avertit de prendre Leugarde pour son avocate envers Dieu : attendu qu'elle avoit une place éminente préparée au ciel. Pour preuve de cette promesse, les religieuses la virent dans leur chœur en oraison, élevée de deux coudées au-dessus de la terre : et une autre nuit elle fut environnée d'une lumière plus claire que le soleil.

Notre-Seigneur lui fit cette grâce spéciale, qu'elle guérissoit tous les malades qu'elle touchoit de sa main ou de sa salive : cela étoit cause qu'une grande multitude de malades s'y faisoient porter pour être guéris, et empêchoient son oraison : de sorte qu'elle dit à son Époux : *Seigneur, pourquoi m'avez-vous donné cette grâce, qui me détourne d'avec vous? changez-la moi, s'il vous plaît, en une autre qui me soit plus utile.*

Notre-Seigneur lui répondit : *Quelle grâce voulez-vous?*

— *C'est votre cœur, Seigneur, que je demande.*

— *Je veux aussi le vôtre*, dit Jésus-Christ.

Et depuis le cœur du Sauveur fut tellement uni et gravé au cœur de la vierge, qu'elle n'eut aucun mouvement sensuel, ni de mauvaise pensée le reste de sa vie.

Une autre fois, Jésus-Christ lui apparut à la porte de l'église, crucifié et sanglant ; il ôta un de ses bras de la croix pour l'embrasser, et lui faire baiser la plaie de son sacré Côté, d'où elle suçait une suavité si divine, que sa salive devint plus douce que le miel. Pour se rafraîchir des fatigues corporelles, elle ne faisoit que regarder l'image du crucifix : car elle contemploit le côté de Jésus-Christ ouvert avec tant de plaisir, que toutes les choses du monde n'étoient pas capables de l'affliger.

Elle demeura douze ans au monastère de Sainte-Catherine, où la prieure étant décédée, les religieuses l'élurent pour supérieure. Elle s'y accorda. Néanmoins, à quelque temps de là, par révélation divine, et par le conseil d'un saint personnage, elle résolut d'aller en un monastère au duché de Brabant, qui étoit de l'Ordre de Cîteaux, nommé Aquirie, au grand regret de toutes celles du couvent de Sainte-Catherine, qui perdoient en Leugarde leur bonne mère. Comme elle étoit d'un naturel doux, elle en eut regret, et supplia la très-sainte Vierge pour le couvent qu'elle laissoit. Notre-Dame lui apparut, et lui promit d'en avoir soin pour l'amour d'elle, trouvant bon qu'elle passât en la religion de Cîteaux, qui étoit dédiée à son service et sous sa protection spéciale.

Aussitôt que l'on sut que Leugarde avoit changé de couvent, plusieurs autres monastères de filles du même Ordre, qui se fondoient alors, la désirèrent pour leur supérieure à cause de la renommée de sa sainteté. Cela l'affligea fort, et elle supplia Notre-Dame de la délivrer des charges où on la vouloit élever en religion : ce que la très-sainte Vierge lui promit en lui apparaissant. En effet, la sainte fille, en quarante ans qu'elle demeura dans ce monastère, où les religieuses parloient françois, ne put apprendre à demander en leur langue un morceau de pain, lorsqu'elle en avoit besoin ; et les autres couvents qui usoient du même langage, sachant cela, la laissèrent en son repos et en sa contemplation.

Pendant que l'horrible tempête des hérétiques albigeois s'élevait en France de son temps, Notre-Dame lui apparut une fois avec un visage triste. Leugarde lui demanda le sujet de son ennui ; elle lui répondit : *C'est parce que les hérétiques et les mauvais chrétiens crucifient encore mon très-cher Fils Jésus-Christ.* Elle lui commanda alors de pleurer, de faire continuellement pénitence, et de jeûner sept ans pour les péchés du monde, de peur que son Fils, qui étoit fort irrité, ne le ruinât.

Elle accomplit ce jeûne, ne mangeant qu'un morceau de pain, et buvant de la bière. Bien que ses supérieurs lui commandassent quelquefois et la contraignissent de manger davantage, et qu'elle voulût satisfaire à l'obédience, elle ne put jamais avaler d'autre viande aussi gros qu'une fève. Après ce jeûne rigoureux de sept années, il lui fut révélé d'en commencer un autre pour tous les pécheurs, ce qu'elle fit très-volontiers, et jeûna encore sept ans, ne mangeant que du pain et des herbes.

Un riche seigneur d'Allemagne, nommé Siméon, étant décédé (il avoit renoncé aux vanités du monde pour entrer en l'Ordre de Cîteaux, où il fut abbé), Leugarde fit plusieurs prières et pénitences pour l'âme de ce religieux, qui lui apparut plusieurs fois, et la remercia de la faveur que Notre-Seigneur lui avoit faite par son intercession, sans laquelle il eût demeuré onze ans en purgatoire. Elle eut de merveilleuses visions de personnes qui étoient en purgatoire et qui imploroient son aide, ou qui étoient déjà au ciel, l'avertissant de leur béatitude, parce qu'elle étoit si charitable que de ressentir les biens et les maux de son prochain comme les siens propres.

Elle communioit tous les dimanches, selon le conseil de saint Augustin, et comme elle étoit seule du couvent en cela, l'abbesse, nommée Agnès, ordonna qu'elle ne communieroit plus si souvent : A quoi elle répondit : *Notre Mère, je ferai ce que vous me commanderez, mais je suis assurée et je vois déjà que vous serez corporellement punie.* L'abbesse se trouva incontinent surprise d'une si violente maladie, qu'elle ne pouvoit entrer en l'église ; ce qui fit qu'elle demanda pardon de sa faute, qu'elle reconnut, et elle re-

vint en santé. Leugarde continua sa sainte coutume de communier tous les huit jours. D'autres religieuses qui murmuroient aussi contre elle, furent châtiées de morts subites, ou par d'autres voies, qui leur faisoient avouer leur erreur.

Les diables la craignoient horriblement et n'en osoient approcher, ni de son oratoire. Bien qu'elle n'entendit pas le latin, quand on chantoit *Deus in adjutorium meum intende*, et autres semblables versets, elle voyoit fuir les diables épouvantés, et comprenoit l'efficacité de la parole divine pour chasser ces bêtes infernales, bien que ceux qui la prononcent ou l'écoutent ne sachent pas ce qu'elle signifie.

Elle étoit si éclairée de la lumière céleste, et douée d'une si profonde connoissance de la souveraine Majesté de Dieu, de son néant, qu'au milieu de tant de vertus, de grandeurs et de prérogatives qu'elle recevoit de Notre-Seigneur, la vaine gloire ne l'attaquoit jamais. Si sa reconnaissance fut rare et son humilité excellente, sa charité ne le fut pas moins, ni l'ardent désir qu'elle avoit de mourir pour Jésus-Christ.

Elle eut une nuit un violent désir d'imiter sainte Agnès, et de souffrir le martyre comme elle. Son souhait fut si vif qu'elle pensa trépasser, et se rompit une veine autour du cœur, laquelle rendit tant de sang que son habit en étoit trempé. Notre-Seigneur lui apparut alors, et lui promit qu'elle jouiroit au ciel de la même récompense qu'avoit eue sainte Agnès. Car encore qu'elle n'eût pas répandu son sang pour lui, ainsi que sainte Agnès, elle avoit fort souhaité de le pouvoir faire. Et la marque de cette veine rompue lui demeura toute sa vie.

Elle méditoit la Passion de Jésus-Christ avec tant de dévotion, qu'elle entroit en extase, et sembloit être toute couverte de sang.

Ses prières avoient une merveilleuse force pour convertir les pécheurs et guérir les malades. Une religieuse se trouva si débile, qu'elle ne pouvoit faire la moindre abstinence. La sainte pria pour elle, et lui obtint la force de suivre la communauté et d'accomplir les autres pénitences. Elle consola une autre religieuse, que la tentation avoit réduite au désespoir. Elle en fit autant envers un

homme que l'énormité de ses péchés faisoit désespérer de son salut. Elle guérit par ses prières une femme sourde, et une autre qui tomboit d'épilepsie.

Elle eut aussi le don de prophétie, et prédit à plusieurs l'heure de leur mort. Elle voyoit le fond de la conscience des personnes qui la fréquentoient, et les péchés secrets qu'elles ne vouloient pas déclarer à leurs confesseurs. Parlant allemand avec des François, qui n'entendoient pas la langue, elle étoit cependant entendue d'eux.

Mais comme la perfection de la vie chrétienne ne consiste pas tant à faire des miracles qu'à souffrir des peines et des travaux pour Jésus-Christ, Dieu la priva de la vue corporelle onze ans avant son décès, afin d'exercer sa patience, et de lui ouvrir les yeux de l'âme au défaut de ceux du corps. Cinq ans devant sa mort, elle en prédit le jour et l'heure. Notre-Seigneur lui apparut lorsqu'elle n'avoit plus qu'un an à vivre, et lui dit : *Le terme s'approche où tu recevras la récompense de tes travaux, en demeurant éternellement avec moi ; mais je veux que tu fasses trois choses durant ce temps qui te reste. La première, que tu me remercies de tant de faveurs que tu as reçues, et que tu pries les saints de m'en remercier pour toi. La seconde, que tu pries de toute affection mon Père éternel pour les pécheurs. La troisième, qu'abandonnant tous les autres soins, tu désires incessamment de venir à moi.*

Sa mort lui fut révélée plusieurs fois. Quinze jours auparavant, la glorieuse Vierge lui apparut, avec saint Jean-Baptiste, auquel elle portoit une particulière dévotion, pour l'avertir de son bienheureux décès. Elle tomba en une grosse fièvre, où s'armant des saints Sacrements de l'Eglise, elle fut visitée des anges, des saints, et de plusieurs âmes bienheureuses de son monastère, qui jouissoient de la béatitude. Elle rendit l'esprit à Dieu le seizième jour de juin, l'an 1256, et le soixante-quatrième de son âge.

Son corps demeura tendre et souple, avec un visage vermeil et brillant. Une religieuse qui étoit manchotte, en touchant ce corps saint fut guérie : et une autre qui avoit un charbon au cou, en fut délivrée en mettant sur elle le voile de la sainte. Plusieurs malades

qui avoient une vive foi et une grande confiance aux merveilles que Dieu opère par ceux qui l'ont aimé, et qui ont suivi ses saints commandements, recouvrèrent leur santé, au seul attouchement des reliques de la sainte.

Le Martyrologe romain fait mention de sainte Leugarde le 16 juin, ainsi que le cardinal Baronius en ses *Annotations*, et Jean Molan en celles qu'il a faites sur Usuard, en la table des *Saints de Flandre*.

A Besançon, les saints martyrs Fargeau, prêtre, et Fergeon, diacre, qui, ayant été envoyés par le saint évêque Irénée pour prêcher la parole divine, souffrirent plusieurs sortes de tourments sous le juge Claude, et furent frappés par le glaive.

A Mayence, martyre des saints Auré, Justine, sa sœur, et des autres martyrs, qui furent massacrés dans l'église par les Huns qui ravageoient l'Allemagne, pendant la célébration des saints mystères.

A Amathonte en Chypre, saint Tychon, évêque du temps de Théodose le Jeune.

A Lyon, décès de saint Aurélien, évêque d'Arles.

A Nantes en Bretagne, saint Similien, évêque et confesseur.

A Meissein en Allemagne, saint Beunon, évêque. — Il naquit à Hildesheim, dans la Basse-Saxe, en l'an 1010. Son père lui avoit laissé de grands biens; mais il renonça au monde, à l'âge de vingt-cinq ans, pour se consacrer à Dieu dans l'abbaye de Saint-Michel, où il avoit été élevé. A la mort de l'abbé, les moines voulurent l'élire en sa place, malgré sa jeunesse; mais à force d'instances, il parvint à se dérober à ce pesant fardeau. Il ne put empêcher ce-

pendant qu'il ne fût nommé chanoine de Goslar et chapelain de l'empereur. Dans cette haute position, qu'il occupa dix-sept ans, il vécut aussi humble, aussi pauvre, que s'il fût resté dans son monastère. Le bienheureux Hannon, archevêque de Cologne, qui avoit toute la confiance de l'impératrice Agnès, pendant la minorité de Henri IV, le contraignit d'accepter l'évêché de la Misnie. Saint Beunon réforma ce pays et acheva de le rendre chrétien. Il visitoit son diocèse tous les ans, prêchant partout, fondant des monastères, secourant les pauvres, soignant les malades, évangélisant les païens, qu'il convertissoit en grand nombre. Aussi est-il regardé comme un apôtre de ce pays. Lorsque l'empereur Henri IV força le Saint-Siège à l'excommunier, pour ses empiétements sur l'autorité de l'Église, ses débauches et ses tyrannies, saint Beunon, fidèle à la papauté, fut exilé avec deux évêques. Il assista au concile de Rome que tint saint Grégoire VII, et mourut en 1106, dans une extrême vieillesse. Il fut canonisé par Adrien VI, en 1523. Ses reliques ont été transportées à Munich en 1576.



DIX-SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Avit, abbé de Misy ou de Saint-Mesmin, près d'Orléans.

— Saint Vorle, solitaire au diocèse de Langres.

Deux cent soixante-deux martyrs de Rome; saint Montan, martyr; les saints martyrs Nicandre et Marcien; les saints martyrs Manuel, Sabel et Ismaël; saint Isaure et ses compagnons, martyrs; saint Himère, évêque; saint Gondulphe, évêque; saint Hypace et saint Bessarion; saint Rainier de Pise; le bienheureux Paul d'Arezzo, cardinal, archevêque de Naples.

LA VIE DE SAINT AVIT,

ABBÉ DE MISY OU DE SAINT-MESMIN, PRÈS D'ORLÉANS.

AN 530.

Saint Félix IV, pape. — Justinien, empereur.

— Childébert, roi.

Saint Avit naquit à Orléans, d'honnêtes parents, quoique de peu de moyens. Son père étoit de la Beauce, et sa mère de la ville de Verdun : la pauvreté l'ayant fait quitter son pays, elle vint à Orléans, où, par sa vertu, par son travail et par son mérite, elle fit tant qu'elle acquit quelque chose, dont elle se maria. Notre-Seigneur lui donna un fils, qu'il sanctifia dès sa nativité : car une lumière brillante parut dans la chambre lorsqu'il vint au monde, si grande que la sage-femme et les personnes qui l'accompagnoient en étoient effrayées.

Sitôt que cet enfant fut un peu grand, il s'en alla au monastère de Misy, et demandant humblement l'habit, il s'y rendit religieux. Il étoit très-dévoit et si simple, que les moines, se moquant

de lui ainsi que d'un pauvre niais, l'appeloient souvent tou et bête; mais il ne s'en fâchoit pas. D'ordinaire il gardoit quelque chose de sa nourriture pour le donner aux pauvres, et il se dépouilloit souvent pour les vêtir. C'est pourquoi l'abbé, considérant en lui une lumière céleste et de si rares présages de vertu, commença à lui porter une grande affection; il lui donna une cellule assez éloignée des autres, afin que personne n'imputât à hypocrisie ses dévots exercices de jeûner, de veiller et de prier.

Depuis, sa sainteté étant assez reconnu de tous, par des signes très-manifestes, l'office de procureur du monastère lui fut donné, qu'il accepta avec beaucoup de difficulté, et contre son gré. Mais il ne pouvoit pas refuser l'obéissance à son abbé. Ayant donc cette charge sur ses épaules, il ne la put guère longtemps supporter, comme étant contraire à la solitude qu'il désiroit, outre que son honnêteté, sa simplicité et sa naïve candeur d'esprit donnoient lieu à plusieurs de lui faire de la peine. Tout ceci le fit enfin résoudre à quitter ce lieu. C'est pourquoi l'abbé étant endormi, il entra subtilement dans sa chambre, où il laissa les clefs au chevet de son lit, et sortant du monastère, il s'en alla aux lieux les plus cachés de la forêt de Calaurne, à quatre ou cinq lieues loin du monastère, où il fit une petite retraite de rameaux d'arbres, se tenant là caché plusieurs jours.

Cependant l'abbé, se levant sur le minuit, pour aller chanter Matines, fit tomber les clefs qui étoient au chevet de son lit, ce dont il fut assez étonné, sans se douter toutefois de la sortie de saint Avit. Pour en être plus certain, il s'achemina promptement à la cellule du saint, mais il ne le trouva point; et il n'y eut cellule, lieu ni coin, tant du monastère que des jardins, qui ne fussent visités, pour chercher ce qu'ils ne trouvèrent pas.

Peu de temps après, l'abbé du monastère mourut : c'étoit saint Maximin, personnage si illustre en vertu, en mérites et en miracles, que la sainte Église en fait fête comme d'un saint, le quinzième jour de décembre. Il décéda du temps du roi Clovis I^{er} et avoit succédé à saint Théodemire. Après donc que les moines eurent achevé les funérailles de saint Maximin, et enterré son saint

corps, ils firent tous élection de saint Avit pour leur abbé; et aussitôt ils sortirent du monastère pour le chercher. Ils y apportèrent tant de diligence, qu'enfin ils le trouvèrent dans son pauvre ermitage, d'où ils le tirèrent par force, et l'amènèrent dans leur monastère : puis se prosternant devant lui, ils le supplièrent très-affectueusement d'être leur supérieur, et d'accepter le gouvernement de la maison. Le saint eut bien de la peine à agréer cette charge; et même il ne s'y fût jamais soumis si le commandement de l'évêque d'Orléans n'y fût intervenu. Il fut donc abbé de Miscoy; mais il n'y demeura pas longtemps : sa profonde humilité le faisoit continuellement gémir sous une charge dont il se jugeoit indigne, désirant plutôt obéir que commander : outre qu'il aspirait sans cesse après sa bien-aimée solitude.

Un jour entre autres il sortit du monastère, prit la fuite, et entrant bien avant dans la forêt de Miscoy, se cacha dans les plus épais haliers; puis trouvant un lieu propre à sa commodité, il dressa une logette de branchages, ne vivant que de pommes et d'autres fruits sauvages. Il demeura très-content en ce lieu, pour se voir entièrement éloigné des hommes, auxquels il étoit alors inconnu : car il y séjourna assez longtemps. Toutefois Notre-Seigneur, voulant manifester les vertus et les mérites de son fidèle serviteur, permit qu'il y fût découvert de cette sorte :

Comme la forêt avoit été fort fertile en glands, chaque porcher y conduisoit son troupeau pour paître. Deux d'entre eux, qui étoient frères, et dont l'un étoit muet, s'étant écartés par des sentiers perdus, avoient été surpris de la nuit. Cependant, pour aider à se conduire et à veiller à leurs pourceaux, ils allumèrent quelques ramées par le chemin; mais le tout fut bientôt éteint par une grande pluie, si bien qu'ils égarèrent leur troupeau, ne sachant où ils étoient eux-mêmes et n'ayant aucune espérance de recouvrer la lumière. Comme ils étoient en cette peine, ils aperçurent de loin un peu de feu, et le porcher muet, laissant son frère à la garde de leurs porcs, courut promptement à l'endroit où il voyoit ce feu.

Étant arrivé à la porte de la cellule du saint, il s'arrêta tout court, et en bégayant il requit qu'on lui donnât un peu de feu. Mais le

serviteur de Dieu, voyant au milieu de la nuit un garçon noir, de visage difforme, à demi couvert de méchants haillons, et hideux, fut un peu épouvanté, et crut voir quelque monstre ou quelque démon qui lui apparoissoit ainsi. C'est pourquoi recourant, selon sa coutume, à l'oraison, il se prosterna en terre, et avec larmes supplia très-instamment Notre-Seigneur de lui révéler si celui qui se présenteoit étoit conduit du bon ou du mauvais esprit; et qu'il ne lui permit pas davantage de se cacher par ses artifices. Après l'oraison finie, il se leva, et allant vers celui qui l'appeloit, il fit le signe de la croix devant lui, puis il l'interrogea de cette sorte : *Qui es-tu, toi qui t'es ainsi transporté soudain à mon taudis? car je l'ignore entièrement; mais je te conjure par Jésus-Christ, Fils du Dieu tout-puissant, attaché en croix, que tu aies à me dire si tu es quelque monstre, ou ce que tu fais en ces lieux déserts.*

Incontinent, au commandement de sa voix, la langue du muet se déliant, il lui déclara ingénument ce qu'il étoit venu demander par nécessité, et confessa avoir maintenant plus reçu qu'il ne demandoit, vu que cherchant seulement de la lumière, il en rapportoit aussi l'usage de la voix : puis, reconnoissant la vertu du saint, il se jeta humblement à ses pieds, lui rendant grâces pour un tel bienfait. Le saint, de son côté, n'en fut pas moins réjoui, sachant que cet homme ne lui avoit pas tant été envoyé des pasteurs, que de Dicu, qu'il remercia; puis embrassant ce jeune homme, il fit le signe de la croix sur lui, lui donna de la lumière, et le congédia.

Pendant ce temps, le troupeau de porcs, avec sa garde, s'étoit retiré fort loin : et le garçon avec sa lumière ne savoit où il les devoit chercher parmi l'obscurité de la nuit et l'épaisseur de la forêt. C'est pourquoi il commença à crier et à faire retentir la forêt de sa voix, appelant souvent son frère. Ce frère, entendant ainsi son nom, s'étonna du commencement, et troublé en son esprit, il ne pouvoit comprendre qui avoit donné la voix à son frère muet, qui l'appeloit ainsi avec tant d'importunité, ou qui étoit cette personne inconnue qui seroit venue là. Cependant il entrevit, au travers des arbres, une lumière qui venoit au-devant de lui, et

reconnut qui c'étoit. Sitôt qu'il eut vu son frère en santé, et entendu parler de la sorte celui qui étoit naguère muet, il l'embrassa étroitement, et mêlant les larmes avec la joie, il lui demanda qui avoit été son médecin, et comment cela lui étoit arrivé; ce que son frère lui raconta.

Le soleil étant levé, ils s'en allèrent tous deux trouver le saint en sa cellule; et se prosternant à ses pieds, ils lui rendirent de-rechef beaucoup d'actions de grâces pour un si signalé bienfait, et lui firent présent d'un de leurs porcs; mais comme le serviteur de Dieu ne mangeoit jamais de chair, il ne le voulut pas accepter; il les supplia seulement de ne révéler à personne qui il étoit, où ils l'avoient trouvé, ni ce qui étoit arrivé. Mais pouvoit-on celer ce que la vertu céleste avoit si merveilleusement manifesté? Étant retournés en la maison, ils ne manquèrent pas de raconter au père et à la mère tout ce qui s'étoit passé, tous les voisins le surent aussitôt et ceux du pays circonvoisin; de sorte que l'on ne parloit que de saint Avit.

Les plus dévots y accoururent pour voir le saint, et les malades afin d'y recouvrer leur santé. La petite route de la cellule du saint fut changée en un grand chemin; tous les jours on ne voyoit autre chose que troupes de débiles, d'estropiés, de languissans et d'autres affligés de diverses infirmités, qui se faisoient porter à la cellule du saint : et lui, qui peu auparavant habitoit seul au milieu de la forêt, sembloit être pour lors au milieu d'un palais, tant l'abord du peuple étoit grand. On ne voyoit rien que malades guéris, on n'entendoit que voix louant Dieu pour reconnoissance d'avoir reçu de lui quelque faveur par le ministère de saint Avit. Mais le saint, se voyant trop importuné de l'affluence du peuple, résolut une fois de se retirer de nuit en quelque lieu plus secret; il ne put pourtant l'effectuer, étant vaincu tant par les prières du peuple, que par l'autorité des prélats, qui ne lui permirent pas de passer plus avant. Alors il bâtit en ce lieu un très-beau monastère, appelé vulgairement *la Celle de Saint-Avit*, où les règles des anciens ermites saint Paul et saint Antoine, semblent refleurir tous les jours.

Saint Avit fit encore beaucoup d'autres miracles. On lui portoit un tel respect dans la ville d'Orléans, que jamais la justice ne lui refusa prisonnier qu'il demanda, tant il étoit révééré pour ses admirables vertus. Un jour qu'il alloit à Orléans pour délivrer des prisonniers, une grande troupe d'infirmes vint au-devant de lui, dont un lui mit à ses pieds un petit enfant, né aveugle, le suppliant de lui donner la vue : le saint abbé, étant touché de la tendresse de ce père et des prières que plusieurs autres lui en faisoient, fit le signe de la croix sur les yeux de l'enfant, et aussitôt il recouvra la vue.

Il y avoit un certain moine de l'abbaye de Miscoy, que saint Avit affectionnoit particulièrement, et qui l'avoit accompagné en sa solitude. Comme il étoit à l'article de la mort, il pria les religieux de n'enterrer point son corps, que saint Avit n'eût auparavant fait oraison dessus. Ils le lui promirent, et lorsqu'il fut mort, un de la compagnie fut envoyé vers saint Avit, pour annoncer le décès du religieux, et ce qu'il avoit désiré. Saint Avit, selon sa coutume, étoit allé à pied assez loin du monastère, dans la forêt, où il s'étoit arrêté jusqu'au soleil couchant; mais enfin le moine, l'ayant trouvé, lui raconta le sujet de son voyage. Le saint, n'étant pas peu affligé de cette triste nouvelle, s'achemina au monastère avec le plus de diligence qu'il put. Il y arriva sur le minuit, et entrant dans l'oratoire, il s'alla mettre au milieu de l'église, proche du défunt, où étoient les religieux, qui, lassés de veiller, s'étoient endormis.

Le saint, tout joyeux de ce silence, s'approcha du cercueil du défunt, se prosterna à terre en oraison, avec abondance de larmes, suppliant très-instamment la Majesté divine de l'exaucer. Ses prières étant achevées, il se leva, et ressentant par inspiration divine que la vie de son religieux mort lui étoit accordée, il alla incontinent au corps du défunt, et lui cria : *Au nom de Dieu le Père tout-puissant, levez-vous, Frère, et nous déclarez la raison de votre décès si soudain.* Le mort aussitôt se leva, et s'étant assis en son cercueil, il lui raconta tout ce qui étoit arrivé, et comme par son oraison il étoit ressuscité. Les moines, éveillés là-dessus, s'étonnèrent d'un tel miracle, et se prosternant tous aux pieds de saint Avit pour les baiser, ils rendirent grâce à Notre-Seigneur

pour tant de merveilles qu'il daignoit opérer en ce monastère, par les mérites de son fidèle serviteur. Après cela le religieux ressuscité, baisant la main droite du saint, se leva et sortit de son cercueil, et avec des hymnes et des chants spirituels il se retira en sa cellule, et vécut, depuis, plusieurs années.

Cet insigne miracle fut particulièrement divulgué par saint Lubin, évêque de Chartres, qui florissoit l'an 525, et qui témoignoit l'avoir appris lui-même de la bouche du religieux ressuscité.

Clodomir, roi d'Orléans, fils de Clovis I^{er}, roi de France, faisant la guerre contre Sigismond et Gondemar, frères, rois de Bourgogne, les vainquit tous deux en bataille rangée. Gondemar prit la fuite, et Sigismond demeura depuis prisonnier avec sa femme et ses enfants. Clodomir les amena à Orléans, et les mit en prison. Cependant le prince Gondemar, frère de Sigismond, ralliant ses forces et rassemblant quantité de troupes, reprit le royaume de Bourgogne. Clodomir, le sachant, voulut retourner contre lui avec une puissante armée : mais avant que de partir, il résolut de mettre à mort le roi Sigismond, qu'il tenoit en prison. Saint Avit, en étant averti, alla trouver le roi Clodomir, et le pria de ne commettre pas une action si indigne de sa personne que de tuer Sigismond et ses enfants. *Sire, lui dit-il, si ayant égard à Dieu vous changez le dessein que vous avez projeté, ne permettant pas que ces princes soient mis à mort, Dieu sera avec vous ; et allant à la guerre, vous obtiendrez la victoire : mais si vous les faites mourir, vous périrez de la même manière, et serez livré entre les mains de vos ennemis ; et il sera fait à vous, à votre femme et à vos enfants ce que vous ferez à Sigismond et aux siens.*

Clodomir ne tint compte des paroles du saint abbé, et ne laissa pas de faire tuer Sigismond, avec sa femme et ses enfants : puis il marcha en guerre contre Gondemar : mais elle fut fatale à Clodomir, car il y fut tué misérablement, et sa femme avec ses enfants n'eurent pas meilleure fortune avec le temps. Quant au prince Sigismond, l'Eglise l'appelle martyr et l'a mis au rang des saints en son Martyrologe, le premier jour de mai, l'an 526.

Saint Avit ne vécut guère de temps après, et laissa son corps en

terre pour aller jouir de la gloire au ciel. Après son trépas il y eut un grand débat entre ceux de Châteaudun et d'Orléans, à qui posséderoit le corps du saint; le différend fut tel qu'ils en vinrent aux mains les uns contre les autres. Ceux de Châteaudun y furent les premiers et avoient déjà enlevé le corps; mais les Orléanois, survenant avec plus de gens de guerre, leur firent quitter prise, et peu s'en fallut qu'il y eût bien du sang répandu : car ceux de Châteaudun alléguoient que le corps de saint Avit leur appartenoit comme par un spécial et particulier privilège, ayant été leur abbé, outre qu'il étoit trépassé en un monastère situé sur leurs terres, et plus proche de leur ville : mais les Orléanois repartoisent à cela que saint Avit étoit leur compatriote, né à Orléans, et religieux du monastère de Misey : de plus, qu'il avoit ordonné, en sa dernière volonté, que son corps fût enterré à Orléans. Pour accorder le tout, il fut ordonné que ceux d'Orléans auroient le corps du saint à eux, mais qu'on en donneroit quelques reliques à ceux de Châteaudun : ce qui fut exécuté par les évêques qui assistoient au convoi.

Après cela on alla droit à Orléans. On ne sauroit raconter avec quelle allégresse tous les peuples circonvoisins accouroient pour faire honneur au corps du saint; combien de cierges allumés, combien de chants et de jubilations il y avoit par le chemin. Enfin le saint corps étant arrivé à Orléans, il fut enterré à cent pas de la ville. On bâtit d'abord sur son tombeau une simple chapelle de bois, mais au reste fort honorée des chrétiens, pour les insignes miracles que Notre-Seigneur y opéroit.

On écrit que Childebart, roi de France, désirant passer en Espagne avec une puissante armée, eut une particulière dévotion à saint Avit : car entendant le bruit de sa sainteté, et sachant que son tombeau étoit si peu orné, il fit vœu à Dieu que si, par l'intercession de saint Avit, il retournoit heureusement de la guerre, il édifieroit une somptueuse église sur son sépulcre. Notre-Seigneur assista manifestement ce pieux roi en toutes ses entreprises; car autant de fois qu'il fut attaqué des ennemis, ou surpris par leurs embuscades, autant de fois il en fut délivré par les mérites de saint Avit, de sorte qu'il retourna triomphant en France, et en reconnois-

sance de ce bienfait, il accomplit entièrement son vœu, et fit bâtir une très-belle église sur le tombeau du saint. Notre-Seigneur montra bien qu'il agréait l'honneur qu'on faisoit à son bon serviteur en ce lieu ; car les aveugles y recouvraient la vue, les muets parloient, les sourds entendoient, et toutes sortes de malades y étoient parfaitement guéris.

Saint Avit décéda l'an 530, le dix-sept de juin, jour où la sainte Église célèbre sa fête ; ainsi qu'il est rapporté aux Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon, qui en font mention. Sa vie a été écrite par un auteur grave et fort ancien, qui vivoit environ ce même temps. Elle est rapportée par Surius, en son troisième tome des *Vies des Saints*. Il est parlé de saint Avit dans saint Grégoire de Tours, en son *Histoire de France*. Le docteur Jean Molan, le cardinal Baronius, et d'autres modernes en font mention.

LA VIE DE SAINT VORLE,

SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE LANGRES.

Après la mort de Clotaire, fils du grand roi Clovis, la monarchie françoise fut de nouveau partagée entre ses quatre fils. Gontran eut la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence, et fixa son siège à Orléans. Un jour qu'il visitoit son royaume, il logea en un village du duché de Bourgogne, appelé Mercenay. Là on lui fit un rapport si louable de la sainteté d'un prêtre du lieu, nommé messire Vorle (il étoit de la race des anciens ducs de Bourgogne), qu'il l'envoya prier de vouloir dire le lendemain la messe devant lui.

Le matin donc, le roi se trouva dans l'église, où étoit déjà le vénérable prêtre, lequel incontinent commença les divins mys-

tères. Puis, ayant lu l'Évangile, et avant que de consacrer le précieux corps de notre Rédempteur, il devint immobile et parut s'endormir (ainsi qu'avoit fait saint Ambroise, à l'heure du trépas de saint Martin). Le saint prolongea ce sommeil une bonne heure entière, ce dont le roi et les seigneurs étoient fort étonnés, ne voulant pas toutefois qu'aucun s'approchât de lui pour l'éveiller. Au bout de ce temps, le vénérable prêtre, revenant à lui, acheva le saint sacrifice, et alors le roi, curieux de savoir pourquoi il avoit tant demeuré en son *Memento*, lui en vint demander l'occasion. L'homme de Dieu lui répondit que le diable avoit mis le feu en une maison au village de Plaines, qui étoit gardée seulement par un petit garçon pendant que le maître avec sa famille étoit allé au service divin à Mussy-l'Évêque, à un demi-quart de lieue de là : ce qui lui ayant été révélé, il s'y étoit transporté pour délivrer l'enfant et éteindre le feu.

Le roi, ne pouvant croire ce qu'il disoit, car il l'avoit toujours vu devant lui à l'autel, dépêcha aussitôt plusieurs de ses gens à Plaines, distant de Mercenay d'environ trois lieues. Là il leur fut certifié qu'à la même heure qu'ils disoient, on avoit vu messire Vorle, prêtre de Mercenay, qui éteignoit le feu de la maison après en avoir sauvé un enfant :

Ce miracle avéré, le roi continua son voyage, laissant le saint prêtre en ses veilles, jeûnes et oraisons, auxquelles il persista jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de l'appeler, au grand regret de tous les habitants, qui le firent inhumer le plus honorablement qu'ils purent.

On n'a point d'autres détails de la vie de saint Vorle ; mais les miracles éclatants que Dieu a opérés à son tombeau servent de suffisant témoignage pour démontrer combien il a saintement et religieusement cheminé en l'observance de ses commandements, et comme il a porté sa croix en ce monde, se conformant au vouloir de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car tous les aveugles, boiteux et autres infirmes qui alloient par dévotion à son tombeau, s'en retournoient sains et joyeux, remerciant Dieu et son serviteur saint Vorle, par l'intercession duquel ils recevoient guérison.

Quelque temps après son décès, un évêque de Langres, qui se nommoit Isaac, homme de bien, apprenant les miracles qui se faisoient à Mercenay, y voulut aller, et, voyant ce précieux joyau en un lieu si vil et si pauvre, il fit assembler tout le clergé des environs pour ouvrir le cercueil et prendre le corps du glorieux saint. Il le fit ainsi porter en procession, suivi d'un nombre infini de peuple, jusqu'à Châtillon-sur-Seine. Il l'y déposa dans l'église du château, dédiée à Dieu sous le nom de la très-sainte Vierge et de saint Martin, avec bonne intention d'y fonder un collège de chanoines en l'honneur de saint Vorle. Mais prévenu par la mort, ce ne fut que Brunon, dixième évêque de Langres, qui put accomplir son dessein.

Il y avoit, au village de Maisey, un homme nommé Hermengisse, lequel, ayant par sa faute perdu tous ses bœufs, devint si mélancolique, que sa raison en fut égarée. Ses parents le menèrent à Sens, lorsque les reliques de saint Étienne y furent apportées; mais, la Providence divine le voulant ainsi, il ne put obtenir guérison, non plus qu'en d'autres pèlerinages. Enfin on le conduisit à saint Vorle. Le jour de l'Ascension, ses parents le placèrent à l'entrée de l'église, en attendant que les chanoines qui étoient en procession fussent de retour. Ceux-ci, le voyant si tourmenté, lui jetèrent de l'eau bénite, et, faisant le signe de la croix, appliquèrent les reliques qu'ils portoient sur sa tête; et, après les exorcismes et conjurations accoutumés, ils le firent porter sur le lieu où reposoit le corps de saint Vorle : y ayant été couché quelques heures, cet homme recouvra la raison et la santé.

Quelques années après, la peste et la sécheresse désolèrent le pays, en sorte que les laboureurs disoient : *Si la peste nous donne, la famine nous consommera.* Les chanoines ouvrirent alors le cercueil de saint Vorle, en tirèrent le corps, qu'ils portèrent sous une tente au milieu de la place. Pendant huit jours une foule immense y accourut pour fléchir l'ire de Dieu. La peste cessa dès lors, et une pluie si grande survint, que la tente étoit toute transpercée d'eau. Les moissons reverdirent, et l'espoir rentra dans les cœurs.

Il y avoit à Aubepierre un nommé Ayno qui se servoit d'une jambe de bois, la sienne étant sèche et aride. Une nuit, il lui sembla entendre pendant son sommeil une voix qui lui disoit que s'il vouloit guérir, il allât en l'église de saint Vorle, et qu'il s'en trouveroit bien. Le matin, il s'y achemina; à une lieue de là, il s'aperçut que les liens de sa jambe de bois se rompoient. Il s'arrêta, et vit ses nerfs s'étendre en même temps que sa jambe reprenoit sa première force, de façon que sain et dispos, et portant sa jambe de bois sur son épaule, il entra dans l'église, remerciant Dieu et son serviteur saint Vorle, en présence de tout le peuple accouru pour voir ce miracle.

En l'année 1181, sous le pontificat d'Alexandre IV et le règne de Philippe-Auguste, Manassée, évêque de Langres, ouvrit le sépulchre de saint Vorle, où l'on trouva le corps avec sa légende. Il le fit placer dans une châsse et élever sur deux piliers de marbre. La tête fut mise à part pour être garnie somptueusement. Depuis, en temps de sécheresse ou d'autres fléaux, lorsque l'ire de Dieu se manifeste sur nous par quelques verges, à la voix du peuple s'humiliant, on descend cette châsse, que l'on porte en procession avec l'image miraculeuse de la très-sainte Vierge, au milieu d'une foule accourue de quatre à cinq lieues à la ronde.

Cette image de la Vierge Marie est en si grande révérence au peuple de Châtillon, qu'il ne sera pas hors de propos d'en raconter l'histoire, d'autant plus que sa chapelle fait partie de l'église de Saint-Vorle.

Saint Bernard étudiant à Châtillon, en la maison d'un chanoine de ladite église, qui étoit homme de bien et docte, s'adonna si religieusement à servir la bienheureuse Vierge, que la plupart du temps il ne bougeoit de sa chapelle. Un jour qu'il étoit à genoux devant elle, il ouit une voix provenant de l'image, et qui lui disoit : *Bernard, reçois mon Fils*. Notre-Seigneur lui révéla alors les mystères de notre foi, et sur ses lèvres tombèrent trois gouttes du lait virginal. De là vint cette force avec laquelle il combattit les hérétiques, et cette douce éloquence qu'il mit dans ses sermons sur la très-sainte Vierge, sa Mère et sa Maitresse; de là ce chant sublime

du *Salve Regina* qu'il composa en son honneur, et que l'Eglise répète tous les jours. Quand il fut abbé de Clairvaux, il revint souvent à Châtillon; il aimait particulièrement l'église et les chanoines de Saint-Vorle, qu'il décida à embrasser la vie monastique, sous la règle de Saint-Augustin.

A Rome, la fête de deux cent soixante-deux martyrs, qui, tués pour la foi de Jésus-Christ, dans la persécution de Dioclétien, furent enterrés sur l'ancienne voie Salaria, à la pente du Concombre.

A Terracine, saint Montan, soldat, qui, après de multipliés tourments, reçut la couronne du martyr, sous l'empereur Adrien et le consulaire Léonce.

A Venafro, les saints martyrs Nicandre et Marcien, qui furent décapités dans la persécution de Maximien. Ils avoient servi tous deux dans les armées romaines. Lorsqu'ils furent devant le tribunal du président Maxime, la femme de Nicandre l'exhortoit à mourir courageusement pour Jésus-Christ. « O la méchante femme, dit le président Maxime, qui souhaite la mort de son mari!

— Vous vous trompez, répondit-elle, je désire qu'il vive en Dieu, pour ne pas mourir éternellement.

— Il est aisé de pénétrer votre dessein, reprit Maxime; vous voulez être défaite de celui-ci pour en épouser un autre.

— Si vous avez de moi cette pensée, vous n'avez qu'à me faire mettre à mort la première, répondit encore cette courageuse femme.

— Je vous donne quelque temps pour délibérer, dit alors Maxime en s'adressant à Nicandre, afin que vous choisissiez entre la vie et la mort.

— Ce délai est inutile, répondit Nicandre; ma résolution est déjà prise, je ne désire autre chose que de me sauver. La vie que je désire, reprit-il en voyant que Maxime se réjouissoit déjà de ce

qu'il regardoit comme son apostasie, est la vie éternelle : je suis chrétien. » Après que Nicandre et Marcien eurent été reconduits en prison, ils furent interrogés de nouveau et condamnés à être décapités. Comme on les menoit au supplice, la femme de Nicandre le suivoit en lui disant : « Prenez courage ; j'ai été dix ans privée de votre présence, et pendant ce temps-là je n'ai cessé de demander à Dieu la grâce de vous revoir. J'ai présentement cette consolation ; je suis même assez heureuse que de devenir femme d'un martyr. Rendez témoignage à Dieu, et pensez aussi à me délivrer de la mort éternelle. »

A Calcédoine, les saints martyrs Manuel, Sabel et Ismaël, qui, étant venus vers Julien l'Apostat, en qualité d'ambassadeurs du roi de Perse, pour traiter de la paix, et cet empereur voulant les contraindre de vénérer les idoles, et eux le refusant avec constance, périrent par le glaive. — Ils étoient trois frères, de noble famille, et chrétiens. Le roi Sapor, apprenant que Julien lui préparoit la guerre, envoya les trois frères en ambassade pour engager l'empereur à la paix. L'empereur étoit alors à Calcédoine avec son armée. Or, il arriva qu'un jour de grande fête des idoles, ces saints ambassadeurs, n'ayant pas voulu sacrifier comme les autres, furent accusés d'être chrétiens. Julien l'Apostat les fit saisir aussitôt, mais il se contenta de les emprisonner, ne voulant pas troubler la fête. Le lendemain, il les fit venir devant lui et leur représenta qu'ils ne devoient point refuser de sacrifier aux idoles, puisque les Persans adoroient comme lui le soleil et la lune ; mais les trois frères répondirent qu'ils étoient chrétiens, qu'ils ne vouloient point renoncer à leur religion, et qu'au reste cela n'importoit en rien à l'ambassade dont ils étoient chargés. L'empereur les menaça alors de les faire périr dans les tourments, les traitant d'ignorants et de barbares. « Lequel est le plus ignorant, répondirent-ils, de celui qui connoît Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui a fait les astres et qui sait leur nombre, ou de celui qui, l'ayant abandonné, adore ses créatures, et jusqu'à des idoles de pierre et de bois ? » Julien l'Apostat, irrité de ces courageuses paroles, leur fit percer

de clous les pieds et les mains, et déchirer le corps avec des ongles de fer; mais un ange les aidait à supporter ce terrible supplice. L'empereur, attribuant leur courage aux exhortations de Manuel, le fit retirer, et essaya de séduire les deux autres frères; ils lui répondirent avec tant de force, que, transporté de fureur, il les fit percer avec des alènes, et ordonna qu'on leur enfonçât sous les ongles des pieds et des mains des pointes de fer rougies au feu. Il leur fit brûler les côtés avec des lames ardentes, fit percer leurs têtes de clous; et ne pouvant triompher de leur constance, il les fit décapiter, le 17 juin de l'an 363. Dieu vengea bientôt ses saints martyrs; car ce cruel apostat fut tué peu après, dans cette guerre des Perses.

A Apollonie en Macédoine, les saints martyrs Isaure, diacre; Innocent, Félix, Jérémie et Pérégrin, athéniens, qui, après avoir été diversement torturés par l'ordre du tribun Triponce, furent décapités.

A Améria en Ombrie, saint Himère, évêque, dont le corps a été transféré à Crémone.

En Berry, saint Gondulphe, évêque.

En Phrygie, saint Hypace, confesseur, et saint Bessarion, anachorète.

A Pise en Toscane, saint Rainier, confesseur.

Le bienheureux Paul d'Arezzo naquit en 1511 à Itri, petite ville du royaume de Naples, voisine de Gaète. Après avoir étudié le droit à Bologne, il exerça quelque temps la profession d'avocat à Naples, et revint dans sa patrie pour ne s'y occuper plus que de son salut. Mais il fut bientôt rappelé à Naples, pour y être conseiller royal. Le bienheureux Marinon, supérieur des Théatins, étoit son confesseur. Ce saint homme le détermina enfin à renoncer à toutes les espérances du monde; il entra dans l'Ordre des

Théatins, où ses vertus le firent choisir pour gouverner la maison de Saint-Paul. Ses talents étoient si connus à Naples, qu'on le voulut charger d'une mission très-importante auprès de Philippe II. Le bienheureux refusa d'abord, et ne se rendit qu'aux ordres exprès de saint Charles Borromée et du Pape Pie IV. A son retour d'Espagne, il passa à Rome, où le Pape l'accueillit avec une grande estime. Il fut nommé peu après supérieur des Théatins de cette ville, puis, à son grand regret, évêque de Plaisance, et enfin cardinal par le saint Pape Pie V. A Plaisance, il réforma son diocèse, aida saint Charles Borromée, archevêque de Milan, dans le rétablissement de la discipline, assista au troisième concile provincial de la Lombardie, et tint deux synodes dans son diocèse, où il fit les plus sages règlements. Grégoire XIII l'ayant forcé d'accepter l'archevêché de Naples, il s'y consacra principalement à la conversion des juifs et des esclaves mahométans. C'est à ses soins que Naples dut encore le retour à la foi des protestants que l'espagnol Valdez y avoit séduits. Le bienheureux mourut à Naples, le 17 juin de l'an 1578, des suites de ses grandes fatigues, à l'âge de soixante-sept ans. Il voulut être enterré dans le cimetière commun des Théatins de Saint-Paul. Ses miracles l'ont fait béatifier, le 13 mai 1775. Ce grand serviteur de Dieu étoit l'ami de saint Philippe de Néri, de saint André Avellino, de saint Pie V, de saint Charles Borromée, et eut la gloire de contribuer avec eux au raffermissement de l'Eglise dans ce glorieux et malheureux siècle.



DIX-HUITIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Marc et saint Marcellien, frères et martyrs.

Saint Cyrinque et sainte Paule, martyrs; saint Léonce et ses compagnons, martyrs; saint Ethère, martyr; sainte Marine, martyre; saint Amand, évêque de Bordeaux; saint Caloger, ermite; sainte Elisabeth de Schœnsauge, vierge.

LA VIE DE SAINT MARC ET DE SAINT MARCELLIEN, FRÈRES ET MARTYRS.

AN 284.

Saint Calus, pape. — Dioclétien, empereur.

Les vaillants et nobles chevaliers de Jésus-Christ Marc et Marcellien étoient Romains, frères jumeaux, de grande famille, enfants de Tranquillin et de Marcie, fort riches et qualifiés. Ils étoient chrétiens, et avoient déjà femmes et enfants. Le lieutenant du préfet de la ville, nommé Chromace, les fit prendre, à cause qu'ils tenoient la foi de Jésus-Christ; et après plusieurs tourments, les condamna d'avoir la tête tranchée, si dans trois jours ils ne faisoient sacrifice aux faux dieux.

Il est incroyable combien ils soutinrent d'assauts de leur père, de leur mère, de leurs femmes et de leurs enfants, de leurs parents et de leurs amis, qui étoient en très-grand nombre. Car en premier lieu ils furent visités des autres chevaliers leurs compagnons, qui, poussés d'un regret extrême, leur dirent : *Quelle folie est ceci, chers amis ? Est-il possible que vous soyez nés à Rome, et élevés*

parmi les chevaliers romains? que ni la vieillesse de votre pauvre père, ni les larmes de votre mère désolée ne puissent rien sur vous, pour vous faire quitter les rêveries que ces maudits chrétiens vous ont mises en la tête? Est-ce là la récompense que vous devez à vos parents, à un père et à une mère qui vous aiment tant, et qui ont sans cesse travaillé pour vous? Si vous n'avez compassion de ceux qui vous ont engendrés, prenez au moins pitié de vos pauvres enfants, qui perdent tous leurs biens et leur noblesse si vous continuez en cette opiniâtreté, et deviendront tout d'un coup nécessiteux, infâmes et orphelins. Pensez un peu à vos femmes, et ne leur donnez pas le coup de la mort de vos propres mains, elles qui ne souhaitent que votre vie.

Tandis que ces faux amis leur tenoient ce langage, Marcie, leur mère, survint, chargée d'années et de tristesse, qui, toute desséchée de pleurer, se jeta à leurs pieds et leur dit : O mes enfants, sortis de mes entrailles, nourris de mon lait, et élevés avec tant de travaux et de soucis, quelle folie est ceci? Pourquoi courez-vous ainsi à la mort, que les mieux avisés fuient? Voulez-vous faire mourir tout d'un coup votre père, votre mère, vos femmes et vos enfants? O malheur inouï! que je voie les enfants que j'ai portés en mon sein, courir éperdument à la mort, sans que mes larmes ni les regrets de toute la ville de Rome les puissent retenir. Malheureuse que je suis, puisque mes propres enfants prient les bourreaux de les tuer, et n'aiment leur vie que pour la perdre; qu'ils ne me veulent pas écouter, moi qui suis leur mère, et qui leur conseille de vivre, afin que je puisse vivre moi-même, en jouissant de leur présence. Comment est-ce que l'ordre des choses s'est ainsi renversé, que les jeunes cherchent la mort, et les vieux au contraire fuient le plus qu'ils peuvent la fin de leur vie?

Tranquillin, leur père, mené sur les bras de ses serviteurs, à cause de sa vieillesse, entra tout goutteux et hors d'haleine en la prison où étoient ses enfants; et les voyant en cet état, il eut le cœur si fortement saisi, qu'il ne pouvoit parler. Enfin il dit : Mes enfants, je suis venu prendre congé de vous, et vous offrir pour votre sépulture tout ce que je tenois déjà préparé pour la mienne : encore

que j'eusse bien voulu savoir de vous, qui avez vu les livres et pensez être bien prudents, si vous avez jamais vu ni lu que quelqu'un (hormis les désespérés) désirât la mort : laquelle étant, comme elle est, le but de notre vie qui est un si grand bien, personne de bon jugement ne la sauroit souhaiter. Vous autres vous courez à la mort sans guerre, sans violence, encore qu'elle vous suive ; ô quelle folie ! quelle rêverie ! Venez, enfants, et pleurez avec moi ces jeunes hommes qui se livrent volontairement à la mort. Venez, vieillards, et accompagnez la douleur que je sens en ma vieillesse, à cause de ceux qui ne veulent pas vivre afin que je meure.

Les brus et les petits enfants interrompirent incontinent Tranquillin, et entrèrent en la prison sans saluer personne, comme étant hors de soi, et ils commencèrent à crier après Marc et Marcellien en cette sorte : *O infortunées et malheureuses les femmes qui vous ont choisis pour leurs maris, puisque vous les voulez ainsi fuir, et les abandonner avec ces petits enfants ! Où est cette foi et ce nœud indissoluble dont vous étiez liés avec nous autres, et qui ne peut être dissous que par la mort ? Où est notre amour et notre cordiale affection, dont nous avons vécu tant d'années en si grand repos et concorde ? O enfants, qui êtes issus de nos entrailles, connoissez-vous ces pères-ci ? Que ce fût le plaisir des dieux que vous ne les eussiez jamais connus, et que vous ne fussiez pas venus au monde, puisqu'ils sont si cruels qu'ils veulent que vous les perdiez, non par les mains d'un tyran ou d'un bourreau, mais parce qu'eux-mêmes s'arrachent la vie, afin que vous ne viviez plus, et que nous autres malheureuses mourions avec eux ! Réveillez cet amour paternel qui est si endormi en vous, ouvrez les yeux de la raison que vous avez couverts du voile de l'obstination : considérez à quelle pauvreté et à quelle infamie vous réduisez ces enfants innocents, en vous condamnant à la mort. Ne savez-vous pas en quelle infamie est le nom des chrétiens, à quels tourments et supplices ils sont sujets par la loi ? Ne savez-vous pas que tous vos biens sont déjà confisqués, et que vos enfants déshérités iront mendier l'aumône de porte en porte ? Appelez-vous cela piété, que de meurtrir de vos propres mains et de faire mourir tout d'un coup ceux qui vous ont*

donné la vie, et vos femmes qui ne respirent que pour vous ! Et puisque vous avez donné l'être à ces petits enfants, de même vous n'êtes pas moins obligés à les conserver ? Enfants, approchez-vous de vos pères, approchez, embrassez-les, baissez-les, accolez-les, et les tenez bien : mourez avec eux, puisque vivre sans eux ce nous seroit une mort trop cruelle.

Les mères demeurèrent évanouies sur la place sans pouvoir plus parler. Les enfants se tuoient de crier, et tous les assistants ne faisoient que soupirer.

Le glorieux saint Sébastien se trouva présent à tous ces combats, étant l'un des premiers chevaliers de la cour de l'empereur : et bien qu'il fût chrétien en son âme, il ne faisoit pourtant rien paroître au dehors de soi, afin d'avoir plus de moyens de secourir les chrétiens qui étoient persécutés : car cette persécution de Dioclétien et de Maximien étoit si horrible, qu'il y en avoit qui succomboient aux tourments, et pour conserver leur vie perdoient leur foi. Le bienheureux martyr saint Sébastien les assistoit, les encourageoit et les secouroit en temps de nécessité, comme il fit alors pour ces deux frères Marc et Marcellien. Car les voyant ployer sous la furieuse et continuelle batterie que les ennemis domestiques leur livroient, il jugea qu'il étoit temps de déclarer ce qu'il convoit dans son cœur, et de manifester qu'il étoit chrétien, de peur que les deux frères ne se désistassent de l'être, et d'exposer son corps à la mort, de crainte que leurs âmes ne perdissent la vie.

Il commença donc, avec des paroles graves et embrasées de l'amour de Jésus-Christ, à les exhorter à la persévérance et à la gloire du martyre. Il discourut si hautement de la brièveté, de la fragilité et des tromperies de notre vie mortelle, et de la certitude et de la gloire de la félicité qu'espèrent les chrétiens, que les deux frères se résolurent de mourir, tandis que ceux qui étoient présents se convertirent à la foi de Notre-Seigneur, et furent tous compagnons d'un même martyre avec ceux auxquels ils persuadoient naguère de ne pas mourir pour Jésus-Christ. De sorte que le terme de trente jours étant expiré, un juge nommé Fabien, qui avoit succédé à

Chromace, et étoit un homme très-cruel, fit attacher les deux frères à un bois, et clouer leurs pieds à ce poteau.

Pendant ce supplice, ils chantoient joyeusement avec David : *O que c'est un grand bien et un grand contentement que les frères habitent tous en un !* Et comme le juge les avertissoit de se départir de cette folie, et qu'ils se délivreroient de ces tourments, ils lui répondirent qu'ils se trouvoient bien là, et qu'il les laissât tant qu'ils demeureroient en vie. Ils furent un jour et une nuit en ce tourment, louant Notre-Seigneur, et chantant l'un après l'autre les versets des psaumes. Fabien, persévérant, les fit percer à coups de lances, en sorte qu'ils rendirent leurs âmes à Dieu en ce genre de mort. Leurs corps furent ensevelis en la voie d'Ardée.

L'Église célèbre leur fête le 18 de juin, qui fut le jour de leur martyre, l'an de Notre-Seigneur 284, le premier de l'empire de Dioclétien.

Il est traité de ces saints dans le Bréviaire romain, et aux Martyrologes romain, de Bède, d'Adon et d'Usuard, et en l'Antiphonaire de saint Grégoire ; Métaphraste en parle dans la vie de saint Sébastien, qui est au premier tome de Surius.

De notre temps, sous le pontificat de Grégoire XIII, le 29 juillet, l'an de Notre-Seigneur 1582, on trouva les corps de ces deux glorieux martyrs et frères Marc et Marcellien, et celui de Tranquillin, leur père, en un tombeau de marbre, dans l'église de saint Côme et de saint Damien, qui est un titre de cardinal-diacre à Rome. Dans le même tombeau, un peu à côté, on trouva aussi le corps de saint Félix, pape et martyr, celui qui condamna l'empereur Constance, comme le rapporte le Martyrologe romain, le vingt-neuvième de juillet, et le cardinal Baronius au troisième tome de ses *Annales*, l'an 357.

A Malaga en Espagne, les saints martyrs Cyriaque et Paule, vierge, qui, accablés sous les pierres, rendirent leurs âmes au ciel du milieu des cailloux.

A Tripoli en Phénicie, saint Léonce, soldat, qui, sous le président Adrien, parvint avec Hypace et Théodule, qu'il convertit à Jésus-Christ, à la couronne du martyre par de cruels tourments. Saint Léonce avoit servi dans les armées de l'empire, au temps de Vespasien. Ayant été accusé de professer la foi chrétienne, le président Adrien, homme cruel et sanguinaire, envoya pour le prendre un tribun fort dévoué à l'idolâtrie. Comme ce tribun approchoit de la ville de Tripoli, il fut saisi d'une fièvre si ardente, qu'il demeura trois jours sans boire ni manger, ni reposer aucunement. L'ange du Seigneur lui apparut alors et lui dit qu'il se transportât chez Léonce, où il seroit guéri en invoquant le nom du Seigneur. Cependant les soldats s'informoient dans les rues de Tripoli du logement de Léonce, et Dieu permit qu'ils s'adressassent à lui-même pour savoir où il demeurait. Le saint martyr, averti de Dieu, les mena chez lui, les reçut à sa table, et quand il les eut bien traités, leur déclara qu'il étoit celui qu'ils cherchoient. Les soldats eurent du regret d'être obligés de le prendre, à cause du bon accueil qu'il leur avoit fait; toutefois ils l'emmenèrent; mais le tribun, qui s'appeloit Hypace, et qui avoit été guéri selon la parole de l'ange, crut en Notre-Seigneur, avec un de ses gens nommé Théodule. Le président Adrien, averti de leur conversion et l'attribuant à la magie, les fit mettre en prison avec saint Léonce. Ils y passèrent le reste du jour et la nuit à prier le Seigneur de leur donner la force de combattre vaillamment pour son nom. Le lendemain, le président interrogea Léonce; et ayant ouï sa confession qu'il étoit chrétien, le fit battre cruellement puis ramener en la prison. Il s'adressa ensuite à Hypace et à Théodule, leur demandant pourquoi ils étoient si hardis d'abandonner la loi du pays, de mépriser les ordres de l'empereur pour s'attacher à un homme qui avoit été pendu et crucifié par les Juifs. Ceux-ci ayant répondu avec courage, il fit déchirer Hypace avec des ongles de fer et fouetter Théodule; mais comme ils persévéroient dans la foi, il leur fit trancher la tête. Léonce ayant été rappelé devant lui, il essaya de l'ébranler en lui montrant ce que ses compagnons étoient devenus; il le fit déchirer et battre de nouveau; puis suspendre par les pieds, avec

une grosse pierre attachée à la tête ; mais un ange le soutenoit et le consolait pendant ce cruel supplice. Le lendemain, il recommença de le tourmenter avec une telle furie, que le saint martyr rendit l'âme à Notre-Seigneur entre les mains des bourreaux.

Le même jour, saint Éthère, martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, après avoir souffert le feu et d'autres tortures, fut décapité.

A Alexandrie, martyre de sainte Marine, vierge.

A Bordeaux, saint Amand, évêque et confesseur.

A Xaca en Sicile, saint Caloger, ermite, dont la sainteté éclate surtout pour la délivrance des énergumènes.

A Schoenauge, sainte Elisabeth, vierge, célèbre par l'observance de la vie religieuse. Elle étoit liée d'amitié avec sainte Hildegarde, dont les révélations et les prophéties sont si remarquables et si peu connues, et les deux saintes se visitoient quelquefois. Dès l'âge de vingt-trois ans, en 1152, sainte Elisabeth fut favorisée de Dieu par des extases et des visions, semblables à celles de sainte Hildegarde. Elle les révéla, par l'ordre de l'abbé Hildelin, à un de ses frères, nommé Ecbert, chanoine de l'église de Bonn, et il les écrivit en quatre livres, dont le troisième, qui a pour titre les *Voies du Seigneur*, contient d'utiles enseignements pour les différents états du chrétien. Il nous reste aussi de sainte Elisabeth quinze lettres, dont une est adressée à sainte Hildegarde. Elle fut écrite en 1160, lorsque déjà la sainte étoit abbesse de Schoenauge. Après treize années de ces grâces surnaturelles, sainte Elisabeth mourut, le 18 juin 1163, âgée de trente-six ans. Son nom fut inscrit au Martyrologe romain en 1584.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Gervais et saint Protas, frères et martyrs. — Saint Zosime, martyr.

Saint Ursicin, martyr; les saints martyrs Gaudence, évêque, et Culinace, diacre; saint Boniface, apôtre de la Russie et martyr; saint Romuald, patriarche des Camaldules; sainte Julienne Falconiéri, fondatrice des religieuses Servites; la bienheureuse Micheline, du Tiers-Ordre de Saint-François.

LA VIE DE SAINT GERVAIS ET DE SAINT PROTAIS,

MARTYRS.

AN 109.

Saint Evariste, pape. — Trajan, empereur.

La vie et le martyre des bienheureux frères Gervais et Protas sera prise d'une épître que saint Ambroise, archevêque de Milan et docteur de l'Eglise, écrivit aux évêques catholiques d'Italie, leur rendant compte de la faveur que Dieu lui avoit faite en la découverte des corps des saints martyrs par le moyen d'une révélation qu'il eut.

Le carême passé, dit ce saint docteur, Dieu m'ayant fait la grâce d'avoir jeûné et d'être compagnon des autres chrétiens qui jeûnèrent, pendant que j'étois en oraison, le sommeil me saisit, de telle sorte pourtant que je n'étois ni éveillé ni endormi : ouvrant donc les yeux, je vis deux jeunes hommes vêtus de robes plus blanches que la neige, qui étoient en oraison les mains étendues. Comme j'étois assoupi, je ne pus leur parler, jusqu'à ce que m'étant bien réveillé, cette vision disparut. J'eus recours à Dieu et

le suppliai que si c'étoit une illusion diabolique, il la rejetât loin de moi; mais que si c'étoit une révélation, il lui plût de me la manifester : et afin d'obtenir cette faveur de la Majesté divine, je redoublai mon jeûne.

Une autre nuit les mêmes jeunes hommes m'apparurent en la même façon que la première fois : et la troisième nuit, étant bien éveillé, parce que le jeûne m'empêchoit de dormir, ils se représentèrent à moi, et avec eux une autre personne vénérable, qui ressembloit de visage à saint Paul, dont j'avois un portrait chez moi. Eux se taisant, le vieillard me parla en cette sorte : *Voici ceux qui suivant mes remontrances ont méprisé les richesses, les héritages et les biens de la terre, dont ils n'ont rien prétendu pour imiter Jésus-Christ; ils ont persévéré dix ans continels en cette ville de Milan au service de Dieu, avec tant de ferveur, qu'ils ont mérité la couronne du martyre. Leurs corps sont ici où tu es. Tu bêcheras douze pleds en terre, puis tu trouveras un coffre couvert, où sont leurs corps; tire-le et le mets en un lieu éminent et honorable, et fais construire une église au nom de ces saints.*

Je lui demandai leur nom et il me répondit : *Tu trouveras un papier à leur chevet, et la révélation de ce qu'ils ont été dès le commencement jusqu'à la fin de leur vie.*

Je convoquai tous mes frères, les évêques circonvoisins, et leur rendis compte de ce que j'avois vu; puis, prenant le premier un hoyau, je commençai à fouiller la terre; et les autres firent comme moi, en sorte que nous trouvâmes le coffre que le saint apôtre nous avoit dit. Nous l'ouvrîmes, et vîmes les saints aussi frais, leurs corps aussi vifs et aussi colorés que si on n'eût fait que de les y mettre alors. Il en sortoit une très-suave odeur, et le papier qui fut trouvé sous leur chevet étoit écrit en ces termes-ci :

« J'ai, Philippe, serviteur de Jésus-Christ, assisté de mon fils, dérobé les corps de ces saints et les ai ensevelis dans ma maison. Leur mère s'appeloit Valérie, et leur père Vital. Ils naquirent d'une même couche et furent nommés Gervais et Protais. Leurs parents, saint Vital, martyr, et sainte Valérie étant décédés, après avoir hérité de tous leurs biens, ils vendirent la propre maison où

ils étoient nés, avec tous leurs autres biens, et en distribuèrent l'argent aux pauvres, ainsi qu'à leurs esclaves, auxquels ils donnèrent la liberté; puis, s'étant enfermés en une chambre pour s'adonner à la lecture et à l'oraison, ils y demeurèrent dix ans, ne vaquant à autre chose qu'à servir Dieu, et, le onzième, ils acquirent la couronne du martyre.

« En ce temps-là, un comte, nommé Astase, alloit à la guerre contre les Marcomans (qui sont les peuples de la Moravie). Les prêtres, sortant de leurs temples au-devant de lui, lui dirent que s'il vouloit remporter la victoire de ses ennemis, il contraignit Gervais et Protas, qui étoient chrétiens, de sacrifier aux dieux immortels, qui étoient irrités contre eux, à cause qu'ils leur déniaient l'adoration qui leur étoit due; qu'à cause de cela ils ne vouloient plus répondre à leurs demandes, ni départir aux peuples la faveur ordinaire de leurs oracles.

« Astase les fit chercher, et les ayant fait venir devant lui, il les pria qu'ils lui donnassent ce contentement, et lui fissent ce plaisir de sacrifier aux dieux avec lui, pour le bon succès de son expédition, afin qu'il pût mettre fin à cette guerre comme il desiroit, et que la victoire qu'il espéroit de remporter fût célèbre par tout l'empire romain. Gervais lui répondit : *La victoire, ô Astase ! se donne par le vrai Dieu du ciel ; c'est de lui que vous devez espérer, et non de ces vaines statues de vos dieux, qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point, un nez et ne flairent point, une bouche sans parler, des pieds sans se remuer, et qui n'ont esprit, ni vie, ni respiration.*

« Astase ne prit pas plaisir à ce discours si hardi de Gervais : il le fit fouetter sur-le-champ avec des cordes plombées jusqu'à ce qu'il expirât. Gervais en ce tourment rendit son âme à Dieu.

« Après avoir fait enlever de là son saint corps, Astase fit appeler Protas et lui dit : *Malheureux, prends garde à toi, ne sois pas si fol que ton frère.*

« Protas lui répondit : *Qui est le plus misérable de nous deux, de toi qui me crains, ou de moi qui ne te crains en rien ?*

« — *En quoi te crains-je,* dit Astase, *pauvre infortuné ?*

« — Si tu ne me craignois point, dit le saint, tu ne me presserois pas si fort de sacrifier à tes dieux, et ne croirois pas que si je ne le fais, il t'en arrivera quelque perte dommageable. Mais parce que je ne te redoute aucunement, je ne me soucie pas de tes menaces, et ne fais non plus d'état de tes dieux que de la boue. J'adore ce seul Dieu qui règne aux cieux.

« Astase, entendant cela, le fit battre avec des bâtons de nœuds, et après qu'il l'eut longtemps battu, il le fit lever, et lui dit : *Protais, pourquoi es-tu si superbe et si rebelle? tu veux mourir comme ton frère?*

« Le saint martyr répondit doucement : *Je ne me fâche pas contre toi, ô Astase! parce que je vois l'aveuglement de ton cœur, qui ne te permet pas de regarder les choses qui sont de Dieu. J'ai appris de Jésus-Christ qu'il ne dit pas un seul mot contre ceux qui le crucifioient; au contraire, il pria son Père de leur pardonner, d'autant qu'ils ne savoiient pas ce qu'ils faisoient. Et moi, suivant cet exemple, ô comte Astase! j'ai grande compassion de ce que tu ne sais pas ce que tu fais. Achève, je te prie, ce que tu as commencé, afin que je puisse jouir, conjointement avec mon frère Gervais, de la présence de Jésus-Christ.*

« Le comte lui fit trancher la tête : et moi, Philippe, serviteur de Jésus-Christ, avec mon fils, je pris secrètement la nuit les corps de ces saints jumeaux, et les emportai en mon logis, où, n'ayant que Dieu pour témoin, je les mis en une auge de pierre que j'enterrai en ce lieu, espérant par leur intercession d'obtenir miséricorde de Notre-Seigneur, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne aux siècles des siècles. »

Voilà les termes de la lettre que saint Ambroise écrivit aux évêques d'Italie. Il en écrivit aussi une autre à sa sœur, où il lui mande que les corps des deux saints qu'il trouva étoient fort grands et d'une merveilleuse stature : et que, quand on les transporta en l'église Ambrosienne, ils guérissent un aveugle. Il envoya encore à sa sœur deux sermons qu'il prêcha à tout le peuple de Milan, où il rapporta plusieurs miracles que Dieu avoit opérés par eux; il y reprend les hérétiques ariens, qui ne le croyoient pas, se montrant

plus obstinés que les diables mêmes, qui étoient chassés des corps par la vertu des reliques de ces saints frères, et confessoient être tellement tourmentés en leur présence, qu'ils n'y pouvoient demeurer.

Saint Augustin étoit à Milan lorsque les corps de ces glorieux martyrs furent découverts; et aux livres de *la Cité de Dieu*, il fait mention d'un aveugle qui recouvra la vue par leur moyen. En ses *Confessions*, il remarque que Notre-Seigneur fit ces miracles pour réprimer la fureur de l'impératrice Justine, mère de Valentinien le Jeune; laquelle, pour favoriser les ariens, persécutoit tellement saint Ambroise, qu'elle prétendoit le chasser de son siège et de la ville de Milan. Voici ce qu'en dit saint Augustin :

Eu ce même temps vous révélâtes à votre saint prélat l'endroit où étoient enterrés les corps des martyrs Gervais et Protas, que vous aviez préservés tant d'années de la corruption, dans les trésors de votre divin conseil, pour les découvrir à propos, et rembarquer la rage d'une femme et reine mère. Car ces corps ayant été révélés et tirés dehors, comme on les portoit à l'église de Saint-Ambroise avec beaucoup d'honneur et de respect, les possédés étoient non-seulement délivrés, par la confession des diables mêmes qui les tourmentoient; mais aussi un habitant bien connu en la ville, qui étoit aveugle il y avoit plusieurs années, entendant le bruit et la joie de toute la ville, commença à sauter d'aise, et fit tant qu'on lui permit de toucher avec son mouchoir le cercueil de vos saints, dont la mort est précieuse en votre divine présence. L'ayant touché, il mit le linge sur ses yeux, qui furent aussitôt ouverts. Le bruit de ce miracle se répandit incontinent par toute la ville, qui se mit à chanter vos louanges et à brûler de votre amour; et le courage de la méchante impératrice, encore qu'elle ne s'en convertit ni ne s'amendât pas; fut ébranlé et détourné de la persécution de votre serviteur, et sa fureur fut apaisée.

Saint Grégoire de Tours écrit avoir ouï dire, que, comme l'on faisoit la translation des corps de ces deux saints, pendant que l'on chantoit la messe en l'église, il tomba un ais du haut de la voûte, qui donna sur les têtes des saints, lesquelles jetèrent un ruisseau

de sang qui rougit les deux linceuls dont ils étoient enveloppés; que l'on en recueillit en quantité; de sorte que plusieurs églises de France furent enrichies de leurs reliques, et que le bienheureux saint Martin en eut une bonne partie, ainsi que l'écrivit saint Paulin en une épître. Saint Grégoire dit qu'il le rapporte exprès, parce que cela n'étoit pas écrit en l'histoire de leur martyre.

Il est certain qu'une illustre dame, nommée Vestiane, leur fit bâtir une église, qui fut dédiée par le Pape Innocent I^{er}, dont saint Grégoire fait mention. Saint Gaudence, évêque de Bresce, et saint Paulin, évêque de Nôle, en firent bâtir d'autres et y mirent des reliques de ces saints. On en emporta jusqu'en Afrique, comme dit saint Augustin. Leur martyre arriva le 19 de juin, jour où l'Eglise célèbre leur fête.

LA VIE DU MARTYR SAINT ZOSIME.

Lorsque régnoit l'empereur Trajan, le christianisme étoit persécuté de toutes parts, et notamment à Antioche de Pisidie, sous le gouverneur Domitien, lequel, connoissant les vœux de l'empereur, prenoit plaisir à faire mourir les chrétiens.

Ce président étant venu en la ville d'Apollonie, il fut averti qu'il y avoit là un soldat nommé Zosime, lequel avoit renoncé aux armes et laissé l'adoration des dieux pour suivre la religion chrétienne. Il apprit encore que, non content d'avoir abandonné les dieux de l'empire, il blasphémoit contre eux, ne tenant aucun compte des édits et des ordonnances des empereurs.

Domitien commanda aussitôt d'arrêter Zosime, et l'ayant sommairement interrogé, dès qu'il eut appris de sa bouche qu'il étoit chrétien, il le fit emprisonner. Le lendemain, on amena encore

Zosime devant le président, et comme il persistoit à confesser le Nom de Jésus-Christ, il fut étendu sur une pièce de bois et reçut l'ordre de sacrifier aux dieux. Saint Zosime, ayant refusé de le faire, fut tellement battu et flagellé, que le sang couloit de toutes les parties de son corps. Mais quoique ce tourment fût très-cruel, cependant, comme il imploroit le secours de Notre-Seigneur, il le supporta patiemment. On entendit même une voix du ciel qui disoit : « Zosime, sois fort et robuste, car je suis avec toi, et personne ne te pourra nuire. » Plusieurs eurent cette voix, et même le juge Domitien, lesquels furent grandement étonnés. Les uns disoient que c'étoit un enchanteur ; mais les autres reconnoissoient que le Dieu des chrétiens étoit grand.

Après ce supplice, le juge fit étendre le saint martyr par quatre bourreaux, et tirer si rudement que tous les nerfs se rompoient. Avec le secours de Dieu, Zosime supporta cette torture si courageusement, que du peuple qui assistoit plusieurs crurent en Notre-Seigneur, émus de la patience admirable du martyr. Domitien, craignant donc que le reste du peuple ne crût aussi, chercha en lui-même de quelle mort il le feroit mourir. Il fit placer un gril d'airain, et ordonna qu'on entretint dessous un grand feu ; puis il y fit étendre saint Zosime ; mais le martyr ayant fait dessus le signe de la croix, il fut délivré visiblement par les anges, qui le mirent hors du feu, ce qui engagea encore plusieurs autres personnes d'embrasser la religion chrétienne.

Le juge, voyant ce grand miracle, essaya d'attirer saint Zosime par de belles paroles et de magnifiques promesses ; le martyr s'y refusant, il le fit lier et mener après lui en la ville de Sozopolis. Quand ils y furent arrivés, il le fit comparoître de nouveau devant lui, et le voyant toujours persister en la foi, il lui fit chausser des souliers tout garnis de pointes de fer, afin qu'en marchant il se blessât. Et pour rendre ce supplice plus pénible, il ordonna qu'on l'attachât à la queue d'un cheval, afin de le forcer de courir plus vite. Le saint endura patiemment cette torture, en sorte que Domitien, outré de dépit, commanda de le remettre en prison et de le laisser sans boire ni manger.

Trois jours après, comme saint Zosime n'avoit ni bu ni mangé, deux jeunes enfants vinrent en la prison, desquels l'un apporta un pain, l'autre une bouteille d'eau, ce dont il remercia le Dieu créateur. Le lendemain matin, le juge fut étonné de voir ce saint martyr en si bon état, le visage riant et vermeil; il le menaça de lui faire endurer mille maux, s'il ne sacrifioit; mais il répondit qu'il ne sacrifieroit qu'au vrai Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Le tyran commanda qu'il fût déchiré avec des ongles de fer, ce qu'il endura en remerciant Dieu. Enfin, après qu'il eut souffert plusieurs autres supplices, il fut décapité le dix-neuvième jour de juin, où l'Eglise célèbre sa fête.

A Ravenne, saint Ursicin, martyr, qui, sous le juge Paulin, après plusieurs tourments, demeurant immuable dans la confession du Seigneur, accomplit son martyre par la décollation. — Il étoit de la province de Ligurie, et médecin de profession. Ayant été accusé d'être chrétien, il endura plusieurs tourments atroces avec beaucoup de force et de constance, étant assisté de la grâce de Notre-Seigneur. Enfin il fut condamné à avoir la tête tranchée. Il fut donc mené au lieu du supplice, où se voyant proche de sa fin, et le bourreau étant prêt à exécuter la sentence, il fit bien voir combien l'infirmité de l'homme est grande. Car il perdit courage de telle façon qu'il faillit adorer les faux dieux; mais saint Vital, qui étoit présent à ce spectacle, commença à l'exhorter de ne pas perdre en un instant la récompense de tant de tourments qu'il avoit déjà soufferts, lui remontrant qu'avec la mort, qui passe comme un souffle de vent, il s'acquerroit la vie bienheureuse et perdurable. Il l'encouragea si bien qu'il tendit gaiement le cou au bourreau, et mourut le 19 juin, où on célèbre sa fête.

A Arezzo en Toscane, les saints martyrs Gaudence, évêque, et Culmace, diacre, qui furent massacrés par la fureur des gentils du temps de Valentinien.

Le même jour, saint Boniface, martyr, disciple de saint Romuald, qui, envoyé par le Pontife romain pour prêcher l'Évangile en Russie, ayant passé par le feu sans en recevoir aucune atteinte, et baptisé le roi avec son peuple, fut tué par le frère du roi, qui en étoit furieux, et reçut la couronne désirée du martyre. — Il descendoit d'une illustre famille de la Saxe. Après avoir été chapelain de l'empereur Othon III, il suivit saint Romuald, et imita les grands exemples d'austérité et de pénitence que lui donnoit ce saint patriarche des Camaldules. Il avoit toujours eu le désir de marcher sur les traces de saint Boniface, son patron, apôtre de l'Allemagne, et d'aller prêcher comme lui l'Évangile aux infidèles. Jean XVIII approuva ce dessein, et le fit ordonner archevêque. Saint Boniface commença sa mission par les habitants de la Prusse, qui étoient encore en partie idolâtres et qui profitèrent peu de ses paroles. Il alla ensuite jusqu'en Russie, nation barbare, qui refusa d'abord de l'écouter. Cependant un des rois de ce pays lui ayant dit qu'il se convertirait, s'il le voyoit passer au travers du feu sans se brûler, le saint accomplit ce miracle, après lequel le roi se fit instruire et baptiser avec une partie de ses sujets. Mais les autres Russes, furieux de cette conversion, se réunirent au frère du roi pour se saisir de saint Boniface, qu'ils décapitèrent, vers l'an 1009.

A Ravenne, saint Romuald, anachorète, père des moines Camaldules, qui rétablit et propagea merveilleusement la discipline érémitique en Italie, où elle étoit fort relâchée. — Nous avons raconté sa vie au 7 février.

A Florence, sainte Julienne Falconiéri, vierge, institutrice de l'Ordre des religieuses Servites, que Clément XII a mise au nombre des saintes vierges. — Elle étoit nièce du bienheureux Alexis Falconiéri, un des sept heureux marchands qui fondèrent, avec saint Philippe Béniti, l'Ordre des Servites. Son père s'appeloit Carissime Falconiéri, et étoit un des plus riches banquiers de Florence. Comme le bienheureux Alexis, il étoit si dévot à la très-sainte Vierge, qu'il fit bâtir en son honneur l'église de l'Annon-

ciade, qui appartient encore aux Servites. La très-sainte Vierge récompensa la piété de son serviteur, et elle lui donna une fille, qui fut sainte Julienne Falconiéri, encore que sa femme et lui fussent déjà avancés en âge. Les premiers mots que prononça la sainte enfant furent ceux de Jésus et de Marie. Elle montra tout d'abord les hautes destinées où Dieu l'appeloit, par son amour de la prière, de la retraite, par le bonheur avec lequel elle chantoit les louanges de la très-sainte Vierge. Son père étant mort, le bienheureux Alexis prit soin d'elle et la conduisit rapidement dans les voies de la sainteté. Sa mère, cependant, eût voulu qu'elle s'établît dans le monde et qu'elle en suivit mieux les usages; mais la sainte ne répondoit jamais à ces projets d'établissement que par ces paroles : « Quand il en sera temps, la très-sainte Vierge y pourvoira. » En effet, cette bonne Mère lui inspira le désir de se consacrer à son divin Fils. Dès l'âge de seize ans, elle entra dans le Tiers-Ordre des Servites, et en reçut l'habit des mains de saint Philippe Béniti. Elle fit profession en 1285. Elle demouroit encore chez sa mère, mais elle y pratiquoit de très-grandes austérités. Le mercredi et le vendredi, elle passoit tout le jour en prières et en méditations, sans prendre aucune autre nourriture que la sainte Communion. Elle jeûnoit le samedi au pain et à l'eau pour honorer les douleurs de la très-sainte Vierge. Elle portoit le cilice, se flagelloit cruellement, et avoit ses reins ceints d'une chaîne de fer qui étoit entrée jusque dans ses chairs. Toute riche qu'étoit sa famille, elle ne vouloit vivre que du travail de ses mains, comme ses sœurs du Tiers-Ordre. Quand elle eut perdu sa mère, elle entra au couvent, dont elle devint supérieure en 1316, ainsi que saint Philippe Béniti le lui avoit prédit. Elle acheva d'affermir cette Congrégation naissante et merita d'en être appelée la fondatrice. Sa vie étoit depuis longtemps plus angélique qu'humaine, lorsqu'elle mourut le 19 juin 1340. Ses longues et continuelles austérités ne lui ayant pas permis de recevoir le saint Viatique, comme on le fait ordinairement, on plaça sur son cœur la sainte Hostie, qui disparut aussitôt et pénétra miraculeusement dans sa poitrine, où elle laissa une empreinte ineffaçable.

On honore encore aujourd'hui la bienheureuse Micheline, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-François. Elle étoit de Pesaro, dans le duché d'Urbino, et appartenoit à une noble famille qui la maria, à l'âge de douze ans, à un prince de la maison des Malatesta de Rimini. Huit ans après, Notre-Seigneur, qui la vouloit détacher du monde pour l'élever à lui, lui enleva presque en même temps son époux et son fils unique. Elle entra alors dans le Tiers-Ordre de Saint-François, et se livra aux austérités avec tant d'amour, que ses parents, la croyant folle, la firent charger de chaînes et enfermer dans une tour. Elle supporta cette épreuve avec une grande et admirable patience, en sorte que le démon, qui la pensoit décourager, ne fit qu'accroître ses mérites. Quand elle eut recouvré la liberté, elle reprit les bonnes œuvres qu'elle avoit entreprises, et en particulier le soin des pauvres, qu'elle secouroit de tout son pouvoir. Elle fit le voyage de Terre-Sainte, et mourut le 19 juin 1356, à l'âge de cinquante-six ans. Le culte qu'on lui rend a été approuvé en 1737.



VINGTIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Silvère, pape et martyr.

Saint Novat; les saints martyrs Paul et Cyrinaque; saint Macaire, évêque; sainte Florence, vierge; le bienheureux Bénigne, Servite.

LA VIE DE SAINT SILVÈRE,

PAPE ET MARTYR.

AN 540.

Justinien, empereur: — Childebert, roi.

Le Pape saint Agapet étant allé à Constantinople, où il fut reçu de l'empereur Justinien en grande pompe et solennité, après avoir dépêché les affaires qu'il étoit venu traiter avec l'empereur, et privé Anthime du siège patriarcal de Constantinople, parce qu'il étoit hérétique eutychéen, il établit à sa place Mennas, homme catholique. Lorsqu'il étoit prêt de s'en retourner, il plut à Notre-Seigneur de l'appeler à lui, et de lui donner la récompense de ses pieux travaux. Par son décès, on élut à Rome saint Silvère, Pape, natif de la province de Campanie, fils en légitime mariage du Pape Hormisdas, saint personnage.

La sainte Église célèbre la fête de ce Pape, comme celle d'un saint et grand martyr. La cause de son martyre fut que l'empereur Justinien étant alors catholique, et Théodora, sa femme, étant hérétique, elle avoit tellement gagné son esprit, qu'il faisoit tout ce qu'elle vouloit pour lui complaire; en même temps elle étoit

artificieuse, qu'elle pouvoit tout, et commandoit plus absolument que l'empereur même. C'est pourquoi, bien que Justinien fit bannir les hérétiques et publiât plusieurs décrets contre eux, Théodora les cachoit, et empêchoit l'exécution des lois impériales, les encourageant à se multiplier, pour troubler et se prévaloir contre l'Eglise de Dieu.

Elle tâcha d'abord de faire en sorte qu'Anthime fût rétabli en son siège (c'étoit leur chef) et que saint Silvère, par son autorité apostolique, le fit rentrer en l'Eglise de Constantinople, dont il avoit été privé par Agapet son prédécesseur. Théodora étoit portée à cela par Vigile, diacre de l'Eglise romaine, qui étoit alors à Constantinople; ce personnage, brûlant d'ambition et aveuglé de l'envie de commander, offrit à Théodora, que si elle le faisoit Pape, il la contenteroit, remettrait Anthime dans son siège, et lui seroit favorable en tout ce qu'elle désireroit.

C'étoit au temps où ce grand Bélisaire faisoit une cruelle guerre en Italie aux Goths, au nom de l'empereur Justinien, et avoit avec lui Antonine, sa femme. Cette occasion sembla fort à propos à Théodora, qui pensa que par les armes de Bélisaire elle pourroit commander et défendre tout ce qu'elle voudroit, sans aucune résistance. Elle écrivit à Bélisaire par le même Vigile, qu'il obtint que saint Silvère fit ce dont elle le sollicitoit par ses lettres, à savoir de révoquer la sentence d'Agapet contre Anthime, et de le renvoyer en son Eglise, à la place de Mennas; ajoutant qu'au cas qu'il ne le voulût faire par prières ni par menaces, il le privât de son Pontificat, et fit Vigile Pape, qui avoit tramé cette toile.

Bélisaire proposa à saint Silvère ce que l'impératrice commandoit, mais le saint Pape n'en fit point d'état; il répondit courageusement qu'il perdrait plutôt le Pontificat et la vie que d'annuler ce que son prédécesseur Agapet avoit saintement ordonné, et que de rétablir un hérétique justement condamné. Bélisaire, voyant que Silvère n'étoit pas homme à s'épouvanter du bruit ni des menaces, se trouvant d'ailleurs fort empêché aux affaires de la guerre, donna charge à Antonine, sa femme, de mettre à exécution ce que l'impératrice commandoit.

Pour y parvenir, on trouva assez de faux témoins, qui contrefirent des lettres écrites aux Goths sous le nom de Silvère, où il leur promettoit, que s'ils s'approchoient de Rome, il leur livreroit la ville, et Bélisaire qui y étoit. Sous ce faux prétexte, la méchanceté étant déjà brassée, Bélisaire et Antonine envoyèrent quérir le Pape comme si c'eût été pour traiter quelque affaire de grande importance. Sitôt qu'il fut entré en leur palais, et Vigile avec lui, on arrêta toute leur suite au dehors : eux deux seuls étant admis à la chambre. Antonine étoit couchée dans le lit, et Bélisaire assis près de son chevet. Cette impudique et folle femme prit la parole, et commença à crier contre le saint Pontife, que c'étoit un traître qui les vouloit vendre et livrer entre les mains de leurs ennemis, sans qu'ils en eussent donné sujet : de manière que de fait et de force ils le dépouillèrent de son habit pontifical, et l'habillant en moine, l'envoyèrent en exil sous bonne et sûre garde en l'île Pontia. Là, affligé et abattu de douleurs et de calamités, il assembla néanmoins quelques évêques, et ordonna de certaines choses importantes pour la conservation de la foi catholique et la réformation des abus. Il écrivit une lettre à Amator, évêque, qui est rapportée par Gratien et par Anastase le Bibliothécaire, et une autre à Vigile, où, comme vicaire de Jésus-Christ, il l'excommunie, lui et tous ceux qui lui adhéroient et le tenoient pour légitime Pape.

Cela fut cause d'un grand trouble et scandale en la ville de Rome, et en toute l'Eglise catholique, de voir leur père et leur pasteur indignement traité sous un empereur chrétien, qui se montrait si zélé à la foi catholique, et que Vigile, homme tout à fait incapable, fût entré en sa place par des moyens obliques et sinistres. Néanmoins la raison céda pour lors à la force, et l'innocence fut opprimée par la méchanceté; car le saint Pontife fut si maltraité en cette île Pontia par ses ennemis, qu'il en mourut. Dieu, après sa mort, fit plusieurs miracles par son intercession, et l'Eglise catholique le tient pour martyr, à cause qu'il a enduré pour la justice et la vérité.

On dit que saint Silvère mourut en cette façon, mais Libérat,

diacre, auteur qui vivoit en ce temps-là, écrit qu'il fut banni à Patara en Lycie, et qu'à la supplication de l'évêque de ce pays, Justinien commanda qu'il retournât à Rome, mais que ses ennemis l'arrêtèrent en l'île Palmaria (qui est proche de l'île de Pontia), où ils le maltraitèrent si étrangement qu'ils le firent mourir de faim.

Cependant, par ce qui arriva incontinent après la mort de saint Silvère, Notre-Seigneur nous apprend le rude châtiment que mérite celui qui traite son vicaire sans respect, et met la main sur le Christ du Seigneur. Car depuis la prise de saint Silvère, il sembla que le ciel et la terre eussent conspiré contre l'empire romain. Les Huns, nation fière et barbare, attaquèrent Justinien du côté de l'Orient, et les Perses de l'autre; l'Italie endura une telle famine, que les mères mangèrent leurs propres enfans : les Goths se rendirent maîtres de Rome pour la seconde fois, en punition de ce qui avoit été fait contre son évêque et le pasteur universel de l'Église, et Bélisaire, qui auparavant avoit été l'un des plus fameux capitaines du monde, bientôt après ce forfait perdit sa puissance avec la grâce de l'empereur; en sorte qu'étant dépouillé de ses biens, de sa dignité et de sa faveur, et ayant eu, dit-on, les yeux crevés par son commandement, il fut réduit à mendier l'aumône de porte en porte.

Et afin que nous louions davantage Notre-Seigneur de la providence dont il assiste son Église et celui qui y préside, c'est une chose remarquable que Vigile, après la mort de saint Silvère, quitta le Siège apostolique qu'il avoit indignement usurpé; ayant été depuis canoniquement élu Pape par tout le clergé de Rome, et bien établi en ce Saint-Siège, il ne voulut pas accomplir ce qu'il avoit promis à l'impératrice, ni rendre le patriarcat à Anthime, disant qu'il ne le pouvoit faire en bonne conscience, ni absoudre celui que deux de ses prédécesseurs avoient déclaré hérétique, quand on lui devoit faire perdre le Pontificat et la vie. Il excommunia même Théodora, laquelle mourut peu après misérablement. Quant à l'empereur Justinien, après s'être engagé trop avant dans les affaires de l'Église, et y avoir voulu faire des défenses et des

commandements, parce qu'il se laissoit trop gouverner par sa femme, il tomba dans l'hérésie des monothélites, et obscurcit sa première gloire et sa renommée.

Saint Silvère fut Pape dix-sept mois, comme disent le Bréviaire romain et quelques auteurs en comptant peut-être le temps de son Pontificat jusqu'à ce qu'il fut dépouillé de sa dignité; mais si l'on compte jusqu'à sa mort, il semble, par une autre épître que le même Silvère écrivit à Vigile, qu'on peut conjecturer qu'il vécut au moins trois ans, ainsi que le remarque le cardinal Baronius. Il tint une fois les Ordres, qu'il donna à quatorze prêtres, et consacra dix-neuf évêques. L'Église célèbre sa fête le jour de sa mort, qui fut le vingtième jour de juin, l'an de Notre-Seigneur 538 ou 540.

A Rome, décès de saint Novat, fils de saint Pudent, sénateur, et frère de saint Timothée, prêtre, et des saintes vierges de Jésus-Christ Pudentienne et Praxède, qui avoient été instruites dans la foi par les apôtres. Leur maison, changée en église, porte le titre du Pasteur.

A Tomes, dans le Pont, les saints martyrs Paul et Cyriaque.

A Pétra en Palestine, saint Macaire, évêque, qui, après avoir beaucoup souffert de la part des ariens, relégué en Afrique, s'y endormit dans le Seigneur.

A Séville en Espagne, sainte Florence, vierge, sœur des saints Léandre et Isidore, évêques. Elle appartenoit à cette famille de saints qui eut une si grande part au retour des ariens d'Espagne à la foi catholique. Un jour qu'elle demandoit à son frère, saint Léandre, ce qu'il lui laisseroit en mourant, ce grand archevêque ne crut pouvoir lui laisser rien de plus précieux que l'amour de la virginité. Il écrivit donc pour elle deux livres sur ce sujet, où il

l'exhorta à garder avec des soins vigilants une si noble prérogative. Ce fut le seul héritage qu'elle eut de lui en effet, avec ses admirables exemples; mais de quel prix n'étoit-il pas, et qu'il montre bien le détachement de ces âmes héroïques.

Le bienheureux Bénincasa naquit à Florence en l'an 1376. Il entra de bonne heure dans l'Ordre des Servites, dévoués à la très-sainte Vierge, et se retira sur une haute montagne des environs de Sienne, pour mieux pratiquer dans cette solitude les austérités d'une vie pénitente. L'admiration que le peuple de ce pays manifestoit pour sa sainteté, lui fit abandonner son ermitage pour s'aller cacher dans une caverne étroite, assez semblable à un tombeau au diocèse de Pienza. C'est là qu'il mourut, le 9 mai 1426, dans sa cinquantième année. On a fait une chapelle de cette grotte où s'étoient opérés de nombreux miracles. Le culte du bienheureux Bénincasa a été approuvé par Pie VIII, le 23 décembre 1829. Sa fête est fixée au 20 juin.



VINGT-UNIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus.—Saint Leufroi, abbé.

Sainte Démétrie, vierge et martyre; les saints martyrs Ruffin et Maurice; saint Syriaque et saint Apollinaire, martyrs; saint Alban, martyr; saint Eusèbe, évêque de Samosates; saint Tércence, évêque et martyr; saint Ursiscène, évêque; saint Martin, évêque de Tongres.

LA VIE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AN 1591.

Grégoire XIV, pape.— Rodolphe II, empereur.
— Henri IV, roi.

Saint Louis de Gonzague étoit fils aîné de Ferdinand de Gonzague, prince de l'empire, marquis de Castiglione en Lombardie, proche parent des ducs de Mantoue, et de Marthe Tana Santena, de Quiers en Piémont. Elle avoit été dame d'honneur, et fort chérie de la reine Isabelle, femme de Philippe II, qui la marièrent en leur cour avec ce marquis de Castiglione.

Après leur mariage, les deux époux se retirèrent en Italie, où la marquise, qui étoit fort pieuse, se trouvant délivrée du bruit et des soins de la cour, commença à se livrer entièrement à Dieu, suppliant Notre-Seigneur de lui donner un fils, qui le servit parfaitement en la sainte Religion. Elle devint mère de notre Louis, et en son accouchement elle eut de si grandes douleurs, et si peu de force, qu'au jugement des médecins, la mère ni l'enfant ne

pouvoient vivre. Elle eut recours à la très-sainte Vierge, Mère de miséricorde, et fit vœu, si elle échappoit de ce péril, et que son fruit vint au monde, d'aller en voyage à Notre-Dame de Lorette, et d'y porter l'enfant avec elle. Fortifiée de ce vœu, l'enfant commença à venir et fut incontinent baptisé, car on craignoit qu'il ne vécût pas longtemps.

Il naquit à Castiglione, l'an 1568, le 9 de mars, et le 20 d'avril de la même année, Guillaume, duc de Mantoue, fut son parrain. Dès qu'il commença à parler, la marquise, sa mère, lui apprit le très-saint Nom de Jésus et de Marie, à faire le signe de la croix, puis à dire l'Oraison dominicale, et d'autres prières. La dévotion et la crainte de Dieu lui étoient dès lors tellement empreintes, que la nourrice et les servantes s'étonnoient de le voir si enclin à donner l'aumône aux pauvres.

Aussitôt qu'il commença à marcher, il se retiroit en un petit coin pour prier Dieu, et il étoit si aimable, qu'il sembloit à ceux qui le portoient entre leurs bras, qu'ils tenoient un ange, qui les excitoit intérieurement à la dévotion. Sa mère y prenoit un singulier plaisir; mais son père, qui étoit soldat, eût mieux aimé le voir adonné aux armes et aux exercices de la guerre, et l'y voulant nourrir, il l'amena à Casal, où l'on faisoit la revue des gens de guerre que son père devoit mener pour le roi d'Espagne au voyage de Tunis.

Louis n'avoit alors que quatre à cinq ans; étant toujours avec les soldats et devisant familièrement avec eux de ce qui étoit des armes, il apprit aussi d'eux des paroles sales et libres, sans savoir ce qu'il disoit. Mais ayant été repris de son gouverneur, il ne les proféra plus : au contraire, il fuyoit ceux qui les disoient, et demeura si honteux d'avoir usé de ces mots, qu'il les tenoit pour le plus grand péché qu'il eût commis en sa vie; il les pleuroit en cette qualité : et lorsqu'il étoit en religion, il contoit cela pour se confondre et se mortifier.

Étant parvenu à l'âge de sept ans, où la raison commence à paraître, il sembla que Notre-Seigneur l'eût prévenu, et lui eût donné sa lumière, afin qu'il l'aimât de tout son cœur. Comme il étoit

encore en cet âge si tendre, il advint qu'un religieux de Saint-François, du couvent de Sainte-Marie, que l'on tenoit pour un saint, fit un exorcisme pour chasser les diables du corps d'une personne possédée; Louis s'y trouva avec le peuple. Les diables, l'apercevant, commencèrent à crier et à le montrer au doigt, en disant : *Voyez cet enfant, il ira au ciel et y sera fort glorieux.*

Il disoit tous les jours les sept psaumes et les heures de Notre-Dame, avec d'autres dévotions, à genoux, sans oreiller ni autre chose, mettant toujours les genoux à terre; ce qu'il observa toute sa vie.

A l'âge de huit ans, son père visitant François de Médicis, grand duc de Toscane, son bon ami, laissa ses deux enfants, Louis et Rodolphe, à Florence, pour les élever dans la cour de ce prince et leur faire apprendre la langue toscane. Louis, cependant, fréquenta fort l'oraison, et prit pour sa dame et son avocate la très-glorieuse Vierge Marie, à laquelle il se recommandoit souvent de tout son cœur, désirant de lui rendre quelque agréable service. Pour cela, il fit vœu de perpétuelle virginité, qu'il garda entièrement toute sa vie, car il n'eut jamais aucun mouvement sensuel au corps, ni pensées ou imaginations en l'âme qui fussent contraires à la résolution et au vœu qu'il avoit fait. Aussi étoit-il maître absolu de ses yeux, les retenant de telle façon qu'il les portoit toujours baissés, sans regarder ni çà ni là. Quand il alloit par les rues, il abhorroit tellement de parler à des femmes, qu'il les fuyoit; quand il étoit en sa chambre et que sa mère lui demandoit quelque chose par l'une de ses servantes, il n'attendoit pas qu'elles entrassent, mais sortoit dehors, et sans les regarder faisoit répondre à son message : quand il étoit seul avec sa mère, il se tenoit les yeux baissés, avec une pudeur virginale.

Il commença aussi à se confesser plus souvent à Florence, et fit une confession générale au recteur du collège de la Compagnie de Jésus, avec un particulier examen et une grande diligence, pleurant tendrement ses péchés, comme s'il eût été le plus détestable pécheur du monde. Il s'adonna tellement au recueillement dès cet âge-là, à demeurer toujours en garde, et à vaincre toutes

les inclinations vicieuses, qu'il se retira des conversations et de l'entretien de ceux de sa maison. Il obéissoit respectueusement à son gouverneur : il commandoit à ses serviteurs avec grâce et modestie, et avec tant de pudeur et d'honnêteté, que quand son valet de chambre l'habilloit, il craignoit qu'il ne lui vît le bout des pieds. Il entendoit tous les jours la messe, et les vêpres aux fêtes.

Louis demeura plus de deux ans à Florence, d'où, vers l'âge d'onze à douze ans, ayant pris congé du duc de Toscane, il s'en alla avec Rodolphe, son frère, demeurer à Mantoue, car le duc de Mantoue avoit fait leur père gouverneur de Montferrat, et le père voulut qu'ils demeurassent en la cour de son bienfaiteur.

Il fut attaqué d'une pénible maladie de rétention d'urine, dont il guérit par une grande diète : il la continua ensuite, non tant par nécessité que par dévotion, en sorte qu'il se gâta l'estomac, et ne pouvoit plus manger; ce qui l'affoiblit tellement qu'il n'eut plus de complexion. Cela lui donna occasion de s'exempter des plaisirs et de la conversation des hommes, demeurant seul et retiré, lisant les vies des saints, et priant, sans sortir du logis, que pour aller à l'église, ou à quelque maison de religion.

C'est alors qu'il prit la résolution d'abandonner son droit d'aînesse à Rodolphe, son frère (quoiqu'il en eût déjà été investi par l'empereur), et de suivre l'état ecclésiastique, pour vaquer plus librement à Dieu. Il retourna de Mantoue à Castiglione, où Notre-Seigneur l'éclaira davantage, et lui ouvrit le chemin de la perfection. Il s'enfermoit le plus qu'il pouvoit en sa chambre, où ses serviteurs l'épioient parfois, et le voyoient prosterné par terre devant un crucifix. Depuis, il s'adonna à lire le livre du Père Canisius, de la Compagnie de Jésus, où il apprit l'ordre, le moyen et le temps qu'il devoit employer en son oraison; ce livre et les lettres des Indes l'affectionnèrent à la Compagnie. Les fêtes, il alloit aux écoles où l'on enseigne la doctrine chrétienne, et lui-même la montrait aux enfants, surtout aux plus pauvres.

Il avoit l'œil à empêcher les désordres dans sa maison, et à la régler selon l'ordonnance des commandements de Dieu; et quand

il savoit que quelqu'un de ses domestiques vivoit mal, il l'avertissoit de s'amender.

Le cardinal Borromée, archevêque de Milan, passant par Castiglione, s'entretint longtemps avec notre Louis; il fut étonné des dons de Dieu, reconnoissant en ce jeune prince tant d'esprit et de fermeté qu'il paroissoit un homme parfait. Le cardinal l'exhorta de communier souvent (d'autant qu'il n'avoit point encore reçu Notre-Seigneur) et lui donna une brève instruction sur la manière dont il se devoit préparer à le recevoir. Il fréquenta depuis le très-saint Sacrement de l'autel, et demeura si dévot envers Notre-Seigneur, que quand il entendoit la messe, après la consécration il fondeoit en larmes; il continua cette dévotion toute sa vie.

Son père étant au gouvernement de Montferrat, il écrivit à sa femme qu'elle le vint trouver avec ses enfants. Dans ce voyage, Dieu préserva le saint d'un grand péril; car le carrosse où il étoit se rompit au bord du Tessin. Rodolphe, son frère, qui étoit sur le devant, fut tiré par les chevaux; Louis et son maître demeurèrent dans le train de derrière au milieu de l'eau, qui les entraîna furieusement jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent un tronc d'arbre, où les roues s'accrochèrent, en sorte que l'on eut moyen de les retirer de ce danger.

Dans Casal de Montferrat, Louis croissoit en vertu, par l'usage des saints Sacrements, par son oraison continuelle, et la communication qu'il eut avec des Pères Capucins et des Barnabites (qui sont Clercs-Réguliers comme ceux de la Compagnie). C'est là qu'il résolut de sortir du monde, pour joindre l'obéissance et la pauvreté évangélique au vœu de virginité qu'il avoit déjà fait à Florence, n'ayant alors que treize ans accomplis. Il ne détermina pas en quelle religion il entreroit; mais bien de céler son intention, et de mener dans le monde une vie religieuse, attendant que Dieu lui eût fait la grâce d'exaucer ses desirs.

Et encore que ses repas fussent une continuelle abstinence, il commença à jeûner au moins trois fois la semaine, les vendredis, et quelquefois les mercredis au pain et à l'eau; mangeant à midi trois croutes trempées dans l'eau, et le soir pour sa collation une

rôtie de pain sec. Au reste de son ordinaire il étoit si sobre, qu'il ne sembloit pas s'en pouvoir humainement sustenter, si Dieu ne l'eût miraculeusement soutenu; car ceux qui le servoient assurent qu'il ne mangeoit pas la valeur d'une once. Il s'adonnoit encore à d'autres pénitences, et se disciplinoit au commencement trois fois la semaine jusqu'au sang, puis tous les jours, et enfin trois fois en vingt-quatre heures. Il mettoit une planche dans son lit, pour dormir sur la dure; et faute de cilice, il mettoit ses éperons entre sa peau et sa chemise, lesquels le piquoient incessamment. La nuit, quand ses valets de chambre étoient endormis, il se levait secrètement en chemise, au cœur de l'hiver, et demouroit à genoux, jusqu'à ce qu'il tombât par terre de foiblesse, par une trop fervente dévotion, et par l'effort qu'il faisoit d'être attentif à l'oraison.

S'étant couché un soir, il voulut dire les sept psaumes (qu'il n'avoit pu dire le jour, à cause d'un grand mal de tête qui l'en avoit empêché, et auquel il étoit sujet), il se fit apporter de la chandelle auprès de son lit, et renvoya coucher ses serviteurs; mais le sommeil l'ayant gagné, et s'étant endormi, la chandelle mit le feu dans son lit; de sorte que s'il ne se fût promptement éveillé, et n'eût ouvert la porte aux serviteurs, il eût été brûlé ou étouffé de la fumée. Ce fut un miracle qu'il en put échapper; tout le lit fut brûlé et jeté incontinent dans le fossé du château, de peur qu'il ne consumât le reste.

L'an 1581, l'impératrice Marie, fille de Charles-Quint, et sœur de Philippe II, partit d'Allemagne pour s'en retourner en Espagne. Le marquis Ferdinand l'accompagna avec tous ceux de sa maison, et la servit en ce voyage. Le roi d'Espagne fit notre Louis et ses deux frères, pages du prince Jacques. Parmi tant de distractions qui se rencontrent à la cour des princes, il ne laissa pas d'étudier la logique et la philosophie naturelle; il continua la fréquentation des saints sacrements de confession et de communion, avec son oraison, et s'affermir dans la résolution d'entrer en religion.

Après avoir demeuré un an et demi en Espagne, il jugea que le temps étoit venu d'exécuter le dessein qu'il avoit pris en Italie, de

se faire religieux, et résolut d'entrer en la Compagnie de Jésus. Mais afin de s'assurer davantage si c'étoit la volonté de Notre-Seigneur, l'an 1583, ayant déjà atteint la seizième année de son âge, il prit, au jour de l'Assomption, la très-sainte Vierge pour médiatrice, et communia avec une préparation et une dévotion extraordinaires, au collège de la Compagnie de Jésus à Madrid. Là, pendant qu'il rendoit grâces à Dieu après la communion, il ouït une voix claire et distincte, qui lui dit de se faire religieux de cette Compagnie, et qu'il ouvrit son cœur à son confesseur, qui étoit du même Ordre, ce qu'il fit aussitôt; mais il apprit de lui que l'on ne le recevroit pas sans la permission de son père.

Quand le marquis sut la résolution de son fils, il en fut vivement touché, et tâcha par tous les moyens de l'en détourner : néanmoins ce jeune homme se montra si ferme, que les caresses ni les menaces de son père ne purent ébranler ce cœur possédé de Dieu. Bref, après plusieurs allées et venues, il fut accordé qu'il ne se feroit point religieux en Espagne, mais en Italie, où le marquis vouloit s'en retourner, promettant à son fils de lui donner congé, et sa bénédiction, pour faire ce qu'il désireroit.

Son père étant de retour en Italie avec toute sa famille, l'an 1584, Louis pensa qu'il lui devoit aussitôt donner congé d'entrer en la Compagnie, selon qu'il lui avoit promis ; mais il en advint autrement, car il l'envoya visiter de sa part plusieurs princes d'Italie, puis à Milan, pour négocier des affaires d'importance, fort difficiles et embrouillées, que le saint jeune homme mania prudemment. Bref, après plusieurs combats, avec oraisons, jeûnes, disciplines, d'une merveilleuse force et persévérance, il fléchit le cœur de son père, qui lui donna congé, avec sa bénédiction, d'aller à Rome, et d'entrer en la Compagnie. Ce qu'il fit, après avoir renoncé à son état, du consentement de l'empereur (d'autant que c'étoit un fief impérial), en faveur de Rodolphe son frère, le 2 de novembre 1585, à Mantoue.

Sur son départ, comme ses sujets pleuroient de perdre un si bon seigneur, et lui demandoient pourquoi il les laissoit, contre leur attente, il leur répondit en souriant : *Qu'il est mal aisé que*

les grands se sauvent : pour lui, qu'il ne cherchoit que son salut, comme il leur conseilloit de faire, chacun en son droit.

Passant par Lorette, il communia en cette sainte chapelle, avec une consolation et une faveur extraordinaire de la très-sainte Vierge, et se mit sous sa protection.

Dès qu'il fut arrivé à Rome, après avoir satisfait à sa dévotion, en visitant les églises de la ville, il baisa les pieds de Sixte-Quint, et prit congé de quelques cardinaux de sa maison, puis il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Saint-André, le 25 de novembre 1585, jour de sainte Catherine, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis.

L'adieu qu'il envoya par ses serviteurs au marquis, fut celui-ci : *Oubliez votre peuple et la maison de votre père ; et à Rodolphe son frère : Celui qui craint Dieu, fera de bonnes œuvres.*

Ayant été mené en une cellule à l'écart, suivant la coutume de la Compagnie, pour faire sa première probation, en y entrant il pensoit déjà être en Paradis, et il dit ce verset du Psalmiste : *Voici mon repos aux siècles des siècles, j'habiterai ici, parce que je l'ai choisi.* Depuis il solennisa dévotement le jour de son entrée en la Compagnie, et prit sainte Catherine pour son avocate.

Quand il fut au noviciat, il paroissoit l'emporter sur tous les novices en toutes sortes de vertus : son extérieur étoit modeste, grave, austère ; il mortifioit ses passions, spécialement celle de l'honneur du monde ; il étoit humble, affable et bénin, très-obéissant aux supérieurs, dévot envers Dieu, et dépouillé de toutes les affections de la chair et du sang, oubliant sa maison, sa patrie, ses parents, comme s'il n'en eût point eu au monde. Il fut aussitôt accoutumé à l'usage et à la vie commune de la religion, et quoiqu'il fût né grand seigneur et qu'il eût été nourri délicatement, il ne vouloit point qu'on le traitât mieux que les autres. Au reste, il s'appliquoit aux plus vils exercices de la maison, comme s'il n'eût jamais fait autre chose : et jugeant que le meilleur moyen pour être parfait religieux, c'est de regarder sa règle comme un miroir, et d'observer exactement toutes les prescriptions de son

Institut, si petites qu'elles soient, il résolut de s'étudier à la parfaite observation des règles de la Compagnie.

Étant allé une fois avec les autres novices dans un certain jardin et ensuite à un autre; pour je ne sais quel sujet, on lui demanda lequel des deux jardins lui sembloit le plus beau. Il demeura tout confus, pensant n'en avoir vu qu'un, tant il étoit absorbé en Dieu, et attentif à ce qu'il voyoit. Après avoir mangé trois mois dans le noviciat, il ne se souvenoit pas comment les tables étoient disposées; et lui ayant été commandé d'aller chercher un livre qui étoit en la place du recteur, il demanda en quel lieu il s'asseyoit.

Le sacristain lui enjoignit un jeudi-saint de se tenir auprès du monument pour moucher les cierges et les flambeaux allumés devant le très-saint Sacrement. Il se tint là plusieurs heures à genoux sans lever les yeux, ni considérer l'ornement et la richesse du monument. On lui demanda depuis ce qu'il lui en sembloit; il répondit qu'il ne l'avoit pas regardé, n'estimant pas qu'il lui fût permis, parce que le sacristain ne lui avoit laissé le soin que des cierges.

Il eut une autre fois un grand scrupule, en pensant que ses yeux avoient vagué ça et là deux ou trois fois, pour regarder ce que faisoit un Frère qui étoit assis à table auprès de lui: et rendant compte de ce scrupule au maître des novices, il lui dit que c'étoit le premier qu'il avoit eu de la vue depuis qu'il étoit entré en la Compagnie. Son oreille ne s'ouvroit jamais non plus aux nouvelles ni aux choses inutiles. Il sembloit qu'il eût totalement perdu le goût; car il ne savouroit point la viande, et ne discernoit pas si elle étoit bonne ou mauvaise; il parloit peu, et fort à propos.

Par-dessus tout il étoit véritable et sincère en ses paroles, disant que la duplicité, l'artifice ou la feinte faisoient perdre la communication et le commerce humains, et étoient un poison pour la simplicité religieuse. Il mortifioit ses sens et sa chair avec des disciplines, des cilices, des jeûnes au pain et à l'eau, et d'autres austérités corporelles. Il alloit volontiers par la ville de Rome mal vêtu, demander l'aumône, la besace sur le dos: et étant interrogé

s'il ne ressentoit point quelque répugnance à cela, il répondit que non, parce qu'il se représentoit devant les yeux Jésus-Christ abattu et humilié pour nos péchés, et la récompense éternelle qu'il donne pour ce qui est fait pour l'amour de lui. Il prenoit le même plaisir d'aller aux fêtes catéchiser dans les rues de Rome les pauvres et les laboureurs, et servir aux hôpitaux, où il secouroit toujours les malades les plus infects et les plus misérables, donnant en toutes choses l'exemple d'une parfaite obéissance, humilité et charité.

Notre Louis vécut ainsi au noviciat en grande opinion de sainteté à Rome et à Naples; et depuis étudiant aux collèges de Rome et de Milan, il augmenta tous les jours en vertu et en perfection : de manière qu'un de ses compagnons qui demeura deux ans dans une même cellule avec lui, et qui avoit charge de remarquer ses fautes et de l'en avertir, ne put jamais le reprendre d'aucune chose.

Il étoit si adonné à l'oraison, qu'il sembloit que c'étoit toute sa vie, se rendant soigneux de n'y manquer pas d'un seul point, disant ordinairement que celui qui n'est pas homme d'oraison et de recueillement, ne parviendra jamais au haut degré de la sainteté, ni ne triomphera parfaitement de lui-même; que tout le trouble, le mécontentement et l'immortification que l'on voit aux religieux, ne vient que par faute de s'exercer en la méditation et en l'oraison, qu'il appeloit le chemin de la perfection. Son plaisir étoit d'être au temps assigné à l'oraison : avant que d'y entrer il se préparoit et se recueilloit en lui-même, tâchant d'avoir l'âme tranquille et libre d'inquiétudes et de désirs inutiles.

La nuit, avant que de se coucher, il employoit quelque temps à ordonner la méditation du lendemain au matin. Quand on sonnoit l'oraison, il s'agenouilloit aussitôt avec le plus grand respect qu'il pouvoit, demeurant si attentif à sa méditation, que de peur de s'en distraire, il n'eût pas voulu remuer, quoiqu'il en eût besoin; aussi souvent cette attention d'esprit le débilitoit-elle tellement, qu'après l'oraison il ne se pouvoit lever debout. D'autres fois il étoit si abstrait (spécialement quand il contemploit les attributs divins) qu'il ne savoit où il étoit, jusqu'à ce que, comme un homme hors

de soi, il fût rentré en lui-même : de sorte que durant son noviciat, il n'aperçut jamais le Frère qui a charge de visiter ceux qui sont en oraison, ni ne remarqua que pas un fût entré dans sa cellule.

Il avoit le don des larmes, qu'il répandoit si abondamment, que ses supérieurs furent contraints de l'obliger à les retenir, à cause du préjudice qu'elles pouvoient faire à sa santé. Il étoit tellement maître de son imagination, qu'il n'étoit point distrait en son oraison ; de manière qu'étant interrogé touchant ce point, en rendant compte de sa conscience, il répondit simplement que toutes les distractions qu'il avoit souffertes en son oraison en six mois, ne sauroient avoir duré le temps d'un *Ave Maria*. Il recevoit aussi en l'oraison vocale plusieurs goûts et sentiments spirituels ; même quand il disoit les psaumes, Dieu lui donnoit des affections si suaves et si véhémentes, qu'il n'eût pu prononcer le nom de psaume.

Il étoit très-dévoit à la sainte Passion de Notre-Seigneur, et s'attendrissoit à méditer les sacrés mystères de notre rédemption. Il avoit une particulière affection aux saints anges, notamment à celui qui le gardoit ; et il écrivit une dévote méditation, qui a été imprimée avec celle du Père Vincent Bruno, de notre Compagnie, sur l'excellence des saints anges.

La dévotion cordiale qu'il portoit au saint Sacrement de l'autel étoit telle et si notoire, que l'on fut d'avis de le peindre à genoux, adorant l'Hostie consacrée. De cette dévotion naissoient des goûts et des sentiments admirables qu'il recevoit en la sainte Communion. Il visitoit plusieurs fois le jour le très-saint Sacrement, et le jour avant la communion il ne parloit d'autre chose que de ce sacré mystère, avec tant de ferveur, que d'autres prêtres tâchoient alors de l'ouïr. Dès son enfance, il s'étoit dédié à la très-sainte Vierge, et l'avoit prise pour son avocate spéciale, lui offrant sa virginité.

La mortification, qui est sœur germaine de l'oraison, accompagnoit cette continuelle dévotion et cette familiarité singulière avec Dieu. Il étoit tellement enclin aux pénitences corporelles, que si les supérieurs ne l'eussent retenu, il eût encore davantage abrégé

sa vie, d'autant que la ferveur l'emportoit à des austérités qui surpassoient ses forces; car il étoit si débile, que la plupart des Pères l'en blâmoient, et lui en faisoient scrupule, disant qu'il se tuoit : à quoi il répondoit qu'il représentoit son désir à ses supérieurs, que quand ils lui accorderoient ce qu'il demandoit, il n'y alloit point de sa conscience à l'accomplir; s'ils l'en éconduisoient, il offroit son désir à Dieu, ajoutant que la plupart des Pères qui lui conseil-loient de se modérer en ses pénitences, n'en usoient pas de même en leur endroit, et qu'il aimoit micux imiter leurs exemples que de suivre leurs conseils. Il disoit encore qu'il étoit un fer dur et tortu, qui étoit venu en religion comme à une fournaise, pour être amolli et redressé avec le marteau de la mortification et de la pé-nitence; que le temps de la faire est celui de la jeunesse, où l'homme est vigoureux et sain avec des forces corporelles, d'au-tant que la vieillesse est accablée de maladie, et tellement affoiblie, qu'elle n'en sauroit faire.

Étant à l'article de la mort, après avoir reçu le saint Viatique, il déclara, en présence de plusieurs Pères, qu'il ne faisoit scrupule que des pénitences qu'il avoit omises à faire, ayant exécuté les autres plus par obéissance que de sa propre volonté. Si les supérieurs lui refusoient quelque pénitence, il tâchoit à la compenser par une action spirituelle, et ne laissoit échapper aucune occasion de mortifier son corps soit à marcher ou à se tenir debout, ou assis, cherchant quelque sorte d'incommodité.

Que dirai-je de la mortification intérieure de toutes ses passions, où il ne ressentait guère de difficulté; car il étoit si résigné, qu'il sembloit n'avoir aucune passion; à quoi il fut aidé par le soigneux et fréquent examen de tous les mouvements de son âme. Lorsqu'il s'apercevoit être tombé en quelque faute, au lieu de s'affliger ex-trêmement, il s'humilioit aussitôt devant Notre-Seigneur, le sup-pliant de lui pardonner, attendu qu'il se proposoit de s'amender. Il disoit que, quand quelqu'un tombe en faute et qu'il s'en attriste trop, c'est signe qu'il ne se connoit pas bien, et ne se souvient pas qu'il est composé d'une terre qui ne sauroit produire que des char-dons et des épines. Il eût voulu être publiquement repris de ses

fautes, qu'il donnoit par écrit à ses supérieurs pour s'en faire blâmer.

Bien que la mortification de son corps et de toutes ses passions fût extrême, néanmoins il s'étudia particulièrement à vaincre l'orgueil avec les désirs d'honneur et de vanité, embrassant l'humilité, mère de toutes les vertus. On trouva après sa mort ce qu'il avoit écrit de cette vertu, et des sujets qu'a l'homme de s'humilier. Il ne fit jamais chose, ni ne dit mot, qui pût de près ni de loin tomber à sa louange; tant s'en faut : par un merveilleux silence, il couvroit ce qui étoit louable en lui, rougissant quand on parloit bien de ses actions. Il prêcha au réfectoire un sermon dont chacun fut fort édifié : un Père l'en ayant loué en sa présence, il demeura aussi confus que les autres sont contents d'ouïr des louanges.

En la maison et au dehors, il cédoit toujours la première place, même aux Frères lais et au cuisinier, quand ils se trouvoient avec lui. Il conversoit souvent avec les Frères lais et les plus simples de la maison. Quand il se mettoit à table, il prenoit ordinairement le bas bout. Comme il étoit maladif et de petite complexion, les supérieurs lui ayant ordonné de s'asseoir à la table des convalescents, il les voulut persuader par plusieurs raisons qu'il ne devoit pas jouir de ce privilège, et qu'il pouvoit suivre la communauté. Il lui en arriva autant pour sa chambre; car lui en ayant été donné une à lui seul, à cause qu'il avoit besoin de repos, et étoit indisposé, voyant que les autres étudiants avoient des compagnons en leur chambre, il fit instance pour en avoir un, suppliant que l'on n'usât point de singularité envers lui.

Souvent il alloit dans Rome avec une soutane rapiécée, le panier au bras et la besace sur les épaules, demandant gaiement l'aumône; et il n'y avoit office si abject dans la maison qu'il ne désirât plus fort que les ambitieux ne recherchent les honneurs et les dignités. Certains jours de la semaine, au matin et au soir, il servoit à la cuisine et au réfectoire, ôtant les plats et ramassant les restes pour les pauvres : lui-même les leur distribuoit avec beaucoup d'humilité et de charité. Il prenoit plaisir à balayer sa chambre et les autres lieux qu'on lui ordonnoit.

Cette humilité engendrait une exacte obéissance, laquelle fut si parfaite en lui, qu'il ne se souvenoit jamais d'avoir transgressé la volonté et l'ordre de ses supérieurs, ni avoir eu aucune inclination, ou premier mouvement, contre ce qu'ils lui prescrivoient : de manière qu'en tout il avoit le même vouloir, sentiment et jugement que ses supérieurs. Sans rechercher la cause pour laquelle ils ordonnoient cela, il suffisoit que les prélats l'eussent enjoint, pour l'exécuter; il ne s'informoit point s'ils étoient grands ou petits, savants ou ignorants, saints ou imparfaits, nobles ou roturiers; se contentant pour leur obéir entièrement de savoir qu'ils étoient vicaires de Dieu.

Il s'étudioit même plus à obéir et à respecter les petits supérieurs, voire les Frères laïcs, qui, à cause de leur office, avoient quelque supériorité; et il disoit que quiconque obéit en cette façon a du plaisir en l'obéissance et est assuré de recevoir la récompense que Dieu a promise aux vrais obéissants. Il imputoit à lâcheté de courage, qu'un homme se soumit à obéir à un autre homme pour quelque respect humain, plutôt que par la seule raison que le supérieur nous tient lieu de Dieu. Il ajoutoit que les prélats mêmes, quand ils commandoient quelque chose à leurs sujets, ne leur devoient représenter aucun respect humain, mais le seul service ou la plus grande gloire de Dieu, pour les détacher des affections humaines, et les encourager à chercher plutôt la gloire de Dieu que leur intérêt particulier, ce qui est le but de la religion. Quand le supérieur le reprenoit, il se découvroit, tenant la vue basse et écoutant avec respect ce qu'il lui disoit, sans aucune excuse ni répugnance.

Sa vigilance à observer les règles étoit si exacte, qu'il ne se souvenoit pas d'en avoir violé aucune. Étant allé visiter un cardinal qui le pria de dîner chez lui, il lui répondit que cela étoit contre sa règle, et qu'il ne le pouvoit faire; ce dont le cardinal fut si édifié, que depuis, quand il lui demandoit quelque chose, il ajoutoit toujours : *Si ce n'est point contre votre règle.*

Un compagnon de sa chambre lui demanda une demi-feuille de papier pour écrire une lettre; il douta s'il la lui pouvoit donner

sans permission; il sortit de sa chambre, feignant autre chose pour obtenir cette permission, et l'ayant eue, il la lui donna.

Son maître de théologie lui dit un jour de lire un passage de saint Augustin : il lui ouvrit le livre et lui montra l'endroit, il lut toute la page et n'osa tourner le feuillet pour achever de lire quelques lignes qui restoient, à cause de sa grande humilité, parce que son maître ne le lui avoit pas dit.

Il aimoit la sainte pauvreté, avec laquelle il se réjouissoit mieux que ne font les avaricieux avec leurs écus. Lorsqu'il étoit au monde grand seigneur, il prenoit plaisir à porter des habits raccommodés, et se fâchoit d'en prendre de neufs, quoique son maître l'en reprit et lui dit qu'il se déshonoroit avec ceux de sa maison; ce dont il ne se soucioit guère.

Il abhorroit en la religion toute sorte de propriété. Il n'avoit aucune peinture ni figure que deux images de papier, l'une de sainte Catherine, à cause qu'il entra en religion le jour de sa fête; l'autre de saint Thomas d'Aquin; lesquelles on lui avoit fait accepter, comme par force, avec le congé des supérieurs.

Il écrivit quelques matières en théologie, où il y mit de ses conceptions, qu'il donna depuis au supérieur; étant interrogé pourquoi il les lui donnoit, vu qu'il en avoit affaire, il répondit que c'étoit à cause qu'il y avoit de l'affection particulière, comme à une chose qui provenoit de son talent.

Depuis son entrée en la Compagnie, il ne se voulut plus servir du bréviaire qu'il y avoit porté, à cause qu'il étoit beau. Durant son étude, on lui donna une somme de saint Thomas, qui étoit dorée sur tranche; il n'eut de cesse qu'on ne la lui eût changée contre une vieille.

Les supérieurs ayant désiré qu'il fût seul en une cellule à cause de son indisposition, il obtint qu'on lui en donnât donc une étroite, obscure et basse, qui étoit sous un escalier, dans laquelle il avoit de la peine à se tenir et qui sembloit plutôt un tombeau de mort que la demeure d'un vivant. Tout son plaisir étoit de n'avoir rien, de ne rien souhaiter, et d'être dénué de toutes choses : car par ce moyen il étoit au-dessus de tout et possédoit Dieu.

Quand on lui donnoit un bonnet ou un habit, il ne disoit jamais qu'il étoit trop long, ou trop court, ou trop étroit : si le tailleur lui demandoit si cela lui alloit bien, il répondoit toujours oui. Il étoit merveilleusement content quand on lui donnoit le pire et réputoit cela à une très-particulière faveur de Dieu.

Il retourna en la maison de sa mère pour une certaine occasion; et ayant besoin de se vêtir à cause de l'hiver, on ne put gagner sur lui qu'il prît de sa mère les hardes qui lui étoient nécessaires; mais il envoya demander au rector du collège de la Compagnie de Brescia quelques vieux haillons pour se couvrir. On eut bien de la peine à lui persuader de recevoir de sa mère une camisole et une chemise blanche qu'elle lui donna par aumône, comme à un pauvre. Il ne permettoit pas que les serviteurs de sa mère fissent son lit; il le faisoit, et aidait son compagnon à faire le sien : néanmoins les serviteurs le prévenoient quand ils pouvoient.

En ce voyage il fut honorablement reçu d'Alphonse de Gonzague, son oncle, et logé en une chambre fort belle; alors se tournant vers son compagnon, il lui dit : *Dieu nous veuille aider cette nuit; où est-ce que nos péchés nous ont réduits? Hélas! que nous serions bien mieux en nos pauvres lits.* Et cheminant parmi les glaces et les froidures (qui sont rigoureuses en Lombardie), où il souffroit tant que les mains lui gérçoient, il ne vouloit porter ni manchon ni gants, afin de souffrir davantage.

Il étoit extrêmement chaste, et on est certain qu'il se maintint toujours en sa pure virginité du corps et de l'esprit, si bien qu'il paroisoit plutôt un ange qu'un homme.

Le bienheureux Louis monta par ces degrés au comble de la perfection et à la cime de toutes les vertus, qui est la charité. Il aimoit uniquement Notre-Seigneur, étant toujours attaché à lui. Quand on parloit de Dieu en sa présence, on le voyoit tout changé et attendri, en quelque temps et lieu que ce fût. Mangeant une fois au réfectoire, il ouït lire quelques traits de l'amour divin, qui l'embrasa si promptement, qu'il ne put achever son dîner: il avoit la poitrine et le visage tout en feu, et les yeux baignés de larmes.

Cette charité et cet amour de Dieu produisoient en lui un grand

amour du prochain. Il sollicitoit d'être envoyé souvent aux hôpitaux pour servir les malades. Quand il y alloit, il faisoit leurs lits, leur donnoit à manger, leur lavoit les pieds et balayoit la chambre où ils étoient couchés, s'employant gaiement aux plus vils offices de la maison. Il prenoit grand plaisir à visiter les malades et à les consoler. Quand le mal de tête l'empêchoit d'étudier, il les servoit et aidait l'infirmier en tout ce qu'il lui commandoit.

Durant ses études, il souhaita fort qu'au temps de la récréation du collège, où les écoliers communiquent ensemble, ils devisassent toujours des choses spirituelles; il fit tant par son exemple et son industrie, joint à la bonne disposition et au désir que chacun avoit de la perfection, que cette coutume fut introduite, au grand avancement des Pères et des Frères de la Compagnie.

Il étoit extrêmement jaloux du salut des âmes, et fût de bon cœur allé aux Indes, pour s'employer à les convertir et à les attirer à la connoissance de Dieu, comme il avoit désiré pendant sa vie, si les supérieurs l'eussent jugé à propos. Étant tombé en la maladie dont il mourut, en servant les pestiférés, il ouït dire que l'on redoutoit cette année-là que la contagion ne se mit dans Rome; ce qui lui fit faire vœu (avec la permission du général) de servir les malades de la peste, s'il retournoit en santé.

Il n'étoit pas seulement orné de ces grandes vertus, mais aussi d'une singulière prudence, qui fut d'autant plus admirable en lui, qu'à cause de son peu d'âge il ne pouvoit avoir acquis l'expérience qui est ordinairement mère de la prudence. Il la fit paroître en un affaire fort embrouillée, dont on ne put trouver d'autre issue qu'en la mettant entre ses mains. C'étoit un procès entre le duc de Mantoue et le marquis de Castiglione, frère de saint Louis. Le premier prétendoit que l'État de Solforino lui étoit échu par la mort d'Horace Gonzague, son oncle, lequel de droit appartenoit au marquis; mais son oncle en avoit disposé par son testament en faveur du duc, qui en avoit aussitôt pris possession. Chacun avoit sa probité en telle estime, que quand il fut dans l'État de Castiglione pour ce sujet-là, tout le peuple alla au-devant de lui, et plusieurs s'agenouillèrent et le vénérèrent comme un saint, pleurant

leur malheur de n'avoir pas mérité un tel seigneur. Sa mère même ne le reçut pas en qualité de mère, mais le révéra comme un saint, l'ayant tenu pour tel dès son enfance, où elle l'appeloit son ange. De plus, son frère ayant une mauvaise compagne, au grand scandale de ses vassaux, il la lui fit épouser.

Il avoit une si singulière confiance en la providence paternelle de Notre-Seigneur, qu'il confessoit lui-même n'avoir jamais recommandé chose à Dieu, grande ou petite, qu'il n'en eût eu un bon succès, quoiqu'elle fût difficile et désespérée de plusieurs.

Ces affaires étant expédiées après avoir demeuré quelque temps au collège de la Compagnie de Milan, où Dieu lui révéla qu'il le retireroit bientôt de ce monde, il retourna fort joyeux à Rome avec cette nouvelle et ces arrhes du ciel; il étoit tellement mort à toutes les choses de la terre, qu'il sembloit n'y avoir plus de vie.

L'an 1591, Rome fut affligée de mortalité : le Père général et les autres Frères de la Compagnie tâchèrent de secourir les pauvres en cette affliction extrême; outre les grandes aumônes qu'ils leur procurèrent, ils établirent un hôpital pour retirer et panser les malades, qui étoient en grand nombre et frappés de maux contagieux. Louis, extrêmement charitable, importuna tant les supérieurs, qu'ils lui permirent de servir les pauvres; ce qu'il faisoit avec tant de dévotion, d'humilité et de charité, qu'il s'approchoit toujours des plus dangereux et des plus infects. En ce travail il gagna le mal, comme plusieurs autres de la Compagnie qui en moururent aussi.

Sachant donc que Notre-Seigneur lui vouloit faire la faveur de le délivrer de la prison de ce corps mortel, il s'en réjouit infiniment, et l'en remercia. Son mal s'étant relâché, il lui resta une fièvre lente qui lui dura trois mois. Durant ce temps-là, il ne désiroit ouïr parler d'autres choses que de celles du ciel, où il avoit attaché son cœur. Notre-Seigneur lui déclara le jour de son décès, ce dont il chanta le *Te Deum*; et il dit clairement quelques jours auparavant qu'il mourroit à l'octave de la fête du Saint-Sacrement.

Le matin et tout le jour de l'octave, il sembla se porter mieux. Comme les infirmiers et d'autres Pères lui disoient : *Vous n'avez*

garde de mourir aujourd'hui, vous allez vous guérir; il répondit : Le jour n'est pas encore passé, je mourrai cette nuit.

Le soir étant venu, le Père provincial le vint visiter, et lui demanda : *Eh bien ! Frère Louis ?*

— *Nous allons, mon Père,* répondit-il.

— *Où ?* dit le provincial.

— *Au ciel; j'espère en la miséricorde de Dieu, que si mes péchés ne m'en empêchent, j'y serai bientôt.*

Le Pape Grégoire XIV lui envoya sa bénédiction avec l'indulgence plénière.

Étant à la fin de sa vie, il désiroit encore prendre une discipline, ou (à cause qu'il étoit foible) qu'un autre la lui donnât, ou à tout le moins mourir à terre, ce dont il supplia le Père provincial, tant il avoit de ferveur.

Enfin, après avoir pris congé des Pères et des Frères, il rendit son âme à son Créateur, en invoquant le saint nom de Jésus, sur la fin du jeudi, octave du très-saint Sacrement, et le 20 de juin 1591, âgé de vingt-trois ans trois mois et onze jours; il avoit demeuré en la Compagnie cinq ans et presque sept mois.

On lui trouva des durillons aux genoux, provenus de la grande habitude qu'il avoit de s'agenouiller dès son enfance, pendant qu'il prioit Dieu. On trouva aussi un crucifix de cuivre sur son estomac, qu'il avoit porté toujours sur lui.

Il fut enterré en l'église de l'Annonciation du collège romain. Il fut placé dans un cercueil en la chapelle du Crucifix; mais en l'an 1598 il fut mis en un lieu plus éminent : enfin le 13 de mai de l'an 1603, il fut solennellement transféré en la grande chapelle de la même église, qui est dédiée à Notre-Dame, et posé dans l'épaisseur du mur, auprès de l'autel, du côté de l'Évangile. Cette translation fut fort célèbre, à cause des grands miracles que Dieu opéroit par lui en divers lieux, et des vœux que l'on apportoit à son tombeau. Ce qui a été si notoire à Rome, que Paul V, au mois de septembre 1607, ordonna que l'on fit l'enquête pour sa canonisation.

Entre les miracles que Notre-Seigneur a opérés par l'intercession

de saint Louis, en l'État de Castiglione, on en compte quarante-quatre, et il y a presque quatre cents vœux devant son autel, avec douze lampes qui sont toujours allumées, sans la cire que le peuple offre continuellement à son honneur.

Notre-Seigneur s'est aussi montré dans plusieurs autres endroits merveilleux en ce saint jeune homme, rendant la santé à grand nombre de malades atteints de fièvres malignes, du mal des yeux, de surdité, de maux de cœur, de bras, de jambes, de rhumatismes, bref de plusieurs autres telles maladies.

En l'an 1593, sa mère étant en danger de mort, après avoir reçu les saints sacrements de confession, de communion et d'extrême-onction, son fils lui apparut resplendissant et glorieux. Sa présence l'encourageant, elle commença à pleurer doucement, et retourna en santé. Ce fut le premier miracle que Dieu fit par le bienheureux Louis après sa mort.

J'ajouterai celui du duc de Mantoue, qui étant venu à Rome en l'an 1605, visita le tombeau de son cousin Louis, et en reçut quelque relique de la main de François de Gonzague, son frère, alors ambassadeur de l'empereur. S'en étant retourné par Florence à Mantoue, il eut un mal de genoux dont il étoit souvent attaqué et longtemps tourmenté; mais il en guérit soudain, en y appliquant cette relique, ainsi qu'il l'écrivit depuis au marquis François, lui mandant des nouvelles de son retour.

Notre saint avoit aussi le don de prophétiser; car il prédit à sa mère que François relèveroit leur maison, encore qu'il eût d'autres frères devant lui, ce qui arriva.

Le cardinal Bellarmin, qui l'avoit pratiqué familièrement et étoit son confesseur, déposa avec serment qu'il croyoit qu'il n'avoit jamais péché mortellement, et que dès l'âge de sept ans, où Louis disoit s'être converti, il avoit mené une vie si parfaite, qu'il n'avoit pas senti les aiguillons de la chair. Il ajoutoit qu'en l'oraison et en la contemplation, d'ordinaire il ne recevoit aucune distraction; que c'étoit un miroir d'obéissance, d'humilité, de mortification, d'abstinence, de prudence et de pureté. Bref qu'aux derniers jours de sa vie la gloire des bienheureux lui fut représentée pendant une nuit,

avec une si grande consolation, qu'ayant duré quasi toute la nuit, il ne pensoit pas qu'il y eût un demi-quart d'heure ; qu'il croyoit que le bienheureux Louis alla droit au ciel et se faisoit scrupule de prier Dieu pour lui, craignant de faire injure à la grâce divine qu'il avoit connue en lui. Qu'au contraire il ne faisoit aucune difficulté de se recommander à ses prières, où il se confioit beaucoup.

Ce témoignage est du vénérable cardinal Bellarmin, homme, outre son éminente dignité, admiré de tout le monde par ses lettres et par l'intégrité de sa vie, duquel et des autres Pères confesseurs du bienheureux Louis, on a su les choses secrètes qui sont contées dans sa vie.

LA VIE DE SAINT LEUFROI,

ABBÉ.

AN 738.

Jean VI, pape. — Justinien II, empereur.
— Childebert II, roi.

Saint Leufroi étoit un bon abbé de l'Ordre de Saint-Benoît en Normandie. Il étoit Normand d'extraction, natif du diocèse d'Évreux, issu de parents nobles et riches, qui étoient chrétiens et vivoient en la crainte de Dieu. Le cardinal Baronius, en ses *Annotations sur le Martyrologe romain*, dit qu'il florissoit sous l'empire de Justinien II et de ses successeurs, sur la fin du septième siècle, ou sur le commencement du huitième : ce qui est conforme au bréviaire de Paris, qui nous enseigne que saint Leufroi gouvernoit

son monastère sous le règne de Childebert II et de Chilpéric II, rois de France.

Après que saint Leufroi eut atteint l'âge de discrétion, il souhaita de s'adonner à l'étude des sciences, afin de se rendre capable de servir Dieu en l'Ordre ecclésiastique; mais ses parents, le destinant aux charges et aux honneurs de ce monde, le divertissoient de ce dessein de tout leur possible; si bien qu'il fut réduit à ce point que de s'enfuir de la maison de son père. Il s'en alla premièrement à Évreux, où il fit un bon commencement en ses études, qu'il vint ensuite achever en la ville de Chartres. Là, Dieu lui donna tant de lumières dans la connoissance des lettres, que, surpassant tous ses compagnons en capacité, il attira sur lui leur envie. Se voyant donc ainsi avancé, il résolut de s'en retourner en son pays, et voulant effectuer son premier dessein, il se retira en un lieu à l'écart, où il fit bâtir un petit ermitage, afin qu'étant délivré du tracas du monde, il pût vivre avec plus de facilité en toute austérité et abstinence.

Mais le diable, pour troubler le repos du saint ermite, et rompre en même temps le cours de ses vertus, qui augmentoit merveilleusement, suscita contre lui l'évêque d'Évreux, et lui mit en tête de rabattre l'audace de ce jeune homme, qui s'étoit établi dans son diocèse sans sa permission, et qu'il ne devoit pas souffrir cette entreprise contre son autorité. Cet évêque s'appeloit Désir, et avoit succédé à saint Aquilin dans le gouvernement de l'Église d'Évreux. Incontinent l'évêque dépêcha de ses gens vers lui, avec un cheval pour le lui amener. Mais Notre-Seigneur, qui tenoit saint Leufroi sous sa protection, fit paroître son innocence à l'évêque aux dépens du cheval : car étant arrivé en la maison de l'évêque, il n'eut pas plutôt mis pied à terre que le cheval, en la présence de l'évêque, tomba roide mort. Ce que l'évêque considérant, il reconnut sa faute et l'innocence de saint Leufroi, et après lui avoir demandé pardon, il le renvoya en sa solitude pour y continuer la vie qu'il avoit commencée, selon qu'il désiroit.

Depuis, l'éclat des vertus de saint Leufroi brillant par tout le pays circonvoisin, il fut fait abbé d'un monastère de l'Ordre de

Saint-Benoît, qui avoit été premièrement bâti par saint Ouen, archevêque de Rouen, sur la rivière d'Èvre, proche d'Évreux, à l'honneur de la sainte Croix, et qui depuis a toujours été appelé *la Croix-Saint-Leufroi*, en témoignage de la sainteté de notre saint, qui en fut abbé. Il gouverna ce monastère l'espace de quarante-huit ans, pendant lesquels il se rendit admirable par le soin, la vigilance et la douceur qu'il apportoit au gouvernement de ses religieux, jusque-là que, craignant que par la succession de temps il n'y arrivât quelque refroidissement de charité, il enrichit et dota ce monastère de plusieurs beaux revenus pour son entretien.

Pendant ce temps, Dieu l'honora du don de faire des miracles. Il arriva que quelques laboureurs, peu soucieux de l'observation du saint dimanche, labouroient un champ qui n'étoit pas éloigné du monastère. Le saint abbé, en étant averti, s'y transporta aussitôt pour les faire cesser; mais sur quelque mépris qu'ils témoignèrent de ses avertissements, il maudit ce champ, priant Dieu que le labeur qu'ils faisoient leur fût inutile, afin que par leur propre intérêt ils reconnussent davantage l'énormité de leur péché. Chose remarquable! cette terre, non-seulement fut rendue infertile cette année-là, sans apporter autre chose que des ronces et des chardons, mais encore depuis et jusqu'à présent elle porte toujours les marques de sa malédiction, et paroît comme un petit désert.

Il y avoit un religieux en son monastère qui, par un secret jugement de Dieu, tomba en la possession du diable; de sorte que c'étoit pitié de voir le cruel traitement qu'il lui faisoit. Le saint abbé, touché de compassion pour ce pauvre religieux, se mit en prières, et ayant obtenu sa délivrance de Dieu, il lui envoya pour sauvegarde son bâton contre le diable, si bien que cet ennemi malin n'osa depuis l'incommoder en aucune manière.

Il se trouva encore que le feu, ayant pris au monastère, l'avoit embrasé de telle façon qu'il le menaçoit d'une entière destruction. Saint Leufroi eut recours à Dieu par le moyen de l'oraison, remède dont il se servoit contre toute sorte de mauvais accidents : au

même instant un grand vent s'éleva de l'autre côté, qui rejeta les flammes hors du monastère et le préserva d'un plus grand mal.

Enfin saint Leufroi, étant cassé de vieillesse et fort débile, après tant d'austérités qu'il avoit exercées, fut atteint d'une maladie dont bientôt il mourut. Se voyant proche du temps où il lui falloit aller rendre compte de toute sa vie devant le grand Juge des vivants et des morts, il se voulut munir de la faveur des fidèles, envoyant partout visiter les saints lieux, se recommander aux prières des saints et de tous les gens de bien : de sorte qu'après avoir fait toutes les préparations requises pour ce départ et s'être muni des sacrements de l'Église, il rendit son âme à Dieu, son créateur, le vingt-unième jour de juin.

Il fut honorablement inhumé en l'église de Saint-Paul, qu'il avoit fait bâtir. Mais quelque temps après, l'évêque de Dole, avec l'abbé du monastère *la Croix-Saint-Leufroi*, levèrent son corps du tombeau où il avoit été mis, et le transportèrent en la vieille église de Sainte-Croix du monastère; depuis encore il a été apporté en cette ville de Paris dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, où il repose à présent en grande vénération.

Plusieurs auteurs font mention de saint Leufroi, comme le Martyrologe romain et le cardinal Baronius en ses *Annotations sur le Martyrologe*. Usuard en son Martyrologe raconte qu'entre les miracles que Dieu opéra par lui, il fit miraculeusement sortir de la terre une fontaine. Le bréviaire de Paris rapporte en sa fête, qui se célèbre le 21 juin, la plupart de ses vertus et de ses actions miraculeuses en trois leçons. Pierre de Natales en décrit aussi une autre partie en abrégé, d'où M. René Benoît, docteur en théologie, a pris ce qu'il en a dit.

A Rome, sainte Démétrie, vierge, qui reçut la couronne du martyre sous Julien l'Apostat.

A Syracuse en Sicile, la fête des saints martyrs Ruffin et Maurice.

En Afrique, les saints martyrs Syriaque et Apollinaire.

A Mayence, saint Alban, martyr, qui, après de longs travaux et de rudes combats pour la foi de Jésus-Christ, mérita la couronne de vie.

Le même jour, saint Eusèbe, évêque de Samosates, qui, du temps de Constance, empereur arien, visitoit les églises de Dieu, déguisé en soldat, pour les confirmer dans la foi catholique. Ensuite sous Valence il fut relégué en Thrace. Mais du temps de Théodose, la paix ayant été rendue à l'Église, il fut rappelé de son exil; et comme il visitoit de nouveau les églises, une femme arienne lui ayant jeté d'en haut une tuile qui lui brisa la tête, il mourut enfin martyr. — Il étoit monté sur le siège de Samosates vers l'an 361, c'est-à-dire au moment de la plus grande puissance de l'hérésie arienne. Comme il avoit pris part à l'élection de saint Méléce, patriarche d'Antioche, et qu'il possédoit l'acte de son élection, les ariens voulurent le lui reprendre. On le menaça de lui couper la main, s'il ne consentoit à s'en dessaisir; mais présentant les deux mains, le courageux évêque répondit qu'il étoit prêt à les sacrifier l'une et l'autre plutôt que de commettre une injustice, en sorte qu'on perdit l'espérance de l'intimider. L'empereur Valens l'ayant condamné à l'exil, un officier arriva sur le soir, et prévint le saint évêque. « Gardez le secret de cet exil, répondit généreusement Eusèbe, le peuple prendroit les armes, et il pourroit vous en coûter la vie. » Il assista encore à l'office de nuit, pour mieux cacher son départ, et s'échappa avec un domestique fidèle, afin d'exécuter les ordres de l'empereur. Le lendemain le peuple courut en foule pour le ramener; mais on ne put l'y résoudre. « Il faut que j'obéisse, » disoit-il; et il obéit. Ce saint évêque étoit lié d'amitié avec saint Basile le Grand; et saint Grégoire écrit dans ses épîtres qu'il étoit la colonne de la vérité et la lumière de son temps.

A Icône en Lycaonie, saint Tércence, évêque et martyr.

A Pavie, saint Ursiscène, évêque et confesseur.

A Tongres, saint Martin, évêque.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Paulin, évêque de Nole. — Saint Alban, premier martyr
de la Grande-Bretagne.

Dix mille saints martyrs ; plusieurs saints martyrs de Samarie ; translation de saint
Flavien-Clément ; saint Nicéas, évêque ; saint Jean, évêque ; sainte Consorce,
vierge.

LA VIE DE SAINT PAULIN,

ÉVÊQUE DE NOLE.

AN 431.

Saint Célestin, pape. — Théodose II, empereur.
— Clodion le Chevelu, roi.

La vie de saint Paulin, évêque de la ville de Nole, est tirée de ses propres écrits, et de ce que saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin et saint Grégoire, Pape, docteurs de l'Eglise, ont écrit de lui, et de ce que Varane, qui se trouva à sa mort, saint Sévère-Sulpice, son contemporain, saint Grégoire de Tours et d'autres saints en rapportent.

Saint Paulin étoit François, natif de la ville de Bordeaux. Ses parents étoient de très-nobles et très-riches chevaliers romains, qui laissèrent de grands biens à leur fils. Étant jeune, il prit grand plaisir à l'étude des lettres humaines, et eut pour maître Ausone, poète fameux, et qui étoit le premier de son temps. Il se rendit si excellent, et son style étoit si rempli de sentences et de belles paroles, que saint Jérôme, après avoir lu une de ses oraisons qu'il

lui envoya pour la défense de l'empereur Théodose, le loue infiniment; il l'exhorte même de s'adonner à l'étude de l'Écriture sainte, afin que joignant les lettres humaines à la théologie, il obscurcit les autres écrivains ecclésiastiques par la splendeur de son éloquence; il ajoute ensuite ces mots : *Heureux Théodose d'être défendu par un orateur chrétien ! Vous faites éclater sa pourpre et avez consacré l'utilité de ses lois aux siècles à venir. Si maintenant que vous êtes nouveau guerrier, vos commencements sont si bons, que sera-ce quand vous serez devenu plus aguerrî ? Votre esprit est grand et abondant en paroles, votre phrase est nette et pure, et l'un et l'autre accompagnés de prudence.*

Saint Paulin fut marié avec une dame de bonne famille, nommée Thérésie. Il fut consul et préfet de la ville de Rome : chacun jetoit les yeux sur lui, tant à cause de sa race, de ses richesses et de ses dignités, que pour son savoir, sa rare modestie et ses bonnes mœurs. Il n'eut aucun enfant de sa femme : au contraire, ils s'adonnèrent tellement au recueillement et à la dévotion, qu'ils résolurent tous deux, d'un commun consentement, de se séparer et de vivre comme frère et sœur, pour s'employer entièrement à servir Dieu et à rejeter les plaisirs charnels.

Saint Paulin, étant en cette résolution, s'en alla à Barcelone en Espagne, où ayant demeuré quelque temps, il fut tellement sollicité de chacun, que l'évêque Lampie, contre la volonté du saint, le fit prêtre. Et encore que par humilité il désirât plutôt de commencer à servir à l'église de sacristain (ainsi qu'il écrit lui-même), néanmoins il baissa la tête, sachant que Dieu l'avoit ainsi ordonné. Depuis, il retourna en Italie avec Thérésie, sa bonne sœur : et passant par Milan, il communiqua ses désirs à saint Ambroise; par ses conseils, il poursuivit sa sainte résolution et s'embrasa de plus en plus en l'amour divin. Il vint à Rome, où il fut consolé et visité des bons, et persécuté de ceux qui n'étoient pas amateurs d'une si grande perfection.

Comme il avoit toujours porté une dévotion particulière au martyr saint Félix, évêque de Nole (auquel, en des vers qu'il lui dédie, il s'offre de le servir à balayer la porte de son église, d'y

veiller toutes les nuits, et d'y finir ses jours en cet exercice), il se détermina, du consentement de Thérasie, de vendre tous leurs biens, et des deniers qui en proviendroient, d'en faire bâtir une église à Fondi, et de distribuer le reste aux pauvres : demeurant eux deux les plus pauvres, logés en un champ de la ville de Nole, inconnus et solitaires, en habit et en profession de religieux. Ils l'étoient véritablement, et avec de si grands désirs d'agréer à Dieu et d'imiter la pauvreté de Jésus-Christ, qu'ils sembloient des anges en des corps humains.

Saint Paulin consulta saint Jérôme (qui étoit déjà vieux, et demouroit à Bethléem) sur ce qu'il devoit faire, et lui demanda s'il lui sembloit à propos qu'il allât vivre à Jérusalem pour jouir de ces saints lieux. Il lui fit réponse que pour lors il n'en eût pas été d'avis, parce que Jérusalem étoit pleine de bruit et de tumulte, mais qu'il demeurât en repos, et seul comme un moine en quelque lieu hors des villes, puisqu'il avoit mis le prix de ses biens aux pieds des apôtres ; pour nous apprendre que les richesses se doivent fouler aux pieds, et afin que vivant en silence et en humilité, il pût toujours négliger ce qu'il avoit une fois méprisé. Il lui décrit aussi la façon dont il doit vivre pour être un moine parfait.

Paulin et Thérasie demeurèrent quelque temps à Nole sans être connus, vivant des aumônes qu'on leur donnoit : mais quand on sut qui ils étoient, cet acte généreux fut admiré à Rome, en Italie, et par tout le monde. Car Paulin étant reconnu pour homme très-illustre, grandement riche et savant, qui n'étoit qu'en la fleur de son âge, doué de tous les biens de la fortune : quand on vint à savoir qu'il s'étoit réduit volontairement à une si basse condition, et qu'il avoit renoncé à tout ce que les hommes désirent naturellement, les enfants de ce siècle prirent de là sujet de le tenir pour un fou, et les serviteurs de Dieu de le révéler comme un saint.

Saint Ambroise, à propos du changement que fit saint Paulin, en parle fort avantageusement à son honneur. Plusieurs grands personnages qui vivoient alors, touchés d'un si rare exemple, contractèrent amitié avec lui. Saint Anastase, Pape, aussitôt qu'il fut assis dans la chaire de saint Pierre, écrivit aux évêques de la Cam-

panie, où saint Paulin s'étoit retiré, afin qu'ils fissent état de lui ; et saint Paulin étant venu à Rome visiter les corps des apôtres saint Pierre et saint Paul, il le reçut avec un honneur et une bénignité particulière. Les évêques d'Italie le vinrent voir, ceux d'Afrique lui envoyèrent un solennelle ambassade, et saint Augustin, qui fut son grand ami, lui écrivit plusieurs lettres, lui dédia le livre du *Soin qu'on doit avoir des morts*, et le pria de venir en Afrique pour la consolation de tous les prélats, qui désiroient de le voir. Il s'étoit caché, et Dieu le découvrit ; il fuyoit l'honneur et l'applaudissement des hommes, et l'honneur le suivoit comme l'ombre suit le corps ; il s'étoit fait pauvre pour Jésus-Christ, qui enrichissoit et ornoit son âme de toutes les vertus.

Quoique saint Paulin fût pauvre, il ne laissoit pas d'être si charitable, qu'il n'y avoit pauvre qui lui vint demander l'aumône, auquel il ne voulût donner plus qu'il n'avoit. Il en vint un le prier de le secourir, le saint dit à Thérasie qu'elle lui donnât ce dont il avoit besoin ; elle lui répondit qu'il n'y avoit qu'un pain à la maison : *Donnez-le lui*, dit-il, *Dieu nous pourvoira*. Thérasie, craignant que le pain ne faillit à saint Paulin, n'en voulut rien faire. Sur l'heure de dîner, il vint des mariniers lui dire qu'ils lui amenoient des bateaux de blé et de vin, mais qu'ils avoient été retardés, à cause qu'il s'en étoit perdu une barque. Thérasie étoit présente, et le saint lui dit : *Né vois-tu pas, ma sœur, que pour un pain que tu as refusé de donner, Dieu t'a ôté une barque de blé ?*

L'évêque de Nole étant mort, il fut élu en sa place. Il fut forcé d'accepter cette dignité d'évêque, et de faire l'office de pasteur en l'Eglise de Nole, qui étoit la principale de la province.

Saint Paulin commença à exercer sa charge de telle sorte, qu'encore que ses œuvres fussent auparavant éclatantes, il les obscurcit par la splendeur de celles qu'il fit depuis, comme le soleil efface la clarté des étoiles : car il ne désiroit pas d'être respecté comme un évêque, mais d'être aimé comme un père. Il consolait les affligés, il relevoit ceux qui étoient tombés ; il aidait les uns de ses conseils, les autres de ses aumônes, et tous de ses prières. Personne ne s'en alloit mal content de lui. Il étoit compatissant, mi-

séricordieux, humble et doux. Il édifioit tout le monde par sa sainte vie et par sa céleste doctrine.

Étant évêque, l'empereur Honorius l'appela pour assister à un concile qui s'assembloit touchant certaines affaires qui regardoient la tranquillité de l'Eglise, et lui écrivit une lettre à cette fin. Mais saint Paulin, qui étoit malade, n'y avoit pu aller. Il lui récrivit encore pour l'avertir que l'on avoit différé la conclusion du concile, et le prier de s'y trouver.

Il arriva encore deux autres particularités à saint Paulin, où il montra le grand amour qu'il portoit à la pauvreté, et son admirable charité envers son prochain; l'une est rapportée par saint Augustin, l'autre par le Pape saint Grégoire.

Après qu'Alaric, roi des Goths, eut pris et saccagé Rome, il passa avec son armée victorieuse vers le royaume de Naples, ravageant toutes les provinces par où il passoit. Son armée entra dans la ville de Nole, où ils prirent le saint évêque Paulin, afin d'avoir toutes ses richesses; mais le saint évêque leur répondit par cette prière qu'il fit à Dieu : *Seigneur, que je ne sois point tourmenté pour l'or ni pour l'argent, parce que vous savez où j'ai mis tout mon bien.* Sans doute, ainsi que dit saint Augustin, Paulin les avoit cachés en Dieu, ayant longtemps auparavant prédit les maux à venir, et averti chacun de s'approcher de lui, et de le faire gardien de leurs trésors.

Saint Augustin ajoute que saint Félix apparut à ceux de Nole, et qu'il les prit en sa protection.

Quelques années après, les Vandales vinrent d'Afrique, et couvrurent toute cette côte, la ruinèrent, et emmenèrent plusieurs bourgeois de Nole. Celui qui y reçut le plus de perte fut saint Paulin, parce qu'ils volèrent l'église et sa maison. Mais quoiqu'il eût été dépouillé, il donna tout ce qu'il put amasser pour secourir les captifs. Ne lui étant plus rien demeuré, le Pape saint Grégoire dit qu'une pauvre veuve s'adressa à lui, et le pria de lui donner quelque aumône pour racheter son fils, qui étoit esclave du gendre du roi des Vandales. Le saint répondit qu'il n'avoit plus de reste que lui-même, qu'elle le prit et le donnât au gendre du roi au lieu de

son fils, et que volontiers il demeureroit esclave en sa place. Elle pensoit qu'il dit cela en riant ; mais le saint par son éloquence lui donna de si belles raisons qu'il la persuada de le faire.

Ils passèrent donc tous deux en Afrique, où la veuve pria le gendre du roi de lui faire tant de faveur que de lui rendre son fils ; et voyant qu'il la refusoit, elle le supplia à tout le moins de le changer avec cet homme là présent, qu'elle lui offroit. Le Barbare le regarda, et le trouvant fort modeste et de bonne façon, il lui demanda s'il savoit quelque métier ; le saint lui répondit que non, excepté qu'il étoit jardinier. Il se contenta de cela, rendit l'enfant de la veuve, et envoya Paulin en une sienne maison pour cultiver son jardin ; celui-ci s'en acquittoit soigneusement, et il ne se passoit pas de jour qu'il n'envoyât à son maître quelque présent des herbes et des fleurs de son jardin. Le Barbare même prenoit plaisir de s'y aller promener, et entroit en discours avec son jardinier, le trouvant d'assez bon entretien ; de sorte que laissant ses amis, il venoit souvent parler avec lui, et l'interrogeoit de diverses choses, parce qu'il le trouvoit sage et prudent.

Cette familiarité alla si loin, qu'un jour Paulin dit à son maître, en grand secret, qu'il donnât ordre à ses affaires, parce que le roi son beau-père ne vivoit plus guère. Le gendre découvrit ce secret à son beau-père, et le roi eut envie de voir Paulin ; si bien que l'on trouva moyen de le faire venir tandis qu'ils dîneroient tous deux, comme lui faisant apporter quelque nouveauté de son jardin. Le roi, l'ayant vu, demeura froid, et dit à son gendre que la nuit auparavant il avoit vu en songe quelques juges, entre lesquels étoit ce jardinier, assis sur des sièges, et que par son commandement ils lui ôtoient le fléau qu'il avoit en la main. *Demandez-lui, dit le roi, en particulier et en vérité qui il est, parce qu'il est impossible qu'il ne soit autre que ce qu'il paroit extérieurement.*

Le maître le demanda à Paulin, et le pressa tellement, qu'encore qu'il le voulût celer, il lui dit qu'il étoit évêque. Son maître, apprenant cela, demeura fort étonné, et lui dit qu'il avisât ce qu'il désiroit, parce qu'il le vouloit renvoyer en son pays chargé de dons. Le saint ne lui demanda que les captifs de son évêché. Le

Barbare les fit tous chercher et mener en un vaisseau chargé de blé, où le saint évêque, victorieux de soi-même, du monde, des tyrans, du diable et de l'enfer, conduisant le triomphe de la charité, retourna à Nole, et fut reçu de son troupeau avec une grande allégresse. La mort du roi arriva peu de jours après.

Saint Paulin, s'exerçant aux œuvres de piété et au gouvernement de son Église, comme il faisoit auparavant, tomba malade d'un fâcheux mal de côté. Il fut visité par Symmaque et Benoît, évêques, qui le consolèrent fort. Il fit dresser un autel en sa chambre, et tirant des forces de sa foiblesse, il se leva de son lit, et dit la messe, assisté de ces deux évêques. Incontinent après il se recoucha et demanda : *Où sont mes frères?*

Un de ses serviteurs, pensant qu'il demandoit les évêques là présents, lui répondit : *Père, les voilà.*

Le saint répliqua : *Je ne demande que Janvier et Martin, qui m'ont parlé ici, et m'ont dit qu'ils reviendroient incontinent.*

Saint Janvier, qui fut évêque et martyr, est patron de la ville de Naples (où se montre aujourd'hui son chef et son sang, lequel étant approché près du chef se réchauffe et bouillonne par un continuuel miracle). Saint Martin étoit évêque de Tours, si renommé en l'Église par sa sainteté et par ses miracles; il avoit connu saint Paulin, et l'affectionnoit fort particulièrement. Ces deux saints vinrent visiter Paulin en sa mort, lequel commença à chanter ce psaume de David : *J'ai levé mes yeux vers les montagnes, etc.*

Il y avoit un prêtre nommé Postumien, fort affligé parce qu'il devoit quarante pièces d'argent des aumônes qu'il avoit faites par le commandement de saint Paulin, qu'il voyoit à l'article de la mort, sans avoir de quoi les payer. Il en parla à saint Paulin. Le saint, l'ayant ainsi ouï, lui répondit en souriant : *Ne vous tourmentez pas, mon fils Postumien, il se trouvera assez de quoi payer les dettes faites pour le bien des pauvres.* Et bientôt après on lui apporta une aumône de cinquante pièces d'argent, dont il fit donner deux au porteur, et du reste il en fit payer ses dettes, remerciant Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui.

Il passa la nuit avec de grandes douleurs, et le lendemain il dit Matines. Après avoir exhorté ses prêtres à servir Notre-Seigneur, à s'entr'aimer et à nourrir la paix entre eux, il se mit en oraison, gardant le silence jusqu'à l'heure de vêpres; puis, comme réveillé du sommeil, voyant la nuit approcher, et qu'il étoit temps d'apporter de la lumière, il entonna d'une voix douce et basse ces paroles : *J'ai préparé une lampe à mon Christ*; et après avoir médité et prié jusque sur les quatre heures de nuit, étant environné de gens qui attendoient son bienheureux trépas, la chambre où il étoit commença à trembler. Tous les assistants s'étonnèrent et tombèrent sur le carreau tout éperdus, criant à Dieu miséricorde : et le saint avec ce bruit, qui ne fut entendu en aucun endroit du logis, qu'en sa chambre seule, trépassa le 22 de juin (jour où l'Église célèbre sa fête) l'an de Notre-Seigneur 431, sous les empereurs Théodose le Jeune et Valentinien.

Quoique saint Paulin fût si savant et si éloquent, sa grande humilité fut cause qu'il se jugea indigne de se mêler d'interpréter l'Écriture sainte. Il écrivit des vers et des épîtres excellents, sans les divulguer, ni les garder, sinon que par l'industrie de saint Amand, évêque de Bordeaux, son ami, elles furent recueillies et conservées jusqu'à nous. Car le saint étoit si éloigné de soi-même et de toutes les choses du monde, et si attaché au ciel, qu'il confesse n'avoir pas mémoire des épîtres qu'il avoit écrites.

Le corps de saint Paulin est à Rome en l'église de Saint-Barthélemy de l'île, comme dit le Martyrologe romain, qui ajoute que saint Paulin avoit un grand pouvoir sur les démons.

LA VIE DE SAINT ALBAN.

PREMIER MARTYR DE LA GRANDE-BRETAGNE.

L'an dix-neuvième de l'empire de Dioclétien, au mois de mars, et assez proche de la fête de Pâques, un édit fut publié, qui ordon-

noit que les églises des chrétiens fussent démolies et renversées de fond en comble; que les livres de l'Écriture sainte fussent brûlés en plein marché; que les chrétiens élevés en quelque grade et honneur en fussent déposés, et que quiconque suivroit la religion chrétienne fût réduit en servitude. Peu de temps après, il fut ajouté, par un autre édit de l'empereur, que tous les pasteurs de l'Eglise fussent recherchés et mis en prison, et contraints, par toutes sortes de supplices, à sacrifier aux idoles. Voilà par quels moyens Dioclétien se promettoit d'anéantir la religion chrétienne.

Les gouverneurs des provinces, désirant servir les desseins de l'empereur, inventèrent de nouveaux supplices pour tourmenter les chrétiens; mais la vertu croissoit sous leurs coups. Jamais l'Eglise ne fut plus fertile en courage que durant cette persécution. Non-seulement les pasteurs, mais les néophytes combattoient avec une constance invincible pour le nom de Jésus-Christ. C'est alors que la Bretagne, qui avoit été auparavant comme le refuge des chrétiens, à cause de sa position isolée au milieu de la mer, fut envahie par la persécution, et que saint Alban souffrit le martyre pour avoir préféré la lumière aux ténèbres de la gentilité.

Il étoit né à Vérulam, d'une noble famille, et avoit été en sa jeunesse instruit aux lettres humaines, car en la Bretagne on avoit coutume d'élever les enfants des princes et des grands seigneurs à la façon des Romains. Aussitôt qu'il fut en âge de porter les armes, saint Alban s'achemina vers Rome, où il fut sept ans soldat sous Dioclétien. Puis, ennuyé du service, il résolut de s'en retourner en son pays, où l'empereur le pourvut d'une magistrature, en récompense de ses bons offices. Toutefois, quand il fut rentré à la maison paternelle, il préféra le repos et se démit de sa charge.

Cependant il advint que, pour éviter la cruauté des édits de l'empereur, un excellent confesseur de Jésus-Christ, nommé Amphibal, qui fuyoit la persécution des païens, fut reçu humainement par saint Alban. Celui-ci, voyant l'intégrité de vie d'Amphibal, sa piété, son innocence, ses veilles et ses prières, fut inspiré divinement, par un secret instinct du Saint-Esprit, d'imiter la conduite de son hôte. C'est pourquoi il le pria de l'instruire en

la religion chrétienne, et ses paroles eurent tant d'effet sur lui, qu'il abandonna les honneurs du monde pour embrasser la foi de Jésus-Christ.

Comme Amphibal séjourna quelque temps au logis de saint Alban, et qu'ils vaquoient ensemble toutes les nuits à la prière en une petite cellule peu éloignée de la maison, quelques malveillants racontèrent au gouverneur qu'Amphibal s'étoit caché chez Alban. Le gouverneur les envoya chercher tous deux ; mais saint Alban, que l'on avoit prévenu, pria Amphibal de se sauver, afin de pouvoir continuer ses travaux au service de la sainte Église. Comme les gendarmes les attendoient pour les surprendre dans la cellule, il lui donna son manteau, avec lequel il s'évada. Pour lui, revêtu des habits d'Amphibal, il se mit en prières, méditant les choses célestes.

Dès que le jour fut venu, les soldats entrèrent en furieux dans la maison de saint Alban et le trouvèrent dans la cellule. Ils le saisirent aussitôt, et sans avoir égard à sa noblesse ni à sa dignité, ils le lièrent étroitement, et le menèrent devant l'autel des idoles, où le gouverneur l'attendoit avec une grande multitude de gentils.

Le gouverneur, le voyant revêtu de la robe d'Amphibal et qu'il s'étoit offert pour son hôte, lui dit avec fureur : « Puisque tu es contempteur de nos dieux, et que tu as caché chez toi Amphibal, sacrilège et rebelle, tu porteras la peine de son blasphème, à moins que tu ne reviennes aussitôt à notre foi. Donc, sacrifie maintenant à nos dieux. »

Saint Alban, qui avoit déjà déclaré sa religion aux soldats, répondit avec courage qu'il ne pouvoit obéir à son commandement.

Alors, le gouverneur lui dit :

— De quelle maison es-tu ?

— Il vous importe peu, répondit saint Alban, de quelle maison je sois, puisqu'il s'agit de religion ; il vous suffit de savoir que je suis chrétien.

— Eh bien, reprit le gouverneur, quel est ton nom ?

— Mes parents m'ont nommé Alban, j'adore le vrai Dieu vivant qui a tout créé de rien.

Le gouverneur lui dit :

— Si tu veux éviter les supplices et gagner les bonnes grâces de l'empereur, ne fais pas refus de sacrifier aux grands dieux.

Saint Alban répondit :

— Vos sacrifices sont détestables et abominables, car ce n'est pas à Dieu que vous sacrifiez, mais aux diables. Quiconque adorera vos idoles, encourra l'ire de Dieu et n'aura pour récompense que les peines éternelles de l'enfer.

Le gouverneur, irrité et indigné de ces paroles, lui dit :

— Puisque tu ne veux point suivre mes conseils, je saurai t'arracher à l'erreur d'une autre façon.

Il ordonna alors qu'il fût fouetté sur-le-champ et cruellement torturé, ce que le saint confesseur enduroit patiemment, avec une grande allégresse, joyeux d'avoir été trouvé digne de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Peu de temps après, le gouverneur, voyant qu'il ne pouvoit détourner saint Alban de la religion chrétienne, ordonna qu'on lui tranchât la tête.

Comme on le menoit au supplice, étant arrivé auprès d'une rivière, qu'il falloit traverser pour arriver à la colline où il devoit être décapité, voyant que le pont étoit étroit et l'affluence du peuple immense, craignant donc qu'on attendit le passage de la multitude, et que la palme du martyr ne lui fût retardée, il éleva les yeux au ciel et pria Dieu de permettre à ce peuple de traverser la rivière. A l'instant le Seigneur, dont la main n'est pas raccourcie et qui dessécha le Jourdain pour les Israélites, arrêta le cours de l'eau, qu'il divisa, et au travers de laquelle le peuple put passer à pied sec.

Ce miracle étonna grandement la multitude; il fut cause que plusieurs, disant adieu à l'idolâtrie, embrassèrent la foi de Jésus-Christ, entre lesquels fut le soldat qui alloit couper la tête au saint martyr. Car ayant vu ce fait admirable, de loup ravissant il devint agneau très-doux, et jetant le glaive qu'il tenoit à la main, il se prosterna aux pieds du martyr, abjura son erreur, confessa Jésus-Christ, et demanda de mourir avec celui qu'il devoit tuer.

Cependant on mena saint Alban sur le sommet de la montagne,

où étoit une grande affluence de peuple, que le soleil brûloit de ses rayons ardents. Saint Alban, voyant la chaleur qu'ils éprouvoient, en eut compassion, et afin que le Dieu tout-puissant fût glorifié, que la foi de Jésus-Christ s'accrût parmi les infidèles et s'affermît au cœur des chrétiens, il pria Notre-Seigneur d'étancher la soif de ce malheureux peuple par quelque ruisseau d'eau douce. Aussitôt une fontaine jaillit de terre et commença de couler à ses pieds.

Ce nouveau miracle ne put triompher de l'endurcissement des païens; car ils élirent un d'entre eux, qui étoit fort cruel, pour décapiter le saint martyr. Mais Dieu permit qu'il fut puni de sa cruauté, aussitôt qu'il eut accompli ce barbare office; et ses yeux tombèrent à terre avec la tête du saint martyr. Le premier soldat, qui s'étoit converti, fut ensuite décapité et reçut le baptême du sang.

Voilà comment saint Alban, pour la confession du nom de Jésus-Christ, après avoir enduré de cruels tourments, a été le premier, entre les Bretons, qui ait gagné par sa constance la couronne immortelle du martyre.

Il mourut le 22 juin de l'an 306, et fut enseveli honorablement en ce lieu par les chrétiens, qui depuis y ont élevé une église en son honneur, lorsque l'infidélité commença à disparaître de cette île. Un grand nombre de miracles se firent au tombeau de saint Alban et le rendirent si célèbre, que saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, qui étoient venus en la Grande-Bretagne pour s'opposer aux progrès de l'hérésie de Pélagie, ne voulurent pas quitter l'île sans y avoir prié. Saint Germain en rapporta même des cendres, qu'il mit en une chapelle de sa ville d'Auxerre.

Amphibal, précepteur de saint Alban en la foi chrétienne, qui avoit prêché l'Évangile dans le pays de Galles, après avoir échappé d'abord aux recherches des païens, fut enfin pris et amené à Vérolam. Il souffrit la flagellation et fut ensuite attaché à un pieu de bois où les bourreaux lui arrachèrent les entrailles. Comme il demeurait ferme en prières, ils le massacrèrent et tuèrent à coups

de pierres, en sorte qu'il mourut courageusement pour le nom de Jésus-Christ. Il y eut aussi en diverses contrées de la Bretagne un grand nombre de chrétiens qui, en cette persécution, souffrirent de cruels tourments plutôt que de renier Notre-Seigneur, auquel gloire soit rendue à jamais.

Sur le mont Ararath, la mémoire de dix mille saints martyrs crucifiés.

A Samarie, mille quatre cent quatre-vingts martyrs, sous Chosroès, roi des Perses.

A Rome, translation de saint Flavien-Clément, personnage consulaire, mis à mort pour la foi de Jésus-Christ, par ordre de l'empereur Domitien : son corps, trouvé depuis peu dans la basilique de Saint-Clément, Pape, fut remis au même lieu avec une pompe solennelle.

Le même jour, saint Nicéas, évêque de Rémésiane, célèbre par son savoir et par ses saintes mœurs.

A Naples, saint Jean, évêque, qui fut appelé par saint Paulin, évêque de Nole, au royaume du ciel.

Au monastère de Cluny, sainte Consorce, vierge.



VINGT-TROISIÈME JOUR DE JUIN.

Sainte Marie d'Oignies.

Vigile de saint Jean-Baptiste; saint Jean, prêtre et martyr; sainte Agrippine, vierge et martyre; saint Félix, prêtre; plusieurs saints martyrs de Nicomédie; les saints martyrs Zénon et Zéna; sainte Ediltrude, reine et vierge.

LA VIE DE SAINTE MARIE D'OIGNIES.

AN 1212.

Innocent III, pape. — Othon, empereur.
— Philippe-Auguste, roi.

Au diocèse de Liège on célèbre la fête de sainte Marie d'Oignies, femme d'une vertu et d'une sainteté admirables. Elle étoit native de Nivelles, issue de parents qui n'étoient pas fort relevés dans le monde, bien que riches. Dès sa jeunesse, elle eut un tel dégoût des plaisirs où s'adonnent ordinairement les personnes qui se voient hors de la nécessité, qu'elle ne se soucioit ni des parures naturelles aux filles, ni de la douceur des compagnies. Rien ne lui plaisoit tant que la solitude, où elle s'adonnoit entièrement à la méditation des choses divines. Mais ses parents l'incommodoient grandement, et la détournoient souvent de ses meilleurs desseins par leurs moqueries.

Il arriva donc, quand elle eut atteint l'âge de quatorze ans, qu'ils la marièrent avec un certain jeune homme d'assez bonne maison, qui avoit aussi beaucoup de fortune et qui s'appeloit Jean.

Ce ne fut pas là une petite affliction à cette bonne fille, car elle

eût très-volontiers consacré sa virginité à son divin Époux : mais elle estima que Dieu n'agréeroit pas moins son obéissance à ses parents que le sacrifice qu'elle lui eût pu faire. Elle prit alors la ferme résolution de ne lui pas rendre moins de service dans le mariage que dans le célibat. D'ailleurs, elle se consolait dans l'espérance qu'elle avoit d'une plus grande liberté à servir Dieu, jugeant qu'il lui seroit assez facile de gagner les affections de son mari et de les rendre conformes aux siennes, et qu'ainsi elle continueroit ses dévotions.

Les effets ne démentirent point ses espérances et ses desseins : car elle s'acquît un tel pouvoir sur l'esprit de son mari, qu'elle vaquoit à ses dévotions avec beaucoup plus de ferveur qu'auparavant. Son ordinaire étoit que, ne se contentant pas de ses pieux exercices du jour, après avoir passé une partie de la nuit à quelque travail de ses mains, elle se mettoit en prières, puis se jetoit sur quelques ais qui étoient au pied de son lit pour se reposer un peu. Ainsi elle fit tant que son mari, qui l'avoit auparavant tenue pour femme, la tint toujours depuis, ainsi qu'un autre Joseph, par un instinct divin, pour une vraie Marie, particulièrement recommandée du Ciel. Enfin il consentit au saint désir qu'elle avoit de demeurer chaste et de quitter tout pour Jésus-Christ, si bien qu'après avoir donné leurs biens aux pauvres, ils se mirent tous deux ensemble à servir les lépreux dans Villembrock, à Nivelles.

Il faisoit beau voir ainsi ces jeunes gens dans la pratique des vertus ; il n'y avoit que les diables et les mondains à qui cela faisoit mal au cœur. Les diables, par une envie enragée, suscitoient les mondains contre eux ; il n'y avoit personne qui ne les regardât et n'en parlât avec autant de mépris qu'il les avoit auparavant honorés : enfin ils se voyoient abandonnés et comme l'objet du mépris de tous leurs parents et amis. Mais tout cela ne refroidit pas l'affection de la servante de Jésus-Christ à lui rendre service, s'estimant trop honorée de l'imiter et de le suivre dans les mépris de la croix. Plus elle se voyoit rebutée du monde, plus grande étoit sa ferveur à se recueillir avec son divin Époux Jésus-Christ, convertissant le repos qu'elle devoit prendre la nuit en prières et en

oraisons, macérant sa chair par des jeûnes et de grandes abstinences, se revêtant de chétifs habits, et fréquentant continuellement les églises et les lieux de dévotion.

On remarque que dans ses grandes mortifications elle s'acquittait le don des larmes en tel degré que ses yeux paroissent comme des sources, d'où découloient continuellement deux ruisseaux de larmes nuit et jour, et avec une telle abondance, qu'à peine pouvoit-elle se fournir de mouchoirs pour les recueillir et s'essuyer, ne voulant pas que ses larmes parussent sur ses joues, ou qu'elles y laissassent des traces. Un jour, un prêtre l'invitant de s'abstenir de pleurer de la sorte, il arriva qu'il versa lui-même, par les prières de la bienheureuse Marie, une telle abondance de larmes en célébrant la messe, qu'il en arrosa les nappes de l'autel.

Elle se rendit admirable en ses abstinences et en ses jeûnes continuels : car elle ne buvoit jamais de vin et ne mangeoit point de viande : tout son vivre étoit quelques fruits, des herbes et des légumes : que si elle mangeoit du poisson, c'étoit fort rarement, et si peu que cela ne mérite presque pas d'être mis en ligne de compte. De plus elle mangeoit du gros pain noir, et qui étoit si rude qu'il lui écorchoit la gorge, de sorte que souvent le sang en sortoit. Elle ne faisoit ordinairement qu'un repas par jour, en été sur le soir, et en hiver à une heure de nuit, s'y disposant comme si elle prenoit quelque médecine. Depuis la fête de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques, elle jeûna continuellement au pain et à l'eau l'espace de trois ans, sans toutefois en recevoir aucune diminution de ses forces, et sans discontinuer en quelque façon son travail ordinaire, paroissant aussi fraîche de visage que si elle n'eût point jeûné.

Aussi les rigueurs de ses abstinences étoient-elles compensées par des consolations célestes ; car souvent les anges, lui apparoissant, la consoloient de divins discours. Son ange gardien l'assistoit et l'accompagnait familièrement presque tous les jours, aux avis duquel elle obéissoit ponctuellement, comme un religieux à son abbé. Elle passoit même quelquefois trente-cinq jours entiers sans boire ni manger, demeurant en un perpétuel silence. Il se trouve

aussi que saint Jean l'Évangéliste se présenteoit quelquefois à elle à table et la repaïssoit de viandes célestes.

Au reste, elle avoit accoutumé de faire tous les ans un voyage par dévotion à Notre-Dame d'Oignies; et bien qu'elle en fût éloignée d'une demi-lieue d'Allemagne, elle le faisoit pieds nus, quelque rigueur de froid qu'il fit, et à jeûn : que s'il pleuvoit, elle n'en étoit en aucune façon incommodée. Aussi tient-on qu'elle avoit cette grâce particulière d'être assistée pendant tout ce chemin-là de deux anges, l'un au côté droit et l'autre à gauche, qui ne l'abandonnoient point et la conservoient contre les injures de la chaleur, de la froidure ou de la pluie.

Elle reçut de grandes faveurs de Notre-Seigneur par l'intercession de Notre-Dame, à qui elle avoit une singulière dévotion. Entre les autres elle avoit un don particulier de donner une grande consolation et soulagement à ceux qui s'adressoient à elle, quelque affliction qu'ils eussent. Les diables même ne fuyoient rien tant que sa présence, étant contraints de lui obéir en tout.

La bienheureuse Marie d'Oignies, après avoir ainsi employé sa vie au service des pauvres lépreux, au faubourg de Villembrock à Nivelles, se voyant continuellement entourée d'un grand nombre de personnes qui venoient lui demander secours en leurs afflictions, et ne pouvant plus supporter tant de fatigues, s'enfuit et se retira à Oignies, où elle passa le reste de ses jours en grande sainteté de vie. Dieu l'honora de plusieurs actions miraculeuses. Elle eut une connoissance certaine du temps de sa mort, six ans avant qu'elle arrivât, et le prédit même à quelques-uns.

Le cardinal Jacques de Vitry, qui communiquoit familièrement avec elle et qui le premier a écrit sa vie, dit qu'il lui fut aussi révélé le lieu où elle devoit être inhumée, et qu'elle le lui montra en particulier.

Enfin elle fut atteinte d'une longue et fâcheuse maladie dont elle mourut : pendant laquelle elle passa cinquante-trois jours sans prendre aucune nourriture que la sainte Communion.

Notre bienheureuse Marie d'Oignies avoit mené une vie vraiment sainte et innocente : aussi reçut-elle de grandes consolations

pendant sa maladie. Car outre les révélations divines dont Notre-Seigneur la consola, et que l'on sut par révélation même, les anges l'assistoient visiblement et la consoloiient de discours divins. O admirable contentement ! Mais ce fut bien autre chose lorsqu'on lui donnoit le sacrement de l'extrême-onction ; car Notre-Seigneur lui apparut alors, accompagné de ses saints apôtres, et lui mit lui-même la croix sur les pieds. Ainsi cette sainte âme, toute remplie d'une joie si sensible, s'envola au ciel, conduite par les anges, le vingt-troisième jour de juin, l'an de Notre-Seigneur 1213. Son corps fut honorablement inhumé en l'église de Saint-Nicolas d'Oignies, au lieu même qu'elle avoit montré au cardinal de Vitry.

Plusieurs auteurs font mention de sainte Marie d'Oignies. Le cardinal Jacques de Vitry, grand et savant personnage, a été le premier qui nous a laissé par écrit sa vie et ses actions miraculeuses, qu'il a rapportées fort amplement. Aussi en a-t-il eu une plus particulière connoissance que pas un : d'autant qu'étant envoyé par le Pape légat en Flandre, afin d'y prêcher et défendre l'Eglise contre les Albigeois, l'éclat des vertus et de la sainte vie de notre bienheureuse Marie lui donna la curiosité de la visiter souvent, et de communiquer avec elle. C'est de lui que tous ceux qui ont écrit sa vie ont pris ce qu'ils en ont dit : comme le docte Molan, Surius, Pierre des Natales et Doublet.

Son nom n'est pas inscrit au Martyrologe romain.

Vigile de saint Jean-Baptiste.

A Rome, saint Jean, prêtre, qui fut décapité sous Julien l'Apostat, sur l'ancienne voie Salaria, devant l'idole du soleil, et dont le corps fut enterré par le bienheureux prêtre Concorde, près du lieu qu'on nommoit les *Conciles des Martyrs*.

Encore à Rome, sous l'empereur Valérien, sainte Agrippine,

vierge et martyr, dont le corps, porté en Sicile, est célèbre par un grand nombre de miracles.

A Sutri en Toscane, saint Félix, prêtre, que le préfet Turcius fit frapper sur la bouche avec un caillou, jusqu'à ce qu'il eut rendu l'esprit.

A Nicomédie, commémoration de plusieurs saints martyrs, qui, du temps de Dioclétien, s'étant cachés dans les montagnes et les cavernes, souffrirent avec joie le martyre pour le nom de Jésus-Christ.

A Philadelphie en Arabie, les saints martyrs Zénon et Zénas, son esclave, qui, baisant les chaînes dont son maître étoit lié, et le priant de daigner le recevoir participant de ses tourments, fut pris par les soldats, et reçut par le martyre une même couronne avec son maître.

En Angleterre, sainte Édiltrude, reine et vierge, qui passa au Seigneur, célèbre par sa sainteté et ses miracles. Onze ans après, son corps fut trouvé sans aucune corruption. — Elle étoit fille d'un roi de l'Angleterre orientale, nommé Anna, grand personnage et bon chrétien. Sa mère et ses sœurs sont honorées comme saintes aussi bien qu'elle. Elle épousa d'abord un prince avec lequel elle vécut trois ans dans la continence. Après la mort de celui-ci, son père la contraignit d'épouser Egfrid, roi de Northumberland, personnage de bonnes mœurs, et avec lequel elle garda perpétuelle virginité aussi bien qu'avec son premier mari; tant la vertu est aimable et a de pouvoir sur les âmes bien nées! Ayant vécu douze ans avec lui de la sorte, elle obtint encore de lui de changer le sceptre royal en un voile de religieuse, qu'elle reçut des mains de saint Wilfrid. Devenue abbesse du monastère, elle se comporta en cette charge avec une grande humilité, servant à toutes les religieuses de miroir et d'exemple de vertu et de sainteté. Depuis son entrée en religion, elle n'usa plus de linge sur sa chair, mais seulement de laine ou de drap. Elle ne faisoit jamais qu'un seul repas.

Elle prédit qu'elle mourroit de la peste, et dit combien de ses filles la suivroient. En effet, elle mourut de la peste le 23 juin, l'an de Notre-Seigneur 683, au rapport de Surins. Son corps fut mis en un coffre de bois, ainsi qu'elle l'avoit ordonné. Onze ans après, sainte Sexburge, sa sœur, qui lui avoit succédé au gouvernement du monastère, voulant la mettre en un sépulcre plus honorable, envoya chercher du marbre pour lui en faire un. Il s'en trouva un tout fait de sa grandeur, et on y plaça le corps, qui étoit frais et aussi entier que si on l'eût enterré ce jour-là, le suaire même n'étoit aucunement gâté. Plusieurs miracles se firent à l'ouverture du premier cercueil, d'où fut ouïe une voix qui disoit : *Gloire soit au nom du Seigneur.*



VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUIN.

Nativité de saint Jean-Baptiste, précurseur de notre Sauveur Jésus-Christ.

Plusieurs saints martyrs de Rome; saint Fauste et ses compagnons, martyrs; sept saints frères et martyrs; saint Agoard et ses compagnons, martyrs; saint Simplicie, évêque d'Autun; saint Thieu, évêque; saint Jean Thérèse.

LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE,

PRÉCURSEUR DE NOTRE SAUVEUR JÉSUS-CHRIST.

La Fête de la naissance du glorieux Précurseur de Jésus-Christ, saint Jean-Baptiste, est si pleine de réjouissance en l'Eglise de Dieu, que pour la célébrer avec plus de solennité, anciennement on y disoit trois messes, comme on fait à présent le jour de Noël. La conception miraculeuse de cet homme, sa naissance, sa vie et sa mort se tirent des Évangélistes, qui en ont particulièrement écrit.

Saint Luc commence son Évangile en disant qu'Hérode Ascalonite étant roi de Judée, il y avoit un prêtre nommé Zacharie, marié avec une femme appelée Élisabeth; que tous deux étoient justes et observoient entièrement la loi de Dieu, sans offenser personne, et qu'ils n'avoient point d'enfants, tant à cause de la stérilité d'Élisabeth que de leur vieillesse. Un jour, Zacharie offrant à l'autel de l'encens au Seigneur, tout le peuple étant dehors en prières, il lui apparut un ange de Dieu au côté droit de l'autel, à la vue duquel il s'étonna, et l'ange lui dit : *Zacharie, ne crains point, car ta prière a été exaucée; ta femme Élisabeth enfantera un fils, que tu nommeras Jean, qui sera cause d'une allégresse incroya-*

ble, et plusieurs se réjouiront en sa naissance, parce qu'il sera grand devant Dieu. Il ne boira point de vin, ni chose qui puisse enivrer, et sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère.

L'auteur divin, poursuivant le fil de son histoire, rapporte le doute de Zacharie, et la question qu'il fit à l'ange Gabriel, la réponse qu'il lui rendit, et comme, en punition de sa faute, il devint muet, à l'étonnement du peuple. Ayant achevé le temps de son ministère, Zacharie s'en retourna en sa maison; Élisabeth conçut saint Jean le 24 de septembre, six mois avant l'Incarnation du Fils de Dieu, et il naquit le 24 de juin l'année suivante.

La vie, la prédication, l'office, et les autres choses qui concernent cet homme divin, sont toutes admirables; ses vertus sont si rares et si excellentes, que l'ange dit à Zacharie que son fils seroit grand devant Dieu. Si tous les hommes sont devant Dieu comme s'ils n'étoient point, combien grand, excellent, sublime et divin est celui qui fut si grand devant le Tout-Puissant, aux yeux duquel celui qui est grand est véritablement grand, et le petit, petit; et le néant, néant.

L'excellence de la grandeur de la créature consiste seulement en l'estime et au poids qu'elle a devant son Créateur; c'est pourquoi saint Paul disoit : *Que celui-là est digne de louange qui est loué de Dieu et non pas des hommes.* Et en un autre endroit : *Celui-là est digne de louange, non qui se loue soi-même, mais celui qui est prisé de Notre-Seigneur.* De là vient que ceux-là sont véritablement bienheureux et grands, qui le sont devant la divine Majesté; qu'il n'y a que ceux-là dignes d'être loués des hommes qui sont loués de Dieu, et nous les devons d'autant plus louer, qu'il leur est donné plus de louange de la part d'un si grand Maître. Car, comme dit saint Augustin, il est la vraie louange de ses saints, la règle et la mesure de tout ce qui est louable en eux.

Dieu loua Noé dans l'Ancien Testament : *Entre tous les hommes je n'ai trouvé que toi de juste devant moi.* Il loua Moïse, l'appelant serviteur très-fidèle; il loua David, disant que c'étoit un homme selon son cœur; il loua Job d'être un homme sincère, droit et craignant Dieu, et qu'il n'y avoit pas son pareil sur la terre. Il

s'en est trouvé encore d'autres en l'ancienne Loi, qui par leurs vertus ont mérité d'être loués de Dieu. Et en l'Évangile plusieurs ont été exaltés par la bouche du Verbe éternel. Il dit du centenier qu'il n'avoit point trouvé une telle foi en Israël; et à la Chana-néenne : *O femme, dit-il, ta foi est grande.* Il rendit témoignage que Nathanaël étoit un vrai Israélite, sans fard, ni sans tromperie. Et de l'apôtre saint Paul, qu'il étoit un vaisseau d'élection, pour porter son saint Nom par tout le monde, et l'annoncer aux gentils, aux rois et aux enfants d'Israël. L'apôtre saint Pierre, après avoir connu, par révélation du Père éternel, et confessé Jésus-Christ pour son Fils, mérita d'ouïr du même Seigneur : *Tu es bienheureux, Simon fils de Jona, d'avoir appris cela, non en l'école de la chair et du sang, mais en celle de mon Père éternel.*

Les louanges de ces saints sont rares et divines, car leur auteur est la souveraine et la première vérité, qui ne sauroit tromper ou être trompé; toutefois, celles que Notre-Seigneur a données à son serviteur Jean-Baptiste sont sans comparaison plus grandes, lorsque parlant de lui, il dit : *Entre les enfants des femmes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste.* Desquelles paroles saint Ambroise dit : *Il est le mieux partagé de tous : il surpasse les patriarches, et quiconque est né d'une femme est moindre que saint Jean.*

Cette excellence si éminente et si souveraine nous est déclarée par le nom de *Jean*, qui fut apporté du ciel et révélé à Zacharie, ce qu'il reconnut le jour de sa circoncision, en disant : *Jean est son nom.* Ce n'est pas moi qui le lui donne, c'est Dieu qui le lui a imposé, et a voulu qu'il s'appelât ainsi; car Jean veut dire : *Celui où est la grâce.*

Ce fut, en effet, une grâce singulière de naître de parents vieux, et d'une mère qui naturellement, étant stérile, ne pouvoit avoir d'enfants. Ce fut une grâce que le même ange Gabriel, qui annonça à la très-sainte Vierge la bienheureuse conception du Verbe éternel, révélât à Zacharie la naissance de saint Jean, et le lui révélât au Temple, lorsqu'il encensoit à l'autel, et offroit à Dieu les prières de tout le peuple. Ce fut une grâce de manifester que cet enfant

devoit être grand devant Dieu, et sanctifié dès le sein de sa mère, rempli du Saint-Esprit et dédié perpétuellement à son service; de sorte que ce que les apôtres obtinrent après un long temps qu'ils eurent conversé avec le Sauveur du monde, saint Jean l'avoit dès le sein de sa mère, comme dit le cardinal Pierre Damien.

Ce fut encore une grâce que Jésus-Christ vint enfermé dans les entrailles de sa très-sainte Mère pour le visiter, et qu'entendant les paroles qu'elle dit à sainte Élisabeth en la saluant, il tressaillit de joie avant que d'être né, et que par le moyen de cette voix divine il fut sanctifié et purifié du péché originel où il avoit été conçu. Ce fut une grâce que l'usage de la raison s'avancât en lui, commençant à vivre premièrement à Dieu qu'au monde; il fut plutôt au ciel qu'en la terre, il vit plutôt Jésus-Christ que la lumière corporelle, ou pour mieux dire, au même temps que Jésus-Christ commença à vivre en saint Jean, saint Jean commença à vivre en soi-même.

Que si la Reine du ciel se trouva (comme il y a des docteurs qui le tiennent) à l'accouchement de sainte Élisabeth, ce fut encore une nouvelle grâce, que sortant du sein de sa mère il tomba entre les mains de la Mère de Dieu, et fut lavé et emmaillotté de cette Dame, qui étoit pleine de grâce, qui portoit en ses sacrées entrailles le trésor et la source de toutes les grâces, dont Jean devoit avoir si bonne part. Ce fut aussi une grâce que de causer de la joie dès sa naissance aux cœurs des hommes, qui, s'étonnant des prodiges divins qu'on disoit de lui, s'enquéroient avec admiration: *Quel pensez-vous que sera cet enfant miraculeux et si favorisé de Notre-Seigneur?*

Ce ne fut pas la moindre grâce, que Dieu l'eût élu pour cette charge de Précurseur de Jésus-Christ, car comme tout le bien du monde consistoit à connoître et à servir Jésus-Christ, que Dieu avoit tant de fois et si longtemps auparavant promis aux patriarches, prédit par les prophètes, représenté avec tant d'ombres et de figures, et marqué le temps et le lieu où il devoit naître; il étoit nécessaire qu'il se trouvât un homme plus divin qu'humain, et qui fût reconnu pour tel, qui le pût montrer au doigt et à

l'œil, et dire : *C'est celui-là*; afin que les hommes qui vivoient alors ne pussent avoir d'excuse ou sujet d'erreur en une chose qui étoit d'une telle importance à leur salut.

Car, encore que la venue du Messie fût prophétisée en général, néanmoins toutes ses circonstances n'étoient pas tellement spécifiées et déclarées en l'Écriture sainte, que le commun peuple les pût entendre de soi-même, sans avoir besoin de quelqu'un qui les lui développât et donnât plus particulièrement à entendre. D'autant plus qu'ils s'étoient persuadés que le Messie devoit venir avec un grand appareil, puissance et majesté temporelle, pour les délivrer de la servitude des calamités corporelles, sans se soucier de celles de l'âme, qui étoient beaucoup plus grandes et plus déplorables.

Or, notre Rédempteur étant principalement venu pour délivrer l'homme de la tyrannie de Satan, et étant pauvre, humble et inconnu, il étoit bien convenable qu'il y eût une personne de grande autorité qui le reconnût par la lumière du Saint-Esprit, et éclairât si bien les autres par son témoignage, qu'ils ne s'aveuglassent point par cette extérieure humilité et bassesse du Sauveur, qu'ils ne méconnaussent pas celui qu'ils avoient devant leurs yeux, et ne manquassent pas d'obéir à ce Seigneur, qui, étant Roi de gloire et égal au Père, avoit pris cette humble figure pour les captiver davantage par cette démonstration de sa bonté incompréhensible.

De plus, il étoit nécessaire que saint Jean vint pour préparer la voie du Seigneur, et disposer les cœurs des hommes à le recevoir. Le monde, qui étoit enveloppé de si épaisses ténèbres, ne pouvoit souffrir d'un premier coup cette souveraine lumière du soleil de justice sans s'aveugler, s'il n'eût été peu à peu accoutumé à voir ce flambeau ardent de Jean, qui la leur venoit montrer.

C'est ce que dit saint Jean en son Évangile, qu'il fut envoyé de la part de Dieu un homme appelé Jean, qui vint pour porter témoignage de la lumière et faire que tous y crussent par son moyen. C'est pour cette fin que saint Jean fait l'office de Précurseur, dressant et nettoyant le chemin du Seigneur, et rendant témoignage de la lumière et de la vérité.

N'étant encore qu'un enfant, né d'une bonne et riche parenté,

il sortit de sa maison et entra dans un désert rude et austère, vivant seul en la compagnie des bêtes, ayant couvert ses membres délicats d'une haire de poil de chameau, lié d'une ceinture de peau, ne mangeant que du miel sauvage, qu'il trouvoit parmi les champs, et des sauterelles, qui sont insipides; couchant sur la dure, et affligeant par la pénitence ce petit corps innocent avec une aussi grande rigueur que s'il eût été le plus grand pécheur du monde. L'Évangile nous décrit cette rigoureuse pénitence de saint Jean, qui est très-véritable.

Nicéphore, Calixte et Cédreus écrivent qu'en la persécution d'Hérode, quand on massacra les Innocents, sainte Élisabeth s'enfuit dans les montagnes écartées avec son fils Jean, âgé d'un an et demi, et que là en une caverne (Bède dit que l'on y a depuis bâti une église), la mère vécut quarante jours, laissant son saint enfant entre les mains de Dieu pour le garder, et que Notre-Seigneur le fit nourrir par un ange; ainsi qu'il envoya un autre ange à Ismaël, fils d'Abraham, quand Agar, sa mère, l'exposa sous un arbre et se retira loin de lui, de peur de le voir mourir.

Voilà ce qu'en disent ces auteurs, et ce qui est rapporté par le cardinal Baronius et François Suarez, personnages fort doctes et exacts. Saint Chrysostôme et saint Pierre, martyr, évêque d'Alexandrie, ajoutent que Zacharie fut mis à mort à cause qu'il avoit caché son fils et ne le vouloit pas découvrir.

Les docteurs sont tous d'accord que saint Jean commença dès son enfance à faire pénitence au désert, et qu'il fut le premier qui montra le chemin aux anachorètes et aux solitaires. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze l'appelle ermite : saint Chrysostôme et saint Bernard, capitaine, maître et guide des moines. Car il en fut le vrai modèle, et il continua cette austérité de vie jusqu'à ce que Notre-Seigneur lui commanda d'aller prêcher et d'exercer l'office de Précurseur, où il l'avoit appelé; afin que tout le peuple, voyant les merveilles et les prodiges de sa naissance, l'étrange austérité dont il avoit vécu au désert, le rude habit qu'il portoit, avec quel esprit il prêchoit la pénitence, et baptisoit, connût que cet homme avoit l'esprit et le sceau de Dieu, qu'il lui devoit croire et lui obéir

comme à son chancelier. Ce fut le premier qui, comme un homme venu du ciel, prêcha le royaume des cieux et la pénitence qui nous y conduit.

Cela le fit estimer des Juifs non-seulement un saint, mais le Messie même qu'ils attendoient; ils lui envoyèrent une ambassade solennelle, pour savoir de lui s'il l'étoit, étant résolus de le croire et de le tenir pour tel, s'il eût dit qu'oui. Mais il fut si humble et si retenu, qu'il ne se laissa pas emporter à la vanité et à la faveur populaire; il reconnut et protesta qu'il n'étoit pas le Christ, ni ce prophète qu'ils pensoient, mais la voix du Christ, qui venoit leur prêcher de préparer le chemin de Notre-Seigneur, suivant la prophétie d'Isaïe.

Saint Jean dit qu'il étoit la voix du Christ; il n'étoit pas le Verbe qui a été, est et sera, mais il étoit la voix et l'ambassadeur du Verbe pour le manifester et le donner à connoître au monde. Car ainsi que notre verbe intérieur est la conception que forme notre entendement, et la voix est celle qui le déclare; de même Jésus-Christ est le Verbe, une très-simple et très-parfaite conception de son Père éternel, vraie image, forme et figure de sa substance, la splendeur de sa gloire; un miroir substantiel, où toutes ses perfections sont contenues et représentées; et Jean est la voix qui dérive de Jésus-Christ; comme de sa source, pour le prêcher et témoigner qu'il étoit l'Agneau immaculé, qui venoit ôter les péchés du monde.

La voix fut instituée pour signifier le verbe, et Jean pour montrer le Sauveur de l'univers. Le verbe est caché et couvert avant que la voix le découvre et le manifeste: et Jésus-Christ demeura sans être connu dans le sein du Père, jusqu'à ce que cette voix divine le révéla aux Juifs. La voix se forme pour expliquer le verbe après qu'il est fait, et Jean fut après Jésus-Christ, car le Christ, comme Verbe du Père, est de toute éternité: et Jean, comme voix, fut formé dans le temps; en effet, il dit lui-même: *Celui qui est devant moi viendra après moi.*

Enfin ce fut la voix; car ainsi qu'en entendant la voix de quelqu'un nous disons: C'est un tel, voici un tel; de même en écou-

tant Jean, qui étoit la voix de Jésus-Christ, on sut incontinent que Jésus-Christ étoit venu. Les autres prophètes disoient : Il viendra, il viendra ; mais Jean dit : Il est déjà venu, et le montrant au doigt, il ajoute : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde.* Et c'est pourquoi saint Jean est non-seulement prophète, mais beaucoup plus que prophète. Son Père l'appela prophète, quand il dit : *Et toi, mon enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut.*

Notre-Seigneur, en parlant de lui, dit qu'il n'étoit pas un simple prophète, mais plus que prophète ; car les prophètes avoient charge d'avertir et de déclarer au peuple que le Messie devoit venir ; et Jean fut chargé de le montrer au doigt, et de témoigner qu'il étoit venu. Il fut plus que prophète, parce que les autres prophètes le prédirent, mais lui il fit prophétiser sa sainte mère avant que d'être né, et son père après qu'il fut né, lequel étant devenu muet à cause qu'il n'avoit pas voulu croire l'ange, son fils lui rendit la parole. Car il n'eût pas été convenable que la voix venant au monde, et se faisant ouïr à chacun, ce père de la voix demeurât toujours muet.

Il fut plus que prophète, parce qu'il fut la fin et l'achèvement de tous les prophètes de l'Ancien Testament et le commencement du Nouveau. C'est pourquoi Jésus-Christ dit que la loi et les prophètes finissoient en Jean. Il fut plus que prophète, parce qu'il vécut non-seulement et conversa comme ami avec celui que les autres prophètes avoient désiré voir et honorer ; mais parce qu'il mérita de le baptiser de ses mains, et de voir le Saint-Esprit sous la figure d'une colombe descendre sur Notre-Seigneur, et d'entendre la voix du Père Éternel, qui témoignoit que c'étoit là son Fils bien-aimé.

Il fut plus que prophète, parce qu'il étoit ange ; Dieu même l'appelle ainsi par le prophète Malachie ; et Jésus-Christ le confirme en citant le même passage de son prophète, non que saint Jean laissât d'être homme selon la nature, mais parce que son office et sa vie étoient angéliques, et qu'on le peut comparer avec les plus hauts Chérubins et Séraphins. Nous appelons anges ces bien-

heureux esprits qui sont messagers de Jésus-Christ, ses ministres et les interprètes de sa volonté : et Jean étant ambassadeur de Notre-Seigneur, on le peut avec raison nommer un ange, puisqu'il en fit la charge; de plus, il vécut dans une pureté angélique et demeura sur la terre, avec une chair fragile, plus saint et plus parfait que plusieurs anges ne le sont au ciel.

Car, quelle langue des anges sauroit exprimer ce comble de vertu, cette mer de sainteté, cet abîme de perfection dont saint Jean fut doué dès l'heure qu'il fut sanctifié dans le sein d'Élisabeth, jusqu'à ce qu'il donna sa tête pour la justice et pour la défense de la chasteté? Quelles divines pensées l'entretenoient au désert! quels goûts recevoit-il de la gloire! quelles faveurs du ciel! quels entretiens des anges! quelles splendeurs! que d'embrasements de charité allumoient cette poitrine sacrée, le ravissaient hors de lui et le faisoient vivre, non où il étoit, mais en ce qu'il aimoit et où il avoit mis tout son bien!

Saint Ambroise, saint Chrysostôme et d'autres docteurs disent qu'il eut pour maître le Saint-Esprit, qui l'instruisit des mystères divins, non comme un homme, mais comme un ange. Là il reçut le don d'expliquer l'Écriture sainte, pour parler et écrire comme un docteur catholique. Il eut là le don de la foi, de la science et de toute la sagesse nécessaire à un prédicateur et à un si grand docteur qu'il l'étoit, et qui venoit afin que tous les hommes crussent par lui. Les autres apôtres convertirent, l'un une province, l'autre une autre. Saint Paul, prédicateur des gentils, en convertit plusieurs : mais l'Évangile dit de saint Jean-Baptiste qu'il fut envoyé afin que tous crussent par son moyen. C'est pourquoi saint Jérôme et les autres saints l'appellent apôtre, non en la dignité et au pouvoir apostolique, mais en l'office et au ministère; car apôtre signifie envoyé, et Jean fut envoyé de Dieu, non pas à un royaume, à une province ou à une nation, mais à tout le monde. Bref, il eut en un très-haut et très-parfait degré toutes les grandeurs et les excellences qui étoient requises pour la vie active et contemplative, où il s'exerça, et pour les ministères de Précurseur et de Baptiste, c'est-à-dire *baptisant*, dont Dieu l'honora.

Saint Pierre Chrysologue l'appelle : *École de vertus, maître de la vie, modèle de sainteté, règle de justice, miroir de virginité, trésor d'honnêteté, exemple de chasteté, prédicateur de la pénitence, docteur de la foi, plus qu'homme, égal aux anges, sommaire de la loi, semence de l'Evangile, voix des apôtres, silence des prophètes, flambeau du monde, précurseur du juge, hôte de Jésus-Christ, témoin de Notre-Seigneur, sanctuaire de la très-sainte Trinité.*

Saint Augustin, saint Bernard et d'autres l'appellent : *La trompette du ciel, le héraut de Jésus-Christ, le secrétaire du Père, le précurseur du Fils, le porte-enseigne du roi, le souverain prédicateur de la pénitence, la correction des Juifs, la joie de ses parents, la noblesse de sa race, l'exemple du monde, l'exil de la mort, la porte de la vie, l'ornement des hommes, la lumière de la sainte conversation, la règle et le niveau de la justice, l'allégresse des anges, l'homme très-excellent, le parent de Jésus-Christ, l'ami de l'Époux, le préparateur et le dispensateur des ornements de l'Époux.*

Le même saint Bernard l'appelle encore : *Patriarche, le chef et la fin des patriarches, prophète et plus que prophète, ange élu entre les anges, vierge et très-pur époux de la virginité, martyr et la lumière des martyrs, celui qui, entre la naissance et la mort de Jésus-Christ, nous laissa un exemple illustre d'un très-constant martyre.*

Néanmoins toutes les louanges que les saints ont accumulées, en parlant de saint Jean-Baptiste, quoiqu'elles soient admirables, ne sont rien au prix de celles que le Seigneur des saints lui donna : *Qu'entre les enfants des femmes il n'y en avoit point de plus grand que Jean-Baptiste.* C'est comprendre en un mot tout ce dont on le peut louer avec une voix humaine, ayant été loué de Dieu même. Il ressembla tellement en sainteté au Sauveur du monde, que, pendant sa vie, on le tint pour le Messie (comme dit saint Ambroise), et qu'après sa mort le Messie fut pris pour saint Jean.

Enfin, après qu'il eut très-parfaitement accompli son office de prédicateur de la pénitence, de témoin et de précurseur du Sau-

veur, il eut la tête tranchée par le commandement d'Hérode, qu'il avoit librement blâmé d'avoir pris Hérodiade, femme de Philippe, son frère, laquelle il entretenoit publiquement, offensant mortellement Dieu et scandalisant tout le peuple.

A Rome, mémoire de plusieurs saints martyrs qui, sous l'empereur Néron, furent calomnieusement accusés de l'incendie de la ville, et que cet empereur fit tuer cruellement par divers genres de mort. Les uns, revêtus de peaux de bêtes, furent exposés aux morsures des chiens; les autres crucifiés; d'autres allumés pour servir de flambeaux de nuit dès que le jour fut tombé. Ils étoient tous disciples des apôtres, et ce furent les prémices des martyrs que l'Eglise romaine, champ fertile de martyrs, offrit à Dieu avant la mort des apôtres.

Au même lieu, les saints martyrs Fauste et vingt-trois autres.

A Satalas en Arménie, les sept saints martyrs, frères, Orence, Héros, Pharnace, Firmin, Firme, Cyriaque et Longin, soldats, qui furent dépouillés de la ceinture militaire par l'empereur Maximien, parce qu'ils étoient chrétiens, et séparés les uns des autres pour être conduits en divers lieux, où, accablés de misères et de douleurs, ils passèrent au repos du Seigneur.

A Creteil, au diocèse de Paris, martyr des saints Agoard, Aglibert, et une foule innombrable d'autres chrétiens de tout sexe.

A Autun, décès de saint Simplicie, évêque et confesseur. — Il étoit d'illustre extraction et avoit épousé une très-noble dame avec laquelle il vivoit comme avec sa sœur. Cela fâcha un peu sa femme au commencement de son mariage; et s'imaginant qu'il en aimât peut-être une autre, elle le voulut surprendre une fois dans sa chambre, où elle le trouva couché sur son lit, dormant après-midi,

ayant sur sa poitrine un bel agneau resplendissant d'une lumière admirable, ce qui lui fit reconnoître l'innocence du saint personnage. Or, après le décès d'Eugène, évêque d'Autun, son prédécesseur selon saint Grégoire de Tours, sa sainteté de vie le fit appeler au gouvernement de l'Eglise d'Autun. Il ne se sépara pas de sa femme, comme il étoit d'usage, parce qu'il étoit habitué à la considérer comme sa sœur; mais il arriva que le diable, enviant leur chasteté, suscita de méchants garnements à se scandaliser contre eux, disant qu'il ne se pouvoit faire qu'ils s'abstinsent du devoir du mariage, puisqu'ils logeoient tous deux en une même maison; et de fait ils attaquèrent insolemment cette vertueuse dame un jour de Noël. Fondée sur son innocence et se fiant que la divine justice la leur feroit connoître, cette dame prit quantité de feu dans sa robe et l'y tint longtemps, sans la brûler en aucune façon; ce que fit aussi le saint évêque son mari, à sa persuasion; pour leur faire voir que si Dieu arrêtoit la vertu de ce feu, il pouvoit bien empêcher aussi que celui de la luxure n'eût de force sur eux. En ce temps le pagauisme étoit encore en vigueur, de sorte que les habitants d'Autun adoroient la déesse Cybèle, qu'ils portoient autour de leurs champs et de leurs vignes, avec des chants à sa louange, pour la conservation des fruits de la terre. Un jour qu'ils portoient cette idole, le saint évêque, déplorant leur aveuglement, pria Notre-Seigneur de les détromper. Aussitôt les animaux qui trainoient son chariot demeurèrent immobiles, de sorte qu'ils ne la purent relever, ni faire marcher ces bêtes, quelques moyens qu'ils employassent. Ce qui fut cause de la conversion de quatre cents païens. Saint Simplicie assista aux conciles de Cologne et de Sardiques. Il vivoit sous l'empire de Constance.

A Lobes, saint Thion, évêque.

A Style en Calabre, saint Jean, surnommé Thérèste, fameux par sa sainteté et par la gloire de la vie monastique.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Prosper d'Aquitaine, évêque de Riez. — Sainte Fébronie, vierge et martyr.

Saint Guillaume; saint Sosipatre, disciple de saint Paul; sainte Lucie, vierge et martyr; saint Gallican, martyr; saint Antide, évêque et martyr; saint Maxime, évêque de Turin; saint Adelbert.

LA VIE DE SAINT PROSPER D'AQUITAINE,

ÉVÊQUE DE RIEZ EN PROVENCE.

AN 466.

Saint Hilaire, pape. — Léon le Grand, empereur.
— Clovis, roi.

Saint Prosper étoit François, natif de Gascogne, homme très-docte et éloquent, et qui s'adonnoit fort à la sainte Écriture. Un jour, à l'ouverture du Nouveau Testament, il tomba sur ce passage où notre Rédempteur dit à un jeune homme : *Si vous désirez être parfait, allez vendre tous vos biens et en donnez l'argent aux pauvres, puis me venez trouver pour me suivre.* Saint Prosper lisant ces paroles, Dieu parla à son cœur et l'émut aussi vivement que si l'Évangéliste n'eût écrit ces paroles que pour lui seul. Alors, éclairé de la lumière céleste et embrasé de l'amour divin, il vendit tous ses biens, qui étoient grands, et en distribua l'argent aux pauvres et à ses esclaves. Cela étant fait, il s'en alla à Rome visiter les saints corps des glorieux princes des apôtres saint Pierre et saint Paul, ce qu'il fit avec dévotion.

Le grand saint Léon étoit alors Pape ; ayant su que saint Prosper étoit venu à Rome, et pour quel sujet, sa qualité et ses mérites, il en fut fort joyeux, et le fit loger en son palais, contractant avec lui une étroite familiarité. Il estimoit que Dieu, par une singulière providence, le lui avoit envoyé en cette rencontre, où l'Église catholique étoit rudement combattue en divers lieux des hérétiques, spécialement dans les provinces d'Orient. Car les impies Nestorius et Eutychès nioient les deux natures, la divine et l'humaine, que les catholiques confessoient être en Jésus-Christ ; ils avoient allumé un feu si étrange qu'on ne le put éteindre de plusieurs années. Il fut même nécessaire de célébrer des conciles pour y remédier ; entre autres celui d'Éphèse, qui fut du temps du Pape Célestin et de l'empereur Théodose le Jeune ; et le concile de Chalcédoine, que le Pape saint Léon fit assembler sous l'empire de Marcien. Il y envoya saint Prosper, avec d'autres prélats, afin qu'ils aidassent, par leur grande sainteté et leur science, à confondre les hérétiques et à établir la foi catholique, comme ils firent.

Saint Prosper avoit un grand crédit auprès du Pape Léon ; il le servit en la même charge que le grand saint Jérôme avoit eue sous le Pape saint Damase, c'est-à-dire de secrétaire ecclésiastique, avec pouvoir de répondre aux contestations que toutes les Églises de la chrétienté proposoient au Pape. Quelques-uns disent que le même saint Prosper fut l'auteur de cette divine épître de l'incarnation du Verbe éternel, que saint Léon écrivit à Flavien.

Outre cela, saint Prosper travailla beaucoup contre les pélagiens, dont l'hérésie, quoiqu'elle eût été souvent condamnée et presque ensevelie, se renouveloit toujours, jusqu'à ce que (comme dit Photius en sa Bibliothèque), par la vigilance et l'industrie de saint Prosper, elle fut tout assoupie. Et comme certains François attaquèrent la doctrine de saint Augustin, qui, par sa lumière, avoit dissipé les ténèbres et les erreurs du pervers hérétique Pélage, ennemi de la grâce de Jésus-Christ, saint Prosper prit la défense de saint Augustin en main : en sorte que la vraie et catholique doctrine demeura établie et approuvée par le Saint-Siège apostolique.

Lorsque Prosper y pensoit le moins, saint Léon eut une inspira-

tion divine de le faire évêque de Riez en Provence, ainsi qu'a remarqué le cardinal Baronius, qui le tire de Sidonius Apollinaris, ancien auteur françois. Saint Prosper se fâcha beaucoup de cette charge de pasteur, qui lui sembloit surpasser ses forces : néanmoins il obéit au Vicaire de Jésus-Christ.

Sitôt qu'il fut en son siège, il commença à faire le devoir d'un très-saint et vigilant pasteur ; il prêchoit souvent et avec beaucoup d'éloquence, d'efficace et de profit, parce qu'il n'instruisoit d'aucune chose par ses paroles, que premièrement il ne l'eût enseignée par ses exemples. Il étoit fort charitable, doux, bénin et modéré à châtier les fautes, libéral envers les pauvres, qu'il secouroit comme un vrai père. Il avertissoit les vieillards fraternellement, il corrigeoit les jeunes comme ses enfants, il étoit facile envers tous, excepté à lui-même, parce qu'il faisoit des jeûnes et des pénitences austères, sans pardonner à son propre corps. Par cette forme de vie exemplaire, il fut aimé et honoré de ses sujets et des évêques voisins ; il leur écrivit plusieurs lettres, pour les encourager à servir fidèlement Notre-Seigneur.

Saint Prosper vécut (selon le cardinal Baronius) vingt-quatre ans en son évêché, au bont desquels Notre-Seigneur lui voulut donner la récompense des bons services qu'il lui avoit faits. Étant tombé malade, il reconnut aussitôt que Dieu le vouloit délivrer de la prison de ce corps, ce dont il fut si content qu'il fit assembler ceux de sa maison qui étoient affligés, les priant de ne s'attrister point de son départ, ni du besoin qu'ils pensoient avoir à l'avenir de lui, mais au contraire qu'ils se réjouissent avec lui du bien qu'il espéroit recevoir de la miséricorde de Notre-Seigneur ; ajoutant qu'il ne les abandonneroit pas, étant en un lieu où il les pourroit aider davantage. Il donna ensuite la bénédiction aux prêtres, aux clercs, et à plusieurs de la ville qui l'étoient venus voir : et comme ils étoient tous en prières, l'assistant en cette agonie, il commença à briller d'une nouvelle lumière et beauté, rendant l'esprit à Celui qui l'avoit créé pour sa gloire.

Il fut fort regretté de tout le peuple, et décéda le 25 de juin, l'an de Notre-Seigneur 466, du temps du Pape Hilaire et de l'em-

pereur Léon. On l'enterra hors de la ville, en grande solennité, dans une église de saint Apollinaire, qu'il avoit lui-même consacrée.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par ce saint prélat. Tous ceux qui venoient à son tombeau obtenoient, par son intercession, ce dont ils avoient besoin. A quelque temps de là, son corps étant encore en cette église fort petite, il apparut en songe à l'évêque son successeur, resplendissant et vêtu d'une robe blanche, d'un aspect vénérable, lui commandant de le transporter en un autre lieu plus décent. L'évêque fit incontinent bâtir une église et préparer un autel magnifique, ôtant le corps saint d'où il étoit. En le découvrant, il rendit une très-suave odeur, et il fut transporté en la nouvelle église, où Notre-Seigneur renouela ses miracles, faisant ouïr les sourds, parler les muets, voir les aveugles, marcher les estropiés, et guérissant de toutes sortes de maladies.

Saint Prosper a composé, en prose et en vers, plusieurs ouvrages où il a montré son bel esprit et sa doctrine. Ses œuvres ont été approuvées par le Pape Gélase en un concile romain, où il appelle saint Prosper un homme très-religieux. Sa vie a été écrite par Jean-Antoine Flamini, et rapportée par Surius en son troisième tome. Le Martyrologe romain fait mention de lui. Voyez aussi Grenade, Honoré d'Augsbourg et les autres qui parlent des auteurs ecclésiastiques, et le cardinal Baronius en ses *Annotations*, et aux cinquième et sixième tomes de ses *Annales*.

LA VIE DE SAINTE FÉBRONIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Dès la création du monde, depuis le juste Abel jusqu'à la consommation des siècles, les élus ont été et seront en grande persé-

cution ; mais jamais ils ne le furent plus que sous l'empire de Dioclétien, dont la cruauté tint la première place entre les dix persécutions que saint Augustin et plusieurs autres anciens docteurs comparent aux dix plaies d'Égypte.

Au temps donc où ce tyran, comme un tigre affamé, dévorait les chrétiens, il y avoit à Rome un homme de grande qualité, nommé Antimius, lequel eut un fils qui reçut le nom de Lysimaque. Antimius l'alloit fiancer à la fille d'un sénateur, quand la mort le surprit. Il recommanda donc son fils à son frère Sélénus. Dioclétien ayant appris sa mort et craignant que Lysimaque ne suivit la religion de sa mère, qui étoit chrétienne, il envoya Sélénus et Lysimaque en Orient, avec charge de tourmenter les chrétiens, leur promettant de grandes récompenses s'ils le servoient fidèlement.

Aussitôt après, Sélénus et Lysimaque partirent pour l'Orient avec des troupes, et y étant arrivés, Sélénus, qui n'avoit aucun sentiment de la foi chrétienne, se mit à répandre le sang des disciples de Jésus-Christ. Lysimaque fut ému de sa cruauté : il disoit à Prime, son cousin : « Je ne puis te céder, comme à un fidèle parent et ami, le mal que j'endure au dedans de moi, de ce que nous baignons nos mains dans le sang innocent des chrétiens. Feue ma mère m'avoit bien recommandé en son vivant de les aimer, soulager et défendre en ce que je pourrois. Veux-tu donc savoir ma volonté ? Je te prie, s'il t'en tombe quelqu'un entre les mains, de ne les point tourmenter, mais de leur sauver la vie pour l'amour de moi. »

Prime s'accorda aisément à la prière de son cousin. Néanmoins Sélénus ne se désistoit pas de sa furieuse entreprise, et il faisoit ruisseler tant de sang, avec une rage forcenée, que toute la Mésopotamie et les provinces voisines étoient saisies de crainte.

Or, il y avoit en ces pays-là, en la ville de Sybapolis, un beau et excellent monastère de religieuses, où la vertu étoit pratiquée avec tant d'ardeur, que tout le peuple en recevoit un saint exemple et une grande consolation. L'abbesse y élevoit une de ses nièces nommée Fébronie. Comme elle étoit fort belle, sa tante, craignant que cette beauté ne fût l'occasion de sa perte, la disciplina et l'ins-

truisit austèrement, en sorte que la vertu dominoit seule dans son âme. Aussi vivoit-elle en grande abstinence, vaquant à de continuelles oraisons, veilles et jeûnes, et servant aux autres sœurs d'exemple et de modèle.

Cependant les religieuses furent averties que l'évêque de leur ville, avec tout son clergé, s'en étoit enfui au plus vite, pour échapper à la rage et aux persécutions de Sélénus. Ce qui les étonna tellement qu'elles s'enfuirent toutes, hors l'abbesse, la prieure et sainte Fébronie. Les soldats, qui couroient partout pour s'emparer des chrétiens, entrèrent au monastère. L'abbesse, les voyant s'approcher d'elles, commença à dire à sainte Fébronie : « Hélas ! ma nièce, je t'ai élevée pendant dix-huit ans avec grand soin, afin que ta jeunesse et ta beauté ne fussent aucunement corrompues et souillées : faudra-t-il à ce coup que par faute de courage et de constance tu perdes ta virginité ? Faudra-t-il qu'entre les mains sanglantes des bourreaux ta foi soit ébranlée, et que tu sois exposée à toutes sortes d'opprobres ? Hé ! mon Dieu, regardez-nous maintenant en pitié ; prenez-la sous votre protection et la préservez de tout déshonneur. »

Elle n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, que les soldats entrèrent dans la chambre où elles étoient, et s'emparèrent de l'abbesse. En voyant sa tante maltraitée par ces impies, sainte Fébronie s'écria : « Laissez-là, je vous prie, ma pauvre tante et cette pauvre religieuse si caduque, prenez-moi à leur place ; j'aime mieux donner ma vie que de les voir mourir devant moi. Au reste, je suis chrétienne, et il ne me sauroit advenir plus grande joie que de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. »

Prime fut le premier averti par les soldats de cette capture ; il en instruisit Lysimaque, et comme ils étoient en délibération de les sauver, il y eut un méchant garnement qui en prévint Sélénus, lui déclarant qu'entre ces trois religieuses, il y en avoit une jeune remplie d'une si rare beauté qu'elle attiroit tous les regards. Sélénus la voulut voir aussitôt : il la trouva si belle qu'il lui promit de la marier avec son neveu Lysimaque, pourvu qu'elle renonçât à sa religion et voulût fléchir le genou devant ses dieux.

Sainte Fébronie lui répondit qu'elle avoit un Époux immortel au ciel et qu'elle n'en vouloit point prendre d'autre, sachant que tous les princes de la terre étoient de périssables créatures, et qu'elle avoit placé plus haut ses espérances; qu'elle le prioit de ne lui en plus parler, vu que les promesses ni les tourments ne la feroient point changer.

Sélénus se mit en une si furieuse colère qu'il la fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante; puis, l'en ayant fait retirer, il ordonna qu'elle fût frappée de verges, étendue sur le chevalet, déchirée avec des peignes de fer et brûlée à petit feu. Il ne put cependant l'abattre par de si cruels supplices, parce que son Époux la soutenoit. Il lui fit alors briser les dents, déchirer le sein, et n'en pouvant avoir raison, il ordonna qu'elle eût la tête tranchée. « O bon Jésus, dit-elle, recevez mon âme entre vos mains. » En prononçant ces paroles elle alla rejoindre son Époux.

Peu après, Sélénus mourut au milieu d'atroces souffrances, et comme enragé. Lysimaque, ayant appris la malheureuse fin de son oncle, exalta le Dieu des chrétiens et détesta les idoles. Il se fit chrétien avec Prime, son cousin, et ordonna que sainte Fébronie fût honorablement inhumée en son monastère.

Au territoire de Golet, près de Nusco, saint Guillaume, confesseur, instituteur des ermites de Mont-Vergine.

A Bérée, la fête de saint Sosipatre, disciple de l'apôtre saint Paul.

A Rome, sainte Lucie, vierge et martyre.

A Alexandrie, saint Gallican, martyr, homme consulaire, qui, après avoir reçu les honneurs du triomphe, et avoir été l'ami de l'empereur Constantin, fut converti à la foi de Jésus-Christ par les saints Jean et Paul. Devenu chrétien, il se retira avec saint Hi-

larin à Ostie, où il s'adonna tout entier à l'hospitalité et au service des malades. La renommée de ce dévouement ayant été publiée par toute la terre, une multitude de monde qui venoient de tous côtés admiroient un homme qui avoit été patrice et consul, laver les pieds aux pauvres, dresser les tables, leur donner à laver les mains, servir les malades avec sollicitude, et leur rendre tous les autres services de charité. Il fut depuis chassé de là, sous Julien l'Apostat, et se retira à Alexandrie. Là, ayant méprisé les ordres du juge Rancien, qui vouloit le contraindre de sacrifier, il fut frappé par le glaive, et devint martyr de Jésus-Christ. — Il avoit été converti à la foi chrétienne de cette façon. Après avoir vaincu les Perses et être rentré à Rome en triomphe, il avoit acquis entièrement les bonnes grâces de l'empereur. Il étoit encore païen. Il osa néanmoins demander à l'empereur sa fille Constance en mariage. Cette princesse étoit chrétienne et avoit même fait vœu de virginité. La demande de Gallican mit Constantin en grande peine, tant à cause de la diversité de religion, que du vœu de sa fille. Toutefois cette princesse, pour tirer son père d'embaras, y consentit, ayant confiance que Dieu l'assisteroit en cette affaire. Elle y mit cependant cette condition que Gallican vaincroit les Scythes en Thrace et qu'il lui donneroit en otage ses deux filles Attique et Artémie. De son côté elle lui donna deux gentilshommes de sa maison, Jean et Paul, qui étoient frères, chrétiens, et qui furent martyrisés pour la foi. Quelque temps après, Gallican se trouva assiégé dans Philippopolis et tenu de si près, qu'il n'y avoit pas de moyen humain d'en échapper. Jean et Paul lui conseillèrent alors de promettre à Dieu de se faire chrétien, s'il le délivroit de la main de ses ennemis. Il fut miraculeusement délivré et remporta la victoire sur les Scythes. Il revint victorieux à Rome, et alla droit en l'église en remercier Dieu. Il reçut ensuite le baptême, après lequel il mit en liberté cinq mille esclaves qu'il avoit, pour l'amour de Dieu, et fit bâtir une église à Ostie, où il se retira. Il eut la tête tranchée le 25 juin de l'an 362.

A Besançon, saint Antide, évêque et martyr, qui fut tué par les Vandales, pour la foi de Jésus-Christ.

A Turin, la fête de saint Maxime, évêque et confesseur, célèbre par sa science et sa sainteté. — Il fut, au rapport de Gennade, une des principales lumières de l'Église au cinquième siècle, et mit un zèle infatigable dans la prédication de la parole de Dieu. Il assistoit aux conciles de Milan en 451, et de Rome en 463, où il souscrivit aussitôt après le pape Hilaire. Il nous reste de lui un grand nombre d'homélies. Dans celle des saints martyrs Octave, Avence et Soluteur, on remarque ces paroles sur le culte des saints : « Nous devons honorer tous les martyrs, mais ceux surtout dont nous possédons les reliques. Ils nous assistent par leurs prières ; ils nous protègent quant aux corps, dans cette vie, et nous reçoivent quand nous en sortons. » Il recommande aussi la prière du matin et du soir, d'avant et d'après le repas, et l'usage fréquent du signe de la croix.

En Hollande, saint Adelbert, confesseur, disciple de l'évêque saint Willibrod.



VINGT-SIXIÈME JOUR DE JUIN.

Les saints martyrs Jean et Paul. — Le martyre de saint Pélage, enfant.

Saint Vigile, évêque et martyr; saint Sauve, évêque d'Angoulême, et saint Supéry, martyrs; saint Anthelme, évêque de Belley; saint Maixent; saint David, ermite; sainte Persévérante, vierge.

LA VIE DE SAINT JEAN ET DE SAINT PAUL,

MARTYRS.

AN 362.

Saint Libère, pape. — Julien l'Apostat, empereur.

Le martyre des valeureux saints Jean et Paul a été décrit par Tércien, qui, étant capitaine des gardes de l'empereur Julien l'Apostat, les fit tuer par son commandement, et depuis se convertit à la foi de Jésus-Christ.

Du temps de l'empereur Constantin le Grand, les Scythes, nation barbare, donnèrent furieusement sur l'empire romain, et firent une cruelle guerre en la province de Thrace. L'empereur, n'y pouvant aller en personne, offrit la charge de lieutenant général de son armée à Gallican, homme bien expérimenté au fait des armes.

Il étoit païen, veuf, et avoit deux filles, Attique et Artémie, d'une rare beauté, et bien instruites en toutes sortes de sciences. Ce Gallican accepta l'offre de l'empereur, à condition que s'il retournoit victorieux des barbares il le feroit consul et lui donneroit

Constance sa fille en mariage. Constantin, sachant bien que sa fille avoit fait le vœu de garder la chasteté et qu'elle mourroit plutôt que de la perdre, demeura grandement inquiet sur cette condition. Mais Constance, ayant appris l'ennui où étoit son père, après s'être recommandée à Dieu, vint lui dire : *Si je ne savois assurément, mon seigneur et mon père, que Dieu ne m'abandonnera pas, je serois en peine de ce qui me touche et de vous voir en cette affliction; mais comme j'espère que Dieu sera avec moi, ne craignez pas de me promettre en mariage à Gallican, et dites-lui que vous le ferez consul s'il gagne la bataille, pourvu qu'il mène avec lui à la guerre deux de mes serviteurs, Jean, mon maître d'hôtel, et Paul, mon secrétaire, et qu'il me laisse ses deux filles.*

L'empereur proposa volontiers à Gallican ce que sa fille lui avoit dit; celui-ci l'accepta de bon cœur, menant avec lui les deux frères eunuques, Jean et Paul, et les filles de Gallican furent amenées dans le palais.

Constance, les tenant déjà en sa puissance, se mit en oraison et leva les mains et le cœur à Dieu, le priant en cette sorte : *Seigneur Dieu tout-puissant, qui, par les oraisons de votre sainte vierge et martyre Agnès, me guérites d'un ulcère incurable, et m'enseignâtes le chemin de la vérité, en m'inspirant de demeurer vierge, et me faisant l'honneur de me recevoir au nombre de vos épouses; je vous supplie très-humblement, mon Dieu, de m'octroyer ces deux âmes pour votre service, et celle de Gallican, leur père, afin qu'elles se convertissent à vous et vivent en vous, étant chrétiennes. Seigneur, ouvrez ma bouche et me faites dire ce qui leur est convenable. Débouchez leurs oreilles pour entendre mes remontrances, si bien qu'elles et moi nous persévérions en chasteté, et ne désirions d'autre époux que vous, avec lequel nous puissions jouir éternellement de votre royaume céleste.*

Cette oraison fut entendue de Dieu, car les deux filles de Gallican reçurent la foi de Jésus-Christ et lui vouèrent leur virginité.

Pendant Gallican donna furieusement sur les barbares; mais ils le suivirent de si près, qu'ils le tenoient comme assiégé, une partie de ses gens l'ayant abandonné et s'étant jetés du côté des

ennemis. De sorte que le pauvre Gallican, se voyant dépourvu de tout secours, nonobstant les sacrifices continuels qu'il faisoit à Mars, ne pensoit plus qu'à fuir. Là-dessus les deux frères Jean et Paul lui conseillèrent de faire vœu au Dieu du ciel de croire en lui et de se faire chrétien : que par ce moyen il lui donneroit la victoire, que Mars ne lui avoit pu promettre.

Gallican fit le vœu, et à l'instant il vit à son côté un jeune homme de haute stature, qui portoit une croix sur ses épaules, et lui dit : *Prends ton épée et me suis.* S'étant armé et mis à le suivre, il vit autour de lui plusieurs soldats armés qui l'encourageoient et disoient : *Ne crains point, nous irons avec toi : entre hardiment dans le camp des ennemis, l'épée au poing, et ne l'arrête point que tu ne sois dans la tente du roi.*

Gallican fit tout ce qu'ils lui commandèrent : le roi des Scythes, le voyant accompagné de ces escadrons célestes, se jeta à ses pieds et lui demanda la vie, qu'il lui donna par pitié ; il ne permit pas qu'il fût tué aucun des ennemis, obtenant par ce moyen une glorieuse victoire. Il délivra la Thrace de ces barbares et rendit les Scythes tributaires. Il ramassa son armée, où il ne voulut pas recevoir les soldats et les capitaines qui l'avoient abandonné, s'ils ne se faisoient chrétiens, récompensant ceux qui le voulurent être et congédiant les autres. Afin de connoître davantage ce Seigneur qui lui avoit donné une victoire si signalée et miraculeuse, non-seulement il se fit chrétien (comme il l'avoit promis), mais en l'étant parfaitement, il résolut de ne se point marier, et de s'adonner entièrement à Dieu dans une vie solitaire.

Après ces heureux succès, Gallican, ayant remporté une plus grande victoire contre le diable que contre les Scythes, revint à Rome, où il fut reçu de l'empereur, du sénat, de toute la noblesse et du peuple de la ville avec un extrême contentement. Néanmoins, avant que d'entrer dans la ville, il alla visiter l'église du prince des apôtres, saint Pierre. L'empereur s'en étonna et lui dit : *Quand tu sortis de Rome pour aller à la guerre, je te vis premièrement aller au Capitole, et offrir des sacrifices au diable, et maintenant que tu reviens victorieux, je vois que tu adores Jé-*

sus-Christ, et fais honneur à son apôtre. Je désire fort en savoir la cause.

Alors Gallican raconta à l'empereur tout ce qui s'étoit passé à la guerre; de plus, il le pria, pour l'accomplissement de ses désirs, de donner à d'autres les charges et les honneurs qu'il lui avoit promis, et de lui permettre qu'il se retirât en quelque coin, pour servir à bon escient ce Seigneur qu'il avoit connu, et que Constance, sa fille, auroit moyen de trouver un meilleur parti; parce qu'il n'avoit plus aucune intention de se marier, ni de s'amuser aux choses de la terre. L'empereur l'embrassa de joie, et lui dit que ses deux filles étoient aussi chrétiennes, et qu'elles avoient voué leur virginité à Jésus-Christ. Quand il entra avec l'empereur dans le palais, Hélène, mère de l'empereur, Constance, Attique et Artémie, ses deux filles, sortirent au-devant de lui, pleurant de joie et louant l'auteur de si grandes merveilles.

Gallican vouloit renoncer à tout, mais l'empereur ne le permit pas : au contraire il le fit consul, et l'honora autant qu'il lui fut possible, pour rendre son changement plus remarquable, et donner courage aux chrétiens; et aussi afin que les gentils reconnussent davantage la vertu et le pouvoir de Jésus-Christ, qui éclaire ses serviteurs pour les faire triompher du monde, comme fit Gallican. Car il donna la liberté à cinq mille esclaves qu'il avoit, vendit tous ses biens, qui étoient grands, laissa à ses filles de quoi les pourvoir, et distribuant le reste aux pauvres, il se retira en la ville d'Ostie, à quatre lieues de Rome.

Il y fit bâtir un hôpital pour recevoir les pauvres pèlerins, et la première église de cette ville, qu'il dota et enrichit. Il en fit faire une autre au nom de saint Laurent, martyr, qui lui apparut, et lui commanda de faire construire une église en un certain lieu qu'il lui désigna. Il s'accompagna d'un saint homme nommé Hilarin, s'exerçant aux œuvres de miséricorde, logeant les pèlerins, servant lui-même les pauvres, leur donnant à laver les mains, et leur lavant les pieds. Dieu faisoit par lui plusieurs miracles, rendant la santé aux malades, et délivrant les démoniaques par ses prières. Comme il avoit été fort connu du monde, il venoit plusieurs per-

sonnes d'Orient, et d'autres endroits se jeter à ses pieds, et le voir, l'estimant plus pour cette humilité, qu'il embrassoit en Jésus-Christ, que non pas pour toutes les grandeurs, les richesses et les trophées qui le rendirent illustre dans le monde.

Gallican persévéra longtemps en cet état, jusqu'à ce que l'empereur Constantin étant mort, ainsi que Constantin, Constant et Constance ses trois enfants, l'empire échut à Julien l'Apostat son neveu, qui fit tuer Gallican pour se venger de lui, parce que les diables disoient par la bouche des possédés, qu'ils ne sortiroient pas jusqu'à ce que Gallican eût adoré les dieux. Ce que celui-ci n'ayant pas voulu faire (quoique ce misérable Julien lui eût donné l'exemple) il rendit un arrêt de mort contre lui. L'Église célèbre sa fête le 21 de juin. Hilarin, son compagnon, fut assommé à coups de bâtons pour la même cause.

Il arriva alors une chose fort remarquable : c'est que Julien, voulant ôter à Gallican quatre riches terres qu'il avoit autour d'Ostie pour l'entretien des pauvres, le diable s'emparoit de ceux qui venoient prendre possession pour le fise impérial, ou bien ils devenoient lépreux; Dieu défendant par ces miracles évidents le bien et la nourriture des pauvres.

L'empereur Julien, qui étoit fort porté à piller les chrétiens, ayant su que Jean et Paul donnoient libéralement aux pauvres toutes les grandes richesses que Constance leur maitresse leur avoit laissées, afin d'avoir quelque prétexte de leur faire perdre le bien et la vie, il leur envoya offrir d'habiter son palais impérial, il protesta qu'il se serviroit volontiers d'eux auprès de sa personne, et qu'il les honoreroit comme les anciens serviteurs de l'empereur Constantin son oncle, et de Constance sa cousine, pourvu qu'ils fissent leur devoir de se départir, à son imitation, de la vie des chrétiens, et d'adorer les dieux; et que s'ils ne le vouloient faire de leur bon gré, ils s'en repentiroient.

Les saints firent réponse qu'ils ne quittoient point le service de Julien pour celui d'aucun autre, mais pour servir Dieu, créateur du ciel et de la terre, vrai conservateur de tous les empires; que, craignant d'offenser Dieu, ils n'osoient rechercher son amitié, eu-

trer dans son palais, ni se présenter devant lui, d'autant qu'il avoit renoncé à la foi de Jésus-Christ, qu'il avoit auparavant reçue. Tércien (qui étoit l'interprète et le ministre de Julien en cette affaire) leur donna dix jours pour y penser, et regarder à ce qui leur seroit le plus convenable. Ils lui répliquèrent qu'il agit comme si les dix jours étoient déjà expirés, et qu'il exécutât hardiment ce que son maître lui avoit commandé ; parce que, quant à eux, ils ne changeroient point d'avis.

Les saints, ayant donc su qu'ils devoient mourir pour Jésus-Christ, donnèrent aux pauvres durant ces dix jours tout ce qu'ils avoient, faisant jour et nuit de grandes aumônes. Sur le soir de l'onzième jour, Tércien vint en leur maison, suivi de plusieurs soldats, et les trouva en oraison : il leur montra une petite statue de Jupiter, qu'il portoit avec lui, en disant que l'empereur leur commandoit de l'adorer et de lui offrir de l'encens, autrement qu'on leur feroit trancher la tête.

Ils répondirent constamment à Tércien : « Si Julien est ton seigneur, vante-toi d'être son vassal. Quant à nous, nous nous estimons bienheureux d'avoir seulement Jésus-Christ pour Seigneur, qu'il n'a pas eu de honte de renier pour son Dieu, ayant été baptisé. »

Tércien les fit incontinent décapiter et enterrer secrètement dans une fosse qui fut faite en la même maison ; il fit ensuite courir un bruit par la ville qu'ils avoient été bannis par le commandement de l'empereur, sans qu'on sût rien d'assuré de leur mort. Mais qui peut tromper Dieu, ou s'échapper de ses mains ? L'impie Julien, allant à la guerre contre les Perses, mourut misérablement l'année d'après, au même jour que Jean et Paul avoient été martyrisés à Rome. L'empire échut à Jovinien, prince catholique et grand protecteur de l'Eglise, laquelle commença à fleurir et à s'étendre.

En la maison où les saints frères étoient enterrés, les diables publièrent que les martyrs étoient là, et qu'ils les tourmentoient. Plusieurs démoniaques furent délivrés par leur intercession, entre lesquels étoient le fils unique de Tércien ; ce qui fut cause qu'il

reconnut son erreur, la fausseté de ses dieux, et la barbare cruauté qu'il avoit commise contre les saints. Il se vint prosterner aux pieds des martyrs, leur demanda pardon, se convertit à la foi de Jésus-Christ, fit pénitence, et écrivit le martyre de ces deux frères, qui arriva le vingt-sixième jour de juin, l'an de Jésus-Christ 362.

Leurs corps furent portés en une magnifique église, qui fut bâtie sur leur propre maison, et qui est aujourd'hui un titre cardinalice; elle s'appeloit anciennement du titre de Pammachius, et maintenant l'église de Saint-Jean et de Saint-Paul. On emporta de leurs reliques en France du temps du Pape Pélage, ce dont saint Grégoire de Tours fait mention. A Ravenne (où ils ont une église) ils ont fait plusieurs miracles, au rapport de Paul Diaere et de Fortunat. Tous les Martyrologes font mention de saint Jean et de saint Paul.

LA VIE ET LE MARTYRE DE SAINT PÉLAGE,

ENFANT.

AN 926.

Jean X, pape. — Constantin VII, empereur.
— Rodolphe 1^{er} roi.

Le roi Abdérame ayant remporté une sanglante victoire sur les chrétiens l'an 921, en la vallée de Jonchère, plusieurs y furent tués, et entre les chrétiens captifs se trouva l'évêque de Tuy, nommé Ermoyge; il fut mené à Cordoue, et mis en un chariot, les fers aux pieds. L'évêque proposa de donner pour sa rançon quelques Maures

qui étoient ses prisonniers de guerre, et en attendant qu'il les envoyât au roi, il s'offrit de laisser comme otage un sien neveu âgé de dix ans, nommé Pélage. Le roi y consentant laissa aller l'évêque, et retint Pélage, qui étoit parfaitement beau et modeste. Notre-Seigneur, qui avoit déjà choisi ce saint enfant pour en faire un martyr, le favorisa tellement en la prison, que cette tribulation lui fut un exercice de vertu, où il se purifia comme l'or dans la fournaise. Il étoit d'un naturel honnête, modéré et prudent : vigilant en l'oraison, ne lisant que de bons livres, et ne parlant que de choses honnêtes. Il demeura trois ans en cette prison, se préparant à recevoir la couronne du martyre.

Le roi Abdérame étant un jour à table, et ses officiers lui disant merveilles de la rare beauté de Pélage, il commanda qu'on l'amènât aussitôt devant lui. Il fut incontinent ébloui de l'éclat de sa beauté, et commença à lui faire offre d'honneurs, de richesses, de bienfaits et de dignités, tant pour lui que pour les siens, s'il vouloit renoncer à la foi de Jésus-Christ pour embrasser celle du grand prophète Mahomet. Le saint enfant lui répondit sans se troubler : « O puissant roi, tout ce que vous promettez n'est rien, je suis chrétien, et le serai ; car je ne veux jamais renoncer à Jésus-Christ : vos offres ne sont que des choses fragiles et périssables ; mon Seigneur Jésus-Christ, qui a créé toutes choses qu'il tient en sa main, est infini et éternel. »

Là-dessus, le roi se voulant approcher de lui pour le caresser, Pélage, ne parlant plus en enfant, mais en homme courageux, lui dit : « Retire-toi, chien, me prends-tu pour un de tes complaisants ? » Et en même temps il déchira la belle robe dont ils l'avoient paré, pour se défendre plus librement, et mourir, s'il eût été besoin, pour l'honneur de Jésus-Christ.

Ce roi étoit déjà si épris de son dessein, que ni les paroles ni les actions de Pélage ne l'en purent détourner ; au contraire, il commanda à ses serviteurs de s'efforcer par tous les moyens de le faire renoncer au christianisme, et se soumettre à sa volonté ; mais enfin voyant qu'il perdoit son temps, car Pélage persistoit constamment en sa religion, il changea son amour en haine et en

furie; il commanda qu'on l'appliquât à la torture jusqu'à ce qu'il mourût, ou renonçât à Jésus-Christ.

Le saint enfant, sans changer son visage angélique, montra bien qu'il étoit préparé à souffrir de plus rudes tourments. Ce que voyant le roi, emporté d'une rage diabolique, il commanda qu'on lui hachât tous les membres l'un après l'autre, puis qu'on jetât le reste du corps dans la rivière du Guadalquivir.

Ces cruels bourreaux s'acharnant donc sur ce bénin enfant, l'un lui coupa un bras, l'autre la jambe, l'autre la tête, pendant quoi ce saint enfant, qui n'étoit non plus ému que si son corps eût été à quelqu'autre, invoquoit Jésus à son aide, et disoit : « Délivrez-moi, Seigneur, de mes ennemis. » Et, comme il vouloit élever ses mains au ciel, ces bourreaux les lui coupèrent, puis le décapitèrent : ainsi il rendit l'esprit à Dieu. Le corps, ayant été jeté dans le Guadalquivir, fut soigneusement retiré et enterré par les chrétiens dans l'église de Saint-Genès, et le chef en celle de Saint-Cyprien.

Son martyre arriva un dimanche, 26 de juin, l'an 926, selon un prêtre de Cordoue, nommé Ragul, témoin oculaire de son martyre, et qui l'a même écrit ; mais au calcul d'Ambroise Moralès et du cardinal Baronius, ce fut en 923, parce que le 26 de juin tomba cette année-là un dimanche. Il commença à une heure après midi, et les tourments continuèrent presque six heures durant. Ils furent longs et pénibles, mais il les surmonta par la force que Dieu lui donna.

Le roi Sanche, surnommé le Gros, fils du roi Ramire II, envoya une ambassade au roi de Cordoue pour traiter de la paix avec lui, et demander le corps de saint Pélage, qui lui fut accordé ; mais à cause de son décès, le roi Ramire, son fils, le reçut solennellement, et le mit dans un monastère, que son père avoit fait bâtir à cette fin. Par succession de temps, ce corps saint fut transféré à Oviédo, l'an 1023, le 8 de novembre ; il y est encore à présent.

Plusieurs églises d'Espagne célèbrent la fête de saint Pélage, dont le nom et la mémoire leur sont en singulière recommandation. Il y a plusieurs églises de fondées en Castille sous son invocation,

et beaucoup plus en Galice ; en la ville de Saint-Jacques, il y a un couvent de religieuses de l'Ordre de Saint-Benoit qui porte son nom.

Le renom de son martyre passa jusqu'en Allemagne et en Saxe. Une religieuse de qualité, et d'un bel esprit, nommée Roswita, écrivit en vers héroïques le martyre de ce saint, assurant en avoir été informée par un habitant de Cordoue qui assista à son martyre.

Le Martyrologe romain en fait mention le 26 de juin, et dit qu'on lui déchira tous les membres avec des harpons et des tenailles de fer. Aux anciennes légendes, spécialement de Saint-Pierre de Cardègnas, des églises de Tolède et de Tuy, son histoire est décrite au long. Ceux de Tuy tiennent par tradition certaine qu'il étoit natif de leur ville.

A Trente, saint Vigile, évêque, qui, s'efforçant d'extirper entièrement les forces de l'idolâtrie, fut accablé sous une grêle de pierres que lui jetèrent des hommes barbares et féroces, et accomplit son martyre pour le nom de Jésus-Christ.

A Valenciennes, saint Sauve, évêque d'Angoulême, et saint Supéry, martyrs. — Saint Sauve étoit natif d'Angoulême, dont il fut élu évêque pour ses vertus éclatantes. Non content d'instruire son troupeau, ce saint homme s'en alloit par la France, prêchant la parole de Dieu. Il vint ainsi jusqu'à Valenciennes, entre Cambrai et Tournay, d'où il voulut se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Condé ; mais il fut guetté sur le chemin par le fils du prévôt de Valenciennes. Il convoitoit ses ornements pontificaux, qui étoient riches, et qu'il portoit avec lui pour le saint sacrifice de la messe. Après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il avoit, ce scélérat lui fit couper la tête, ainsi qu'à saint Supéry, son compagnon, et il cacha leurs corps dans une étable. Toutefois, Dieu voulut manifester la gloire de ses serviteurs ; car, pendant trois ans, ou

vit toutes les nuits sur cette étable deux lumières éclatantes, et aucune bête n'osoit se reposer sur le lieu où ils étoient enterrés. Au bout de ce temps, l'empereur Charlemagne, averti par trois révélations, fit chercher ces saints corps, et, les ayant trouvés, il les fit placer avec respect sur un chariot trainé par des bœufs, et ramener en grande solennité. Mais quand on fut proche de Valenciennes, les bœufs s'arrêtèrent et demeurèrent là, sans qu'on pût les faire marcher davantage. Ils furent donc enterrés fort honorablement en une église de Saint-Martin, qui a été depuis érigée en prieuré, sous le nom de Saint-Sauve, et que Dieu a honorée de plusieurs miracles. Le martyr de saint Sauve et de saint Supéry arriva le 26 juin de l'an 801.

De plus, mémoire de saint Anthelme, évêque de Belley. — Il sortoit d'une grande maison de Savoie et étoit entré dans l'Eglise au commencement du douzième siècle. Il mena d'abord une vie dissipée, sinon mondaine; mais le spectacle des vertus qu'on pratiquoit dans l'Ordre de Saint-Bruno ayant touché son cœur, il renonça à ses riches bénéfices pour embrasser la pauvreté chez les Chartreux. Il y vécut longtemps dans la pratique des vertus religieuses, jusqu'à ce qu'en 1163 il fut élu malgré lui évêque de Belley. Il refusa d'accepter cet évêché, malgré les lettres du Pape Alexandre III, et l'alla trouver afin d'obtenir de lui la faveur de rester dans la solitude. « Mon fils, lui dit le Pape, vous avez fait vœu de vous renoncer vous-même et de suivre Jésus-Christ; vous devez donc faire non votre volonté, mais la sienne. » Le Pape, en effet, le sacra solennellement le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge. Saint Anthelme montra dans le gouvernement de son diocèse une grande fermeté pour la répression des abus. Il mit fin aux brigandages qui pesoient sur les pauvres, et que le comte de Savoie n'osoit ou ne vouloit réprimer. Le comte ayant attaqué les droits de l'Eglise, le saint l'excommunia hardiment en sa présence, et encore que le Pape essayât de l'adoucir, il contraignit le comte de Savoie à lui promettre satisfaction. Celui-ci tint mal sa parole, et un jour qu'il disoit au saint évêque : « Je suis prêt à vous ré-

pondre devant un tribunal séculier, » le saint lui répliqua : « Vous me citez devant un tribunal de la terre, et moi je vous cite au tribunal du ciel, au dernier jour, devant le juste juge, qui est Dieu. » Quand saint Anthelme fut sur son lit de mort, le comte vint lui demander pardon, et il le reçut avec tendresse, car il l'aimoit malgré ses fautes. « Que le Dieu tout-puissant, lui dit-il, vous accorde l'abondance de sa bénédiction et de sa grâce, qu'il vous fasse croître et multiplier, vous et votre fils. » Comme on lui observa que le comte n'avoit qu'une fille, il répéta trois fois *vous et votre fils*. Le comte eut en effet dans l'année un fils, d'où est sortie la maison royale de Savoie. Saint Anthelme mourut le 26 juin de l'an 1178.

En Poitou, saint Maixent, prêtre et confesseur, en qui Dieu fit éclater le don des miracles.

A Thessalonique, saint David, ermite.

Le même jour, sainte Persévérande, vierge.



VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

Sainte Pome, vierge.

Saint Crescent, disciple de l'apôtre saint Paul et martyr; saint Zofie et ses compagnons, martyrs; saint Anecle, martyr; saint Samson, prêtre; saint Jean, prêtre; saint Ladislas, roi de Hongrie; le bienheureux Benvenuto, franciscain.

LA VIE DE SAINTE POME,

VIERGE.

AN 62.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Sainte Pome étoit native de Rome, issue d'une des plus nobles familles de cette ville capitale du monde, de la maison des Memmius. Elle étoit païenne, aussi bien que saint Memmius, son frère. Ce qui dura jusqu'à ce qu'il plut à Dieu d'éclairer Rome des rayons de l'Évangile, par la prédication du prince des apôtres, saint Pierre, qui y arriva l'an de notre salut 44. Ils furent tous deux convertis et baptisés de ses propres mains. Quelque temps après, saint Memmius fut consacré évêque par saint Pierre, et envoyé en France avec saint Donatien, diacre, et Domitien, sous-diacre, pour y annoncer le saint Évangile. Ce fut en l'an 46 qu'ils entreprirent cette mission de la Gaule; y étant arrivés, ils s'acheminèrent vers la ville de Châlons en Champagne, dont saint Memmius fut l'apôtre et le premier évêque, après l'avoir convertie au christianisme par un nombre infini de grands miracles, par la force de ses prédications assidues, et d'autres puissants moyens qu'il employa.

Sainte Pome résidoit toujours à Rome, jusqu'à ce qu'ayant des nouvelles du grand fruit que saint Memmius faisoit en Gaule, et de l'heureuse conversion des Châlounnois, elle eut un merveilleux désir de l'aller trouver : ce qu'elle effectua bientôt après, et vint mener une vie céleste en ces quartiers de Champagne. De plus, l'on a estimé qu'un des motifs qui la fit sortir de Rome fut le désir de garder plus commodément sa virginité, qu'elle avoit vouée à Notre-Seigneur, entre les mains de l'apôtre saint Pierre, son père spirituel; car les apôtres étoient les hérauts de la virginité aussi bien que les prédicateurs de l'Évangile. Dans Rome il y en avoit à la vérité, mais ce n'étoit que vierges vestales qui faisoient une ostentation fastueuse de la chasteté qu'elles ne gardoient que par contrainte et pour un temps. Sainte Pome donc, étant de bonne maison et douée de tant de grâces naturelles, outre sa parfaite beauté, embrassa volontiers l'état virginal, où elle voulut vivre et mourir : mais ne trouvant pas d'asile plus sûr à la protection de sa chasteté que son frère, elle s'achemina vers lui en diligence.

Saint Memmius reçut sa bonne sœur à Châlons avec un grand contentement, lui servant de conducteur en la voie de la perfection chrétienne, où elle profita beaucoup. De sorte que saint Memmius servoit aux hommes de modèle de vertu, tandis que sainte Pome étoit le miroir des vierges et des femmes, brillant dans Châlons comme un bel astre pour conduire les âmes pieuses au chemin de la perfection. Ses habits, ses paroles, ses gestes et sa conversation ne ressembloient qu'une modestie virginale et vraiment chrétienne; à la voir comme elle étoit vêtue, on ne l'eût pas prise pour une demoiselle de noble extraction, comme elle étoit, mais pour quelque simple servante. Elle alloit d'ordinaire le visage honnêtement convert, avec une robe simple, curieuse de plaire seulement à son époux Jésus-Christ, à qui elle avoit donné son cœur et consacré son corps.

Cette sainte vierge avoit ses heures de silence, qu'elle n'interrompoit jamais, si la charité ou la nécessité ne la contraignoit de le faire. Ses discours étoient de ce qu'elle aimoit le plus. Elle ravissoit les personnes qui l'entendoient parler de Dieu et de la

vertu : car les paroles, sortant de son cœur embrasé de l'amour du ciel, paroissent comme autant d'étincelles qui enflammoient ceux qui l'écoutoient. Il n'y avoit rien de si aimable que sa conversation.

L'hospitalité étoit son occupation la plus ordinaire : les passants et les pauvres avoient tous séance à sa table, le repos en son logis, et une retraite assurée en sa charité. Elle ne regardoit jamais un pauvre mendiant que comme un membre de son Sauveur, auquel elle désiroit plaire par l'exercice de ses bienfaits. C'étoit une merveille de la voir dans un hôpital, servant aux malades. Il n'y avoit maladie si honteuse et si sale où elle n'apportât toute la diligence nécessaire pour traiter ceux qui en étoient infectés : le pus et l'ordure, qui eussent fait bondir le cœur aux plus courageux, n'amoindrissoient pas sa ferveur, et n'ébranloient point sa généreuse constance en cette œuvre si charitable. Mais elle ne mangeoit jamais en meilleure compagnie que quand elle prenoit son repas avec ces pauvres tout convertis d'ulcères qui, à les voir seulement, eussent fait perdre l'appétit au plus affamé du monde.

Tandis qu'elle s'employoit à servir ces pauvres malades, elle les consolait, et leur imprimoit la patience en l'âme avec tant d'énergie qu'il n'y avoit personne qui ne prit de bonne volonté le mal que Dieu lui envoyoit. Notre-Seigneur honoroit souvent sa servante qui s'humilioit ainsi pour son amour, lui donnant la vertu de guérir miraculeusement les malades qu'elle traitoit; mais elle n'en faisoit pas semblant, référant tout à la seule bonté de Dieu. Elle passoit les jours et les nuits en ces pieux exercices, et y employa tout le temps qu'elle demeura dans Châlons jusqu'à sa mort. La mémoire de ces signalés bienfaits demeure encore à présent empreinte au cœur des Châlonnois, et ne s'est pu effacer par une si longue suite de siècles : d'où vient que l'hôpital de cette ville est appelé de Sainte-Pome.

Quoiqu'elle fût ainsi adonnée aux exercices de charité envers le prochain, elle n'en étoit pas moins assidue à l'oraison et à la contemplation. Elle attira par son exemple plusieurs filles qui quittèrent le monde pour la suivre et l'imiter, tant en vertu et en piété,

qu'en pureté et en virginité; sainte Pome demeurant supérieure et abbesse.

Le temps de son décès étant venu, saint Memmius, évêque de Châlons, son frère, la vint visiter et l'assista à la mort, et durant qu'il prioit pour elle, la sainte rendit son âme à Dieu. Saint Memmius l'enterra et lui rendit les devoirs funèbres. Dieu l'honora de son vivant et après son trépas de plusieurs miracles. Ses saintes reliques furent depuis tirées du tombeau, et posées en la même châsse où sont celles de saint Memmius, son frère, ainsi qu'elles ont été trouvées l'an 1624, lorsque la châsse fut ouverte par M. Henri Clause, évêque d'Avre, coadjuteur et successeur de M. Côme Clause, évêque, comte de Châlons et pair de France. Mais ce qui est remarquable, les ossements sacrés de sainte Pome se faisoient reconnoître entre tous les autres par une vive couleur d'or qui s'y voyoit. Le révérendissime évêque trouva les deux corps de saint Memmius et de sainte Pome quasi entiers, enveloppés en des suaires de taffetas bleu, et couverts d'un beau linge : fort peu d'ossements manquoient à l'un et à l'autre. Celui de saint Memmius fut mis dans un taffetas violet; celui de la sainte dans un taffetas blanc. Puis, étant remis et renfermés dans la même châsse d'argent doré, l'on fit une procession générale, où le révérendissime évêque courba ses épaules pour porter la châsse, avec non moins d'affection, de gloire et d'honneur que le sujet le demandoit.

La vie de cette illustre vierge est tirée des anciens manuscrits de la cathédrale de Châlons, et des actes de la vie de saint Memmius, apôtre et premier évêque des Châlonnois. Sa fête se célèbre le 27 de juin, selon le docteur Jean Molan.

En Galatie, saint Crescent, disciple de l'apôtre saint Paul, qui, traversant les Gaules, convertit par la parole de la prédication un grand nombre d'infidèles à la foi de Jésus-Christ. Étant ensuite re-

tourné vers le peuple à qui il avoit été spécialement donné pour évêque, et ayant affermi les Galates dans l'œuvre du Seigneur jusqu'à la fin de sa vie, il accomplit enfin son martyre sous Trajan.

A Cordoue, les saints martyrs Zoïle et dix-neuf autres.

A Césarée en Palestine, saint Anecte, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, sous le président Urbain, après avoir exhorté les autres au martyre et renversé les idoles par sa prière, fut condamné à être fouetté par dix soldats; et ayant eu les mains et les pieds coupés, la tête tranchée, il reçut la couronne du martyre.

A Constantinople, saint Samson, prêtre, qui logeoit les pauvres. — Il étoit né à Rome, de parents riches et nobles. Il étudia d'abord la médecine, dans le désir d'assister les pauvres malades par charité, mais contre le gré de ses parents, qui croyoient que cela dérogeoit à leur qualité. Après la mort de son père et de sa mère, se voyant en pleine liberté, il vendit tout son bien, donna la liberté à ses esclaves, et se retira à Constantinople, en une petite maison qu'il faisoit servir d'hôpital. Il y recevoit et soignoit les pauvres malades, à quoi il s'adonnoit de toute son affection; et ceux qu'il ne pouvoit guérir par le moyen de son art, Dieu les guérissoit en sa faveur. Instruit de cette charité, l'archevêque de Constantinople l'ordonna prêtre à l'âge de trente ans. Métaphraste rapporte qu'il guérit miraculeusement l'empereur Justinien d'une maladie incurable. Enfin, après avoir consumé sa vie au service des pauvres malades, jusqu'à une extrême vieillesse, il rendit son âme à Dieu, le vingt-septième jour de juin de l'an 530. Sa charité éclata encore après sa mort, Dieu rendant la santé à tous ceux qui avoient recours à lui. Il sauva aussi l'église Sainte-Sophie dans un grand incendie, où il apparut sur les toits, repoussant les flammes et les éteignant.

En Touraine, saint Jean, prêtre et confesseur.

A Waradin en Hongrie, saint Ladislas, roi, illustre encore par d'éclatants miracles. Il étoit fils de Béda, roi de Hongrie, et naquit en 1031. Le trône de Hongrie étant alors électif, son peuple le nomma malgré lui en 1080, et le força de monter sur le trône. Il y rappela les vertus d'un autre saint roi de ce pays, saint Étienne : sa justice, sa tempérance, sa chasteté, son amour des pauvres, sa générosité pour les églises, son courage contre les ennemis de son pays. Il chassa les Huns, vainquit les Polonois, les Russes, les Tartares et conquit la Dalmatie et la Croatie. Il alloit partir pour la croisade, lorsqu'il mourut le 30 juillet 1095. Il fut enterré à Waradin, et ses miracles le firent inscrire au catalogue des saints en 1198, par le Pape Célestin III. Il est nommé en ce jour au Martyrologe à cause de la translation de ses reliques, qui eut lieu le 27 juin.

On honore aujourd'hui, dans l'Ordre de Saint-François, le bienheureux Benvenuto, qui étoit de la ville de Gubbio, dans les montagnes de l'Ombrie. Il avoit quitté le monde, où il tenoit un rang élevé, pour se faire pauvre Frère-lai parmi les Mineurs. Il se rendit illustre par son humilité, sa charité, son obéissance, et mourut à Cornéto, dans la Pouille, en 1232.



VINGT-HUITIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Léon II, pape. — Saint Irénée, évêque et martyr.

— Saint Pierre Poschal, évêque et martyr.

Vigile de saint Pierre et saint Paul; saint Plutarque et ses compagnons, martyrs; saint Papias, martyr; saint Bénigne, évêque et martyr; saint Argymère, moine et martyr; saint Paul, pape.

LA VIE DE SAINT LÉON II,

PAPE ET CONFESSEUR.

AN 684.

Constantin IV, empereur. — Clovis III, roi.

Par la mort du Pape Agathon, Léon II fut élu en sa place. Il étoit fils de Paul, et Sicilien de nation, aussi bien que son prédécesseur. C'étoit un homme saint, docte, vigilant, agréable et excellent musicien. Du temps d'Agathon, on avoit assemblé un concile à Constantinople, qui fut le sixième général sous l'empereur Constantin IV. Le Pape saint Léon le confirma et le traduisit lui-même de grec en latin. Il confirma aussi les autres conciles généraux qui avoient été faits auparavant, et condamna les erreurs et les hérésies qui y avoient été condamnées.

Il écrivit une lettre fort grave et affectueuse à l'empereur, le congratulant du zèle qu'il avoit apporté à la célébration de ce concile, pour rétablir la paix dans l'Eglise, et en bannir les scandales et les erreurs qui la troubloient. Ce fut le premier qui or-

donna que l'on donnât la paix à la messe à tous ceux qui y assistent; car encore qu'avant lui on eût accoutumé de la donner, comme l'on remarque en saint Denis l'Aréopagite, en saint Justin, martyr, et en saint Chrysostôme, néanmoins c'est lui qui en a fait la première ordonnance.

Il se montra plein de courage contre les archevêques de Ravenne, qui, sous la faveur des exarques et des gouverneurs des empereurs de Constantinople, qui demeuroient d'ordinaire en cette ville-là, s'élevoient tellement, qu'ils ne vouloient pas obéir aux Papes de Rome. Notre saint Léon, pour rabattre cet orgueil, fit un décret par lequel il défendit qu'aucun évêque de Ravenne pût exercer l'office de prélat, qu'il n'eût été auparavant confirmé par le Pape. Il commanda aussi que le pallium, qui s'envoie de Rome aux patriarches et aux archevêques, et les offices ecclésiastiques se donnassent *gratis*. Il fit bâtir une église à Rome joignant Sainte-Bibienne, qu'il dédia à l'apôtre saint Paul, et il y mit les corps des saints Simplicien, Fauste et Béatrix, et ceux aussi de plusieurs autres saints.

Saint Léon trouva que le plain-chant, qui avoit été composé par saint Grégoire le Grand, étoit fort corrompu. Ce fut pourquoi il réforma la musique des psaumes, et d'autres chants ecclésiastiques. Il composa aussi quelques hymnes, et mit celles qui se chantent en l'Eglise en la douce harmonie qui reste encore à présent. Il tint une fois les Ordres, où il fit vingt-trois évêques, neuf prêtres et trois diacres.

Il étoit aimé et respecté de chacun, à cause de ses admirables vertus, joint que de son naturel il étoit fort paisible, libéral et miséricordieux aux pauvres, et fort religieux en toutes choses. Rien ne lui manqua pour être mis au rang des plus excellents Papes qui aient jamais été en l'Eglise, que la trop courte vie, parce qu'au dixième mois de son pontificat, selon la supputation du cardinal Baronius et du Bréviaire romain, réformé par Clément VIII, il décéda, le vingt-huitième jour de juin, l'an de Notre-Seigneur 684, jour où l'Eglise célèbre sa fête. Son corps fut enterré en l'église de Saint-Pierre.

LA VIE DE SAINT IRÉNÉE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

AN 206.

Saint Zéphirin, pape. — Sévère, empereur.

Écumène et Anastase le Sinaïte, patriarche d'Antioche, disent que saint Irénée, évêque de Lyon, auteur très-savant et très-illustre martyr de Notre-Seigneur, étoit Lyonnais de nation : néanmoins il est plus croyable qu'il naquit en Asie, parce qu'il écrit lui-même, qu'étant petit garçon il avoit ouï prêcher saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui avoit été disciple du bien-aimé apôtre de Notre-Seigneur, et fréquenté Papias et d'autres personnes apostoliques de ce bienheureux et riche siècle. Voilà pourquoi saint Jérôme l'appelle homme du temps des apôtres; Tertullien, le très-diligent chercheur de toutes les bonnes lettres, et saint Épiphane, le très-saint et très-ancien théologien, et successeur des apôtres.

Il pourroit pourtant bien être, que ceux qui l'appellent Lyonnais, ne veulent pas inférer qu'il soit né à Lyon, mais seulement qu'il fut évêque de Lyon, où il fut envoyé de l'Asie par saint Polycarpe, son maître, afin d'éclairer cette ville de la lumière de l'Évangile : ce qu'il fit merveilleusement bien, l'instruisant de sa doctrine céleste, et l'échauffant de sa très-sainte vie : de manière, comme dit saint Grégoire de Tours, qu'en peu de temps il la convertit tout entière à la foi de Jésus-Christ par sa prédication.

De son temps, lorsqu'il n'étoit encore que prêtre, il y eut plu-

sieurs saints martyrs à Lyon, qui moururent courageusement pour la foi de Jésus-Christ; il se présenta aussi des affaires d'importance et des questions ecclésiastiques, en raison desquelles l'Église de Lyon envoya saint Irénée à Rome, afin d'en conférer avec le Pape saint Éleuthère, auquel les saints confesseurs, qui étoient enchaînés dans les prisons, avec tout le clergé et l'Église de Lyon, écrivirent une lettre par le même saint Irénée, où ils rendirent un fidèle témoignage de leur fidélité, de leur doctrine, et des autres qualités avantageuses que Dieu leur avoit données.

Étant arrivé à Rome, il fut fort bien reçu du saint pontife Éleuthère, et conclut heureusement les affaires qui l'y amenoient. Entre autres occupations pendant son séjour, il s'adonna à rechercher les cérémonies, les coutumes et les traditions de toute la discipline ecclésiastique, que les glorieux princes des apôtres saint Pierre et saint Paul avoient enseignées à l'Église romaine, et qui depuis s'y étoient conservées, d'autant qu'il estima que ces traditions apostoliques sont de fortes armes contre les hérétiques. Quelques-uns tiennent que saint Irénée passa alors de Rome en Asie, comme député de l'Église de Lyon, qui s'attristoit des hérésies nouvellement élevées en cette province-là, et désiroit qu'un si grand personnage. qu'Irénée y pût apporter quelque remède : néanmoins ni Eusèbe ni saint Jérôme n'en font mention.

Le saint étant de retour de Rome à Lyon, où son saint évêque, âgé de quatre-vingt dix ans, avoit été martyrisé, il fut élu en son lieu père et pasteur de cette Église, par le consentement de tout le peuple chrétien. Il y travailla beaucoup, et y fit un grand fruit par sa très-sainte vie, par ses doctes écrits, et par le sang qu'il répandit pour Jésus-Christ. Il ne se contenta pas de bien gouverner son Église, le feu de l'amour divin embrasoit tellement son cœur, qu'il tâcha d'extirper le paganisme des provinces circonvoisines. Pour cet effet il envoya en la ville de Besançon Férole, prêtre, et Férucien, diacre; et en celle de Valence, Félix, prêtre, Achillée, diacre, et Fortuné, pour éclairer ces peuples de la splendeur de la doctrine évangélique.

Comme de son temps plusieurs hérétiques faisoient la guerre à

L'Église catholique, que Valentin, Marcion et autres semblables monstres vouloient infecter, saint Irénée prit la plume, et écrivit divinement contre eux en grec, détruisant leurs erreurs par la déclaration de la vraie et sincère doctrine, qu'il avoit apprise des hommes apostoliques qui avoient été ses maîtres. Et afin que ses livres fussent fidèlement traduits, il mit à la fin cette belle clause : « Je vous conjure, dit-il, vous qui traduisez ce livre au nom de Jésus-Christ, et par son glorieux avènement, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, après que vous l'aurez entièrement traduit, de le conférer et de le corriger diligemment sur l'original d'où vous l'aurez tiré, et qu'en votre version vous y employiez cette mienne prière et protestation comme elle est dans l'original. »

Il témoigna encore en d'autres choses son grand zèle, son esprit et sa prudence; parce que s'étant agité opiniâtrément une question en l'Église de Dieu, du temps qu'on devoit célébrer la pâque : quelques Églises d'Orient et plusieurs grands personnages vonloient qu'elle se célébrât le quatorzième jour de la lune de mars (ainsi que le Sauveur du monde la célébra selon l'ancienne Loi, et comme font encore à présent les Juifs); de l'autre côté, saint Victor Pape, qui étoit déjà vicaire de Jésus-Christ, commandoit qu'elle se célébrât le premier dimanche suivant, où le Sauveur étoit ressuscité, à cause que saint Pierre l'avoit enseigné, et de peur de nous conformer aux Juifs.

Cette controverse s'échauffa tellement, que le Pape saint Victor fut sur le point d'excommunier tous ceux qui étoient d'avis contraire. Néanmoins, saint Irénée intervint, et supplia le Pape de retenir son juste zèle, maniant peu à peu cette affaire si importante et représentant qu'au lieu de retrancher tout à fait les membres de l'Église, il seroit plus à propos de les guérir avec douceur. Il écrivit aux prélats et aux Églises qui tenoient le parti contraire, afin qu'ils obéissent au souverain Pasteur, se soumettant à ce que l'Église romaine (qui est le chef et la maîtresse des autres Églises) ordonnoit. Par cette prudence divine, il fléchit le Pape, rangea les rebelles sous son obéissance, et fit si bien que la tradition

apostolique et l'usage de l'Eglise romaine demeurèrent en leur force et vertu, sans aucun scandale ni division.

Après qu'il eut gouverné longtemps son Eglise, éclatant en sainteté et en mérites, sous les empereurs Marc-Antonin le Philosophe, et Commode, son fils, ce grand ennemi des chrétiens, Septime-Sévère succéda à l'empire, lequel excita la cinquième persécution contre l'Eglise. Elle fut très-cruelle, spécialement à Lyon et aux environs, où Sévère avoit été gouverneur avant qu'il parvint à l'empire. Ce cruel empereur répandit tant de sang chrétien, que saint Grégoire de Tours assure que les ruisseaux de leur sang couloient le long des rues de Lyon. Saint Irénée, comme brave et vigilant pasteur, mourut en cette persécution, et presque tous ceux de la ville, l'an de grâce 203, selon le cardinal Baronius, ce saint prélat étant âgé de quatre-vingt-dix ans, après avoir gouverné cette Eglise soixante ans. Le saint endura plusieurs horribles tourments avant que d'être massacré, le 28 de juin, jour où l'Eglise célèbre son martyre, qui est marqué par les quatre Martyrologes.

Son corps fut recueilli par un prêtre nommé Zacharie, qui le posa en un certain lieu le plus honorablement qu'il put : et lorsque les chrétiens furent en repos, il fut tenu en grande vénération dans la ville de Lyon, jusqu'à ce qu'en l'an 1562, par le malheur des guerres civiles, les Huguenots firent sentir leur fureur aux saintes reliques, devant lesquelles les diables tremblent : après avoir pillé dans Lyon la chasse de saint Irénée, ils jetèrent ses ossements dans le ruisseau et roulèrent sa tête par les rues ; enfin, ils la laissèrent dans un égout, d'où elle fut secrètement retirée par un chirurgien, qui la garda jusqu'à ce que les troubles étant finis, l'archevêque, avec le clergé et les officiers de la ville de Lyon, ramassèrent ses reliques des lieux où elles étoient, et les portèrent en procession générale dans l'Eglise dédiée sous son nom, comme rapporte Feu-Ardent, Cordelier, en la vie de ce saint, qui est au commencement des annotations qu'il a faites sur ses œuvres.

Il est parlé de lui dans Tertullien, Eusèbe, Épiphané, saint Jérôme, saint Grégoire de Tours, Adon, aux Martyrologes, et autres auteurs.

LA VIE DE SAINT PIERRE PASCHAL,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Pierre Paschal naquit en la ville de Valence, en Espagne, le 6 décembre 1227, sous le pontificat de Grégoire IX, de parents nobles selon la chair, mais plus illustres par leur insigne piété, qu'ils signalèrent sous la tyrannie des Maures, vivant dans la crainte de Dieu, et dans les mêmes pratiques de dévotion et de miséricorde que le saint homme Tobie, lorsqu'il étoit captif sous les Assyriens. Ils conservoient inviolablement la foi de Jésus-Christ (pour laquelle cinq des ancêtres de la famille des Paschal avoient souffert un glorieux martyre), employant leurs grands biens à entretenir le culte et le service de Dieu dans le couvent du Saint-Sépulchre de Valence, à secourir les pauvres et à racheter des esclaves chrétiens.

Saint Pierre de Nolasque, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, logeoit ordinairement chez eux, quand il alloit racheter des captifs; et voyant qu'ils n'avoient point d'enfant qui pût continuer la même assistance aux pauvres et aux esclaves, il pria Dieu très-instamment de leur en donner un qui pût être l'héritier de leur zèle et de leur piété. Son oraison fut exaucée; et afin qu'on connût que la naissance de ce bienheureux enfant étoit miraculeuse, Dieu la révéla à un saint prêtre captif qui en porta aussitôt l'heureuse nouvelle au seigneur Paschal, lequel, en reconnaissance de cette insigne faveur qu'il recevoit du ciel, le racheta et lui procura la liberté qu'il avoit glorieusement perdue dans les services de charité qu'il rendoit aux esclaves.

Cet enfant de prières et de larmes fut nommé Pierre-Nicolas, sur les fonts de baptême, ses parents voulant qu'il portât tout ensemble le nom de saint Pierre de Nolasque, qui le leur avoit obtenu de Dieu, et celui de saint Nicolas, pour signaler le jour de sa naissance.

Comme saint Pierre de Nolasque avoit su par révélation que ce miraculeux enfant seroit un jour une des plus brillantes lumières de l'Ordre sacré de Notre-Dame de la Merci, qu'il avoit fondé dès l'année 1218, il avertit ses père et mère de s'appliquer soigneusement à son éducation. Ils lui en donnèrent une vraiment chrétienne, ils l'élevèrent en la crainte de Dieu, et la grâce prévenant la nature, il donna dès son enfance des marques de l'éminente sainteté où il arriveroit un jour.

On observa qu'aux jours de jeûne il ne vouloit point manger le matin ; qu'il s'empressoit de porter lui-même aux pauvres ce que les serviteurs du logis étoient chargés de leur donner ; qu'il donnoit la moitié de son pain à de pauvres petits enfants des esclaves chrétiens, et qu'il réservait toujours une partie de ce qu'on lui servoit à table, pour les assister dans leurs nécessités. On voyoit reparaître en lui les étincelles de la miséricorde qu'il devoit exercer à leur endroit dans un âge plus avancé.

Après qu'il eut appris à lire, ses parents l'envoyèrent à l'école au couvent du Saint-Sépulchre, où, ayant appris en peu de temps les premiers principes de la grammaire, ils le mirent sous la conduite d'un saint prêtre, natif de Narbonne, docteur de la Faculté de Paris, et d'une vertu singulière, qui avoit été fait esclave par les Maures ; ils le rachetèrent d'une somme considérable d'argent et le prièrent d'avoir soin des études de leur fils. Ce bon prêtre s'en chargea autant par charité que par reconnaissance ; et comme il trouva un esprit vif et un excellent naturel dans son petit disciple, il le rendit aussi saint que savant.

Pendant que le bienheureux Pierre Paschal s'adonnoit à l'étude, on remarquoit qu'il s'appliquoit aux cérémonies de l'Eglise ; qu'il apprenoit le chant, et qu'il mettoit tout son plaisir à assister au service divin et à secourir les pauvres, particulièrement les esclaves

chrétiens, qu'il consolait par ses discours et par les aumônes qu'il leur pouvoit faire.

Le roi d'Aragon ayant conquis le royaume et la ville de Valence sur les Maures, il appliqua ses premières pensées à rétablir le culte divin dans l'église cathédrale; et voulant en remplir les dignités de personnes de mérite, il donna un canonicat au bienheureux Pierre Paschal.

Comme saint Pierre de Nolasque étoit François, voyant le jeune Paschal pourvu de ce bénéfice, il conseilla à ses parents de l'envoyer étudier à Paris. Son précepteur s'offrit de l'accompagner et de lui continuer ses soins; ils lui confièrent ce cher dépôt. Il l'emmena donc à Paris, où il fit de si grands progrès en philosophie, en théologie et en vertu, que l'évêque de Paris le prit en affection, lui conféra les Ordres sacrés, et lui commanda de prêcher la parole de Dieu.

Il s'acquitta de ce sacré ministère avec l'approbation générale de toute la ville; comme il prêchoit d'œuvres et de paroles, il fit des fruits admirables. Cet emploi ne le divertit point de ses études, qu'il acheva avec tant de succès, qu'après avoir enseigné publiquement dans une chaire de l'université, il reçut le bonnet de docteur à l'âge de vingt-trois ans.

Il s'en retourna en son pays, non pas pour occuper les premières dignités ecclésiastiques, où sa naissance, sa piété et sa profonde érudition le mettoient en passe d'aspirer, mais pour se retirer du monde et se faire religieux dans l'Ordre sacré de Notre-Dame de la Merci, qu'il préféra à tous les autres à cause du culte particulier qu'il rend à la très-sainte Vierge, qui en est la mère et la patronne, et de la charité que les religieux de cet Ordre royal et militaire exercent à l'endroit des esclaves chrétiens, s'obligeant par un quatrième vœu de travailler à leur rédemption, et de rester même en otage pour leur procurer la liberté. Il résolut d'embrasser ce nouvel institut pour satisfaire à la dévotion qu'il portoit à la très-sainte Vierge, et à l'inclination qu'il avoit d'assister les captifs, pouvant dire avec Job qu'il avoit sucé avec le lait la miséricorde qui le rendoit sensible à leurs disgrâces.

Auparavant que de recevoir l'habit religieux, saint Pierre de Nolasque, son Père spirituel, voulut qu'il servit pendant un an l'Eglise de Valence, dont il étoit chanoine. Il employa ce temps-là à assister jour et nuit à l'office divin, à prêcher infatigablement la parole de Dieu, et à secourir les pauvres du revenu de son bénéfice. Enfin, après avoir fait une longue retraite au célèbre couvent de Notre-Dame du Puche, de l'Ordre de la Merci, avec le saint prêtre son précepteur, qui se fit aussi religieux, il retourna à Valence, où il reçut publiquement l'habit, le 6 janvier 1231, âgé de vingt-quatre ans, des mains du R. P. Arnould de Carcassonne.

Comme il n'avoit rien contracté de la corruption des maximes du siècle, et qu'il avoit mené une vie innocente au monde, il n'eut pas de peine à se former aux exercices de la religion; il s'adonna au silence, à la retraite, à la méditation, à l'humilité, à la mortification de son esprit et de ses sens, et il se rendit si accompli dans la pratique exacte de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, qu'il fut reçu à la profession, avec la satisfaction générale des Pères de ce saint Ordre.

Saint Pierre de Nolasque, qui savoit par révélation les grandes choses que Dieu opéreroit un jour par ce jeune et bienheureux religieux, le fit venir à Barcelone pour en prendre lui-même le soin.

Pendant son séjour à Barcelone, on l'occupa à enseigner la théologie et à prêcher, jusqu'à ce que le roi d'Aragon, qui connoissoit ses rares mérites, le manda pour l'envoyer à la ville de Saragosse, pour avoir soin de l'éducation et des études du prince infant son fils, qui vouloit embrasser l'état ecclésiastique. Il l'éleva également aux sciences et à la vertu; mais particulièrement à la science des saints, qui, faisant connoître à ce prince les vanités du monde, le porta à se faire religieux dans l'Ordre de Notre-Dame de la Merci. Pendant que saint Pierre Paschal fut auprès de lui, il enseigna publiquement la théologie à Saragosse, sans se désister de l'exercice de la prédication.

Ce jeune prince s'étant fait religieux, saint Pierre Paschal alla faire une rédemption de quantité d'esclaves chrétiens chez les

Maures. Ce fut pour lors qu'il sentit revivre sa première ardeur de les secourir ; il en racheta un grand nombre qu'il emmena triomphant à Tolède, consola ceux qu'il ne put racheter, et il ne les quitta qu'après les avoir confessés et exhortés à la patience, et leur avoir engagé sa parole de retourner pour leur procurer la liberté.

A son retour de cette glorieuse et charitable entreprise, il trouva un ordre de saint Pierre de Nolasque, qui lui commandoit de le venir trouver ; cet illustre patriarche étoit bien aise de mourir entre les bras de ce cher enfant, de ses soupirs et de ses oraisons, et de le faire l'héritier de son esprit et de son zèle, qu'il lui laissa comme un autre Élie, avec les instructions nécessaires pour servir utilement l'Église et son saint Ordre.

Dieu lui en fournit très-avantageusement les moyens. Le prince infant, religieux de la Merci, ayant été élu archevêque de Tolède, comme il n'avoit pas l'âge porté par les saints canons pour gouverner cette Église, il demanda au Pape Urbain IV saint Pierre Paschal pour suffragant. Le Pape, bien informé de ses mérites, approuva son choix, et pour ce sujet il le nomma évêque titulaire de Grenade, en l'année 1262.

Après son sacre, il s'appliqua à toutes les fonctions d'un parfait évêque ; il visita ce grand diocèse, il prêcha partout, il administra le sacrement de confirmation, il fit des réglemens admirables pour rétablir la discipline, qui s'étoit relâchée, et composa un excellent livre pour l'instruction des curés. Il gouverna cet archevêché jusqu'au 21 octobre 1275, où l'archevêque de Tolède, son illustre disciple et enfant spirituel, ayant pris les armes contre les Maures, qui faisoient des dégâts effroyables dans son troupeau, et qui enlevoient quantité de ses ouailles, qu'ils faisoient esclaves, mourut des blessures honorables qu'il avoit reçues dans le combat.

Saint Pierre Paschal, se voyant déchargé du soin de cette église, ne songea plus qu'à sa propre perfection ; il se retira dans un couvent de son Ordre, jusqu'à ce que Dieu lui fit connoître qu'il vouloit qu'il s'employât au salut du prochain et à la rédemption des captifs. Pour cet effet il fonda plusieurs couvents de son Ordre à

Tolède, à Baëza et à Xérès, afin d'avoir des ouvriers évangéliques pour seconder son zèle. Cependant il fit des missions très-fructueuses en plusieurs provinces d'Espagne et de Portugal. Il demandoit souvent à Dieu qu'il lui fit naître l'occasion de passer à Tunis en Afrique pour y prêcher l'Évangile et pour y trouver la couronne du martyr, comme le bienheureux Pierre Duchemin, religieux de son Ordre, que les infidèles avoient massacré en l'année 1284, dans ce laborieux emploi.

Les grands fruits qu'il faisoit partout ne pouvoient éteindre le zèle pastoral qu'il avoit reçu avec le caractère épiscopal en sa consécration; l'anneau qu'il portoit au doigt lui représentoit sans cesse l'alliance qu'il avoit contractée avec l'Église affligée de Grenade, dont il étoit devenu l'époux au moment qu'il en avoit été consacré évêque titulaire. Il se crut obligé de servir les chrétiens esclaves à Grenade, qu'il regardoit comme les ouailles du diocèse que Dieu avoit confié à sa conduite. Ayant obtenu un passeport, il s'alla consacrer à leur service; il les visitoit dans les prisons, il les servoit dans leurs maladies, il les consoloit dans leurs afflictions, il les soulageoit dans leurs misères, il leur administroit les sacrements, et leur prêchoit la parole de Dieu, et n'oubliant rien des devoirs d'un pasteur vigilant, il étoit leur lumière, leur force et leur consolation.

Il fonda un couvent de son Ordre à Jaën, comme un fort d'où les religieux de la Merci viendroient secrètement à Grenade, pour assister les esclaves chrétiens.

Les Maures avoient une si haute estime de sa vertu, que le juge de Grenade ayant arrêté prisonniers, contre le droit des gens, les Pères Fulgence de Lora et Martin de Agréda, rédempteurs de Castille et d'Aragon, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, avec tout l'argent qu'ils apportoitent, pourvus des passeports nécessaires pour acheter des esclaves chrétiens, saint Pierre Paschal l'alla trouver, lui reprocha son avarice, et lui parla avec cette magnanimité épiscopale qui ne craint ni les supplices ni la mort; et il l'étonna tellement, que ce juge avare lui rendit les Pères prisonniers et leur argent.

Les nécessités pressantes de son Église de Grenade l'obligèrent d'aller à Rome consulter le Saint-Siège sur certaines difficultés, pour en avoir l'éclaircissement du vicaire de Jésus-Christ. Le Pape Nicolas IV, qui l'avoit vu suffragant de Tolède, lorsqu'il fit ses visites en Espagne en qualité de général de l'Ordre de Saint-François, le reçut avec joie, et après lui avoir témoigné beaucoup d'estime et d'amitié, satisfit à ses doutes; il lui commanda de prêcher à Sainte-Marie-Majeure et dans les principales églises de Rome, où Dieu fit par lui des conversions admirables.

Le Pape, le jugeant très-propre pour porter le peuple à prendre les armes pour le recouvrement de la terre sainte, l'établit son légat en France et en Espagne, avec ordre de prêcher la croisade dans ces deux grands royaumes, et le renvoya avec sa bénédiction, chargé de grâces et de faveurs.

Depuis Rome jusqu'à Paris, il prêcha, avec un zèle apostolique, dans toutes les villes et bourgades par lesquelles il passa, avec d'autant plus d'autorité que Dieu soutenoit la vérité de ses paroles par d'éclatants miracles.

Il fut reçu à Paris avec tout l'honneur dû à son mérite et à son caractère. Le roi, la cour, l'université et tout le peuple l'avoient en admiration, et écoutoient ses sermons avec empressement. Il prêcha la croisade avec tant de succès, que si l'Espagne eût voulu répondre à l'ardeur des François, qui s'enrôloient en foule pour cette sainte expédition, on eût composé une puissante armée qui auroit reconquis les Lieux saints où le Fils de Dieu a opéré les mystères de notre rédemption.

Ayant soutenu à Paris avec chaleur l'opinion de la Conception immaculée de la très-sainte Vierge, elle lui apparut la nuit suivante, environnée de séraphins, et lui mit une précieuse couronne sur la tête, pour lui témoigner sa reconnaissance.

S'étant égaré plusieurs fois sur les montagnes des Alpes et des Pyrénées, avec le religieux qui lui servoit de compagnon, son saint ange gardien les transportoit miraculeusement dans les églises des lieux où ils vouloient aller.

On a vu souvent ce même ange détourner les nues qui alloient

crever en pluies, afin qu'ils n'en fussent pas incommodés, et ils trouvoient devant eux un chemin sec, quoiqu'il plût à verse à leurs côtés.

Souvent cet ange officieux leur a apporté à boire et à manger, quand ils se trouvoient pressés de la soif et de la faim en faisant voyage.

La faveur qu'il reçut de Jésus-Christ même est tout à fait singulière. Un jour le cœur lui ayant manqué, et étant tombé en défaillance de la trop grande fatigue qu'il avoit soufferte en chemin, son compagnon courut en diligence au village le plus proche pour chercher quelque remède. Pendant qu'il alloit pour lui procurer quelque soulagement, Jésus-Christ apparut à saint Pierre Paschal et lui distilla une liqueur précieuse dans la bouche, qui répara si parfaitement ses forces, que les remèdes humains que son compagnon lui apportoit furent inutiles.

L'église de Jaën étant sans pasteur depuis cinq ans, on élut saint Pierre Paschal pour évêque en l'année 1296. Il sanctifia bientôt ce diocèse; et après l'avoir soigneusement visité et rétabli partout la discipline, il ne songea plus qu'à secourir les esclaves chrétiens à Grenade; il destina une partie de son revenu pour en racheter quelques-uns, et l'autre pour nourrir les pauvres.

L'année suivante il obtint un passeport pour aller à Grenade, où, donnant toute l'étendue à son zèle et à sa charité, il rendit des services incroyables aux captifs et même aux infidèles, desquels il en convertit un si grand nombre, que les faux zélés de l'Alcoran lui en ayant fait un crime d'État, on l'arrêta prisonnier comme il visitoit son diocèse.

Le clergé et le peuple de Jaën et de Baëza pleuroient la captivité de leur saint évêque, et amassèrent une somme très-considérable d'argent pour payer sa rançon; mais le saint évêque, préférant le salut de son prochain à sa propre liberté et à sa vie même, il en racheta quantité de femmes et d'enfants esclaves, dont la foiblesse lui faisoit craindre qu'ils ne reniassent la foi de Jésus-Christ. Jugant sa présence nécessaire chez les Maures pour la consolation des chrétiens qui gémissaient sous leur tyrannie, il sacrifia sa li-

berté à Dieu, afin d'instruire ceux que leurs patrons et quelques renégats avoient malicieusement imbus de leurs erreurs et des rêveries de l'Alcoran. Il composa plusieurs beaux traités pour les désabuser.

Dieu le fortifia dans l'exercice laborieux de ces œuvres de miséricorde par d'insignes faveurs.

Un jour que le saint se disposoit à dire la sainte messe, après avoir passé toute la nuit en larmes et en prières, et pratiqué de sanglantes mortifications pour obtenir de Dieu une grâce de force aux esclaves chrétiens qui étoient terriblement tourmentés, il ne trouvoit personne pour le servir : il alla chercher quelqu'un à la porte de la prison : alors Jésus-Christ lui apparut sous la figure d'un bel enfant âgé de quatre ou cinq ans, habillé pauvrement comme un esclave, qui lui demanda ce qu'il cherchoit : « Mon cher enfant, lui répondit le saint évêque, je cherche quelqu'un pour me servir à la messe. » Le saint, qui ne l'avoit jamais vu, lui demanda qui il étoit : « Je vous le dirai après la messe, » répliqua ce divin enfant. Le saint évêque, après son action de grâces, lui fit plusieurs questions, auxquelles cet aimable enfant répondit avec un solide jugement et une sagesse qui le surprit; et en l'interrogeant de quelques points du catéchisme, lorsqu'il demanda : « Qu'est-ce que Jésus-Christ? » l'enfant lui répondit : *Pierre, je suis Jésus-Christ, qui ai été crucifié; vois et considère mes mains et mon côté ouverts, et tu y trouveras les plaies que j'ai reçues en ma Passion : à cause que tu es demeuré prisonnier pour donner la liberté aux autres chrétiens que tu as rachetés de l'argent destiné pour ta rançon, tu m'as fait ton prisonnier. Ayant dit ces paroles, il disparut, laissant le saint évêque dans un profond ravissement.*

Le saint fut enfermé dans un cachot fort obscur, et on fit défense à qui que ce fût de lui parler. Les anges l'éclairoient dans ce lieu de ténèbres, et lui fournirent des plumes, de l'encre et du papier pour achever le livre qu'il avoit commencé pour combattre les erreurs de l'Alcoran.

Quelquefois ils le transportoient miraculeusement dans d'autres lieux où les chrétiens affligés réclamoient son secours. Un chrétien

qui avoit été sur le point de renier la foi, protesta depuis que si le saint évêque ne fût venu miraculeusement le fortifier par ses discours, il se fût fait renégat.

Un autre jeune esclave étant au bout de sa patience et ne pouvant plus supporter les traitements cruels qu'il recevoit de son patron, étoit résolu d'embrasser la loi de Mahomet. Le saint évêque, qui le sut par révélation, pria Dieu pour lui; et un ange, l'ayant tiré de prison, le conduisit au lieu où ce désespéré alloit renier la foi; le saint évêque le consola et le fortifia.

Sa conversation ordinaire étant celle des anges, les gardes apercevoient souvent une grande clarté; et un jour, ayant vu sortir de sa prison un jeune enfant d'une ravissante beauté, ils en avertirent leur prince, qui avoua que ce prêtre des chrétiens étoit un saint, et commanda qu'on l'élargit, avec défense néanmoins d'écrire contre la loi de Mahomet.

Ensuite le saint composa un admirable traité contre cette secte abominable, qui servit à la conversion de quantité de Maures. Dieu approuva cet excellent livre par un fameux miracle; car au temps qu'il le composoit, les chrétiens qui étoient esclaves avec lui, aperçurent un globe de feu sur la tête du saint, qui l'environnoit par ses lumières.

Ce livre lui suscita une furieuse persécution : les alfaquis et les marabouts demandèrent hautement qu'on le punit suivant la rigueur des lois; de manière que le roi, craignant une sédition, abandonna le saint évêque à leur cruauté.

Les alfaquis, les marabouts et les plus zélés d'entre les Maures résolurent de le faire mourir; et craignant que leur roi ne le rendit aux chrétiens, en recevant le prix de sa rançon, pour laquelle ils savoient bien qu'ils n'épargneroient rien, ils ne gardèrent aucune formalité de justice à son endroit.

Pendant qu'ils machinoient sa mort, le saint évêque s'y préparoit avec joie, comme à un sacrifice qu'il désiroit passionnément offrir à Dieu, et duquel il devoit être la sanglante victime. Ayant appris par son ange gardien que les Maures le massacreroient le lendemain matin, il passa toute la nuit en prières; il offrit sa vie à

Dieu pour le salut des esclaves chrétiens, et pria même pour les Maures qui avoient résolu de le faire mourir.

Le saint évêque attendant ainsi l'heure de sa mort avec une admirable constance et tranquillité d'esprit, sa prison fut remplie d'une brillante lumière; Jésus-Christ lui apparut attaché sur la croix, le sang découlant de toutes ses plaies, et lui dit : « Pierre, je suis ton Dieu, qui ai souffert d'horribles tourments pour toi. » Aussitôt la vision disparut; mais Jésus-Christ répandit tant de force et de grâce dans son âme, qu'il ne respiroit plus que le martyre. Les géoliers, voyant cette extraordinaire lumière qui éclairait son cachot, tombèrent à la renverse, et publièrent ce miracle à la gloire de Dieu et du saint.

Le matin, le saint évêque célébra la sainte messe avec une admirable ferveur d'esprit : il fit son action de grâces à genoux au pied de l'autel, où il attendoit l'heureuse couronne du martyr : ainsi dans ce moment fortuné les Maures lui coupèrent la tête, le 6 décembre 1300, en la soixante-treizième année de son âge.

Ils voulurent brûler son saint corps, ses ornements sacrés, son calice, sa discipline et tout ce qui lui avoit servi, de peur que les chrétiens ne leur rendissent quelque culte, et ne les honorassent comme de précieuses reliques. Mais Dieu les frappa d'une telle épouvante, que ces barbares ayant pris la fuite, les chrétiens eurent le temps de les emporter pour les arroser de leurs larmes, et pour en faire l'objet de leur vénération.

Ensuite ayant revêtu son saint corps de ses habits pontificaux, ils l'ensevelirent dans les grottes d'une montagne près de Mazzemores, avec toute la pompe que leur misère leur pouvoit permettre.

Son tombeau devint l'asile de tous les affligés : hommes, femmes, grands et petits lui adressoient leurs vœux, et l'invoquoient comme leur protecteur auprès de Dieu pour leur obtenir du secours dans leurs nécessités. Dieu fit une infinité de miracles à son tombeau par son intercession.

Il apparut glorieux à plusieurs après sa mort. On l'a vu dans les mazzemores consoler les esclaves, et ils en recevoient de si

miraculeuses assistances, que les Maures mêmes imploroient son secours.

Dieu ne laissa pas la mort du saint évêque impunie; il affligea la ville de Grenade par la peste, par la famine, et par d'horribles tremblements de terre. Sa justice éclata particulièrement dans le palais du roi : il vit ses femmes et ses enfants tourmentés par des douleurs secrètes qui leur déchiroient les entrailles; lui-même mourut misérablement, criant et confessant que c'étoit le saint évêque de Jaën qui lui ôtoit la vie. Dieu fit encore éclater ses vengeances sur le fils de ce malheureux prince, qui perdit la couronne et la vie par une épouvantable catastrophe, laquelle faisoit voir sensiblement que la main de Dieu punissoit cette famille infidèle.

La crainte que les Maures eurent que les reliques sacrées du saint martyr ne leur fussent une source continuelle de malheurs, les obligea à les rendre aux députés de Jaën et de Baëza. Comme ils les emportoient, il survint une contestation entre eux à laquelle des deux villes on déposeroit ce précieux trésor. Pour la terminer à l'amiable, on mit les reliques sur une mule aveugle, on conclut qu'elles resteroient au lieu où elle les porteroit d'elle-même, sans être conduite de personne; elle les porta dans la ville de Baëza, où les chrétiens les révèrent encore aujourd'hui.

Dieu fit plusieurs miracles par l'intercession de son grand saint, tant avant qu'après sa mort. Un jour qu'il portoit à manger à de pauvres chrétiens esclaves qu'on faisoit périr de faim, il fut surpris par le roi de Grenade, qui l'avoit défendu sous de rigoureuses peines; il aborda le saint évêque, et voulant voir ce qu'il portoit dans son scapulaire, Dieu changea miraculeusement le pain en de très-belles roses : ce qui étonna d'autant plus ce roi barbare, que c'étoit au mois de décembre, où la terre ne produit point de ces sortes de fleurs.

Visitant les chrétiens captifs dans les mazzemores de Grenade, il trouva un pauvre vieillard convert d'une pesante chaîne, et si foible de maladie, qu'il ne se pouvoit soutenir : il pria son patron de permettre qu'il le conduisit à son hôpital pour le soigner. Ce

barbare le lui refusa avec une dureté terrible. Le saint évêque le consola, et ayant vu que le fer de sa chaîne lui étoit entré dans la chair, qui la couvroit en partie, ce qui lui causoit d'excessives douleurs, il fit le signe de la croix sur son mal, et il le guérit en un instant.

Don Garcías Ramirez de Torrez, gouverneur de la ville de Jaën, et fort dévot au saint martyr, en fut visiblement assisté en plusieurs combats où il s'étoit trouvé, ayant vu le saint détourner les coups que ses ennemis lui portoient.

Son fils, du même nom, en reçut aussi de si miraculeux secours, que pour lui en témoigner sa reconnaissance, il donna une maison aux religieux de Notre-Dame de la Merci, pour entretenir à perpétuité une lampe devant son image.

En l'année 1644, le Père Marc, lecteur en théologie, de l'Ordre de la Merci à Jaën, qui avoit perdu l'esprit, le recouvra miraculeusement par l'intercession du saint.

En l'année 1660, madame Isabelle de Cordoue, ayant été privée de l'usage de sa raison pendant huit ans, et affligée d'une cruelle maladie, qui ne lui permettoit pas de quitter le lit, fut guérie au saint martyr, qui lui obtint une entière guérison de Dieu.

Isabelle de Aranda, femme de Jean de Navarre, bourgeois de Jaën, rongée par un cancer, se voua au saint martyr et promit de faire dire une neuvaine à son tombeau; auparavant qu'elle fût achevée, le cancer disparut, et la malade fut parfaitement guérie.

François Rodriguez, de la même ville, ayant perdu une quittance d'une somme très-considérable, sans la pouvoir trouver, alla à l'église des religieux de Notre-Dame de la Merci réclamer le saint martyr; à son retour, il la trouva sous sa main.

Ces miracles et une infinité d'autres qui ont duré sans interruption depuis son glorieux martyre jusqu'à présent lui ont mérité la vénération des peuples. On lui a dressé un très-beau mausolée à Baëza, où reposent ses sacrées reliques, et on lui a bâti des chapelles. Le premier octobre 1484, les chanoines de Baëza ordonnèrent qu'on entretiendrait une lampe jour et nuit devant son tombeau.

Dès l'année 1492, la reine de Castille, informée de la tradition constante du culte immémorial qu'on rendoit au saint martyr, fit bâtir une église à son honneur, et sollicita sa canonisation à Rome.

Tous les historiens d'Espagne, tant séculiers que de l'Ordre de la Merci, ont parlé très-avantageusement de ce grand saint, de son zèle, de ses rares vertus, de ses doctes écrits, de ses miracles et de sa mort. Le Martyrologe d'Espagne en fait mention parmi les évêques de l'église de Baëza, en ces termes : *Petrus hujus nominis II, episcopus Giennesis XXV, cognomento Nicolaus Paschalis de Valentia, Ordinis sanctæ Mariæ de Mercede alumnus, et sancti Petri Nolasci discipulus, hic apud Granatam captivus delatus, ibidem martyrio coronatus est, die 6 decembris, anno MCCC.* C'est-à-dire, Pierre second du nom, vingt-cinquième évêque de Jaën, surnommé Nicolas Paschal, natif de Valence, religieux de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, et disciple de saint Pierre de Nolasque, ayant été fait esclave chez les Maures en la ville de Grenade, y reçut la couronne du martyre le 6 décembre en l'année 1300.

Et notre Saint-Père le Pape Clément X, bien informé de la sainteté et du glorieux martyre de notre saint évêque, tant par les généraux de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, le R. P. Soto Major, évêque de Barcelone, le R. P. Ascensio, évêque d'Avila; que par l'illustre et révérendissime Andrada, évêque de Jaën, et le R. P. Pierre de Salésa, général du même Ordre; après la délibération de la Congrégation des Rites, a accordé, le 28 juin 1673, à tous les religieux du même Ordre d'en faire l'office et d'en célébrer la sainte messe.

Vigile des apôtres saint Pierre et saint Paul.

A Alexandrie, dans la persécution de Sévère, les saints martyrs Plutarque, Serein, Héraclides, catéchumène; Héron, néophyte; un autre nommé aussi Serein; Rhalde, catéchumène; Potamiène et

Marcelle, sa mère, entre lesquels brilla d'un plus grand éclat la vierge Potamiène, qui, soutenant d'abord de grands et nombreux combats pour sa virginité, souffrant ensuite des tourments inouis pour la foi, fut enfin brûlée avec sa mère. — Potamiène étoit une esclave de rare beauté, que sa mère avoit élevée dans les principes de notre sainte foi, et qu'elle avoit même envoyée à l'école d'Origène. Son maître ayant conçu pour elle une passion violente, à laquelle la sainte martyre résista constamment, il la dénonça comme chrétienne au préfet d'Alexandrie. Le préfet fit préparer une chaudière d'huile bouillante, dans laquelle il la menaça de la jeter si elle ne renonçoit aux idoles et ne consentoit aux désirs de son maître. « La seule grâce que je vous demande, par la vie de l'empereur, répondit sainte Potamiène, c'est que vous me descendiez peu à peu avec mes habits dans cette chaudière, afin que je ne reste pas nue, et vous verrez quelle patience Jésus-Christ donne à ceux qui espèrent en lui. » Elle consumma ainsi son martyre, et sa mère fut brûlée dans le même temps.

Le même jour, saint Papias, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, ayant été fouetté et jeté dans une chaudière pleine d'huile et de graisse bouillantes, et ayant souffert d'autres supplices horribles, fut enfin couronné en ayant la tête tranchée.

A Utrech, saint Bénigne, évêque et martyr.

A Cordoue, saint Argymère, moine et martyr, qui fut tué pour la foi de Jésus-Christ dans la persécution des Arabes.

A Rome, saint Paul, pape et confesseur.



VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Pierre, prince des apôtres. — Saint Paul, apôtre des Gentils.

Saint Marcel et saint Anastase, martyrs; saint Cyr, évêque de Gênes; saint Cassius, évêque de Narni; sainte Marie, mère de Jean; sainte Benoitte.

LA VIE DU PRINCE DES APOTRES SAINT PIERRE,

AN 66.

Néron, empereur.

Le glorieux apôtre saint Pierre étoit Hébreu, de la province de Galilée, natif de Betsaïde, marié avec une femme nommée Perpétue, qui étoit fille d'Aristobule, frère de saint Barnabé : saint André étoit son frère aîné; ils étoient tous deux pêcheurs.

Saint André avoit eu connoissance de Jésus-Christ par ce qu'il en ouït dire à saint Jean-Baptiste, son maître : il le suivit et alla avec lui jusqu'à la maison où il demouroit : il resta un jour avec Notre-Seigneur, tout ravi de sa divine parole. Ayant appris de lui qu'il étoit le Messie que tout le peuple d'Israël attendoit, il alla chercher Pierre, son frère, pour le faire participant de ce bien, et l'amena à Jésus-Christ. Notre-Seigneur, voyant saint Pierre, lui dit son nom et celui de son père : *Tu es Simon*, lui dit Jésus, *fiis de Jonas, tu auras nom Céphas*, qui en langue syriaque ou chaldéenne signifie Pierre.

Le Sauveur du monde donnoit par là à entendre, qu'ainsi qu'il est la première pierre fondamentale où tout l'édifice de l'Eglise est

bâti, de même il devoit communiquer son nom et ses propriétés à Pierre, afin que sur ce second fondement solide, tous les autres fidèles, comme des pierres vives, fussent établis et fondés en son Église d'une liaison si inviolable, que toute la force et le pouvoir de l'enfer ne la pussent renverser ni ébranler.

Saint Pierre ne demeura pas alors avec Jésus-Christ, jusqu'à quelque temps de là, que se promenant sur le bord de la mer, il le trouva pêchant avec André son frère. Alors il les appela et leur dit : *Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes.* Ils obéirent incontinent à la vocation du Sauveur, laissant leurs rets et leur barque et toute affection mondaine pour le suivre et faire la volonté de leur maître.

Notre-Seigneur fit tant de faveurs à saint Pierre, que tous les autres apôtres le reconnoissoient comme leur frère aîné, et les évangélistes, qui au dénombrement des autres les rangent confusément et diversement, mettent toujours saint Pierre le premier, comme le chef de tous. C'étoit celui qui accompagnoit Jésus-Christ, même aux actions les plus secrètes, comme en la transfiguration du Tabor, et lorsqu'il ressuscita la fille de Jaire, prince de la synagogue, et quand il se retira à part pour prier au jardin d'Olivet. Ce fut en sa barque que Jésus-Christ entra pour prêcher au peuple qui étoit au bord de la mer, et laissa tous les autres : pour nous faire entendre que la doctrine céleste et évangélique devoit être enseignée de la nacelle de saint Pierre.

Bref, Pierre fut celui que le Sauveur élut pour son vicaire sur la terre, unique et universel pasteur de toute l'Église, auquel il donna les clefs de tous ses trésors, et la dispensation du prix inestimable de son sang. Et afin de le rendre digne d'être son ministre et suprême pasteur, il l'orna de toutes les grâces et vertus dont il avoit besoin. Il lui donna une très-grande humilité; car ayant jeté ses filets au lieu où Jésus leur avoit dit, et tiré une grande quantité de poissons, après avoir travaillé toute la nuit en vain, il demeura si hors de soi, qu'il se jeta à ses pieds et le supplia de s'éloigner de lui, parce qu'il étoit un pécheur indigne d'être en sa compagnie. Et quand Jésus-Christ lui voulut laver les pieds, il

s'excusa en disant : *Quoi, Seigneur, que vous me laviez les pieds!* et s'excusant sur son indignité, il ajoute : *Non, je ne souffrirai jamais cela.* Mais depuis il obéit, et se laissa laver les pieds, à cause que le Sauveur le menaça.

Il lui donna une grande foi, par laquelle il connut d'une certaine science que Jésus-Christ étoit Fils du Dieu vivant, et vrai Dieu, comme il le confessa : et en récompense de cette admirable confession, Jésus-Christ lui donna la primatie de toute son Église. Il lui inspira un amour tendre et généreux, dont il aimoit tellement son maître, qu'il désiroit d'être toujours avec lui, sans le perdre aucunement de vue. En effet, lorsqu'il fut abandonné de quelques-uns de ses disciples, qui se scandalisèrent de la doctrine de son corps et de son sang, qu'ils ne pouvoient comprendre; le Sauveur demanda à ceux qui étoient restés : *Ne voulez-vous point vous en aller aussi, vous autres?* Pierre lui répondit : *Seigneur, vers qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Ce même amour lui fit souhaiter en la montagne du Thabor d'y demeurer, parce qu'étant avec Jésus-Christ, il se persuadoit qu'il ne pouvoit être mieux. Il le prioit aussi de ne point mourir, parce que comme homme il ne savoit point encore le mystère ineffable de notre rédemption. Et en cette dernière cène, ce même amour le convia de s'enquérir qui étoit ce traître qui devoit vendre Jésus-Christ, parce qu'il souhaitoit de l'étrangler avec les dents, comme dit saint Jean Chrysostôme. L'amour le porta à se jeter deux fois en la mer pour venir vers Jésus-Christ, n'ayant pas la patience d'attendre que la barque où il étoit avec les autres disciples fût approchée.

Ce même amour fut cause qu'il s'offrit à toutes sortes de travaux, de périls et de maux pour Jésus-Christ, encore que le Sauveur permit qu'il le reniât, pour lui faire connoître sa faiblesse, qu'il étoit homme, et obligé ensuite d'avoir compassion de ses frères; afin aussi qu'il méritât davantage en pleurant son péché, et en faisant toute sa vie une si austère pénitence, qu'il ne mangeoit que du pain et des olives, ou, comme dit saint Grégoire de

Nazianze, des mauves ; et pour son plus grand festin il n'usoit que d'herbages et de légumes.

Ce même amour lui fit mettre la main à l'épée dans le jardin, et s'opposer lui seul à un escadron de tant de gens de guerre, frappant le serviteur du grand-prêtre, et pensant que l'affaire se dût terminer par les armes : car il ne savoit pas encore la disposition de Dieu. Enfin cet amour fut si grand, que le Sauveur lui demandant par trois fois s'il ne l'aimoit pas davantage que tous les autres apôtres, il lui confessa son amour excessif : après quoi Jésus-Christ lui recommanda son troupeau, et le fit pasteur de son Église.

Il commença donc à exercer son office aussitôt que Jésus-Christ fut monté aux cieux, lorsque tous les apôtres et les disciples étant assemblés dans une salle, il leur proposa, comme leur chef, d'élire quelqu'un en la place de Judas, et qu'il fût mis au nombre des apôtres.

Après que le Saint-Esprit fut descendu sur eux, Pierre fut le premier qui prêcha aux Juifs le mystère de la croix, avec une telle ferveur, qu'en un sermon il convertit trois mille âmes à la foi de Jésus-Christ ; et en un autre cinq mille. Ce fut le premier qui fit des miracles pour prouver la doctrine évangélique, commençant par ce pauvre, estropié dès sa naissance, que l'on exposoit tous les jours à la porte du Temple pour demander l'aumône ; saint Pierre le prit par le bras, le fit lever et le guérit, au grand étonnement du peuple. Dieu opéra par saint Pierre tant de merveilles, que de toutes les villes voisines de Jérusalem on apportoit des malades pour les mettre dans les rues, afin que quand il passeroit, si l'ombre de son corps passoit seulement sur quelqu'un deux, ils fussent guéris : ce que nous ne lisons point d'aucun autre saint.

L'ombre de saint Pierre ne guérissoit pas simplement celui qu'elle touchoit, mais en couvrant un seul elle guérissoit tous les autres malades qui étoient là présents. Il semble aussi que saint Luc le signifie en ces paroles : *Ils mettoient dans les places publiques les malades dans leurs lits, afin que quand Pierre passeroit,*

son ombre touchât quelqu'un d'entre eux, et que tous fussent guéris de leurs maladies.

Ce ne fut pas non plus un petit miracle d'avoir abattu à ses pieds Ananias et Saphira, sa femme, roides morts, parce qu'ayant donné leur héritage à Dieu, ils apportèrent aux pieds des apôtres le prix qu'ils disoient les avoir vendus, en retenant néanmoins quelque portion pour eux. Notre-Seigneur punit par la bouche de saint Pierre, comme un souverain, cette infidélité; pour nous apprendre à tous, avec quelle vérité et sincérité il veut être servi, et de quelle rigueur il châtie quelquefois, même en cette vie, ceux qui se laissent aveugler par la convoitise, et ne rendent pas entièrement à Dieu ce qu'ils lui ont promis.

Ce fut encore Pierre qui, rempli du Saint-Esprit, lorsque les princes des prêtres leur défendirent de parler ni d'enseigner au nom de Jésus-Christ, leur répondit avec une grande constance, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de parler d'une chose qu'ils avoient vue et entendue, et qu'ils étoient plus obligés d'obéir à Dieu qu'aux hommes.

Du consentement des autres apôtres, il alla en Samarie avec saint Jean pour administrer le Saint-Esprit aux fidèles. Ce fut le premier qui, averti par une particulière révélation de Dieu dans ce mystérieux linceul rempli de serpents et d'autres méchants animaux, prêcha l'Évangile aux gentils, convertit le centurion Corneille et ceux de sa maison, leur communiquant le Saint-Esprit par ses paroles, et le don des langues.

De plus, il marcha par toute la Judée, éclairant le peuple par sa doctrine, et le ravissant en admiration par ses miracles; mais entre tous les autres celui qu'il fit à Lydde est grandement à remarquer, car il guérit un homme appelé Énéas, qui étoit paralytique, couché dans un lit, il y avoit plus de huit ans : ainsi que ce qu'il fit à Joppé, ressuscitant Tabitha, qui étoit une femme pieuse et fort aumônière.

Il traversa ensuite les provinces de Pont, de Galatie, de Cappadoce, d'Asie Mineure, de Bithynie, y jetant les premiers fondements de la religion, ordonnant des prêtres et des évêques, et éta-

blissant tout ce qui étoit nécessaire pour le bon gouvernement des églises. Étant parvenu jusqu'à la ville d'Antioche, en les visitant, et faisant le devoir d'un bon et vigilant pasteur, il y planta son siège pontifical, où les fidèles avoient recours, comme à un oracle, en toutes leurs difficultés. La chaire de saint Pierre fut sept ans à Antioche, non qu'il y demeurât continuellement durant ce temps-là, parce qu'ayant le gouvernement de toutes les Églises, il avoit besoin de se transporter où la nécessité le requéroit, mais parce que c'étoit sa résidence ordinaire.

Étant un jour venu à Jérusalem, il fut fait prisonnier par le commandement d'Hérode, qui, pour se concilier la bienveillance des Juifs, avoit fait trancher la tête à saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean l'Évangéliste ; et pour leur donner une satisfaction entière, il résolut de faire aussi mourir saint Pierre, comme le chef des chrétiens. Toute l'Église ressentit fort cette perte, et se mit en oraison, pour supplier Notre-Seigneur de délivrer saint Pierre des mains d'Hérode, et de le préserver de ce loup enragé, de peur que son troupeau ne fût dispersé par la mort du pasteur. Notre-Seigneur le délivra en la manière qu'il est écrit aux Actes des Apôtres, douze ans après l'Ascension de Jésus-Christ, pendant lesquelles années il avoit commandé à ses apôtres de prêcher aux Juifs seulement.

Le temps d'arborer la bannière de Jésus-Christ par tout le monde étant venu, les apôtres se divisèrent, et chacun prit la province que le Saint-Esprit lui inspira. L'apôtre saint Pierre, par une révélation particulière du Saint-Esprit, s'en vint à Rome, tant pour y fonder son siège apostolique, et mettre le chef de l'Église catholique en cette ville-là, qui étoit maîtresse de l'empire, que pour convaincre Simon le Magicien, ennemi capital de l'Évangile, qui étoit venu à Rome, et par son art magique avoit tellement charmé le peuple, qu'il l'adoroit comme un dieu, et en cette qualité lui avoit érigé une statue.

Le diable voyant que par la croix il devoit être chassé du monde et privé du trône de Dieu, qu'il avoit tyranniquement usurpé, et que les idoles s'en alloient par terre, il voulut prévenir la perte

qu'il craignoit, et élevant une nouvelle synagogue, il l'opposa à l'Eglise de Dieu, qui commençoit déjà à fleurir, et se devoit glorieusement étendre par toute la terre. Il prit pour instrument de son dessein Simon le Magicien, qu'il opposa à Simon-Pierre, afin que ce que l'un opéroit par la vérité et l'esprit du ciel, l'autre le détruisit avec le mensonge et l'esprit de Satan. Ce fut véritablement un ministre du diable si actif, que saint Ignace eut raison de le surnommer le fils de Satan; et saint Justin, Irénée et Épiphane, avec d'autres saints, disent qu'il fut le maître des hérésies.

Cette dispute commença entre les deux Simons à Samarie, d'où le magicien étoit natif. Saint Pierre et saint Jean étant allés en cette ville, et les fidèles ayant reçu le Saint-Esprit par l'imposition des mains des apôtres, Simon, surpris de voir cette merveille, et désirant avoir cette autorité, offrit de l'argent aux apôtres, pour avoir la grâce de communiquer le Saint-Esprit par ses mains, car il estimoit que ce don de Dieu se pouvoit acheter à deniers comptants; mais saint Pierre lui remontra l'énormité de ce crime, et l'avertit de faire pénitence.

Simon alors sortit de la ville pour aller prêcher ailleurs sa fausseté, et pervertit tout le monde par où il passoit; le glorieux saint Pierre le suivit en quelques provinces, pour dissiper les ténèbres de sa magie et détromper ceux qui croyoient qu'il avoit en lui une souveraine vertu de Dieu. Simon, qui fuyoit devant le saint apôtre, s'étant sauvé dans Rome, Notre-Seigneur commanda aussi à saint Pierre de s'y en aller pour ôter ce grand obstacle à la religion chrétienne et planter son siège pontifical dans cette ville.

Saint Pierre partit d'Antioche pour aller à Rome, accompagné de son disciple saint Marc, qui écrivit depuis l'Evangile; d'Apollinaire, qu'il fit évêque de Ravenne; de Martial, qu'il envoya en France, et de Rufe, qu'il fit évêque de Capoue, avec quelques autres disciples ses compagnons. Métaphraste dit qu'il arriva en Sicile; la tradition rapporte qu'il passa à Naples, et encore à présent on y révere le lieu où l'on tient qu'il célébra la messe.

Il entra dans Rome le 18 de janvier, l'an de grâce 44, la seconde année de l'empire de Claude, selon la plus probable opinion d'Eu-

sèbe et de saint Jérôme. C'est le jour où l'Eglise célèbre la chaire de saint Pierre à Rome. Ce fut un jour très-heureux pour la ville et pour tout le monde, qui devoit être arrosé des eaux salutaires de la foi, lesquelles, sortant du siège de saint Pierre comme d'une source divine, s'alloyent répandre par toute la terre et fertiliser toutes les provinces et les nations du monde.

En effet, saint Pierre, les considérant toutes et les embrassant avec un soin et une vigilance de père, les pourvut de pasteurs, et envoya par toute l'Italie, la France, l'Espagne, l'Afrique, la Sicile et autres îles, des évêques et des prêtres pour les instruire et les éclairer des rayons de l'Évangile. Il envoya en Sicile Panerace, Marcien, Bérilles et Philippes; à Capoue, Prisque; à Naples, Aspernates; à Terracine, Epaphrodites; à Népî, Ptolémée; à Fiésolé, Romules; à Lucques, Paulin; à Ravenne, Apollinaire; à Vérone, Entrope; à Padoue, Prosdœime; à Pavie, Syrie; à Aquilée, premièrement Mare, et depuis Hermagore; en France, Martial, Materne, Valérien, Sixte, Trophime, Sabien et Julien; en Espagne, Torquat, Ctésiphon, Second, Indalèce, Cécile, Esique, Euphrase et autres.

Métaphraste écrit que l'apôtre saint Pierre alla en personne en Espagne, et passa en Angleterre, répandant partout comme un soleil les rayons de sa divine lumière; car, comme pasteur universel, il avoit soin de tous, et pourvoyoit à chaque pays. Saint Cyprien appelle l'Eglise romaine la Mère universelle, parce que non-seulement l'Eglise de Carthage avoit reçu la foi par elle, mais aussi celles de Mauritanie et de Numidie, qui étoient suffragantes de celle de Carthage. Le Pape saint Grégoire, écrivant aux évêques de Numidie, leur dit qu'ils avoient reçu les principes de la foi de saint Pierre. Innocent I, en une épître qu'il écrivit à Décence, dit que saint Pierre et ses successeurs envoyèrent par le monde les prêtres et les évêques qui ont planté la foi et fondé des églises dans les provinces.

On ne sauroit croire le grand fruit que le saint apôtre fit à Rome, en détruisant les artifices diaboliques de Simon le Magicien (qui à la venue de saint Pierre s'enfuit de la ville) et éclairant ceux

qui écoutoient la doctrine évangélique. Dieu faisoit de grands miracles par lui, quelque contradiction que les Juifs y pussent apporter, lesquels à cette occasion mirent toute la ville en rumeur : ce qui fut cause que l'empereur Claude, la neuvième année de son empire, les chassa tous de Rome, comme une nation pernicieuse et mutine.

En vertu de ce commandement de l'empereur, saint Pierre sortit aussi de Rome, Dieu l'ayant ainsi ordonné, afin qu'il allât cependant visiter les Églises d'Orient, et célébrer à Jérusalem le premier concile qui se fit en l'Église, où l'on termina les différends qui s'étoient émus entre les Juifs et les gentils convertis à la foi. Leurs débats étoient importants ; parce que (comme il est écrit aux Actes des Apôtres) les Juifs chrétiens, retenant le zèle de l'ancienne loi, vouloient que les gentils joignissent la circoncision au baptême, soutenant qu'ils ne pouvoient être sauvés autrement. Les gentils, au contraire, ne vouloient point s'assujettir à la circoncision, sachant, comme c'étoit la vérité, que par la foi de Jésus-Christ, par le moyen du baptême et des bonnes œuvres, ils obtiendroient la vie éternelle.

Cette dispute passa si avant, qu'il fut nécessaire que saint Paul et saint Barnabé allassent à Jérusalem pour en faire la résolution, et proposassent la question à saint Pierre, à saint Jean l'Évangéliste et à quelques autres des principaux disciples de Jésus-Christ. Il fut arrêté en ce concile, suivant l'avis de saint Pierre, que l'on ne devoit point surcharger les gentils d'un si pesant joug, comme les Juifs prétendoient, puisque la seule grâce du Sauveur est cause de notre salut. Ils firent un décret de ce qu'ils devoient observer, et l'envoyèrent par les mêmes saint Paul et saint Barnabé, par Jude et Silas, deux des principaux frères, avec une si grande autorité, que les apôtres disent : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne vous charger ni obliger à davantage qu'à vous abstenir de manger des viandes immolées aux idoles, et de la fornication.*

Après que le saint apôtre eut fait ses affaires à Jérusalem, en Judée, et aux autres quartiers d'Orient, il retourna à Rome, pas-

sant par l'Égypte et par l'Afrique, comme écrit Métaphraste. Saint Pierre hâta son voyage, ayant appris que Néron, qui avoit succédé à Claude dans l'empire, aimoit les magiciens et les nécromanciens, les faisoit chercher de toutes parts et les honoroit; même qu'il avoit fait venir Simon le Magicien, qu'il tenoit pour un dieu.

Car ce fils aîné de Satan, comme dit Anastase Nicène, par ses enchantements diaboliques contrefaisoit plusieurs choses apparentes, qui le faisoient admirer par les assistants. Il faisoit marcher des statues; il prenoit la figure d'un serpent et d'autres bêtes; il passoit au travers du feu sans brûler; il voloit en l'air; il convertissoit les pierres en pain; il ouvroit les portes fermées sans que personne y touchât; il brisoit les chaînes, délivrant ceux qui y étoient attachés; il faisoit d'autres choses semblables, feintes et apparentes, par le moyen desquelles il avoit charmé toute la ville.

De plus, le feu s'étant mis dans Rome si horriblement qu'il dura six jours et sept nuits, selon Suétone et Tacite, et brûla une grande partie de la ville (soit par cas fortuit ou par un secret mandement de l'empereur), Néron, prenaut cette occasion pour persécuter les chrétiens, comme auteurs de cet incendie, ouvrit la première persécution contre l'Église, et en fit mourir plusieurs avec des tourments inouis, comme racontent les mêmes historiens. A cause de cette cruauté, les chrétiens qui étoient à Rome vivoient en grande désolation, comme des brebis égarées, qui avoient besoin de leur pasteur pour les réunir et les défendre de ce furieux lion qui les vouloit dévorer.

Encore que saint Paul fût déjà arrivé à Rome, lequel, par sa présence, consolait et encourageoit les chrétiens, néanmoins, saint Pierre y vint comme évêque particulier de Rome et pasteur universel du troupeau de Jésus-Christ. Sitôt qu'il fut arrivé, après avoir consolé les fidèles par sa présence, il entra au champ de bataille avec Simon le Magicien. Après plusieurs altercations, le saint apôtre lui dit que l'on apportât un corps mort, et que celui des deux qui le ressusciteroit seroit reconnu pour prédicateur de la vérité. En étant convenus, dans le commencement Simon le Magicien fit en sorte par son art diabolique qu'il sembloit que la

tête du défunt remuât, et le peuple qui étoit présent crut qu'il l'avoit fait revivre; néanmoins à la fin le mort demeura toujours mort, et la tromperie de Simon fut découverte. Saint Pierre, faisant alors sa prière, le ressuscita devant toute l'assistance, qui, par ce miracle, demeura certaine de la vérité du saint apôtre et du mensonge de Simon.

Celui-ci, fâché de la résistance que saint Pierre lui faisoit, et de ce que les Romains ne le respectoient plus autant qu'il l'eût bien désiré, leur dit, puisqu'ils étoient si insensés que de le quitter pour croire à Pierre, qu'il commanderoit à ses anges de l'emporter en l'air à leurs yeux, et qu'il monteroit au ciel, d'où il les châtieroit avec des calamités étranges. Il assigna un jour de dimanche qu'il devoit s'envoler. Saint Augustin écrit, par la relation de plusieurs, que le saint apôtre jeûna, et commanda à tous les fidèles de jeûner le samedi, afin qu'il plût à Dieu de lui donner la victoire sur un si pernicieux ennemi : ce qu'il fit.

Le jour étant venu, Simon, devant tout le peuple, monta en un lieu éminent, et les diables l'emportèrent en l'air comme s'il eût volé au ciel, ce dont tout le peuple qui étoit accouru à ce spectacle, étoit ravi en admiration, et crioit à haute voix que Simon étoit le vrai Dieu. Mais le glorieux apôtre, voyant l'émotion du peuple, la vanité de Simon et les artifices du diable, jeta les yeux au ciel avec une très-profonde humilité, et une grande confiance pour faire sa prière à Dieu : puis il commanda à ces esprits infernaux de le laisser choir sur la place. Ils le quittèrent aussitôt, et il se rompit les jambes en tombant; afin que celui qui avoit pensé monter au ciel, n'eût plus le moyen de marcher sur la terre; que l'on vit combien l'oraison du saint apôtre avoit plus de pouvoir que la présomption du magicien, et la vertu de Dieu pour le renverser, que la force des diables à l'emporter. Saint Pierre ne voulut pas qu'il tombât roide mort, afin que ce misérable eût quelque loisir de se reconnoître et de se repentir, et que le peuple, le voyant en vie, se confirmât davantage en la vérité; néanmoins, dès le lendemain, Simon mourut à Aricia, village près de Rome, où il s'étoit fait emporter.

Ainsi saint Pierre demeura victorieux et triomphant, ayant détruit ce monstre infernal qui infectoit toute la terre. Les fidèles furent fort consolés et les gentils confus, mais l'empereur Néron, furieux et enragé d'avoir perdu son grand ami, qui étoit si excellent en la néeromancie, dont il faisoit une merveilleuse estime, et vomissant son courroux sur saint Pierre et saint Paul, les fit preudre pour se venger en même temps d'une autre injure, qui n'étoit pas moindre que celle-là.

Entre les Romains qui avoient reçu la foi par la prédication des apôtres, il y avoit plusieurs dames qui, avec le baptême, avoient reçu la grâce et le don de la chasteté, qu'elles tâchoient de garder avec grand soin. Parmi elles il y en avoit deux qui avoient été auparavant maîtresses de l'empereur, et qui, ayant mené une vie débauchée avec lui, se privèrent de sa fréquentation, sans qu'il en sût plus rien tirer, ni par promesses ni par menaces. Néron, qui n'étoit pas moins charnel que cruel, et aveuglé de sa passion, pensant qu'il n'y devoit rien avoir au monde qui ne fût sujet à sa volonté, fut averti que c'étoit à cause que ces femmes étoient devenues chrétiennes, ce qui lui fit tourner son indignation contre les maîtres qui enseignoient cette chasteté, laquelle étant une vertu céleste, et proprement de l'Évangile, les prédicateurs ont toujours recommandée aux fidèles. Car afin qu'ils l'estimassent davantage, Jésus-Christ voulut que quelques-uns de ses plus familiers amis mourussent pour la défeuse de la chasteté, comme saint Jean-Baptiste, saint Matthieu apôtre et évangéliste, et les deux princes des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Les apôtres furent retenus neuf mois en la prison Mamertine, pénible et obscure; mais elle ne fut pas infructueuse aux soldats et aux gardes qui les avoient en charge. Car Proceffe et Martinien, qui étoient les chefs des gardiens, et plusieurs autres, par la prédication de l'apôtre saint Paul, furent convertis à notre foi et illustrés du martyre. Et afin qu'il ne manquât point d'eau pour les baptiser, il sortit une fontaine du rocher, que l'on voit encore aujourd'hui à Rome en la même prison, sans qu'elle se soit depuis tarie : elle jette une telle quantité d'eau en certains jours de l'an-

née, que le peuple va en dévotion visiter la prison des glorieux apôtres, où chacun boit de cette eau.

Le temps de la mort de ces deux colonnes de l'Eglise approchant, les chrétiens supplièrent saint Pierre de sortir de prison, et de s'absenter : et bien que le saint apôtre désirât mourir pour Jésus-Christ, ils l'importunèrent tellement, que, vaincu par leurs prières, il sortit de prison et de Rome, afin de se cacher pour un temps. Néanmoins Notre-Seigneur (comme l'écrivent saint Ambroise, saint Grégoire et Hégésippe) lui apparut en un lieu que l'on appelle Sainte-Marie-du-Pas, où il y a encore aujourd'hui une chapelle bâtie entre Saint-Jean de Latran et Saint-Sébastien. L'apôtre, reconnoissant son Maître, lui demanda : *Seigneur, où allez-vous ?* Il lui répondit : *Je vais à Rome pour être crucifié encore une fois.*

Saint Pierre entendit bien alors que Jésus-Christ, qui étoit déjà immortel et glorieux, ne pouvoit être crucifié en sa propre personne, mais en celle de son serviteur, où il vouloit de nouveau mourir. Cela le fit retourner sur ses pas à Rome, et à la prison, disposé à la mort ; consolant et encourageant les fidèles de la raison qu'il avoit eue pour le faire résoudre à se conformer à la volonté du Sauveur.

On donna sentence de mort contre les saints apôtres, laquelle portoit que Pierre, comme Juif, seroit crucifié, et Paul, comme citoyen romain, décapité. Ils furent cruellement battus de verges avant que d'être menés au supplice. On montre encore aujourd'hui en l'église de Sainte-Marie Transpontine, qui appartient aux Carmes, les colonnes où on les attacha pour les fouetter. Ensuite on les tira de la prison ; ils furent conduits hors de la ville par la porte d'Ostie, et prenant congé l'un de l'autre avec le baiser de paix, ils furent séparés.

On mena saint Pierre sur le haut du Vatican, qui s'appelle à présent Mont-d'Or ou Montorio. Là ils le dépouillèrent et le clouèrent sur la croix, avec une joie indicible de l'apôtre, de la faveur que Dieu lui faisoit de lui donner le moyen de pouvoir l'imiter avec ce genre de croix, et de mort, et correspondre à l'amour infini

qui avoit attaché le Fils de Dieu à une autre croix et fait donner sa vie pour lui. Mais il se réputa indigne d'être sur la croix en la même figure que son Maître y avoit été; et pour cela il pria les exécuteurs de la justice, qu'ils le crucifiasent la tête en bas et les pieds en haut.

Voilà comme le chef des apôtres saint Pierre acheva le cours de son pèlerinage, imitant par sa mort et sa croix, la mort et la croix de Jésus-Christ; plantant la religion chrétienne, l'arrosant de son sang en cette ville-là, qui étoit pour lors la capitale de l'empire, et qui depuis, par la chaire et la succession de saint Pierre, devoit être le chef de tous les fidèles qui sont épars en l'univers.

Le prêtre Marcel prit le corps de saint Pierre, et l'enterra fort solennellement en une partie du Vatican, après l'avoir embaumé d'onguents précieux, assez près du lieu où il fut crucifié.

Saint Pierre étoit de haute stature, mais proportionnée, le visage blanc et pâle, les cheveux et la barbe érepus, épais et peu longs, les yeux noirs et comme teints de sang, à cause de la multitude des larmes qu'il répandoit, particulièrement quand il entendoit chanter les coqs, se souvenant alors d'avoir renié le Sauveur du monde : il avoit peu de sourcils et étoit comme chauve, le nez long, aquilin et un peu émoussé.

Les fidèles portoient anciennement tant d'honneur aux images de saint Pierre et de saint Paul, que saint Augustin témoigne que les chrétiens avoient accoutumé de les peindre aux côtés de l'image de Jésus-Christ. Eusèbe de Césarée assure avoir vu les anciennes images de ces deux apôtres, et dans l'église de Saint-Pierre à Rome l'on garde encore à présent celle que le Pape saint Sylvestre avoit d'eux, et qu'il montra à Constantin, lorsque, de l'avis de ces apôtres, cet empereur le fit chercher pour être instruit et baptisé par lui. Cet empereur porta depuis tant de dévotion à saint Pierre, qu'il lui fit bâtir une superbe église à Rome en son nom, et lui-même, déposant le diadème impérial, voulut travailler à en creuser les fondements.

Tous les empereurs, rois et princes chrétiens ont honoré cette église, où sont ses précieuses reliques; plusieurs les ont visitées,

et ôtant leurs couronnes, se sont prosternés devant elles, et se couchant par terre ont baisé les verroux de ses portes, montrant par cette pieuse dévotion l'avantage qu'a le pauvre pêcheur de Jésus-Christ sur la souveraine majesté des empereurs de la terre. Les chrétiens y vont aussi en pèlerinage de tous les coins du monde, pour recevoir des grâces du Fils de Dieu, par l'intercession de son vicaire et glorieux apôtre. Et non-seulement les fidèles y vont en dévotion depuis que cette église est bâtie, mais du temps même des empereurs païens, durant les plus sanglantes persécutions, ils venoient de Perse et des endroits les plus éloignés, jusqu'à Rome, pour honorer ce saint lieu et se recommander aux intercessions de saint Pierre, estimant qu'ils seroient à l'abri sous sa protection, ainsi que nous voyons aux actes de plusieurs martyrs.

Les évêques avoient aussi coutume de venir à Rome pour célébrer plus solennellement la fête de l'apôtre, comme on l'apprend de saint Paulin en l'épître treize, qu'il écrit à Sévère, et en la seizième à Dauphin. Les saints Papes Anaclel et Zacharie commandèrent que tous les évêques visitassent une fois l'an les églises des apôtres. Le Pape saint Grégoire l'enjoignit aussi aux évêques de Sicile : et saint Clet, troisième Pape après saint Pierre, dit en une sienne épître, que visiter l'église de Saint-Pierre étoit plus méritoire que de jeûner deux ans. Saint Grégoire confesse que la ville de Rome, dénuée de gens de guerre et sans aucune défense, avoit été garantie des armes des Lombards par la protection de saint Pierre. Et les princes les plus impies et les plus barbares ont toujours porté un grand respect aux églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Lorsque Alarie, roi des Goths, pillà et saccagea Rome, il commanda qu'on gardât inviolablement ces deux églises et tout ce qui en dépendoit, et qu'on ne fit aucun tort à ceux qui s'y réfugioient, et l'impératrice Théodora, qui étoit hérétique enjoignant à Autême de prendre le Pape Vigile en quelque lieu qu'il fût, excepta l'église de Saint-Pierre.

C'est une chose digne d'admiration de voir les grâces, les privi-

lèges et les prérogatives que Notre-Seigneur a donnés à saint Pierre, sur tous les autres apôtres. Il changea le nom de celui-là seul, et lui en donna un qui lui est demeuré propre. Au lieu de Simon il l'appela Pierre ou Céphas, qui est la même chose : pour nous faire entendre qu'il lui donnoit ce que le nom signifioit, le faisant la pierre fondamentale de son Église. Il lui révéla particulièrement sa divinité, la distinction des personnes divines, l'incarnation du Verbe, et les très-hauts mystères de notre sainte foi, qui sont incompréhensibles à la raison humaine.

Dans l'Écriture sainte, entre tous les apôtres, on donne toujours la première place à saint Pierre, non qu'il fût le plus âgé, car il étoit plus jeune que saint André son frère ; ni qu'il eût été appelé avant tous les autres, mais parce qu'il étoit le premier en l'élection du Sauveur, et le chef des apôtres. C'est pourquoi Jésus-Christ fit payer le tribut pour lui et pour saint Pierre, comme chef de famille et pasteur universel. Lui seul marcha sur les eaux (comme le remarque saint Bernard) ainsi que Jésus-Christ ; par son commandement il jeta deux fois ses filets en la mer miraculeusement, et attira de si beaux poissons : pour remarquer au premier trait l'Église militante, et au second la triomphante, comme dit saint Augustin.

Jésus-Christ promit à saint Pierre et lui donna les clefs de son Église. Il pria spécialement pour lui, afin que sa foi ne défailloit point, et qu'il aidât et confirmât ses frères. Entre tous les apôtres, Jésus-Christ ne baptisa que saint Pierre de sa propre main, ainsi qu'écrivent Évode, évêque d'Antioche, et Clément d'Alexandrie. Saint Augustin tient que saint Pierre fut le premier dont Jésus lava les pieds. Après sa résurrection il apparut à saint Pierre avant qu'à aucun des apôtres. Jésus-Christ prédit seulement à Pierre le genre de sa mort.

Pierre fut la bouche de tous les apôtres ; celui qui parla pour tous ; et ce fut le premier qui prêcha l'Évangile aux Juifs, celui qui, pour le confirmer fit le premier miracle ; il condamna comme jage souverain Ananias et Saphira ; et par révélation divine ouvrit la porte à la conversion des gentils, baptisant le centenier Corneille.

Quand saint Pierre étoit dans les prisons d'Hérode, l'Eglise fit des prières continuelles comme pour son chef. Pierre fut celui qui assembla le concile et y présida, et qui ordonna ce qu'on devoit suivre; car c'étoit là son office, et ce qu'il enseignoit pouvoit bien être tenu pour chose assurée. C'est pourquoi saint Paul alla à Jérusalem voir saint Pierre; car encore qu'il fût le vaisseau choisi de Dieu pour prêcher l'Evangile, il en vouloit conférer avec le prince de toute l'Eglise, ainsi que remarquent saint Chrysostome, saint Ambroise et saint Jérôme. Jésus-Christ apparut visiblement à Pierre seul, quand il lui dit : *Je m'en vais être crucifié la seconde fois à Rome.*

Bref, toute l'Eglise catholique a reconnu toujours et reconnoît Pierre pour son pasteur unique et universel; elle honore comme primatiales et patriarcales les églises qu'il a fondées, à savoir celles de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche : encore que saint Pierre ne fonda pas en personne, mais par saint Marc l'Evangéliste, son disciple, l'église d'Alexandrie, qu'il édifia sous le nom de saint Pierre; de manière que durant la vie du glorieux apôtre, il y avoit une église dédiée à Notre-Seigneur sous son nom, comme l'écrivit Pierre Damien en un sermon de saint Marc l'Evangéliste.

La sainte Eglise célèbre aussi la fête de la chaire de Saint-Pierre seulement, sans solenniser celle des autres apôtres, et anciennement, comme dit l'évêque Attique aux lettres formées, qui étoient comme un symbole et une patente dont usaient les catholiques pour se reconnoître, assister et loger quand ils alloient par le pays, après le nom de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, les chrétiens mettoient le nom du prince des apôtres, l'honorant tous, et reconnoissant en lui cet amour et cette libéralité inestimable dont Notre-Seigneur le fit pasteur de son troupeau, père de sa famille, maître de son école, chef du corps de son Eglise, capitaine général de son armée, dépositaire et dispensateur de son trésor, portier du ciel, prince sur tous les rois et les potentats de la terre, principal dispensateur et de ses mérites et de son sang. Ce sont les titres et d'autres semblables que lui donnent les saints docteurs

Le divin Denis l'Aréopagite l'appelle la gloire souveraine, le suprême ornement, le pilier, la très-forte et ancienne colonne de tous les théologiens. Le nom de saint Pierre a été si respecté, que pas un de ses successeurs n'a osé en sa promotion prendre le nom de Pierre.

Saint Pierre a écrit deux épîtres canoniques dont l'Eglise se sert; saint Marc, son disciple et son interprète, écrivit son Évangile de ce qu'il lui avoit ouï prêcher à Rome; saint Pierre l'approuva, et voulut qu'il fût lu dans l'Eglise.

Le bienheureux saint Pierre mourut le vingt-neuvième jour de juin, l'an de Notre-Seigneur 69, selon Eusèbe et saint Jérôme, le quatorzième de l'empire de Néron; encore que le cardinal Baronius dise que ce fut le treizième; la vingt-cinquième année de son pontificat, depuis qu'il entra la première fois dans Rome, et qu'il y établit son siège apostolique. Pas un de ses successeurs n'a vécu si longtemps en son siège, et n'y a vu les jours de saint Pierre. Ses miracles sont indicibles aussi bien que ses louanges, et les grandeurs que tous les saints de l'Eglise rapportent de lui. Sa vie est tirée des évangélistes, et principalement des Actes des apôtres, ainsi que d'autres anciens auteurs.

LA VIE DE SAINT PAUL,

APOTRE.

AN 69.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Les mérites des glorieux princes des apôtres saint Pierre et saint Paul sont si grands, et les biens que l'Eglise a reçus de leurs

maines, comme de leurs principaux maîtres, sont si immenses, que pour les connoître plus dignement, elle ne se contente pas de les réunir et de célébrer leur fête le même jour où ils moururent; mais pour une plus grande solennité, elle emploie le jour de leur martyre à faire principalement la fête de saint Pierre et le lendemain celle de son bienheureux compagnon saint Paul : ce qui fut institué par saint Grégoire le Grand; car auparavant les Papes avoient coutume de célébrer très-solennellement deux fois les fêtes des deux apôtres le jour de leur martyre, l'une en l'église de Saint-Pierre et l'autre en celle de Saint-Paul.

Saint Paul étoit Hébreu de nation, de la tribu de Benjamin, natif de la ville de Tarse, comme il dit lui-même. Ses parents étoient fort honorables et riches; ils l'envoyèrent à Jérusalem le faire instruire en la loi et aux cérémonies de Moïse par Gamaliel, qui étoit fort savant et renommé. Il les apprit si soigneusement, et avec tant de ferveur, que pour les mieux observer et défendre, sachant que les disciples de Jésus-Christ les contrarioient, il les persécuta et résolut de les exterminer de la face de la terre.

Non content d'avoir conspiré avec les autres la mort du glorieux saint Étienne, premier martyr, il garda les manteaux de ceux qui le lapidoient, afin qu'ils le pussent frapper plus à l'aise, et ainsi, sans lui jeter de pierres, il le lapida par les mains d'eux tous, puis, désirant assouvir sa fureur dans le sang des chrétiens, il s'offrit lui-même au grand prêtre pour les persécuter; et ayant pris des lettres et des soldats à cette fin, il s'en alla à Damas, pour s'emparer de tous ceux qu'il trouveroit croire en Jésus-Christ, et pour les faire cruellement mourir.

Lorsqu'il étoit ainsi hors de soi, près des portes de Damas, Notre-Seigneur lui apparut en chemin, et l'aveuglant de sa lumière, l'éclaira, et de sa voix éclatante comme un tonnerre, il l'épouvanta, le jeta par terre, et le convertit; d'un loup il en fit une brebis, de persécuteur un défenseur de son Église, docteur des gentils, enfin un vaisseau d'élection, pour porter son saint Nom par tout le monde.

Après qu'il eut demeuré quelques jours à Damas et prêché que

Jésus-Christ étoit le vrai Dieu et le Messie promis, au milieu des synagogues des Juifs, avec une efficace véhémence et une admiration extraordinaire, il s'en alla en Arabie, où il prêcha aussi; puis il retourna à Damas, convainquant et confondant les Juifs qui y étoient, et leur prouvant par de vives raisons et des autorités évidentes de la sainte Écriture, que Jésus-Christ, qu'ils avoient naguère persécuté, étoit le vrai Sauveur. Quoique quelques-uns des Juifs se convertissent et embrassassent la vérité, néanmoins la plus grande partie étoient si obstinés qu'ils s'éblouissoient à la lumière, et convertissoient la médecine en poison; ils se courroucèrent tellement contre saint Paul, qu'ils résolurent de lui faire perdre la vie.

Or, pour en venir mieux à bout, ils persuadèrent aux gouverneurs de Damas que c'étoit un homme pernicieux, trompeur et séditieux, dont ils feroient bien de s'assurer; comme de fait, ils tâchèrent de le prendre, faisant fermer les portes de la ville, de peur qu'il n'échappât. Mais Notre-Seigneur, qui le réservoir à de plus grandes choses, fit que les autres disciples le descendirent une nuit par une fenêtre dans une corbeille hors des murs de la ville, et qu'il échappa de leurs mains.

De là il s'en alla à Jérusalem, où désirant de se joindre aux autres disciples, ils le fuyoient comme un loup, ne sachant pas qu'il ne l'étoit plus, mais disciple de Jésus-Christ comme eux, et prédicateur de son Évangile; jusqu'à ce que Barnabé, qui avoit été son compagnon à l'école de Gamaliel et avoit contracté amitié avec lui, lui parla, et ayant su la miséricorde dont Dieu avoit usé en son endroit en ce changement, il l'embrassa et le fit voir de bon oeil aux autres apôtres, auxquels il raconta tout ce qui lui étoit arrivé.

Ce saint apôtre travailla et prit beaucoup de peine à cultiver la vigne du Seigneur; il fit de grands voyages, traversa beaucoup de provinces, et convertit les âmes à Dieu, en leur enseignant une doctrine toute céleste, et les embrasant du feu de son ardente charité, les ravissant par l'exemple de ses divines vertus, par la patience invincible avec laquelle il supportoit tous les assauts et les

persécutions de Satan et de ses ministres; enfin par les continuel et grands miracles que Dieu opéroit en sa faveur.

En premier lieu, pour parler des nations et des provinces que ce divin soleil éclaira par la lumière de l'Évangile, il dit lui-même qu'il avoit prêché depuis Jérusalem jusqu'en Esclavonie et en Dalmatie, et par toutes les régions circonvoisines, en des lieux où l'Évangile n'avoit jamais été annoncé ni reçu. Car le glorieux apôtre ne bâtissoit point sur les fondements d'autrui : au contraire, les autres édifièrent sur ceux qu'il avoit jetés.

Et c'est une chose fort remarquable qu'en ces voyages de saint Paul, quelquefois Notre-Seigneur lui révéloit où il devoit aller et à qui il falloit prêcher : et d'autres fois, comme il vouloit prêcher, il l'en détournoit, ainsi qu'il arriva (comme l'écrivit saint Luc) quand le Saint-Esprit lui défendit de prêcher en l'Asie Mineure. Une autre fois il lui apparut un homme de la province de Macédoine, qui le prioit de passer par là et de les aider. Saint Paul partit aussitôt pour aller en Macédoine, croyant assurément que Notre-Seigneur l'y appelloit, et lui commandoit par cette révélation d'y prêcher l'Évangile. Car les jugemens de Dieu sont très-profonds et incompréhensibles; et, quoique nous ne les entendions pas, nous les devons honorer, parce qu'ils ne manquent pas de raison. Peut-être, en effet, que Notre-Seigneur vouloit éclairer les Macédoniens par la prédication de son apôtre, parce qu'ils étoient alors disposés à la recevoir plus que ceux d'Asie, ou pour les rendre plus coupables s'ils n'obéissoient pas à la doctrine de l'Évangile qu'on leur annonçeroit.

Notre-Seigneur vouloit donc que l'apôtre semât alors en une terre où il devoit faire plus de profit, et attendre que celle d'Asie fût plus disposée à recevoir la rosée du ciel, que le glorieux apôtre et évangéliste saint Jean, qui fut le maître et le prince de toutes les Églises d'Asie, y fit depuis pleuvoir.

En tous les lieux où le glorieux apôtre passa, il gagna beaucoup d'âmes à Dieu par l'efficacité de sa prédication et par sa divine doctrine, qu'il n'avoit pas apprise des hommes, mais de Celui seul qui l'avoit choisi pour un si haut ministère. Il avoit été élevé jusqu'au

troisième ciel, où il entendit ces mystérieuses et ineffables paroles que la langue humaine ne sauroit prononcer : il but à la source de la grâce, il se revêtit de la lumière céleste, il s'embrasa de ce feu divin et en demeura si rempli, si éclatant et si ardent, qu'il ne pouvoit plus s'empêcher d'arroser la terre de ses torrents d'éloquence, de l'éclairer de ses splendeurs, et de l'enflammer des ardeurs dont son cœur étoit embrasé.

Et s'il est vrai (comme le rapportent saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas et d'autres bons auteurs) que saint Paul, en ce ravissement, vit l'essence divine, comment l'âme de ce bienheureux apôtre ne fût-elle pas embrasée d'amour divin ? De sorte que tout ce que saint Paul écrivit et enseigna, ce fut comme un interprète et un commentateur de l'Évangile ; les évangélistes racontent la vie et la mort de Notre-Seigneur d'un style simple et historique, sans révéler la grandeur des mystères : mais Dieu envoya saint Paul comme un chantre divin pour ponctuer les notes, découvrant la charité de Dieu en nous donnant son saint Fils, et nous montrant les trésors et les richesses qui étoient cachés en Jésus-Christ. C'est pourquoi saint Jean Chrysostôme dit que quand les autres apôtres et les disciples de Notre-Seigneur étoient avec saint Paul, ils lui cédoient toujours la chaire pour prêcher : c'étoit la langue d'eux tous ; de sorte que les gentils estimoient que Paul fût le dieu Mercure, et Parnabé Jupiter, parce que Paul parloit pour tous et ravissoit chacun en admiration par son éloquence.

L'éloquence de saint Paul fut si persuasive, que saint Jean Chrysostôme en parle ainsi : *Le tonnerre ne nous est pas si épouvantable que la voix de Paul l'étoit aux démons : car s'ils fuyoient devant ses vêtements, combien davantage redoutoient-ils sa voix, qui les vainquit et les captiva ; celle qui nettoya le monde, celle qui guérit les malades, qui ruina le mensonge, rétablit la vérité dans le monde, et qui avoit toujours Jésus-Christ avec elle ; car Notre-Seigneur l'accompagna toujours, et alla partout avec saint Paul ; et ainsi que Jésus-Christ est assis sur les chérubins, il étoit de même en la langue de saint Paul, par laquelle il prononça tant de si ineffables mystères.*

Saint Jérôme, parlant de la même éloquence de saint Paul, dit que quand il lisoit ses Épitres, il pensoit ouïr des éclats de tonnerre plutôt que des paroles, et que c'étoient autant d'éclairs que de foudres. Et en un autre endroit il dit : *Le vaisseau d'élection, la trompette de l'Évangile, le rugissement de notre lion, le torrent de l'éloquence chrétienne nous déclare le mystère qui étoit caché aux siècles passés, et le profond abîme des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu : en sorte qu'il semble plutôt être absorbé et ravi en sa considération, que de pouvoir expliquer ce qu'il concevoit dans son cœur.* Voilà les éloges que lui donne saint Jérôme.

L'apôtre ne se contentoit pas de nourrir les âmes de son troupeau, et de distribuer le pain de la doctrine évangélique aux faméliques et aux nécessiteux, mais il eut aussi soin de pourvoir les corps, et de secourir les pauvres qui étoient pressés de la faim corporelle. Car étant arrivée une grande famine sous l'empire de Claude (laquelle fut prophétisée par le prophète Agabus, disciple de Notre-Seigneur, longtemps avant qu'elle n'arrivât), et les nouveaux fidèles qui s'étoient convertis à Jérusalem étant pressés de cette famine universelle, le glorieux apôtre, mu de sa charité, tâcha que les autres chrétiens, qui étoient épars çà et là, les secourussent et contribuassent chacun selon son pouvoir; puis ayant rassemblé toutes ses aumônes, il les porta avec saint Barnabé à Jérusalem.

Il s'efforça aussi non-seulement d'enseigner la doctrine que Dieu lui avoit révélée, mais encore de la conserver pure et sincère, afin que, la vertu de la grâce de Jésus-Christ se reconnût en tout; disant que par ses mérites, avec les œuvres de la grâce évangélique, nous sommes sauvés, sans être astreints de garder la loi de Moïse, ni la circoncision et les autres cérémonies des Juifs, ainsi que quelques nouveaux convertis prétendoient.

Pour cet effet, une question s'étant soulevée touchant cette matière, avec grande altercation entre les juifs et les gentils, afin de la décider par l'autorité de saint Pierre et des autres apôtres, saint Paul retourna pour la seconde fois avec saint Barnabé, son compagnon, à Jérusalem; là, en un concile où saint Pierre

présida, cette difficulté, touchant les cérémonies des Juifs, fut résolue.

Mais pour revenir à saint Paul, non-seulement il éclaircit les gentils de la splendeur de sa doctrine, il les touchoit et les enflammoit des paroles ardentes de sa divine éloquence; mais il les attiroit aussi à la foi de Jésus-Christ avec les grands miracles que Notre-Seigneur faisoit par lui : en voici un fort considérable que je raconterai.

L'apôtre étant dans l'île de Chypre, en la ville de Paphos, il trouva un faux prophète magicien, Juif de nation, nommé Barjésu, lequel étoit un enfant du diable, et empêchoit qu'un chevalier romain, le proconsul Sergius Paulus, ne reçût la foi. L'apôtre, rempli du Saint-Esprit, l'envisageant d'un œil grave et sévère, lui dit : *O fils du diable, plein de malice et de tromperie, ennemi de toute justice, jusqu'à quand seras-tu écarté du droit chemin de Dieu? En punition de ta méchanceté, la main de Notre-Seigneur tombera sur toi et t'aveuglera, sans que tu ne puisses voir le soleil pour un temps.*

A ces paroles, le magicien demeura aveugle, et le proconsul Paul se convertit : comme il étoit le premier chevalier romain, la première personne qualifiée et illustre qui eût reçu la foi de Jésus-Christ, saint Paul prit son nom, comme disent saint Jérôme et saint Augustin, et de Saul il s'appela Paul. En effet, saint Luc, au livre des Actes, qui jusqu'à ce miracle le nomme toujours Saul, dorénavant l'appelle Paul, bien qu'Origène dise que dès sa naissance, il eût ces deux noms de Saul et de Paul. D'autres auteurs rapportent qu'il changea de nom au baptême; il s'en trouve même qui disent qu'en latin Paul est la même chose que Saul en hébreu; que l'apôtre prit le nom de Paul, à cause qu'il étoit usité entre les Romains et les gentils, avec lesquels il conversoit. Néanmoins, saint Jean Chrysostôme est d'avis que Dieu lui changea son nom comme à Simon, qu'il nomma Pierre; laquelle opinion est suivie de Théodoret, de Théophylacte et d'Ecumène.

Il fit un autre miracle en la ville de Lystre, où il guérit un homme qui étoit boiteux dès sa naissance, et ne s'étoit jamais servi

de ses pieds pour cheminer. Le peuple, épouvanté de ce miracle, le voulut adorer et lui sacrifier des victimes : encore que bientôt après ils lui jetèrent des pierres.

De même, en la ville de Philippes en Macédoine, saint Luc dit que l'apôtre guérit une jeune fille qui avoit un esprit pythônien, pour révéler par art diabolique les choses dérobées et égarrées; par ses enchantements elle charmoit tout le peuple, et apportoit un grand profit à ses maîtres. Cette fille, soit que Dieu la contraignit de le dire, afin que ses serviteurs fussent reconnus, ou que le diable prétendit troubler leur raison, et les faire choir en quelque vaine gloire, alloit souvent après saint Paul et ses compagnons, criant à haute voix : *Ces hommes-ci sont les serviteurs du Dieu très-haut, envoyés pour montrer la voie du salut.* L'apôtre saint Paul, ayant compassion d'elle, se retourna tout d'un coup, et dit au diable : *Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette femme,* ne voulant pas être loué de lui. Le diable s'en alla, et la fille fut délivrée.

Mais ses maîtres, voyant qu'ils perdoient ce que le malin esprit leur apportoit de profit, émuèrent toute la ville contre eux, et les maltraitèrent fort, les trainant en une étroite prison. Toutefois s'étant mis la nuit en prières, la prison trembla, les portes s'ouvrirent, et la vertu de Dieu se manifesta tellement en eux, qu'ils les délivrèrent le lendemain.

Saint Paul prêchant une fois en la ville de Troade, et par la ferveur de son esprit prolongeant son discours jusqu'à minuit, un garçon nommé Eutyche, qui s'étoit mis à une fenêtre haute pour l'écouter, s'endormit et tomba du haut en bas roide mort sur la place; l'apôtre l'embrassant le ressuscita, avec une grande admiration et une consolation divine de toute l'assistance.

En un mot, l'évangéliste saint Luc, parlant des miracles de saint Paul, dit qu'ils étoient rares et particuliers, et qu'en mettant le moindre de ses mouchoirs sur les malades et sur les possédés, ils étoient aussitôt guéris de leurs infirmités et délivrés des diables qui les tourmentoient. Il dit lui-même à ceux de Corinthe : *Dieu a opéré sur vous les signes de mon apostolat, en une extrême pa-*

tience, en miracles, en prodiges et en œuvres merveilleuses. Il est indubitable que les miracles que Dieu fit par saint Paul pour la confirmation de son Évangile et la conversion du monde, furent très-utiles et infiniment admirables.

Toutefois, le plus grand et le plus assuré témoignage de la doctrine qu'il prêchoit étoit sa manière de vivre; car ce n'étoit pas la vie d'un mortel, mais celle d'un homme descendu du ciel; c'étoit la vie d'un homme en qui Dieu vivoit, parloit et opéroit, lequel disoit avec vérité : *Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Et ailleurs : *Ma vie, c'est Jésus-Christ, et la mort me seroit utile : ma vie et ma conversation sont au ciel.* De sorte que saint Paul étoit un portrait de Jésus-Christ; il ne vivoit pas tant selon la nature, que d'une vie surnaturelle et divine. De quel feu d'amour divin étoit embrasé celui qui fouloit aux pieds toutes les choses périssables de ce monde, pour embrasser et posséder Jésus-Christ; celui qui défioit toutes les adversités et disoit avec tant de ferveur : *Qui me pourroit séparer de la charité de Jésus-Christ? seroit-ce la tribulation, l'affliction ou la faim, la nudité ou le péril, la persécution ou le glaive tranchant? Je suis bien assuré que rien ne me sauroit séparer de la charité de Dieu, qu'il a manifestée en son Fils Jésus-Christ : ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances célestes, ni les biens présents, ni ceux de l'avenir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni autre chose quelconque qui soit au ciel ou en la terre.*

Quelle étoit sa charité envers ses ennemis ! Car parlant des Juifs qui le persécutoient à mort, il désiroit d'être anathème et séparé de Jésus-Christ pour l'amour d'eux, pourvu qu'ils fussent garantis de l'ire de Dieu ? Celui qui étoit malade avec les malades, qui s'affligeoit avec les affligés, qui se consumoit de douleur, quand quelqu'un se scandalisoit et trébuchoit; celui qui servoit à tous de père et de mère, qui du savoureux lait de sa très-douce doctrine susten-toit, comme de petits enfants, ceux qui étoient nouvellement convertis : qui étoit éloigné de son propre intérêt, ne cherchant point les biens, mais seulement les âmes de ceux avec qui il conversoit; celui qui de peur de leur être à charge, on de ternir la gloire de

l'Évangile qu'il prêchoit, se nourrissoit à la sueur de son front et du travail de ses mains, et qui, après avoir employé tout le jour au salut du prochain, passoit les nuits à faire des tapisseries de haute-lisse, pour gagner de quoi vivre, bien qu'il pût avoir ses nécessités de ceux auxquels il prêchoit, puisque les autres apôtres les recevoient d'eux, celui-là n'étoit pas un homme ordinaire, mais tout divin, et embrasé de la charité de Jésus-Christ.

Mais que dira-t-on des autres vertus admirables de ce glorieux apôtre, de sa vive foi, de sa ferme espérance, de sa rare tempérance, de son équité et de sa justice, de sa prudence, de sa force et de sa constance? Quelle rigueur à dompter son corps, pour profiter aux autres par ses peines, et demeurer à sec en arrosant les champs d'autrui! Il suffira d'entendre ce qu'il dit de lui-même : *S'ils sont ministres de Jésus-Christ, je suis plus qu'eux rompu en toutes sortes de travaux, j'ai été emprisonné plus souvent qu'eux, marqué de plaies excessives, et souvent en danger de la vie. Les Juifs m'ont fouetté cinq fois, et à chaque fois j'ai reçu trente-neuf coups, suivant la loi. J'ai été trois fois battu à coups de bâton, une fois lapidé. J'ai enduré trois naufrages; j'ai été un jour et une nuit dans le fond de la mer sous les eaux; j'ai vogué toute ma vie, exposé aux dangers des rivières, des larrons, des Juifs, des gentils, en la ville, en la solitude, en la mer et en la terre, et aux périls des faux frères; j'ai été lassé de travaux, fatigué d'angoisses, consumé de veilles, de faim, de soif, de jeûnes continuels, de froid et de nudité.*

Et en un autre passage : *Jusqu'à cette heure nous mourons de faim et de soif; nous sommes tout déchirés et soufflés, sans avoir aucune retraite assurée, nous travaillons de nos mains; ils nous souhaitent du mal, et nous les bénissons; nous sommes persécutés, et avons de la force pour souffrir patiemment; on nous maudit, et nous prions pour ceux qui nous maudissent. En un mot, on nous traite comme le rebut du monde, comme la poussière de la terre, comme des hommes que les gentils sacrifient pour tout le peuple, afin d'apaiser l'ire des faux dieux.*

Qui pourra dignement représenter cette profonde humilité,

cette racine de toutes les vertus du bienheureux apôtre ? Bien qu'il fût si excellent par-dessus tous les autres, que quand on parle de l'apôtre simplement, c'est-à-dire par éminence, on parle de saint Paul, il dit de soi : *Je suis le moindre de tous les apôtres, et indigne de ce nom, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.* Et en un autre endroit il ajoute : *Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le plus grand. Mais Dieu m'a pardonné, pour montrer sa longanimité et sa patience, et exciter par cet exemple les fidèles à espérer en sa divine miséricorde, et à obtenir en ce faisant la vie éternelle.* Pour exalter davantage la surabondante miséricorde de Notre-Seigneur, il dit encore qu'il avoit été blasphémateur et persécuteur, un vaisseau de colère et de mépris.

Mais ce qui est plus considérable, c'est que Notre-Seigneur, pour conserver cette humilité si nécessaire à son apôtre, et le préserver de la vanité et de la complaisance de soi-même, que lui pouvoient donner les révélations divines, la prédication de l'Evangile et les miracles qu'il faisoit ; Notre-Seigneur permettoit qu'il fût affligé de l'aiguillon de la chair, lequel lui faisoit sentir qu'il étoit homme, et qu'il avoit nécessairement besoin de la faveur de Dieu ; car il le supplia trois fois de l'en délivrer, ce qu'il ne put obtenir, parce qu'il étoit ainsi convenable, pour lui faire reconnoître sa foiblesse, et en effet, il n'y a rien au monde qui nous la fasse tant avouer que cela. D'autres estiment que cet aiguillon étoit des maladies et des persécutions que le saint apôtre enduroit, lesquelles étoient si grandes, spécialement celles qu'il recevoit de la part des Juifs, que chacun admiroit sa joie et sa patience.

Car quand le glorieux apôtre eût été le plus cruel ennemi de tout le genre humain, les Juifs ne l'eussent pas plus persécuté en tous lieux et à toutes occasions, tâchant de le faire mourir avec tant d'efforts et de violence, que si en cela seulement eût consisté l'entière conservation de la vie de chacun d'eux. Ils le serrèrent quelquefois de si près, que l'apôtre dit lui-même ceci : *Voulez-vous savoir, mes frères, la tribulation insupportable que nous avons soufferte en Asie, qui nous a affligés jusqu'au bout, au-dessus de toutes*

nos forces, et réduits en de telles angoisses, que nous avions regret de vivre? Toutes choses nous pronostiquoient et nous menaçoient de la mort, nous languissions, et sans aucun remède nous l'attendions, Dieu le permettant ainsi pour nous apprendre à ne désespérer pas de nous-mêmes, et de n'avoir autre confiance qu'en celui qui ressuscite les morts, et qui par la puissance de sa droite nous a délivrés de si grands dangers. Et en un autre lieu il dit : Je me réjouis en mes infirmités, dans les mépris, dans les nécessités, dans les persécutions et les afflictions que j'endure pour Jésus-Christ, car plus je suis foible, plus je me trouve puissant en Notre-Seigneur.

Jésus-Christ ayant délivré plusieurs fois son apôtre de la main des Juifs, il l'y laissa tomber une fois pour sa gloire, et afin qu'il eût sujet d'aller les fers aux pieds et aux mains à Rome, et manifester le nom de Jésus-Christ en la ville capitale du monde, et dans le palais de l'empereur qui y dominoit; voulant par ce moyen triompher et assujettir la majesté et la grandeur de l'empire romain sous les pieds d'un pauvre artisan son serviteur, accusé, emprisonné, méprisé comme un homme de néant. La chose se passa de cette sorte.

L'apôtre alloit à Jérusalem, et étant à Césarée, le prophète Agabus, prenant la ceinture de saint Paul, s'en lia les pieds et les mains, disant par inspiration divine : *Les Juifs garotteront ainsi à Jérusalem le maître de cette ceinture, et le livreront entre les mains des gentils.* Les autres disciples, entendant cela, prièrent l'Apôtre de se délivrer de ce péril, et de ne point aller à Jérusalem; mais il leur répondit courageusement : *Que faites-vous? pourquoi m'affligez-vous de vos pleurs? Je ne suis pas seulement disposé à être enchaîné, mais aussi à mourir à Jérusalem pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Il passa donc à Jérusalem, n'en ayant pu être détourné par leurs prières et par leurs soupirs, et alla au temple faire sa prière, où quelques Juifs d'Asie l'ayant aperçu, ils excitèrent le peuple à se saisir de lui. Ils le traînèrent hors du temple, hurlant et l'outrageant; et sans doute ils l'eussent assommé de coups, si le tribun Claude Lysias, qui craignoit une sédition, n'y fût accouru avec ses

gens de guerre, et ne l'eût arraché de leurs mains. Lysias l'envoya à Félix, président de Judée, avec un avis de ce qui s'étoit passé. Félix, après avoir ouï les plaintes et les charges que les Juifs lui imposoient, avec son interrogatoire et ses réponses, ne pouvant retirer de saint Paul le profit qu'il en espéroit pour contenter les Juifs, au bout de deux ans qu'il le tint prisonnier, il le laissa en prison, laissant son procès à Festus, qui lui avoit succédé au gouvernement de la Judée.

Festus, pour flatter aussi les Juifs (qui vouloient tuer saint Paul sur le chemin), le sollicita de venir à Jérusalem, pour y examiner son affaire à loisir : mais l'apôtre, sachant les embûches qu'on lui avoit dressées, et encouragé par une révélation de Notre-Seigneur qui lui avoit dit : *Sois constant, car comme tu as rendu témoignage de moi à Jérusalem, il est nécessaire que tu le portes jusque dans Rome* ; l'apôtre en appela à César. Il fut donc envoyé dans un vaisseau, avec un centenier et plusieurs gens de guerre, à l'empereur Néron, la seconde année de son empire, comme écrit Eusèbe, et le vingt-cinquième depuis l'Ascension, au rapport de saint Jérôme, donnant jour aux accusateurs de comparoître à Rome et de poursuivre leur accusation criminelle devant César.

Leur navigation fut fort périlleuse, ils pensoient être tous perdus, et ils l'eussent été sans doute si Notre-Seigneur, exauçant les prières de son apôtre, ne les eût préservés. Car il lui envoya un ange pour l'assurer qu'aucun ne périroit, et qu'il lui donnoit la vie de tous ceux qui étoient avec lui. Enfin, après avoir échappé à une horrible tempête, qui dura plusieurs jours, et avoir passé quinze jours sans manger, le navire alla à fond, mais toutes les personnes qui y étoient furent sauvées par les prières de saint Paul.

Ils abordèrent en l'île de Malte, où ils furent recueillis et secourus de ces barbares insulaires, qui firent un grand feu pour les sécher, à cause qu'ils étoient tout mouillés. Comme l'apôtre attisoit le feu, une vipère qui étoit cachée dans un fagot de sarment, sentant la chaleur, en sortit et se prit à la main de Paul, où elle demeura suspendue. Les barbares, voyant cela, s'entredisoient : *Sans*

doute c'est là un meurtrier et un méchant homme, qui, ayant échappé du danger de la mer, est poursuivi pour ses péchés. Car, comme des gens aveuglés, ils ignoroient que les peines que Dieu donne en cette vie ne sont pas toujours pour châtier les fautes, puisque Notre-Seigneur donne souvent des biens temporels aux méchants et des maux aux bons durant cette vie, parce qu'il est ainsi convenable à sa divine providence. L'apôtre secoua la vipère et la jeta dans le feu sans en avoir reçu aucun mal. Les barbares, qui le regardoient attentivement, voyant qu'il n'enfloit pas et ne se ressentoit aucunement du venin de la vipère, tombant d'une extrémité en l'autre, commencèrent à dire que c'étoit un dieu, et non pas un homme.

Après ce miracle et la guérison de Publius, seigneur de l'île, qui étoit malade des fièvres et d'autres maux, on amena à saint Paul tous les malades de ce pays, auxquels il fit recouvrer la santé. Depuis que saint Paul eut passé en l'île de Malte, où ce prodige lui arriva, en mémoire d'une chose si signalée, il a plu à Dieu, pour glorifier son apôtre, que les serpents de cette île ne portent plus de venin et ne font point de mal.

L'apôtre continua sa route par Syracuse en Sicile, par Reggio de Calabre, par Pouzzole de Naples, jusqu'à ce qu'il arrivât à Rome. Saint Paul entra dans Rome, selon le cardinal Baronius, l'an 59 de Notre-Seigneur, et le troisième de l'empire de Néron. Il fut deux ans prisonnier, sous la garde d'un soldat, dans une petite maison qu'on montre aujourd'hui en l'église de Sainte-Marie *in via Lata*, qui étoit un titre de cardinal-diacre, et où l'on tient par tradition que saint Paul demeura.

Pendant ces deux années, il eut plusieurs contestations avec les Juifs, dont il fut accusé et rudement persécuté. Sa cause fut examinée en la présence de l'empereur, du sénat et des pontifes, à cause qu'il s'agissoit de la religion. Plusieurs de ceux qui l'avoient accompagné, le voyant si maltraité, qu'ils croyoient assurément qu'on l'alloit condamner à mort, l'abandonnèrent. Saint Luc acheva l'histoire des voyages de saint Paul, et le livre des Actes des Apôtres en ces deux années que saint Paul fut prisonnier à Rome.

Enfin, Dieu le consola, le visita et le fortifia; il le délivra de la gueule du lion (saint Paul appeloit ainsi Néron) pour lui donner meilleur moyen d'achever le ministère de la prédication évangélique, que Jésus-Christ lui avoit tant recommandée.

Au bout de deux ans, étant libre, il se joignit avec le prince des apôtres saint Pierre, et il n'est pas croyable combien notre religion s'augmenta sous ces deux vaillants capitaines, et combien de personnes reçurent à Rome la lumière de l'Évangile. Mais comme saint Paul avoit été élu pour porter le nom du Seigneur par le monde, et manifester aux nations le secret mystère de notre rédemption, il ne demeura pas longtemps à Rome; selon Métaphraste et plusieurs autres, il alla par l'Italie et par la France, jetant la semence de la doctrine céleste, et donna jusqu'en Espagne, où il prêcha, ce dont nous avons encore aujourd'hui de grands indices. Car à Narbonne, qui est de la province de Languedoc en France, on tient que le proconsul Sergius Paulus, qui fut converti par saint Paul, avoit été le premier évêque, et on dit que l'apôtre lui-même l'y installa.

A Tortose en Espagne, on célèbre la fête de saint Rufus, l'un des deux enfants de Simon le Cyrénéen, qui aida Jésus-Christ à porter sa croix; cette ville l'avoue pour évêque, et assure que saint Paul l'y mena avec lui, lorsqu'il alla en Espagne, où se convertit le divin Hiérothée, Espagnol, que le grand Denis l'Aréopagite loue si dignement. Et en l'histoire des saints martyrs Facond et Primitif, qui étoient Espagnols, il est dit qu'ils répondirent au juge qui les interrogea de qui ils avoient appris cette doctrine, que c'étoit de l'apôtre saint Paul, non qu'ils l'eussent entendue de sa propre bouche, parce qu'ils n'étoient pas de son temps, mais bien de ceux à qui saint Paul l'avoit enseignée.

Métaphraste ajoute que l'apôtre prêchant par l'Espagne, et faisant un grand fruit, une femme de qualité et fort riche, ayant ouï parler de lui le désira voir et l'écouter. Une fois, par un certain instinct de Dieu, étant allée sur la place, elle l'y vit, et, l'ayant jugé doux et de bonnes mœurs, elle persuada à son mari, nommé Probus, de le loger en sa maison, ce qu'il fit; lorsqu'il y fut, elle

vit sur le front de saint Paul ces paroles écrites en lettres d'or : *Paul, prédicateur de Jésus-Christ*. Cette vision la toucha tellement, quelle se prosterna à ses pieds, se convertit, et fut baptisée la première; elle se nommoit Xantippe. Après cela son mari et les autres de sa maison reçurent le baptême.

Lorsque le saint apôtre, qui étoit retourné en Asie, prit congé des évêques, des prêtres et des chefs de l'Eglise d'Ephèse, il leur dit clairement qu'ils ne le verroient plus; de sorte qu'ils lui dirent adieu, pleurant et soupirant comme ne devant plus jouir de sa présence. Après avoir employé huit ans (depuis qu'il fut mis en liberté à Rome) à prêcher l'Evangile et à traverser diverses provinces, les éclairant de la lumière et de la doctrine célestes, il retourna à Rome, la douzième année de l'empire de Néron, par le commandement duquel il fut emprisonné avec l'apôtre saint Pierre.

Comme on menoit saint Paul au supplice avec une grande suite et une grande huée du peuple, lorsqu'il arriva à la porte de la ville, il vit une dame, nommée Plautille, fort triste et désolée; il lui demanda un voile pour se bander les yeux (comme on avoit accoutumé de faire à ceux à qui on trancoit la tête), avec promesse de le lui rendre : ce qu'elle fit très-volontiers. Par le chemin, trois soldats qui le conduisoient se convertirent à la foi de Jésus-Christ, à savoir Longin, Aceste et Mégiste, qui furent martyrisés, et dont l'Eglise solennise la fête le second jour de juillet.

Le lieu où il eut la tête tranchée s'appelle aujourd'hui les Trois-Fontaines. Les gentils y firent depuis une cruelle boucherie des chrétiens, et ils y massacrèrent saint Zénon, avec deux cents trois soldats, ses compagnons. Il fit là sa prière fervente et tranquille; puis d'un cœur joyeux il tendit le col au bourreau. Ce fut une chose merveilleuse que (comme dit saint Chrysostôme) le col coupé au lieu de sang rendit un ruisseau de lait : toutefois il ne se faut pas étonner, dit saint Ambroise, si celui qui, comme une bonne nourrice, allaitoit les fidèles et les nourrissoit du lait très-pur de sa doctrine, versa du lait en mourant plutôt que du sang.

On sait par tradition que sa tête fit trois bonds, et chacun découvrit une source, lesquelles se voient encore aujourd'hui au

même lieu, et sont tenues en grand honneur et dévotion de tout le peuple chrétien. A l'occasion de ces miracles, qui se firent au martyre de saint Paul, trente-cinq hommes se convertirent à la foi, comme l'assure saint Jean Chrysostôme. Le même apôtre apparut depuis à Plautille et lui rendit le voile et le mouchoir qu'elle lui avoit prêtés pour lui couvrir les yeux. Une pieuse et grande dame nommée Lucine prit le corps de saint Paul et l'enterra avec beaucoup de vénération en un sien héritage.

Saint Paul étoit de petite stature, un peu voûté, blanc de visage, et paroissoit plus vieux qu'il n'étoit; il avoit la tête petite, les yeux agréables, les sourcils courbés fort bas, le nez un peu long et aquilin, la barbe longue et épaisse, qui grisonnoit déjà. Son regard étoit vénérable et attrayant à la dévotion, et témoignoit assez que c'étoit un vaisseau de la grâce divine.

Saint Chrysostôme écrit que saint Paul vécut 68 ans, et qu'il mourut l'an 69 de Notre-Seigneur, le treizième de l'empire de Néron, selon le cardinal Baronius.

Les louanges que tous les saints anciens et modernes donnent aux deux princes des apôtres, saint Pierre et saint Paul, sont grandes et admirables. Saint Jean Chrysostôme, parlant à ces deux apôtres, leur dit : *Dieu même vous a loués; il vous a appelés la lumière du monde : vous êtes plus puissants que les rois, plus vaillants que les soldats, plus comblés de biens que les riches, plus sages que les philosophes, plus éloquents que les orateurs, et n'ayant rien vous jouissez de tout. Vous êtes l'exemple des martyrs, la couronne des vierges, la règle des époux, la forme des religieux, l'ornement des rois, la défense des chrétiens, le frein des barbares, le marteau et la confusion des hérétiques.*

Eusèbe Émissène appelle ces deux apôtres deux fontaines qui sortent du trône de Dieu comme d'un fleuve rapide, pour étancher la soif des âmes : deux médecins du ciel, deux flèches aiguës décochées de l'arc du ciel, deux trompettes qui animent les hommes de leur son, deux lampes ardentes qui éclairent tout le monde. Saint Gaudence, évêque de Brescia, ajoute qu'ils sont les lumières du monde, les colonnes de la foi, les fondateurs de l'É-

glise, les maîtres de l'innocence, les auteurs de toute sainteté et vérité, et qu'ils ne se peuvent dignement louer que par les paroles du Sauveur.

Saint Léon le Grand dit en un sermon (c'est au premier qu'il a fait de la fête de ces deux apôtres) qu'au corps mystique de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, au prix des autres saints, ils sont comme les deux yeux de la tête, et que de leurs mérites et de leurs vertus, qui surpassent tout ce qu'on sauroit dire, nous ne devons pas penser qu'il y ait aucune différence entre les deux ; parce qu'ils ont été semblables en l'élection, aux périls et aux travaux, et égaux au martyre.

Saint Grégoire de Tours rapporte qu'un homme dévot à saint Paul, étant fort tenté et tellement désespéré qu'il s'étoit déjà mis la corde au col pour se pendre, ne laissoit pas pourtant d'invoquer le nom du saint apôtre, disant : *Saint Paul, aidez-moi*. Lorsqu'il le réclamoit ainsi, le diable se présenta devant lui, comme une ombre épouvantable et le pressoit d'achever ce qu'il avoit commencé : mais l'apôtre saint Paul lui apparut aussitôt, qui fit évanouir le diable ; alors ce misérable homme revint à lui, se repentit de ses péchés, et en demanda pardon à Dieu à chaudes larmes, remerciant l'apôtre qui l'avoit préservé de la mort temporelle et éternelle.

A Argenton, saint Marcel, martyr, qui fut décapité pour la foi de Jésus-Christ, avec un militaire appelé Anastase.

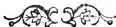
A Gênes, la fête de saint Cyr, évêque.

A Narni, saint Cassin, évêque de cette ville, duquel saint Grégoire rapporte qu'il ne passoit presque aucun jour de sa vie sans offrir au Dieu tout-puissant l'hostie d'expiation. A cette pratique répondoit sa vie, car il donnoit en aumônes tout ce qu'il avoit, et fondeoit en larmes à l'heure du sacrifice. Enfin, un jour de la fête

des apôtres, jour auquel il avoit, chaque année, l'habitude de venir à Rome, ayant célébré la messe, et donné aux assistants le corps du Seigneur et la paix, il rendit son âme à Dieu. — C'étoit un personnage d'une grande autorité, aussi Totila, roi des Goths, venant à Narni, alla-t-il au-devant de lui. Il en eut pourtant quelque mépris, à cause de son visage couperosé; mais le saint évêque ayant guéri un de ses gardes qui étoit possédé du démon, il reconnut sa puissance. Dieu lui révéla par un de ses prêtres qu'il mourroit à la fête de saint Pierre; il s'y prépara pendant sept ans, croyant toujours que l'année arriveroit. Enfin, comme il faisoit une exhortation à son peuple, ce jour-là même, il dit : « Ah ! voici l'heure, il est temps, » et rendit à l'instant son âme à Dieu.

En Chypre, sainte Marie, mère de Jean, qui fut surnommé Marc.

Au territoire de Sens, sainte Benoîte, vierge.



TRENTIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Martial, évêque de Limoges.

Commemoration de saint Paul; les saints Calus et Léon; saint Basilides, martyr; sainte Lucine, disciple des apôtres; sainte Emilienne, martyre; saint Osius, prêtre.

LA VIE DE SAINT MARTIAL,

ÉVÊQUE DE LIMOGES.

AN 74.

Saint Linus, pape. — Vespasien, empereur.

Le bienheureux saint Martial, fils de Marcel, et d'Élisabeth, de la lignée de Benjamin, cousin de saint Étienne, premier martyr, fut l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur : il le suivit dès sa jeunesse au delà de la mer de Tibériade, et donna les cinq pains et les deux poissons qui, étant multipliés, rassasièrent cinq mille hommes. Il servit à table en la dernière Cène, et mit l'eau dans le bassin quand Notre-Seigneur lava les pieds des apôtres.

Après l'Ascension, il fut baptisé par saint Pierre; il séjourna avec lui cinq ans à Jérusalem, et sept à Antioche, obéissant à ses commandements. Il vint avec lui à Rome, l'an quatre de l'empire de Claude, et y demeura un an entier, jusqu'à ce que saint Pierre fut divinement averti de l'envoyer en France prêcher l'Évangile, et retirer ce peuple du paganisme où il étoit plongé.

Le saint apôtre lui donna deux compagnons, Alpinien et Austri-

clinien, pour l'assister en sa charge : mais Dieu lui envoya douze anges, qui l'accompagnoient en ses prédications et aux voyages qu'il faisoit par la France. Il choisit la ville de Limoges pour son siège épiscopal, et y travailla si heureusement, qu'en moins de six ans il en déracina l'idolâtrie, bâtit des églises en l'honneur de Jésus-Christ, de sa sainte Mère et de saint Étienne, convertit une infinité de peuple par la sainteté de sa vie et par le grand nombre de miracle que Dieu opéroit par ses mérites. Il rendit la vie à six hommes morts, la vue à beaucoup d'aveugles, la parole à plusieurs muets, et délivra un grand nombre de possédés.

Le bruit de ses miracles fut si grand, qu'ils le firent renommer par tous les endroits de la France, depuis la rivière du Rhône jusqu'à l'Océan; il éclaira tous ces pays du flambeau de l'Évangile; entre autres ceux de Toulouse, de Bordeaux, d'Auvergne et de Nîmes. Voilà pourquoi il mérita à juste titre le nom d'apôtre des Gaules.

Entrant une fois dans Limoges, il guérit le fils d'une très-belle dame, qui étoit frénétique, la convertissant par ce moyen avec Valère sa fille, et six cents idolâtres, qui furent aussitôt baptisés. Le diable, furieux de ces beaux commencements, excita les prêtres des idoles à le mettre en prison, résolus de le faire cruellement mourir. Mais Dieu vengea bientôt l'injure de son saint, et envoya un éclat de tonnerre qui les mit tous à mort, ouvrit pareillement les prisons où il étoit, et le fortifia d'une céleste et visible lumière. Étant sorti de prison, à l'instante prière du peuple, il ressuscita ces prêtres, tant du corps que de l'esprit : car il les convertit tous, et avec eux vingt-deux mille infidèles, auxquels ils rapportèrent les merveilles qu'ils avoient vues en l'autre vie.

Valère, après la mort de Suzanne sa mère, nonobstant le vœu de virginité qu'elle avoit fait entre les mains du saint, fut poursuivie par Étienne, duc de Guyenne, qui vouloit à toute force l'épouser, et qui, voyant qu'elle méprisoit son alliance, entra en une telle rage, qu'il lui fit trancher la tête, couronnant sa virginité d'un martyre signalé par un éclatant miracle : car, à la vue de chacun, elle prit sa tête et la porta au pied de l'autel où saint Martial disoit

la messe. Le bourreau, qui la suivoit pas à pas, mourut dans l'église, après avoir protesté qu'il voyoit les anges à l'entour de son corps. Alors saint Martial, l'ayant soudain ressuscité en présence du duc et de beaucoup de peuple, le convertit; il le baptisa avec quinze mille hommes, et fit bâtir en l'honneur de la sainte une chapelle, où il enterra fort honorablement son corps.

Après ces riches dépouilles qu'il avoit emportées sur l'ennemi, il alla à Rome en porter les nouvelles à saint Pierre, qui s'en réjouit grandement, et en remercia la divine bonté. Et, en partant pour revenir à son troupeau, il lui donna son bâton pastoral, dont il ressuscita Hilbert, fils du comte Arcade, que le diable avoit noyé, l'ayant auparavant fait sortir de ce corps, avec deux autres compagnons en guise de petits Maures : ce qui causa la conversion de beaucoup de gentils. Il fit plusieurs autres miracles, tant à Limoges qu'à Bordeaux, où il éteignit par ce même bâton un incendie qui menaçoit toute la ville.

Ayant le corps cassé de vieillesse et exténué par ses austérités, quinze jours avant sa mort, Jésus-Christ lui apparut, l'appelant pour jouir d'un repos éternel avec les autres saints; si bien qu'après avoir célébré la messe et exhorté son peuple à persévérer en la foi qu'il leur avoit prêchée, son âme s'envola vers le ciel, le dernier jour de juin, soixante-quatorze ans après la naissance de Notre-Seigneur, le cinquième de l'empire de Vespasien, et le vingt-huitième de son siège. Son corps gît à Limoges, où Dieu le rend illustre par beaucoup de miracles.

Sa vie a été recueillie de Pierre des Natales, d'Innocent III et de plusieurs auteurs qui font mention de deux épîtres qu'il a écrites, l'une à Limoges, l'autre à Bordeaux et à Toulouse. Les Martyrologes romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon, en font une très-honorable mémoire, le jour même où l'Eglise solennise sa fête.

Commémoration de saint Paul, apôtre.

Le même jour, saint Caius, prêtre, et Léon, sous-diacre.

A Alexandrie, martyr de saint Basilides, sous l'empereur Sévère. Ce saint, ayant défendu de l'insulte des hommes impudiques la vierge sainte Potamiène, qu'il conduisoit au supplice, reçut d'elle la récompense de ce service pieux, car, lui apparoissant elle-même trois jours après, et lui mettant une couronne sur la tête, non-seulement elle le convertit à la foi de Jésus-Christ, mais encore, par ses prières, elle lui obtint d'être un glorieux martyr, après avoir soutenu un combat de peu de durée.

A Rome, sainte Lucine, disciple des apôtres, qui, subvenant de ses facultés aux nécessités des saints, visitoit les chrétiens prisonniers, et s'employoit à la sépulture des martyrs, auprès desquels elle fut elle-même enterrée dans une grotte qu'elle avoit fait construire.

Dans la même ville, sainte Émilienne, martyre.

Au territoire de Viviers, saint Ostien, prêtre et confesseur.



APPENDICE.

Quelques personnes ayant regretté que nous ayons retranché de l'ancienne édition françoise de la *Vie des Saints* les notices supplémentaires qui s'y trouvoient sur plusieurs serviteurs de Dieu au dix-septième siècle, nous avons cru devoir reproduire à la fin de ce volume la vie de M. Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille, et du P. Bernard, surnommé le Pauvre Prêtre. Nous protestons cependant ne vouloir en aucune façon devancer le jugement de l'Église sur ces pieux personnages, non plus que pour le vénérable Benoit Labre, dont le procès de béatification n'est pas, je crois, terminé. Nous n'attachons donc qu'une idée de respect aux titres qui pourroient leur être donnés, nous soumettant entièrement, en ce point comme en tous les autres, aux règles de la sainte Église romaine, notre Mère.

VIE DE JEAN-BAPTISTE GAULT,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

La ville de Tours, qui s'est toujours glorifiée, depuis plusieurs siècles, d'avoir ouvert ses portes à beaucoup de grands saints, qui y sont venus choisir leur sépulture, tels qu'ont été entre les autres saint Gatien, saint Martin, saint Grégoire, surnommé de Tours, et

même, au siècle passé, saint François de Paule, l'instituteur de l'Ordre des Minimes; cette ville, dis-je, a produit, en ce dernier siècle, le très-illustre évêque de Marseille, Jean-Baptiste Gault, à qui l'assemblée du clergé de France a donné cet éloge en sa lettre au Souverain-Pontife, en recommandation de sa très-pieuse mémoire : *Qu'étant consommé en peu de temps, il a beaucoup vécu*; et quoiqu'il n'ait tenu le siège épiscopal que six mois, il y a toutefois fait paroître toutes les vertus que saint Paul demande en un évêque, comme nous le verrons en la suite de cet abrégé de sa vie.

Ce saint personnage parut au monde l'an de grâce 1595, le vingt-neuvième jour de décembre. Il fut baptisé en l'église de Saint-Saturnin, par le soin de ses très-dévots parents Jacques Gault, son père, et Marguerite Poitevin, sa mère, personnes de piété, et très-honorables en leur pays. Aussitôt que le petit Jean-Baptiste fut en âge de vaquer aux études, ses pieux parents l'envoyèrent en la ville de Lyon, au collège des Jésuites, où il fit une si bonne diligence, que d'écolier il devint bientôt maître. Car son frère aîné, nommé Eustache, qui retournoit d'Italie, le rencontrant heureusement à Lyon, le pria de lui servir de maître et de lui donner ses leçons; en quoi il réussit si bien que le même Eustache, de disciple qu'il étoit de son frère, devint bientôt son égal. Depuis, ils ne se quittèrent jamais en toutes leurs études; ils firent ensemble leur rhétorique, avant que de partir de Lyon; mais avec des exemples d'une piété et d'une diligence si peu communes à des écoliers, particulièrement pour ce qui étoit de Jean-Baptiste, que ses maîtres le proposoient à ses compagnons d'études pour l'imiter.

A quelque temps de là, les parents appelèrent leurs deux fils à Tours, pour les envoyer à la Flèche, où ils passèrent quelques années en l'étude de la philosophie, que Jean-Baptiste apprit si parfaitement qu'à la fin du cours son régent le jugea capable de l'enseigner.

Cependant Notre-Seigneur, qui avoit choisi ces deux frères pour ses élus dès le sein de leur mère, leur donna de très-grands desirs de se consacrer à son service et à celui de son Église. C'est pourquoi, après avoir délibéré quelque temps sur cette inspira-

tion, ils se résolurent enfin, pour s'en rendre plus capables, d'étudier auparavant en la sacrée théologie. A ce sujet ils laissèrent la Flèche pour venir à Paris, où ils se rendirent auditeurs, au très-auguste collège de Sorbonne, de ces deux grandes lumières de notre siècle, maître André du Val, et maître Philippe de Gamaché, sous qui ils se firent très-savants en cette science des saints.

Cela fait, les deux frères, avec l'aveu de leurs parents, firent le voyage de Rome, où notre Jean-Baptiste soutint publiquement des thèses, au grand honneur de sa nation, et avec l'applaudissement des premiers hommes qui étoient alors en cette ville, chef de la chrétienté et maîtresse de l'univers. De là, après dix-huit mois de séjour en cette reine du monde, ils revinrent en France, où ils trouvèrent leur bonne mère extrêmement désolée pour la perte de son mari : mais elle fut consolée en cette affliction par l'arrivée de ses deux fils, et plus encore par la résolution qu'ils lui firent connoître d'entrer l'un et l'autre en la nouvelle congrégation de l'Oratoire, que le révérend Père Pierre de Bérulle avoit établie depuis peu d'années dans Paris, où la dévote mère les voulut elle-même conduire.

Ils furent reçus par ce grand homme en cette sainte Compagnie, où ils ont persévéré l'un et l'autre avec une très-grande ferveur au service de Notre-Seigneur. Car leur cœur n'étoit occupé que de Dieu, pour qui ils avoient un très-profond respect et un très-fervent amour. Ils vivoient continuellement recueillis et retirés en lui, et ils n'agissoient que par des dispositions éminentes. Rien ne se faisoit parmi eux avec tiédeur ou par habitude, mais tout par esprit et avec zèle. On ne les pouvoit voir ni leur parler sans en emporter toujours quelque désir d'une vie intérieure et semblable à celle des saints. Leur modestie étoit rare, leur obéissance prompte, leur silence inviolable et leurs conférences toutes saintes. Enfin ces grands intérieurs et ces sages avars de l'éternité s'étoient acquis la gloire d'une pureté de vie si extraordinaire et si grande, qu'on les voyoit vivre sur la terre tels que la félicité, après quoi nous soupçons, les devoit rendre un jour dans le ciel.

Et pour le particulier du Père Jean-Baptiste, ceux qui ont fré-

quenté les Pères de l'Oratoire à Paris, à Troyes, au Mans, à Tours, à Bordeaux et aux autres lieux où il a demeuré, savent combien il a été très-exact à garder les constitutions de cette Compagnie jusqu'aux moindres réglemens. Aussi disoit-il souvent ces belles paroles : *Rien n'est bas au service de Dieu, pourvu que l'on ait la gloire de le servir.* Et puis : *En quelque emploi qu'il lui platt nous donner, nous y devons regarder les plus petites choses qu'il exige de nous, comme infiniment relevées au-dessus de nous-mêmes.* Enfin la pensée de l'honneur que l'on reçoit à servir Jésus-Christ et les âmes qui lui appartiennent doit étouffer tous les sentimens des peines et des travaux qui s'y rencontrent.

Quelques années après, le frère aîné, Eustache, fut envoyé pour être supérieur à Troyes, où son cadet Jean-Baptiste le suivit, et où leur bonne mère étant présente, il offrit son premier sacrifice à l'autel, après une retraite de dix jours ; il y conçut tant de ferveur qu'il ne respiroit rien plus que de faire, s'il étoit possible, une victime de son corps, au moyen du martyre. Il communiqua ce désir à son frère, qui étoit aussi son supérieur ; et l'un et l'autre formèrent le dessein d'aller prêcher aux infidèles, afin d'essayer, par ce moyen, s'ils ne pourroient point obtenir la palme qu'ils désiroient. Ce projet toutefois fut détourné par un ordre secret de la divine providence, qui réservoir ces deux frères à une autre espèce de martyre, dont nous traiterons ci-après dans le cours de leurs missions.

Le même Père Jean-Baptiste fut envoyé supérieur à Langres, où il enseigna aussi la théologie ; mais l'établissement de la Congrégation de l'Oratoire ayant été proposé dans Madrid au révérendissime Père de Bérulle, supérieur général, il y destina cet homme de Dieu. Les Espagnols en furent si satisfaits, que les inquisiteurs de la sainte foi l'appelèrent à l'examen que l'on faisoit de quelques personnes, pour reconnoître si elles étoient saintes ; où cet homme éclairé de Dieu donna de très-évidentes preuves, non moins de sa probité que de sa doctrine.

Après s'être acquitté de sa commission en Espagne, il revint à Paris, d'où il fut incontinent renvoyé à Dijon, pour l'établissement

de la même Congrégation de l'Oratoire; de quoi s'étant encore dignement acquitté, il alla au Mans, pour y être supérieur; toutefois, en passant par la ville de Tours, il y avoit fermé les yeux à sa bonne mère, que Dieu, par sa miséricorde, avoit appelée de ce monde. De là, cet homme fervent fut envoyé en Flandre pour la propagation de ce même institut de piété; ce qu'il fit à la grande satisfaction des prélats et de tous les vrais catholiques d'une part; mais d'ailleurs à l'extrême honte et à la grande confusion des libertins et de quelques hérétiques, lesquels le traitèrent si rudement, même à coups de bâton, qu'ils le laissèrent un jour étendu sur le pavé à demi mort.

Tant de preuves du zèle de ce serviteur de Dieu obligèrent le Père général de l'envoyer en qualité de supérieur en la mission de Montauban, où il s'employa avec tant d'adresse et de bénédiction, que les ministres huguenots eux-mêmes écoutoient ses sermons et assistoient à ses conférences avec beaucoup de soin et d'affection. Même ils disoient que si tous les catholiques étoient de semblable humeur, et s'ils enseignoient d'une égale méthode à celle du Père Gault, ils se rangeroient de leur parti et seroient romains. Il continua de la sorte ses autres missions, particulièrement au diocèse de Tours, où son zèle se fit très-bien paroître en faveur des pauvres catholiques de la campagne, qu'il instruisoit avec un très-grand soin et avec beaucoup de charité.

Après ces missions, il revint au Mans, pour y reprendre dans un travail un peu plus modéré ses premières forces, qu'il avoit presque tout épuisées dans ce violent exercice. Il ne se reposa pas toutefois en telle sorte, qu'il n'ajoutât aux soins de la supériorité les leçons de théologie, qu'il enseignoit publiquement en son collège, outre les prédications très-fréquentes et les confessions des pénitents, qu'il écoutoit charitablement, pour ne rien dire des secours, tant spirituels que temporels; qu'il s'étudioit de rendre à toute heure, sans acception des personnes, ce qu'il faisoit non-seulement dans la maison, mais encore au dehors; telle que fut la réforme de l'abbaye de Saint-Julien-du-Pré, qu'il entreprit en ce même temps.

Ce grand zèle du salut des âmes, que l'on voyoit en ce très-saint prêtre, le fit désirer de plusieurs prélats pour l'avoir en leur diocèse. Entre les autres, monsieur l'archevêque de Bordeaux le demanda, et lui donna la cure de Sainte-Eulalie, dans la même ville. Tous les dimanches au matin, il faisoit des exhortations familières à son peuple, et à une autre heure du jour il catéchisoit lui-même les enfants, les serviteurs et les servantes. De plus, une sédition populaire s'étant émue dans la ville, ce fervent curé s'y opposa d'un très-grand courage, quoiqu'avec danger de sa vie, qu'il ne craignit jamais d'exposer pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce qui le fit regarder dès lors par les Bordelois comme un ange que Dieu leur avoit envoyé : en quoi certes ils ne s'abusoient pas. Car outre que son caractère de prêtrise l'élevoit en cette dignité, sa façon de vivre dans un très-parfait recueillement de tous les sens et de l'esprit, quoique parmi tant de travaux pour le prochain, faisoit assez voir qu'il étoit quelque chose de plus que le commun des hommes.

Aussi l'enceinte de la ville de Bordeaux étant trop étroite pour renfermer la ferveur de son zèle, il la voulut quitter, avec sa cure, afin de sortir librement en la campagne, et y servir d'assistant à son frère le Père Eustache, qui s'étoit résolu de se donner tout entier à l'instruction des pauvres paysans, lesquels en ont beaucoup plus de besoin que ceux des villes. Mais Dieu, qui révèle les humbles d'autant plus qu'ils s'abaissent, rompit ce dessein par la nomination que le roi Louis XIII fit du Père Eustache Gault à l'évêché de Marseille. Ce bon prêtre se trouva fort surpris et eut peine de s'y résoudre, jusqu'à ce que son frère, le Père Jean-Baptiste, qui espéroit par ce moyen avoir un beau champ pour exercer son zèle en servant de vicaire à son frère, l'exhorta de ne pas refuser cette bonne œuvre, que Dieu lui présentait pour le salut des âmes.

En suite de cette résolution, le Père Eustache vint faire un voyage à Paris, pour remercier Sa Majesté : mais à son retour à Bordeaux, il tomba malade par de très-grandes douleurs, qui lui durèrent six mois. Pendant ce temps-là, son frère Jean-Baptiste

L'assista continuellement, afin de l'aider à bien mourir. Tous les jours il célébroit la sainte messe dans la chambre du malade, et le confessoit et le communioit. Mais enfin, la maladie venant à son période, l'enleva de ce monde, au grand regret de tous les gens de bien, le treizième jour de mars l'an 1639, en la maison épiscopale de Bazas, où il s'étoit retiré par l'avis des médecins, afin d'y changer d'air.

La nouvelle de ce décès étant arrivée à Paris, monseigneur de Bordeaux présenta au roi et au cardinal de Richelieu le Père Jean-Baptiste pour être nommé en la place de son frère au même évêché de Marseille, les assurant qu'il étoit l'un des meilleurs théologiens de son temps, l'un des plus zélés ecclésiastiques de France, et l'un des plus courageux prêtres de l'Oratoire, pour sacrifier sa vie dans les soins et parmi les travaux qui suivent un évêché. Ce que Sa Majesté et Son Éminence reconnoissant, ils firent expédier un nouveau brevet pour l'évêché de Marseille en faveur du Père Jean-Baptiste.

Il en reçut les nouvelles à Bordeaux, où il étoit de retour, et à l'heure même il se retira dans sa chambre pour s'y offrir à Dieu et lui demander les qualités requises à un bon évêque. Il fit pendant quelques jours des dévotions particulières pour obtenir ces grâces, y ajoutant des prières et les vœux de quelques saintes âmes pour fortifier les siens. Il alla en pèlerinage à Notre-Dame des Hardilliers, à Saumur, où il demeura en retraite le jour et toute l'octave entière de Sainte-Magdeleine, à laquelle il étoit très-dévot, particulièrement depuis qu'il se vit nommé à l'évêché de Marseille, dont cette divine amante de Jésus est reconnue pour une des patronnes. En sa considération, il avoit consacré une certaine grotte dans son agréable solitude des Chesneaux, à une lieue de Tours, où il se retiroit souvent pour y faire oraison, et prier cette sainte pénitente de lui obtenir de Dieu sa conversion et celle de tous ses diocésains.

Il fit ensuite un voyage à Paris, où il assista à l'assemblée générale des Pères de l'Oratoire, pour l'élection d'un successeur à la place du Révérend Père Charles Gondren, et une mission au dio-

cèse de Soissons, à l'instance du même Père Gondren, qui l'en avoit prié. Ce fut, dis-je, en cette même solitude des Chesneaux, qu'il tomba malade à l'extrémité : mais ayant recouvré la santé, il y forma quantité de très-beaux desseins pour la conduite du diocèse de Marseille, pour les prêtres, pour les paroisses, pour le renouvellement des vœux que l'on fait au baptême, pour l'administration des sacrements de la Confirmation, de l'Ordre et du Mariage ; pour ressusciter l'esprit de piété dans les familles des particuliers, pour les pauvres, pour faire observer saintement le jeûne du carême, et enfin pour bien préparer son peuple à la mort : ce que l'on peut voir plus au long dans les livres que l'on a écrits de sa vie.

Toutefois, quelque amour qu'il eût pour la retraite et pour toutes les occupations que sa ferveur lui donnoit dans sa solitude, sa piété ne laissoit pas de le dérober de fois à autres, à ces mêmes exercices, pour lui en procurer d'autres dans la ville de Tours. Il s'y retiroit ordinairement toutes les bonnes fêtes, afin de les passer avec ses Pères, et les célébrer avec plus de solennité en l'union de leurs joies. Ses premières et dernières visites, aussitôt qu'il y étoit arrivé, ou quand il en vouloit partir, étoient aux sacrés tombeaux de saint Martin et de saint François de Paul, afin de les saluer et de prendre congé d'eux et de se recommander à leurs prières ; puis il s'en alloit aux pauvres de l'hôpital ; il les assistoit de ses aumônes et s'offroit à les confesser, principalement s'ils étoient étrangers, de peur que les confesseurs ordinaires n'entendant pas leurs langues, ils ne fussent privés d'une consolation qu'il pouvoit aisément leur donner, par la parfaite connoissance qu'il avoit du latin, de l'italien et de l'espagnol. Pour les jours de fêtes, il les passoit ordinairement dans les églises de Saint-Gatien et de Saint-Martin, où il employoit une bonne partie du jour en prières ; il s'y tenoit toujours à genoux, la tête nue, et les mains à la façon des criminels, comme si elles eussent été liées, ne se levant que lorsqu'on lisoit le saint Évangile.

Pendant qu'il s'employoit ainsi saintement à Tours, il fut obligé de faire un voyage au Mans, pour y négocier quelques affaires

d'importance ; il y demeura jusqu'à l'expédition de ses bulles, sans jamais se plaindre de leur retardement, qu'il prenoit au contraire pour une singulière faveur du Ciel, disant que puisqu'il avoit plu à Dieu de lui imposer une charge si pesante sur ses épaules, il lui faisoit une très-grande grâce de lui donner le temps et le loisir de se fortifier et d'acquérir ce qui lui manquoit pour s'en acquitter dignement. Enfin il reçut les nouvelles qu'elles étoient arrivées à Paris, et aussitôt il se retira dans sa chambre pour s'offrir à Dieu ; puis il dit à ses domestiques : *C'est à ce coup que je suis chargé comme il faut : que l'on me laisse, je me vais donner un peu à Notre-Seigneur.* Et incontinent il partit du Mans pour se venir faire sacrer à Paris, où il arriva, après avoir rendu ses vœux à Notre-Dame de Chartres.

Étant à Paris, il se disposa à la cérémonie de son sacre, non point par des préparatifs de vanité, mais par une bonne retraite de dix jours, par les prières dans quelques communautés de Paris et de Tours, et dans toutes les églises de son diocèse ; par la ferveur de ses oraisons, qui étoient alors presque continuelles, et par une neuvaïne de messes qu'il fit célébrer au tombeau de saint Martin ; par la piété de ses lectures, particulièrement de la vie de saint Charles, qu'il se proposoit d'imiter, et enfin par une très-exacte confession générale qu'il fit la veille de son sacre, qui fut le cinquième jour du mois d'octobre, en l'église de Saint-Magloire, par messire Victor le Bouthelier, archevêque de Tours, son supérieur et diocésain, assisté de messieurs de Vannes et de Boulogne.

Jamais il n'a paru d'un esprit plus recueilli et plus uni à Dieu que pendant les cérémonies de ce sacre. Et lorsqu'on lui mit sur les épaules le sacré livre des saints Évangiles, on le vit frémir, comme tremblant sous le faix et sous la pesanteur de la charge qui lui étoit imposée. Les tendresses de sa dévotion donnèrent une telle abondance de larmes à ses yeux, qu'il ne cessa de pleurer tout le temps que dura cette sainte cérémonie. Après quoi, pour suivre l'exemple de son Maître et imiter ce grand Pontife et ce Prince des pasteurs, qui est venu afin de servir, et non pour être servi, il servit la communauté ce même jour, qui étoit celui de ses splendeurs et de sa gloire.

Cela fait, il se mit aussitôt en devoir de se retirer en son diocèse, où les besoins de son peuple l'appeloient ; de sorte que sans se détourner par la Touraine pour y voir ses parents et prendre congé d'eux, il alla droit à Marseille, dans la résolution de la servir et de mourir pour elle, et dans la passion d'y établir puissamment le royaume de Jésus-Christ. Il arriva vers le commencement du mois de décembre à l'île de Venisse, où il fut reçu comme un ange du ciel par M. l'archevêque de Bordeaux ; il alla ensuite à Aix, où il passa la fête de l'Épiphanie, en la maison de l'Oratoire, et, selon sa coutume, il servit ce même jour à la communauté. Le lendemain, il en partit pour Marseille ; du plus loin qu'il aperçut la ville, il s'écria : *Hélas ! je vois le théâtre de ma gloire ou de ma damnation.*

Il y entra *incognito*, puis, de grand matin, il se déroba pour voir Aubagne, d'où, huit jours après, il retourna à Marseille, et, sans permettre qu'on lui fit aucune entrée, il alla droit à la cathédrale. Dès le lendemain, il voulut prêcher à son peuple, se servant très à propos de l'Évangile qu'on lit ce jour-là, qui étoit celui des noces de Cana en Galilée ; il fit voir qu'il contractoit un vrai mariage avec son Église, et que Notre-Seigneur la lui ayant donnée pour épouse, il ne vouloit plus vivre ni mourir que pour elle. Ce premier sermon fut si rempli de sentiments d'amour et de dévotion, qu'alors qu'il descendit de la chaire, tout le peuple, qui étoit comme collé à cette sainte bouche, se leva, les uns pour le voir et le suivre des yeux, ne le pouvant autrement à cause de la trop grande presse, et les autres pour lui baiser la robe et se jeter à ses pieds. Et tous généralement l'eussent voulu enlever pour l'emporter dans leurs cœurs.

L'effort qu'il fit en ce sermon lui renouvela le mal de poitrine auquel il étoit sujet, et le rendit malade pendant quelques jours. Et comme son médecin lui représenta qu'afin de soulager cette fluxion il se devoit retirer, du moins pour quelque temps, en sa baronnie d'Aubagne, il lui répondit avec la générosité d'un vrai prélat : *Monsieur, on ne m'a pas fait baron d'Aubagne, mais évêque de Marseille ; puisque Notre-Seigneur m'a fait la grâce de m'y appeler, il faut que j'y meure.*

Donc se trouvant assez fort pour faire ses visites, il les commença par celles de Saint-Victor, où il fut reçu avec toute sorte de soumission et d'honneur par les religieux de l'abbaye, qui lui ouvrirent tous les trésors de leurs sacrées reliques. De là il fut aux Capucins, et puis à l'hôpital, ensuite aux maisons de la charité, des repenties et du refuge, pour lesquelles il avoit de très-particulières inclinations, et leur fit toujours de très-grandes aumônes.

Ses visites étant achevées, la violence de son amour envers les pauvres galériens l'obligea d'employer ses premiers soins au bâtiment d'un hôpital, dont les fondements avoient été premièrement jetés par monsieur de Gondy, lorsqu'il étoit général des galères de France, au delà du port de Marseille, au même lieu où on le voit aujourd'hui, pour le soulagement de ces hommes misérables. A ce soin du bâtiment de l'hôpital des forçats succéda celui que ce très-digne prélat entreprit pour tous les pauvres de Marseille. Car, outre les grosses aumônes qu'il fit à l'hôtel-Dieu, aux repenties, au refuge et à la charité, il vendit ses chevaux et quantité de sa vaisselle d'argent, afin d'en assister beaucoup de pauvres honteux qui s'adressoient à lui à toute heure. Même il se résolut, pour mieux subvenir à ses pauvres, de retrancher son train, de n'avoir plus que deux personnes auprès de lui, et de se défaire de son carrosse, s'étonnant, sur la fin de ses jours, comment il avoit été si aveuglé que d'en prendre un.

Je ne raconterai point en détail les grandes aumônes qu'il faisoit à ces mêmes pauvres honteux, de crainte de trop grossir cet abrégé; deux ou trois exemples suffiront pour faire preuve du reste. Une demoiselle de très-bonne naissance, quoique réduite à la mendicité, ne s'attendoit à recevoir de lui que deux ou trois pistoles; mais elle fut bien étonnée quand il lui donna cent écus. Une autre fois il coula cent écus d'or sous le chevet d'un pauvre gentilhomme qui étoit malade. Et n'ayant pas de quoi donner à un troisième, il fit vendre deux de ses chevaux, pour subvenir à sa misère. Tellement qu'il est très-difficile de trouver un homme plus libéral envers les pauvres, surtout quand ils étoient malades.

Il n'avoit pas moins d'amour ni moins de zèle pour les pauvres.

captifs qui gémissent sous l'esclavage du Turc. Leur misère lui perçoit très-vivement le cœur, et le peu de moyens qu'il voyoit de les pouvoir secourir, lui donnoit une tristesse qui n'est pas croyable. Souvent il s'adressoit à leurs anges gardiens, pour les prier de les occuper en des pensées de Dieu, et de veiller à les conserver en la foi, par l'assiduité de leurs soins et de leurs intercessions. Mais voyant qu'ils ne pouvoient être plus puissamment fortifiés que par la force même du sang et des mérites de Jésus-Christ, il offroit pour eux de temps en temps le très-auguste sacrifice de la messe, afin de leur obtenir un amour particulier de Dieu avec la constance et la force qu'ils devoient avoir en la foi.

Il en faisoit beaucoup plus pour les nécessiteux de son diocèse, ne se contentant pas de les recommander à Dieu, lorsqu'il étoit à l'autel; mais il s'efforçoit d'y apporter aussi d'ailleurs tous les remèdes nécessaires pour y établir la vraie piété, et pour corriger peu à peu les abus qui s'y étoient glissés. Il témoigna aussi très-particulièrement, que l'un de ses plus grands désirs étoit de remettre les dames de Marseille dans les règles de la modestie chrétienne, et de les obliger à ne point paroître en public ayant la gorge et le sein découverts.

Toutefois le zèle de ce très-vigilant prélat ne s'est point fait voir plus excellemment qu'en une nouvelle espèce de mission qu'il voulut faire dans les galères. A quoi il se sentoit d'autant plus sensiblement porté, qu'il s'y croyoit être appelé d'une vocation particulière de Dieu. Car un jour qu'il célébroit la messe à Tours, ayant eu une très-forte pensée de refuser son évêché, il ouï intérieurement une voix qui ne cessoit de lui crier à l'oreille de son cœur : *Et que deviendront mes esclaves? Et que deviendront mes esclaves?* D'où il reconnut qu'il étoit appelé de Dieu pour faire des missions dans les galères.

A cet effet, après avoir entrepris le jeûne du Carême, quoique contre l'avis des médecins, dans la rigueur de son premier Institut, qui n'admet point de dispense pour les laitages et les autres douceurs; il assembla quinze ecclésiastiques, à qui il marqua les adresses, et donna les ordres qu'ils devoient observer en cette nou-

velle mission. Puis ses ordres étant donnés, il mit tous ses gens en travail; et pour les convier plus puissamment à ne s'y point épargner, mais plutôt à s'y employer avec ardeur, il se mit lui-même à la tête de ces bons ouvriers, leur montrant par son exemple comment ils devoient faire.

Au commencement on trouva une si grande obstination dans l'esprit des galériens, que l'on vit fort peu d'apparence de profiter avec eux; mais ce saint prélat fit tant par ses fréquentes visites, qu'il joignit aux exhortations de ses missionnaires, avec le soin qu'il prit de les catéchiser et de les instruire lui-même, qu'enfin ces cœurs endurcis commencèrent à s'amollir. S'il trouvoit quelque hérétique, il se mettoit auprès de lui pour lui faire reconnoître son erreur. Et même il s'appliquoit à catéchiser les Turcs qu'il voyoit avoir quelque disposition à se convertir. Il leur faisoit faire en sa présence, soir et matin, des prières qu'il avoit lui-même dressées; et passoit les jours presque entiers assis sur leurs bancs, les embrassant charitablement, et les appelant ses frères.

Enfin il travailla si heureusement, et il s'acquît une telle créance dans l'esprit de ces pauvres esclaves, qu'il en fit depuis tout ce qu'il voulut; et l'on a vu des choses tout à fait étranges et extraordinaires. Car des personnes qui avoient passé dix et vingt années sans se confesser, et qui s'opiniâtroient à ne le point faire, tant qu'ils seroient aux galères, se sont rendues néanmoins à ce devoir. Plusieurs Turcs ont demandé et reçu le saint Baptême; et quantité d'hérétiques ont abjuré leur erreur; outre beaucoup d'autres conversions qui pourroient passer pour autant de miracles. A quoi toutefois je ne m'arrête pas davantage pour venir à la fin de sa vie, laquelle s'est terminée trop tôt, quoiqu'il eût été à désirer qu'elle eût duré des siècles.

Le travail excessif de cette mission des galères échauffa tellement le poumon de notre fervent prélat, qu'il s'y forma un abcès. Il fut saisi d'une très-véhémente fièvre l'onzième jour de mai. Ce qu'il reçut dans une très-grande indifférence pour la vie et pour la mort; car bien qu'ayant égard à ses intérêts et à l'état où il se trouvoit pour lors, la mort lui fût plus avantageuse que la vie,

toutefois considérant les nécessités de son peuple, et voyant les larmes des assistants, il laissoit cela au bon plaisir de Dieu, et lui disoit de bon cœur avec l'un de ses plus grands serviteurs : *Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail; votre volonté soit faite.*

Parfaite soumission à la divine volonté, qui fut suivie d'une patience admirable, sans jamais se plaindre, et sans demander des remèdes pour le soulagement de son mal. Il avoit même scrupule dans les incommodités d'une sécheresse de gorge qu'il souffroit, de tempérer cette ardeur par le rafraîchissement des fraises qu'il prenoit souvent, parce qu'il y trouvoit quelque peu de goût. Cette patience l'a conservé pendant tout son mal, qui fut de douze jours, dans un très-grand repos d'esprit, et dans une très-intime union à Notre-Seigneur, levant fort souvent les yeux et les mains au ciel, pour s'entretenir amoureusement avec lui; mais avec tant de tendresse et avec des sentiments intérieurs si grands, qu'il ne se pouvoit empêcher de répandre des larmes.

Tout le temps qu'il fut malade, il fit toujours célébrer la sainte messe dans sa chambre, bien désolé de ne la pouvoir dire, ni même communier, à cause d'un mal de cœur dont il souffroit. Et, parce que la difficulté de parler et de respirer ne lui permettoit pas de réciter son bréviaire, il voulut qu'un de ses ecclésiastiques le récitât à genoux auprès de son lit, afin qu'il le pût entendre et le suivre du cœur et de la pensée. Souvent, le long du jour, il se faisoit lire quelque chose du Nouveau Testament, ou de quelque livre pieux, interrompant cette lecture par des pauses fréquentes, pour méditer quelque peu de temps sur ce qu'on venoit de lui lire. Enfin, chaque soir il faisoit venir les enfants de chœur chanter à la porte de sa chambre l'hymne *Veni, Creator Spiritus*, que lui-même répétoit de son lit avec beaucoup de tendresse, d'élévation et d'union d'esprit à Dieu; ce qu'il fit continuer jusqu'à la veille de sa mort, qu'il fit entrer ces enfants pour les remercier et leur donner sa bénédiction.

Cependant les médecins lui donnèrent avis du péril de sa maladie; ce qu'il reçut en très-bonne part, comme les plus agréables

nouvelles qu'on lui eût pu jamais annoncer, protestant qu'il acceptoit la mort comme un hommage et une adoration qu'il devoit rendre à la souveraineté, à l'immortalité et à l'impassibilité de Dieu; qu'il la recevoit comme un effet de sa justice sur lui en qualité de criminel; et enfin, qu'il l'embrassoit comme une voie établie de Dieu pour arriver au ciel, pour nous unir à lui comme à notre dernière fin et à notre dernier principe.

Ensuite de ces nouvelles, il commença à se préparer à une espèce de confession générale, qu'il fit le lendemain matin avec de très-grands sentiments de contrition, d'humilité, de foi et d'amour de Dieu, s'examinant sur les divers états de sa vie, à savoir: de prêtre, de supérieur en l'Oratoire, de curé de Sainte-Eulalie et d'évêque; puis sur les commandements de Dieu, où il est à remarquer que sur le sixième il protesta par une humble reconnaissance à la divine miséricorde, qu'il n'étoit jamais tombé en aucune impureté, non-seulement par œuvre, mais même par pensée.

Après la confession, il se fit apporter le très-saint Sacrement, qu'il reçut par forme de viatique, des mains de messire Pierre de Baussac, prévôt de la cathédrale, accompagné des chanoines, des bénéficiers et de tous les autres ecclésiastiques de l'église majeure, chacun avec un flambeau de cire blanche à la main. Il s'étoit fait premièrement revêtir du rochet qui avoit servi à Monsieur le cardinal de Bérulle, et dont la grande maison de l'Oratoire de Paris lui avoit fait présent, lorsqu'il en partit pour Marseille: puis on lui mit encore son camail et sa croix pectorale, et en cette disposition il reçut le très-auguste Sacrement de l'autel, ensuite de quoi il donna lui-même sa bénédiction à tous ceux qui étoient présents à cette sainte cérémonie. Cela fut fait le jeudi qui précédait immédiatement la veille de son décès.

Après ces choses, il mit ordre à ses affaires temporelles, particulièrement pour la sépulture de son corps et pour le salaire de ses domestiques; bien chagrin de n'avoir plus de quoi faire des libéralités aux pauvres. *Mais nous devons payer, disoit-il, ce qui est de justice; et nous ne pouvons donner ce qui appartient à autrui.* Puis, afin de mourir en vrai pasteur, bénissant son peuple et l'ex-

hortant à la piété, il commanda que sa chambre, qui jusqu'alors avoit été fermée par ordre des médecins, fût ouverte à tout le monde, ne voulant pas que l'on en refusât l'entrée à personne. Enfin, de l'avis de son confesseur, il reçut le dernier sacrement de l'Extrême-Onction, avec de très-grands sentiments de Dieu, y répondant lui-même, et faisant des réflexions admirables que sa piété lui suggéroit à chaque cérémonie.

Le matin du vendredi suivant, qui étoit la veille de sa mort, il fit célébrer plusieurs messes dans sa chambre, qu'il entendit avec beaucoup de dévotion. A la fin de la dernière, qui fut servie par un des chanoines de la cathédrale, il désira qu'on lui portât à baiser les saints Évangiles, qu'il salua premièrement, et les baisa, mais avec un si profond respect, que l'on voyoit très-aisément qu'il les révéroit de tout son cœur, et qu'il mouroit en cette éreance. Après cela, voyant le Père Gérard, assistant général de la Congrégation de l'Oratoire et supérieur du collège de Marseille, qui entroit dans sa chambre, il le fit approcher, et lui dit que ce lui étoit une grande consolation de mourir entre les bras des prêtres de l'Oratoire, ce qu'il avoit toujours désiré; il le pria de plus de lui faire lire les Élévations que monsieur le cardinal de Bérulle avoit faites sur le mystère de l'Incarnation. Puis il fit lire plusieurs fois la Passion de Notre-Seigneur écrite par saint Luc, faisant des pauses de temps en temps, pour suivre pas à pas Jésus-Christ, pour l'adorer en toutes les actions qui ont précédé sa mort, et pour rendre hommage à toutes ses souffrances. Enfin il se fit lire le dix-septième chapitre de l'Évangile selon saint Jean, qui est une oraison que Notre-Seigneur fit à son Père le soir de sa Passion.

Ce serviteur de Dieu étoit très-attentif à toutes ces lectures, qu'il n'interrompoit que pour donner sa bénédiction à ceux qui s'alloient jeter à ses pieds pour la lui demander. Entre les autres, les consuls au nom de toute la ville, le Père Étienne Gérard, qu'il avoit nommé son grand-vicaire pendant sa maladie, la lui demanda au nom de tous ses diocésains, les prêtres de l'Oratoire, et enfin ses domestiques. Il passa de la sorte la journée du vendredi jusqu'à la nuit, qu'il employa à produire des actes de foi, d'amour,

d'espérance et de contrition de ses fautes, les sanglots au cœur et les larmes aux yeux, desquelles il arrosoit le crucifix qu'il tenoit en sa main, et qu'il baisoit de temps en temps avec amour. Il entendit paisiblement les prières de la recommandation de l'âme, commandant à celui qui les récitait de s'arrêter de fois à autre, et goûtant intérieurement ces prières de l'Eglise. Il fit aussi quantité d'actes d'amour, de soumission et de confiance à la très-sainte Vierge, à son ange gardien, à saint Jean-Baptiste et à tous les autres saints de la famille de Jésus. Enfin, après plusieurs oraisons jaculatoires, tantôt à la très-sainte Trinité, et puis aux personnes en particulier, spécialement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il entra en sa dernière agonie, la commençant par ces paroles, qu'il avoit déjà plusieurs fois répétées : *Veni, veni, Domine Jesu, et moriatur anima mea morte justorum. Venez, venez, Seigneur Jésus, venez, et que mon âme meure de la mort des justes.* Ainsi il expira doucement, et se reposa saintement au Seigneur sur les six heures du matin, le 23 de mai, veille de la Pentecôte, l'an 1643, et de son âge le quarante-huitième.

Ainsi a vécu et ainsi est mort le très-illustre Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille; ou pour dire mieux, il a commencé à vivre, non-seulement dans le ciel, où nous avons tout sujet de croire pieusement que son âme est déjà bienheureuse, mais encore en la terre, où Notre-Seigneur a ressuscité sa mémoire, dès le jour même de son décès, par un prodigieux nombre de miracles, particulièrement à son tombeau, qu'il voulut être en son église cathédrale, de telle sorte qu'il y en auroit assez pour remplir plusieurs volumes. Ce qui me dispense de les particulariser en cet abrégé, jusqu'à ce que Sa Sainteté en ait établi la créance par son pouvoir apostolique, et que l'oracle de son approbation les ait rendus hors de doute à la postérité, par la béatification de ce saint prélat, que l'assemblée des archevêques et évêques, tenue à Paris aux années 1643 et 1646, a demandée très-humblement au nom de tout le clergé de France.

Plusieurs auteurs ont déjà écrit touchant la vie de ce grand homme. Entre lesquels messire Pierre de Baussac, prévôt de

l'église cathédrale de Marseille, en fit un petit livre la même année de son décès; et maître François Marchetti, prêtre, un autre plus ample; lesquels ont parlé l'un et l'autre, comme temoins oculaires, de la plupart des merveilles qu'ils en ont écrites.

LA VIE DU RÉVÉREND PÈRE BERNARD,

SURNOMMÉ LE FAUVRE PRÊTRE.

Le Révérend Père Bernard, duquel nous décrivons succinctement la vie, prit naissance à Dijon, l'an 1588, le 26 décembre. Son père fut Étienne Bernard, lieutenant-général au bailliage de Châlons-sur-Saône, personnage grandement vertueux; sa mère s'appeloit Marguerite Paradin, tous deux fort recommandables pour leur rare piété. Ils eurent un grand soin de leur enfant, lequel fut nommé Claude au saint Baptême, et suça la religion chrétienne avec le lait de sa très-chère mère, sous l'aile de laquelle il demeura pendant son enfance. Ayant atteint l'âge de huit à neuf ans, son père le fit étudier sous les Jésuites, qui ne sont pas moins utiles à l'Église de Dieu par leur charité à la conversion des hérétiques, que par les bonnes instructions qu'ils donnent à la jeunesse. Ce fut de ces Pères que notre écolier apprit les sciences humaines; et comme il étoit d'une imagination délicate et puissante, il acquit la réputation de poète, peintre et mathématicien : aussi ces arts appartiennent-ils principalement à cette faculté.

Son père, jugeant prudemment qu'il en savoit assez pour le barreau, le retira et l'envoya étudier aux lois en une fameuse université, où il fit en peu de temps un notable progrès. Le Ciel l'ayant favorisé d'une grande mémoire, il se rendit très-savant en cette science politique.

Or, comme il vaquoit à l'étude des lois avec beaucoup de réputation et au contentement incroyable de ses parents, la mort lui ravit son cher père, l'an vingtième de son âge. La nouvelle d'une perte si sensible le fit retourner promptement à la maison paternelle pour essuyer les justes larmes de sa bonne mère, avec laquelle il vécut quelque temps, se laissant toutefois glisser insensiblement dans la voie voluptueuse du siècle et des vices. Il vécut cinq ans durant en cette vie peu réglée, se laissant emporter au torrent des voluptés; son agréable entretien, sa gentillesse, sa bonne humeur, le faisoient souhaiter et être bien venu en toutes sortes de bonnes compagnies et caresser de chacun.

Mais Dieu, dont les miséricordes sont infinies, voulant convertir à la foi cette âme prédestinée, par les ressorts admirables de sa Providence, fit que monsieur l'évêque de Belley, très-savant et très-religieux prélat, prêchant à Dijon l'an 1613, notre mondain eut le bonheur d'ouïr ses saintes prédications, auxquelles il s'affectionna beaucoup; et par la force de la divine parole, la grâce agissant peu à peu, il sentit dès lors un grand changement en son âme : ce fut la première touche pour sa conversion, quoique la bonne résolution qu'il prit de se retirer de la voie des pécheurs, peu de temps après le départ de monsieur l'évêque de Belley, qu'il avoit accompagné en son voyage à Lyon, fut bientôt ébranlée.

Comme il passoit le temps dans les délices, il eut un extrême désir de goûter l'air de la cour, où il s'achemina avec quelques gentilhommes de sa connoissance, avec l'un desquels il étoit lié d'une étroite amitié : il n'y fit pas long séjour que s'étant acquis la bienveillance de quelques grands par son agréable conversation, ils lui obtinrent par la libéralité du roi une pension qui lui fut constituée sur une abbaye qui vauqua en ce temps. Cette amorce lui fit souhaiter l'Ordre de prêtrise, qu'il avoit méprisé, parce qu'il vouloit être un riche prêtre, pour paroître avec éclat et réputation, ayant de l'aversion pour la pauvreté.

Ce fut en ce temps que l'air contagieux de quelques courtisans, étouffant en son âme les belles semences des vertus que notre religieux prélat y avoit jetées, il fréquentoit les académies, le bal et

les femmes, dont la conversation et la vue est quelquefois plus dangereuse que celle des basilics; mais petit à petit la main de Dieu retira ce pécheur de ses vices, permettant que son intime ami fût blessé à mort dans une rencontre, lequel il assista jusqu'au dernier soupir de sa vie, l'exhortant amialement de reconnoître Dieu et de bien mourir. La grâce de Dieu les toucha tous deux fortement, le blessé pour mourir comme il fit, saintement, et notre Bernard pour vivre en sainteté et justice.

Dès ce jour, ayant résolu de changer de vie, et de se consacrer entièrement au service de Dieu, il dit adieu au monde, abandonna les compagnies, les bals, fit une confession générale de tous ses péchés, reçut le très-saint Sacrement avec larmes, fréquenta les prédications de monsieur l'évêque de Belley, lequel étoit de retour à Paris, ravissant les Parisiens par les doux charmes de son éloquence sacrée. Ce très-religieux prélat lui persuada de s'engager dans l'Ordre de prêtrise, à quoi le porta encore son confesseur, le Père Mornat, Jésuite. Il reçut les Ordres par l'imposition des mains du même prélat; et il fit par un mouvement spécial de la grâce vœu de pauvreté, ainsi qu'il est aisé à croire, laquelle il aima si tendrement, à l'exemple du Sauveur du monde et de ses apôtres, qu'il vouloit être qualifié de pauvre prêtre, détachant son cœur de tous les biens caducs et périssables, pour suivre plus librement Jésus en la croix.

Étant donc honoré du sacré caractère de prêtrise, il employa toutes les forces de son esprit pour s'en rendre sinon digne, du moins non indigne, se dépoillant entièrement du vieil Adam pour se revêtir du nouveau, crucifiant sa chair avec ses concupiscences; il fit vœu qu'il célébreroit la sainte messe tous les jours de sa vie : ce qu'il accomplissoit avec tant de tendresse et de recueillement d'esprit, qu'il sembloit être absorbé en ce divin exercice. Il ajouta à ce sacrifice de paix la visite des hôpitaux, des malades et prisonniers, l'assistance des criminels, avec la prédication de la parole de Dieu.

Le grand hôtel-Dieu de cette ville, fondé par saint Louis, a été le premier lieu des saints exercices de notre pauvre prêtre, quoi-

que de son naturel il eût l'odorat fort délicat, et qu'il ne pût sentir les mauvaises odeurs, ni voir les saletés sans aversion ; néanmoins, aidé de la grâce de Dieu, il résolut de faire mourir la délicatesse de son odorat et le plaisir de sa vue en ce lieu, où, avec un service qui peut être appelé extraordinaire, il exhortoit les pauvres malades avec ferveur, nettoyoit leurs plaies avec ardeur, les baisoit avec affection, quoique demi-pourries, faisoit leurs lits avec joie, lavoit gaicement leurs ordures et baisoit leurs pieds avec plaisir, et le tout pour le pur amour de Dieu. Il travailloit non-seulement pour la santé corporelle des pauvres, mais aussi pour la spirituelle : ayant appris que Jésus-Christ, guérissant les corps, vivifioit les âmes. En effet, plusieurs pécheurs s'y sont convertis, et quelques âmes infectées de l'hérésie de Calvin sont retournées au giron de l'Eglise, de quoi il donnoit absolument la gloire à Dieu. Le grand hôpital donc a été la première académie en laquelle ce fidèle serviteur de Jésus-Christ a exercé les œuvres d'une sainte charité pendant le cours de plus de vingt ans, avec des ferveurs incroyables.

Le seul amour de Dieu lui fit pratiquer ces mêmes exercices de piété en l'hôpital de la Charité, au faubourg Saint-Germain ; il a été le premier qui ait visité les pauvres en cette sainte maison, et ait joint les aumônes et exhortations à ses visites : ce qu'il a fait pendant l'espace de dix-sept ans, de sorte qu'il a été l'auteur des prédications et exhortations qu'on y fait tous les vendredis, jusqu'à ce jour. Lorsque les Frères de la Charité alloient en son logis, il leur faisoit l'aumône d'un cœur ouvert, à la charge de leur baiser les pieds.

Des hôpitaux il passoit aux prisons de la Conciergerie, du grand et petit Châtelet, du Fort-l'Évêque, et autres prisons particulières, pour chercher les misérables criminels jusque dans le fond des cachots, et les embrassant avec tendresse, il baisoit leurs fers et leurs pieds chargés d'ordure, amollissoit leurs âmes de fer par le feu de la parole de Dieu, et par les aumônes qu'il leur procuroit, calmoit pour quelque temps les fougues de leur désespoir ; de sorte que la cruauté de ces esprits fougueux se voyoit adoucie et vaincue par la tendresse de ses discours et de ses charités. Entre plusieurs

merveilles que la grâce fit par lui en ces lieux, je me contente d'en réciter une, qui mérite que toute la postérité l'admire avec étonnement.

Un étranger fut mis en la Conciergerie pour quelque crime ; le pauvre prêtre le visita, s'étant étudié d'adoucir ses ennuis par ses discours assaisonnés d'aumônes, puis il se retira ; quelques jours après il le retourne voir, et, l'ayant consolé, l'étranger le supplie de lui faire avoir une chemise, parce que la sienne étoit toute pourrie et fourmillante de vermine. Le saint prêtre se retira, et dépouilla la sienne, de laquelle il vêtit ce misérable, et il couvrit sa chair de celle de cet étranger, qui étoit toute puante et chargée d'insectes : ô excès de charité ! ô entrailles d'amour ! Qui des mortels a fait une action semblable ? Il n'y a que Jésus-Christ qui se soit comme dépouillé de sa gloire pour se vêtir du sac infecte de notre humanité. Notre très-cher Frère, imitateur de ce très-saint Maître, s'est dépouillé soi-même pour revêtir un de ses membres mystiques. Et qui doute que ce grand Prince ne l'ait élevé en sa gloire à la considération de cet acte héroïque : encore que la grâce fût de la partie ? Couvert de ce sac, il visita les autres prisons, et se retira en son logis, en louant Dieu de la belle victoire qu'il avoit remportée sur soi-même.

La charité du pauvre prêtre a encore paru plus forte que la mort, et son zèle plus ardent que le feu en l'assistance des criminels condamnés à mort. Il exhortoit ces malheureux avec des paroles de feu, qui embrasoient leurs cœurs de glace ; les plus désespérés se rendoient à ses exhortations, à ses larmes et à ses prières, avec résolution de prendre la mort en patience, si cruelle qu'elle fût ; aussi a-t-il fait abjurer à plusieurs personnes l'hérésie dans les prisons ; d'autres ont attendu jusqu'à la vue du supplice, vaincus par ses discours doux, innocents et brûlants du saint amour. Sa charité et son humilité s'étendoient jusque-là, que de servir en ces actions si basses, voire même infâmes, si elles n'avoient la charité pour objet, le bourreau et son valet, lequel il appeloit son frère, et se qualifioit son valet.

Combien d'injures a-t-il souffert avec une patience invincible de

ces misérables condamnés au dernier supplice, en les voulant retirer de l'abîme du désespoir où ils s'étoient volontairement précipités, et leur faire reconnoître l'énormité de leurs offenses, pour en demander pardon à Dieu d'un cœur vraiment contrit et humilié? Je me contenterai d'en rapporter entre plusieurs autres un exemple digne d'admiration.

Le Père Bernard exhortoit à l'échelle un criminel plus barbare qu'un Seythe, qui faisoit la sourde oreille à tous ses discours, et lui crachoit des injures; il ne laissoit pas pourtant de le presser, afin qu'il reconnût Dieu, et lui demandât pardon de ses crimes : il baisoit ses cordes, arrosoit ses pieds de ses larmes, s'écriant : *Te veux-tu perdre, mon frère? N'appréhendes-tu point de comparoitre devant le tribunal de ce grand juge qui fait trembler le ciel et les enfers de sa seule parole? Ouvre les yeux, cher frère.* Comme il proféroit ces paroles entrecoupées de sanglots, ce démon incarné lui donna un coup de pied dans l'estomac, qui le fit reculer deux pas en arrière. Cela pourtant ne refroidit pas le feu de son zèle : *Mon frère, lui dit-il, tu m'as bien fait mal; Dieu te le pardonne, je t'en supplie de bon cœur.* Il ajouta d'autres paroles à celles-ci, qui touchèrent tellement le cœur de ce barbare, vaincu par la patience et la charité du serviteur de Dieu, qu'il lui demanda pardon, et se confessa assez patiemment. La Grève et autres places publiques de la ville, ont été l'académie où il a pratiqué ses œuvres de charité avec des transports inimitables.

Cette charité encore qui n'avoit point de bornes ni de mesures, et qui le faisoit être partout, pour secourir les misérables de ses consolations, prières et aumônes, le portoit à visiter souvent les galériens, pour lesquels il s'employoit avec autant de charité que s'ils eussent été ses propres frères, quoique ces personnes infâmes, qui ont des âmes de bronze et qui sont plongées dans l'impiété, le blasphème et l'athéisme, le chargeassent d'injures, l'appelant fou, charlatan, hypocrite; mais la sainte dilection qu'il avoit pour eux, et le désir de leur salut, lui faisoit supporter tout avec une patience incroyable, sachant très-bien qu'il faut entrer par plusieurs tribulations au royaume des cieux.

Il persévéra donc en ses visites, leur fit des aumônes et leur en fit faire, y ajouta ses ferventes exhortations : et considérant Jésus-Christ comme attaché aux pieds du plus déloyal qui parut jamais parmi les hommes, il baisoit amoureusement leurs pieds puants comme un serpent mort, lorsque l'un d'eux parmi ses fers voulut rire, en salissant le nez et la barbe de ce prêtre fidèle, de l'ordure la plus infecte : ce dont il ne fit pas semblant; au contraire, faisant l'aumône, il donna cinq sols de plus à celui qui l'avoit insulté, et le remercia. O amour de Dieu ! ô cœur invincible ! et si cet acte ne doit être mis entre les héroïques, il n'y en a point au monde. Voilà comme le serviteur de Dieu a pratiqué ces saints exercices jusqu'à la mort, par le cours de plus de vingt ans, dans les lieux susdits, sans se laisser en la voie de charité, comme font ceux qui cheminent en celle d'iniquité.

Mais arrêtons un peu notre vue, et considérons comme en un tableau raccourci les principales vertus qui ont paru avec un merveilleux éclat en ce fidèle serviteur de Dieu, avant que d'envisager celui de son bienheureux trépas ; et d'abord une ardente charité, la reine des vertus, laquelle il a possédée au plus haut degré qu'elle le pût être par une créature mortelle, aimant Dieu purement pour l'amour de lui-même, et toutes les créatures pour Dieu.

Cette ardente charité étoit accompagnée d'une foi si vive, qu'il ne douta jamais d'aucun mystère de la foi ; et d'une si ferme espérance, que le désespoir ne le tenta jamais.

Ces vertus étoient suivies de la sainte pauvreté, qu'il a chérie passionnément jusqu'à la mort, même au delà, s'étant dépouillé de toutes choses pour ne se revêtir que de la pauvreté de la croix, où il cherchoit la vraie gloire. S'étant mis en cet état pour mieux suivre son Maître, il ne se faut pas étonner s'il a refusé une abbaye que le roi lui vouloit donner, et dont même le brevet lui fut envoyé par Son Éminence, lequel il lui renvoya, disant que le pauvre prêtre vouloit mourir tout nu, comme son Maître. Il n'a point porté d'habit neufs depuis sa conversion, et tous ceux qu'il portoit lui étoient donnés par charité ; il n'avoit pas une chemise en propre, et ne manioit point d'argent que pour le donner aux pauvres.

Combien de fois a-t-il donné au premier prêtre nécessaire son chapeau, ses habits et son manteau ! Combien de fois est-il retourné en son logis presque tout nu ! Quant à ses souffrances, opprobres et affronts, c'est où il a fait paroître une patience plus qu'humaine : plusieurs l'appeloient fou et égaré, sans jugement et conduite, ce dont il rioit, et tenoit à honneur d'être réputé tel pour l'amour de Jésus, qui fut estimé fou par les courtisans d'Hérode. Tout cela eût été peu de chose, et en effet il faisoit litière de ces injures ; mais on y ajouta les coups. Trois criminels qu'il visitoit dans les cachots noirs, résolurent de l'étrangler, voyant qu'il n'avoit pu obtenir des magistrats de la justice ce qu'ils demandoient, et ils lui sautèrent au cou pour exécuter ce malheureux dessein, comme il les vouloit embrasser. Mais Dieu accourut à son secours, et le garantit, changeant leur cruauté en douceur, et avec larmes ils se prosternèrent à ses pieds, lui demandant pardon.

Il faudroit un volume entier pour décrire tous les actes de charité, de souffrance et d'humilité qu'il a exercés depuis sa conversion jusqu'au dernier soupir de sa vie, et les fruits admirables qui s'en sont suivis. Enfin Dieu, voulant récompenser son serviteur, permit qu'après avoir assisté un criminel condamné à mort en Grève, qu'il convertit, assisté de la grâce divine, il courut tout transporté de joie en la prison, porter cette nouvelle aux prisonniers ; ce fut dans les cachots noirs, où il étoit entré fort échauffé, qu'une sueur glacée et une pleurésie le saisirent ; sortant de ces lieux affreux, il passa dans le grand hôpital, où il visita et consola les malades à son accoutumée, Dieu voulant qu'il finit sa course au lieu où il l'avoit si glorieusement commencée ; de là il se retira en son logis tout las, sur les huit à neuf heures du soir.

Mais à peine fut-il couché, qu'il sentit des douleurs intolérables, qui lui durèrent toute la nuit. Les médecins furent appelés, et n'y épargnèrent aucune sorte de remède pour soulager son mal, sous l'obéissance desquels il se rangea entièrement. La violence de ses douleurs recommençant au matin, il crut mourir : il fit un acte de résignation entière de sa personne à la volonté de Dieu, se disposa à la mort, sans peine, reçut le très-saint Sacrement avec des fer-

veurs et tendresses incroyables, protestant que la réception de ce très-cher Maître avoit grandement soulagé ses peines et apaisé ses douleurs, la violence desquelles ne put jamais lui faire jeter aucune parole d'aigreur ou d'impatience. Au plus fort d'elles, il disoit qu'il ne croyoit pas que ceux qui étoient brisés sur une roue, endurassent plus que lui; mais que son Maître ne l'abandonneroit point. *Hélas! que mon mal est grand*, disoit-il une autre fois; *Dieu me donne patience; mon mal, toutefois n'égale pas la malice de mes offenses.*

Le quatrième jour de sa maladie, il dit à son ami : *Mon enfant! il faut mourir, il y a eu cette nuit un grand combat entre Notre-Seigneur d'une part, et quantité de gens de bien de l'autre, qui le prioient pour ma santé; mais enfin mon saint Maître a gagné.* Il fut étrangement affligé d'une convulsion, après laquelle on lui présenta le saint Sacrement : *Mon Maître*, dit-il, *m'a voulu éprouver avant que de m'honorer de sa douce et très-sainte visite.* Il vouloit communiquer à deux genoux, mais la foiblesse ne le lui permit pas. Il demanda l'Extrême-Onction, laquelle il reçut avec grande dévotion, puis il reçut la bénédiction de son directeur, et donna la sienne à son successeur.

Il dit encore de très-belles paroles, qui sont autant de témoignages de son amour envers son Maître, après lesquelles il rendit paisiblement son esprit à Dieu, le vingt-troisième jour de mars 1644. Son corps fut inhumé au cimetière, au tombeau duquel Dieu a opéré beaucoup de miracles.

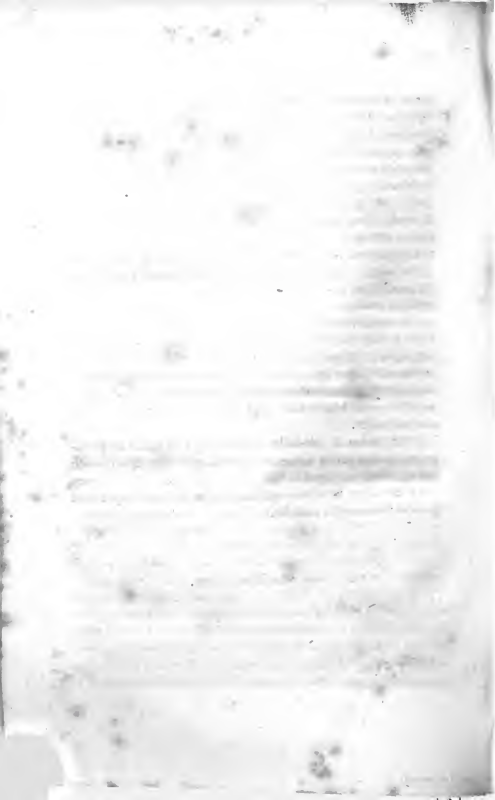


TABLE DU SIXIÈME VOLUME

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS DE JUIN.

1^{er} JOUR DE JUIN.

Saint Révérien et ses compagnons, martyrs.	1
Saint Juvence, martyr; saint Pamphile, martyr; saint Thespèse, martyr; saint Ischyron et ses compagnons, martyrs; saint Firmus, martyr; les saints martyrs Félin et Grajlin; saint Proculé, martyr; saint Second, martyr; saint Crescentien, martyr; saint Fortunat; saint Caprais, abbé de Lérins; saint Siméon, moine; saint Inigo, abbé.	4

II^e JOUR DE JUIN.

<u>Les saints martyrs Pierre et Marcellin.</u>	<u>6</u>
<u>Saint Érasme, évêque et martyr.</u>	<u>10</u>
Saint Pothin, évêque, saint Sanctus, saint Attale, sainte Blandine et les autres martyrs de Lyon.	15
<u>Saint Jean d'Urtica.</u>	<u>26</u>
<u>La bienheureuse Baptiste Varami.</u>	<u>30</u>
<u>Saint Eugène, pape; saint Nicolas le Pèlerin, confesseur; les quarante-neuf martyrs de Sandomir.</u>	<u>48</u>

III^e JOUR DE JUIN.

<u>Sainte Clotilde, reine de France.</u>	<u>30</u>
<u>Le bienheureux Jean Grandé, dit le Pêcheur, de l'Ordre de Saint-Jean de Dieu.</u>	<u>66</u>
<u>Les saints martyrs Pergentiu et Laurentin; saint Lucillien et quatre enfants, martyrs; sainte Paule, vierge et martyre; saint Isaac de Cordoue, moine; saint Cécilius, prêtre; saint Lifard, prêtre; saint Davin; sainte Olive, vierge; le bienheureux André de Spello, Franciscain.</u>	<u>84</u>

IV^e JOUR DE JUIN.

Saint Quirin, évêque et martyr	86
Saint François Caracciolo, fondateur de l'Ordre des Clercs Réguliers Mineurs .	90
Les saints martyrs Arèce et Dacien; saint Clatée, évêque et martyr; saint Rutile et ses compagnons, martyrs; sainte Saturnine, vierge et martyre; saint Quirin, martyr; saint Métrophane, évêque; saint Optat, évêque de Milève; saint Alexandre, évêque de Vérone	105

V^e JOUR DE JUIN.

Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, archevêque et martyr	106
Saint Marcien et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Florence, Cy- riaque, Marcellin et Faustin; sainte Zénalde et ses compagnes, martyres; saint Dorothee, martyr; saint Sanche, martyr; le bienheureux Pacifique de Ceredano, Franciscain	113

VI^e JOUR DE JUIN.

Saint Claude, archevêque de Besançon	115
Saint Norbert, archevêque de Magdebourg, fondateur de l'Ordre de Prémontré .	119
Le diacre saint Philippe; saint Arthème, sainte Candide, son épouse, et sa fille sainte Pauline; vingt martyrs de Tarse; les saints Amance, Alexandre et leurs compagnons, martyrs; saint Alexandre de Fiesole, évêque et mar- tyr; saint Eustorge, évêque de Milan; saint Jean, évêque de Vérone	126

VII^e JOUR DE JUIN.

Saint Paul, évêque de Constantinople, martyr	128
Saint Lycarion, martyr; saint Pierre et ses compagnons, martyrs; saint Robert d'Angleterre, abbé de Cîteaux	134

VIII^e JOUR DE JUIN.

Saint Médard, évêque de Noyon	135
Saint Maximin, premier évêque d'Aix; sainte Calliope, martyre; saint Godard, évêque de Ronen; saint Héracle, évêque de Sens; saint Clou, évêque de Metz; saint Séverin, évêque; saint Salustien; saint Victorin; saint Guil- laume, archevêque d'York; le bienheureux François Patrizzi, Servite . . .	140

IX^e JOUR DE JUIN.

Saint Prime et saint Félicien, frères et martyrs	143
Saint Vincent d'Agen, diacre et martyr; sainte Pélagie, vierge et martyre; saint Maximien, évêque de Syracuse; saint Richard d'Andria; saint Co- lomb; saint Julien d'Edesse, moine	147

X^e JOUR DE JUIN.

Saint Landry, évêque de Paris	150
Sainte Marguerite, reine d'Ecosse.	155
Saint Gétule et ses compagnons, martyrs; saint Basilide et ses compagnons, martyrs; saint Zacharie, martyr; saint Timothée, évêque et martyr; les saints martyrs Crispule et Restitut; saint Arèse et ses compagnons, martyrs; saint Manrin, abbé et martyr; saint Astère, évêque; saint Censure, évêque d'Auxerre; le bienheureux Jean Dominici, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, cardinal et archevêque de Raguse.	159

XI^e JOUR DE JUIN.

Saint Barnabé, apôtre.	162
Saint Félix et saint Fortunat, frères et martyrs; saint Parise; translation de saint Grégoire de Nazianze.	169

XII^e JOUR DE JUIN.

Les saints martyrs Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire	171
Saint Onuphre, confesseur.	173
Saint Jean de Sahagun ou de Saint-Fagondez	176
Sainte Antonine, martyre; saint Olympe, évêque; saint Léon III, pape; saint Amphion, évêque; le bienheureux Gny de Cortone, Franciscain	188

XIII^e JOUR DE JUIN.

Saint Antoine de Padoue, confesseur, de l'Ordre de Saint-François.	191
Sainte Félicie, vierge et martyre; les saints martyrs Fortunat et Lucien; sainte Aquiline, vierge et martyre; saint Pérégrin, évêque et martyr; saint Faudilas, martyr; saint Triphylle, évêque.	218

XIV^e JOUR DE JUIN.

Saint Basile le Grand, archevêque de Césarée en Cappadoce	221
Saint Élisée, prophète; saint Marcien, évêque; les saints martyrs Valère et Rufin; saint Anastase, saint Félix et sainte Digne, martyrs; saint Méthode, patriarche de Constantinople; saint Ethère, évêque de Vienne; saint Quintien, évêque de Rodez	240

XV^e JOUR DE JUIN.

Les saints martyrs Guy, Modeste et Crescence.	243
La bienheureuse Germaine Cousin.	247

Saint Hésyque, martyr; sainte Bénéilde, martyre; saint Dulas, martyr; les saintes martyres Lybie, Léonide et Eutropie; saint Landelin, abbé; saint Abraham, confesseur; saint Bernard de Menthon, confesseur; le bienheureux Grégoire-Louis Barbadigo, cardinal, évêque de Padoue	258
---	-----

XVI^e JOUR DE JUIN.

Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus	261
Saint Cyr et sainte Julitte, martyrs	280
Sainte Lutgarde ou Leugarde, religieuse de l'Ordre de Cîteaux	282
Les saints martyrs Fargeau et Fergeon; sainte Auré et sainte Justine, martyres; saint Tychon, évêque; saint Aurélien, évêque d'Arles; saint Similien, évêque de Nantes; saint Beunon, évêque	288

XVII^e JOUR DE JUIN.

Saint Avit, abbé de Micy ou de Saint-Mesmin, près d'Orléans	290
Saint Vorle, solitaire au diocèse de Langres	298
Deux cent soixante-deux martyrs de Rome; saint Montan, martyr; les saints martyrs Nicandre et Marcien; les saints martyrs Manuel, Sabel et Ismaël; saint Isaïre et ses compagnons, martyrs; saint Himère, évêque; saint Gondulphe, évêque; saint Hypace et saint Bessarion; saint Rainier de Pise; le bienheureux Paul d'Arezzo, cardinal, archevêque de Naples	302

XVIII^e JOUR DE JUIN.

Saint Marc et saint Marcellien, frères et martyrs	306
Saint Cyriaque et sainte Paule, martyrs; saint Léonce et ses compagnons, martyrs; saint Ethère, martyr; sainte Marine, martyre; saint Amand, évêque de Bordeaux; saint Caloger, ermite; sainte Elisabeth de Schœnau, vierge	313

XIX^e JOUR DE JUIN.

Saint Gervais et saint Protas, frères et martyrs	310
Saint Zosime, martyr	318
Saint Ursicin, martyr; les saints martyrs Gandence, évêque, et Culmace, diacre; saint Boniface, apôtre de la Russie et martyr; saint Romuald, patriarche des Camaldules; sainte Julienne Falconieri, fondatrice des religieuses Servites; la bienheureuse Micheline, du Tiers-Ordre de Saint-François	320

XX^e JOUR DE JUIN.

Saint Silvère, pape et martyr	324
Saint Novat; les saints martyrs Paul et Cyriaque; saint Macaire, évêque; sainte Florence, vierge; le bienheureux Bénédict, Servite	328

XXI^e JOUR DE JUIN.

Saint Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus	350
Saint Leufroi, abbé	360
Sainte Démétrie, vierge et martyre; les saints martyrs Rufin et Maurice; saint Syriaque et saint Apollinaire, martyrs; saint Alban, martyr; saint Eu- sèbe, évêque de Samosates; saint Tércence, évêque et martyr; saint Ursicène, évêque; saint Martin, évêque de Tongres	353

XXII^e JOUR DE JUIN.

Saint Paulin, évêque de Nole	356
Saint Alban, premier martyr de la Grande-Bretagne	363
Dix mille saints martyrs; plusieurs saints martyrs de Samarie; translation de saint Flavien-Clément; saint Nicéas, évêque; saint Jean, évêque; sainte Consolee, vierge	368

XXIII^e JOUR DE JUIN.

Sainte Marie d'Oignies	369
Vigile de saint Jean-Baptiste; saint Jean, prêtre et martyr; sainte Agrippine, vierge et martyre; saint Félix, prêtre; plusieurs saints martyrs de Nicomédie; les saints martyrs Zénon et Zénas; sainte Ediltrude, reine et vierge	373

XXIV^e JOUR DE JUIN.

Nativité de saint Jean-Baptiste, précurseur de notre Sauveur Jésus-Christ . .	376
Plusieurs saints martyrs de Rome; saint Fauste et ses compagnons, martyrs; sept saints frères et martyrs; saint Agnard et ses compagnons, martyrs; saint Simplicie, évêque d'Antun; saint Thion, évêque; saint Jean Théreste . .	386

XXV^e JOUR DE JUIN.

Saint Prosper d'Aquitaine, évêque de Riez	388
Sainte Fébronie, vierge et martyre	391
Saint Guillaume; saint Sosipatre, disciple de saint Paul; sainte Lucie, vierge et martyre; saint Galfican, martyr; saint Antide, évêque et martyr; saint Maxime, évêque de Turin; saint Adelbert	394

XXVI^e JOUR DE JUIN.

Les saints martyrs Jean et Paul	397
Le martyre de saint Pélage, enfant	403
Saint Vigile, évêque et martyr; saint Sanyé, évêque d'Angoulême, et saint	

Supémy; martyrs; saint Anthelme, évêque de Belley; saint Maixent; saint David, ermite, sainte Persévérante, vierge	406
--	-----

XXVII^e JOUR DE JUIN.

Sainte Pome, vierge	409
Saint Crescent, disciple de l'apôtre saint Paul et martyr; saint Zotle et ses compagnons, martyrs; saint Anecle, martyr; saint Samson, prêtre; saint Jean, prêtre; saint Ladislav, roi de Hongrie; le bienheureux Beuvenno, Franciscain	412

XXVIII^e JOUR DE JUIN.

Saint Léon II, pape	415
Saint Irénée, évêque et martyr	417
Saint Pierre Paschal, évêque et martyr	421
Vigile de saint Pierre et saint Paul; saint Plutarque et ses compagnons, martyrs; saint Papias, martyr; saint Bénigne, évêque et martyr; saint Argy-mère, moine et martyr; saint Paul, pape	434

XXIX^e JOUR DE JUIN.

Saint Pierre, prince des apôtres	436
Saint Paul, apôtre des gentils	433
Saint Marcel et saint Anastase, martyrs; saint Cyr, évêque de Gênes; saint Cassins, évêque de Narni; sainte Marie, mère de Jean; sainte Benoîte . . .	470

XXX^e JOUR DE JUIN.

Saint Martial, évêque de Limoges	472
Commémoration de saint Paul; les saints Calus et Léon; saint Basilides, martyr; sainte Lucine, disciple des apôtres; sainte Émilienne, martyre; saint Osius, prêtre	474

APPENDICE.

Vie de Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille	476
Vie du Révérend Père Bernard, surnommé le pauvre prêtre	493

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.



23492

E



